





*Lison DE CLAJUS œ Jules CASINDOL*

# CONTRAINTES & ENTRELACS



*L'autrice*

Lison de Clajus est née un jour. Son père eut préféré un garçon, mais rien n'y fit, elle décida d'être une femme. Un temps professeure des écoles en milieu rural, elle s'est redirigée vers la recherche universitaire. Son sujet de prédilection est le mensonge et la contrefaçon en littérature, à tel point qu'il est possible qu'elle ait été dépassée par sa passion.

*L'auteur*

Jules Casindol est né un autre jour. Fasciné par la musique et les jeux de pouvoir, longtemps sans comprendre le lien entre les deux, il a une révélation lorsqu'il réalise que, dans une gamme tonale, la note sensible est irrésistiblement attirée par la tonique, et que cette même note sensible appartient à l'accord de dominante.

## Tableaux

Le soupirail.....	13
Le rendez-vous.....	18
Le moustique.....	20
Le cahier.....	23
Replis.....	27
Article 212.....	32
Derrière cette vitre.....	34
Le gestionnaire de parc.....	36
Brumaire.....	39
De nacre et d'ébène.....	43
L'ouvroir d'érotisme potentiel.....	49
Libérer.....	52
Humain Bêta.....	55
Réflexivité.....	59
Rébellion(s).....	61
Briller dans le ciel.....	65
Naufragés.....	68
Sociologie.....	72
Une âme.....	76
Tempus fugit.....	80
Sous les regards.....	83
La boîte.....	87
Trouver la réponse.....	91
Una corda.....	93
Chut.....	97
Redémarrer.....	100
L'étrange cas.....	104
Dernier ballet.....	106
Croquer la pomme.....	109
L'autre façon de l'écrire.....	113
Perdu.....	115
La professionnelle.....	118
Bibliothèque vivante.....	123
Constellation.....	127
L'insolente.....	129
Gauche — Adj. Syn. de Maladroit.....	133
Veau de ville (et nerf de bœuf).....	138
Il aura fallu.....	141
C'est dans la poche !.....	145
Au bout du monde.....	147

Le tisserand.....	149
Trop en faire.....	153
La conque.....	155
Madame Juliette Leroy.....	159
Cryptoanthropologie.....	166
Rouge.....	169
Joyeux Noël.....	174
Imbroglia.....	179
Comédie.....	183
Coup de foudre.....	187
Je suis celui qui le connaît le mieux.....	189
Inventions à deux voix.....	194
Révolutions.....	200
L'analyse.....	203
TauroMachisme.....	208
Hôtel particulier.....	210
La nymphe avernale.....	215
Intercostal.....	220
Eugénie.....	222
Safari.....	228
Tranches de vies.....	233
Le casse.....	245
89652.....	249
Si c'est pas toi, c'est moi.....	254
Galatée.....	258
Demain. Peut-être hier.....	264
Lison de Clajus.....	269
La vie est.....	277
XX — XY.....	284
Cabanes.....	288
Madame, j'ai une réponse.....	292
C'est dans la boîte !.....	299
Filante.....	305
Radio-cassette.....	309
Qa'az.....	312
Autour du monde.....	316
Se sauver.....	320
Ce qu'il y a dedans.....	325
Jeux de pouvoirs.....	330
Pollens.....	338
Fumées.....	341

Invisible.....	345
Il se fouettard.....	352
Double trouble.....	358
Avec classe.....	369
La malédiction des Atrides.....	371
Changer, et survivre.....	376
Un p'tit coin d'paradis.....	382
Hors des sentiers.....	384
Le nid.....	391
Le passage.....	395
Message Service.....	398
Les fous.....	402
Démasqué.....	406
Mireille.....	410
Comme des adultes, comme des enfants.....	421
À l'aveuglette.....	425
Un, deux, trois. (Quatre).....	432
Fontaine, de ton eau.....	438
Téléphone Rosalie.....	442
La page blanche.....	449
Érovision.....	459
Seibetsu no gakkō.....	463
Voies impénétrables.....	475
Jeu de paume.....	479
Qui ne dit mot qu'on sent.....	481
Cuite.....	485
La vérité.....	488
Pousser les frontières.....	493
Genèse.....	498
Avant-demain.....	500
Un trait de lumière.....	502
Tout en reflet et récursivité.....	504
Demi soupir.....	510
Sexe fort, sexe faible.....	515
L'imprévu.....	522
Scriptophilie.....	525
Métaphore.....	534
L'anale Lise.....	537
Transgressions.....	544
C'iel.....	547





- *Tous les mois, un thème, une contrainte, un cadre.*
- *Et ?*
- *Tous les mois un court récit. Toi, moi, à tour de rôle.*
- *Entendu, mais qui commence ?*
- *Nous.*



# ANNÉE I

*Mars 2013 – Talons-aiguilles*

---

## Le soupirail

Tac.

Tac.

Tac.

Tac.

Je jette un regard à l'horloge murale.

*Tic.*

*Tac.*

*Tic.*

*Tac.*

Sept heures et quarante-cinq secondes. Tic. Quarante sept. Tac. Quarante huit. Tic. Quarante neuf.

Mes yeux se posent sur les murs peints d'un bleu ciel, avant de glisser vers l'encadrement du soupirail ouvert. Le son approche.

Tac. *Tic.*

Tac. *Tac.*

Tac. *Tic.*

Tac. *Tac.*

Et, soudain, comme tous les matins à la même heure – à une poignée de secondes près – son ombre voile la lumière de mon bureau. Un pied apparaît, serré dans une sandale de cuir noir haussée par un talon à la longueur démesurée.

Tac.

L'autre pied.

Tac.

Tac.

Tac.

L'escarpin a quitté l'encadrement de ma fenêtre. L'impression d'avoir assisté, comme toujours, au film érotique le plus intense et le plus court qui soit.

Tac.

Tac.

Tac.

Tac.

Le son s'éloigne. Elle repassera ce soir, et je pourrai alors m'enivrer à nouveau de ce spectacle. En attendant, l'aiguille tourne.

*Tic.*

*Tac.*

*Tic.*

Je m'assieds, rapproche la machine à écrire du bord de la table usée, engage une feuille de papier. Saut de ligne, saut de ligne, saut de ligne.

Tac. Tac. Tac.

La machine n'est pas à l'horizontale. Une cale. Voilà qui fera l'affaire.

Je ferme les yeux et laisse monter les images en mon esprit. J'y dessine la femme à qui appartiennent ces pieds. Ou l'homme, d'ailleurs, pourquoi pas ? – non, ce jour il s'agit définitivement d'une femme. Dominante ? Soumise ? J'hésite. Soumise. Elle agit sur ordre. Pour plaire ? Pour plaire. Et pour éviter une punition. Oui, ce doit être ça. Elle est dans un jeu de pouvoir avec un homme. Il y a du sadisme et du masochisme dans leur relation. Beaucoup de tendresse, aussi. Elle a

Tac. Tac. Tac. Tac. Les caractères frappent le papier. Tatouage permanent. Tac. Tac. Tac. Ding. Retour à la ligne. Le temps file. *Tic. Tac. Tic. Tac.* La belle, au bout de ses jambes, cache les marques du fouet dans une robe noire soulignant ses courbes. Elle se rend à son travail. Personne ne sait, nul ne connaît les raisons du sourire qui s'est dessiné sur ses lèvres et qui a suivi la grimace lorsqu'elle s'est assise à son bureau.

Elle repense à leur soirée. À leur nuit. À leur matin. À la respiration saccadée, au souffle court, à la main sur sa gorge. À son homme – l'appelle-t-elle son Maître ? non, elle use d'un nom qui n'est connu que d'eux – qui a, comme tous les matins, ouvert bien grand la penderie et choisi avec soin la tenue qu'elle allait porter ce jour. Évidemment, il a choisi des escarpins. En eût-il été autrement qu'elle aurait été déçue. Elle s'est habillée, ralentie dans chacun de ses mouvements alors qu'il

Tac. Tac. Tac. Tac. Encore une page à écrire ce qu'ils vivent dans l'intimité. Une autre. Les rires, les larmes, les gémissements, les cris. La douleur, le plaisir. La peau à vif, l'esprit sur des charbons ardents.

J'imagine leur soirée. Leur nuit. Leur matin. Dans ma respiration saccadée, au souffle court. Mon propre corps troublé par les idées qui vont et viennent. Jaillissent les idées, en

flots. Par pages.

Tac.

Tac.

Tac.

Tac.

Je jette un œil à l'horloge murale.

*Tic.*

*Tac.*

*Tic.*

*Tac.*

Déjà !

Les lois de la physique font que, arrivant à présent de l'autre côté, son approche est à nouveau précédée par un assombrissement léger de ma pièce. Pied.

Tac. *Tic.*

Autre pied.

Tac. *Tac.*

Elle s'arrête. J'ai une vue magnifique et imprenable sur deux chevilles prisonnières de larges lanières. Le temps est suspendu. Appui sur les orteils. Infime décollement du talon. Elle se penche et ramasse quelque chose qui échappe à mon regard. Un mouchoir ? Un bijou ? Je rêve une main diaphane, des doigts délicats.

Tac. *Tic.*



Tac. *Tac.*

Elle a repris sa marche. Le son de mon fantasma disparaît. Je regarde les feuillets rédigés au long du jour, en pensant à la lecture que nous en feront ce soir, dans quelques instants, lorsqu'elle aura libéré ses **chevilles**.

*Avril 2013 – Rester ou partir*

---

## Le rendez-vous

Il fait terriblement chaud. Je ne sais pas depuis combien de temps il a fait aussi chaud ici, mais ça doit se compter en décennies. Je crois que s'il n'avait pas fait aussi chaud, je serais parti depuis de longues minutes. **Je pense chaud. Je souffre chaud. Chaud.** Mais sortir de cette gargote pour me faire dévorer littéralement par le soleil ne m'enthousiasme absolument pas. Du coup, je l'attends, faute de mieux.

Un premier rendez-vous, préparé avec autant de minutie, ça ne se loupe pourtant pas ! Et elle avait l'air si enthousiaste ! Me serais-je trompé sur son compte ? Je n'arrive pas à m'y résoudre. Je jette un œil sur ma sacoche, posée nonchalamment à côté de moi. Je sais que s'y trouve le contrat que nous avons établi ensemble, et ses futurs colliers. Mon estomac se noue à l'idée que tout ça puisse être vain.

Le bar est agencé comme un vieux wagon : des banquettes de bois verni, recouvertes de skaï bordeaux, se font face deux par deux dans tout le prolongement de la salle. Au plafond, des lustres Art Nouveau éteints et deux gros ventilateurs en acajou. Au sol, un parquet de bois sombre.

Je commande un diablo. Malgré la chaleur, j'ai envie d'un café serré, mais je me trouve déjà suffisamment énérvé. Mon doigt passe fébrilement sur l'écran de mon téléphone, attendant un signe de sa part. Rien. Une heure de retard. Saleté de soleil.

Je regarde à travers la fenêtre poussiéreuse qui me fait face. Les rues sont désertes. Le bistrot l'est presque autant. Je sors le contrat. Une dizaine de feuilles. Elle le voulait dense, pour s'assurer qu'il n'irait pas où elle ne voulait pas aller. Je le feuillette, mais je n'ai déjà plus la tête à ça. Je prends un stylo et commence à griffonner sur le verso. Lorsque la première feuille est maculée de gribouillis et de ratures, j'en prends une autre. Une forme de vengeance ? Je ne sais. Toujours est-il que je me surprends à rédiger un contrat à ma façon.

Court, clair, concis, avec peu de limites. Une seule, en fait. Que je finis par raturer.

Le contrat tient sur une demi-page manuscrite. Je le soulève pour le contempler. Mon geste s'interrompt, mon corps se glace d'effroi : le reflet de la vitre me révèle une silhouette située dans mon dos. Quelqu'un qui a tout loisir de lire ce que j'ai pu écrire. Je sens mes oreilles rougir. Je ne pensais pas pouvoir avoir encore plus chaud et pourtant je suis terriblement mal à l'aise : j'ai mon petit amour-propre et je n'ai pas spécialement envie que n'importe qui connaisse mes noirs secrets.

Deux heures de retard. Je roule les pages du contrat en boules. Aussi petites que possibles. Je les fais glisser dans la corbeille accrochée au côté de ma banquette. Du stylo, je tapote le bois de la table. Je regarde une dernière fois mon téléphone, puis par la fenêtre. Le soleil a un peu tourné, quelques courageux ont osé sortir. Par simple curiosité, je refocalise pour voir si la silhouette dont j'ai aperçu le reflet dans mon dos est toujours là, mais je ne vois âme qui vive. Je n'ai vu sortir personne du café, peut-être ai-je simplement eu une hallucination ? Ou l'ombre est partie aux toilettes ? Je tourne la tête et me redresse un peu. Il y a bien un verre vide sur la table de derrière. Ce petit mystère est peut-être la seule chose qui m'a amusé depuis que je suis là.

Je fais un signe au garçon. Finalement, je prends un café. Je règle l'addition. J'attends encore une dizaine de minutes, puis je me lève.

A l'instant où je me saisis de ma sacoche, une main m'attrape le poignet. Je n'ai pas le temps de réagir. Je sens une forme de détermination qui me déséquilibre. Je me rassieds.

Devant moi, une personne qui m'est totalement inconnue. Son regard se fait d'abord fuyant, puis finit par se poser dans le mien. Elle a des yeux de feu. Je devine qu'il s'agit de ma mystérieuse silhouette. Elle glisse sur la table un morceau de papier chiffonné. J'y reconnais mon écriture. Mais pas le nom et la signature qui suivent. Elle s'installe sur la banquette qui me fait face.

Je ne pensais pas pouvoir avoir encore plus chaud.

*Mai 2013 – Il y a longtemps que je vous observe*

---

## Le moustique

Un moustique lui passe près de l'oreille droite. D'un mouvement agacé (et elle l'est particulièrement, ce soir), elle essaye de l'éloigner. Pendant quelques minutes, elle se sent à l'abri. Oreille gauche. Silence.

Elle change de fauteuil – espérant peut-être que ce déplacement d'une poignée de mètres mette l'insecte à distance – rajuste son corset bleu nuit puis, réalisant qu'elle se trouve à présent face à un grand miroir, revient à sa première place.

Son œil se fixe en direction de l'entrée. D'un geste du menton, elle demande au garçon d'accueil si elle peut se permettre d'ouvrir la fenêtre. Drapé d'une dignité surfaite, il opine.

Le bruit de la poignée de métal qui grince contre le bois. Les vagues qui s'écrasent contre les rochers en contrebas. L'obscurité d'une nuit sans lune. L'air gorgé d'humidité et de sel.

Elle entend au loin le bateau à moteur qui revient avec, probablement, la dernière fournée de participants. Le bourdonnement se fait de plus en plus fort, en compétition directe avec celui du moustique. Régulièrement, elle balaye l'air de la paume de sa main. Le moteur s'arrête. Le moustique continue.

Elle entend des voix diffuses, puis de plus en plus précises. Elle rajuste une nouvelle fois son corset. Dernière chance avant une nuit d'ennui.

Elle ne pouvait en vouloir aux organisateurs d'avoir mis en place ces règles d'accès pour les solitaires ; force était de constater qu'ils avaient trouvé une solution élégante et non discriminatoire pour éviter les indélicats (et les indélicates) tout en favorisant les rencontres : un espace d'accueil convivial était systématiquement mis en place, quel que soit le lieu où se tenait la soirée. Dans cet espace toujours cosy patientaient les célibataires qui pouvaient, au choix, s'appairer (à la condition de passer la soirée entre eux, afin d'éviter les couples de circonstance qui avaient tendance à se dissoudre rapidement) ou accepter d'être choisis comme

esclave d'un couple qui daignerait tolérer leur compagnie.

L'accès à cette zone d'attente était soumise à une seule condition : avoir payé un « droit de présentation ». Avec parfois, comme ce soir, des impératifs d'organisation : une fois les derniers participants arrivés, le bateau ne ferait plus de navette jusqu'au petit matin. Ne pas trouver chaussure à son pied impliquait donc de passer la nuit dans ce petit salon XIXe.

Cette organisation lui avait d'ailleurs permis de faire la connaissance d'un certain nombre de soumis : une Dominante comme elle trouvait toujours un jeune partenaire curieux, mignon et en déshérence prêt à se faire mettre le grappin dessus. Mais voilà : elle ne savait pas (sans aucun jeu de mot) s'attacher. Et se retrouvait pour la première fois seule dans ce *lounge*, ce jusqu'à la réouverture des portes le lendemain matin. *Dura lex, sed lex.*

Elle regarde le garçon d'accueil s'affairer avec les nouveaux venus. Encore et toujours des couples. Elle en connaît d'ailleurs la plupart, qui lui font un petit signe mi-amical, mi-désolé. Deux d'entre eux ont bien essayé de l'inviter, mais elle est profondément dominante et ne peut certainement pas se résoudre à l'idée de se retrouver dans une situation qui, pour elle, serait la pire des humiliations.

Les derniers franchissent la porte. Majestueuse, celle-ci se referme dans un bruit sourd. Le long couloir qui mène dans l'antre de tous les vices s'obscurcit, absorbant l'ombre des derniers arrivés. Seul, légèrement en retrait, le majordome d'opérette attend. Et, bien sûr, le moustique.

Saleté de moustique. Il est partout sur son corps. Il cherche la chair de ses cuisses pour y planter son dard. Il se pose sur son épaule pour en embrasser goulûment sa peau. Il se faufile contre sa poitrine pour l'aspirer avec vigueur. Elle se tortille, se sentant extrêmement mal à l'aise. Et elle a l'impression, très désagréable, de voir se dessiner, malgré la lumière blafarde, un sourire aux commissures des lèvres du garçon d'accueil.

Elle s'assoit de nouveau et entreprend de délayer ses cuissardes. À passer la nuit ici, autant le faire avec un minimum de confort. Le chuintement du moustique dans son dos lui donne des envies de sang. Pieds nus, elle retourne à la fenêtre, se disant que ça lui servirait de leçon : plus jamais de soirée comme ça. Sans même un livre pour laisser passer le temps, la bibliothèque murale n'étant en fait qu'un habile trompe l'œil en relief. Rien d'autre que ces fauteuils rococos – très jolis au demeurant mais particulièrement inconfortables pour y laisser reposer son séant plus d'une heure.

L'heure avance, lentement, ponctuée par l'inférial ballet du moustique, sans pour autant qu'elle puisse savoir exactement combien de minutes ont bien pu se passer depuis son arrivée. Elle pourrait demander son sac au majordome, mais se refuse à lui adresser la parole. Elle perçoit un rien d'ironie lorsque leurs yeux se croisent, que ses regards noirs ne réussissent pas à faire disparaître. Elle a bien essayé de se caler dans un fauteuil pour se reposer, mais les baleines de son corset, se plantant qui dans sa poitrine, qui dans la chair de son bassin, lui rap-

pellent invariablement que sa soirée ne peut être qu'un échec complet.

Elle ne peut, malgré tout, s'empêcher d'admirer le stoïcisme du garçon d'accueil, quasi imperturbable alors qu'elle lutte, restant debout, dans l'ombre du rideau. Il s'est bien déplacé, mais simplement pour souffler quelques bougies. Elle se demande s'il restera là jusqu'au petit matin. Elle aimerait qu'il parte, pouvoir se défaire de son corset, déverser sa rage contre le moustique, grimper sur un fauteuil pour mieux le viser et l'écraser contre le mur. Finalement, elle libère quelques centimètres du lacet qui maintient son vêtement, se cale dans un fauteuil, remonte ses pieds sur l'assise et retient ses jambes serrées contre elle. Son jupon court doit probablement laisser deviner son sexe, mais elle mise sur la demi-pénombre et la distance avec le majordome (qui a dû en voir bien d'autres) pour la préserver d'un œil trop indélicat.

Le moustique fônd sur elle. Elle en est sûre. Elle l'a vu du coin de l'œil. À droite. À gauche. Elle l'entend clairement, il est tout près. Plus un bruit. Il est sur sa joue, près de la pommette. Elle devine une aile floue, là où son regard ne peut se focaliser. Sa main part, directe, rapide, sans retenue. Il ne s'envolera pas. Il ne la piquera pas. La gifle claque dans le silence du boudoir. Les larmes montent, contenues. Elle a vraiment tapé fort. Son regard s'embue. Elle lâche un « Putain de soirée de merde ! » un peu plus fort que ce qu'elle aurait espéré. Une main se saisit de la sienne et la dégage de son visage. Une autre lui fait tourner la tête pour la mettre dans la lumière : « Ça saigne un peu, vous ne vous êtes pas loupée, madame ». À travers ses larmes, elle devine le majordome. Elle a la certitude qu'il n'a pas mis de majuscule à son « madame », et ça l'insupporte, comme tout l'insupporte depuis des heures. Elle ne veut pas le regarder. Elle ne veut pas l'entendre.

– Il y a longtemps que je vous observe...

– Merci, je m'en suis rendu compte, vous devez bien vous marrer depuis tout à l'heure, coupe-t-elle vivement, définitivement excédée.

– Il y a longtemps que je vous observe. Depuis que vous participez aux soirées. Depuis le premier soir.

Elle reste silencieuse. Un démon passe. Accroupi, il a toujours une main contre la sienne, l'autre contre sa joue. Il reprend :

– Je pense que vous savez ce que je vais vous dire. Aussi, je ne vais rien dire. Plus rien.

Elle hésite un instant, s'apprête à céder à l'injonction silencieuse, puis se redresse brusquement et laisse résonner un rire large, ample.

– C'est très joliment tenté, mais le mieux que je puisse vous proposer, c'est une stricte alternance récréative.

Il se redresse. Il lui tient toujours la main, mais il lui a libéré la tête. Leurs regards se croisent, leurs yeux se font malicieux. Elle ne s'attachait jamais. Mais peut-être bien qu'elle le laisserait l'attacher, un peu.

*Juin 2013 – Le magicien des mots*

---

## Le cahier

La sensation d'étouffement qui se fait de plus en plus forte. Le cœur qui s'accélère, les poumons qui veulent de l'air, à nouveau. La tête qui lutte. De l'eau, tout autour. De l'air. Vite. La bouche qui s'ouvre, par réflexe de survie. L'esprit qui comprend que c'est fini. Les poumons qui se remplissent à en exploser. Le corps en panique. Noir.

Quelques secondes auparavant, il se tenait en haut du pont. La rivière, en contrebas, était si belle, reflétant le soleil dans sa course. Il ne savait ce qui s'était passé. Avait-il glissé ? Il n'avait pas eu le temps de comprendre. Tout juste avait-il pu se faire la remarque, tellement incongrue et inutile, que sa vie n'avait absolument pas défilé devant ses yeux. Juste la panique.

Il ouvre les yeux. Il crache une eau claire et douce. Il est trempé. Bien que le soleil soit parti depuis de longues heures, l'air de la nuit est chaud. Combien de temps est-il resté sous l'eau ? Comment se fait-il qu'il soit encore en vie ? Tout ça lui paraît insensé.

Titubant, il se dirige vers sa bicyclette. Elle est exactement là où il l'a laissée, posée sur le talus, juste avant le pont de pierre. D'un rapide coup d'œil, il vérifie le contenu de son bagage. Tout semble y être.

Il essaye de se jucher sur la selle, mais est trop épuisé pour ça. Il fera une paire de kilomètres en utilisant son vélo comme un déambulateur, puis remontera dessus pour rejoindre son appartement. Une vingtaine de kilomètres, avec les poumons en feu, la tête prête à exploser.

Il s'est affalé sur son lit. Il n'a même pas pris le temps de se déshabiller : le trajet a suffi à sécher ses vêtements. Sur la table basse, jetée nonchalamment, la sacoche de cuir. Dormir, et être en état pour les cours du lendemain.

La sonnerie du réveil. Un thé bouillant, une tartine, un regard dans le miroir. Il a une

tête épouvantable. Il fait l'effort d'échanger sa chemise qui sent la vase contre une un peu moins sale, attrape sa sacoche et va à la fac. À vélo, comme toujours.

L'amphi est déjà bondé. Il remonte les marches et se cale tout en haut, comme toujours. Devant lui, Élise, comme toujours. Il ne la supporte pas. Il ne l'a jamais supportée. Elle lui renvoie l'image de tout ce qu'il aurait voulu avoir : une situation familiale stable, les moyens de ne pas s'inquiéter pour l'avenir, la réussite sans jamais travailler, et une morgue telle qu'il pouvait sentir dans chacune de ses respirations combien elle le méprisait. Elle se retourne. Elle ne le regarde même pas. Il est totalement inexistant, il ne mérite même pas la pitié qu'on pourrait accorder à un pauvre.

Il sort ses affaires. Un stylo, un crayon, une gomme, quelques feuilles volantes, un cahier. Un cahier ? Il n'a jamais eu de cahier depuis la rentrée. Il le regarde avec circonspection. Il est de couleur terre et, chose plus surprenante encore, ne contient qu'un volet de feuilles. Soit 4 pages. Il est vierge, immaculé, et sent obstinément la vase.

L'appel. Si ça n'était pour s'assurer du versement de sa bourse, il se passerait bien d'essuyer les bancs de l'amphi avec ses fesses. Mais il ne peut faire autrement. Son nom. Il crie « présent ». Rien ne sort. Pas un bruit. À peine un souffle indicible. Il lève la main. On l'a vu. Il respire. Il essaye de parler, pour lui, pour voir. Pas un son. Dans l'amphi, l'appel continue. Élise lève la main. Il la maudit à nouveau pour ce qu'elle représente, puis retourne à son cahier.

Le cours commence. Inintéressant, mais ça n'est pas nouveau. Il commence à griffonner sur la première page du petit cahier. Un bateau. Puis, alors qu'il commence la proue, il se rend compte que son dessin s'estompe progressivement.

Il recommence. À nouveau, après un peu moins d'une minute, l'encre semble s'évaporer. Puis se dessinent des mots. Comme par magie. Par magie.

– Tu n'as rien de mieux à faire ?

Il suspend son geste. Il tourne la page, l'étudie en détail. Du papier, rien de plus. Il se met à paniquer. Son accident de la veille aurait-il perturbé ses capacités cognitives ? Le texte est pourtant là. Et ne s'efface pas. Il ose :

– Non.

La question et sa réponse disparaissent. Il transpire. Autant qu'il se souvienne, dans la littérature de fiction, un cahier magique n'apporte pas vraiment la tranquillité. Il repense instinctivement à Harry Potter et à *Death Note*. Le cahier n'écrit plus rien. Il se permet alors de tracer :

– Je devrais faire quoi, à ton avis ?

– Tu devrais m'utiliser.

Sa curiosité est piquée.

– Comment ?



- Je contrôle les choix.
- Comment ça ?
- Je contrôle les choix des gens.
- Tu contrôles mes choix ?
- Non, je peux te permettre de contrôler les choix des gens.
- Pourquoi ? Pourquoi moi ?
- Je suis un dédommagement.
- Un « dédommagement » ? Mais de quoi ?
- Ils ont pris ta voix. Alors ils t'offrent l'écrit. Ils t'offrent moi.
- Ça n'a aucun sens. Qui « ils » ?
- Les habitants de la rivière.

Il redresse la tête. Il essaye à nouveau d'articuler. Rien. Absolument rien.

- Quand vais-je la retrouver ?
- Lorsqu'ils n'en auront plus besoin.
- Et pourquoi en ont-ils besoin ?
- Pour parler !

Raisonnement implacable, et pourtant tellement insolite.

- Comment puis-je m'assurer que c'est vrai ?
- Essaye-moi.
- Je ne risque rien ?
- Non.
- Il n'y a pas de conditions cachées ?
- Juste ta voix.
- Et j'écris ici ?
- Non, cette page sert à discuter. Pour les choix, c'est juste après.
- Et j'écris, c'est tout ?

- Non, tu écris, puis tu lis doucement. La personne à qui est destinée ce que tu as rédigé sera la seule à t'entendre, sans pour autant en être consciente.

- Et c'est tout ?
- Et c'est tout.
- Je peux le faire à n'importe qui ?
- À n'importe qui à portée de voix.

Un regard sur l'amphi. Élise. Faute de mieux...

Il tourne la page. Il réfléchit, puis écrit : « Tu vas avoir envie d'aller aux toilettes, tu vas te passer la tête sous l'eau et revenir t'asseoir ici. ». Il lit sa phrase. La relit. Tout ça paraît si hors de propos !

Il chuchote. Elle se lève. Il compte quatre minutes. Elle revient. Les cheveux dégouli-

nants.

Il n'y croit pas. Elle se moque de lui. Il décide d'aller plus loin. Pour voir. « Tu vas te couper les cheveux tout de suite. »

Moins d'une minute après, elle a fini. Personne dans l'amphi n'a remarqué leur manège. Elle ne l'a pas regardé une seule fois. Elle a l'air de trouver ça normal. Il pense soudain à tout ce que ce cahier lui permet de faire. Pour réussir ses études. Pour avoir du succès avec les autres. Il pourrait se faire donner de l'argent, et on le lui offrirait de bon cœur. Mais il réalise qu'il veut autre chose. Quelque chose qui lui paraissait tellement hors de portée jusqu'à présent qu'il n'avait jamais osé le désirer. Il la veut. Elle. Égoïstement, totalement, pour en user et en abuser. Ces mots résonnent en lui. « Pour en user et en abuser ». Ils lui paraissent évidents. Il a toujours voulu ça. Il se l'est toujours caché.

Fébrile, il écrit : « Tu vas aller aux toilettes, et m'y attendre ». Il chuchote. Elle se lève. Il compte jusqu'à 100. Il la suit.

Il la retrouve. Elle a l'air de trouver parfaitement normal qu'il entre dans les toilettes des femmes. Il la regarde. Il prend son cahier. Subitement, il panique. Il ne sait par quoi commencer. Il a envie de tant de choses ! Désespéré, il lui ordonne de lui donner sa culotte, puis de retourner en cours. Il se sent comme un idiot. Il regarde la page du cahier qui est redevenue immaculée après qu'il ait énoncé l'ordre.

Il décide d'opérer autrement. Il prépare une succession d'ordres qu'il rédige en hâte. Il pourra les chuchoter lorsqu'il sentira que le moment est opportun. La liste est longue. Il écrit petit. Il s'imagine la faisant souffrir, l'obligeant à se soumettre, à endurer douleur et humiliation. Elle s'avilit pour lui. Et il lui accorde plaisir et contentement. Des phrases, des mots, des désirs. Il retourne dans l'amphi, et lui ordonne de le suivre chez lui.

\*  
\*\*

Il est derrière elle. Il lui plaît. Depuis le début. Il la fait vibrer. Elle sent qu'il n'est pas à l'aise. Et elle aurait besoin qu'il prenne confiance. Elle en aurait tellement besoin !

Ce cahier est une chance. La chance qu'elle a toujours voulu. Elle écrit « Tu vas aller au pont des amants et glisser dans la rivière. Le cadeau qui te sera fait, tu l'utiliseras pour user et abuser de moi. Et nous serons heureux. ». Elle se retourne et murmure...

*Juillet 2013 – Le lit défraîchi*

---

## Replis

19 ans. J'ai dix-neuf ans depuis cinq jours et elle est juste face à moi. Elle s'est faite toute belle. Moi, j'ai essayé. Elle se tient presque droite dans sa robe blanche presque longue. Elle a perdu une sandale en courant sur le chemin. Il fait nuit noire : on la recherchera demain. Là, je devine son sourire à la clarté de la lune. Je plonge dans ses yeux. Ou, plutôt, je me souviens avoir plongé dans ses yeux, mais j'ai probablement dû inventer cette partie-là. Par contre, je me souviens de sa peau. Chaque parcelle de la mienne se souvient de ce délicieux instant où je libère la bretelle de la robe. Je sens la mousseline qui me frôle le bras. Elle rigole, elle me dit que c'est n'importe quoi ; pas ici, pas comme ça. On dévale la pente. Elle m'entraîne dans son auto. Elle démarre. Ma main sur la sienne. **Tant pis pour la sandale.**

Pendant tout le trajet, je reste raide comme un piquet – sans aucun jeu de mot, quoique... – probablement parce que je ne veux pas créer de déséquilibre. Elle regarde la route, droit devant. Carrefour. À droite. Le petit sentier. La maison de ses parents, la fenêtre ouverte, son lit.

La mousseline de sa robe, son rire silencieux, ses mains, son cou, le mien.

Le temps qui se suspend. Plus un bruit. Je devine son visage. Elle devine le mien. Elle sourit. On s'aime. On pleure. On rigole. Dans des  
draps défraîchis

24 ans. C'est la plus belle. Même si ce n'est pas vrai, aujourd'hui, c'est juste la plus belle. Dans sa vie, chaque femme a droit à une journée où elle est princesse ; du moins à en croire les clichés sur le sujet. Si c'est vraiment le cas, alors c'est son jour. Son – futur – mari s'avance. C'est vrai qu'il est beau. J'ai failli ne pas venir. Pas tant parce que je souffre de la voir

avec un autre, mais parce que – jalousie – je souffre qu'elle soit avec un homme aussi beau. À côté de moi, une fille pleure. Ce ne sont pas des larmes d'émotions. Je la regarde, elle me regarde. Je vois ses yeux rougis, elle remarque ma mâchoire vissée. Elle me sourit derrière son petit Niagara. J'esquisse un rictus. On rigole. Ils se marient. On se marre. On danse.

Nous sommes les derniers à partir. Le traiteur a déjà remballé ses affaires. Il reviendra demain pour le linge, les tables et les chaises. Son mascara à peine récupéré donne à ses yeux émeraude des airs de bête sauvage. Elle me prend la main. Elle me colle contre elle. Je n'ai jamais été avec une guide. Elle sait ce qu'elle veut. Moi, j'ai trop bu. Je laisse mes mains saisir sa taille. Elle bascule en arrière. Je la retiens à peine. Sa petite robe violette se soulève, dévoilant impudiquement une intimité entretenue avec soin. **Je n'ai pas l'habitude des jardins à la française.** Je m'y promène avec délice. Sous nos jeux, la table cède. Nous continuons nos folies, affalés dans une nappe en guise de

drap défraîchi.

31 ans. C'est ma femme depuis cinq ans. On dirait deux gamins ; nous passons notre temps à nous chercher. Je pense que je la déteste autant que je l'aime. Autant dire que je l'adore ! Et, pourtant, d'ici quelques minutes, nous allons devenir des adultes. Poussés dans la folie de l'humanité. J'aurais voulu être là, à son côté, mais le sort en a décidé autrement. Ça durait trop longtemps. On m'a demandé de sortir. J'attends. J'attends encore.

Le café du distributeur est immonde. Le chocolat aussi. Le thé est à vomir. **Il y a même un potage, qui est probablement fait avec une cuillerée de chaque ingrédient présent dans la machine, y compris de la graisse mécanique.** J'en prends un second.

On m'appelle. J'ai le droit de les voir rapidement. Je m'attendais à un champ de bataille, je me retrouve dans un lieu où tout est rangé au cordeau. Elle a l'air à moitié droguée. Et moi, je n'ai d'yeux que pour la petite crevette suspendue à son sein. Seuls témoins du combat, les alaises de plastique jaune qui les protègent, comme des

draps défraîchis.

37 ans. Le rythme infernal du boulot. Les sandwiches sur le pouce, les soirées à préparer des présentations... en mettant tout bout-à-bout, je pense voir ma famille un peu plus de dix-sept heures par semaine, quand je ne suis pas envoyé en mission.

Dans le bocal d'en face, une collègue lit et relit les dossiers que je lui transmets. Elle a 27 ans. 30 au plus. Je ne sais même pas si elle a quelqu'un, des enfants...

Je suis épuisé, lessivé, vanné, exténué. Je réécris pour la dixième fois la même phrase, qu'elle relira elle-même probablement dix fois, les yeux se croisant de fatigue.

Elle se retourne vers moi. Je ne la lâche pas du regard. J'ai besoin de relâcher la pression. De quelque chose de sauvage, d'intense. Sans lendemain. Elle se détourne. Elle vient chercher

la suite. Il ne faut pas quinze secondes avant qu'elle ne se retrouve contre le mur. Nos respirations sont si fortes que nous savons d'avance que ça sera violent.

Je remonte la jupe de son tailleur. Elle déboutonne mon pantalon. Il n'y aura pas de préliminaires. Nous ne savons même plus ce que ce mot veut dire. Ma main droite va piocher maladroitement dans un tiroir. Putain, je suis sûr qu'il y avait une capote là, je l'y ai mise un jour où j'ai vidé ma sacoche.

Trouvée.

Nous sommes techniquement nuls. L'un comme l'autre. Mais on en veut. On ne cherche pas le plaisir, on cherche la délivrance.

Mon bureau est un chantier. Pendant une fraction de seconde, je repense à l'enfer que ça sera de ranger ces documents qui nous servent de draps défraîchis.

44 ans. Ma démonsse est là. Les enfants sont loin. Pour 10 jours. Alors ces dix jours sont à nous, pour nous. Il a fallu définir à l'avance un programme. Un peu de place pour le romantique, beaucoup pour la folie. Nous avons du temps à rattraper. Elle cherche toujours à mener le rythme. C'est elle qui choisit où et quand. J'essaye de glisser un petit « comment », mais elle accompagne son veto d'un tel sourire que je n'arrive jamais à reprendre le dessus.

Ce soir, elle a ressorti sa petite robe violine. Elle a su rester mince. Elle a probablement pris quelques rides. Elle a le corps d'une trois fois mère. J'ai celui d'un comptable qui est grassement payé.

Nous nous voyons comme ce soir de mariage. Elle n'a pas fait couler son mascara, mais c'est tout comme. Ses yeux lancent des éclairs. Elle pourrait dire n'importe quoi, je serais à ses ordres. Elle s'accroche à moi. Elle me glisse « il y a vingt ans, j'ai décidé de tout... ce soir, c'est toi qui décide, je n'ai rien à dire et je ne dirai rien... ». Elle ferme les yeux et se laisse emporter. J'hésite entre un show romantique et vraiment en profiter. Elle sent mon hésitation. « TU — DÉCIDES ». Elle s'abandonne à nouveau.

J'en profite. Ce que je ne me permets généralement pas de demander, je le fais. Avec fougue. Avec passion. Avec tendresse. Elle me donne. Elle s'offre. Je suis épuisé. Je tente de lever mon bassin, mais je m'écroule, dans ces draps défraîchis.

48 ans. Quand je l'ai vue, j'ai su que j'allais aller au bout. Non pour me prouver que je pouvais, mais parce que je me suis dit que, si j'en avais l'opportunité aujourd'hui, ça serait la dernière fois de ma vie. Et il y a des dernières fois qui sont difficiles à laisser passer.

Elle a 19 ans. J'ai peur des réactions si ça se sait. Du regard de la société. Je ne me sens pas à ma place. Mais elle n'a eu de cesse de chercher à me reconforter à ce sujet.

Maintenant, elle est à côté de moi. Elle est encore habillée. Dans quelques minutes, tout sera joué. Elle me prend la main. J'ai l'impression d'être le débutant. Je tremble. Je défais son chemisier. Sa jupe tombe presque toute seule. Elle a la peau brûlante. Je me sens laid avec mon écorce burinée et mes doigts semblent déformés par rapport aux siens. Elle mène une danse folle. Je jouis peut-être trois fois. Je suis exténué. Ça la fait rire. En la quittant, une larme coule alors que je repense à son corps parfait étendu dans les draps défraîchis.

52 ans. Le bruit des appareils est insupportable. Ils me rappellent à chaque milliseconde combien le fil est tenu. Elle est allongée, blême. Elle qui avait su rester mince est devenue maigre. Le crabe l'a rongée en quatre mois. Elle essaye de sourire, mais sur son visage émacié ne se dessine qu'un rictus. Elle me fait promettre d'être heureux. Elle trouve le courage ultime de faire une saillie sur mon amante, cette jeunesse éternelle qui ne devait être qu'une folie d'un soir et qui s'est invitée dans ma vie comme une ponctuation indispensable. Elle me dit qu'elle ne regrette rien, qu'on s'est bien moqués du destin lorsqu'on s'est rencontrés et que ça vaut tous les plaisirs, toutes les désillusions.

Derrière la vitre, les enfants. Ils ont tenu à m'accorder ces quelques instants avec elle. Je leur fais signe de venir. Elle n'arrive pas à croiser leurs regards et fixe ses yeux au plafond. Elle ne bouge plus. Les machines s'affolent, puis se taisent. Le personnel médical, comme autant de machinistes de théâtre, s'affaire en silence autour de nous. J'essaie de me remémorer son image d'il y a à peine quelques semaines, mais le souvenir, pourtant si proche, est fuyant. Je ne peux que voir son corps décharné et immobile, enserré dans ces draps défraîchis.

65 ans. Je vis ma vie tranquille de petit retraité. Je vois toujours ma petite amante, qui prend aussi de l'âge mais me paraît toujours si juvénile. Nos rencontres sont régulières, toujours espiègles, mais nous savons tous les deux que ça ne durera plus. Nous nous promenons au bord de la plage, le vent est frais. Sans aucune raison valable, j'ai le sentiment que cette semaine ensemble, volée à son compagnon et à ses enfants, a un air de dernière fois.

Ses doigts glissent entre les miens. Elle m'assied sur le sable et s'occupe de me déshabiller. Je crois que je n'ai jamais connu que des femmes plus entreprenantes que moi. Je lui fais la remarque que le sable a l'inconvénient de gratter comme du papier de verre. Elle me répond que ça peut me rendre plus poli. Je rigole. Nos corps s'enlacent. Ce soir, au pavillon, il y aura du sable dans nos draps défraîchis.

77 ans. Elle est face à moi. Elle me regarde. Elle est déjà venue hier. En tout cas, c'est ce

qu'elle me dit. Je lui dis qu'elle est très jolie, qu'on dirait une petite fleur. Je lui demande son prénom. Elle me dit que, la veille, je l'ai reconnue. Je ne m'en souviens pas. Hier, j'étais... je ne sais plus.

Je lui dis que je suis fatigué. Elle me raccompagne à ma chambre et m'étend sur le lit avec mille précautions. Je lui demande si elle est infirmière. Elle dit que non. Ma fille ? Elle sourit encore et dit que nous avons été des amis très proches. Une autre personne arrive. Je croyais ma femme, mais ils me disent qu'elle est partie il y a longtemps. Alors c'est ma fille ? C'est ma fille. Je m'allonge, je suis épuisé.

Je ferme les yeux. Je ne dors pas, j'essaye de raccrocher des mémoires à toutes ces images qui défilent confusément dans ma tête.

Lorsque je les rouvre, je suis seul, dans une chambre qui m'est totalement inconnue. Seul au milieu de mes

draps défraîchis.

---

*Août 2013 – L'infidèle*

---

## Article 212

– Article deux-cent-douze. Les époux se doivent mutuellement respect, fidélité, secours et assistance...

Madame le maire adjoint – on ne savait alors pas encore s'il fallait l'appeler « la mairesse » ou « la maire » adjointe – poursuit avec l'article 213 sur la direction familiale, mais lesdits époux n'en ont que faire. Ils se regardent en souriant, et repensent à la promesse qu'ils se sont faite quelques jours auparavant.



La porte de la chambre d'hôtel s'ouvre dans un chuintement. Elle est baignée par la demi-pénombre de la nuit qui s'installe. Clic. Toujours la même. La 375, avec les poutres apparentes. D'un geste nonchalant, il glisse son sac dans l'armoire et s'affale sur le lit. Il ferme les yeux, et attend quelques minutes, suspendu aux derniers bruits de la rue.

Lorsqu'il les rouvre, la nuit s'est définitivement installée dehors. Il donne du mouvement à la fenêtre. Les passants se font de plus en plus rares : un religieux en soutane, un couple qui flâne, une silhouette féminine qui s'attarde devant l'entrée de l'établissement avant d'y entrer.

Il sourit petitement. Comme s'il était fatigué de sourire. Ou de ne pas sourire. Il s'assied au bord du lit, et se déshabille, lentement. Chaque bouton de vêtement est comme le grain d'un lent sablier. Puis, fragile de sa nudité, il se glisse dans le lit, toujours fenêtre ouverte, et éteint.

Les yeux grands ouverts, il repense à ce qui l'a mené ici. Il repense à cette promesse folle et à la rapidité avec laquelle il l'a transgressée.





– On ne sera jamais comme ces vieux couples, hein ? Ces couples qui n'ont rien à se dire, qui se fuient sans jamais oser franchir le pas de vraiment partir...

– Jamais.

– Tu me le diras, si tu ne m'aimes plus ?

– Je te le promets. Aujourd'hui, c'est avec toi que je veux vivre.

– Et demain ?

– Je ne sais pas. J'espère que ça sera encore avec toi.

– Moi aussi.

– On fera comme on a dit ? Une fois par mois ?

– Une fois par mois. Pas de questions. Pas de remarques.

– Un amant pour garder l'Amour.

– Mon Amour.



Il aura tenu trois ans. Trente-six rencontres. Toutes différentes. Il ne sait plus vraiment pourquoi il n'y a pas eu de trente-septième. Un rendez-vous loupé, un jour oublié, un souci de santé... mais de ce jour, il a fait défaut à sa folie mensuelle. En se rendant tout de même à l'hôtel. Toujours le même. Au moins, il ne la mettait pas mal à l'aise. Elle n'aurait pas compris.

D'anciennes amantes avaient bien cherché à reprendre contact. Mais il n'avait jamais donné suite. Les gens n'aiment pas être délaissés, en viennent parfois à haïr, en tout cas finissent par disparaître. Sans jamais oublier. Ça lui allait bien ainsi.

Il ne se sent pas vraiment triste. Juste seul. Cette solitude, il s'en est fait une carapace. Bientôt huit ans de carapace. Il s'imagine en tortue. Il sourit. Faiblement, comme toujours.

Les yeux toujours grand ouvert, il attend demain. Parfois, le sommeil le surprend. Probablement pas cette nuit.

Quelqu'un frappe à la porte. Il regarde l'heure. A-t-il oublié de donner des indications pour le petit déjeuner ? Perturbé dans sa retraite, il attrape son pantalon et l'enfile avant d'aller à la porte. Il fait tourner le verrou et ouvre. Elle dit simplement :

– Article 212 : les époux se doivent mutuellement secours et assistance...

*Septembre 2013 – À l'heure des mains jointes*

---

## Derrière cette vitre...

Elle entre.

Il est déjà là. Assis.

Il y a des chuchotements tout autour. La porte claque bruyamment.

Elle s'installe immédiatement face à lui. L'appréhension qui avait progressivement cru ces deux dernières semaines s'efface immédiatement. Elle s'abandonne dans son regard bleuté. Il lui laisse quelques secondes de répit, puis lève sa main droite et l'avance.

Elle connaît le protocole par cœur. Elle lève sa main gauche et l'applique à celle qui lui fait face, comme jointe.

Un dialogue muet s'installe alors. Quelques regards vont rapidement dans leur direction. C'est qu'ils commencent à être connus, et certains ne veulent loucher le spectacle sous aucun prétexte.

Lui, de ses doigts, fait un ballet contre la vitre. Elle lui répond de tout son corps.

Un auriculaire se baisse. Elle remonte sa jupe et retire sa culotte.

Un index se déplace latéralement. Elle déboutonne son chemisier et se pince le tétou à s'en faire venir les larmes.

Un pouce se replie. Elle montre les marques qu'elle s'est infligées au bras le matin même.

La danse dure de longues minutes. Leurs mains toujours jointes, simplement séparées par l'épaisse vitre. Parallèlement à ça, ils parlent de la pluie, du beau temps. Des problèmes de dents de la petite, du chien qu'il va peut-être falloir piquer. De l'appartement qui l'attend, de lui qui espère avoir une remise de peine.

Elle est à moitié nue lorsqu'il baisse sa main droite et lève l'autre. Elle fait de même, en miroir. Commence la seconde partie du dialogue : il lui donne des instructions pour la période à venir. Elle répète chaque point. Elle doit tout mémoriser, dans le détail et dans

l'ordre. Elle sait, d'expérience, qu'oublier un seul élément le mènera à prendre des sanctions.

L'heure est écoulée. Les mains jointes se séparent. Elle rajuste sa tenue et se lève. Un maton s'approche d'elle pour la raccompagner. La porte claque à nouveau. Elle se laisse alors à pleurer. Il lui tend un mouchoir et, poliment, lui demande si ça va. Elle opine légèrement et continue sa marche.

Elle pense au moment où elle pourra, enfin, sentir sa paume contre la sienne.

Mains jointes, pour toujours.

*Octobre 2013 – Histoire vraie ou légende urbaine ?*

---

## Le gestionnaire de parc

Pendant trois jours, les salles informatiques avaient été interdites aux étudiants. Puntition exemplaire, mais aussi temps nécessaire pour trouver une solution efficace pour les dissuader de jouer sur les ordinateurs dédiés aux travaux pratiques de programmation. Trois jours qui handicapèrent non seulement ceux qui jouaient, mais aussi les autres.

Tout le monde se demandait quelle allait être la stratégie choisie. Chacun y allait alors de son pronostic ; il faut dire que les apprentis informaticiens n'apprécient rien de plus que de pouvoir juger du travail de leurs aînés. Juger, puis détourner.

Finalement, la solution choisie fut probablement la moins défendable au niveau juridique. Mais nous autres, étudiants et geeks, n'en avons que faire : qu'on nous donne l'accès à un clavier, le reste importe peu. Un jour ou l'autre, le système serait corrompu.

Il fallut quand même reconnaître que ce qui avait été mis en place fonctionnait plutôt bien : nous sachant potentiellement surveillés (nos écrans pouvant être consultés en direct par un opérateur sans que nous puissions en avoir connaissance), nous avons naturellement arrêté tout ce qui aurait pu nous être reproché : téléchargement illégal, jeux en ligne, discussion instantanée...

Puis, progressivement, nous avons constaté que les petits écarts de conduite n'entraînaient ni sanction ni remarque. Au bout de quelques mois, nous avons tous repris nos petits travers personnels : qui jouant des heures à Tetris, qui jouant en réseau à tel ou tel jeu de rôle, qui téléchargeant des films par dizaines. Pour ma part, j'avais retrouvé avec bonheur le plaisir de la discussion instantanée.

À une époque où Facebook n'existait pas et où Live Messenger n'en était qu'à ses balbutiements, mes heures disparaissaient sur IRC, ICQ et, plus occasionnellement, sur les salons de discussion de Caramail.

Pour me permettre une plus grande liberté d'expression, et afin d'éviter que des yeux un peu trop curieux ne puissent lire dans mon dos, j'avais disposé ma fenêtre de conversation dans un coin de l'écran, le texte étant écrit en jaune sur fond blanc. De loin, personne ne pouvait y lire quoi que ce soit.

C'est donc avec une certaine liberté que je découvris des salons aux saveurs que je pensais interdites. On y parlait domination, soumission, sadisme, masochisme et autres joyusetés, sans vraiment de limites autres que les fantasmes, les désirs et l'imagination. Tout ceci sous couvert d'anonymat.

Pour une fille comme moi, entourée toute la journée de gamins postpubères n'ayant, pour la plupart, jamais vu le corps d'une femme autrement qu'à travers un écran, ces discussions sulfureuses avaient un goût de liberté et de maturité.

Oh, bien sûr, la plupart des personnes avec qui j'étais en contact en ligne étaient inintéressantes. Entre les vieux frustrés et les jeunes puceaux, je passais plus de temps à flirter qu'à m'amuser. Mais j'avais rapidement mis en place le meilleur des filtres : je ne répondais qu'à ceux ou celles dont l'expression était soignée.

C'est comme ça que j'ai fait la connaissance de Néodyme.

Néodyme était une personne bien différente des autres. Curieux, vif, amusant, semblant n'être choqué de rien mais toujours très précautionneux lorsqu'il abordait un nouveau thème, même sans rapport avec le BDSM. Je crois qu'il m'a d'abord séduite en tant que femme puis, lorsque j'ai réfléchi à la situation, l'évidence de ma soumission à lui est apparue aussi clairement que la lune une nuit sans nuages. C'est dire.

Il tenait aussi à ce que nous conservions le mystère de l'anonymat. J'ai donc offert mon cou sans savoir à quoi il ressemblait. Je savais juste qu'il avait une dizaine d'années de plus que moi, qu'il n'était ni grand ni petit, et qu'il était brun aux yeux gris.

Notre relation s'est construite lentement. Nous avons établi des règles assez simples : tous les matins, avant 7h30, je devais lui avoir écrit un compte rendu de la veille et lui, de son côté, devait m'avoir donné des commentaires sur mon message précédent et, éventuellement, avoir spécifié des points relatifs à ma journée. En dehors de ça, nous nous retrouvions très souvent sur IRC. C'était alors l'occasion pour lui de s'amuser avec mon corps. Je me prêtais avec beaucoup d'espièglerie à ces jeux. Le fait d'être dans mon environnement universitaire ajoutait un peu de piquant, et je ne compte pas les jours où j'ai négligemment perdu une culotte dans une salle de classe, dans un escalier ou, carrément, en salle informatique. Les toilettes du dernier étage ont aussi plus d'une fois recueilli mes larmes et mes gémissements.

Un vendredi matin, alors que je venais de prendre connaissance de son message quotidien, je vois son pseudo apparaître dans notre salon privé. Après les salutations d'usage, il me

demande instamment d'arranger mon collier qu'il trouve ajusté de façon négligée. Profitant du reflet de mon écran, je vérifie et réalise qu'effectivement, ledit collier est particulièrement mal positionné, l'attache prévue pour être à l'arrière se trouvant sur le côté. Dans un sourire, je me dis qu'il doit bien me connaître pour savoir qu'une telle chose est fréquente chez moi. Mais, lorsqu'il ajoute que ma position affalée sur la chaise ne sied pas au respect que je lui dois, je me mets à paniquer quelque peu. Je me redresse d'un coup, et scrute le visage de tous ceux qui partagent ma salle, mais ils ont l'air occupés à de saines activités. Lorsque je me rassois, il a déjà ajouté que la panique me sied particulièrement. Je lui demande alors s'il se moque de moi, s'il joue juste à m'imaginer pour me faire tourner en bourrique. Indiquant que non, il me demande de lever la main et de montrer un nombre de doigts de mon choix. Lorsque le chiffre apparaît sur mon écran, mon cœur s'emballe. Néodyme est ici. Je lui présente mes respects et lui demande de se montrer, mais il refuse catégoriquement. Il me donne alors l'ordre de fermer ma session et de me glisser dans les toilettes qui sont mon lieu de jeux, de m'y bander les yeux et de l'attendre, verrou levé.

C'était il y a une quinzaine d'années. Dans ces mêmes toilettes où tu viens de trouver ces quelques mots. Il m'a demandé d'y laisser ce témoignage pour que tu saches que tu n'es pas seule et que tu trouveras quelqu'un. Il sait ce que tu espères, mais ne peut te l'offrir, il m'a déjà moi. En attendant, sache qu'il te protège à sa façon. Et qu'il te surveille.



*Mademoiselle, j'ai trouvé ces quelques mots ce jour en allant aux toilettes. Je suis désolé d'en avoir pris connaissance alors qu'ils vous étaient manifestement destinés. Je ne sais qui vous êtes, mais sachez que, dorénavant, je scruterai chaque visage rencontré dans ce bâtiment à la recherche du vôtre, dans le secret espoir de vous reconnaître.*

*À tout dire, il s'agit peut-être juste d'un canular ou d'une fiction fantasmée. Ou ces feuilles sont coincées ici depuis déjà plusieurs mois et mes espoirs sont voués à être vains. Sachez en tout cas que quelqu'un vous espère.*

*Novembre 2013 – Parfum inoubliable*

---

## Brouillards

Le froid dans mes narines. L'odeur de l'humidité du soir, mêlée à celle des fumées qui s'échappent des cheminées. J'enfonce la tête dans le col de mon manteau, à la recherche d'une agréable protection. J'aime ces odeurs. Elles me rappellent mon adolescence. Mes promenades de débuts de soirées, lorsque reviennent les jours courts. La poésie de la lumière vacillante des réverbères. Je regrette qu'on n'ait pas conservé « Brumaire » pour évoquer ce mois, mais je me satisfais malgré de « Novembre ». Novembre, et ses effluves qui annoncent une nouvelle saison, un nouveau rythme, de nouveaux goûts, le retour d'une garde-robe cloîtrée.

Mes pieds avancent péniblement sur le dallage mouillé. Ma cheville se contracte à chaque instant, craignant que mes talons hauts ne se dérobent. J'aimerais pouvoir me focaliser plus sur ces sensations qui m'entourent, mais je crains trop de me rompre le cou. Je guette tout changement de surface et tout changement, même infime, de direction.

Nous quittons le dallage pour des pavés plus petits. J'imagine que nous sommes dans le quartier piétonnier – peut-être médiéval – d'une ville moyenne. Il y a de l'animation. Ça sent l'odeur de la friture et des beignets. Toujours mêlée à celle de la pluie qui vient de s'arrêter. Je manque de glisser, alors je me serre contre Lui. Il est mon pilier, et si je ne sentais son bras autour du mien, j'aurais retiré depuis bien longtemps les lunettes opaques qui masquent discrètement ma vue.

Je bute soudain contre une marche. Il retient mon corps avec une ferme délicatesse. Je lève un pied, me hisse, lève l'autre. Nous passons une porte, et un nouvel univers sonore et olfactif m'assaille. Qu'il est loin le gaillon des échoppes qui donnent à même la rue ! Qu'ils sont loin les éclats de voix qui résonnent contre la pierre. Il règne ici une douce chaleur, et le murmure des discussions s'efface dans les vapeurs d'une cuisine qu'on devine raffinée.

Une femme, que j'imagine jeune, me retire ma veste. Elle n'a, manifestement, pas réalisé

ma cécité de circonstance.

Il m'accompagne et m'installe à une table. Lui-même se trouve à mon côté. Je suis surprise, j'avais cru comprendre que nous dînerions en tête-à-tête. Mon attention se porte immédiatement sur mon environnement proche. Nous sommes assis à une table ronde qui, d'après les mesures de l'arc qui m'accueille, doit pouvoir réunir 8 à 10 personnes. D'un geste léger, je passe les doigts devant ma place. Je compte quatre séries de couverts. L'eau me monte instantanément à la bouche.

J'entends des voix plus présentes autour de moi. D'infimes frôlements. Je réponds poliment à celui qui semble être mon autre voisin de table. Puis un silence s'installe. Dans mon dos, la voix d'un serveur commence la longue description **des amuse-bouche**. Au bruit de la faïence, je devine que le chapelet est accompagné de l'installation des mets dans l'assiette. À nouveau le silence. J'avance très légèrement le cou, pour sentir au mieux.

Une odeur de sucré-salé cuit. Ça a un peu caramélisé. Peut-être du miel. Non, c'est plus fruité. De la figue ? Je n'arrive pas à en être sûre. En tout cas, du vinaigre balsamique, mais de façon très diffuse. Et une odeur plus animale. Mais pas cuite. Probablement une terrine. Oui, je me souviens que le serveur a parlé d'une terrine à la truffe. Tout à côté doit probablement se tenir une compotée d'échalotes.

Ma main se saisit des couverts extérieurs. L'air de rien, je les fais discrètement voler dans mon assiette à la recherche de nourriture. En vain. Je pique alors au hasard, mais rencontre la nappe. J'entends un rire. Puis un autre, de l'autre côté de la table, précédé d'un petit bruit semblable en tout point à celui que vient de faire la pointe de ma fourchette.

Autour de moi, commence un ballet de tintements. Je commence à deviner ce qui est en train de se produire. Ma gorge fond de cette entrée que je ne peux qu'imaginer. Je Le déteste de me faire subir ça mais, stoïque, je me prépare à la suite.

Dans une danse discrète, assiettes et couverts sont levés, puis on annonce la viande. Des joues de veau roulées, farcies de champignons et de petits légumes, accompagnées d'une sauce au piment doux et au champagne. Je les imagine, charnues et maintenues d'une fine ficelle, dégorgeant leur jus dans une mise en scène culinaire pour le seul plaisir des yeux. Les senseurs qui s'élèvent me rendent folle. Lorsque les joues sont séparées et que la farce se répand, l'odeur se fait plus prégnante. Discrètement, de l'index, je retiens la salive qui s'accumule au bord de ma lèvre inférieure. Bon sang, mais qu'ils se dépêchent d'en finir !

D'interminables minutes s'écoulent. On lève à nouveau le couvert sale. Puis on annonce le poisson. Je n'écoute plus. Je ne veux pas entendre. Je crois qu'il a parlé de raie. Mais je m'en fiche. J'ordonne à mon cerveau de débrancher mon nez. Il y a du vin blanc dans la sauce. Et des rires qui fusent. Il se penche à mon oreille et me murmure :

– Essaye de te tenir, tu me fais honte.

Je sens mes joues s'embraser. Et, sans comprendre comment je n'ai pas pu le réaliser



avant, je devine qu'un filet coule de ma lèvre inférieure. S'échappe, pend. Sur ma robe ? Sur la table ? Sur ma robe. Je Lui demande un mouchoir. Je Le supplie. Il me refuse une réponse. Humiliée, de deux doigts je remonte le filet jusqu'à mes lèvres, que j'enserme de mes mâchoires jusqu'à me faire mal.

Les larmes au bord des yeux, crispée, j'attends la suite. Je ne fais même plus attention à la litanie qui annonce les fromages, mais leur arrivée est un déchirement olfactif. Une pénétration sensorielle exquise. Un Rocamadour fait littéralement exploser mon cerveau lors de son passage à proximité de mes narines. Pitié, tout mais pas ça !

J'attends le dessert comme une ultime torture. D'autres rires fusent. Je frissonne, mais ça n'est *a priori* pas pour moi, cette fois-ci. Je suis nerveuse. J'attends ainsi depuis probablement près de deux heures. J'essaye de penser à mes sœurs et d'y trouver un peu de réconfort.

J'entends le dernier chariot qui arrive. Le garçon recommence sa torture. J'essaye de penser à l'odeur des étangs. À celle du fond d'une poubelle. À... Il a parlé de beurre salé. Je suis sûre qu'il a parlé de mille-feuille sur coulis de figues rehaussé d'une chantilly vanillée.

Les odeurs sont moins fortes. La vanille arrive tout de même à se hisser et à s'installer là, dans les cavités sinusales, en s'instillant lentement. J'ai la langue moite. Je me penche à nouveau vers Lui. Je viens de réaliser que la plus dure torture risque d'arriver d'ici quelques minutes et je cherche à me défilier. Je lui demande la permission de me retirer quelques instants pour commodités personnelles. À haute voix, il me répond :

– Ah ? Tu veux pisser ? Ne te gêne pas !

Un silence de mort plane quelques secondes. Suivi par une cascade de rires. Je suis rouge. Il reprend :

– Allez...

Cramoisie.

– Ne fais pas attendre ces messieurs, tu me mets dans l'embarras.

Violine.

– Messieurs, vous me voyez navré de vous imposer cet affligeant spectacle. Finissons ce repas, puis vous déciderez du sort qu'il convient de lui faire subir.

Murmures d'approbations.

Et, pour parachever mon malaise, j'entends le garçon annoncer :

– Messieurs, le café.

Et le café passe et repasse sous mon nez. Le liquide noir et fumant n'en finit pas de couler. À l'odeur, il est juste parfait. Fort sans être astringent. De caractère sans âpreté. Je le veux au fond de ma gorge. J'inspire lentement pour essayer de voler chaque molécule de son parfum qui m'est obscènement proposé. J'embrasse ce café de mes lèvres qui, à présent, se dessèchent. J'ose un gémissement. Malgré moi. Perdue dans mon imaginaire, dans cette voluptueuse torture.

Le bruit des tasses qui se posent, une à une. Je les compte. Je devine en face de moi un buveur lent. Il est le dernier. Il la repose enfin.

Les odeurs s'évanouissent lentement. Je réalise alors que je pue. J'ai transpiré durant tout le repas. Ma propre odeur m'assaille. Mes mains sont moites. Mon chemisier, pressé par mon dossier de chaise, me colle à la peau. La tête me tourne. Il me saisit le poignet, fermement. Violamment, presque. Je me lève, docile. Docile, mais craintive.

Le bruit des chaises tirées.

Il me tire dans ce que j'imagine être un coin. Ou une estrade. Ou une alcôve. Il met la laisse au collier. Je me sens mieux. Je connais les gestes, les codes. Instinctivement, je m'agenouille. D'un mouvement, il me fait comprendre que c'est accroupie qu'il me désire. Et que je place mes mains dans mon dos. Je m'exécute. J'écarte les genoux. Ma jupe se retrousse d'elle-même. Je réalise à quel point l'odeur de mon intimité est indécente.

Je sens sa main dans mes cheveux. Je sens son odeur mâle tout près de moi. Celle de son sexe. Je m'apprête à le goûter, mais rien ne vient. Pourtant je le sens nu. Tendus. Face à moi. Je veux oublier le mirage de ce repas dans l'odeur de son corps si réel. Je veux le sentir de mon nez, de ma bouche et de mes mains.

Il tourne autour de moi. Une fois. Deux fois. Trois. À chaque passage, son odeur m'enivre encore plus. Il s'est arrêté dans mon dos. Reviens !

Du bout des doigts, il me fait baisser la tête. Je suis à la limite de rupture d'équilibre. Il pousse encore. Je garde les mains dans mon dos. Mon visage s'affaisse dans un coussin. Il le réajuste et dégage mes épaules de mes cheveux. Je sens son genou qui me maintient le bassin au sol et les mains dans le dos. Je me sens comme un animal. Et, d'un coup, cette odeur. Une seconde, elle sera même plus forte que la douleur. Une odeur de cochon grillé. De truie, dirais-je plus tard. L'odeur du poil qui brûle, de la chair qui rend son eau puis qui cuit. L'odeur d'une promesse que nous nous sommes faite et qui devient réalité.

Novembre. Lorsque je sors, le soir, et que j'inspire l'odeur des cheminées qui recommencent à cracher leur fumée, lorsque cette odeur se mêle à celle de l'humidité ambiante, je ne pense plus à tout cela. Je pense juste au cochon grillé.

Et, avec un sourire, je passe le doigt sur la marque qu'il a apposée à mon épaule.

*Décembre 2013 – La perle rare*

---

## De nacre et d'ébène

Mon bras sous le sien, nous marchons en silence. Je me sens bien. Nos retrouvailles, après presque trois semaines de séparation forcée, me mettent dans un état presque cotonneux. Tout me semble irréel, doux et reposant. À peine sens-je la morsure du froid sur mon visage. Nous traversons un cours d'eau à l'aide d'un bac. Dans la demi-pénombre, je ne distingue rien. Je tends l'oreille ; un clapotis régulier me laisse penser qu'il s'agit probablement d'un petit torrent.

Sitôt arrivés devant la porte du restaurant, un garçon en pousse les battants. Un autre nous défait de nos manteaux. Je me laisse envahir par la chaleur du lieu. Bien que je ne me sente pas dans mon monde, dans mon univers, je ne peux qu'admirer l'équilibre et la justesse de chaque détail. Les moulures des boiseries sont ouvragées juste ce qu'il faut pour ne pas paraître vulgaires. Le personnel est serviable mais s'efface sitôt son œuvre exécutée. Tout participe à favoriser une forme de surréalisme. Tout est si beau. Tout est si parfait.

Nous sommes installés dans une alcôve ; un fin rideau de lin, partiellement tiré, crée une intimité artificielle. On nous présente la carte. Je lui tends la mienne. Nous avons nos codes et nos principes.



Je prends la carte qu'elle me tend avec une certaine appréhension. Non que choisir à sa place me pose problème : j'ai toujours aimé ça. Mais, ce soir, les choses sont différentes. J'ai l'impression de lui imposer un mensonge, une tartufferie dont la chute se rapproche à chaque seconde. Mais je joue le jeu. J'essaye de me raccrocher à ça : nous jouons tous un rôle, et nous devons nous y tenir. Avec sérieux, avec application. Je commande donc pour elle. Puis

pour moi.

Vient le service des amuse-bouches. Le silence me paraît pesant, mais je n'ai pas l'impression qu'elle le vive ainsi.

– C'est vraiment bon !

Je ne peux qu'acquiescer. Même si la boule que j'ai au ventre ne me permet pas de profiter pleinement des saveurs.



Je garde en bouche le petit feuilleté encore une seconde. Tout est tellement délicieux ! Et qu'il a l'air sérieux. Je souris, mais je vois qu'il est dans ses pensées. Peut-être est-il déçu de son propre choix ? Peut-être est-il en train de vérifier qu'il n'a rien oublié pour notre nuit ? Je ne veux pas le déranger, je reste discrète. Inconsciemment, j'accroche mon index droit à la boucle de métal qui orne mon collier. Lorsque je m'en rends compte, je souris de plus belle. Son regard semble m'interroger, alors je murmure que mon col est resté trop longtemps sans laisse.

Le temps passe lentement, mais ça ne m'a jamais embêté : j'en profite pour l'observer, le regarder. J'attends (j'espère !) une parole, un geste, un signe quelconque de sa part. J'ai envie de jouer, de m'engouffrer dans je ne sais quelle folie de son fait. Je veux le doigt et la cravache. Je veux le nectar et les larmes. La liqueur et le sang. Je me suis faite belle pour lui, je veux qu'il défasse tout. Que le maquillage coule. Que le parfum disparaisse derrière des odeurs animales. Je pense cyprine, je pense sperme, je pense urine, je pense sueur, je pense salive. On me sert ma cuisse d'oie rôtie.



Elle a l'air ailleurs, elle aussi. Peut-être a-t-elle déjà tout compris, finalement ? Ce serait beaucoup plus simple ainsi, à vrai dire. Son assiette est bien trop petite. Dans une dizaine de minutes, elle aura fini. Elle trempera ses lèvres dans le vin. L'instant de vérité. La fin de la mascarade. J'inspire. Une bouchée de petits légumes.

Elle a bientôt fini. Je vais pour ajuster les derniers détails, quand un insecte se pose à côté de sa main. Elle pousse un cri.

– Qu'est-ce que c'est que cette bête ?!

Je la chasse du revers de la main. Un garçon de table vient nous présenter ses excuses en disant qu'il arrive parfois que des plécoptères viennent depuis la rivière, attirés par la lumière.

Je comprends. Elle comprend aussi. Elle termine sa dernière bouchée. Je lui propose du vin. Le garçon la sert.



Je n'aime pas les vins de grands restaurant. Ils sont trop « charpentés », comme on dit. Mais je bois quand même, parce que c'est sa suggestion. Pas beaucoup. Juste une gorgée. Je repose mon verre. J'ai envie d'être dans ses bras. On nous sert le fromage. Le dessert va arriver. Non sans regrets, je n'attends plus trop qu'il m'invite à quelque folie. Mais peut-être veut-il plutôt passer un temps agréable en ma compagnie, pour fêter ces retrouvailles ? Le fromage s'en va. Je bois à nouveau une gorgée de vin.



J'essaye de me calmer. De paraître imperturbable. Elle va reposer son verre d'un instant à l'autre. C'est le déclencheur que je me suis fixé. Inspirer. Expirer. Je souffre de la douleur que je vais lui faire subir. Le pied du verre de cristal sur la nappe. Ma main dans la poche. J'attrape l'écrin. Et je le fais glisser. À côté du verre.



Il vient de poser une petite boîte devant moi. J'avoue que je panique un peu. La première chose à laquelle je pense, c'est une bague de fiançailles. Mais ça n'a aucun sens. Et on met rarement un tel bijou dans un écrin noir et ovoïde.

Ça évoque quelque chose. Il en a parlé. Dans notre contrat ? En tout cas, c'était au début de notre relation. J'ai le cerveau en ébullition. Bon sang, mais que je n'aime pas ça !



Elle a compris. Elle a forcément compris. Je cherche son regard, mais elle a les yeux rivés sur la boîte. Je l'ouvre.



Je me déteste. Je voulais rester digne en toute circonstance, et voilà que j'ai poussé un cri. Pas un petit cri. Un vrai, du fin fond des tripes. Un cri poussé en me levant brusquement de ma chaise. Tout le restaurant s'est retourné. Au même instant, ma robe a poussé un cri. D'une autre sorte. Mon talon la retenait. En me relevant, le tissu s'est déchiré. Juste dans le droit fil. Jusqu'à la fesse. Jusqu'à la fesse nue. Jusqu'à la fesse nue. Jusqu'à la fesse nue de ma sombre nudité. Jusqu'à la fesse nue de ma sombre nudité qui portait encore des traces de bleus. De bleus de jeux vieux d'au moins trois semaines.

Et je suis là, debout, dans l'embrasure d'un rideau à moitié tiré, qui laisse voir ma cuisse et ma fesse. Et je n'en ai rien à faire. Parce que, devant moi, dans l'écrin, il y a une petite perle noire. Une vraie perle. Parfaite. Noire. Et les larmes coulent.



Je n'ose même plus chercher son regard. Mes yeux glissent, accompagnant la perle qui coule sur sa joue, noircie par le mascara. Arrivée au bord de sa mâchoire, elle s'arrête mais mes yeux continuent, pour se fixer sur son épaule. Je ne sais que dire. *Que* je suis désolé ? Désolé de la faire souffrir, oui. Désolé de mon choix, non. Si. Peut-être. Non. Elle a en elle tous les atouts pour que mon geste ne se finisse pas en échec.



Étrangement, alors que je sais que son cadeau symbolise la fin de notre relation, alors que je suis, impudique, sous le regard de la haute société des alentours et d'encore un peu plus loin, je me mets à le haïr pour une raison parfaitement stupide. Il aurait dû attendre que le dessert soit passé. *Que* je puisse au moins profiter jusqu'au bout du repas.

À travers mes larmes, j'en arrive même à sourire en pensant « sadique jusqu'au bout ».



Elle s'est éclipsée pour se refaire une toilette. Il va falloir parler. Tout sera plus simple, maintenant que l'abcès est crevé. Il va falloir lui apporter des réponses. Résister à ses arguments. J'espère qu'elle va comprendre que ce n'est pas un piège, et que tout finira bien.



Je ferme la porte à clé et je me laisse glisser. Ces toilettes sont tellement immaculées qu'on pourrait y manger. Je retire les piercings de mes tétons. À la guerre comme à la guerre, ils me serviront à rajuster ma robe.

Je me calme progressivement. J'ai toujours cette impression d'être dans un rêve. Mais de façon très différente. En face de moi, une improbable aquarelle représente un îlot volcanique de Martinique. Je suis assailli de la douce nostalgie de mes souvenirs d'enfance. Je me laisse porter par ceux-ci. J'ai besoin de ne plus penser à rien. De laisser le temps s'écouler.

Je me redresse.



Je regarde ma montre. Ça va faire dix minutes. Les desserts sont arrivés. Si j'arrive à cacher en apparence ma nervosité, je bous intérieurement. Je révise mon argumentaire, que je souhaite inutile. Elle arrive. Elle a l'air diablement détendue. Elle me sourit. J'aurais préféré qu'elle ne le fasse pas. Elle prend l'écrin entre ses mains d'ébène.

– C'est vrai qu'elle est jolie.

Je dois pousser un grognement ridicule, parce qu'elle se met à rire.

– Bon, quitte à être venue ici, je veux en profiter. Alors je vais manger ce dessert que tu m'offres, et tu vas tout m'expliquer.

Je note la disparition du vouvoiement. Je m'y attendais, mais ça me manque quand-même. C'est aussi le signe que les choses ne se passent pas comme j'aurais aimé.



Et il a commencé à me parler. Je n'écoutais que distraitement, mon attention étant accaparée par le nougat et le caramel. Ce n'est pas tant que son discours ne m'intéresse pas, mais il sonne faux. Je ne le comprends pas.

Je regarde à nouveau la perle. Je fouille dans ma mémoire. Je reviens à ce contrat, qui ne fait que quelques lignes. Puis à ces codes qu'il a voulu. Il y en a des pages. Dans un style entre l'administratif et le biblique, avec des références croisées.

Je suis en train de passer à côté de quelque chose. J'en ai à présent la certitude.

– Arrête.



Je souris. Un vrai sourire. J'attends la suite. Elle choisit ses mots, je le sens. J'ai son esprit entre mes mains. Je jubile.

– T'es vraiment un con, tu sais.

Elle a l'œil qui frise. Moi aussi.

– Tu m'aurais vraiment laissée partir ?

Je réponds que non.

– Alors quoi ?

Je ne dis rien. Je souris peut-être un peu plus ?

– Ah ! Oh ! Tu ne trouves pas que mes fesses sont déjà assez marquées ?

Elle soulève sa robe, devant tout le monde. Malgré le teint de sa peau, on peut voir, sans aucune équivoque, d'anciennes contusions. À nouveau, tous les regards se posent sur nous. Le chef de salle vient nous voir et nous demande de quitter l'établissement. J'opine. Je sors une laisse.



Il me passe la laisse autour du cou et nous louvoyons ainsi entre les tables. Je fais un cou-cou à un jeune homme, dans un coin, que je suis sûre d'avoir déjà croisé lors d'une soirée. Celui-ci me fait un clin d'œil avant de se faire rabrouer par sa compagne.

Ultime provocation, je lui demande :

– Comment aurais-tu fait, si j'avais eu un teint de peau autre, avec tes règles tordues ?

Il reste silencieux, désespéré. J'ajoute :

– Pour quelqu'un qui prône une communication claire et explicite, il y a encore du travail.

Il en serait presque penaud. Je ris ; il sourit.



Je sonne à la cloche. Le bac arrive, constellé de gouttelettes.

Je suis rassuré. Troublé aussi : moi qui ne vis qu'à travers des codes, des règles, qui aime les énigmes et le mystère, je sens qu'elle a touché juste. Elle glisse sa main dans la mienne, rassurante.

**Cette nuit, bien des perles suinteront du corps de la mienne.**



*Janvier 2014 – C'est écrit noir sur blanc*

---

## L'ouvrier d'érotisme potentiel

Pas un bruit.

Silence.

Juste le doux vacarme des pas. À l'occasion, celui d'une page qu'on tourne, du chuchotement d'une question puis de sa réponse, un raclement de gorge.

Passage devant la banque et signe à la bibliothécaire, puis direction les rayonnages de romans. Ils sont déserts, c'est rassurant. Un peu.

La lettre B. Entre deux ouvrages cotés R-BAZ et R-BEA, trois petits livrets, totalement anodins, à la tranche ornée d'un R-BDS. Ils y sont tous.

Avec nervosité, le premier ouvrage est extrait de l'étagère. Contrôle de la garde de couleur qui suit les dernières pages. Il y a douze petits traits. Même vérifications pour les deux autres. Encore douze. Puis huit. Sourire satisfait. Ce n'est pas encore la gloire, mais c'est déjà ça.

Remise en rayon, puis mouvement vers le sac. Ouverture. Vêtement très court, près du corps. Fessier visible pour qui passerait. Personne.

Un livret est extrait du sac, en tout point similaire aux trois autres. Petit sourire, puis ouverture. Plongeon dans les mots. Les siens. Les leurs. Au hasard, doigt posé sur un paragraphe.

*J'ai voulu marquer cette journée particulière avec un événement à la mesure de mon enthousiasme. On n'a pas tous les jours à fêter 3 ans de collier. J'ai cherché une idée. Quelque chose de*

*simple à mettre en œuvre, de nouveau, pour libérer les animalités.*

*Nous avons pris la voiture. Comme souvent, les yeux étaient bandés. Il y avait matière à comprendre, je ne sais pas si c'était déjà le cas à ce moment-là.*

*Nous nous sommes arrêtés au milieu de nulle part. La fin d'après-midi était encore chaude. J'ai défait son bandeau. Mise à nu. Quelques mots pour présenter le cadre :*

*– Bienvenue à la chasse. Tu es proie. Fuis. Cours. Si tu arrives à m'échapper jusqu'à la nuit tombée, alors tu auras douceurs et tendresses. S'il y a capture avant, alors tu souffriras. À présent, cours. Je pars à ta poursuite dans dix minutes.*

*Regards sur toi, ton sourire entendu. Puis ta nudité, de dos, jusqu'à ce que les arbres t'ôtent totalement à vue. Alors commence la recherche.*

Mouvement de la tête et paupières qui se ferment. Quelle expérience formidable ! Que de sensations nouvelles ! Une seule personne mais l'impression d'un encerclement. Avec pour toute compagnie cette fausse terreur. Être aux aguets. Anticiper les mouvements. Jouer avec les bruits de la forêt. Retrouver, en quelques minutes, ce qui anime les jeux d'enfants. Rien n'est vrai, mais tout est réel, et les émotions sont intenses.

Chasse finie en une heure, peut-être plus. Des larmes alors. Des rires aujourd'hui.

Les yeux sur le carnet, les feuillets qui passent rapidement. Changement de point de vue. Lecture symbolique : les mots viennent par cœur.

*Je n'avais jamais voulu ça. Pour moi, l'ondinisme, l'uro, l'urine, la pisse, c'était quelque chose hors de mon périmètre érotique. Je ne l'avais pas inscrit dans mes limites dures, admettant que ça ne pouvait pas vraiment me faire de mal, mais mon côté masochiste préférerait la douleur à l'humiliation.*

*Je ne sais pas pourquoi, je ne sais pas comment, mais j'ai compris, dès le début du jeu, que ça allait aller vers là. Sa façon de m'attacher parlait.*

*Pas de fouet, pas de baiser. Un sexe nu, un jet. Et moi. Longuement, sur tout le corps. Juste ça, simplement ça.*

*Ça a vite séché, l'odeur restait. Forte, salée. Solitude une heure durant. Ses mains qui me rhabillent. Son péché-mignon, me rhabiller après. Puis nous sommes sortis.*

*Ça a été une forme de révélation. La fierté de porter sur moi son odeur. Son parfum unique. **Oh, il y avait la honte, mais la honte du délice.***

Les dernières phrases sont énoncées yeux fermés, dans un murmure. Les pages qui se tournent encore. Écrit, noir sur blanc, sa vie. Leur vie — ou presque. Et, impudiquement, dans une littéraire exhibition, proposée aux lecteurs curieux de cette bibliothèque. Tous les

ans, un nouvel opus en douze chapitres.

Quelque chose vibre dans son sac. À nouveau, le corps qui se penche et s'étire, les formes qui épousent le tissu. Un message. De cet autre.

Regard à travers le rayonnage, croisant celui de la bibliothécaire. Qui l'observe intensément. Savoir que l'autre sait que l'autre sait. Faire un mouvement de la tête, discret, entendu. Glisser le quatrième livret. Avec la sensualité que peut avoir le mouvement des livres dans les bibliothèques.

Quelques minutes plus tard, le rayonnage est vide.

Quelques secondes plus tard, des doigts fébriles attrapent un ouvrage.

Frémissements. Fantômes. Catharsis. Procoration littéraire. Noir sur blanc.

*Février 2014 – Ma clé des champs*

---

## Libérer

L'horloge de la mairie de Clajus sonne. Onze fois. La lune se détache dans le ciel, mince et fine. Tout autour, des myriades d'étoiles constellent un ciel sans nuage.

Elle a beau avoir la délicatesse des princesses, la porte grince. Sa petite main sort de l'ombre. Puis son visage. Enfin, son corps entier apparaît dans la pâleur de la lune. Elle me chuchote de la suivre. Par l'embrasure, je vois le frontispice de la mairie et jette un œil à l'horloge. Ce n'est pas raisonnable. Elle glisse à nouveau dans l'obscurité pour venir me chercher. Où et comment a-t-elle pu trouver la clé, je ne sais, mais la voilà qui m'entraîne à l'extérieur, malgré mes silencieuses protestations.

Nous traversons le village endormi. Les murs nous renvoient l'écho de notre précipitation. J'oublie le danger.

Nous arrivons à la limite du village. La frêle barrière de bois marque la séparation entre le pays des hommes et celui des rêves. Mes craintes reviennent. De la tête, je lui suggère de rentrer. Sa main plonge dans un repli de sa robe et en sort une clé. Une autre. Elle la glisse dans le cadenas rouillé qui maintient la barrière close. La barrière qui était close.

Elle se jette dans le champ. Elle est folle. Je ne peux que la suivre et, pourtant, je voudrais bien revenir. M'enfermer à nouveau. Cadenassé. Verrouillé.

Elle quitte sa robe et poursuit sa course sur la lande, vers la forêt. Le froid fait frémir sa peau. Je regarde à nouveau en direction de l'horloge. Si je la suis, nous ne pourrions jamais être rentrés à temps.

Je la suis.

Les arbres, à présent, nous entourent. Nous courons à perdre haleine. Je devine son corps devant moi. J'entends sa respiration. Le craquement des brindilles. Par moments, un éclat de lumière découpe sa silhouette. Je la veux.

Je réalise que je la veux alors que la cloche sonne. Douze fois. Il est trop tard. Trop tard pour elle.

Elle s'est arrêtée. Elle me fait face, souriante.

Je résiste un temps. Mais je sais que je ne pourrai pas tenir. Si elle a voulu que je sois ici, maintenant, je ne peux rien y faire. Juste être.

Je fonds sur elle brutalement. Sauvagement. Je saisis ses poignets, utilisant des ronces pour la maintenir à ma convenance. Elle est offerte à la nuit, les membres écartés. Sa chevelure rousse est mêlée de poussière, de branchages et de feuilles. Ça n'a duré que quelques secondes mais, déjà, son corps est couvert d'égratignures.

Elle me sourit toujours lorsque je la flagelle d'une branche de frêne et que sa peau éclate.

Elle me sourit toujours lorsque je me prends dans ses cheveux, la gifle, pèse sur son corps jusqu'à la faire choir dans l'humus. Plus ma violence se déchaîne, et plus elle semble vouloir m'étreindre.

Son corps en sang, elle se relève. Le soleil pointe déjà, laiteux. Le village va bientôt se réveiller.

Elle me sourit encore. Elle sait que, cette fois-ci, je ne vais pas la suivre. Je suis revenu chez moi et, lorsqu'elle me tourne le dos pour retourner vers le pays des hommes, je pleure.

Pour autant que les rêves puissent pleurer.

## ANNÉE II

*Mars 2014 – État de choc*

---

## Humain Bêta

Et voilà la nouvelle...

Mignonne, sans être particulièrement jolie. Un peu trop charnue, un peu trop petite. Enfin, ça fera l'affaire. Ce n'est jamais désagréable de croquer une jeune femme, d'autant que je suis certain qu'avec son physique, elle ne pourra que me trouver irrésistible et m'être d'une reconnaissance infinie de lui avoir procuré un peu d'attention dans sa petite vie coincée.

Au moins, elle a bien compris le code vestimentaire de la société. C'est déjà ça. J'aime qu'on m'écoute et qu'on anticipe mes désirs. Enfin, c'est pas tout ça, mais j'ai ma tournée à faire.

Cette petite promenade matinale est probablement le moment que je préfère dans la journée. Je suis sur mon territoire. Je sens leurs désirs, leurs fantasmes. Elles me veulent. Comment pourrait-il en être autrement ? Je suis un Mâle Alpha, comme on dit en ethnologie. Un gagnant. Un vainqueur. Un chasseur. Un prédateur.

Je suis certain qu'elles mouillent au simple fait de mon passage. Si je prononce un mot, elles tressaillent. Pauvres femmes, si faibles, si vulnérables. Heureusement qu'elles m'ont. Elles ont de la chance d'être venues frapper à ma porte. Je leur offre protection, travail et, mais c'est tout naturel pour moi, le bonheur qu'aucun autre ne peut leur apporter.

Finissons à présent cette petite tournée par la nouvelle. Qu'elle se sente à l'aise. Qu'elle comprenne aussi qui commande. Ça la confortera dans l'idée d'avoir fait le bon choix en venant ici : je sais ce que je veux, où je vais et on ne me refuse rien.

Voilà, je pense qu'elle a reçu mes messages, des plus explicites aux plus implicites. En voilà une de plus qui va se faire jouir en pensant à moi. Jusqu'à s'offrir à moi. Quelle grisante

sensation !

Matinée ennuyeuse. Je passe régulièrement dans les allées pour contrôler leur travail. Je les gratifie régulièrement d'un mot doux, d'une caresse. Si ça peut créer entre elles de la jalousie, profitons-en : je ne peux qu'en être bénéficiaire.

Je note tout de même que la nouvelle apprend vite : elle m'a discrètement remis un petit bout de papier avec une adresse. Elle ne sait probablement pas qu'il y a un lit à l'arrière de mon bureau. Mais je peux bien lui accorder ça, si ça lui fait plaisir, à cette pauvre petite.

En la regardant, je me demande depuis combien de temps elle n'a pas été touchée par un homme ou une femme. Peut-être même n'a-t-elle connu personne. Je serai son premier. Et quel premier !

Fin de journée. Elles vont rentrer chez elles, dans leur quotidien ennuyeux. Je les salue toutes individuellement avant leur départ, en prenant bien soin de ne pas oublier leur prénom. Celui qui possède nomme, c'est ainsi.

La nouvelle part en dernier. À son regard, je sais qu'elle me veut. Je compte bien, de toutes façons, la rejoindre au lieu proposé. Pas tout de suite, il est nécessaire que je me fasse désirer. Je vais attendre une petite heure. De toutes façons, je dois contrôler leur production et m'occuper de l'organisation du lendemain.

J'aime le calme qui suit. Ça sent encore la femme. Je me promène encore une fois dans les allées à présent vides, puis sors des bâtiments.

Je ne connais pas du tout le quartier où je suis attendu. Je ne m'attendais pas à ce que ça soit résidentiel. Plutôt à une grande barre d'immeuble. Comme quoi, même un esprit supérieur comme le mien peut être surpris !

Je sonne. Sa voix m'invite à entrer. Le pavillon est coquet, avec un petit jardinet. Une fontaine orne une petite pelouse. J'avance jusqu'à la porte. Sa voix, à nouveau, me presse d'entrer. Elle a l'air d'avoir envie, la bougresse !

Ça sent l'encens. C'est plutôt un mauvais point. Je ne m'y connais pas vraiment en parfums, mais je gage qu'elle a choisi un premier prix. En tout cas, c'est particulièrement entêtant. Sans compter la lumière tamisée rouge, du plus mauvais effet. Puis elle pourrait venir m'accueillir, quand même ! Elle m'a laissé traverser le vestibule, le couloir, descendre l'escalier. Je m'attendais à bien mieux. Je mérite bien mieux !



Enfin, la voilà. Toi, ma petite, tu vas déguster. Je vais t'apprendre la vie, te montrer le loup, te faire découvrir ce qu'est un homme. Par contre, le faux-cuir moulant ne te met pas du tout en valeur. Non mais quel gros cul ! Elle a de la chance qu'un mec comme moi daigne se

Oh putain, mais elle est folle ! Elle m'a mis une gifle ! Je vais lui apprendre à se tenir à cette

Ça fait super mal ! Merde, c'est quoi ce plan pourri ?!

La porte est fermée. Elle me demande de me désaper. Cette nana est malade ! C'est bien ma veine, je suis tombée sur une vraie psychopathe ! Elle va me tuer !

Je suis à poil, comme un con. Il caille en plus, ici. Et elle m'a fait sacrément mal aux cuisses et aux fesses. J'espère que ça ne va pas marquer trop longtemps mon corps de rêve !  
Que vont dire les

Elle a allumé la lumière en grand. Elles sont toutes là ! Mes douze petites protégées. Elles sont toutes folles ! Qu'est ce qui leur prend ? Elles rigolent en me voyant comme ça ! Pas une pour m'aider ! Elles se relaient pour me frapper. Arrêtez, ça fait super mal !

Elles sont parties. Il ne reste que la nouvelle. Elle me demande comment je vais. Qu'est-ce qu'elle en a à foutre ! Elle voit bien que je ne vais pas bien ! Ça l'amuse de me voir pleurer, cette conne ?

Elle me prend dans les bras, comme si j'étais un petit bébé. Non mais qu'elle arrête, je n'ai pas besoin de

Si.

Je me laisse aller. Elle a su m'arracher littéralement à moi-même. Et le verbe arracher est encore trop tendre. Elle a dû me ravager. Oh, je ne suis pas débile. Au fond de moi, je pense « Syndrome de Stockholm ». Mais je revois aussi le visage de toutes mes « protégées ». Je pleure encore. Encore.

Finalement, quand elle me met la cage de chasteté, je me sens rassuré. Quand elle me libère, je me sens seul.



Cela fait 15 jours. Mon arrivée, le matin, est le moment que je préfère. La petite nouvelle n'est jamais revenue ; je suis retourné à elle.

Les repères matinaux ont, eux aussi, changé. La première chose que je fais, en arrivant, est d'accrocher les clés de ma petite cage à l'entrée de mon bureau. Les visiteurs ne savent pas à quoi ça correspond. **Elles, si.**

*Avril 2014 – Complicité*

---

## Réflexivité

Ça y est, je me vois. J'ai l'air ridicule. S'il savait que je pense ça, il corrigerait ; je me trouve ridicule, ce qui est absolument et totalement différent.

Je m'approche. Étrange sensation. Je vois sa main. Je vois mon dos. Je sens le mouvement qui l'anime. Je vois son regard qui se porte vers l'extrémité du fouet. J'anticipe le fait qu'il a frappé beaucoup trop haut. Je me contracte. Je sens la lacération sur la partie supérieure de mon trapèze. Je vois la marque brune.

« À peine plus bas... »

J'ai murmuré. Je vois qu'il opine de la tête.

Le même geste, à nouveau. C'est mieux placé. J'anticipe mieux l'arrivée du cuir sur ma chair.

« C'est mieux, mais vous pouvez descendre encore. »

Il fait quelques mouvements dans l'air. Je peux deviner bien des choses sur ce qu'il va faire rien qu'au balancement qui arrive à mes yeux. Ce coup-ci, c'est pour moi. Trop bas. Ça a effleuré mon talon.

« Plus haut, Maître. »

Quelques ajustements sont encore nécessaires. Il zèbre ma hanche, puis mon bras. Enfin, il attrape mes fesses. Une nouvelle fois. Encore. Je n'ai plus besoin de lui donner des indications.

Je me dis que si lui voyait vraiment ce que je vois, il aurait une ligne de larmes devant les yeux. Mais il doit voir le reste de la pièce, oscillant à chacun des coups que je reçois.

La séance dure à peine quelques minutes, mais est éprouvante psychologiquement. Bien plus que lorsque j'ai les yeux bandés. Je suis, inconsciemment, dans la recherche du moindre élément qui pourrait me permettre d'anticiper. J'imagine combien ça doit être délicat pour lui

aussi de viser au seul son de mes indications.

Je tourne ma tête vers lui. Mon cou tire, mais je veux voir mon visage. Il se voit, je me vois. Nous sourions. Je ne vois qu'une partie de ma tête, mais je devine facilement le maquillage qui a coulé. Je le vois s'approcher de moi et me détacher. Un ballet s'installe entre nous. Chaque mouvement, d'habitude si facile, demande une tacite et silencieuse collaboration. Je vois d'abord ce qu'il veut faire. Je tourne alors la tête pour lui permettre de voir, à travers moi.

Il me détache. Puis me rattache, face à lui. Les nœuds sont grossiers, la prochaine fois, il faudra penser à utiliser un autre moyen de contrainte. Il s'éloigne de moi. Je m'éloigne de moi. Le jeu est perturbant.

Il joue à nouveau dans l'air. Je n'ai plus rien à lui dire. Il ajuste, petit à petit. Puis je sens que c'est la bonne. En effet, le cuir se tend puis se détend. S'éloigne de moi, s'approchant de moi, barrant ma poitrine. Bien joué, Maître.

J'ai perçu un mouvement de sa part lorsqu'il a vu le fouet s'approcher de lui. De moi. J'essaye de m'imaginer ce qu'il peut ressentir, mais n'en ai aucune idée. Alors je reviens sur mes propres sensations.

Petit à petit, mon esprit s'habitue, malgré une légère nausée. Je deviens lui. Je me mets non pas au cœur de ma douleur, mais au cœur de ses mouvements. Je ne cherche plus à anticiper, mais à être de l'autre côté. Aussi, je ne suis pas surprise lorsqu'il pose le fouet sur la table, et déclare la fin du jeu. Comme si je perdais connaissance, mon regard s'élève et se pose sur un plafond bleu parsemé de nuages grossièrement dessinés. Mais c'est simplement parce qu'il retire la caméra qu'il porte au front, puis les lunettes sur lesquelles se projette l'image de celle que je porte sur le mien.

*Mai 2014 – Quand le chat est parti, les souris dansent*

---

## Rébellion(s)

Églantine, d'un pas calme mais ferme, entra dans le grand vestibule. La lumière du jour inonda la pièce, allongeant l'ombre de l'Aînée et lui conférant ainsi une prestance presque inquiétante. Elle se saisit de la mince corde qui pendait à côté d'elle, et fit voler une clochette pendant quelques secondes. Les Novices et les Initiées, dans un mouvement qui aurait été, en temps normal, considéré comme désordonné, se rapprochèrent, curieuses de connaître les raisons de cet appel. Les dernières arrivées restèrent en retrait, qui dans l'ombre d'une colonne, qui au balcon d'une galerie, de peur d'être sermonnées pour leur retard. La vie, ici, était régie par des règles bien éloignées du monde réel, et nul doute qu'elles paraîtraient hermétiques à bien des humains.

La sonnerie s'effaçait lentement dans un interminable écho. Lorsque le calme fut revenu, l'Aînée s'éclaircit la gorge et commença :

– Mesdemoiselles, un peu de tenue, je vous prie.

Il y eut quelques mouvements de robes, chacune essayant rapidement d'être encore plus présentable que ce qu'elle était l'instant d'avant.

– Vous n'êtes pas sans savoir que le printemps approche, et que le temps de la grande visite pour notre Seigneur est imminente. Il m'a, à ce propos, chargée de vous faire connaître quelques dates importantes.

Elle laissa quelques secondes, se ménageant un petit effet, puis reprit :

– La grande visite débutera ce jour, après le rite du goûter. Notre Seigneur viendra en personne vous saluer avant de prendre la route. Il sera absent durant dix jours et achèvera sa tournée par le manoir.

Un imperceptible murmure parcourut l'assistance.

– En conséquence de quoi, je me permets de rappeler à votre mémoire plusieurs élé-

ments. Le premier d'entre eux est que les rites associés à la présence du Seigneur sont évidemment suspendus pendant cette période. Ce qui, mesdemoiselles... mesdemoiselles ! Un peu de calme, où je serais obligée de mentionner votre comportement dans le cahier du jour !

La menace eut un effet immédiat.

– Ce qui, disais-je donc, ne vaut pas pour les rites communs, que vous serez tenues de suivre. Voire, et c'est la teneur de mon second point, d'être plus actives encore qu'habituellement. Lorsque le Seigneur reviendra, ça sera non seulement pour parachever la visite de son domaine, mais aussi pour la fête de l'équinoxe. Dois-je vous rappeler ce que cela signifie ?

Il n'y eut pas un bruit. Bien évidemment, toutes savaient en quoi consistait cette célébration, et l'importance qu'elle avait pour leur avenir auprès du Seigneur.

Églantine pencha légèrement la tête, comme à la recherche d'une réaction de la part de ses protégées. Puis elle ajouta, dans un souffle :

– Bien évidemment, ainsi que le savent les Initiées, il existe aussi une tradition silencieuse autour de ces dix jours. Je leur laisse le plaisir de vous en faire part, si ce n'est déjà fait.

Elle se retourna. Sa longue robe noire, dans un ample mouvement, accompagna son geste, et elle sortit. À peine eut-elle refermé la porte massive de chêne qu'elle entendit une clameur de joie. Elle ne pu qu'esquisser un sourire, en souvenir des années qu'elle avait vécues, il y a bien longtemps, à leur place. Elle savait aussi que ces quelques jours étaient aussi le seul semblant de détente auquel elle avait droit dans l'année. Non que sa tâche lui fut déplaisante : elle aurait offert son âme pour être à cette place – d'ailleurs, n'était-ce pas ce qu'elle avait fait, d'une certaine façon ? – mais elle appréciait surtout de quitter son rôle de surveillante intraitable et d'être perçue peut-être de façon un peu plus accessible.

Le Seigneur se présenta dans l'après-midi, visage masqué – comme toujours – par une face lisse et blanche, finement émaillée. Il pouvait sentir l'excitation de ses petites protégées, mais n'en fit pas cas. Il fut même particulièrement conciliant lorsque Rose fit tomber plusieurs fruits de la corbeille qu'elle avait au bras. Enfin, elles vinrent l'une après l'autre le saluer et, à chacune, il glissa un mot à l'oreille. Puis il grimpa dans son landaulet et disparut.

Il y eut un silence. Suivi immédiatement par un murmure progressif qui aboutit rapidement en un pépiement : ces demoiselles cherchaient à profiter au plus de leur liberté temporaire. Églantine se tenait en retrait, amusée. Elle attendait de voir la tournure des événements, sachant d'avance que les Initiées, fortes de leur expérience passée, n'allaient pas tarder à organiser cette liberté. À sa grande surprise, ce fut la discrète Colline qui, profitant d'un instant d'accalmie, proposa :

– Il faudrait peut-être que nous nous mettions d'accord sur ce que nous allons faire...

Derrière cette prescription timide se cachait, en réalité, la peur sincère de se retrouver

perdue sans personne à qui obéir. Rose attrapa l'idée au vol et, fédérant ses sœurs, déclara :

– Excellente idée. Allons à la salle d'instruction, nous listerons les libertés que nous voulons et nous voterons pour leur application !

Et, d'un pas alerte, elle s'élança, suivie par les quatorze **jeune demoiselles**.

– Finalement, pensa Églantine, les surprises ne durent jamais. La petite Colline s'est faite damer le pion par plus forte qu'elle.

Elle ne pouvait savoir combien elle se trompait.

Elles étaient toutes assises derrière leur pupitre. Seule, Rose arpentait l'estrade :

– Alors, qui a des idées à proposer ? Il faut en profiter, prendre les règles à contre-pied !

Une idée ? Blanche ?

L'intéressée rougit, si tant est que sa peau laiteuse puisse se colorer.

– Je ne sais pas... on pourrait... on pourrait...

– Oui ? Allez, personne ne va te juger !

– On pourrait toutes dormir ensemble dans le grand réfectoire ?

Rose inscrivit la proposition au tableau.

– Une autre idée ?

Rassurée par le fait de ne pas être la première à prendre la parole, Zéphirine se leva :

– On pourrait autoriser les couples.

Il y eut quelques rires. Tout le monde – ou presque – savait que l'intéressée avait une relation cachée avec Blanche. Rose ajouta la proposition.

– Autre chose ?

Ce fut alors un déferlement d'idées.

– Manger ce qu'on veut !

– Quand on veut !

– S'habiller comme on veut !

– Supprimer les horaires de lever et de coucher !

– Ne plus suivre les prescriptions d'éducation !

Après cette saillie, il y eut un flottement. Rose l'ajouta, sans commentaire, puis inscrivit une autre proposition, qu'elle lut en même temps :

– Ne plus être obligées de porter nos pendentifs.

Il y eut, concomitamment, un cri et un bruit de vaisselle brisée. Le premier venait de la bouche de Colline, que la proposition avait manifestement choquée. La seconde s'était échappée des mains d'Églantine qui, sans faire un seul commentaire, commençait à en ramasser les morceaux.

Rose ignora l'incident, malgré les regards qui passaient alternativement d'Églantine à Colline. Il y eut encore quelques propositions, puis la frondeuse proposa de voter. Sans surprise,

la totalité des transgressions fut adoptée, bien que le retrait du pendentif ne le fut que d'une courte majorité. Il y eut des sourires gênés lorsqu'elles dégrafèrent ou dénouèrent celui-ci, qui furent rapidement oubliés pour laisser place à une joyeuse anarchie.

Seule, pleurant en silence, Colline refusa de se prêter au jeu et alla rejoindre sa chambre pour s'asseoir sur son lit. Elle ne pensait à rien, les yeux dans le vague, le regard encore troublé par les larmes, lorsqu'Églantine frappa doucement à la porte. Sans attendre de réponse, celle-ci se glissa au côté de la fragile novice et la prit dans ses bras.

- Calme-toi, tu n'es pas obligée de les suivre.
- Je sais bien. Mais je me sens seule. Il me manque déjà.
- Tu exagères, il reste parfois plusieurs jours sans se montrer et ça ne t'émeut pas autant.
- Je sais bien. Mais en temps normal, je peux le voir dans chaque petit détail de la vie de mes sœurs. Il est dans nos pas, dans nos silences, dans nos cris.

L'Aînée approuva en hochant la tête.

À l'extérieur, les bruits de fête s'amplifiaient jusqu'à devenir assourdissants. La porte s'ouvrit brutalement à toute volée et les treize apprenti-révolutionnaires entrèrent. Églantine fut sortie avec tout juste les égards nécessaires pour respecter son rang, pendant que Rose, soutenue par des sœurs à présent déchaînées, s'en prenaient à Colline, bien décidés à s'amuser de ce qu'elles voyaient comme une faiblesse.

Jamais remise en question des règles n'avait été si proche, et nul ne pouvait prédire ce qu'un renversement de l'ordre établi allait amener. Ici, de tous temps, un homme avait régné sur des femmes, mais pour combien de temps encore ?



Le landaulet du Seigneur apparut dans un nuage de fine poussière. Lorsqu'il en descendit pour commencer l'inspection, il fut accueilli par la responsable des Aînées qui lui présenta sa main pour l'accompagner. Il sentit dans cette main une tension inhabituelle et, malgré lui, sentit les traits de son visage se crispier. Son masque blanc, lui, demeura impassible, même lorsqu'il entra dans le large corridor.



*Juin 2014 – Nuit d'été*

---

## Briller dans le ciel

Entre deux larmes, je regarde scintiller ces gouttes de lumière. Mon regard se brouille à nouveau. Je ferme les yeux.

Il est allé trop loin. Encore. Je le déteste. Une violence sourde monte de mon ventre. Si je ne me sentais pas si épuisée, si je n'avais pas peur de déranger la quiétude de la nuit, je hurlerais.

Il est là. Il savait où je viendrais m'isoler. Comme à chaque fois. Je refuse de tourner la tête. Je me mords les lèvres. Je serre les dents. Mon sang bat dans la marque brune qu'il vient de me faire à la cuisse. Il va parler. Il parle.

– Je te prie d'accepter mes excuses.

Je ne supporte même plus ses tournures de phrases. Comme s'il me jetait son arrogance littéraire au visage. « Pardon », ça aurait suffi. Mais non, il faut qu'il joue la perfection même dans ses défauts.

– Je vais y aller. Tu n'auras plus à me subir.

Il s'approche de moi. J'entends un tintement contre le métal du banc. La clé. Je retiens les sanglots qui se bousculent. Pars. Pars !

Je compte jusqu'à trente. Au moment où résonne le claquement de la portière de sa voiture, un torrent de spasmes me traverse. Les larmes, les pleurs. Je remonte mes genoux et me recroqueville. Le moteur rugit inutilement. Après toutes ces années, et malgré ses efforts pour s'adapter à notre époque, **il n'a jamais vraiment réussi à dompter l'embrayage.**

La voiture est partie. **la garrigue** est redevenue silencieuse. Du haut de ma petite colline, je regarde la vallée endormie et me calme peu à peu.

Ma main glisse vers la droite, rencontre la clé. À tâtons, je trouve la serrure et défait mon collier, que je jette violemment, loin, très loin, dans les arbustes secs.

Les bras de la nuit m'enveloppent doucement. Je retrouve mon calme. Je m'endors sur mon banc. Il me manque.



Les années ont passé, mais pas une fois je n'ai manqué mon pèlerinage annuel. J'avais vingt ans alors. J'en ai vingt de plus. Je m'installe sur le banc, remonte les genoux. Je rêve qu'il revient, qu'il me prend dans ses bras. Qu'il ne me dit pas qu'il s'excuse. Qu'il assume et me soumet à nouveaux. Que je m'excuse de ne pas lui avoir dit que c'était trop.

Les premières années, je pleurais systématiquement. Aujourd'hui, je suis juste en paix, hors **ce vide qui m'habite**. Le soleil disparaît derrière les montagnes, les étoiles s'installent les unes après les autres. Un croissant de lune prend sa place. Au moins n'aurais-je pas à subir d'orage, comme l'an dernier.

La température redescend petit à petit. Il doit être deux ou trois heures du matin. Je m'allonge contre ce banc rouillé dont j'aime tant le contact. Je m'endors, la tête pleine des étoiles qui tournent dans ma tête.



Mes mains disent pour moi l'âge que j'ai aujourd'hui. Ma peau est presque transparente et raconte mieux que quiconque que j'ai eu une belle vie, bien remplie.

Pas une année je n'ai manqué cette visite à mes souvenirs. Qu'il pleuve, qu'il vente, que je sois malade ou préoccupée. Il ne viendra pas, je le sais depuis bien longtemps. J'ai juste rendez-vous avec mon passé.

À petits pas, je descends le talus et cherche le banc dévoré par les hautes herbes. Mon banc.

Je le dégage lentement de ses entraves et m'y installe. Je tousse et tout mon corps est secoué. Je comprends mieux l'expression « vieille branche ». Mes lèvres dessinent un sourire : le chêne que j'ai vu grandir est toujours là. Lui aussi a ses vieilles branches secouées par le vent.

Il n'y aura pas d'étoiles, cette nuit. D'épais nuages ont obscurci le ciel avec la fin du jour, tamisant puis masquant définitivement la lumière d'une large pleine lune.

Je me lève d'un bond. Il est peut-être toujours là, dans les herbes.

Avec toute la fébrilité que mon enveloppe me permet, dans l'obscurité presque totale, je m'agenouille et le cherche, ignorant les ronces. Une première goutte tombe. Une autre. Je poursuis mon labeur. Enfin, mes doigts rencontrent cet objet tant chéri. Mon collier, oxydé, maculé de boue et enveloppé d'herbes. La clé est encore dans sa serrure. Je la fais jouer un peu. Elle est dure mais s'assouplit. Je le passe autour du cou. Quelle étrange sensations. Bon-

jour, mes souvenirs !

Je me rassieds sur le banc. Il est là, il savait où je viendrais m'isoler.

– Bonsoir, ma Mirelle. Ma belle.

Je me retourne. Il est beau comme dans mes souvenirs. Il s'approche de moi.

– Tu étais là ?

– J'étais là tous les ans. Je t'attendais. Comme avant, sauf que cette fois-ci je le savais.

Mes yeux s'emplissent à nouveau, mais de bonheur. Il est plus beau encore. Et si jeune.

Si impossiblement jeune.

Il s'approche et me touche la main.

– Pourquoi ne pas m'avoir...

– Je ne voulais pas. Puis je ne pouvais plus. Quelques kilomètres après mon départ, la voiture...

Je me blottis contre lui. J'ai compris.

– Maintenant, nous sommes là.



Les nuages ont disparu. Les étoiles, plus lumineuses que jamais, nous ont invités dans leur danse, et l'œil de la lune veille sur nous pour toujours.

*Juillet 2014 – Ronces, orties, épines*

---

## Naufragés

### *Jour 3*

En général, lorsqu'on vous demande ce que vous emporteriez sur une île déserte, vous avez tendance à répondre en donnant le titre du roman que vous pourriez relire à l'infini, ou du papier et un crayon, ou encore simplement rien.

Tout ça, ce sont des foutaises.

En réalité, sur une île déserte, vous avez besoin de quelque chose pour faire du feu – si possible sans limites – et de quelque chose de tranchant – si possible suffisamment solide pour ne pas vous rendre compte, au bout de deux jours, que vous n'avez aucune idée de la bonne manière d'aiguiser une lame.

Ça fait donc trois jours que je suis sur cette île, et je rêve d'un morceau de verre pour embraser un tas de brindilles, et d'une machette pour remplacer ce que j'appellerai poliment un couteau à beurre.

Je m'appelle Houssein, et si vous tombez un jour sur ce journal en vous demandant quelles sont les raisons qui me poussent à l'écrire comme s'il s'agissait d'un roman, dites-vous simplement que c'est le seul plaisir que je sois en mesure de m'octroyer.

J'étais commandant en second d'un cargo transcontinental, lorsqu'une tempête a brisé le navire en deux. Je ne sais ce qu'est devenu le navire, en dehors d'un container qui a eu le bonheur de s'échouer ce matin sur la plage – et qui vous permet de me lire aujourd'hui : ce container facétieux étant rempli d'accessoires de papeterie et de vêtements, tous plus fabriqués en Chine les uns que les autres.

Je ne sais pas non plus ce que sont devenus les autres membres de l'équipage, à l'excep-

tion toutefois – et c’est probablement le vrai drame de ma situation – d’une asiatique au prénom imprononçable qui tenait le rôle d’officier de liaison.

Je suis peu enclin à juger les gens, et encore moins à faire usage de mots vulgaires, mais c’est une vraie conne. Le fait que nous soyons incapables de nous comprendre affecte peu ce jugement : elle n’a aucun esprit pratique, a probablement toujours vécu dans un cocon doré, et me considère comme responsable de la situation actuelle (ce qui, à sa décharge, est peut-être un peu vrai).

Je vais dès à présent tenter de me faire une cabane et trouver un moyen de manger autre chose que des algues. Le régime végétalien a un effet désastreux sur mon teint, et je soupçonne la très farceuse météo de virer à l’orage très prochainement.

### *Jour 6*

Deux feuillets sont tombés dans une nasse. Rien de bien intéressant y était écrit, excepté le fait que nous sommes à présent hors d’eau : j’ai réussi tant bien que mal à construire un abri de fortune. Un genre de paillote qui a au moins une qualité : vu son système de circulation d’air, nous risquons peu de mourir intoxiqués au monoxyde de carbone. Ce d’autant moins que je n’ai toujours pas réussi à faire du feu.

### *Jour 8*

Chasse, pêche, nature et traditions. Mon royaume pour un 4x4 polluant dans une rue goudronnée de n’importe quelle grande ville. Si j’ai la chance de sortir de cette situation, non seulement je m’inscris au premier lobby anti-écologie que je rencontre, mais j’abats toute féministe rencontrée, en souvenir de cette cruche. Je crois qu’elle est un hymne gay à elle seule. Aujourd’hui, elle a passé près de 3 heures dans le container à se chercher une tenue. Fatalement, les escarpins sur le sable mouillé font beaucoup moins d’effet que dans les soirées auxquelles elle a dû être habituée. Si la situation n’était pas si désespérée, ç’en serait risible.

### *Jour 9*

Victoire de l’homme sur la nature : j’ai réussi à faire partir un petit feu. Nous avons aussi trouvé un bosquet d’épineux chargé de baies sucrées. Pour peu je commencerais à trouver la situation presque agréable.

Un détail m’inquiète cependant. Je ne sais pas quel réflexe de survie, je commence à être attiré par l’idiote de l’île. Je lutte, mais la chair est faible et je sens bien qu’elle a timidement commencé un subtil jeu de séduction.

### *Jour 10*

J'espérais tenir un peu plus longtemps, mais les choses se sont enchaînées rapidement après la prise de notre premier lapin. Si je manquais de finesse, j'oserais un jeu de mot ou un trait d'esprit, mais ne comptez pas sur moi.

Il faut avouer tout de même qu'elle a un joli petit cul, la bougresse, et qu'on se fait à tout, même à du sable humide pour tout matelas. L'humanité est sauvée, nous pouvons nous reproduire et donner vie à de petits mulâtres parés pour la vie sauvage. Ou espérer qu'on vienne nous chercher avant que l'irréparable ne soit commis !

### *Jour 15*

Beaucoup moins de temps pris pour écrire. Notre quotidien étant principalement organisé autour de trois choses – recherche de nourriture, amélioration de l'habitat, et copulation joyeuse – je ne sais trop qu'aligner sur le papier. Sauf à faire un récit à donner une érection au premier lecteur qui tomberait sur ces feuillets.

### *Jours 20*

L'ennui nous mène vers de nouveaux horizons. Nous arrivons à communiquer petitement, et elle m'entraîne vers des délices érotiques que je ne connaissais pas. En particulier, qui eut cru que les ronces qui avaient amené nos premiers vrais plaisirs gustatifs pourraient à nouveau nous surprendre ? Je me mets à frémir en regardant mon corps marqué des aiguillons irréguliers que nous offrent ces fouets improvisés. Elle se dévoile à moi soumise, variant tous les jours sa toilette, désireuse de se donner. Toi qui lis ça, ne te méprends pas : le soleil ne nous a pas rendus fous. Je crois qu'elle révèle lentement quelqu'un que je n'avais jamais osé être.

### *Jour 22*

Pour la postérité, pour la mémoire, je vais essayer de décrire ce qui n'est pas montrable. Son visage s'éclairait lorsqu'elle me tend une longue ronce fraîchement coupée. Son corps qui se met à trembler dans l'anticipation des sens. Ma main qui saisit fermement la branche verte. Mon bras qui s'élève, qui s'abat et qui déchire son vêtement. Les perles de sang sur sa peau. Ses gémissements jusqu'à ne devenir qu'un filet, après avoir été rugissements. Ses genoux qui s'enfoncent dans le sable. Ma main qui desserre le fouet végétal. Mes bras qui la soutiennent. Mes lèvres et ses lèvres. Nos deux corps. Nos sexes brûlants. Ses dents qui se plantent dans mon épaule, ses larmes qui coulent dans mes cheveux. Puis nous restons ainsi, dans le souvenir de notre plaisir, jusqu'à ce que l'un de nous se lève. Personne pour nous juger. Personne pour nous attendre. Nous vivons.

### *Jour 34*

D'un commun accord, nous avons effacé l'appel à l'aide écrit dans le sable. Nous avons éteint le brasero à destination des équipes de secours. Elle porte à sa cheville un anneau de ronces tressées que je lui ai offert. Elle dit qu'elle est à moi, mais elle ne sait à quel point je suis à elle.



Je ressors ces feuillets avec émotion. Plus de quinze ans se sont passés depuis le naufrage. Nous en avons vécu près de dix totalement isolés du monde. Nous sommes revenus à la vie urbaine. Nos proches, nos familles ne nous reconnaissaient pas. Nos peaux s'étaient cuivrées. Nos corps avaient changé. Nos âmes aussi. Nous sommes repartis sur notre petit îlot, retrouver le secret de notre relation qu'aucun n'a su comprendre. Je n'ai jamais rien écrit d'autre depuis ce jour 34. Tout fut pour nos âmes, tout fut dans son corps. Sur la plage, devant moi, la masse rouillée du container. À côté, approchant lentement de sa démarche gracieuse, ma Huǒ de nǚrén dont j'arrive à présent à prononcer le nom. Elle a le soleil couchant dans le dos, mais je devine le sourire de ses lèvres, et je sais déjà qu'elle porte à la main une brassée de ronces.



En réalité, sur une île déserte, vous avez besoin de quelque chose pour faire du feu – si possible sans limites – et de quelque chose de tranchant – si possible suffisamment solide pour ne pas vous rendre compte, au bout de deux jours, que vous n'avez aucune idée de la bonne manière d'aiguiser une lame.

*Août 2014 – La promesse*

---

## Sociologie

Étienne Dubois pénétra dans l'amphithéâtre sans même jeter un œil sur les étudiants. Il posa précautionneusement un paquet assez volumineux sur son bureau, et commença à parler. Le silence se fit instantanément.

Étienne était maître de conférences depuis bientôt deux ans. Il jouissait auprès de ses étudiants d'une excellente réputation. Considéré par les garçons comme étant une forme d'idéal de nonchalance auquel accéder, et par les filles comme étant l'homme parfait, il s'amusait de cette situation et n'hésitait pas à se moquer de lui-même au fil de ses cours.

– Je vois que vous êtes toujours aussi nombreux. Je ne me fais pas d'illusions, la plupart d'entre vous n'êtes ici que parce que vous avez encore quelques scrupules à sécher le cours de socio alors que nous sommes encore au début de l'année.

Les quelques six cent étudiants sourirent, et il continua.

– Aujourd'hui, une leçon un peu particulière. Par un simple exercice pratique, je vais mettre en lumière cinq évidences autour de mécanismes qui entrent en jeu lors de la réalisation d'une étude sociologique. Pour ça, j'ai préparé un certain nombre d'accessoires...

Il déballa le paquet, et en sortit trois grandes urnes de couleur différentes, et une liasse de papier.

– L'expérience est simple : je vais distribuer à chacun d'entre vous un de ces rubans de papier. Comme vous pouvez le voir, chacun d'eux est divisé en trois. La partie centrale est destinée à recevoir une promesse personnelle. Quelque chose que vous allez promettre à vous-même, en prenant une personne qui vous est inconnue à témoin. Dans la partie de gauche, vous allez mettre une note de zéro à cinq indiquant le degré d'affectivité que vous avez mis dans cette promesse. Vous détacherez cette partie pour la mettre dans l'urne jaune. La promesse, ainsi que la partie restante qui sera restée solidaire, ira dans l'urne bleue. A la suite de



quoi, je distribuerai le contenu de cette urne de façon aléatoire. S'il s'avère que vous avez sorti votre propre papier, vous aurez le droit d'en changer. Lorsque tout aura été distribué, vous donnerez alors une estimation de l'investissement affectif qu'a mis le rédacteur dans sa promesse, vous séparerez les deux parties restantes, et mettrez la promesse dans l'urne bleue, et votre évaluation dans la rouge. Une fois l'opération réalisée, et pour des soucis de respect de vos petits secrets, le contenu de l'urne bleue sera réduit en cendres. Comme vous le verrez, il est reporté sur chaque partie un numéro qui permettra de rapprocher les estimations afin, *in fine*, de voir s'il y a une différence entre ce qu'on pense de l'importance et de l'intimité de ses propres engagements, et de ce qu'une personne anonyme en perçoit. **Des questions ?**

Un certain nombre d'étudiants demanda des explications complémentaires, puis Étienne distribua les rubans de papier. Jouant le jeu et en guise d'exemple, il remplit un des morceaux de papier, le découpa, et le glissa dans les deux premières urnes. Au bout de quelques minutes, il fit descendre tous les étudiants une première fois pour faire de même puis, à nouveau, pour distribuer les papiers issus de l'urne bleue. Enfin, un nouveau mouvement eu lieu pour permettre à chacun de remplir progressivement les urnes bleues et rouges.

Il enflamma une allumette et la jeta dans le vase bleu. Une fumée blanche et grise s'en éleva, suivie vives flammèches. Quelques secondes plus tard, seul un mince voile grisâtre s'en échappait.

– Bien, il nous reste une heure pour reprendre une leçon plus conventionnelle. Je vous livrerai les résultats lors de notre cours de ce mercredi.

Le reste du cours se passa sans incident, et les élèves se dispersèrent à l'heure du repas dans un brouhaha général.

Rentré chez lui, Étienne alluma son ordinateur, pour se rendre à la fois sur le forum des étudiants de sociologie et sur l'historique des messages échangés sur la liste de diffusion des mêmes. Avec un regard amusé, il regarda s'accumuler les messages intitulés « URGENT, cherche à prendre contact avec le rédacteur du message numéro... ». Puis il vida le contenu des trois urnes et commença un long et lent travail d'analyse.

Le surlendemain, il fut accueilli par un silence de plomb. Il s'amusa de la tension de ses étudiants, et commença :

– Comme promis, je vais vous livrer les résultats de notre petite expérience... mais, avant tout, quelques mots sur le cadre de l'étude. Quels étaient les sujets étudiés ?

Les réponses, peu nombreuses, étaient logiques : « nous », « le rapport que nous avons à ce qui est personnel », « des étudiants d'une université ». Il nota ces réponses dans un coin du tableau, puis demanda qui avait mené l'expérience. À la réponse « vous », il demanda des éclaircissements :

– Oui, moi, mais que suis-je, pour vous ?

– Un prof, monsieur ?

– Un représentant de l'autorité ?

– Effectivement. Autre chose ?

Un garçon, avec une voix de fausset, s'écria :

– Notre idooooole !

Il y eut des rires. Il écrivit tout de même le mot. Une autre réponse jaillit :

– Euh... quelqu'un qui connaît nos codes ? Quelque part, un de nos pairs ?

Un sourire se dessina sur son visage, et il compléta les notes en ajoutant, non sans humour :

– Gardez ça dans un coin de feuille, et demandez à votre prof d'anthropo ce qu'il en pense !

Il cala ses mains sur le bureau, puis reprit le fil de son discours :

– Bien. Personne n'a à redire sur l'expérience, jusqu'à présent ?

Plusieurs personnes secouèrent la tête.

Il alluma le vidéoprojecteur, fit un peu d'obscurité, et commença à détailler son analyse. Les pourcentages s'enchaînaient, d'abord de façon générale, puis catégorisés. Une voix osa, timidement :

– Monsieur, comment avez vous pu établir des catégories par sexe et par thème de promesse ?!

Le sourire d'Étienne s'élargit. Il se saisit de l'urne bleue et la vida sur la table.

Il y eu quelques cris de stupeur.

– Mais, monsieur, vous avez mis le feu à nos feuillets !

– Vous avez cru ça.

Le calme mit quelques minutes à revenir. L'étudiant qui avait interrompu les explications reprit :

– Ça ne nous explique pas les statistiques par genre, monsieur.

– C'est très simple : les numéros finissant par un chiffre impair ont d'abord été distribués aux filles. Pour le second passage, ce sont ceux qui commençaient par un chiffre pair.

L'ambiance était survoltée. Les étudiants, tout en se sentant terriblement floués, étaient impatients de connaître la suite du programme.

– Bien, reprenons donc l'analyse des résultats... sur les 476 promesses collectées, 97 ont donné lieu à des demandes de prises de contact par les voies numériques classiques. Pour les autres moyens de communication, je ne suis pas en mesure de fournir de résultats, mais disons qu'ils sont quantité négligeable. En recoupant les numéros relevés sur le forum et la liste de diffusion de votre promotion avec les regroupements par catégories...

Le cours continua ainsi, deux heures durant, alternant d'une part des considérations sur

l'éthique et la question de la finalité dans les études sociologiques et, d'autre part, les résultats du travail en lui-même.

Alors que les étudiants se préparaient à sortir, pensant le cours fini, Étienne se racla la gorge, demandant quelques secondes d'attention supplémentaires :

– J'ai oublié de vous parler d'un biais non négligeable dans le présent exercice.

Ménageant ses effets, il attendit quelques secondes, puis ajouta :

– Vous avez d'abord pensé que mon travail portait sur le rapport que les individus peuvent avoir sur des points personnels dans la vie de ceux qui les entourent. Puis je vous ai montré que je voulais aussi provoquer des réactions sur ce qu'on pouvait ou non se permettre dans le cadre des études sociologiques. Tout ceci était probablement très intéressant pour vous – c'est, en tout cas, ce que je souhaite. En réalité, tout ceci n'était qu'un artifice pour échanger avec l'un d'entre vous. J'annonce donc à qui de droit que la promesse numéro 1437792 était de mon fait.

Abasourdis, les élèves se tournèrent les uns vers les autres, cherchant qui avait été destinataire du message en question.

– Je vous laisse méditer sur tout ce que vous avez pu découvrir et vous donne comme travail à rendre pour la semaine prochaine votre propre analyse de tout ça.

Il ramassa ses affaires et quitta l'hémicycle, poursuivi par une demi-douzaine d'étudiants visiblement agacés de la tournure des événements.

Le mercredi suivant, alors qu'il corrigeait les rapports de ses élèves, il s'arrêta sur une copie, et son visage se fendit d'un large sourire.

Une écriture ronde et régulière à l'encre bleu foncé se détachait sur le quadrillage Seyès :

« Après mûre réflexion, vous avez eu raison de me faire part de votre promesse et je consens à échanger sur le sujet avec vous. Cependant, il n'est pas envisageable pour moi de me soumettre à vous, non seulement car il serait inopportun pour un professeur d'entretenir une telle relation avec une de ses étudiantes, mais aussi et surtout parce que j'ai une nette préférence pour être la personne qui tient le fouet. ».

*Septembre 2014 – C'est ici que je pose ma valise*

---

## Une âme

Béante, vomissant ses tripes par ce qui ressemble à une gueule déformée, défigurée par la chute qui vient de la projeter à terre, sa valise n'est plus qu'un amas difforme étalé au centre du compartiment.

Lentement, péniblement, elle se redresse de la banquette de cuir et de bois. Entre les cahots et les virages brutaux, elle parvient tant bien que mal à réunir vêtements et objets et à les faire revenir dans la mallette. Elle jette un regard par la fenêtre. Une ligne droite. Les jambes bien campées sur les fauteuils, elle fait revenir la valise sur l'étagère qui surplombe la cabine, tentant de la coincer pour éviter une nouvelle chute. Puis elle revient à sa place, les yeux dans le vague de la vitre sale, qui voit défiler depuis de trop nombreuses heures des paysages toujours plus vides, toujours plus froids. L'automne n'est pas que dans son cœur et dans son corps. Et l'hiver qui doit suivre sent la mort.

Bercée par le roulement du train, elle somnole, s'assoupit par moments. Elle veut ne penser à rien, mais tellement de choses traversent son esprit qu'elle est incapable de dire où la mènent ses réflexions. Une pluie drue claque contre les vitres. Son regard s'embue. Le train ralentit, puis s'arrête dans un long crissement qui va rejoindre le mugissement du vent.

Un garçon de bord, bien trop vieux pour être encore appelé « garçon », passe la tête par la porte, puis disparaît très professionnellement après avoir prévenu que le train était immobilisé pour une durée indéterminée.

Elle n'a pas eu le temps de le remercier. Elle ne sait même plus à quoi ressemble le son de sa voix. Elle n'a rien prononcé depuis combien de temps, déjà ? Elle compte. Douze jours. Dire que certains auraient trouvé le temps de ressusciter quatre fois lorsqu'elle ne trouve que la force de mourir lentement.

Elle regarde ses mains. Ses doigts fins, dont la beauté se fane tous les jours un peu plus.

Ses poignets, avec lesquels elle s'est agrippée à la vie – mais peut-on réellement s'agripper à quelque chose avec ses poignets ? Ses bras diaphanes, qui s'effacent dans la blancheur de sa robe.

Les heures passent. Le vieux garçon revient. L'heure du repas. Elle ne répond pas. Elle a terriblement faim, mais n'a pas envie de manger. Elle lève la tête et s'apprête à lui dire qu'elle va venir dîner. Il est déjà reparti.

Péniblement, elle s'extrait du cuir de son fauteuil et quitte son compartiment. Au même instant, le train redémarre. La valise s'envole et s'écrase au sol. Lasse, elle referme la porte et se dirige vers la voiture-restaurant.

Les murmures continus, la lumière tamisée et le chauffage de la voiture-restaurant lui donnent l'impression de pénétrer dans un monde surréaliste. Le maître d'hôtel la place à une table isolée et lui récite un menu comme on récite une poésie. Elle lui sourit poliment. L'instant d'après, une jeune femme est installée devant elle.

– Bonsoir.

Elle reçoit cette simple politesse comme une agression. Elle n'a pas envie de parler. Elle lui fait une politesse du visage. L'autre continue :

– Vous êtes la demoiselle du compartiment 34, c'est ça ?

Elle opine, agacée.

– Je suis votre voisine, du numéro 33. Et je vous prie sincèrement de m'excuser, mais je me suis trompé de porte tout à l'heure. Je... je n'ai pu m'empêcher de voir que votre valise avait chuté. Si vous avez besoin d'aide...

– Non merci.

Elle fut surprise d'entendre sa voix. Rauque, du fond de la gorge, les cordes vocales raides.

On sert les entrées. Elle mangea. L'autre attendit, en la regardant.

– Il y a un problème ?

– Non. Oui. Euh. Non.

– Alors cessez de me regarder.

L'autre se mit alors à rire. Discrètement, mais suffisamment pour rompre la tranquillité de la voiture. On se retourna vers elles.

– Arrêtez, je vous prie !

L'autre s'arrêta, mais gardait un regard amusé.

– Vous êtes la personne qui a jeté un livre par la fenêtre peu après la gare de Varsovie, n'est-ce pas ?

Elle fronça les sourcils.

– Oui.

– Vous savez, ça peut être très dangereux. Il y a des gens qui, parfois, passent leur tête par

la fenêtre. Ça peut...

Les mots ajoutés sont choisis avec soin.

– Ça peut les blesser.

Sa voix s'était faite beaucoup plus douce. Presque mélancolique. Pour la première fois, elle posa les yeux sur l'autre et vit des larmes silencieuses.

– Vous...

L'autre sortit un carnet de la poche de son veston. Un petit carnet noir, visiblement relié à la main. L'autre le lui tendit.

– Je crois qu'il vous appartient.

Des mains qui s'avancent, qui se posent. Des pouces qui effleurent doucement les poignets. Un frémissement.

– Vous avez bien fait de partir.

Elle regarda l'autre à nouveau. Déglutit, se préparant à parler, puis :

– Et vous, que fuyez-vous ?

– Je ne fuis pas, je suis partie avec un objectif en tête.

– Et quel est-il ?

– Peut-être simplement vous.

À son tour, elle se mit à rire.

– C'est la chose la plus ridicule qu'il m'ait été permis d'entendre. Et probablement la tentative de séduction la plus pathétique qui soit.

L'autre haussa les épaules en lui libérant les mains.

– Je peux vous aider à refaire votre valise.

– Que voulez-vous dire ?

Elle posa un doigt sur le livret.

– Que vous êtes partie avec une valise qui contenait tout sauf ce dont vous avez besoin, si j'en crois ce que j'ai lu.

– Comment savez-vous qu'il faut croire ce que vous avez lu ?

À nouveau, les doigts sur les poignets. L'attente d'une réaction, d'un retrait. Une pression progressive.

Elle sentit un frisson la parcourir. Une intense chaleur monter en elle.

– C'est de la folie, je ne vous connais pas.

– Ça tombe bien, je ne me connais pas non plus.

Elle chercha à retirer ses mains, mais l'autre les tenait toujours prisonnières.

– Lâchez-moi, vous me...

– Je vous... ?

D'un mouvement brusque, elle se libéra.

– Vous êtes une idiote. Gentille ou méchante, je ne sais, mais une idiote. Finissons ce re-

pas et séparons-nous.

Elles mangèrent. Elles se saluèrent. L'autre garda le petit livret.

La nuit fut agitée par les secousses du train. Au petit matin, ils entrèrent dans la gare de Prague. Sa valise arrangée sans grâce, elle se tenait sur le quai. De son compartiment, l'autre la regarda s'éloigner. Ainsi, c'est ici qu'elle posait sa valise. Tristement, l'autre sourit. Elle s'enfonça dans le brouillard sans se retourner. Le train siffla. L'autre ouvrit le livre et commença sa lecture silencieuse : « Nous ne nous comprenons pas. Nous ne nous comprendrons jamais. Il veut m'aimer de roses ; je veux qu'il m'aime d'épines pour le peu de temps qu'il me reste avant l'hiver. ».

*Octobre 2014 – D'un Maître à l'autre*

---

## Tempus fugit

Le vieil homme leva lentement la tête. Devant lui, dans la demi-pénombre de l'atelier, se dessinaient les contours d'Ove. Il posa un instant les yeux sur sa chevelure rousse, puis son regard alla se perdre plus loin. Sur la vitrine poussiéreuse qui les isolait du monde ; sur le bois foncé de la pièce ; sur les innombrables tiroirs du meuble qui se dressait contre le mur.

La voix d'Ove arriva à ses oreilles. Il lui fallut de longues secondes avant de réaliser qu'elle lui parlait.

– Tout va bien, maestro ?

Il se gratta le front, puis répondit, lentement :

– Oui, oui, excuse-moi. Le vieil homme que je suis se perd parfois dans ses pensées, je te prie de m'excuser. Que me demandais-tu ?

– J'ai enfin terminé la mécanique d'échappement. Le mouvement est régulier, et je n'ai plus qu'à ajuster le ressort et les poids pour en contrôler la vitesse.

Le vieil homme posa son estrapade, puis déplia son corps et repoussa sa chaise. Il passa derrière Ove. Il se pencha sur l'ouvrage et ajusta sa loupe. On n'entendit plus que le cliquetis de la mécanique de l'horloge.

Il sourit, et dit simplement :

– À vouloir enfermer le temps dans une boîte, on en devient prisonnier à son tour.

Ove sourit. Lorsque le maestro usait ainsi de ses maximes, c'est qu'il était satisfait du travail. Elle plissa les yeux et commença à polir une fine pièce de métal. Le vieil homme s'était remis à sa table mais, au lieu de se pencher sur son propre ouvrage, il contemplait la jeune fille. Lorsqu'il reprit la parole, Ove en fut si surprise qu'elle laissa choir sa lime.

– Tu ne m'as jamais dit pourquoi tu avais fait le choix d'entrer en apprentissage chez moi. Il y a des dizaines de maîtres-horlogers dans le pays, bien plus jeunes, à la vue encore nette et



dont les doigts ne tremblent pas à longueur de temps. N'as-tu jamais eu l'impression d'avoir perdu de précieuses années ici ?

La lime resta par terre. Il y eut un silence. Comme tous les silences de l'atelier, il fut accompagné du rêve insaisissable des engrenages.

– J'ai eu, bien souvent, cette impression. Lorsque vous m'avez demandé de fabriquer mes propres outils. Lorsque j'ai dû dessiner et façonner mes propres pièces. Lorsque vous m'avez appris ces calculs sur les engrenages. Vous m'avez alors donné l'impression d'un vieux fou d'un autre temps.

Le vieil homme passa un doigt sur le nez pour en chasser un insecte, mais ne dit rien. Il souriait. Il ne souriait pas. Il avait souvent le visage impassible de celui qui a atteint la paix depuis longtemps. Ove fit passer sa tresse de l'autre côté de son cou et attendit. Comme le maestro la regardait toujours, elle reprit :

– Je n'ai pas aimé votre façon de faire. Tantôt à m'imposer votre rythme, tantôt à me laisser tellement de liberté que je ne savais plus que faire. Il m'a fallu du temps pour comprendre. Beaucoup trop de temps.

Le rêve des engrenages.

– Et tu as compris ?

– Je ne sais pas. Je crois. J'espère.

– Comprendre, c'est écouter. Écouter, c'est perdre du temps. Perdre du temps, c'est lui laisser la possibilité de germer dans les interstices de la vie. Alors vient la moisson.

Il éteignit la petite lampe qui éclairait son établi. Elle comprit que la journée était terminée et fit de même. Dehors, la nuit était déjà tombée. L'atelier fut plongé dans l'obscurité. Sans un mot, calant imperceptiblement sa respiration sur le délicat mouvement d'un balancier accroché au mur, elle rangea ses affaires. Elle fit glisser l'horloge quasi terminée dans un sac de cuir, étala délicatement ses outils dans une sacoche un peu plus grande et repoussa sa chaise. Elle ouvrit la porte. Le grelot tinta. Sans se retourner, elle murmura :

– Merci.

Il lui répondit :

– Adieu, la belle.

La porte se referma. Le grelot tinta.

Elle aurait dû se sentir légère, heureuse, libérée. Elle Lui appartenait enfin, après ces deux ans d'apprentissage. Retour vers un Maître qu'elle avait quitté sans vraiment en comprendre les raisons. Elle commençait à en deviner les contours. Elle se sentait pourtant triste. Comme tous les rites de passage, celui-ci signifiait à la fois une émancipation et une perte. Le vieil homme allait lui manquer.

Elle héla un fiacre, et traversa la ville sous une pluie battante. Le véhicule s'arrêta – diffi-

cilement – devant un immense hôtel particulier, encadré de deux statues. Elle grimpa les marches extérieures, pénétra dans une court ouverte, et monta en courant l'escalier qui tournait autour de celle-ci. Des becs de gaz éclairaient les paliers. Arrivée au troisième étage, essouffée, elle s'agrippa à la poignée de la cloche. Elle hésita. Elle tira.

Un homme brun et élancé lui ouvrit. Il avait le teint des arbres après la pluie. Il était né dans les îles. Lorsqu'il la vit ainsi, ruisselante, haletante, ses deux sacs en bandoulière, il sourit et lui fit signe d'entrer.

Il la dévêtit. La veste de cuir râpé, le chemisier de coton, le pantalon de toile tombèrent sur le sol. Une marre se forma sur le parquet. Sa peau claire, parsemée de tâches de rousseur, frissonnait.

– Montre-moi l'ouvrage.

Tremblante, elle défit les sangles de la besace de cuir et en dégagea l'horloge, aussi nue qu'elle. La mécanique précise, ouvragée à la main, était à la merci du regard pénétrant de l'homme. Ove eu l'impression que c'était elle qui était auscultée, jugée, fouillée jusqu'au fond de son âme.

– Est-elle terminée ?

– Il me reste à la régler, et à l'habiller.

– Mais fonctionne-t-elle ?

– Oui, Maître.

Elle lui tendit une clé. Il la glissa sur le côté et remonta le ressort. Elle se mordit les lèvres, n'osant imaginer la honte qu'elle pourrait ressentir si l'horloge n'entraînait pas en mouvement.

Le ressort, serré dans sa boîte, se détendit lentement. Les engrenages se mirent à tourner à une vitesse folle. La mécanique d'échappement entra en action. Un pas. Un autre. Le cliquetis était régulier. Trop lent, mais parfaitement régulier. Il sourit. Elle respira.

Il s'approcha d'elle et lui prit la main. Elle enjamba les vêtements à terre. Elle connaissait la suite. Elle en avait rêvé. À chaque seconde passée dans l'atelier.

Elle se pencha. Posa les mains sur le bureau. Ferma les yeux.

Le premier coup de cravache fut comme un déchirement. Une libération. Une délivrance. Les suivants la bercèrent, au rythme de la mécanique de son horloge.

**Dans le rêve des engrenages.**

*Novembre 2014 – Le non-choix*

---

## Sous les regards

- Tu as une minute ?
- Ce que j’aime, avec toi, c’est ton humour permanent. Qu’est-ce que tu veux me montrer, cette fois-ci ?
- J’ai envie de m’amuser un peu, et je me suis dit que ça pourrait te plaire aussi...
- Parce que tu me crois aussi tordu que toi ?
- Hm... En fait, oui.
- Hmpf. Bon, c’est quoi, ton truc ?
- Regarde.
- Oui, bon, une femme enceinte sur le point d’accoucher, et alors ? On en voit tout le temps...
- Elle ne veut pas garder son enfant. Voilà, ça y est, elle accouche... on lui demande si elle veut le tenir dans ses bras... attends, je vais la faire douter une seconde puis elle va refuser.
- Je ne sais pas si ce qui me fascine le plus chez toi est ton sadisme, ta cruauté, ou ta fascination pour la souffrance humaine.
- Ils sont si beaux dans ces instants. Mais attends, ce n’est pas fini ; voilà ses nouveaux parents. Son papa, et... son papa.
- Tu te lances dans les études sociologiques, à présent ? Tu veux voir comment elle va évoluer dans une société qui la regardera en permanence comme une personne étrange ?
- Pas du tout, mais comme ils ne connaissent pas les parents biologiques, je peux m’amuser encore plus. Voilà, du coup, elle sera rousse. J’ai toujours aimé les rousses. Avec des taches de rousseur. Et elle sera sage, introvertie. Regarde, ses premiers jours d’école...
- Tu es encore plus tordu que ce que j’imaginai : non seulement tu fais souffrir tes protégés, mais après tu t’attaches.

– Ça ne t'arrive jamais ?

– Pas à ce point-là. Écoute, c'est notre job de les observer, d'influencer sur leur vie à l'occasion, d'étudier les incidences à long terme de subtiles variations... mais je commence à me demander ce qui te pousse à agir comme ça.

– Ils sont tellement touchants, à essayer de se débattre alors qu'on peut à tout instant bousculer leur vie en ajustant un petit paramètre. Puis avoue qu'on a quand même **un métier plus intéressants** que les autres qui bossent à la cellule climatique, non ?

– Mouais. C'est une façon de voir les choses...

– Regarde comme elle s'épanouit, elle devient radieuse. Il va lui falloir quelqu'un, et c'est pas en restant toujours dans son coin qu'elle va y arriver... Mais c'est trop tard pour les paramètres comportementaux. Je peux éventuellement influencer ses choix d'études.

– Attends, j'ai exactement ce qu'il te faut. J'ai en observation lente un prof de littérature comparée qui enseigne dans une université proche de chez elle.

– Ça peut correspondre, je dois pouvoir mettre en valeur des éléments qui la conduiront à s'y inscrire... et voilà.

– Premier jour de cours, on va voir ce qui se passe naturellement, sinon il faudra qu'on provoque les choses.

– Je rêve, où tu te prends au jeu ?!

– Tais-toi et observe, ça risque de se passer tellement vite qu'il faudra réagir immédiatement. Place-la en observation lente, déjà, qu'on ait un peu plus de temps.

– Voilà. C'est lui, ton prof ? Il est sacrément plus vieux qu'elle !

– Une quinzaine d'années tout au plus. Ça sera parfait, à mon avis on n'aura besoin de rien faire. Tiens, tu as vu comme il l'a regardée ?

– Pas mal joué, elle a l'air intéressée aussi.

– Laisse-la, je vais le pousser à prendre l'initiative.

– Dépêche-toi, par contre, à ce rythme-là elle aura fini ses études qu'ils n'auront rien fait de plus que s'observer en silence...

– Si tu ne me coupais pas tout le temps... attends de voir la technique...

– Un café ?

– Les doigts qui se referment sur un poignet.

– Oh, je te vois venir. Et après, c'est moi le tordu !

– Chut... voilà, gagné. Vu comme j'ai influé sur son adolescence, ils vont s'amuser.

– Tu as quoi ?! Et c'est maintenant que tu me le dis ?

– Attends, tu ne trouves pas ça joli, une peau de rousse avec des zébrures de fouet ?

– Tu aurais au moins pu me prévenir...

– En tout cas, ça n'a pas l'air de la déranger, elle.

– Mouais.

– Regarde comme ils sont heureux dans leurs secrets. Tu pourras lier ta fiche d'observations à la mienne ?

– Voilà, c'est fait. On fait quoi, maintenant, on les regarde s'attacher, s'embrasser, se flâgeller, s'humilier et jouir ?

– Bof, je crois que j'ai surtout besoin d'une pause. C'est moi qui offre, tu viens ?



Je n'ai pas choisi de naître un vendredi. Je n'ai pas non plus choisi que ça soit le douze, du mois de décembre. Je ne suis pas superstitieuse, mais je n'aurais pas aimé ne pas choisir de naître un vendredi 13.

Je n'ai pas choisi de ne jamais réellement connaître ma mère. Parfois, je choisis d'imaginer qu'elle m'a tenue dans ses bras. Parfois je choisis d'imaginer qu'elle a détourné la tête pour ne pas avoir de regrets.

Je n'ai pas choisi d'avoir deux papas – même si, dans l'intimité de notre famille et avec un sourire à la fois tendre et amusé, l'un appelait l'autre « maman ». Je n'ai pas choisi le regard des autres, tantôt cruel, tantôt curieux, tantôt compatissant, tantôt bienveillant ; jamais naturel. Je crois avoir un peu choisi la façon d'y répondre : en souriant, en montrant un bonheur que je subissais et que je choisissais.

Je n'ai pas choisi d'être une élève appliquée. Je n'ai pas choisi d'aimer apprendre plus que d'aimer jouer. Je n'ai pas choisi d'aimer mes enseignants plus que mes camarades de classe. J'ai choisi de faire des études, longues.

Je n'ai pas choisi d'être vierge à l'âge où les autres se marient. Je n'ai pas choisi d'avoir construit, jour après jour, un catalogue de fantasmes organisé et lubrique. J'ai choisi de le garder secret.

Je n'ai pas choisi d'être son élève. Je n'ai pas choisi de chavirer dans le bleu de ses yeux. Je n'ai pas choisi de sourire à son sourire. J'ai choisi d'accepter lorsqu'il m'a proposé d'être mon directeur de thèse.

Je n'ai pas choisi de trembler lorsqu'il a posé ma main sur mon poignet. J'ai choisi de me taire lorsqu'il a commencé à parler. J'ai choisi de fermer les yeux lorsqu'il a continué. Je n'ai pas choisi de gémir lorsqu'il a égrené les lignes de mon catalogue intime. J'ai choisi de lui rendre son baiser lorsqu'il m'a offert ses lèvres.

Je n'ai pas choisi la cravache ou le fouet. Je n'ai pas choisi le sang ou les larmes. Je n'ai pas choisi le plaisir ou la douleur.

J'ai eu tout ça. Je l'ai encore. J'ai choisi de l'accompagner dans ce voyage des sens, jusqu'à ce que les sens s'oublient.



Je n'ai pas choisi d'être vieux et ennuyeux dès mon plus jeune âge. Je n'ai pas choisi d'avoir été fils unique alors que j'aurais aimé avoir frères et sœurs. Je n'ai pas choisi de préférer les livres aux gens. Je n'ai pas choisi de préférer m'habiller en dandy à l'ère du survêtement. J'ai choisi de le faire.

Je n'ai pas choisi de découvrir mon corps et les plaisirs de la chair en rêvant de violence et de stupre. J'ai choisi de me perdre dans les esters vaporeux de la littérature érotique plutôt que dans un contact humain dont je n'aurais su que faire.

Je n'ai pas choisi d'aimer la jeunesse éternelle des femmes qui entrent dans l'âge adulte. J'ai choisi l'enseignement universitaire pour observer cette éternité d'un point de vue extérieur.

Je n'ai pas choisi les élèves qui ont suivi mes cours. Je n'ai pas choisi qu'elle décide de s'inscrire à mes enseignements. Je n'ai pas choisi de me perdre dans le vert de ses yeux. J'ai choisi le silence et la retenue autant que possible. Je crois que j'ai choisi de briser cette retenue, mais je n'en suis pas certain.

Je n'ai pas eu à choisir de l'aimer dans les rires et dans les larmes. Je n'ai pas eu à choisir de me retenir.

J'ai choisi de l'accepter comme elle m'a accepté. De me perdre dans son odeur jusqu'à oublier le chemin du retour.



– Merci pour le verre. Alors, ils en sont où ?

– D'après le système, ils ont eu une belle vie. Je crois qu'on peu clore leurs dossiers. Encore deux, et j'ai fini mon service.

Décembre 2014 – Grincements

---

## La boîte

– Bonjour Professeur, nous n'attendions que vous.

L'intéressé marmonna une poignée d'indistinctes syllabes et passa devant la jeune archéologue sans même lui adresser un regard. Il détestait les missions sur le terrain. Souvent décevantes, rarement passionnantes, toujours salissantes.

Il s'engagea dans d'étroits escaliers taillés à même la roche, s'enfonçant dans l'obscurité. Après quelques pas, il se retourna, tendit le bras et, faisant l'économie des mots et de la politesse, ordonna :

– Lampe !

La jeune demoiselle défit celle qui pendait à son cou et la lui tendit. Elle ne s'attendait pas à un remerciement – et n'en obtint d'ailleurs pas.

Le Professeur – avec une majuscule, il y tenait – reprit sa descente. Il nota *in petto* que le boyau allait en rétrécissant, ce qui allait fatalement déposer de la poussière sur son costume. Voire l'éliminer. Il se demanda ce qui lui avait pris d'accepter cette expertise, puis se rappela le ton enthousiaste, preste exalté, du responsable des fouilles. Une « découverte révolutionnaire ». La seule chose qui allait être révolutionnaire serait très probablement la note de son teinturier.

Après une poignée de minutes, l'escalier se transforma en long couloir, puis en une vaste grotte, pour partie façonnée par la nature. Mais la main de l'homme avait indéniablement marqué le lieu de son empreinte : le sol avait été égalisé, et des reliefs en creux ornaient de larges pans de murs et de voûte.

Le Professeur se tenait, extatique, au milieu de la pièce. La jeune archéologue aurait pu croire que la beauté du lieu avait enfin touché sa sensibilité. En réalité, il était plongé violemment et brutalement dans un passé vieux de près de quatre mille ans. Son propre passé.

– Avez-vous trouvé un coffre de fer, lors des fouilles préliminaires ?

– Oui, Professeur. Dans une salle attenante, plus petite. Suivez-moi.

– Non, restez dans l’antichambre. Ou, plutôt, remontez vite, scellez l’entrée principale, et fuyez...

– Je suis désolée, je ne peux...

– Écoutez... comment vous appelez-vous, déjà ?

– Octavie, Monsieur, mais...

– Écoutez, Octavie, ne me posez aucune question. Faites-ce que je vous dis. Et si l’on vous pose des questions, dites... dites simplement que je suis devenu fou. Voilà. Ça n’est pas loin de la vérité. Mais je ne voudrais pas qu’il vous arrive malheur.

– Que voulez-vous dire ?

– Je sais très précisément ce qu’il y a dans le coffre de fer. Je sais aussi que je ne devrais pas l’ouvrir. Mais je sais aussi que je ne peux que l’ouvrir. Et qu’il vaut mieux pour vous que vous soyez le plus loin possible de ce lieu lorsque je le ferai. Alors dépêchez vous !

Sa voix s’était faite tranchante, presque métallique. Octavie esquissa un mouvement de retrait, comme pour obéir à l’ordre, mais se ressaisit.

– Non.

– *Quoi* que vous décidiez de faire, il faudra que je procède à l’obstruction du boyau par lequel nous sommes entrés. Si vous refusez de partir, vous resterez enfermée ici.

– Pas tant que vous ne m’aurez pas expliqué les raisons de votre comportement.

– Pauvre folle...

Elle s’assit sur un banc d’albâtre.

– J’attends.

Il soupira, puis s’assit à son tour, de l’autre côté de la caverne. Il posa la lampe à côté de lui, éclairant ainsi le dôme orné de mille visages.

– Puisque vous le voulez... Autant commencer par le début...

Il prit son souffle et se lança :

– Il y a bien longtemps, bien plus longtemps que ce que vous pouvez penser, j’ai été amoureux d’une femme.

– Ce sont des choses qui arrivent, nota Octavie avec un sourire de compassion.

– Oui, évidemment. Mais cette femme n’était pas comme les autres.

Octavie faillit faire un nouveau commentaire, mais se ravisa.

– Elle était née des dieux. Avec ce que ça implique comme qualités, mais aussi comme défauts. Elle était habille, gracieuse, belle, cultivée, curieuse, mais aussi – à sa façon – cruelle, jalouse et manipulatrice. Et terriblement imprudente.

« Je fus le premier humain qu’elle rencontra. Dès le premier regard, je fus sien. Elle me façonna autrement, m’offrant l’éternité en échange de mon âme, et j’acceptais tout sans ciller,



avec le plaisir de celui qui embrasse la douleur pour s'oublier. Elle fut mon bien et mon mal. Mon si beau mal.

« Elle m'apprit le plaisir dans la souffrance. Ses baisers transformaient mes plaies en jouissance, tout comme sa douleur transcendait mon plaisir. Je devenais fou, d'une folie si douce que vous ne pourriez la concevoir.

« Et, un jour, elle partit.

Il y eut un silence. Il ferma ses yeux humides, puis reprit :

– Je n'eus aucun mal à la retrouver. Il me suffisait, pour ça, de croiser les yeux des hommes. Je pouvais y lire la même folie que celle qui me tenait les entrailles.

« Bien sûr, de mon point de vue, ils ne la méritaient pas. J'étais à elle, donc elle devait être à moi. Rien qu'à moi. Mais, à mesure que je me rapprochais à nouveau de son être, je compris qu'elle était là pour apprendre aux hommes des secrets que nous n'étions pas prêts à supporter. Des secrets enfouis en nous, à la terrible croisée entre notre humanité et notre bestialité.

« Alors je décidai de l'arrêter. Bien malgré moi, je vous l'accorde. J'allai la trouver, et je me jouais d'elle. Je la fis tomber dans un profond sommeil, et la plaçai dans un coffre de fer, lui-même enfermé au fond d'un tombeau. Tombeau dans lequel nous nous trouvons aujourd'hui.

– Vous avez enfermé une femme dans une boîte pour vous préserver de sa beauté et de sa force ?

– Oh, je n'en suis pas fier. Mais oui, c'est ce que j'ai fait. Et je vais la libérer. Alors à présent, fuyez.

Octavie se redressa. Elle s'avança vers la sortie. Son ombre se découpait sur les murs ocres. Arrivée dans l'encadrement de l'entrée, elle tira violemment sur un des étais. Dans un fracas, le long couloir s'affaissa.

Couverte de poussière, Octavie sourit.

– Si une telle femme existe, laissez-moi la rencontrer.

– Vous êtes folle.

Mais il se dirigea vers la seconde pièce.

Elle était remplie d'objets hétéroclites. Statues, vases, jarres richement décorés. Et, dans un coin, un coffre de fer sombre.

Il s'en approcha, posa simplement sa main sur le couvercle et tira vers le haut. Dans un grincement inhumain, il s'ouvrit. Le son strident se propageait dans les deux salles, se répercutant sur les pierres, se perdant dans les détails des gravures. L'éternité d'un cri, dans la

lente ouverture de l'écrin de métal.

Vide.

Octavie posa une main sur l'épaule du Professeur. Une main qu'il reconnaissait entre toutes.

– Pensez-vous vraiment pouvoir enfermer Pandore dans une boîte, très cher ?

Janvier 2015 – Coïncidences

---

## Trouver la réponse

Comme tout samedi matin, je me lève tôt.

Non que je sois spécialement adepte de l'activité matinale : en général, je préfère me prélasser tranquillement dans la tiédeur d'une couette moelleuse. Mais le samedi matin a une saveur toute particulière : je me permets – honte entre toutes les hontes, j'en conviens – un quart d'heure de voyeurisme.

Le samedi matin, donc, de façon immuable et non moins systématique, la délicieuse voisine d'en face (quatrième étage, côté est, appartement ayant la spécificité de n'avoir aucune vitre dépolie) se déshabille d'une nuit visiblement toujours très longue, prend une douche visiblement toujours très sensuelle, puis se glisse dans les draps pour un repos visiblement bien mérité.

Et donc, le samedi matin, de façon systématique mais non moins immuable, je m'installe nonchalamment à la fenêtre de mon séjour et profite d'un spectacle volé. Et nous sommes samedi. Et nous sommes le matin. Et je suis à ma fenêtre.

Alors qu'elle se défait de son chemisier et de sa jupe, mon imagination gambade. Je l'imagine en *escort girl* de luxe, accompagnant un vieux magnat du pétrole dans les lieux les plus chics de Paris pour finir dans une somptueuse suite ; en dominatrice à domicile, commençant sa semaine de travail à l'heure où les maris plus ou moins fidèles terminent la leur ; en meneuse de revue dans les cabarets où des couples entre deux âges et entre deux fortunes vont faire frémir une passion en train de s'émousser ; en strip-teaseuse à la petite semaine dans un club branché afin d'arrondir ses fins de mois d'étudiante.

Je l'imagine encore et toujours alors qu'elle se glisse sous la douche, que l'eau perle le long de ses longues jambes, accourt au bout de ses ongles courts et file le long des fils soyeux

de sa chevelure.

Je l'imagine sans arrêt lorsque mon esprit est interrompu par la sonnerie de mon téléphone. Je garde mes yeux sur elle. Sur son cou, sa nuque, ses doigts qui enroulent une serviette tiède autour de ses boucles humides. Je recule, guidé par mes oreilles. Mes mains tâtonnent. Un pas de plus. Un autre.

Je sens mon pieds qui se dérobe. J'ai oublié la marche ; la maudite marche. Mon regard, dans un ultime mouvement, tente de s'accrocher à la fenêtre, à la rue, à la vision délicieuse que je ne veux quitter sous aucun prétexte, là-bas.

Je suis déjà trop bas. Mon regard ne porte plus au-delà du chambranle. Je m'abandonne à mon sort et fixe le plafond. Maudite marche.

Ma tête cogne lourdement la table basse en chêne. Maudite marche.

L'impression d'exploser. Est-elle pute, domina, meneuse, strip-teaseuse ? Maudite marche.

Le saurais-je un jour ?

Je me réveille lentement. Les pièces du puzzle s'assemblent petit à petit. Une forte odeur de solvant me conforte dans l'idée que je me trouve à l'hôpital, probablement aux urgences. Ou que le paradis a le sens de l'humour olfactif.

Mes yeux s'habituent lentement à la demi-pénombre. Il fait nuit, mais une tiède lumière passe par le hublot d'une chambre. Une tiède lumière accentuée par les chiffres agressivement lumineux d'une horloge murale. Je ne suis pas aux urgences. Nous sommes mardi, il est 5h34 du matin. 5h35. Je respire lentement. Je compte mes os, fouille ma mémoire. J'ai l'air entier. Je vois, j'entends, je sens, je tousse, j'ai soif. Tout va bien.

Ma main, lentement, cherche l'interrupteur pour appeler quelqu'un. Quelqu'un arrive. Quelqu'un qui crie en chuchotant « le patient de la 17 s'est réveillé, docteur ».

Le docteur arrive. Je me redresse, confus. Je lis son nom, je lis son titre.

Ma pute de luxe, ma meneuse de revue, ma dominatrice, ma strip-teaseuse est interne en médecine.

*Février 2015 – Musique*

---

## Una corda

Tendue.

Frappée.

Étouffée.

Frappée à nouveau.

Vibrante.

Des cordes qui vivent, qui s'endorment.

Prokofiev. Concerto pour piano, le numéro 3. Les doigts courent sur les touches. La mécanique folle se meut dans la boîte noire. Les marteaux s'envolent. 85 kilogrammes de tension. Par corde. Un shibari mortel.

Elle ne lève pas les yeux vers l'homme ridicule qui se dandine sur son piédestal. Elle craint d'y lire une colère de dix ans.



Il y a dix ans. Finale du Concours international de Dublin. Trois pianistes retenus. Un concerto. Prokofiev. Concerto pour piano, le numéro 3. Le même que celui qui court sous ses doigts.

Elle sait qu'elle n'a aucune chance. Elle sait que c'est pourtant la seule pour elle d'espérer un ersatz de carrière. Elle s'installe sur la banquette. Règle le fauteuil. Ferme les yeux. Par cœur. Elle n'aime pas ça ; elle aime avoir la partition : c'est son filet de trapéziste. Par cœur, donc.

Lui est surélevé. Il lève le bras. Les bois commencent la courte introduction. Par cœur. Son cœur qui se serre. Elle le regarde. Elle cherche son regard. Il va se retourner. Au moment de l'entrée du piano. Elle anticipe chacun de ses mouvements. Attraper son regard. Le tenir. L'emprisonner. Ne pas lâcher.

Il est pris. Il n'arrive pas à se dégager de ces yeux bleus, presque violets. Il cherche contenance. Il vacille. Il loupe un départ. Manque une rupture rythmique.

Ne pas le quitter des yeux.



Elle a fini troisième du concours. Et, pourtant, elle avait gagné : les milieux musicaux parlaient d'elle comme de celle qui avait fait perdre pied à l'étoile montante de la direction d'orchestre.

Ils ne s'étaient jamais recroisés depuis. Hasard des calendriers, des programmations, de leurs agents respectifs, il fallut que ça soit dix ans plus tard, avec le même programme.

Mais, ce soir, elle a une partition à laquelle se rattacher. Une tourneuse pour lui tenir compagnie.

Le thème, à nouveau. Tout en souplesse. Tout en tension. Les cordes qui reprennent. Le tempo qui file. Toujours plus vite. La tourneuse qui se lève. Le second thème, celui du piano seul. Elle tend la main pour se saisir du coin de la page. Elle tourne et se rassied.

Les doigts qui glissent. Les yeux qui accrochent la partition. Une partition connue et reconnue et, pourtant, son regard capte des différences.

On y a collé de petits bouts de papier. Entre les systèmes. De façon très parcimonieuse, afin visiblement qu'elle puisse les lire sans pour autant être freinée dans son exécution.

« REGARDE MOI »

Elle garde les yeux sur les portées, sur le noir des notes. Son champ de vision s'élargit. Elle cherche à voir s'il l'épie.

Il l'épie.

Elle tremble.

La tourneuse se lève à nouveau. Changement de page.

« JE TE VEUX »

**Bruit de chaise. La tourneuse a manqué de s'asseoir à côté.** Vivement la fin du mouvement.

Les pages s'enchaînent. Les messages aussi. De plus en plus explicites.

« LIBÈRE-TOI DE TA PARTITION »

Froncements de sourcils.

« QUITTE LES CLÉS DE TES PORTÉES »

Pincement de lèvres.

« OFFRE-MOI TON COU »

Hoquet.

« OFFRE-TOI »

Frémissement intérieur. Masque extérieur.

Fin du mouvement.

Elle respire. Elle suffoque. Elle respire.

Elle referme la partition. La tourneuse a compris. Elle prend le fascicule et s'éclipse avec la délicatesse des personnes de l'ombre. Le public ne s'en est pas même aperçu.

Elle le regarde, maintenant. Il sourit. Il lève le bras. Le mouvement lent commence. Puis le final. Elle joue. Elle se sent libre. Elle n'a plus rien à prouver à quiconque. Elle sent qu'il accélère de façon outrageuse. Plus que de raison. Elle le suit. Le précède. L'orchestre a compris le jeu. Il tiendra, comme il a toujours tenu.

Le thème qui revient, encore et toujours, aux flûtes, semble survoler leur folie avec une paix amusée.

Le concert s'achèvera dans la liesse. Le public, debout. Les musiciens aussi.

La critique trouvera l'interprétation « trop ceci », mais on ne lira jamais « pas assez cela ».



Tendue.

Frappée.

Étouffée.

Frappée à nouveau.

Vibrante.

**Leur musique. À eux. Rien qu'à eux.**

## ANNÉE III



---

*Mars 2015 – Sixième sens*

---

# Chut

J'ai toujours eu ce don un peu particulier de savoir si les gens mentaient ou pas. À dire vrai, je ne sais pas si on me ment, mais j'entends – derrière le flot des paroles de mes interlocuteurs – la réalité de ce qui les motive.

Je n'ai jamais considéré ça comme un don de double vue, ni comme un réel sixième sens. Plutôt une forme d'empathie exacerbée, que j'ai appris à cacher pour éviter d'être fui.

Je ne peux pas dire, hors d'une poignée de situations où ça m'a permis d'éviter d'être le dindon de la farce, que cette particularité ait pu être bénéfique, au contraire : percevoir le secret des motivations des autres, c'est aussi être privé de surprises. Et c'est se prendre, avec toute la violence que ça implique, la vérité de ce que peuvent penser les autres de moi.

J'en suis donc venu, progressivement, à faire des choix de vie me permettant d'éviter ces déconvenues : un célibat endurci, et un métier où le contact avec les êtres humains est fréquent mais extrêmement court. Je suis, en effet, conseiller dans une jardinerie.

Pendant de longues années, mon quotidien a donc été ponctué des questions naïves de personnes se rêvant horticulteurs le temps d'un week-end, et ne sachant pas qui de la pelle ou de la bêche serait le plus utile pour retourner un carré de terre de 2 mètres de côté. Occasionnellement, un beauf en manque de reconnaissance vient me demander un conseil pour avoir l'outil dernier cri qui fera secrètement enrager son voisin. Évidemment, lui ne sait pas que je sais que l'outil en question, après deux sorties bien visibles, finira sa vie dans le recoin d'un garage, abandonné de tous. J'ai ainsi vendu, pas plus tard que la semaine dernière, une tondeuse disposant d'un ordinateur de bord destiné à analyser la densité de l'herbe et à faire des statistiques sur la quantité de gazon coupé (la mémoire interne de l'appareil permettant un suivi sur une année glissante).

Voilà donc à quoi était réduit mon quotidien jusqu'à avant-hier : une vie tranquille, loin

des secrets, de la langue de bois, des mensonges et des flatteries. Je m'étais résigné à cette vie, lorsqu'Iris a débarqué dans mon rayon.

Elle s'est plantée en face de moi, m'a gratifié d'un sourire neutre et d'un regard pétillant, et m'a demandé conseil pour une bêche. J'ai regardé ses mains, sa stature, et j'étais sur le point de lui proposer un modèle adapté, lorsque je réalisai que je n'avais rien senti. Mon don était resté muet. Impossible de deviner pourquoi ce petit bonhomme de femme voulait une bêche.

Nous sommes restés face à face quelques secondes. Moi, la bouche ouverte, surpris de ce mutisme cérébral. Elle, souriante la tête légèrement penchée à gauche.

Puis les choses se sont débloquées. J'ai « senti ». La bêche était pour enterrer un cadavre. Celui de son petit ami. Je n'ai pas eu le temps de m'inquiéter que l'image avait déjà changé. Elle repiquait des rosiers. Non, elle creusait des fondations. Elle faisait une tranchée.

Un flot irrésistible de possibilités me submergea. Je me raccrochais à son sourire pour ne pas me perdre dans mon esprit qui partait à la dérive. Je vis sa bouche remuer et sortis lentement de mon état. Je ne « sentais » plus rien.

De la main, je pointai le modèle qui correspondait à son besoin. Elle me remercia, prit son outil et me repassa devant. Par réflexe, je lançai

– Au revoir, mademoiselle.

– Merci, à vous aussi, monsieur. Tu as trois secondes pour m'inviter à dîner, ne lâche pas ta chance.

Elle me fixait à nouveau de ses yeux brillants, son visage toujours légèrement penché.

– Je... ce soir, 20h30, après mon service ? L'italien à l'entrée de la zone commerciale.

Elle opina et partit, comme si de rien n'était.

Je quittai mon costume de vendeur avec un petit pincement. Dans mon casier traînait un vieux polo et un jean délavé. J'aurais dû l'inviter demain. Après-demain, même. C'était n'importe quoi. J'envisageai même de fuir. Mais à 20h30, j'étais assis face à elle, à me demander quelle pizza choisir.

– Je n'ai pas faim.

Elle n'avais pas ouvert la bouche.

– Je sais que vous m'entendez. Et je vous entendez aussi.

– Ça fait... Ça fait longtemps ?

– Quelques mois. Je suis passé acheter des vases, j'ai tout de suite entendu vos réflexions.

– Monsieur, madame, avez-vous choisi ?

– Non, pas encore.

– Non, désolé.

– Très bien, prenez votre temps.

– On l’embête, à faire durer.

– Oui...

– Embrasse-moi. Attache-moi. Fais-moi l’amour.

Je crois que je suis devenu plus rouge que les pivoines du magasin.

– Je sais tout de toi. Je suis revenue, souvent, pour t’écouter penser. Tu n’as pas besoin de me séduire, c’est déjà fait et je sais que c’est **récioproque Ne perds** pas de temps. On se casse de cette pizzeria et de son fromage en plastique, on va chez toi, chez moi, qu’importe, et je suis à toi. Totalement.

– À quoi bon, comment pourrais-je vous surprendre ?

– Toi seul pourra me débrancher, saturer mes sens, couper cette saleté que j’ai dans la tête.

– Comment puis-je être certain que vous n’allez pas vous moquer de moi, m’utiliser, me faire chanter, partir en courant à la lecture de mes pensées ?

– Parce que je les connais déjà, ces pensées. Parce que je les veux. Et parce que, crois-moi, j’ai entendu bien pire. Tu es quelqu’un de bien. Enfin, en tout cas, juste assez mauvais pour moi.

Elle souriait. Le regard toujours éclairé d’un éternel feu d’artifice.

**Nous sommes sortis du restaurant dans le silence rugissant de nos désirs.**

*Avril 2015 – Renouveau*

---

## Redémarrer

– Bonjour monsieur.

– Madame, que puis-je pour vous ?

– Je...

– N'en dites pas plus, vous venez pour un redémarrage, n'est-ce pas ?

– Oui.

– Bien. Votre bras, je vous prie.

– ...

– Oh, mais je vois que vous n'avez jamais tenté l'opération ! Les personnes comme vous se font de plus en plus rares ! Quel âge avez-vous donc ?

– 43 ans, monsieur.

– La grande majorité de vos pairs a déjà procédé à deux, voire trois redémarrages. Il y en a même qui reviennent tous les deux ans, dès que le délai légal est écoulé, et ce depuis la mise en place du système.

– Vous voulez dire que des gens ont été redémarrés... 12 fois ?

– Eh oui. C'est devenu une opération courante, plus encore depuis qu'il n'y a plus besoin d'être médecin. Enfin, trêve de bavardages, qu'est-ce que vous souhaiteriez ?

– Je... comment dire...

Elle s'empourpra et regarda le sol. Le commercial recula de deux pas, la jaugea, se gratta le menton, et reprit :

– Déjà, 20 ans de moins, c'est un minimum. Après, comme il s'agit de votre première fois, on ne va pas faire de transformation en profondeur. On peut même ne pas toucher aux circuits mémétiques et à la partie hormonale, mais ne partir que sur un changement plastique.

– ...

– N’ajoutez rien, je vais partir de votre physique actuel, ainsi vous aurez moins de mal à accepter votre nouveau corps.

– En fait...

– Je vous écoute ?

– En fait je veux tout changer. Je ne veux plus rien de ce corps-ci.

– Oh.

Il resta un instant en suspension, les lèvres dans la mémoire de ce « Oh ». Puis il se ressaisit :

– Oh ! Avez-vous des préférences, alors ? Un modèle à me soumettre ? Une figure du cinéma ? Un tableau ?

– Non, je...

– Vous... ?

– Vous ne voyez vraiment pas qui je suis ?

Il se gratta la tempe droite.

– Non, je suis désolé, madame.

– J’habite juste au-dessus. Nous nous croisons tous les matins.

– Oh. Je... Je suis désolé. Vous êtes le plus souvent de dos, le nez dans votre sac, je n’avais pas fait le rapprochement.

– Ce n’est pas grave. Vous ne pouviez pas savoir. Je n’osais pas me présenter à vous avec...

Elle écarta légèrement les bras, puis les laissa retomber. Sa combinaison de mousseline soupira. Lui écarquilla les yeux, puis, de la paume, il se gratta l’occiput.

– Ah ben ça... mais... vous êtes pourtant bien jolie !

– Bien jolie, peut-être, mais regardez-moi, j’ai l’impression d’avoir l’âge de votre mère.

Le commerçant rougit puis se mit à rire.

– Il ne faut plus se fier à ces apparences, madame ! J’ai presque dix ans de plus que vous, vous savez ! J’ai fait mon quatrième redémarrage il y a deux ans, et je me suis choisi le corps d’un adolescent.

– Oh.

Elle resta en suspension, tout comme il l’avait été quelques instants avant. Ils se mirent à rire.

– Et donc, que souhaiteriez vous ?

Elle vira pivoine, pourpre, écarlate, cramoisi, carmin, grenat.

– Vous plaire.

Vermillon, tomate, rubicond. Mais là, c’était lui.

– Voilà qui n’est pas banal... je suis très touché, vraiment. Mais... pourquoi moi ?

Rouge. Juste rouge. Tous les deux.

Et le silence qui s'installe.

Elle regarde vers le sol. Elle voit deux pieds coincés dans des souliers bleus. Il regarde devant lui. Il voit une chevelure abondamment bouclée. Il sait déjà qu'il ne veut pas que ça change. Son sourire non plus. Ni ses yeux, qu'il ne peut voir sur l'instant, mais dans lesquels il a plongé peu avant.

Elle bafouille :

– Changez-moi. Changez moi totalement. Je veux être comme vous aimeriez que je sois. Et pas que physiquement. Je veux être à vous, et que vous soyez fier de m'avoir.

Elle tremblait. Lui aussi.

Il inspira.

– D'accord.

– D'accord ?

– Oui, c'est d'accord... Installez-vous sur le fauteuil de la salle stérile. Décontractez-vous. Je vais préparer les réglages, vous allez sentir la fatigue vous envahir, ne luttez pas. L'opération est totalement indolore, mais il est possible qu'il y ait besoin de quelques jours pour que votre esprit s'adapte... Qu'il s'adapte au nouveau corps que vous découvrirez.

Elle sourit et obéit. Il effectua une série de réglages, puis disparut à son tour.

Quelques heures plus tard, elle émergea. Elle distinguait une ombre à côté d'elle. Sa vision se fit de plus en plus claire. Un homme, entre deux âges, les cheveux argentés, lui souriait.

– Où est donc la personne qui s'est chargée de moi ?

– C'est moi.

– Oh.

Il l'aida à se relever. Elle était émue, troublée, désespérée. Elle cherchait dans cet inconnu celui à qui elle voulait s'offrir.

– Je n'étais pas capable d'accepter votre cadeau. Et je vous voulais telle que vous étiez. Alors je suis redevenu celui que j'aurais été si je n'avais pas redémarré.

Elle sourit.

Il ajouta :

– Enfin, pas tout à fait... j'ai changé certains paramètres dans mon tempérament. Pour être à votre écoute, entendre vos besoins, vos envies. Je n'ai pas l'habitude des mouvements d'affection et des relations qui durent, j'ai ressenti le besoin d'être différent. Y compris pour accueillir vos désirs, si tel est vraiment votre souhait.

Elle pencha la tête sur le côté. Elle le reconnaissait, à présent, malgré tout ce qui avait pu

changer. Elle tendit le bras et s'accrocha à sa main.

## Mais 2015 – *Le manteau*

---

# L'étrange cas

Je me souviens de cet après-midi pluvieux comme si c'était hier. J'étais rentrée dans une brocante miteuse, sobrement appelée « Brocante Stevenson », pour éviter un orage qui se faisait de plus en plus violent. Je m'étais alors prise à flâner dans les allées étroites de la boutique, sous l'œil vigilant de son auguste antiquaire, tout droit sorti d'une autre époque.

Je ne sais pourquoi j'eus un coup de cœur. Peut-être à cause du temps exécrationnel qu'il faisait alors. Quoi qu'il en soit, mes yeux s'étaient posés sur un imperméable bleu nuit, qui semblait parfaitement à ma taille, et refusaient de s'en détacher. Aussi avais-je demandé la permission de l'enfiler.

Le vieillard a fait un geste du menton, façon « allez-y, mam'zelle, mais je vous surveille ».

Très délicatement, j'ai retiré l'habit de son mannequin. Il m'allait parfaitement. J'ai demandé :

- Combien pour cet imperméable, monsieur ?
- C'est 200 euros.

Je crois qu'à l'époque, c'était à peu de choses près tout ce qu'il y avait sur mon compte en banque d'étudiante, mais je n'ai pas hésité une seconde.

– Je le prends.

– Et dire que c'est un imperméable est réducteur. On pourrait le croire basé sur la coupe des trench-coats de la première guerre, raccourci à mi-cuisse et taillé dans le cuir. Il y a 8 boutons et c'est très cintré, mais on retrouve les épaulettes et la doublure amovible – du cuir, là aussi, mais aniline. Mais c'est un vêtement très féminin, très moderne, ce qui tranche avec les mentions qu'on retrouve dans la doublure, voyez : « E.H. & H.J. – 1886 – London ». Je n'ai jamais su s'il s'agissait d'un faux d'une qualité exceptionnelle, mais la manufacture est excellente. 200 euros, s'il vous plaît.



Je payai, puis repartis sous la pluie, avec un étrange sentiment de plénitude et de confiance.

Il fallait un gros quart d'heure pour rejoindre mon appartement d'alors. À chaque pas que je faisais, je sentais mon corps se transformer, sans pour autant comprendre ce qui était en train de se passer. Arrivée devant la porte de chez moi, j'étais pantelante, ma poitrine semblait vouloir exploser, et mon esprit était traversé de désirs lubriques et – me semblait-il – insatiables. Je retirai prestement l'imperméable et cet état me quitta instantanément.

J'ai, depuis, déménagé une dizaine de fois. J'ai fini mes études et je suis galeriste. Je n'ai, jusqu'à ce soir, jamais osé me glisser à nouveau dans ce vêtement, sans pour autant me résigner à le jeter. C'est donc avec une certaine excitation mêlée de crainte que je le sors de son hibernation forcée.

Je l'enfile à nouveau, à même la peau. Je jette un œil dans le miroir. Il met en valeur le bleu outremer de mes iris. Et, à nouveau, après tant d'années, je sens mon corps se transformer. Incrédule, je suis témoin des profondes modifications que subit mon apparence. En quelques minutes, mes cheveux se sont allongés, bouclés, éclaircis. Mes jambes se sont nettement affinées. Mon fessier, arrondi. Mes seins ont pris en fermeté. Et, alors que je me dis que c'est peut-être un peu trop, je les vois diminuer légèrement.

Je suis une autre. Je suis celle que j'ai rêvé d'être, si longtemps. Je brûle d'embrasser la nuit, d'attiser le feu érotique qui couve. Je me chausse rapidement et quitte aussitôt la maison par la porte de derrière pour m'enfoncer dans la nuit qui commence.

*Juin 2015 – Belle étoile*

---

## Dernier ballet

Parallèle.

Pieds en première ; bras en troisième.

Quatrième, sur pointes ; bras en couronne.

Troisième arabesque, fouetté sur pointe, grand jeté.

Elles restent ensuite ainsi suspendues dans leur position d'arrivée, accueillant la première danseuse. Mais lui, depuis l'ancre de l'illusionniste, n'a d'yeux que pour la nouvelle venue dans le corps de ballet.

Malgré la hauteur, il l'a repérée entre toutes. Fragile, délicate, parfois besogneuse. Mais toujours gracieuse.

Elles reprennent leur mouvement, accompagnant à présent deux sujets. Le Maître de ballet frappe dans les mains. Pause. On masse les muscles, on retire les pointes, on s'éclipse dans un joli mouvement désordonné de tutus.

En haut, la mécanique travaille. Le machiniste prépare le tableau suivant. De son enfer suspendu, il place les astres et tend les liens. Ailleurs, on aurait parlé de cordes. Ici, à l'Opéra, les seules cordes sont dans la fosse : il est des superstitions qui savent rester éternelles. Il vérifie l'enchaînement des décors, puis reprend sa place d'observateur, à deux pas littéralement de son pupitre de commande.

Elles rentrent à nouveau. Il la guette. La voici, légèrement en retrait. Il sourit tristement du sort qu'il lui réserve. Démon muet, il a scellé sa vie pour cueillir son âme.

... Quatre, cinq, six...

Le Maître de ballet ne perd pas une seconde. Dégagé, tour piqué, pas de basque, saut de

basque. On pourrait les croire toutes suspendues aux ficelles d'un marionnettiste fou. Fouetté. Petits pas, elles s'élancent, grand jeté.

Le choc a résonné sur le plancher. Le cri, vite étouffé, a fait place aux larmes. La cheville n'a pas tenu, le pied a pris une position inhumaine. Après s'être amassées, voilà les ballerines qui s'écartent subitement, comme si la lésion pouvait leur être transmise. La belle devient paria : si elle a chu, c'est qu'elle n'avait pas le niveau, qu'elle n'était pas à sa place. Une autre la remplacera. Tant pis pour elle.



Le médecin a été formel. La danse n'est plus à l'ordre du jour. Ni du suivant.

La douleur est passée, mais la tristesse s'installe. Tous les matins, claudiquant, elle vient devant l'Opéra et tente de défier l'imposante bâtisse. Mais, après de longues minutes à chercher au fond d'elle le courage de gravir les marches de pierre, elle s'efface et rentre chez elle, jusqu'au lendemain.

Les saisons ont tourné. La béquille a été remise. Elle s'élanche. Première marche. Le grand escalier. Le gardien s'apprête à lui refuser le passage, puis la laisse passer.

Elle pousse une porte et s'installe au dernier rang du parterre.

Elle les reconnaît toutes. Même celle qui a pris sa place. Elle ne peut que reconnaître sa grâce et la tristesse qui la submerge n'en est que plus forte. Les positions s'enchaînent. À chaque réception, son corps se crispe dans le souvenir de la chute. De la lumière, elle est passée à l'ombre.

En haut, deux yeux ont pourtant repéré son retour.



Elle a pris l'habitude de suivre les répétitions. Personne, hors le gardien et le thaumaturge des machines, n'a repéré le manège de la jeune fille, qui ne sait même plus pourquoi elle revient.

Ce mercredi, la répétition s'éternise. Malgré elle, le sommeil se saisit de son corps et, lorsqu'elle se réveille, la scène est baignée d'une quasi-pénombre. Des hauteurs s'échappent de vacillantes lumières, donnant l'impression d'une lointaine fournaise. Au bruit régulier du métal frappé, elle imagine Vulcain en train de forger.

Elle se lève. Le siège grenat se referme dans un grincement. Elle se hisse sur scène. Sa cheville lui paraît lourde, et c'est en traînant la patte qu'elle se glisse sous les cintres.

Elle lève la tête. Une ombre lui fait signe de monter. Un escalier métallique la mène dans un univers qu'elle n'imaginait pas. L'homme la dévisage et lui tend la main.

Elle lui demande qui il est. Il répond qu'il est le promeneur des âmes. Elle s'apprête à rire, mais se retient devant son sérieux. Il lui montre les mille décors qu'il manipule. Il fait la pluie et le beau temps, il hisse au Paradis et jette aux Enfers.

Il lui demande de danser, sur un étroit praticable. Elle rit. Lui non. Elle n'arrive pas à voir s'il cherche à la menacer ou à simplement se moquer d'elle, mais la peur la saisit. Il s'approche d'elle et réitère sa demande.

Elle ferme les yeux et s'élançe.

Parallèle.

Pieds en première ; bras en troisième.

Quatrième, sur pointes ; bras en couronne.

Troisième arabesque, fouetté sur pointe, grand jeté.

Lorsqu'elle ouvre les yeux, elle découvre avec un sentiment d'horreur mêlé à une forme de soulagement qu'elle a quitté le praticable. Son corps va rejoindre la scène une dernière fois.

Lui a juste le temps de faire glisser le pénultième décor de sa macabre machination : celui du Schéol.



L'ultime décor n'a pas eu besoin de manipulations pour se dessiner. Les toits de l'Opéra se suffisent à eux-mêmes. Paris, que l'on dit éternelle, rayonne dans la nuit.

Il n'a pas eu à faire un long voyage pour aller chercher celle qu'il aime. Des Enfers, il en est le gardien, le passeur et le portier.

Lui, démon qui se joue du destin et des mortels, a cueilli l'âme de sa ballerine avant qu'elle ne s'éteigne. C'est pour lui qu'elle danse sur les toits de cuivre, étoile au-dessus de la ville lumière.

*Juillet 2015 – Climax*

---

## Croquer la pomme

Laurianne en était venue à se dire que le midi de sa vie était passé. À elle, à présent, le lent déclin ; elle se voyait comme une fleur fanée qui ne connaîtrait plus d'autres printemps.

La plus cruelle preuve de cette situation avait été dans le regard des hommes. À peine quelques mois auparavant, elle pouvait sentir, fugaces, des yeux se porter sur ses courbes. Aujourd'hui, elle voyait avec effroi que sa propre fille faisait tourner les têtes qu'elle-même ensorcelait.

Elle en avait ressenti de la jalousie, de la colère, de la haine. Aujourd'hui, seule la tristesse régnait.

Pourtant, elle aurait dû se satisfaire de sa vie : elle avait été celle que tous avaient rêvé d'avoir pour femme, amante, partenaire. Mais elle avait espéré être une étoile, immortelle. Elle avait du mal à s'habituer à n'avoir été qu'une météore, brillant de mille feux en entrant dans l'atmosphère pour s'éteindre l'instant d'après.

L'une des premières réactions à cette situation avait été de faire mentir son destin. À elle les amants d'un soir, les rencontres fugaces, les séductions dans les bars, les désœuvrés d'Internet, les époux infidèles... deux soirs par semaine, elle prétextait des obligations professionnelles pour sa dose de passion.

Elle s'était attendue à des réticences, des réflexions, mais son mari n'avait été que trop heureux de pouvoir enfin aller voir les retransmissions de rencontres sportives dans le bar du coin et les enfants, grands adolescents, jouissaient silencieusement d'une maison qui devenait totalement leur l'espace de quelques heures.

Ce qui n'était qu'un trompe-la-mort devint rapidement un ester, une drogue, une dépendance. Avec effroi, elle se voyait telle une commerciale du cinq-à-sept : rien ne comptait plus que faire du chiffre.

C'était un soir de novembre. Un jeudi. Il avait plu toute la journée, et des averses intermittentes se moquaient des passants pressés. Elle avait hésité à sortir : l'inconnu qui lui avait proposé rendez-vous n'avait été que moyennement convaincant, et l'eau de pluie imprégnait ses vêtements et ses cheveux. Si elle n'avait pas eu à passer devant le café où ils s'étaient donnés rendez-vous, elle aurait sans aucun doute choisi de lui poser un lapin. Mais elle était là, face à la vitre embuée et, plus par boulimie que par appétit, elle entra.

L'établissement était presque désert. Son rendez-vous était déjà là, attablé dans un coin. Elle nota qu'il buvait une eau gazeuse et sourit intérieurement : en général, ses prétendants préféraient se montrer avec un alcool fort, probablement pour asseoir leur virilité. Il lui fit un signe de la main et elle s'approcha. Il semblait plus jeune encore que sur les photos qu'elle avait pu voir.

– **Bonsoir Laureline.**

Elle allait le saluer à son tour, lorsqu'elle réalisa qu'il n'était pas normal qu'il connaisse son prénom. Elle fit un geste de retrait. Il se saisit de son verre, bu une longue gorgée, puis reprit :

– Je vous prie d'excuser ce qui pourrait passer pour de l'impertinence ou de la tromperie, mais nous nous connaissons.

Il vit qu'elle était sur le point de se lever et reprit, tout en gardant son calme :

– Je ne vous empêcherai pas de partir si vous trouvez la situation indélicate, mais j'espère que vous aurez la patience d'attendre mes éclaircissements avant de fuir.

Il sourit. Quelque chose, dans ce sourire, lui redonna confiance. D'un geste de la tête, qui lui sembla particulièrement maladroit, elle lui fit signe de continuer.

– Je vous connais depuis des années. Oh, ne vous inquiétez pas, je ne suis pas un voyeur ni un détective. J'ai longtemps été dans la classe de votre fille. Et je dois dire que je me souviens de chacune de nos rencontres, même si vous n'avez probablement aucun souvenir de celles-ci.

Elle se plongea dans ses souvenirs. Peut-être bien, en effet. Un profond malaise la saisit ; l'impression de ne pas être à sa place.

– Vous allez me dire que je ne devrais pas être là, en face de vous, surtout...

Il chercha un instant ses mots, puis fit un signe des bras pour indiquer qu'il n'en avait pas trouvé.

– Que voulez-vous ?

Elle n'avait pas aimé le son de sa propre voix. Elle s'était trouvée trop sèche, trop cassante. Et, pourtant, la situation la préoccupait. Quelque chose d'imprévu s'était glissé dans le rythme immuable de ses escapades. Elle était trop habituée aux hommes de son âge, sans surprises, pour se sentir à l'aise avec ce jeune homme trop confiant pour être honnête.

– Je pensais que les choses étaient évidentes, mais vous avez raison, autant clarifier les choses dès à présent : je vous veux vous. Vous, et pas une autre.

– Je vous arrête tout de suite : je m'appartiens, et je n'appartiendrai à personne d'autre.

Son teint devint cireux. Il s'excusa. Elle adoucit le ton et reprit :

– Vous savez, je suis mariée... et vous avez l'âge de ma fille : ne devriez-vous pas plutôt vous tourner vers des femmes moins...

Elle hésita avant de laisser tomber le mot, qui sonna pour elle comme l'expression définitive de ce qu'elle était devenue :

– ... flétries.

Il eut une expression de surprise. Il ferma les yeux, l'air de se plonger dans une intense réflexion. Cette attitude posée, qui tranchait autant avec ce qu'elle imaginait de la jeunesse qu'avec le comportement des hommes qu'elle rencontrait, participa au trouble qui l'habitait.

– « Flétrie » n'est certainement pas le mot adéquat pour vous décrire. Vous êtes mûre. Dorée. Vous êtes la pomme qui promet de ne rien retenir de sa saveur.

– Que savez-vous de l'âge, vous qui êtes un fruit vert qui a encore de beaux jours sur son arbre ?

– Je ne sais pas grand chose de l'âge, c'est certain, mais je m'y connais en pommes.

Il sourit. Cette réponse la désarçonna encore plus. Elle chercha à s'en sortir par une pirouette :

– Mais vous savez pourtant bien qu'après l'âge mûr vient l'âge pourri. Peut-être suis-je déjà gâtée !

– Eh bien, dans ce cas, faisons une compote ou une confiture.

Un sourire provocant s'était dessiné sur son visage. Visiblement, il guettait une réaction. Elle arriva :

– D'après votre raisonnement, je n'aurais donc aucun intérêt à poursuivre avec vous, qui êtes encore bien ancré sur l'arbre. Que me proposez-vous que je ne pourrais trouver chez un autre ?

Le sourire s'effaça. Elle ne vit plus que ses yeux, à la fois profondément noirs et pourtant brillants d'une force surprenante.

– Lorsque je vous ai dit que je vous voulais « vous », j'étais sincère. Je veux que vous vous abandonniez. Je ne doute pas que vous ayez plus d'expérience que je n'en aurais peut-être jamais. Mais je souhaite vous proposer un chemin vers autre chose.

– Tout cela est bien beau... « pommes », « chemin », « autre chose » : il va vous falloir être plus explicite si vous voulez avoir une chance.

– Je vous propose simplement de lâcher prise. De me laisser guider la danse. Je n'ai pas l'impression que vous soyez heureuse et, pourtant, vous avez besoin d'autre chose. Peut-être n'aimez-vous pas la vanille ? Préféreriez-vous le chocolat ? Les pommes peuvent s'accorder de

bien des manières.

– Vos comparaisons et vos métaphores sont certes amusantes, mais je ne suis pas certain qu’elles arrivent à me toucher.

Disant cela, elle réalisa que la réalité était toute autre. Lorsqu’il lui prit la main, elle sentit ses joues virer au cramoisi. Avant qu’elle eût le temps de résister, il se leva et l’entraîna dans son sillage. Il fit un signe de la tête au tenancier qui lui rendit le clin d’œil de celui qui n’oubliera pas qu’une note reste en suspens.

Filant sous la pluie, deux ombres folles s’évadent de la réalité pour un temps, espérant l’une comme l’autre s’oublier dans ce qu’elles pensent être le zénith de leur vie.



*Août 2015 – Félins*

---

## L'autre façon de l'écrire

Une ombre qui court. Qui bondit. Qui disparaît pour jaillir d'on ne sait où. Qui passe devant la lune, glisse le long d'une gouttière, change d'immeuble, se découpe dans la lumière d'un velux, bondit encore et à nouveau, se fond dans l'obscurité, laisse entrevoir ses yeux. Qui, en silence, balaye la nuit de son élégant balancier.

Tu es là-haut. Tu me surveilles. Où que j'aïlle, tu me traques. Nuit et jour. Nuit et nuit, devrais-je dire car, avec toi, même mes journées sont nuits. Tu ne m'effraies plus. J'accepte ta présence autant que tu jubiles de la mienne. J'attends parfois même avec impatience que tu quittes ton monde des toits pour me bondir dessus, planter sur mon visage tes griffes acérées, me défigurer. Ma métaphore, mon allégorie. Ma perversion et mon désir.

De temps à autre, je te chasse. Ce n'est pas le lieu ni l'endroit, tu le sais, tu feules. Parfois, tu t'approches, menaçante. D'autres fois tu t'éloignes pour me faire sentir à quel point le manque se fait sentir.

Ce soir, je te sens proche. Tu as beau assouplir ton pas, assourdir de tes coussinets les bonds que tu fais pour me suivre, te placer dans le vent et préférer les zones d'ombre, je sens ton odeur, je sens ta présence. J'espère autant que je redoute ton attaque. Iras-tu jusqu'à planter des crocs dans ma chair ? Défigurer les traits de mon visage et de mon âme ? Viens, ne me fais plus attendre, ne la fais plus attendre...

Parce que ce soir est un autre. Une parenthèse. Je la rejoins et j'ai besoin de toi. Transmets-moi la sauvagerie que tu sais si souvent instiller en moi. Libère de tes griffes les pul-

sions que je retiens.

J'ai été distrait une fraction seconde. L'œil attiré par une lumière, le pied qui fait rouler un gravillon... le temps d'un battement de cil et te voilà dans mon cou. Griffes sorties, tu commences à lacérer la peau. Je ne veux pas me débattre, mais le fais malgré moi. Tu t'accroches, tu t'immisces. Viens, rends-moi la cruauté, rends-moi l'horreur, rends-moi la spontanéité, rends-moi tout ce que j'ai enfermé, verrouillé, enfoui, barricadé. Protégé.

J'arrive devant la porte de notre monde. Elle m'attend. J'ouvre lentement la porte, longe le couloir à peine éclairé par la lumière vacillante des bougies. Les photos grand format qui ornent les murs contribuent à libérer le monstre enchaîné.

Elle est là. Elle m'attend. Elle sourit. Ses yeux trahissent quasi immédiatement son ressenti : elle a perçu quelque chose de différent. Elle est inquiète. Elle est heureuse.

Dans l'obscurité trouble se dessine l'ombre d'un chat.

Ma métaphore, mon allégorie. Ma perversion et mon désir.

*Septembre 2015 – Insensé*

---

## Perdu

– Bonjour !

– Euh... Bonjour ?!

– Votre dernière visite remonte à bien longtemps. Nous sommes ravis de vous avoir à nouveau parmi nous !

– Je... où suis-je ?

– Mais vous êtes chez vous, voyons !

Je tourne la tête. D'immenses murs bruns m'entourent et plongent dans un ciel nuageux. Devant moi, cette créature à l'aspect fuyant semble se moquer de moi : plus je l'observe et moins j'arrive à la décrire. Elle me sourit :

– Maintenant, je me demande bien ce que vous allez faire !

La question est pertinente. Comment ai-je atterri ici ? Où se trouve la sortie ? Où suis-je ? Les questions fusent et, alors que je m'apprête à les énoncer, mon interlocuteur s'évapore.

J'avance lentement. Le chemin semble s'illuminer à mon approche et plonger dans l'obscurité après mon passage. J'entends des bruits, au loin. Des cris, des gémissements, des grincements.

Au sol, un dallage noir renvoie mon reflet, mais je n'arrive pas à percevoir plus qu'une ombre vague. Je sens le vent sur ma peau et réalise que je ne porte aucun vêtement. Un costume d'homme. Une robe légère. Un tailleur. Un pagne. Une chemise à jabot et une culotte bouffante.

Un miroir se tient à présent devant moi. J'ai la certitude qu'il n'était pas là l'instant d'avant. Je me vois sans me reconnaître. Suis-je une femme ? Un homme ? Mon apparence semble fluctuer au gré de mes interrogations.

La créature apparaît à nouveau.

– Alors, on n'arrive pas à se décider ? Il ne faut pas s'inquiéter, on peut toujours changer par la suite.

– Mais où suis-je ? Qui suis-je ?

– Tu es là où tu es, et tu es qui tu es. Toi seul peux répondre à ces questions.

– Et où dois-je aller ?

– Partir, rester... ça ne change jamais grand-chose.

Puis, au creux de mon oreille, avant de disparaître à nouveau :

– Le destin est parfois joueur.

Mes yeux se perdent à nouveau dans le miroir. Ainsi, je suis une femme. Le bleu me va plutôt bien.

Je fais quelques pas. Le couloir se sépare en deux. Puis en trois. J'emprunte un escalier. Le bruit d'un moteur s'amplifie puis s'efface, comme si un avion était passé à une poignée de mètres.

J'entends des gémissements. Je réalise qu'ils sortent de ma bouche. Que mille ombres m'entourent, me caressent, déchirent ma robe, me pénètrent. Je me laisse submerger par un plaisir qui n'est pas le mien, dans un corps qui m'est inconnu. Puis je m'élançe, à nouveau dans la nudité, laissant une robe bleue à terre.

Elle n'a encore rien dit, mais je sens à nouveau la présence de la créature. Je me retourne. Elle est devenue femme, elle aussi. Nue tout autant que moi. Elle s'approche en silence. Je crois que je préfère quand elle me parle. Elle m'embrasse, me griffe, me vole mon corps, se perd dans ma transpiration. Je suis devenu un homme. Je résiste. Je la plaque au sol. Elle me sourit et son regard semble me provoquer. « Vas-tu oser ? »

J'ose. J'entre en elle. La résistance n'est que symbolique.

Alors que je jouis, elle absorbe ma semence et s'évanouit une fois de plus. Mon corps lui-même de l'effort du plaisir s'écrase sur la pierre froide. Je cherche à me relever. Je n'y arrive pas. Je me sens faible, petit. Petite.

Les ombres reviennent. Avec un effort qui me paraît insensé, je me redresse et contemple, de ma hauteur, ma nudité. Je me recouvre d'une chemise, d'un jupon. Je panique, moins pour ce qui risque d'arriver que pour ce que je comprends.

La voix de la créature résonne dans l'immense labyrinthe. Je ne sais si elle se moque, si elle cherche à m'aider, à me reconforter, mais la panique est plus forte que tout.

Il n'y a pas d'issue au chemin que j'ai emprunté. Fragile, je regarde avec terreur et curiosité, si tant est que ces deux sentiments puissent cohabiter, la nuée qui m'approche. Je me fais loup et je bondis sur eux. Je cherche à les déchirer de mes crocs mais ils m'assaillent. Ils deviennent meute, me saisissent au cou, blessent mon flanc.

À nouveau, mon corps sur le dallage. La créature sans forme s'approche. Elle est louve. Elle lèche mes blessures. Elle me reconforte. Je suis louve. Elle est loup. Elle me prend ; je la

laisse me prendre.

Mon corps est exsangue, mon esprit est en lambeaux. Elle me redresse. Je suis homme.  
Je suis femme.

Elle me sourit.

– Tu aurais dû revenir avant : tu as tout à réapprendre.

– Mais où suis-je ?

– Répondre à cette question n'aurait aucun sens. Tu es toi. Tu es dans toi.

– Que dois-je faire ?

– Ce que tu veux. Tout ça est à toi et tu n'as qu'à penser pour être, pour vivre.

Elle m'embrasse. Elle est moi, je suis elle.

**Je suis.**

*Octobre 2015 – Brûlures*

---

## La professionnelle

*– Il y a bien des règles à suivre. La législation autour du sujet est complexe et va probablement évoluer dans les années à venir et je vous encourage évidemment à vous tenir au courant de ce que nos politiques feront de votre statut. Mais s'il y a quelque chose à retenir, une simple petite chose, c'est « ne tombez jamais amoureuses ».*

*Elle avait tourné la tête vers les deux hommes au fond de la salle et avait ajouté avec un sourire :*

*– ... ni amoureux, évidemment.*

C'était il y a dix ans. À une poignée de jours près. Quelques semaines avant l'obtention de son Diplôme d'État de Professionnelle des Métiers du Sexe. DEPMS, dans le jargon. La première promotion – fortement féminine – d'une cinquantaine de personnes d'horizons et de destinées très différentes. Deux ans de formation et, au milieu, cette petite saillie qui avait amusé plus qu'elle n'avait inquiété.

Isult essuya son mascara et tenta d'effacer les longues coulures de son fond de teint. « Ne tombez jamais amoureuses ». Ça semblait simple, résumé à ces quelques mots. Il suffisait de le penser, de le vouloir, et on pouvait ranger ses sentiments dans un coin. Les garder pour un autre, pour une autre. Mais jamais avec un patron, jamais avec un client, jamais avec un patient. Jamais.

Elle ravala un ultime sanglot, repassa un doigt sous les yeux, et rajusta son chemisier avant de se jeter sur le canapé, dans une attitude visiblement négligée et pourtant toute calculée. Face à elle, une cheminée aux douces formes organiques laissait s'échapper la seule lumière qui éclairait la pièce.

Elle jeta un œil à l'horloge murale et la décrypta péniblement. Encore une demi-heure. Parfait. Elle ferma les yeux et se remémora la formatrice qui avait prononcé ces mots. Une ancienne *escort*. « Pute de luxe », comme elle disait elle-même sans ciller. En y repensant, cette formation n'avait rien de commun.

Après presque un siècle de condamnations diverses et variées, les législateurs avaient décidé d'aller à contre-courant de la bien-pensance. Plutôt qu'interdire des pratiques qui se déclinaient de mille façons, un cadre légal leur avait été donné. Une formation, des statuts, des droits, une reconnaissance, des spécialisations. De l'assistant sexuel personnel au thérapeute physique intime en passant par la partenaire sexuelle tarifée, tout avait été mis en place pour couper l'herbe sous les pieds des proxénètes et de la traite des personnes. Une avancée majeure dans le droit des personnes à disposer de leur corps selon certains ; le début d'une ère de débauche et de luxure pour d'autres. Une chose était certaine : l'État y avait trouvé son compte et, le temps aidant, les esprits s'étaient calmés. Les centres de formations s'étaient professionnalisés, et avaient éclos un peu partout sur le territoire, et de nombreux pays voisins avaient décidé d'adopter des législations similaires.

Mais si la situation de la profession était au beau fixe, celle que vivait Iseult était désastreuse. Elle était ASP. Assistante Sexuelle Personnelle, pour le directeur d'une grande entreprise multinationale. Elle voyageait avec lui au même titre que ses conseillers et ses secrétaires, et avait même depuis peu deux collègues directs, un homme et une femme, tous deux plus jeunes qu'elle.

Elle avait d'abord été inquiète de cette arrivée soudaine, mais ses craintes s'étaient dissipées progressivement. En réalité, elle aurait dû – elle le savait maintenant – être préoccupée par l'arrivée concomitante du nouveau secrétaire de direction.

Discret, d'une quarantaine bien assumée, visiblement aussi passionné par les hommes que par les femmes, épicurien tendre, il avait su la charmer sans qu'elle ne s'en rende compte. Ils étaient devenus amants. Elle était tombée amoureuse. Il était son collègue de travail, et elle était employée par leur patron pour avoir des relations sexuelles avec celui-ci. Qu'allait-il faire lorsqu'il allait s'en rendre compte ? Devait-elle tout quitter et tout rebâtir ailleurs, à l'âge où il ne lui resterait guère que le choix de la reconversion ? Et, surtout, comment allait-elle gérer ces sentiments qui la rendaient folle ?

La porte s'ouvrit. Le secrétaire de son cœur passa la tête dans l'embrasure de la porte.

– Monsieur Gravaillon relit un courrier et vous rejoindra immédiatement après.

– Je l'attends, merci de m'avoir prévenue.

D'un mouvement de la tête, elle arrangea sa coiffure. Quelques minutes plus tard, la porte

s'ouvrit à nouveau et son employeur s'avança. Il s'approcha d'elle par l'arrière du large canapé et lui posa simplement une main sur l'épaule.

– Quelque chose ne va pas ?

Elle resta silencieuse.

– Je ne suis pas votre ami, je ne suis pas votre compagnon, je suis votre patron ; si je vous pose une question, j'attends une réponse.

– Je sais, monsieur, mais les difficultés que je rencontre sont essentiellement d'ordre privé.

– « Essentially »...

– Oui.

Il la contourna et vint se placer entre elle et la cheminée.

– Je suis au courant pour votre relation avec monsieur Wolff. Si votre état est dû ne serait-ce qu'en partie à celle-ci, alors il est nécessaire que nous trouvions une solution. Est-ce le cas ?

Il y eut un silence.

– Oui, monsieur.

– Quelle est la nature de votre trouble ?

Elle choisit ses mots avec précaution. Elle devait apporter une réponse quasi administrative, professionnalisme oblige.

– Cette relation est propice à perturber la qualité de mes services, monsieur.

– Et il vous paraît impossible de l'interrompre...

– C'est cela-même.

Sa gorge se serra. Son cœur devint brûlant ; comme le soleil brûle le sable du désert.

– Mais vous n'êtes pas certaine que vos sentiments soient réciproques.

Elle préféra ne pas répondre.

– Vous avez donc l'impression que quelle que soit votre décision, vous serez perdante.

Sa voix n'était plus qu'un souffle au milieu du crépitement du feu.

– Oui, monsieur.

Il se retourna.

– Je vais vous parler en tant que chef d'entreprise. Pas comme un patron parlerait à son employée, plutôt comme deux entrepreneurs se conseilleraient mutuellement.

Elle se redressa lentement. Il ne s'était jamais adressé à elle ainsi, et elle ne voulait perdre aucune miette de ce qu'il pourrait déclarer.

– Vous avez été de la première promotion du DEPMS, n'est-ce pas ? Par choix et en toute liberté.

– Oui, monsieur.

– Pourquoi avoir choisi cette filière ? Pourquoi pas quelque chose de moins intime ? L'at-



trait pour les revenus ? Un désir fantasmatique ?

Elle réfléchit puis répondit :

– Avant de faire ça, j’avais été manutentionnaire. Des horaires insupportables, mon corps qui criait grâce au bout de dix minutes de travail ; j’étais une machine programmée, sans âme. J’étais plutôt jolie, et je me suis dit que tant qu’à être exploitée physiquement, autant le faire et être reconnue en tant que femme, en tant que personne. J’ai préparé un dossier pour suivre la formation et ma candidature a été retenue.

– Votre point de vue a-t-il changé ? Avez-vous des regrets quant à ce choix ? Quant au fait d’être mon employée ?

– Non, aucun.

– Qu’auriez-vous à gagner à quitter votre emploi aujourd’hui ?

– Je ne sais pas... la tranquillité de mes émotions, de ma conscience, peut-être.

– Vous avez l’impression de trahir quelqu’un ? Lui ? Vous ? Moi ?

– Un peu des trois.

– Je risque de vous choquer mais imaginez-vous un instant à nouveau dans votre rôle de manutentionnaire. Physiquement, qu’est-ce qui était le plus difficile ?

– Soulever les paquets. Mon dos a mis des mois à s’en remettre.

– Si vous aviez eu un compagnon à l’époque – peut-être était-ce le cas – auriez-vous eu l’impression de lui retirer quelque chose en usant ainsi votre corps ?

– Non, bien s... oui, en réalité, oui. Je serais rentrée épuisée, il n’aurait pas pu me toucher, mes horaires m’auraient interdit d’avoir une relation facile.

Il se retint quelques instants, puis plongeait la main dans les flammes pour en sortir une braise incandescente. Iseult poussa un cri d’effroi.

– Mon corps m’appartient. Mais tout ce qu’il subit est partagé par ceux qui m’entourent. Et ceux qui m’entourent, en m’acceptant, acceptent ce qu’il peut subir. Corps et âme, je suis un. Et je suis la somme de ces deux points. Ce qui n’exclut pas qu’on puisse détester une partie de ce que je suis. Pensez-vous pouvoir tout abandonner pour quelqu’un qui ne supporterait pas une aussi importante partie de ce que vous êtes ?

Elle ne sut que répondre. Elle regardait simplement le brandon rougeoyant qui s’éteignait.

– La passion peut marquer comme une braise. Mais elle peut s’éteindre aussi rapidement. La brûlure vaut-elle alors la peine d’être endurée ?

– Je... Non.

Il inspira, probablement pour contrôler la douleur.

– Si.

Elle ne comprenait plus. Il l’avait perdue. Il lui avait donné l’impression de vouloir lui montrer l’inverse et voilà qu’à présent il balayait tout son argumentaire d’un mot.

– La brûlure est ce qui nous rend vivant. Ce qui fait de nous des humains. N’oublions jamais que c’est notre vie qui s’embrase et finit en poussière.

– Je ne suis pas sûre de vous comprendre, monsieur.

– Ne choisissez pas pour lui. Ne choisissez pas pour moi. Choisissez pour vous. Votre corps, votre âme, votre brûlure. Votre passion.

Il replaça la braise maintenant terne dans le foyer et se massa la main avec une grimace.

– Je ne suis pas un bienfaiteur. Je suis plutôt du genre misanthrope. Je n’ai pas conçu mon empire en étant gentil, et j’ai souvent laissé de côté l’humanité pour le profit. Je le regrette parfois, mais je n’ai jamais su – en pesant le bien et le mal qui en avait découlé – si j’étais bon ou mauvais. J’ai pris les décisions qui me faisaient vivre. Comprenez-vous ?

– Je crois, monsieur.

Il s’éloigna d’elle et se dirigea vers la porte.

– Une dernière chose, Iseult.

– Oui ?

– Parfois, le choix réside dans le fait d’attendre simplement de voir de quelle manière nos choix précédents vont interagir.

Il posa la main sur la poignée.

– Monsieur ?

– ...

– Ne partez pas si vite, j’ai mon service à assurer.

**Le tison, au milieu des flammes, s’était à nouveau mis à brûler intensément.**

*Novembre 2015 – Livre*

---

## Bibliothèque vivante

– Signez ici, et encore ici... voilà, parfait.

L'homme, la cinquantaine probablement passée depuis une poignée d'années, cheveux grisonnants impeccablement coiffés, rassemble le tas de feuilles, en frappe deux côtés sur la large table d'acajou, puis les sépare en deux tas avant de les faire glisser sur le bois lustré.

Je prends mon exemplaire, serre rapidement quelques mains – notaire, clerc, exécuteur testamentaire. J'ai acheté un château. Juste pour moi. Tout seul.

D'infinis couloirs à entretenir. Sols, murs, vitraux, marbres, tapisseries, rideaux, miroirs, boiseries. Et plus un sou en poche pour quoi que ce soit.

On me tend un coffret. Les clés, paraît-il. Au poids, je comprends que je vais avoir besoin de nombreux jours pour me repérer. Au revoir messieurs. Au revoir monsieur. Bonne journée. À vous aussi.

C'était il y a deux ans. Tant bien que mal, j'ai réussi à tenir la bâtisse en état. À dire vrai, hors l'allée centrale du jardin et quelques pièces groupées près de l'entrée, je n'ai pas vraiment pris possession des lieux. Je m'oblige cependant à en traverser les couloirs, à visiter chaque pièce, à m'assurer du bon état général au moins une fois par semaine. Mais cette inspection me paraît à chaque fois interminable. Elle requiert plusieurs heures et se finit, même en été, alors que la nuit s'installe.

En outre, je ne suis toujours pas certain de parfaitement connaître mon domaine : du lourd coffret qui m'a été remis lors de la vente, une clé n'a toujours pas trouvé sa serrure. Les autres ont été soigneusement étiquetées, rangées par aile, étage, fonction. Mais il en reste une, insignifiante, ternie sans être rouillée.

Vendredi. 21H30. La lune baigne l'aile ouest d'une lumière qui traverse les vitraux colorés. Je presse le pas. Voilà deux heures que je déambule, accompagné de ma boîte de bois et d'une lampe torche. Il reste encore deux chambres et le petit salon des dames à visiter. Une chambre. Le petit salon des dames.

J'ai assez rapidement fait le choix d'en faire la dernière pièce de mon périple hebdomadaire. Rétribution d'un parcours qui me pèse chaque fois un peu plus. Il y fait toujours bon, et je m'installe souvent dans un des confortables fauteuils qui ont dû accueillir bien de galants postérieurs. J'imagine ce boudoir tantôt comme le lieu d'inavouables confidences entre femmes lassées de devoir rester entre elles, tantôt comme un salon intime où le protocole et la bienséance était l'affaire de chaque instant.

Je pose le coffret sur la table marquetée et profite d'un instant de calme.

Une brise fraîche me tire de mes pensées. Je remarque un losange de verre brisé dans une fenêtre. Suffisamment grand pour créer un courant d'air. Je m'approche et note *in petto* qu'il faudra le réparer. Je me retourne. Une tenture se soulève légèrement.

Porte cachée, dérobée de la vue de tous. Ma clé orpheline retrouve sa moitié. Tourne.

Cliquetis. Odeur de papier moisi. De bois humide. Je balaye de la lumière de ma lampe la plus grande bibliothèque qu'il m'ait été donné de voir. Il y a quelque chose d'impossible dans l'étendue des rayonnages, qui se perdent au-delà des capacités de mon pauvre appendice lumineux et de ses deux piles AA.

Je descends un escalier de bois. Pas après pas, je m'enfonce vers l'inconnu, dans l'escargot qui se déroule à l'infini sous mes pieds. Profondeurs obscures. Des livres, toujours, des livres, encore des livres. Je compte 450 marches avant de mettre le pied sur un parquet sombre. A une trentaine de mètres de là, une large bougie dégoutte sur le sol. À en croire les larmes de cire solidifiées qui s'étalent, elle se consume depuis bien longtemps.

– Bonjour, monsieur.

Je sursaute.

Une femme, nue et charnue, pose un volume relié de cuir brut. Elle a les seins et les hanches d'une Vénus fertile. Elle pose sur moi un regard lapis-lazuli. Le sourire de ses lèvres épaisses me dévore. Je suis sur le point de lui demander en quel lieu je me trouve lorsqu'elle devance ma question :

– Vous devez vous demander où vous vous trouvez.

J'opine.

– Vous êtes dans la bibliothèque vivante. Et je pense que l'on peut en dire que j'en suis la

bibliothécaire.

– La bibliothèque vivante ?

– C'est cela même.

Elle se lève, se dirige vers un des meubles et en tire un livre.

– Approchez-vous.

Sa nudité m'impressionne. J'ai besoin qu'elle fasse un mouvement de la tête pour m'avancer. Elle tend l'ouvrage, et je l'attrape du bout des doigts.

– Ouvrez.

J'ouvre.

– Lisez.

Je lis.

– À haute voix, sinon je ne pourrai pas en profiter.

– Au sommet des plus hautes montagnes, se trouve...

Je m'interromps aussitôt. La bibliothèque a disparu. Nous sommes « au sommet des plus hautes montagnes ». Suis-je en train de rêver ?

Je referme le livre. Les massifs ont disparu. Elle, est toujours là. Je fais un large geste du bras

– Et ils sont tous ainsi ?

– C'est moins les livres qui sont ainsi que le lieu où nous nous trouvons qui leur donne vie.

En cet instant précis, je réalise que je dois présenter un visage aux traits stupides. Bouche entrouverte, je digère difficilement l'impossibilité du lieu.

J'essaie de reprendre pied et de dire quelque chose de sensé, mais mon esprit se joue de moi :

– Je ne comprends pas pourquoi la bibliothécaire de ce lieu doit être...

– Nue ?

– Nue.

Elle me sourit.

– Pour commencer, appelez-moi Djelila. Et pour vous répondre sur la nudité, disons que je me suis adaptée aux lectures de mes trop rares visiteurs.

Je ne comprends pas. Elle semble s'en apercevoir.

– Vivre d'incroyables aventures, voyager, connaître la peur, la misère, l'émerveillement, les richesses éternelles... les lecteurs s'en délectent. Mais vient un jour où ils se disent qu'un peu de folie, de sexe, de stupre, de luxure, de fantasme, que tout ça pourrait aussi être pour eux.

– Ah.

– Vous ne seriez pas curieux de vivre certaines choses ?

– Bien sûr que si !

– Alors ne perdez pas de temps et faites votre choix.

Je la dépasse et parcours les rayonnages. Il y a là bien plus de livres licencieux que ce que j’aurais pu imaginer. Je m’enfoncé, fasciné par leur diversité, par la somme des folies humaines qu’ils représentent.

– Avez-vous fait votre choix ?

– Je... je ne sais pas.

Elle était dans l’obscurité. Son visage réapparaît, étonnamment proche.

– Monsieur est difficile ? J’ai ce qu’il faut.

Elle pointe du doigt un coin plus obscur encore que le reste de la salle. Je m’y dirige lentement. J’y découvre un magnifique bureau de bois ouvragé.

– Plume ? Machine à écrire ? Stylo ? Traitement de texte ?

– Pardon ?

– Quoi de mieux qu’écrire vos propres désirs pour les vivre l’instant d’après ?

La proposition est tentante. Je m’assieds.

Je la regarde. Elle se met à rire, d’un rire enfantin, presque inquiétant. Des chaînes jaillissent des ténèbres et saisissent mes poignets, mes chevilles et mon cou. Un stylo et une feuille apparaissent devant moi.

– Bienvenue dans mon récit, dans mon fantasme, mon jeune ami. J’espère que vous saurez apprécier le rôle auquel je vous destine.

Le reste, je ne peux le relater : elle seule sait.

*Décembre 2015 – Prendre le temps*

---

## Constellation

Gonflée, chargée, humide, je glisse lentement. Coefficient de viscosité variable, fonction des endroits que je visite.

Je suis partie du front. Quasi à la racine des cheveux. J'ai mis du temps à descendre ; la traînée que j'ai laissée depuis là-haut s'est évaporée pour partie.

Tempe. Ridules. Je joue à la course avec une larme. Peine perdue, elle arrivera plus rapidement que moi en bas. Elle est déjà au surplomb de la pommette. Plonge. Se rattrape au coin d'une lèvre. Avant de glisser en contrebas.

Je suis sur la joue. Long et lent chemin ponctué par les mouvements hachés d'un corps tout entier. Par des anancements de plus en plus profonds.

Mâchoire. Je longe son arrête, change d'angle. Retrouve le sillon salé de la larme. Et plonge.

Je m'éclate sur une peau de feu. Une poitrine aux mouvements tantôt profonds, tantôt rapides. Je contourne une aréole, et glisse dans le creux du sternum. Je me transforme. J'intègre des parfums inconnus, phéromones étrangères ; cuisines rapportées. Sueur d'un autre, collé contre moi, contre nous. Contre elle.

Écrasées, mêlées, pressées. Lubrifiant vivant entre deux êtres. Bassin contre bassin. Pubis contre pubis. Sexe contre sexe. Effluves puissantes, fragrances de vie. Moi qui me croyais salée, je me découvre fade. *Qu'*importe : nous sommes à présent une.

Tremblements. Je finis au sol, entre deux pieds eux-mêmes entre deux pieds. Je me dilue dans les autres, je retrouve la larme, nous fondons dans la cyprine. Là-haut, ils jouissent. Feu d'artifice, astérismes, pluie. Infimes gouttelettes.

Les mains sont toujours posées sur ses hanches. Ils ne savent plus qui soutient qui. Elle a la tête posée sur son épaule ; il respire ses cheveux gorgés de transpiration. Un bref regard sur l'horloge murale. Il est tard. Il est tôt. L'heure à laquelle la nuit n'est plus elle-même et où le matin n'est pas encore là.

Les cœurs se calment, les respirations cherchent à se resynchroniser. Il la serre contre lui. Elle se blottit. À moins que ce ne soit l'inverse.

– Merci, Maître.

Il l'embrasse sur le front. Elle compte les jours qui la séparaient de son orgasme précédent. Soixante-seize.

Oh, elle s'en est approché plus d'une fois. Il l'a placée au bord de la falaise, dans la suspension du plaisir, bien plus d'une fois.

Réinitialisation du compteur. Jour zéro depuis le dernier orgasme. Il lui arrive de regretter qu'il aime à ce point prendre son temps.

Elle regarde vers le bas le parquet brillant de mille feux. Aujourd'hui, il n'y a de place que pour le plaisir.



*Janvier 2016 – Et après*

---

## L'insolente

– Le prince, bien convaincu que c'était une véritable princesse, la prit pour femme, et le pois fut placé dans le musée, où il doit se trouver encore, à moins qu'un amateur ne l'ait enlevé. Voilà une histoire aussi véritable que la princesse !

Il referme le gros volume et se cale bien profondément dans son fauteuil avant de fermer les yeux. Une bûche craque dans l'âtre, libérant une gerbe d'étincelles. Elle, lovée à ses pieds et emmitouflée d'une épaisse couverture, se redresse.

– Et après ?

Il ouvre les paupières.

– Quoi, « et après » ?

– Et après, Maître, que se passe-t-il ?

– Eh bien tout est dit, et nous pouvons imaginer que, ainsi que le veut la formule, ils vécurent heureux jusqu'à leurs derniers jours.

– Ça me paraît bien improbable. Ou alors c'est qu'ils sont morts brutalement le lendemain, ce qui serait quand-même fort triste, admettez !

Il inspire profondément, prend appui sur les accoudoir, puis déroule sa colonne vertébrale. Il ne peut voir le sourire malicieux de sa compagne qui vient d'obtenir l'assurance, au travers de ce mouvement, qu'elle aura sa gourmandise.

– Le prince apprit, les ans passant, que la vertu est bien ennuyeuse. Sa princesse étant plus délicate que la plus délicate des roses, elle n'était d'aucun voyage, d'aucune aventure. Et, il va sans dire, d'aucune nuit. Prétextant sans cesse le besoin de prémunir son corps de la violence des hommes en général et de celui de son prince en particulier, il arriva que l'on fêta le cinquième anniversaire de leur rencontre mais que la demoiselle était encore vierge.

– Pauvre prince. Et pauvre princesse, aussi !

- Tais-toi, sauf si tu tiens à savoir ce qu'est une « pauvre princesse ».

- Pardon, pardon, Maître, je ne voulais pas vous contrarier.

Mais, au ton de la voix, nul doute qu'elle ne pense pas un mot de ce qu'elle vient de dire. Il fait mine de l'ignorer et poursuit.

- Lassé de la situation autant qu'exaspéré par les rumeurs qui filaient bon train à la cour, le prince alla trouver en secret un sorcier. Celui-ci, contre or et argent, lui proposa un breuvage censé libérer la princesse de ses propres craintes.

- En même temps, on peut la comprendre : elle vit à une époque où les femmes sont réduites en un rôle de figuration esthétique et où les hommes sont des butors. Je trouve normal qu'elle cherche à la fois à préserver sa beauté fragile et à éviter la compagnie des mâles !

Tout en silence, le Maître se saisit du collier de sa compagne afin de la redresser. Il la fait ensuite basculer sur ses genoux, en dévoile les blanches fesses, et frappe de la main jusqu'à obtenir une jolie couleur rouge-rosé.

- Maître, je ne souhaitais pas vous interrompre, votre récit est hautement captivant et je suis navrée que vous ayez eu à me corriger pour mon impertinence.

Impertinence qui, il faut bien l'admettre, se poursuit jusque dans les flexions vocales employées.

- Bien bien. Le prince fit donc boire la potion à sa princesse. La métamorphose fut subite. La princesse, dans la même journée, fit une promenade à cheval, une visite aux cuisines, un entraînement à l'épée. Tant et si bien que, le soir venu, lorsqu'elle pénétra dans la chambre nuptiale – pour la première fois depuis des années – le prince n'eut qu'une seule réaction. « Mais tu pues, ma parole ! ».

- Mais quel goujat !

Une fessée ponctuée le commentaire.

- La princesse fut fort contrariée par cette réaction, mais garda le silence, partit se laver, se parfumer, et se parer de ses plus beaux vêtements de nuit. Le prince fut enchanté de cette première nuit et...

- Évidemment qu'il fut enchanté. Non mais parce que vous avez dit plus haut que la princesse était encore vierge. Mais *a priori*, ça fait de notre prince un petit puceau, tout ça. Et ça, vous vous êtes bien gardé de le dire. Je suis sûre qu'il n'a pas tenu la distance et qu'il a laissé la pauvre fille sur sa faim.

Il la saisit par la tignasse pour la redresser face à lui. Une giflette part, ferme, sonore. Elle baisse les yeux mais, au coin du visage, on peut voir se dessiner un coin de sourire. Il la laisse glisser à ses pieds, feignant de ne pas l'avoir remarqué.

- Le prince fut donc enchanté de cette première nuit et il ne fut point nécessaire d'être un grand sage pour comprendre, en voyant le visage des souverains, que bien des choses s'étaient passées cette nuit-là. Ils vécurent heureux longtemps, patati patata.

Du bout du pied, le Maître fait comprendre à sa soumise qu'il serait bon de remuer les braises pour raviver le feu. Elle se glisse hors de sa couverture, s'exécute et ajoute même un gros morceau de bois par-dessus.

– Pourquoi relancer autant le feu ? L'histoire est terminée, il est temps de nous coucher.

Elle se campe devant lui.

– Rien du tout ! Je n'ai toujours pas de réponse à ma question ! « Et après ? » Là, ça ressemblait à une pirouette pour gagner du temps, mais le problème reste le même ! Je ne donne pas deux ans à leur couple, à ce rythme-là ! Peut-être même moins s'il y a un enfant !

– Tu oublies qu'ils ont du personnel pour s'occuper des tâches quotidiennes. Des nourrices pour les enfants. Des précepteurs pour l'éducation.

– Quelle horreur ! Le peu qui leur permettrait de briser la monotonie d'un couple leur serait donc retiré ? Mais quel ennui !

– Viens-là.

Elle obéit, sur ses gardes. S'installe sur les genoux de son Maître, non sans avoir saisi l'épaisse couverture.

Il glisse une main entre les cuisses dénudées de son espiègle compagne puis se perd dans les recoins de son intimité.

– Il faut bien avouer que l'idylle fut de courte durée. La princesse, enhardie par le philtre, était de moins en moins à la cour. Le prince, après plusieurs semaines d'un bonheur irradiant, devint livide : non seulement sa princesse le fuyait à nouveau, mais les nouveaux ragots qui circulaient au château n'étaient pas à son avantage. Il décida donc d'employer les grands moyens.

Deux doigts sortent des profondeurs, luisants dans la lumière des flammes. Il y z un gémissement à peine contenu, puis plus rien. Suspendus dans le silence du feu qui crépite, ils évitent que leurs regards se croisent. Puis, sans vraiment faire le délicat, il reprend son récit ; il reprend son voyage.

– Simulant le besoin impérieux et régulier d'aller visiter les cachots dans le plus grand secret, le prince cherchait à aviver en l'esprit de sa douce une curiosité pour ces lieux en réalité déserts de longue date. Un beau jour, s'étant assuré qu'elle le suivait, il l'attira dans un cul-de-basse fosse et l'y enferma.

– Oh !

Surprise ? Plaisir ? Ils font tout deux comme si l'exclamation n'avait jamais été émise.

– La princesse... la... princesse... la...

– Oui, Maître ? Un problème ?

Un fellation. Une pipe. Une turlutte. Bien impromptue. Propice à troubler le plus sérieux des conteurs.

– La princesse hurla et tempêta, avant de finir par demander simplement à son époux...

– Oui, que lui demande-t-elle ?

– Elle lui demande... « Pourquoi m'avoir emprisonnée comme un brigand ? ». Lui, répond : « Parce que je vous veux. Entière. À moi. Vous n'avez jamais voulu vous abandonner. Alors je vous prends. »

– Et après ?

– Et après elle lui dit qu'elle a toujours été à lui, mais qu'il ne l'a jamais compris. Elle s'abandonne, et ils font des cachots leur terrain de jeu préféré.

– Et après ?

– Et après, je vais te fouetter le cul tellement fort que tu regretteras d'avoir été aussi espionne ce soir !

Elle murmure qu'elle aimerait bien voir ça. Il lui dit qu'il a tout entendu. Elle rit en cherchant à s'échapper.

**Et après...**

Février 2016 – Maladresse

---

## Gauche — Adj. Syn. de Maladroit

*Monsieur,*

*Il n'est pas dans mes habitudes de contacter les gens ainsi et pour de telles raisons, et je m'excuse sincèrement par avance si ce message vous met mal à l'aise. Néanmoins, je ressens le besoin impérieux de vous dire que vous me plaisez. Cela pourrait vous faire sourire, mais il me faut aussi vous avouer que je suis moi-même un homme et que je ne sais comment vous réagirez à ces mots.*

*Il m'arrive de vous croiser dans l'escalier ou l'entrée de l'immeuble, mais je n'ai jamais osé vous saluer. Peut-être qu'un jour je trouverai le courage de ce faire, mais en attendant je ne me sens pas prêt à me dévoiler.*

*En espérant que ce message ne vous ait pas dérangé,*

*Un voisin très gêné*

\*~\*

*Bonjour !*

*Je tenais à répondre à votre délicat message, mais autant vous semblez connaître mon numéro d'appartement, autant je suis dans le flou le plus complet quant au vôtre ! J'espère donc que cette lettre posée sur les boîtes aux lettres vous parviendra.*

*Je comprends votre gêne, mais il est de mon devoir de vous dire – avec un certain amusement, je dois l'avouer – que vous vous méprenez : malgré ma coupe à la garçonne et mes tenues faites de chemisiers amples et de pantalons, je ne suis pas un homme mais bel et bien une femme. Je ne sais si cette information va vous rassurer ou vous décevoir, mais c'est ainsi.*

*N'hésitez pas à m'écrire à nouveau pour me dire que je vous plais, je crois que je ne trouve pas ça désagréable !*



*Madame (ou mademoiselle),*

*Je suis confus de ce malentendu. Et troublé. Et perturbé, aussi. Je n'ai jamais été attiré par une personne de l'autre sexe, et pourtant je ne peux nier que ce soit le cas. Je vous ai aperçue ce matin, alors que vous sortiez ; j'aurais voulu vous rattraper pour vous parler, mais on ne se refait pas et j'ai dans l'idée que je ne me dévoilerai probablement jamais. Quelque part, le mystère qui entoure nos échanges est un plaisir que je ne souhaite pas perdre.*

*Si vous souhaitez me répondre, vous pouvez glisser le courrier au-dessus du petit tableau électrique de l'entrée, je pense que personne ne regarde jamais ce qui s'y trouve.*

*Votre voisin, toujours très gêné*



*Bonjour !*

*Abah, ne vous inquiétez pas. Et puis je suis mademoiselle, même s'il paraît qu'il faut à présent dire madame pour tout le monde.*

*Faites comme vous le souhaitez. Mais je ne vais pas vous manger, et je suis très curieuse de voir qui de mes voisins cherche à vivre sa vie comme dans un roman épistolaire du siècle d'avant. Notez que je ne me moque pas, je trouve ça très charmant, même si inattendu.*

*En attendant, si jamais vous passez sur le palier du troisième étage, n'hésitez pas à sonner, vous serez accueilli simplement mais avec plaisir.*



*Mademoiselle, donc,*

*Merci pour votre invitation. Chaque fois que je passe devant chez vous, je me retiens de ne pas y céder. Je sais, cela paraît bien bête de ma part, mais je n'ai pas envie de perdre le peu que j'ai réussi à obtenir. Vous allez dire que je me nourris de rêve et de vent, mais les rares fois où j'ai la chance de vous voir, mon cœur s'emballé tellement que, si j'ouvrais la bouche pour vous parler, je paraîtrais bien bête...*

*Votre voisin, plus que gêné*



*Bonsoir ;-)*

*Quelle déclaration ! C'est moi qui suis toute émue !*

*Vous passez donc devant chez moi... ce qui veut probablement dire que vous habitez dans les*

*étages supérieurs. Je doute que vous soyez la vieille dame du 4G, ou le père de la famille du 4D. Reste le jeune homme du 5G, celui – entre deux âges – du 5D, le militaire rarement présent du 6G, ou l'un des colocataires du 6D. À moins que vous ne soyez l'homme très discret qui partage mon palier, au 3G.*

*Vous m'observez, j'enquête ! Je vais finir par me prendre au jeu !*

*Et soyez certain que si vous ne vous dévoilez pas, je trouverai qui se cache derrière vos gentils mots !*

*Votre voisine, espiègle*



Mardi soir. 20H10. Il hésite. Fait les cent pas sur le palier du troisième étage. De toutes façons, elle finira bien par découvrir qui il est. Elle est déjà si proche ! Mais d'un autre côté... il ne sait pas y faire avec les femmes. Il n'a jamais aimé que des hommes. Il se sent comme un adolescent qui se chercherait sans vraiment savoir de quoi il est fait. Il passe devant le 3G. 3D. 3G. 3D. 3D.

Il s'arrête. Inspire un grand coup. À travers la porte, on entend de la musique. Téléviseur, poste radio, disque ? Il souffle, reprend de l'air, compte jusqu'à trois. Cherche une nouvelle façon de retarder sa décision, puis appuie sur la sonnette.

Ding.

Dong.

La porte s'ouvre. Elle est emmitouffée dans un épais peignoir mauve. Elle le regarde. Elle sourit.

– J'en étais sûre, vous êtes monsieur 5G !

Lui est blême.

– Quelque chose ne va pas ? Vous avez l'air perdu ?

– Je...

– Vous...

– Je suis désolé, je crois que je me suis trompé...

– Allons, allons, ce n'est pas parce que je suis une f...

– Non, vraiment trompé. Ce n'est pas à vous que je pensais écrire. Je...

L'incrédulité sur son visage. Un éclat de rire. Elle traverse le palier et sonne en face. 3G.

De longues minutes plus tard, un homme en costume crème ouvre. Devant ses visiteurs, il retire ses lunettes, les salue d'un « hm » improbable puis ajoute, après un silence :

– Je... oui ?

– Je suis votre voisine de palier, vous savez, la folle qui écoute de la musique à toutes heures.

– Oui, oui. Remarquez, ça ne me dérange pas vraiment.

– Un thé, ça vous dirait ?

– Ma foi, pourquoi pas.

– C'est notre voisin du cinquième. Je crois qu'il a des choses à vous dire, ce sera l'occasion.

Et, sans leur laisser le temps de quoi que ce soit, elle les entraîne à sa suite.



## ANNÉE IV

*Mars 2016 – Aux petits oignons*

---

# Veau de ville (et nerf de bœuf)

## SCÈNE I

*Le serveur, Gilles. Dans une salle en arc de cercle où des alcôves tout au long du mur sont cachées par des rideaux.*

LE SERVEUR – Bonjour monsieur.

GILLES – Bonjour, jeune homme.

LE SERVEUR – Avez-vous une réservation ?

GILLES – Oui, au nom de Gilles de Rais.

LE SERVEUR – Oh, mes excuses, vous êtes de noble ascendance...

GILLES – Du tout. Mais je ne peux vous en vouloir pour votre manque de culture générale, ça viendra avec le temps. Gilles de Rais – le vrai – n'est plus de ce monde depuis plusieurs siècles et...

LE SERVEUR – Oh, j'en suis navré, je vous prie d'accepter mes plus sincères condoléances.

GILLES – Passons, passons.

LE SERVEUR – Puis-je vous défaire de votre manteau et de votre chapeau ? Votre table sera dans la troisième alcôve.

GILLES – Faites, faites.

*Le serveur se saisit un peu maladroitement des effets de Gilles, puis le guide jusqu'à la troisième alcôve. Il tire le rideau.*

LE SERVEUR – Voici. Je vous laisse prendre connaissance du menu ; les commodités sont à la

sixième alcôve.

*Il sort.*

## SCÈNE 2

*Gilles s'assied et prend connaissance du menu.*

GILLES – Voyons donc. Hm, non, nous allons éviter ça... Non plus... Ah, peut-être... non...  
J'hésite ! Que de délices divers ! Et s'il m'est facile d'écarter ce qui n'est pas à mon goût, faire un choix entre tout ce qui me paraît aimable est fort difficile. Allons bon, qu'est-ce ?

## SCÈNE 3

*Entre le serveur.*

LE SERVEUR – Monsieur a fait son choix ?

GILLES – Non, du tout. Peut-être pourriez-vous me conseiller ?

LE SERVEUR – Tout dépend de ce que monsieur désire ! Nous avons du relevé, de l'épicé, du tendre, de la douceur... Personnellement, je...

GILLES – Je vais prendre une masochiste. Expérimentée, qui sache ce qui va l'attendre.

LE SERVEUR – Souhaitez-vous qu'elle ait de la conversation ?

GILLES – De la... ? Qu'importe, mais qu'elle soit joliment apprêtée et maquillée.

LE SERVEUR – Voilà, j'ai pris votre commande. Souhaitez-vous une mise en bouche auparavant ?

GILLES – Simplement quelques petits oignons confits. Avec du pain et une petite cuillère.

LE SERVEUR – Je... je vous prie d'accepter mes excuses, mais nous n'av...

GILLES – Vous ferez parfaitement. À présent, veuillez m'excuser, j'ai un besoin pressant à assouvir.

*Il se lève et se dirige d'un côté pendant que le serveur va de l'autre.*

## SCÈNE 4

*Gilles compte et recompte les rideaux, cherchant celui des commodités.*

GILLES – Bon sang, avec tout ça je suis incapable de me souvenir de ce que ce jeune écerelé

m'a dit. Sixième ? Septième ? En partant d'où ? Allez, je tente. *(Il tire un rideau ; une jeune femme à la chevelure rousse, une cigarette au bout d'un porte-cigarettes, le dévisage).*

LA JEUNE FEMME – Ah, ma commande arrive enfin ! J'avais demandé barbu et un peu plus jeune, mais j'ai l'impression que ce pauvre serveur est totalement déboussolé !

GILLES – Mais pas du tout, je cherche...

LA JEUNE FEMME – Ne cherchez plus, vous m'avez trouvée ! Allons, approchez, approchez, n'ayez pas peur, je ne vais pas vous croquer – ou peut-être bien que si, vous m'avez l'air bien appétissant !

GILLES – Je... je suis navrée, madame, il s'agit d'un malentendu. En outre, j'ai un besoin pressant et

LA JEUNE FEMME – Oh ! Notre ami va mouiller son pantalon ! Mais grand bien lui fasse. *(Elle pose la main sur l'entrejambe de Gilles)* De ce que je sais du corps des hommes, votre prostate est toute à vos canaux déférents. Ne vous inquiétez donc pas, vous ne risquez rien – bien que je le regrette puissamment !

## SCÈNE 5

*Les mêmes ; arrive le serveur avec un bocal d'oignons confits.*

LE SERVEUR – Ah, monsieur, je vous cherchais ! J'ai ici vos oignons !

LA JEUNE FEMME à part – Il a ses oignons ! Comme c'est charmant ! *(puis au serveur)* Et que comptez-vous faire avec les oignons de monsieur, si ce n'est pas indiscret, petit coquin ?

LE SERVEUR – Madame, je... il... nous... Enfin, vous n'imaginez pas !

GILLES – J'ai bien peur qu'elle imagine.

LE SERVEUR – Non !

GILLES – Si !

LE SERVEUR – Mais vous n'êtes...

GILLES – Je ne suis.

LE SERVEUR – Et elle pense...

GILLES – Elle pense.

LE SERVEUR – Oh ! Quelle situation inconvenante !

LA JEUNE FEMME – Qu'y a-t-il de mal à être inconvenants ? Venez, mes mignons, que je vous cuisine. Montrez-moi vos petits oignons et peut-être aurez-vous le droit chacun à une part de tarte !

*Elle tire le rideau.*

*Avril 2016 – Clin d’œil*

---

## Il aura fallu...

Il aura fallu 3 ans pour qu’il passe du statut de « voisin » à celui d’ami. À l’âge des incompréhensions entre filles et garçons, je le voyais comme d’un autre monde, avec des jeux qui n’étaient pas les miens.



– Ça fait combien de temps, de ton côté ?

– Je ne sais pas trop... un an, peut-être deux. J’ai parfois même l’atroce impression que ça a toujours été le cas.

Il me regarde, désolé d’avoir prononcé ces mots. Je n’ose pas lui dire que ça aurait pu sortir de ma bouche.

– C’est fini alors, on ne s’aime plus ?

– On aura eu de beaux moments ensemble. Huit ans, ça ne peut pas s’effacer d’un coup, n’est-ce pas ?

Je ne réponds pas. Je n’en suis pas si sûre.



Il aura fallu 2 ans pour qu’il passe du statut d’ami à celui d’amoureux. Premiers flirts, lui en Roméo et moi en Juliette, à faire le mur pour se retrouver derrière les garages. Premiers baisers, premières caresses, premiers « je t’aime ». Pour toujours, à la vie, à la mort.



– Tu es sûre ? Je peux te laisser la maison...

– Oui, je préfère être celle qui part. Il y a trop de souvenirs. Je vais aller à l'hôtel, je louerai quelque chose. On a le temps de voir ce qu'on fera de... de tout ça après.

Il fait « oui » de la tête. Je crois qu'il aurait voulu partir aussi.



Il aura fallu 1 an pour qu'on se fiance. Une petite bague sans prétention, pas vraiment une surprise puisqu'on en avait parlé. Tout comme on avait déjà parlé mariage. Un engagement sans en être un, une fierté à dire aux autres.



– Tu peux revenir n'importe quand si tu vois que tu as oublié quelque chose.

J'entends « reviens me voir, la maison sera trop grande sans toi, et ta valise ne pourra jamais contenir tout ton bazar ». Il a raison. Je prends le nécessaire. Je reviendrai.

– D'accord.

Le bruit de la fermeture éclair qui accompagne l'étranglement de mon œsophage. On ne va pas pleurer, quand-même, on est des adultes, on ne s'aime plus, on se sépare. Voilà. Fini.



Il aura fallu 18 mois pour qu'on se marie. Mais ça s'organise un mariage, ça demande du temps, de l'argent, de la diplomatie familiale. Dix-huit mois de compromis, de préparation, de conciliation. Dix-huit mois pour un seul et unique jour.

Robe blanche et costume noir, deux-cent quarante-quatre invités, trois absents, des pétales de rose à la sortie. Tout le tralala indispensable des princesses d'un jour.



Voilà, je suis sur le pas de la porte. Je regarde la valise à mes pieds. Il doit penser que j'hésite, mais je cherche juste la façon la plus adéquate de lui dire au-revoir. La bise ? Un salut de la main ? Juste un mot ? Je redresse la tête et je le vois avec son regard.

Ce regard.

Celui d'il y a 8 ans, 18 mois, 1 an, 2 ans et des poussières en plus. Celui de notre amitié. Celui du jeu qui veut que celui qui cligne des yeux le premier a un gage. C'est ridicule.

Je relève le défi.

En plus, il a toujours été mauvais à ce jeu-là.

Pas cette fois.

Il lutte, il souffre. Moi aussi. Abruti, imbécile, idiot, gamin.

Je cligne.

– Reste. Juste cette nuit.

Je soupire, à l'équilibre entre l'amusement, l'irritation et le soulagement.

– Je prends le canapé, tu pourras dormir dans le lit.

– Je ne veux pas du lit. Je ne veux plus du lit. Le canapé ira très bien.

Il ne s'y attendait pas. Mouvement de tête pour ne pas parler.



Il aura fallu 8 ans pour se détester. Oh, pas de façon violente, non. La haine quotidienne de l'autre, de celui qu'on connaît trop, comme un tissu qui, avec le temps, s'use et gratte à force de l'avoir rapiécé de toutes parts. On ressemble à deux perdants qui sont passés à un rien du bonheur.



J'ai ouvert la valise. Il a sorti des draps. Je lui ai dit que ça irait, qu'il faisait assez chaud et que je pouvais dormir en pyjama, sans rien d'autre, mais il a tenu à faire un semblant de lit. On a mangé ensemble. On a levé le couvert ensemble. Dans un silence pesant, ponctué de banalités.

Le dernier verre dans le lave-vaisselle, que je referme. Je me relève et le voilà, à nouveau, avec son regard. Je lève les yeux au ciel mais, lorsque je les repose sur son visage, il tient bon.

Je ne sais si c'est malgré moi, ou parce que je suis prête à prendre tout ce qui peut nous sortir de cette ambiance étouffante, mais je résiste. Lui aussi. Et puis, au beau milieu de notre duel, je rends les armes. À quoi bon ? Lentement, je referme les yeux. Une façon de lui dire « tu espères peut-être quelque chose, mais il n'y a rien à sauver ».

Il y voit une victoire.

– Ferme les yeux. Et embrasse-moi.

Je ferme les yeux. Est-ce le dernier baiser de la condamnée, ou celui du condamné ?

Il pose ses lèvres sur moi. J'ai du mal à reconnaître son contact tellement il me paraît autre, brûlant. Le baiser est simple, délicat, tendre. Je rouvre les yeux pour découvrir qu'il est parti pour un nouveau duel. Je fais semblant de tenir, je fais semblant de perdre.

Il ne dit plus rien. Il me déshabille, comme si c'était la première fois. Bouton après bouton. Les vêtements choient en silence. Je pressens une bêtise. De lui ? De moi ? J'ai l'impression que nous sommes hors du temps. Hors de notre couple, hors de notre vie, hors de la

journée, hors de l'univers.

Il fait froid, un peu. Ses yeux, encore. Je perds, toujours. Ses mains, brûlantes. Lui, moi.

Je ne sais combien de fois j'ai cligné les yeux. D'abord par lassitude, puis par curiosité, enfin par abandon. Non pas l'abandon de celui qui ne veut plus, qui veut se débarrasser, mais l'abandon de celui qui perd le contrôle volontairement.

Allongée sur la table. Heureusement pour moi, cet instant n'existe pas. Je ne peux donc avoir honte. Il doit être minuit, minuit d'un jour qui ne fait pas partie de notre temporalité. **Un minuit intercalaire.** Je suis certaine que si nous ouvrons la porte de la maison en cet instant précis, il n'y aurait que limbes. Ou de la matière noire. Nous avons été arrachés au continuum espace-temps, comme est dit dans les feuilletons de science-fiction. Ce doit être ça. Ou dans un monde parallèle. Où je suis allongée sur la table. Des cordes m'étreignent. Le bois, ma peau, ma chair, l'os, ma chair, ma peau, la corde qui s'enfonce sans ménagement. Elle est couverte de mes cellules épithéliales, comme est dit dans les feuilletons de police scientifique. Ça fait mal. C'est bon.

Je ne peux plus bouger. Je ne veux plus bouger. Je veux rester ainsi pour toujours, à jamais, à la vie, à la mort. Il est nu, il me regarde – mais pas avec ce regard. Avec un autre que je ne lui ai jamais vu. Il se penche sur moi. J'ai froid, je brûle. La pénétration est délivrance et captivité. Je veux l'étreindre, lui dire que je ne pars plus, que je suis à lui s'il est à moi ainsi.



**Il aura fallu 8 ans pour se détester. Et un clin d'œil pour se trouver.**



*Avril 2016 – Clin d'œil*

---

## C'est dans la poche !

Métro. 7h30. L'heure de pointe un mardi matin. L'ennui, noyé dans le claquement des portes et les hoquets des rames.

L'heure où il s'enfonce dans son coupable jeu, lorsque l'esprit lui en dit. En général, il lui suffit d'un visage. Un profil, une face, un trois-quart. Féminin. Il le fixe discrètement, et il en vole l'empreinte. Il ferme les yeux, à peine quelques instants, à peine plus longtemps qu'un clignement. Et il rêve.

Ce matin, pourtant, le désir n'est pas là. Il s'en sent rassuré, quelque part ; dans ses pensées, confusément, il a l'impression de permettre à son imagination de toucher l'interdit, de voler un consentement. Pourtant, il ne fait rien de plus que jouer avec un cliché qu'il aurait pris sur le vif pour le détruire l'instant d'après. Oui, mais... objectifier l'image d'une personne, est-ce mal ? En tout cas, il n'a pas l'impression de pouvoir dire que c'est bien. Mais qui pourrait juger l'imaginaire qu'il se construit ?

Parfois, il redoute être transparent, qu'on lise en lui comme dans un livre ouvert et qu'on sache.

Il se mord la lèvre. Plus que six stations, et il devra descendre. Il s'est fait à l'idée d'un « trajet blanc » et regarde ailleurs. Les panneaux publicitaires qui défilent, les interactions silencieuses entre les usagers, les « pardon », « merci », « attention » qui ponctuent les déplacements. Et, au milieu de la confusion organisée, son regard tombe sur celle qui manquait à son trajet.

Il voit d'abord ses longues boucles noires, puis devine sa nuque lorsqu'elle fait un mouvement. Mâchoire, joue, épaule. Un coin de visage. Un autre. Il ne peut la voir entièrement et doit recomposer une image à partir de pièces d'un puzzle : elle déambule à travers la rame, semblant à la recherche d'une place, disparaît derrière une ombre, une veste, une barre.

Ça lui sera suffisant. Il ferme les yeux. Il l'imagine à lui, sanglée, à sa merci. Elle n'a pas l'air de lui en vouloir, malgré l'inconfort de la position. Il lui tourne autour, un objet contondant à la main. Son corps nu, imaginé à partir de rien, lui paraît magnifique. Plus encore depuis qu'il est constellé de traces de cire, de zébrures de vergette.

Son esprit s'échauffe. Il a bientôt consommé sa demi seconde d'imagination. Il développe la scène et y

Le métro s'arrête un peu plus brutalement que d'habitude lors de l'entrée en station. Il rouvre les yeux en pleine bousculade. Se tient à ce qu'il peut. C'est elle. Regards qui se croisent, doigts qui se cherchent... elle lui sourit, le percute, ils choient. Ils rigolent. Lui est gêné, un peu. Troublé, beaucoup. Dans la voiture, il y a des excuses murmurées, des grognements, des saillies mécontentes. Lui se voit déjà capucine, ponceau, pivoine, amarante. Rouge.

Les portes s'ouvrent. Elle lui fait un signe de la main, auquel il répond bêtement. Signal. Les portes se referment. Il cligne brièvement des yeux, semblant revenir à lui. Porte la main à sa poche intérieure.

**La beauté fatale lui a subtilisé son portefeuille.**

*Mai 2016 – Ligne de fuite*

---

## Au bout du monde

Avec toi, j'irai au bout du monde, et même au-delà, alors que l'univers finit et que les océans s'achèvent en une chute vertigineuse. Vois-tu l'horizon au loin ? Le royaume qui nous est promis s'étend au-delà, en un lieu d'où personne n'est jamais revenu.

Il est dit qu'aux pieds de la cataracte, l'eau écumeuse s'engouffre dans la gueule des enfers. Que la température y est si élevée qu'un nuage épais en masque les contours. Nous arriverions ainsi au bord du bord de tous les bords et, saisis de vertige, attirés par l'impossibilité du lieu, nous nous prendrions par la main pour un plongeon insensé.

La chute paraîtrait plus longue que ce que nous aurions pu vivre jusque là. Assez pour s'y aimer, assez pour s'y haïr. À peine de quoi se connaître un peu.

Commencerait alors un voyage dans les profondeurs infernales, au milieu des cris des démons, des hurlements des damnés. Nous serions encerclés par la vérité de nos âmes nues, par le miroir inquiétant de ce que nous sommes derrière la peau, le sang, la chair et les os.

Lieu de tourments, de tortures, d'affliction et de peines. De grincements, de larmes, de gémissements et de hurlements. Nous en ferions petit à petit notre univers, où le désir l'emporterait sur tout le reste.

Il n'y aurait alors plus que nous. Disparus le diable et ses servants, les damnés et les proscrits. Disparus la peine et l'affliction. À nous ce formidable terrain de jeux et de plaisirs. À nous l'infini de l'imagination.

Prendre possession de ces lieux comme je prends possession de ton corps. En investir chaque recoin comme j'en investis chacun de ton âme. Me perdre dans ce labyrinthe dantesque et charnel. Ne pas vouloir retrouver le chemin.

Le fouet de feu s'incrusterait dans ta chair, là où la griffe aura auparavant tracé un sillon. Le fruit de nos plaisirs finirait en gouttes sur le sol brûlant, et les vapeurs qui monteront alors

jusqu'au monde des mortels se mêleront aux nuages pour y disséminer l'odeur de notre jouissance.

Et si tu n'es pas prête à ce voyage, si tu ne vois pas l'horizon qui se dessine derrière les gratte-ciels, derrière les collines, au-delà des tempêtes, pourquoi s'en inquiéter ? Prends ma main comme je prends la tienne, ferme les yeux, respire cet air qui, lui, a voyagé jusqu'aux confins de la réalité, et accepte mon rêve simplement comme tel, sans y voir plus qu'une fuite improvisée, une fugue impromptue, une parenthèse dans nos vies.

*Juin 2016 – Élever des remparts*

---

## Le tisserand

Le soleil allait passer l'horizon. Il n'était pas encore tard, mais les hauts sommets qui entouraient la vallée raccourcissaient les jours, et le bourg encaissé au fond de la vallée était déjà nimbé d'obscurité.

Les torches qui en signalaient l'entrée brillaient déjà de leurs feux incertains. Intérieurement, je me sentais rassurée : la sente que j'empruntais se confondait par endroits avec la nature sauvage, et j'avais encore de longues lieues à parcourir avant de parvenir à la première porte. Les balises lumineuses m'assuraient un repère précieux, pour peu que j'arrive avant l'heure de la fermeture pour la nuit.

Je hâtai mon pas, tout en évitant tant bien que mal les ronciers, les pierres qui se défilèrent sous ma sandale et les flaques de boue. Le bourg était encore à une petite heure de marche lorsqu'un ahanement régulier attira mon attention. Je levai la tête en direction du bruit. Péniblement, je distinguai la silhouette d'un homme affairé à mouvoir des pierres à moins d'un jet de flèches de moi. Ne préférant pas tenter le diable, je décidai de m'éclipser silencieusement quitte à passer pour impolie : je ne savais que trop bien qu'une voyageuse isolée pouvait être une cible facile, et je n'avais pas envie de jouer de la dague. Pas ce soir. Par maintenant.

J'entrai dans le bourg après avoir payé l'octroi, plus que symbolique. Les veilleurs du guet m'avaient vue arriver et avaient tenu la porte ouverte pour m'accueillir. Dans mon dos, on sablait les torches avant de tirer la palissade. Un soldat m'indiqua une auberge qui aurait une chambre ou un coin de paille pour m'accueillir, et je m'enfonçai dans le dédale de la ville endormie.

Je poussai une lourde porte. À l'intérieur, un silence ponctué par les gémissements d'un nouveau-né et le crépitement du feu dans l'âtre. Le maître de maison me dévisagea comme si

je n'étais pas bienvenue. Après l'accueil presque chaleureux des gardes du bourg, je m'en retrouvai désemparée, jusqu'à ce qu'il propose d'un geste que je m'approche du feu. Dans un patois qu'il me fut difficile à comprendre, il m'indiqua que l'établissement était vide car un éboulement avait rendu impraticable l'accès à la ville par la voie principale et que, pour quelques piécettes, je pourrais avoir une chambre et du ragoût.

J'avais « quelques piécettes », et je décidai d'en profiter. Ne sachant si mon hôte appréciait ou non ma présence, je tentai artificiellement d'entretenir la conversation, lui demandant s'il savait quelque chose à propos de la silhouette que j'avais pu voir dans la demi-obscurité. Lorsqu'il comprit de quoi – de qui – je parlais, son visage s'éclaira et il partit d'un rire qui me mit mal à l'aise. Il m'expliqua alors – en tout cas est-ce ce que j'en compris – qu'un tisserand du village avait été pris de folie quelques années auparavant et s'était isolé sur le flanc de la montagne avec l'idée de bâtir une maison, un château ou un refuge de berger, personne ne savait vraiment, et qu'il travaillait nuit et jour à son œuvre. Le reste ne fut que moqueries et sarcasmes que je supportai difficilement, aussi saluai-je l'aubergiste pour trouver ma couche.

J'eus le sommeil reposant, quoique ponctué de rêves où résonnaient pelles et pioches. Je payai d'avance pour deux nuits, laissai mes affaires dans ma chambre, et décidai d'aller jeter un œil sur les travaux mystérieux de l'ombre qui passait pour folle auprès de l'aubergiste.

J'arrivai au milieu de la matinée sur le lieu de l'ouvrage que je pus admirer plus largement. Une tour large s'élevait au centre d'une vaste clairière, haute de trois ou quatre fois la hauteur d'un homme. Un homme aux épaules massives, qui n'avait rien de l'image que je me faisais d'un tisserand, soulevait d'imposantes pierres, poursuivant une construction qui, de mon point de vue, paraissait proche de son achèvement. Dans un coin, je reconnus du sable à mortier et du bois flotté propre à servir de charpente. Je hélai l'homme qui ne daigna pas se retourner. Au troisième appel, alors que je n'étais plus qu'à quelques mètres de lui, il planta son regard dans le mien :

– Partez.

Il n'y avait ni menace ni violence dans sa voix. Peut-être simplement une supplique qui s'effaçait derrière l'urgence du travail.

Je reculai de quelques pas. Suffisamment pour indiquer que je ne souhaitais pas faire obstruction, mais pas assez pour signifier ma volonté de lui obéir. Il poursuivit ainsi, sujet de ma plus vive attention, pendant une heure. Malgré sa visible méconnaissance des subtilités du gros œuvre, je ne pouvais qu'admirer son efficacité et sa pugnacité.

La construction ne disposait d'aucune ouverture vers l'extérieur hors une porte grossièrement aménagée dans un mur. De l'angle où je me trouvais, je distinguais plusieurs abris de bois, mais rien qui puisse ressembler à une habitation. À nouveau, je m'approchai. À nouveau, cette invective simple et claire :

– Partez.

Je restai. Mieux encore, dégrafant ma cape et remontant mes manches, je pris part à l'édification. Il eut un instant d'hésitation quant à la réaction à adopter, mais haussa les épaules.

La nuit tomba. Mon taciturne compagnon ouvrit la bouche et, avant qu'il puisse dire quoi que ce soit, je pris la parole :

– Je sais, je dois partir. À demain.

L'aubergiste ne me posa aucune question, mais son silence valait à la fois jugement et interrogatoire. J'ingurgitai rôti et potée et filai à ma couche sans demander mon reste. Quelques instants plus tard, je dormais.

J'arrivai sur le chantier peu avant l'aube. L'homme était déjà là, encadré de torches. Il opina, sans émotion et nous travaillâmes tout le jour. Ce fut mon quotidien durant presque deux semaines. Alors il me regarda et me dit :

– Partez.

Je laissai passer quelques secondes.

– Non.

Imperceptiblement, il haussa le ton.

– Partez.

– Hors de question.

– C'est achevé, je vous remercie. À présent, partez.

Je m'avançai.

– Vous pensez que je ne sais pas ce que vous avez construit ? Ils sont peut-être idiots, en bas, mais je connais l'art de la pierre, et cette tour est une prison.

J'eus l'impression fugace qu'un sourire allait se dessiner sur son visage, mais il ferma simplement les yeux, baissa la tête, les rouvrit et :

– Partez. Il est plus que temps. Les derniers ajustements doivent être faits avant que demain n'arrive, et je ne peux les faire que seul.

Je regardai cet homme avec qui j'avais partagé le gruau quotidiennement durant les treize derniers jours. Malgré sa folie, il avait quelque chose de touchant. D'envoûtant.

– Je m'en irai lorsque je saurai à qui est destinée cette prison à ciel ouvert.

Il partit d'un large éclat de rire. Sans malice, sans moquerie, comme si je lui avais confié un mot plaisant. Je m'attendais à ce qu'il réponde, mais il me tourna le dos et pénétra dans la forteresse.

Pierre après pierre, il se mit à obturer l'unique entrée. Je le laissais à son œuvre et, alors qu'il ne restait qu'un orifice suffisant pour que je puisse y passer, je m'y glissai. D'un geste leste, j'empilai suffisamment de gravats pour combler le trou et, saisissant une masse, je frappai de toutes mes forces sur la clé de voûte de la porte condamnée afin d'en interdire la réouverture.

Ce n'est qu'à cet instant, je pense, qu'il réalisa ce qui venait de se produire. Il se jeta sur

moi, me secouant vivement, hurlant et tempêtant, mais je restai impassible. Enfin, épuisé, il s'assit sur un rondin et se prit la tête entre les mains.

Je m'assis à son côté, lui pris la main et, doucement, me mis à lui parler :

– Nul ne devrait avoir à affronter seul ses démons.



Je ne raconterai pas, ici, ce que nous avons vécu durant plus d'une année. C'est notre secret et cela le restera. Sachez pourtant, vous qui habitez dans le village en contrebas, que les cris que vous avez pu prendre pour provenant d'un fou ou d'une bête sauvage furent, le plus souvent, ceux de plaisirs m'ayant marqués au plus profond de la chair et que j'attends avec impatience de retrouver.



*Juillet 2016 – Brûler d'impatience*

---

## Trop en faire

« Tut ». Ça a fait « Tut ». Quelque part par là.

J'étends la main, cherchant vaguement mon téléphone dans l'inimaginable bazar de ma table de chevet. Dans un demi sommeil, je sais que ce « Tut » signifie que j'ai un message. Une notification. Le spasme soufiteux d'un parallélépipède électronique cherchant à manifester son désir de solliciter mon attention. Un « Tut ».

Instant privilégié entre tous : j'arrive à atteindre ledit téléphone sans trop de dégâts. Tout juste entends-je un bouquin heurter le sol par la tranche.

Déverrouiller. S'y reprendre à deux fois pour accéder aux messages. « Je suis désolée, Maître, un contretemps, j'aurai deux heures de retard. ».

Je me redresse. Deux heures de plus à l'attendre. Impression d'insupportable. Je passe sous la douche afin de me défaire des restes de sommeil qui s'accrochent à mon esprit. J'essaye de me dire que je dois profiter de ce temps supplémentaire pour faire les choses bien. Pour les faire mieux.

Alors que j'ajuste mon col, j'ai une idée de génie. Pourquoi ne pas commencer par un accueil romantique ? Des bougies, un repas en tête à tête. Quelque chose qu'on n'a jamais fait, en fait, toujours trop pressés que nous sommes à vouloir dévorer l'instant présent, quitte à dévorer l'autre.

L'idée fait son chemin. Je prépare la table avec soin, arrange le séjour, mets le couvert. Bougeoirs, bougies, allumettes. De ce côté-ci, rien à redire.

Cuisine. C'est mon rayon. J'assure. On va commencer par faire de petits friands au fromage. Je prépare ma détrempe, me lance dans le tourage. En parallèle, je fais revenir des légumes dans un peu d'huile pendant que mon émincé de veau s'épanche dans une marinade de citron, sel, ail et romarin. Préchauffage du four. Parfait.

Je deviens fébrile. Elle va arriver, mais elle aurait déjà dû être là. S'il n'y avait pas eu ce retard, ma main serait déjà sur sa peau, nos souffles...

– Bor... salino !

Je me suis brûlé. Comme une andouille – l'image fait sens – au bord de la poêle. Perdu dans mes pensées, j'ai mis du temps à m'en rendre compte et une longue strie brune marque mon index gauche que je passe immédiatement sous l'eau. La boursoufflure est contenue.

– Pu... lsion !

Les légumes sont passés en quelques secondes de « délicatement dorés » à « marginalement croustillants » et entament leur lente migration vers « abusivement carbonisés ». D'un geste leste, je décale la poêle, et coupe le feu. Je cherche à me calmer. Je passe ostensiblement de l'impatience de retrouver ma belle à la panique que rien ne soit prêt à temps. Je m'applique à la confection des friands, huile une plaque et enfourne. Au moment où je m'apprête à me redresser, « Tut ». Je tends la main pour saisir le téléphone mais, la faute à la manique qui protège ma main, celui-ci m'échappe, et glisse sur l'intérieur de la porte du four.

– Mer... cure !

Ma main a instinctivement jailli pour récupérer le fuyard. La mauvaise. Celle qui n'a pas de gant. Sous l'effet de la douleur, je lâche à nouveau le téléphone qui va se répandre en pièces détachées sur le sol de la cuisine.

Je tente de remonter l'objet du délit – évidemment accompagné de ma maladresse – lorsqu'on frappe à la porte. Je regarde l'heure ; ce ne peut-être qu'elle. Rien n'est prêt. Je vais lui ouvrir, un tournevis à la main, deux doigts enrobés de gaze. Elle me regarde, souriante comme jamais et, une fois qu'elle a fini de me déshabiller du regard, tout en fixant avec gourmandise tantôt ma main endolorie, tantôt celle qui tient l'outil pointu, elle lance :

– Alors, Maître, on commence à jouer sans moi ? Vous auriez pu m'attendre, au lieu de jouer les impatients.

Puis elle pose ses lèvres sur ma joue et plus rien n'a d'importance.

---

*Août 2016 – Coquillage et crustacé*

---

## La conque

– Bonjour bel homme !

Cela commençait mal. Très mal. La familiarité du marchand ambulant était pour le moins irritante. Néanmoins, il était connu pour avoir pour chaque client l'objet qui lui conviendrait le plus. Et si tel était vraiment le cas, alors peut-être était-il nécessaire de supporter ce tempérament à la limite du supportable.

– Bonjour monsieur.

– Ne me dites rien ! Regardez-moi !

Il recula d'un pas, jaugea le « bel homme » de pied en cap, inclina la tête dans une sens, dans l'autre, puis se gratta la barbiche en souriant.

– Ah, je vois qu'on est exigeant ! Mais je saurai trouver ce dont vous avez besoin ! Parce que votre bonheur fait le mien !

Si – au moins – il pouvait s'abstenir de ponctuer ses saillies de points d'exclamations, voilà qui rendrait les choses plus simples. Mais il semblait avoir besoin de réfléchir à voix haute en scandant ses inutiles réflexions.

Il s'arrêta. Fronça les sourcils, s'enfonça dans l'arrière boutique et en revint avec un coquillage aux dimensions impressionnantes.

– Une conque.

Il ne s'exclamait plus. Il murmurait.

– La plus grosse qui soit connue dans le monde. Et quelque chose me dit qu'il vous faut bien ça.

– Et... en quoi ce coquillage va-t-il pouvoir m'aider ?

– Il sera votre confident et saura apaiser le feu ardent qui vous consume. Murmurez sans crainte les passions qui vous dévorent près de l'orifice que voilà, et votre corps et votre âme en

seront soulagés.

– Si l'on ne m'avait pas dit le plus grand bien de vous, je vous aurais traité de charlatan, monsieur.

– Je vous comprends, moi-même ai-je parfois l'impression d'en être un. Aussi, et comme pour tous mes clients, vais-je vous demander de respecter une promesse.

– Et quelle est-elle ?

– Au crépuscule de votre vie, revenez me voir et rapportez-moi la conque. Vous me direz alors si elle vous a été utile ou non.

– Si vous voulez. Combien vous dois-je ?

– Rapportez-moi la conque. Ce sera un prix tout à fait convenable.

Des jours durant, l'immense coquillage resta sur son bureau. Il y jetait parfois un œil dubitatif, puis feignait de l'ignorer. Jusqu'à présent, il avait réussi à se contenir sans en avoir usage, mais ses démons intérieurs se faisaient de plus en plus pressants.

Ce matin-là plus qu'aucun autre, il se sentait la proie de pulsions d'une violence extrême. Il s'assit, approcha l'objet de sa bouche, et commença à chuchoter...

La prendre, avec une violence inouïe. Arracher ses vêtements, voir son corps nu frémir. Me saisir de ses longs cheveux et la projeter à terre. Me délecter de ses cris, de sa stupeur, de sa panique. Griffes. Frapper. Regarder les hématomes se former. Passer mes mains autour de son cou. La pénétrer de mon sexe. La sentir résister, puis se perdre.

Il souffla. Se détendit. Son dos, ses bras, sa nuque se détendirent, suivis par chaque parcelle de son corps. Il réalisa à quel point ce qu'il considérait comme un combat l'épuisait et, pour la première fois depuis bien des années, il se sentit libéré. Il regarda la conque, sourit, remercia en silence le marchand, et reprit sa journée.



*Sangler ses poignets et les attacher à une poutre, en hauteur. Faire claquer le fouet sur son dos jusqu'à ce qu'elle supplie. Caresser sa croupe, la chute de ses reins. Glisser un doigt, puis un autre. Saisir un sein. Planter un ongle. Verser le sang.*



*Prendre sa bouche. L'humilier devant les invités. Remonter sa robe et présenter son sexe glabre. Défaire son corset. La prendre, encore et encore. Se délecter de ses cris, de ses rugissements, de son désespoir.*

\*  
\*\*

*Inonder ses cheveux et sa bouche d'urine. Se promener avec elle dans les jardins du palais. Ne la vêtir que d'entraves de fer. Goûter sa bouche. Jouir en elle quand point le jour, quand le soleil est à son apogée, quand la nuit noie les dernières lumières, sous les étoiles.*

\*  
\*\*

*Des stries rouges sur sa peau de lait. Des larmes dans ses yeux. Du sperme le long de ses cuisses. De la sueur contre nos corps.*

\*  
\*\*

– Bonjour, monsieur.

– Bonjour mon brave.

Le marchand se retourna, posa les yeux sur la conque et remonta jusqu'au visage ridé de son client.

– Je crois qu'il est temps que j'honore ma part du contrat.

– Vous a-t-elle été utile ?

– À moi, cela est certain. Mais, plus encore, à bien d'autres.

Ils tendirent les bras. Le coquillage changea de mains.

– Qu'allez-vous en faire, à présent ?

– Ce n'est pas moi qui choisis du destin des objets. Peut-être trouvera-t-elle un nouveau propriétaire demain, dans un an, dans mille ans. Ou jamais.

– Je ne serai plus là pour le voir. Quant à vous, vous semblez n'avoir pas vieilli depuis notre première et dernière rencontre, aussi j'imagine que vous en serez témoin.

L'intéressé sourit, enroula un doigt dans sa barbichette ouvrit la bouche mais ne répondit pas. La conque était entre eux deux, allongée sur le comptoir.

– Je m'en vais, à présent. Je ne peux que vous dire « merci ».

– Je n'ai pourtant pas fait grand-chose.

– Cela a suffi.

Il sortit.

\*  
\*\*

– Bonjour belle enfant !

Cela commençait mal. Très mal. La familiarité du marchand ambulant était pour le moins irritante. Néanmoins, l'échoppe l'avait irrésistiblement appelée et, sans qu'elle sut pourquoi,

elle avait décidé de prendre son mal en patience et de supporter l'insupportable bonimenteur.

– Bonjour monsieur.

– Ne me dites rien ! Regardez-moi !

Il recula d'un pas, jaugea la « belle enfant » de pied en cap, inclina la tête dans une sens, dans l'autre, puis se gratta la barbiche en souriant.

– Ah, je vois qu'on est exigeante ! Mais je saurai trouver ce dont vous avez besoin ! Parce que votre bonheur fait le mien !

Elle cligna rapidement des yeux, manifestant à la fois son impatience et son exaspération. Il y avait tellement d'enthousiasme dans les exclamations du marchand que tout sonnait faux. Il semblait malgré tout y avoir un fond de sincérité derrière ses inutiles réflexions. Puis il s'arrêta. Fronça les sourcils, s'enfonça dans l'arrière boutique et en revint avec un coquillage aux dimensions impressionnantes.

– Une conque.

Il ne s'exclamait plus. Il murmurait.

– La plus grosse qui soit connue dans le monde. Et quelque chose me dit qu'il vous faut bien ça.

– Et... en quoi ce coquillage va-t-il pouvoir m'aider ?

– Il vous apportera ce dont vous avez besoin si vous savez l'écouter. Posez l'oreille près de la large fente que voilà, laissez-vous baigner de son histoire.

– Ça ressemble à quelque bagout de charlatan, monsieur.

– Je vous comprends, moi-même ai-je parfois l'impression d'en être un. Aussi, et comme pour tous mes clients, vais-je vous demander de respecter une promesse.

– Et quelle est-elle ?

– Au crépuscule de votre vie, revenez me voir et rapportez-moi la conque. Vous me direz alors si elle vous a été utile ou non.

– Si vous voulez. Combien vous dois-je ?

– Rapportez-moi la conque. Ce sera un prix tout à fait convenable.

*Septembre 2016 – Lapin*

---

## Madame Juliette Leroy

Un hurlement. Profond, primal, animal, sauvage. Qui fait fi de l'insonorisation, de la moquette épaisse et de la quiétude des bureaux. Un hurlement que, pourtant, tous ceux qui sont assis autour de la table connaissent et redoutent. Elle n'est pas contente – euphémisme – et la prochaine étape de l'expression de ce mécontentement va se matérialiser très probablement d'ici quelques secondes. Quatre.

Regards en panique.

Trois.

Visages blêmes.

Deux.

Mains moites.

Un.

Perles de sueur.

La porte de verre s'ouvre. Sa silhouette se découpe, grande, impressionnante. Terrible. Elle les toise, inspire, puis voilà que débute le deuxième acte.

Au milieu d'un nouvel hurlement, ils devinent de nombreux noms d'oiseaux et d'oiselles,

aux teintes colorées. Quelques allusions à leur sexualité, aussi. À leur incapacité, assurément.

Puis elle laisse choir la somme de leur labeur. Quinze jours ouvrés, trois semaines à se creuser les méninges, à tenter absolument d'éviter ce qui est précisément en train de se passer à l'instant même. Le projet « lapin » est manifestement un échec. En tout cas, à ses yeux.

Léo est le premier à chercher à prendre la parole. En réalité, son début de phrase se télécope avec celui commencé au même instant par Judicaëlle. Autant dire qu'ils annihilent mutuellement leur tentative de défense. D'un regard, elle les intime au silence. Elle seule sait. Elle va leur délivrer Sa Bonne Parole. Ils ont intérêt à écouter. À s'imprégner. À retenir.

– Lamentable. Je n'ose me rappeler à combien s'élève le salaire qui vous est versé pour me présenter des projets aussi lamentables que ça. On vous dit « lapin », et vous ne trouvez rien de mieux que les habituels clichés du lapin de Pâques, d'Alice au pays des merveilles, d'un lapin de magicien et de Panpan.

Elle lève les yeux au ciel.

– Panpan. Outre les problèmes de droits, vous imaginez l'abêtissement dans lequel vous vous vautrez ? Nos clients attendent des idées, pas une insupportable resucée de généralités vues et revues.

Ils serrent les dents. Ils savent qu'après cette relative accalmie, elle va rester silencieuse quelques secondes. Elle est silencieuse. Puis elle va se remettre à hurler. Elle hurle. Avant de les congédier tous. Elle les congédie.

L'espace de travail s'est vidé. Les quatre assistants n'ont pas attendu leur reste ; les quelques personnels de passage avaient déjà compris dès les premières secondes que s'éclipser était la meilleure chose à faire.

Elle est donc seule, au milieu de feuillets disséminés un peu partout. Elle s'approche d'un poste téléphonique, décroche, avant d'appeler l'accueil :

– Allô Ibrahim ? Alors, ça s'est passé comment ?

– Ce n'est pas Ibrahim, c'est madame Leroy et gardez le silence avant de dire quelque chose que vous pourriez regretter. J'ai besoin que quelqu'un vienne faire un peu de ménage.

– Bien, madame Leroy, je transmets l'information au préposé de l'étage.

– Merci, au revoir.

– Au revoir, madame Leroy.

Tous des abrutis. Qu'on ose encore lui dire qu'elle a su s'entourer des meilleurs, et elle les éjectera sur Mars. Avec le lièvre.

Elle retourne à son bureau, se retourne au moment de fermer la porte et, l'air absolument désolé en constatant l'état pitoyable de la pièce, s'enferme.



Elle se cale dans son immense fauteuil de cuir. Un des rares plaisirs qu'elle se soit permis en acceptant le poste : disposer d'un siège qui lui rappelle les méchants de James Bond. Elle le fait pivoter pour faire face à l'imposante baie vitrée qui donne sur une autre immense baie vitrée : le gratte-ciel d'en face, de l'autre côté de l'avenue.

La violence laisse progressivement place à l'aigreur, puis à la tristesse et, enfin, à l'épuisement. Elle s'endort sans même s'en rendre compte, et rêve.

\*\*

– *En retard, toujours en retard, encore en retard !*

– *Mon pauvre monsieur – si je puis me permettre d'appeler un lapin « monsieur » ? – comme je vous comprends ! Moi aussi, je connais ça ! Les projets, les dossiers, les conventions, les contrats... toujours en retard.*

*L'animal sursauta.*

– *Une humaine ? Encore ? Ouh, vous devriez filer, la dernière humaine qu'on a eue ici, ça ne s'est pas particulièrement bien fini.*

– *Ici ? Où ça, ici ?*

– *Au Pays des Merveilles, voyons ! Enfin, « des Merveilles ». C'est un peu comme une « République Démocratique » chez vous, en fait. Mais arrêtez tout de suite et filez, je suis irrémédiablement en retard. Tenez, je vous annonce tout de suite la couleur : ne buvez pas ce qu'il y a dans les fioles, ne mangez pas les biscuits. Et puis tout ça est une allégorie du passage à l'âge adulte, n'est-ce pas ? Je suis le lapin blanc de la pureté, toujours en retard pour devenir un autre, et la Reine de Pique représente...*

– *... vous voulez parler de la Reine de Cœur, j'imagine !*

– *Ah non, la Reine de Pique ! Ça a été suffisamment de travail pour repeindre les cœurs, les retourner et leur mettre une queue... on s'est d'ailleurs demandé quelle taille devait avoir la queue en question, il y a même eu des colloques, des séminaires, des réunions... mais on a fini par s'accorder que, puisqu'à la place du petit cœur rouge on avait un grand noir, la queue devait être énorme.*

*Là-dessus, voilà le lapinidé qui disparaît en riant, sous les cris inutiles à la première personne de la rêveuse :*

– *Votre blague raciste et sexiste n'est même pas drôle, vous devriez avoir honte ! Ce rêve lui-même est une farce de mauvais goût, et...*

*Le lapin qui revient, aussi sec :*

– *Avez-vous remarqué qu'en prenant un peu de recul sur la forme d'un cœur, on devine un joli fessier ou une magnifique paire de seins ? Mais ce n'est pas pour cette information capitale que je suis à nouveau devant vous : on est dans un récit initiatique, il faut donc qu'il y ait une dimension de passage, très intellectuelle, avec beaucoup de finesse – c'est important, ça, la finesse, même si je*

*dois avouer qu'une bonne taille ça peut faire du bien là où ça passe – alors comme nous n'avons que peu de temps, permettez-moi de vous offrir cet olisbos en os – oh ça rime – de kiki de Jabberwocky – oh, ça rime aussi ! Bien le bonjour chez vous, souriez un peu plus n'oubliez pas que vous êtes filmée. Ce rêve peut contenir des traces de fruits à coque, du gluten et du lactose et a été expurgé de tout élément soumis au droit d'auteur.*



Juliette Leroy se redresse péniblement. Son bureau, plongé dans l'obscurité, lui paraît totalement étranger. Elle se lève, déroule ses épaules, fait quelques pas. Le détecteur de présence se met à bipier, elle décroche son téléphone et tape sur le combiné un code de sécurité indiquant qu'il s'agit bien d'elle et que tout va bien. Puis elle allume l'éclairage et jette un œil à la salle de travail déserte. Le ménage a été fait. Plus une trace de son accès d'humeur. Peut-être a-t-elle été un peu dure, mais tout de même, ils savent que leur présence ici les astreint à un minimum de qualité.

Elle tourne autour des tables disposées en U. Laisse nonchalamment glisser un doigt sur la surface lisse des plans de travail – moins pour vérifier la propreté que par tic comportemental. Elle est soulagée qu'un brin d'apaisement s'installe en elle et s'apprête à pardonner à ses collaborateurs lorsque la pulpe de son index accroche une feuille de papier coincée entre deux tables.

Froncements de sourcils.

Moue dédaigneuse.

Doigts qui extirpent sans ménagement un carré de manuscrit. La partie supérieure d'une feuille d'un cahier d'écolier, d'un format qu'on ne trouve plus que rarement une fois entré dans la vie active. Une belle écriture à l'encre s'en détache, d'un bleu soutenu. Curiosité nocturne, elle s'assied à un bureau qui n'est pas le sien et commence sa lecture.



*Il y aurait eu un lapin blanc pour te prendre par la main. Tout simplement parce que je n'aurais jamais eu le courage de le faire moi-même. Alors il y aurait eu cet animal velu, blanc, neurasthénique, s'accrochant à une montre à gousset arrêtée pour se repérer dans le monde, et il t'aurait montré le chemin vers mon pays. Que je n'ose appeler « des Merveilles », mais qui est mien, quel que soit son nom. Le lapin t'aurait prise par la main, et*



Elle tourne et retourne le feuillet. Rien de plus. Écarte les tables où elle l'a trouvé, sans pour autant voir la suite. Elle remarque, pourtant, un fin trait de crayon qui part du point exact où se trouvait le papier, traverse la table, descend par un pied, s'étend sur le sol et la mène au coin d'une plinthe. Autre papier, coincé, à peine caché. Le papier est le même, mais l'écriture différente. Plus serrée, plus étroite.



*tu l'aurais saisie avant de réaliser ce qui t'arrivait. Ferrée. Prisonnière. Une si petite main – patte ! – et, pourtant, impossible de s'en défaire. L'animal t'aurait entraînée à sa suite dans un tunnel sombre, où tu aurais entendu des cris, des gémissements, des « encore », des « non », des « oui », des suppliques, des orgasmes. Tu aurais eu peur, tu aurais été inquiète, tu aurais deviné des barreaux, des cellules, des démons cornus qui torturent et jouissent, des femmes tourmentées ou avides de toujours plus. Le lapin se serait arrêté et t'aurait demandé « on s'arrête ici ». Tu aurais hésité, surprise de cette seconde de réflexion, avant de répondre « non ». Il aurait ri, amusé, avant*



Le trait de crayon qui file. Mur, cadre de porte, goulotte électrique. Papier. Nouvelle écriture.



*de vous entraîner à nouveau avec lui. Le tunnel aurait débouché vers un paysage sans fin, verdoyant. Le lapin se serait arrêté et vous auriez peut-être aperçu à genoux devant vous l'ombre que je suis, suppliant pour un baiser, pour une caresse, peut-être même juste pour la profondeur de vos yeux, une gifle, vos mains autour de mon cou, de mes poignets. Vous auriez peut-être perçu combien j'étais prêt à me jeter à vos pieds sur un simple geste, un simple mot. Mais votre lumière n'a que faire d'un peu d'ombre et n'aurait rien fait de plus que m'éclipser encore un peu plus, me diluant pendant que*



Porte, nouvelle pièce, escaliers, rampe, feuillet. **Des pleines et des déliées travaillées.**



*tu aurais repris ta route. Te demandant ce que tu cherches, finalement. Suivre le lapin, ou te*

trouver toi-même ? Écoute, la réponse est au creux de ton oreille. Oh, je sais, je triche, c'est moi qui la souffle. On jouerait à la traînée et à la personne sadique. Évidemment, tu serais la traînée, et je murmurerais tout ce qu'on peut imaginer vouloir faire lorsqu'on est ainsi que je suis. Tu mouillerais – oui, je sais, c'est trivial, mais appelons une chatte « une chatte », non ? – et tu aimerais ça. Évidemment, tu ne dirais rien. Ce ne serait pas pour toi, ce serait une erreur, et la chaleur de ton entrecuisse serait un accident inopportun. D'ailleurs, tu es déjà partie, n'est-ce pas, Juliette, que tu es déjà partie pour



Elle est déjà partie pour lire la suite. Le lapin l'a eue. Elle accumule les feuillets. Compare les écritures. Elle en distingue cinq. Ses quatre collaborateurs et l'homme d'entretien ? Aucune certitude possible, mais le jeu semble trop bien organisé pour qu'il en soit autrement. Mais pourquoi ? Pour quelles raisons ? Elle arrive au dernier papier. Inquiète. Il est enroulé, un peu plus long que les autres. Écrit à plusieurs mains, en alternance.



*Juliette – Madame Leroy – Nous nous sommes permis de vous écrire des choses qu'on ne s'est jamais permis de vous dire – et nous ne nous permettrons jamais de le faire – mais nous tenions à vous dire que malgré la terreur – la crainte – la pitié – la sévérité – l'injustice – la fermeté que vous pouvez avoir à notre égard – au mien aussi – nous vous aimons. Tous – Toutes – Tous – Toutes à notre façon, avec nos désirs – nos élucubrations – nos fantasmes. Pourtant, il nous est impossible de poursuivre – impossible – hors de pensée – et d'imagination. Vous ne nous faites pas confiance – vous nous détruisez – et en plus, avec tout ce que j'ai écrit à propos de toi... – donc ceci est une façon de vous dire « adieu ». « Adieu ». « Au revoir ». « Ciao ». « Avec regrets ». Nous voulions vous montrer que nos idées, qui vous semblaient si dépassées, pouvaient être capables de vous saisir – de te toucher – et en plus, Panpan, c'est quand même un super coup vu ce qu'il fait avec sa queue – mais non, c'est avec son pied – ah oui – bon, en fait, oubliez ce qui a été dit. Bon courage pour la suite, en tout cas.*

Le texte s'arrête ainsi. Le fil de graffite gris s'interrompt en un nu dans lequel elle se reconnaît. Attachée. Elle se demande qui l'imagine ainsi. Ibrahim ? Judicaëlle ? Léo ? Xuan ? Ou cet employé qu'elle saurait à peine reconnaître, qu'elle ne peut nommer et qui s'occupe des bureaux depuis plusieurs années ? Elle croit reconnaître de trait de Judi. Ou de Brahim. Impossible à savoir.

Elle s'assied sur une marche. Repasse les feuillets un à un. Aimerais les appeler, les uns après les autres, pour s'excuser. Mais comment les regarder en face, après avoir lu ces mots ?

Elle remonte à son bureau. Le cœur gros, mais c'est souvent ainsi qu'il se manifeste lorsqu'on l'oublie. Au beau milieu de ses dossiers trône une carotte taillée en forme de pénis. Un petit mot, de l'écriture nerveuse souvent grivoise : « Pour donner à manger au lapin – ou à la lapine ».

Elle sourit, malgré elle, et se cale dans son fauteuil. L'aube donne un aspect irréel au bâtiment d'en face.

Elle commence à griffonner quelques idées à propos d'un mystérieux lapin blanc et d'une reine de pique qui redeviendrait de ~~en~~ cœur.

Octobre 2016 – Mythologie

---

# Cryptoanthropologie

– ... et c'est ainsi que se clôt notre cours sur la civilisation Nok. La semaine prochaine, nous changerons de continent et... Oui, mademoiselle ?

– Excusez-moi, madame, mais je voulais savoir si nous avons la possibilité d'étudier les Qanao dans le courant de l'année.

La professeure descendit du bureau, un air amusé éclairant son visage.

– Voyez-vous ça. Les Qanao, donc. Puis-je vous demander si vous êtes une adepte des théories du complot et autres joyeusetés ?

– Euh, non madame, j'ai juste lu un court article dans une revue, à propos d'une découverte révolutionnaire, du coup je me demandais si nous allions l'aborder... vu que c'est d'actualité.

– Il nous reste une dizaine de minutes. Je pensais vous soumettre un contrôle des connaissances rapide, mais je vais prendre un peu de temps pour parler de cette prétendue civilisation Qanao. En préambule, je souhaite vous préciser qu'à mes yeux, il s'agit de quelque chose relevant de la cryptohistoire ou de la cryptoanthropologie : en effet, rien aujourd'hui ne permet de confirmer l'existence de cette civilisation.

Elle prit appui sur le bureau massif, et s'y hissa, ainsi qu'elle avait l'habitude de le faire, puis toisa la centaine d'étudiants suspendus à ses lèvres.

– Évidemment, je vous parle d'un truc improbable, et vous voilà toutes et tous plus attentifs que jamais. Enfin... un peu d'histoire — la vraie, cette fois-ci, pour que vous compreniez bien mes doutes sur cette affaire.

« Il y a de ça huit mois, des manuscrits ont été découverts dans les archives de l'Université de Bologne. Un fond de documents *a priori* jamais côté, laissé dans un coin depuis des décennies voire des siècles. Ils concernaient tous cette civilisation Qanao. Les manuscrits ont été

authentifiés comme ayant été rédigés au cours du XIII<sup>e</sup> siècle, dans un latin universitaire. L'affaire aurait pu en rester là, si ce n'est que dans les deux mois qui ont suivi, d'autres manuscrits, tous de la même période, ont été exhumés d'archives des universités d'Oxford, Montpellier et Salamanque. Auteurs différents, dans un latin approximatif ponctué d'ancien anglais, d'ancien français ou en galicien. Tous décrivant une expédition en terre Qanao, ou Canaö, ou Qanau, qui aurait eu lieu quelques années avant leur rédaction.

Elle reprit son souffle et continua :

– Des éléments ont permis de retrouver le supposé emplacement géographique des tribus Qanao : dans une région scandinave aujourd'hui disparue à cause de la montée des océans. Les deux expéditions sous-marines n'ont rien rapporté de probant. Il est possible que nous soyons en présence d'une farce d'une très grande finesse, destinée à nous interroger, nous surprendre, ou se moquer de nous autres. Une forme avancée de Codex Seraphinianus, ancrée dans la réalité, ou que sais-je.

Une main s'était levée.

– Oui ?

– Mais que disent les écrits retrouvés, madame ?

– Eh bien disons qu'ils présentent une civilisation arrivée à un équilibre social assez original – équilibre somme toute assez relatif étant donné que les Qanau, s'ils ont existé, ont probablement disparu à cause de celui-ci. Avec pour fondement un équilibre de pouvoir : la moitié du temps appartient aux hommes, l'autre moitié appartient aux femmes. Du milieu de la nuit au milieu du jour, les femmes ont un contrôle total et complet sur la vie. Le reste du temps, ce contrôle est dévolu aux hommes.

– Une forme de genrarchie équilibrée ?

Le jeune homme qui avait pris la parole ne s'était pas manifesté auparavant. Elle n'aimait pas ça mais se résolut à répondre à la question :

– Si l'on veut, avec les limites que cela apporte : des querelles de pouvoir, de la violence, des *vendetta*, le désir d'utiliser l'autre genre au plus pendant le temps qui était imparti... les témoignages sont assez clairs quant à l'influence d'un tel découpage sur les pratiques sexuelles, la justice, la législation, les équilibres sociaux, les sacrifices humains... j'ai moi-même eu accès à ces documents ; ceux de Salamanque, en particulier, proposent des croquis explicites. Ceux de l'université de Coimbra sont aussi particulièrement intéressants grâce aux témoignages qui ont été recueillis. Le contenu de ceux de Montpellier offre un regard différent, s'attardant au bestiaire mythologique Qanau, décrivant les raisons pour lesquelles leurs divinités auraient imposé cet équilibre : le Jour et la Nuit, ayant enfanté le premier homme et la première femme, n'auraient pas été en mesure de s'entendre sur qui aurait l'ascendant sur l'autre. D'où leur décision d'une forme de garde alternée. Enfin, il y a matière pour les années à venir, pour

peu que l'on donne foi à ces calembredaines – je vous prie d'excuser l'utilisation d'un mot désuet, c'est pour rester polie. Allez, l'heure est passée, filez. N'oubliez pas, la prochaine fois, nouveau cours. Et que l'on ne me parle plus des Qanau !

L'amphithéâtre se vida lentement. Une fois seule, la professeure se retourna et frappa rageusement le bureau.

– Bon sang, pourquoi ai-je parlé de Coimbra ?! Le manuscrit n'a pas encore été découvert, il va falloir que je fasse un peu plus attention !

Une ombre se détacha d'un pilier de la salle et s'approcha :

– Très chère, il faudra vous en soucier, mais pas maintenant. Midi vient de sonner et j'ai quelques besoins à satisfaire.



*Novembre 2016 – Là-haut*

---

## Rouge

– Ça y est.

– Oui.

– J’aimerais trouver une phrase, un truc qui resterait. Autre chose que « putain, ça fait du bien après toutes ces semaines ».

– « Ah ouais, c’est vraiment rouge, en fait » ?

– Ou alors je pète. Juste une énorme flatulence dans le micro. Pour les décennies à venir, le premier son humain en provenance de Mars serait l’expression du mécontentement de mon système digestif ayant subi les outrages de la nourriture liquide.

– Quelque chose me dit que ce serait coupé au montage. Enfin, en tout cas, il va falloir que tu trouves quelque chose à dire, parce que le sas est prêt, et que malgré tout, même si c’est avec quelques longues minutes de décalage, on est en direct avec la Terre. 5... 4... 3... 2...

Elle descend la première. Ils ont tiré au sort qui aurait le privilège d’être le premier être humain à fouler le sol de la planète rouge. Elle fait quelques pas. Lui la suit, tenant la caméra. Ils sont les seuls rescapés de l’accident qui a anéanti toute opportunité de retour. Et elle se demande comment rester dans l’histoire. « Un petit pas pour la femme », ça aurait un peu de classe. Un écho à l’histoire, la pincée de féminisme en plus.

Lui ne regarde pas au loin. Il a les yeux fixés sur le scaphandre devant lui. Il tente de faire la mise au point, mais ne pense qu’à une chose : « quel dommage que ses magnifiques courbes aient à s’effacer derrière l’ample combinaison brune des spationautes ». Ils sont sur Mars, et il pense juste à pouvoir la prendre dans les bras. À couper le cordon une fois pour toute avec la Terre – à quoi bon le maintenir, d’ailleurs, puisqu’ils ne reviendront jamais ?

– Et voilà, ça y est, tu peux venir, il va leur falloir des plans des paysages, de notre module et de ce qu'il reste de la station scientifique.

– Ah euh. Ok.

Il s'approche, découvre la pesanteur de Mars, fait une prise des montagnes à l'horizon, tente un travelling maladroit jusqu'à avoir le Soleil dans son champ, puis fait le tour du module qui leur a permis d'atterrir – faut-il dire amarsir ? – sans trop de difficultés, puis de l'immense station scientifique, gravement endommagée suite à un incendie et qui les a précédés de quelques heures.

Une partie restera inutilisable ; le SEC – Système Écologique Clos – par chance, semble être réparable. Mais à part prolonger leur agonie de quelques semaines à quelques mois, quel intérêt ?

Elle s'approche de lui. Ils ont désactivé la transmission avec la Terre. Ils sont seuls. Ils regardent un point dans le ciel – dans leur ciel.

– Tu crois qu'ils nous regardent, là-haut ?

– Ils doivent essayer, oui. Mais bon, en vrai, c'est nous qui sommes là-haut.

Elle rit.

Lui non.

– Tu sais, ça risque d'être compliqué.

– Ouais. Il faudrait s'y mettre tout de suite.

– Je ne parlais pas de ça.

– On mourra quand on mourra.

– Je ne parlais pas de ça non plus.

– Ah oui. Ne t'inquiète pas, il y a plus désagréable.

– Hein ?

– Tu crois que je ne sais pas que tu me mates du coin de l'œil en permanence ? Depuis quand... laisse-moi réfléchir... Je dirais depuis la première séance dans la piscine.

– Depuis la première rencontre, plutôt mais... c'était si visible ?

– Si tu avais été Superman, tu aurais mis le feu à ma combinaison plus d'une fois. Et vu que je passe mon temps au milieu des bonbonnes d'hydrogène, je pense qu'il vaut mieux que tu sois juste normal.

– Ça ne te gêne pas trop ?

– Au début un peu, je crois. Maintenant, plus du tout. Puis...

– Puis ?

– On est un peu comme Adam et Ève, quelque part, non ?

Il tourne sur lui-même.

– Ouais, enfin, on s'est planté de chemin parce que le jardin d'Éden, il est un peu fait de

sable, de poudre et de roche...

– Parfait, commençons par ça alors. La remise en état du SEC. De toutes façons, si on veut commencer à chier dur, il va nous falloir faire pousser des légumes. Et voir si les poules ont tenu le choc de l'arrivée.

– Tu crois qu'ils disaient vrai ?

– Quand ?

– Quand ils ont parlé d'envoyer une mission de récupération sous deux mois.

– Ça te semble réaliste, toi ?

– Non.

Il hausse les épaules.

– Faudra qu'on fasse avec. Déjà, on n'a pas fini carbonisé à mi-chemin, nous.

– Pas faux.



– Ça fait combien de temps qu'on n'a plus eu de contact avec Mars ?

Il connaît la réponse. La question est rhétorique, mais il a quand même sa réponse :

– Vingt-deux jours. Après deux mois sans problème.

– Et toujours aucune idée de ce qui s'est passé ?

– Rien. On sait juste qu'ils sont toujours vivants grâce aux signaux de l'ordinateur de bord.

– Vivants, avec de l'énergie. Une panne ?

– On a tout lieu de penser que la coupure est volontaire.

– Mais pourquoi ?

– Vous aimeriez avoir votre téléphone personnel en ligne en permanence avec votre patron ?

– Donc ce serait... une question d'intimité ?

– D'intimité, oui. Peut-être pas uniquement.

– Vous en savez plus ?

L'ingénieur en mécanique ondulatoire se gratte la tête. Son patron serait-il simplement affectivement inapte ? C'est peut-être ça.

– Il ne vous a pas échappé la... proximité entre G. et H., n'est-ce pas ?

– Je... oui, bien sûr.

– Que dirait l'Agence si elle tombait enceinte, là-haut, sur Mars ?

– Que ce serait une folie ! Qu'il faudrait interrompre... qu'il...

– Et comment réagirait le public ?

La lumière semble se faire dans l'esprit du supérieur hiérarchique.

– Mal. Très mal. Elle est enceinte ?

– Aucune idée. Mais c'est possible. Ou pas. Il y a tellement de choses qui peuvent se passer dans l'intimité d'un couple et que le public n'a pas à savoir – le public incluant, évidemment, les collègues et... le patron – que tout est envisageable.

– Que fait-on alors ?

– On ne change rien. Pour le monde entier, il y a un problème technique radio. Pour la mission suivante, on suit le programme à la lettre, sans se préoccuper de ce qu'on peut trouver une fois là-bas. Et si jamais on a droit à un coup de fil, on prendra des nouvelles.

– Et s'ils ne tiennent pas jusque là ?

– L'humanité saura reconnaître leur sacrifice.

Soupir.



– Je coupe le lien ?

– Coupe ! Enfin, tu parles bien de celui avec l'Agence et la Terre ?

– Évidemment !

Il met la partie radio hors-circuit.

– J'ai réussi à réparer le four. Tu sais ce que ça signifie ?

– Qu'on va faire du poulet grillé ?

– Mais non, le four du labo, pas celui de la cuisine !

– Alors qu'on va pouvoir éventuellement réutiliser des métaux et du verre de la partie inutilisable ?

– Pas uniquement, tout dépendra de ce qu'on trouvera dans les sous-sols.

– Tu sais quoi ?

– Non ?

– La radio est coupée. Pour de bon. Ils ne peuvent pas la réactiver à distance.

Elle sourit. Lui aussi.

– On va au jardin ?

Ils courent. Traversent le coin pour les poules, le carré potager et le champ de céréales.

Ils arrivent sous une immense poutre d'acier.

– Je ne suis pas sûre qu'on puisse encore appeler ça une station scientifique.

Ils rient.

– Tu verras si mon fouet et mes cordes ne sont pas scientifiques !

– J'attends, j'attends. Mais faudrait-il encore que tu arrives à me rattraper !

D'un geste et sans ménagement, il la retient puis la plaque au sol. Ils sont déjà nus. Il la presse contre lui, la saisit par la taille, l'enserme, la dévore des mains, attire son bassin à lui,

s'enfonce en elle.

\*  
\*\*

– Il y a toujours des signes de vie ?

– Oui, toujours. Les images satellites nous montrent que la station a été transformée et agrandie. Il semblerait que le SEC tienne ses promesses. Heureusement, quelque part. La future mission a encore été repoussée ?

Le nouveau patron de l'Agence lève les yeux et plonge son regard au loin, là-haut.

– La future mission a été annulée.

*Décembre 2016 – boule ; enguirlander*

---

## Joyeux Noël

– ... compris devant l’rouleau à pâtisserie. Alors j’ai dit : On n’est pas là pour se faire engueuler, on est là pour faire la fête...

Je crois que je suis en communion avec le programmateur de la radio. Qui sait, peut-être que lui aussi redoute les fêtes de fin d’année et les interactions familiales plus ou moins agréables.

J’anticipe déjà la scène : la mère dans son coin, avec la grand-mère. Mon frère et son mari, ma sœur et – mince, elle est toujours avec son mec ? Un nouveau ? J’ai du mal à suivre. Au moins, c’est simple avec moi, je viens seul. Des années que je viens seul, au moins ça simplifie les choses : ils n’ont pas à supporter une pièce rapportée insupportablement réac, un beauf aigri et misanthrope. Remarquez, je suis certain qu’ils diraient qu’avec moi, ils ont déjà ça pour ponctuer les repas familiaux. En réalité, je suis plutôt du genre à fermer ma gueule. C’est épidermique, j’ai juste envie de leur dire que je m’en fous d’être avec eux, qu’on ne s’est jamais compris, que c’est pas à 30 ans passés que ça changera, mais que je suis trop poli – faible ? – pour m’opposer à la tradition.

Chiotte, voilà qu’il se met à neiger. Bon, on se calme, on va éviter de finir dans le fossé. Ralentir. Il doit rester quoi... 3 kilomètres ? 2,5. 2. C’est insupportable, on n’y voit rien. 1. Ah, voilà la dernière intersection. Le chemin de terre. La maison.

Je sors de la voiture, cours ouvrir le coffre, en tire le sac de cadeaux. Grimace. A-t-on vraiment besoin de se faire des cadeaux ? Ça gonfle tout le monde, c’est cher, pas assez ceci, trop cela. Je ferme le coffre. Ça tombe dru et il caille. Je cours jusqu’à la porte, me retourne, compte les voitures garées et enneigées. Je suis le dernier, et vu la quantité de poudre blanche accumulée, ils sont là depuis un certain temps déjà. Je frappe, j’entre.

– Bonjour !

Que j'aime l'hypocrisie de ce point d'exclamation.

– Alors maman, tout va bien ? T'as bonne mine ! [Je m'attendais à pire] Coucou grand-mère ! [non, je n'ai pas grandi, je ne grandis plus depuis presque 10 ans, c'est juste ta mémoire] Salut sœur ! [tiens, t'es seule cette année ? t'as trouvé personne pour te faire trin-gler pendant l'hiver ?] Joyeux Noël, frangin ! [ah, toi t'es toujours avec ton bellâtre, autant dire qu'on va vous entendre toute la nuit, j'ai bien fait de prendre des bouchons pour les oreilles]. Je n'arrive pas trop tard ? [le premier qui dit que si, je lui fais manger la terrine avec le plat en terre-cuite].

Je slalome entre les plus ou moins membres de ma plus ou moins famille. Dépose mon manteau, mon sac, mon baluchon.

– Juste une seconde et je suis à vous.

Je sors mon ordinateur portable.

– Oh non, tu ne vas pas commencer !

– Désolé maman, c'est pour le boulot, je dois juste répondre à un message urgent.

– On est le 24 décembre !

– Oh, ça alors, c'est fou, j'avais oublié ! Mais alors, c'est bientôt Noël ! En même temps, je comprends pourquoi j'ai pu oublier, je trouve que ça manquait de décorations... cela dit, avec ce que tu viens de m'enguirlander...

– Arrête de te moquer de ta pauvre mère, veux-tu ?

– Oui, oui...

Le code du réseau sans fil n'a pas changé depuis l'an dernier. Je me connecte, vérifie les nouveaux messages, et réponds à celui qui pose problème.

– Et voilà. Ce n'était pas très long ! Alors, quoi de neuf, vous ?

– Oh, rien de neuf, en un an on ne change plus trop, à nos âges.

Je me tourne vers mon frère. Il se met à sourire tellement grand en croisant mon regard que je sais qu'il sait que j'ai envie de sortir une connerie.

– Allez, sors-la, t'en meurs d'envie ! Faut bien qu'on ait le quota de blagues homophobes d'un dîner de Noël en famille !

Je deviens tout rouge. Je me marre. Il est mort de rire. Son copain aussi. La frangine aussi. La mère et la grand-mère n'ont rien saisi de la situation. Ça a toujours été ainsi entre nous : un regard suffit à faire passer des choses que les parents loupent quasi-systématiquement.

– Bon, allez, c'est pas tout ça, mais il n'y a bientôt plus de bois pour le feu, et si on ne le rentre pas tout de suite, il ne va jamais être sec à temps. Quelqu'un pour m'aider ?

– Oh non, nous on est dedans depuis trop longtemps, on ne va pas se risquer à sortir, ce serait mauvais pour notre santé. Mais merci de t'être proposé !

Fumiers.

Je sors.

Au moment où je ferme la porte, la sœur qui demande si elle peut utiliser mon ordinateur pour vérifier ses messages. Je crie que oui, qu'il doit être encore allumé et déverrouillé. Je m'enfonce dans un blizzard qui donne un aspect surréaliste à la scène.

Je remplis une brouette de bois que je m'échine ensuite à déverser devant la cheminée. Maman râle en disant qu'on ne rentre pas une brouette dans la maison. J'ai presque envie de lui dire que je peux repartir avec le bois et aller manger avec mon père si elle préfère, mais je me tais. Déjà parce qu'il est à plus de huit-cent kilomètres, ensuite parce que c'est Noël. Je finis de ranger puis retourne au coin des « jeunes ». Je tente de chambrer ma sœur sur son absence de compagnon, mais elle est trop futée pour me laisser une prise. Je réalise soudain que mon beau-frère (le mari de mon frère, donc) me regarde fixement depuis de longues secondes.

– Il y a un souci, Abdel ?

– Hum, non, rien, mais je suis certain d'avoir vu ton visage quelque part... mais impossible de me souvenir à quel endroit.

– Si je te rappelle mon frère, c'est un peu normal, mais qu'il ne s'inquiète pas si tu craques sur moi : t'es pas mon genre.

Rires.

– Non, non, je crois que c'est sur Internet. T'as pas ta photo sur un site ou un forum quelconque ?

– Euh si, sur un réseau social, sur mon client de messagerie instantanée et peut-être en deux ou trois autres endroits.

– Hm, c'est peut-être ça, on doit aller sur les mêmes sites.

Ça, je ne crois pas, mon grand. Vu que là où je passe les deux tiers de mon temps est un site de rencontre SM, ça m'étonnerait qu'on s'y croise un jour, avec ta tête de premier de la classe.

Je me tais. J'attends qu'on enchaîne sur autre chose. Il me fixe toujours. Ma sœur se lève pour casser une bûche, mon frère part en cuisine.

– Oh, bon sang, mais si, je sais ! Oh, c'est marrant, ça ! Tu ne traînes pas sur le site MM-SM ? « Mon monde SM » ? Et ton pseudo, c'est pas WolfDom451 ?

Si j'avais été une tortue, je serais passé en mode « carapace ». La tête dans les épaules. Il devrait le gueuler plus fort, l'abruti.

– Ah mince, je ne voulais pas te mettre mal à l'aise ! On y est aussi, avec ton frère ! Faut dire qu'on aime bien se

**– Je-ne-veux-rien-savoir !**

Je crois que j'ai répondu un peu fort. Même la grand-mère a entendu. Mais devant le manque d'intérêt de la scène, tout le monde repart à ses activités.



Ma sœur revient.

– Eh, Louise, tu ne devineras jamais où ton frère traîne !

– Oh, des détails croustillants ?

– Et pas qu'un peu ! Il est sur MMSM !

– Non ?!

– Eh si !

Il y a quoi, après le mode tortue ? Pangolin ? Tatou ? Un truc qui permette de disparaître à tout jamais de la surface de la terre.

Au bout de quelques secondes, je me redresse :

– Eh, minute Louise, comment tu connais ce site, toi ?!

– Ben j'y ai un compte depuis 6 ou 7 mois, pourquoi, t'es qui, toi, là bas ? Oh mais oui ! WolfDom avec un chiffre après ! Avec ton visage légèrement flouté sur ta photo de profil, je n'avais pas fait le rapprochement, mais maintenant ça paraît évident !

Arrivée du frère, en mode innocence et pureté.

– Quelqu'un pour m'aider à mettre la table ?

– On va tous s'y mettre et laisser à Émile la possibilité de nous regarder faire les sou-brettes !

– Pourquoi ?

– Parce que ton frère est WolfDom451 !

– Non ?!

– Bon, c'est pas un peu fini de m'outer en famille ? Et puis d'abord, vous êtes qui, vous, là-bas ?

Inquiétude du moment : pourvu que je ne me sois pas paluché en parcourant le profil d'un d'eux. J'essaie de fermer mon esprit à toutes les images auxquelles ça peut me renvoyer.

– On lui dit ?

– Allez, on lui dit !

Me dire quoi ? Que maman y est aussi ? Non, grand-mère ! Et qu'ils sont membre du groupes « famille et BDSM ». Youhou, bonnes fêtes !

– On te charrie, mon grand ! Aucun de nous n'y est, sur ton MMSM !

– Mais alors ?

– Quand j'ai pris ton ordinateur pour aller sur Internet, ton navigateur s'est immédiatement connecté dessus, rigolo !

– Et ça vous amuse de me faire flipper comme ça ?

Je suis mort de honte. Soulagé un peu, aussi, mais mort de honte quand-même. Et les boules aussi. **À moi tout seul, je participe pour quatre-vingt-dix pourcents à la décoration de la salle.**

– C'est rigolo, un peu. Tu te souviens quand tu m'as outé avec Abdel ? J'avais fait une sale

tête aussi.

– J’avais pas fait exprès !

– Ça, seule ta conscience le sait.

Il me fait un clin d’œil.

– Bon, cela dit, promis, du coup on arrête de t’embêter avec ton âme sœur.

– Comment, Émile a une âme sœur ?

Je me demande toujours comment la mère fait pour avoir une détection aussi fine et précise de certains mots-clés.

On répond tous les quatre d’une même voix :

– Non !

On rit.

– En tout cas, nous, on trouve ça sympa, tu sais ?

– Ah ?

– Ben entre Louise qui est nympho [elle dément en riant], moi qui suis homo, Abdel qui est homo [il dément aussi sec en riant aussi] et toi, je crois qu’on fait un joli mélange !

On regarde la mère et la grand-mère d’un œil suspicieux. À ce moment-là, je jurerais avoir vu l’aïeule faire un clin d’œil dans notre direction mais les autres m’ont dit que j’avais rêvé. On était en train de finir de mettre le couvert tous ensemble quand la grand-mère a fini par faire la blague que nous attendions tous :

– Et au fait, les amoureux, vous nous le faites quand le petit Jésus ?

Marc et Abdel se sont regardés sans rien dire. Le genre de regard qui n’a besoin d’aucun mots pour être compris. Et puis on s’est moqué d’Abdel parce qu’il avait pris du ventre.

*Janvier 2017 – Coup de fil*

---

## Imbroglia

– Allô ? Athéna ?

– Euh... oui ?

– Qui est à l'appareil ?! Ce n'est pas Athéna !

Il regarde le corps qui gît à ses pieds. Un homme entre deux âges, vêtu d'un complet bleu d'un autre temps, les tempes grisonnantes, une serviette de cuir brun. Tout sauf une gueule à s'appeler Athéna.

– Allô ? Qui êtes-vous, bon sang ?

– Je... hem... j'espère que ce n'était pas trop important, ce que vous vouliez dire à « Athéna », en fait.

– Pourquoi ? Que se passe-t-il ? Et qui êtes vous ?

– Hum, comment dire...

Une longue traînée de sang s'échappe du crâne de l'homme allongé, jusqu'à s'échapper dans le caniveau.

– Quoi ?!

– Il est comment, votre « Athéna » ? La cinquantaine ? Plutôt athlétique ?

– J'en sais rien. Je ne l'ai jamais vu. Entendu uniquement au travers d'un filtre. Mais je m'en fous de votre question, j'ai juste besoin de parler à Athéna !

– Ça va être difficile, en fait.

– Comment donc ?

– Il est, enfin, oui, non... si, on peut dire ça. Il est un petit peu mort. Beaucoup, en fait.

– ...

– Écoutez, je suis navré pour vous, il y avait un contrat sur sa tête, c'est moi qui l'ai eu, et voilà, c'est tout. Bon, maintenant je vais raccrocher, c'est bête, hein, mais votre « Athéna », il

a le même téléphone mobile que moi, avec la même sonnerie. Alors quand vous avez appelé, un réflexe idiot, j'ai décroché. Donc là, on va faire comme si rien ne s'était passé. D'accord ?

– Non, attendez !

– Quoi ?

– Vous pouvez pas me faire ça !

– Pourquoi ?

– Vous me mettriez dans la merde. Profondément.

– Euh... en fait... je m'en fiche un peu, vous savez ?

– Non, s'il vous plaît ! Vous savez qui vous venez de tuer ?

Un nouveau coup d'œil sur le cadavre.

– Un genre de courtier en assurance, un chef de projet, un agent secret en pré-retraite, un haut-fonctionnaire... en tout cas, quelque chose du genre.

– Peut-être. Mais vous avez surtout abattu Athéna V. ; je n'ai pas à vous dire de qui il s'agit ?

Un silence. Il essaye de recalculer l'image qu'il a sous les yeux avec Athéna V., autrice de littérature érotique sulfureuse.

– Mais... c'est impossible ! Athéna V. est une américaine d'une trentaine d'année !

– C'est l'image que nous avons construite. Je suis son agent. Et là, je n'ai plus d'Athéna. Et j'ai un contrat à respecter, avec la livraison d'un bouquin d'ici deux mois.

– Ah. C'est gênant. Vous savez écrire, j'espère !

– Moi non, mais vous, vous avez intérêt à vous y mettre, parce que je ne vais pas risquer ma carrière pour vous.

– Vous rigolez ? Je suis tueur à gage, moi, pas écrivain pour un lectorat frustré !

– Je ne rigole pas du tout. J'ai enregistré cette conversation, avec votre voix en clair. Si je n'ai pas un roman de quatre-cent cinquante pages d'ici fin février, je balance tout.

– Eh oh ! Cool, OK ? On se calme, on va trouver une solution.

– Il n'y a pas de solution. Avec un peu de chance, Athéna a des notes sur elle à partir desquelles vous pourrez broder. Sinon, bon courage.

– ...

– Et l'éditeur souhaite quelque chose de charnel et de transgressif, donc ne me faites pas de l'eau de rose.

– Att

« Fin d'appel ». Le téléphone s'éteint. Première chose, fouiller le corps, puis s'en débarrasser. Dans la sacoche, un dossier relatif à des opérations bancaires et une carte mémoire. Les documents papier finiront avec le corps, dans le béton cellulaire des fondations d'un quelconque immeuble. Les archéologues du futur remercieront les assassins d'aujourd'hui pour leur participation à l'avenir des recherches historiques. Reste le problème du téléphone,

qui doit être maintenu allumé en permanence, chargé, sous peine de quoi il risque de devenir inaccessible pour de bon. Sans compter la question de son abonnement, évidemment.

Historique des événements. Rappeler.

– Allô, Athéna ?

– Non, c'est moi. Enfin, vous voyez qui.

– Oui, Athéna, donc.

Soupir et grognement.

– Admettons. Je dois me débarrasser de ce téléphone. Je vous contacterai par un autre moyen plus tard. Je peux utiliser le numéro auquel vous répondez en ce moment ?

– Oui.

– Vous savez que c'est pas gentil, ce que vous faites.

– Et c'est un tueur qui me dit ça... ah, attendez, pour que je sois certain de votre identité, vous vous présenterez en disant que vous êtes la résurrection d'Athéna.

L'autre rigole et raccroche.

Cadavre éliminé. Bien, maintenant trouver l'adresse du pauvre type, passer chez lui et effacer toute trace d'Athéna s'il y en a. 38 Boulevard du Sud, 3eme étage. Cossu. Lumières éteintes.

Les étages sont avalés, la porte fracturée avec délicatesse. La bibliothèque est fouillée rapidement, le bureau avec méthode, l'ordinateur avec intérêt. Une paire de fichiers sont récupérés. Chemin inverse. Retour à la maison. Embrasser madame, embrasser les enfants, prendre une douche méritée, et s'atteler au travail.

Athéna – l'ancienne – a déjà bien avancé le nouveau roman, mais le style est pauvre, l'intrigue inexistante et ça manque de – comment a dit l'agent, déjà ? – transgression. Il y a du sexe, un rapport consenti du bout des lèvres, un peu de fétichisme. On présente les milieux *underground* de la capitale comme étant libertins et adeptes de drogues plus ou moins dures. Rien que du très classique.

« Tout sélectionner ». « Effacer ».

\*  
\*\*

– Athéna ?

– C'est moi-même.

– Ah, je vois que vous vous êtes enfin décidée à utiliser un filtre pour votre voix. Je préfère ça, vous entendre en direct me mettait mal à l'aise, ça vous rendait trop réelle. Enfin, j'ai bien reçu votre tapuscrit.

– Et ?

– Niveau style, je n'ai rien à dire. Agréable, travaillé, accessible tout en étant propre. Sincèrement, on a gagné en profondeur depuis votre résurrection. Non, ce qui m'embête, c'est le sujet.

– Sans blague...

– Je sais que j'ai demandé quelque chose de plus percutant, mais là... vous étiez obligé de partir sur une histoire de vengeance mafieuse dans les milieux interlopes internationaux ? Sur fond de relation incestueuse dans un couple frère-sœur qui dirige une milice et qui a une passion coupable pour... leur labrador ? Et qui copule en écoutant du Rachmaninov pendant que sont exécutés sous leurs yeux les familles de leurs ennemis ? Alors oui, les scènes sexuelles sont très visuelles, mais j'ai peur que le lectorat soit particulièrement désemparé. Vous avez une image à respecter, et la ménagère

– La ménagère de 30, 40, 50 ou 60 ans, je n'en ai rien à faire. Vous m'avez demandé quelque chose, vous l'avez. Vous l'avez montré à l'éditeur ?

– Oui.

– Et ?

– Il est très content du résultat. Il pense que c'est un excellent coup médiatique, il a mis son service de communication au travail pour choisir un bandeau percutant à placer sur le livre.

– Vous n'avez pas l'air enthousiaste.

– Je suis un peu fleur-bleue, il y a un peu trop de violence à mon goût dans votre roman.

– Moi qui vous croyais uniquement motivé par l'argent !

– Il faut croire que non...

– Bon, j'essaierai de faire un effort la prochaine fois.

– La prochaine fois ?

– Évidemment, vous ne pensez pas que je vais m'arrêter là, quand-même ? J'ai commencé la suite.

– Dans le même ton ?

– Oui, peut-être même encore plus sombre. Mais promis, pour vous, je vais y mettre un peu plus de sensibilité, **il ne sera pas dit que je ne prendrai pas en compte le petit cœur fragile de mon agent.**

*Février 2017 – Bordel ambient*

---

## Comédie

– Alors, il a dit quoi ?

– À ton avis...

– Il n'aime pas ?

– Pire que ça.

– Tu est viré ?

– Non, mais je pense qu'il s'en est fallu de peu. Ce qui est certain, c'est que je suis la risée du studio. Je te passe la liste des calembours auquel j'ai eu droit plus ou moins directement, sache juste qu'il y a un consensus sur *Mary Poppers*.

– Mais c'est nul, comme jeu de mot ?!

– Peut-être, mais ça fait même rire ton père.

– ... qui ne sait probablement pas ce qu'est **un poppers**. Enfin... il a fait d'autres commentaires ?

– Globalement, il trouve que le style est maîtrisé, qu'il y a un rythme intéressant pour l'intrigue, que les mélodies proposées sont à conserver pour d'autres projets – à condition évidemment d'en changer les paroles. Par contre, comme je m'en doutais, il estime que prendre comme univers une maison close parisienne au XIXe siècle n'est absolument pas compatible avec le cœur de cible de la boîte. Tu le connais, il est reparti sur son grand discours sur l'exemple, les enfants, la famille...

– Alors qu'en fait, il cherche juste à avoir le public le plus large possible pour un maximum de bénéfiques... c'est sûr qu'on aura du mal à vendre des produits dérivés, mais il oublie que les spectateurs d'hier ont grandi !

– Je le sais bien, j'ai essayé de le lui faire comprendre, mais il s'est emporté, a traité mon travail de « porno musical », a dit que c'était « indigne de la ligne éditoriale » et qu'il était in-

admissible que je me sois permis d'indiquer dans la mise en scène des actes sexuels explicites.

– Il n'a pas aimé la « *blowjob song* » ?

– Pas plus que le grand chœur des prostituées. Mais je crois que ce qui le dérange le plus, au fond, c'est qu'Aria, le personnage principal, soit heureuse et s'amuse des sentiments de son jeune client.

– Pourquoi ?

– Ton père vend au monde entier des jeunes pucelles sauvées par des princes, qui « vécut heureux et eurent de nombreux enfants ». Tu t'attendais à quoi ?

– Et les croquis ?

– Ah, les croquis !

– Il n'a pas aimé ?

– Je ne sais pas. Je pense qu'il a reconnu ta main dans le travail et tu connais son regard noir quand il a décidé qu'un sujet ne devait pas être abordé ?

– C'est un fiasco total, alors ?

– Presque. Il conserve les mélodies, et semble apprécier la chorégraphie et les plans du chœur final.

– Évidemment, celui où il n'y a rien à voir...

– Et il n'y aura encore moins à admirer, puisqu'il a décidé de l'intégrer dans Le Merveilleux voyage de Plim et Plam.

– Mais c'est un dessin animé avec des animaux !

– Oui, nos joyeuses péripatéticiennes seront des animaux sauvages. Il pense que le jeu avec les robes aura un magnifique rendu en l'appliquant à des oiseaux au plumage coloré.

– Mais... mais non !?

– Eh si. Et encore, il n'a pas eu la version finale, sinon je pense que je pouvais tirer un trait sur ma carrière.

– Comment ça ?

– Eh bien il ne sait pas que j'avais prévu que ce soit toi qui joues le rôle-titre.

Elle rit.

– Pauvre petit père, il faudra bien qu'il admette que j'ai grandi...

– Oui, enfin, si on pouvait éviter de lui dire que je te paye pour coucher avec moi, ça m'arrangerait un peu !

– Hm, s'il était vraiment sincère avec lui-même, il reconnaîtrait que c'est exactement ce qu'il fait avec maman, sauf qu'il a signé un contrat de mariage une bonne fois pour toute !

– Tu es dure avec eux ! Je suis certain qu'ils s'aiment profondément !

– Ce n'est pas incompatible, je t'aime aussi, mon grand.

Il rougit.

– En tout cas le projet est enterré et il ne nous reste plus qu'à retourner à nos activités



habituelles.

Elle laisse passer quelques secondes, le temps de faire sourire ses yeux malicieusement.

– Ça, c'est ce que tu crois ! Moi aussi, j'ai prospecté !

– Non ?!

– Si. La concurrence est plus encline à élargir son catalogue, et j'ai deux propositions sérieuses. Dont une qui va t'intéresser particulièrement.

– Pourquoi ?

– Le film serait assorti d'une comédie musicale à Broadway, avec un contrat initial de six mois, pour trois soirs par semaine. Mais il y a des conditions, en particulier nous devons changer d'employeur.

– Et qui, pour le rôle-titre ?

– Moi, évidemment !

– Je n'ose imaginer la réaction de ton père quand il l'apprendra...

– Ça risque d'être un joyeux bordel, c'est certain !

ANNÉE V

---

*Mars 2017 – Électrique*

---

## Coup de foudre

L'assiette est écrasée au sol. Les multiples brisures, partant d'un point situé pas-trop-au-centre-mais-presque lui donnent un air de pizza découpée à la roulette par un pizzaiolo sous acides. Je la vois à peine. Je regarde mes mains, encore tremblantes. Encore surprise d'avoir cette violence en moi. D'avoir projeté ce disque de vaisselle, dernier d'une longue série qui décore à présent le sol de la cuisine.

« Je te sens tendue, chérie. », avait-il dit.

Je crois que j'ai hurlé. Pas le cri de la personne qui vient de se blesser. Pas l'aboïement de la colère. Pas l'avertissement pour alerter ou prévenir.

Non.

Le hurlement primaire.

Celui qui marque le moment où l'humanité disparaît brutalement au profit d'une force qui n'a plus rien de biologique. On est dans le tectonique. Le kéraunique, plutôt.

Il n'a pas bougé. Je pense que c'est à ce moment-là que tout a basculé. La décharge est partie du plus profond de mes tripes. Mon cerveau n'a pas eu le temps de répondre et a grillé sur place. J'ai saisi la première assiette, j'ai levé les mains haut, très haut – j'ai forcément dû lever les bras, même si je ne m'en souviens pas.

Et j'ai impulsé un mouvement. violemment. Puis un autre. Et encore un autre. J'étais orage. Tempête. Foudre.

Et là, je regarde mes mains. La pluie commence à tomber et à ruisseler. Il me prend par les épaules, pousse du bout du pied les débris et nous fait un coin pour nous asseoir.

« Veux-tu parler ? Me dire ce qui ne va pas ? »

Non, je n'ai pas envie de mettre des mots. Je le hais et je me hais de le haïr. Je veux qu'il

sorte, qu'il parte, qu'il ne revienne jamais. Le voir me rappelle non seulement qui il n'est pas mais, surtout, ce que je suis. Si j'avais été folle, j'aurais jailli sur lui, j'aurais planté mes dents dans son cou, j'aurais serré jusqu'à ce que son sang chaud et tiède coule, puis je l'aurais mangé. J'aurais même été capable de briser ses os de mes maxillaires pour qu'il ne reste plus rien de cette situation.

Alors il ne dit rien. Il met juste ses bras autour de moi. Cours, cours loin avant que tu ne te fasses électrocuter !

Il reste. Longtemps. Il me dit qu'il m'aime. Je le déteste plus encore. Je me déteste plus encore. Mais les nuages noirs se sont vidés. Il n'y a plus rien à détester. Je peux faire semblant qu'il y ait un ciel sans nuage. J'inspire et trouve la force de murmurer que c'est rien, que c'est passé, que je vais mieux. Je croise les doigts mentalement pour qu'il y croie. Pour qu'il fasse semblant, au moins.

Il ne lâche pas. Moi qui voulais le saisir par les carotides, voilà que c'est lui qui s'agrippe. Qui veut savoir.

Mais comment lui expliquer ce qui tourne dans ma tête ? Que j'ai envie de cogner, de frapper, d'écraser, de hurler, de détruire ? Qu'une vie de couple ou de famille est simplement impossible à mes yeux ?

« Tu ne me diras rien, c'est ça ? »

Non, je ne lui dirai rien. De toutes façons, j'ai avalé tous les mots, donc sauf à vomir une soupe désordonnée de syllabes, je garde les sons en moi. Même les cris.

Il se relève. Il passe le balais. J'ai souvent trouvé formidable sa capacité à saupoudrer d'un rationalisme décalé les instants les plus fous. Comme quand il a eu son accident de voiture et que son premier réflexe, après avoir été désincarcéré, avait été de remettre sa chemise dans son pantalon.

Le sol est propre. Je n'ai pas envie de bouger. Je sais que, si je me lève, je pars.

Il se rapproche de moi, mon ordinateur portable dans une main, un oreiller dans l'autre. Il le branche et l'allume. L'écran s'illumine, un logo tourne. Il place le coussin dans mon dos et l'ordinateur sur mes genoux.

« Si tu ne veux pas me le dire, écris-le. Je ne suis même pas obligé de le lire. »

Alors j'écris. Tout. C'est chaotique, violent, déstructuré. C'est long, aussi.

Et je m'arrête. Je sauve le document. Et j'éteins l'ordinateur.

« Demain, tu pourras lire. Ce soir, j'ai juste besoin de dormir. »

Je m'affaisse alors que le sommeil me saisit. Je sens qu'il me porte, qu'il me dépose dans un lit.

Sur la table de chevet, étendus dans la mémoire de l'ordinateur, d'immobiles électrons racontent l'orage qui danse dans mon esprit.

*Avril 2017 – Mon truc en plumes*

---

## Je suis celui qui le connaît le mieux

– Bonjour monsieur.

– Bonjour, monsieur.

– Je sais que vous avez travaillé pour mon ami, Robert Dussieux. C'est lui qui m'a donné vos coordonnées. J'ai lu votre trava

– Son travail, si vous me permettez.

– Votre travail à tous deux, si vous préférez, et je dois admettre que j'ai été séduit. Il aurait pu écrire

– Il a écrit.

– Il aurait pu écrire ce livre. Et, croyez-moi, je suis peut-être celui qui, sur cette terre connaît le mieux Robert.

– Je n'en doute pas.

*Jamais je n'aurais pensé écrire*

*Écrire mes mémoires m'a toujours paru*

– Comment souhaitez-vous travailler ?

– Le plus simplement du monde. Vous parlez, j'écris. Vous relisez à la fin, vous validez, votre éditeur signera les yeux fermés.

– C'est quand-même... enfin... n'avez-vous jamais eu l'impression d'être exploité ?

*J'ai connu de grands hommes. Certains diront peut-être que j'en ai fait partie.*

*Je n'ai jamais voulu écrire, aussi ce n'est pas à mon âge que je vais commencer. Je vais donc vous raconter ce qu'a été ma vie, et vous pouvez vous assurer que je ne dirai pas tout.*

– Non, jamais. En réalité, je me prépare ainsi à écrire les mémoires les plus passionnantes que j'aurais jamais eu à écrire.

– Comment donc ?

– J'ai commencé à être la plume mémorielle des grands de ce monde voilà dix ans. Vous pensez bien que j'ai accumulé une incroyable quantité d'anecdotes plus truculentes les unes que les autres sur ceux qui ont fait et défait le monde.

Le vieux Sénateur sourit, derrière son bureau, tapote le bois, puis reprend :

– Et vous espérez me mettre en confiance en me livrant ce secret ?

– Bien sûr ! Vous avez ainsi la certitude que je raconterai tout – surtout ce qui est le plus secret – mais uniquement lorsque je serai au crépuscule de ma vie. Ce qui vous laisse le temps d'avoir disparu et d'être devenu une icône ou une légende. À ce moment-là, je ne ferai qu'accroître des mythes, on me traitera d'affabulateur ou d'amuseur, mais le doute sera là. Vous ne serez plus un monstre sacré, vous serez bien plus : un homme qui a su devenir un monstre sacré.

– Vous avez parlé de ça à Robert ?

Un sourire.

– Pas exactement en ces termes. Mais il a bien compris l'idée.

– Je vois. Et qu'êtes-vous en train de noter ? Je n'ai pas encore commencé !

– Ne croyez pas ça : vous avez commencé à l'instant même où vous avez choisi de m'accueillir.

Le Sénateur se lève, contourne le fauteuil dans lequel s'est installé Adib, et lit les tentatives raturées de sa plume.

– Brillant.

– Vous trichez, vous ne devriez pas lire.

– Vous n'avez pas essayé de m'en empêcher. Vous auriez pu faire de la politique, vous êtes un redoutable stratège.

– J'essaye simplement d'être

– Un miroir de ceux qui vous emploient ?

– Non, ni un miroir, ni une copie. Mais si je vous donne mon truc de plume, promettez-moi de ne pas le répéter, même dans vos mémoires !

Ils sourient.

– Promis.

– J'essaye de n'être rien de plus que le reflet que l'on devine lorsqu'on passe devant une vitre. Trouver la meilleure façon de permettre aux autres de vous découvrir, en me rendant in-

visible.

– Bien. Par quoi dois-je commencer ?

– Ce que vous voulez. Je m'occuperai de l'organisation ensuite.

– Hum.

– Il y a bien quelque chose que vous aimeriez partager en priorité ? Un événement majeur ?

– Oui, enfin, non.

Il se rassied.

– J'ai plus de quatre-vingt-dix ans, j'ai traversé la planète un nombre incalculable de fois, « fait et défait le monde », comme vous avez dit et, pourtant, je n'ai envie de parler que d'une seule personne.

– Je vous écoute.

– Il faut d'abord me promettre de ne pas révéler son identité dans ce qui seront mes mémoires. Vous ferez ce que vous voudrez lorsque votre tour viendra.

– Entendu. Un pseudonyme, des initiales, ça permettra une incessante exégèse de votre travail.

– Il s'agit de Madeleine Dussieux.

Adib prend une nouvelle feuille et griffonne quelques notes.

– L'épouse de votre ami.

– Exactement. Nous avons entretenu pendant plus de soixante ans une relation extra-conjugale d'une nature particulière.

Il attend la suite.

– J'ai connu Madeleine peu avant qu'elle se marie avec Robert. Ils venaient de se fiancer. Le coup de foudre fut immédiat. L'éclair, le tonnerre, l'arbre qui s'enflamme et vacille, tout ça je l'ai ressenti en une fraction de seconde. J'ai su, et elle a su. Nous avons fait l'amour alors que Robert était à une cloison de nous. Dans leur lit. Le soir de leur mariage. Le lendemain matin.

Adib opine, et commence à noircir une page supplémentaire.

– La relation s'est vite transformée. Elle est devenue sauvage. Il y avait peu de mots, mais j'ai ressenti le besoin de parler autrement. De sauvage, elle est devenue violente. Brutale. Je vous rassure, tout cela était consenti, et enflammé par les lettres qu'elle me laissait avant que nous nous quittions. **Mais heureusement** que Robert était un peu vieux jeu et qu'ils faisaient chambre à part, car je ne compte pas le nombre de fois où elle a quitté mon domicile en m'empruntant une écharpe pour masquer un bleu ou des stries sanguinolentes.

La jeune plume pose son stylo, et se mordille machinalement le pouce en silence.

– Vous pensez que je suis un monstre.

– Je ne pense rien, je vous ai dit que je n'étais qu'un carreau de verre : c'est à peine si je

réfléchis.

– Sincèrement, dites-moi ce que vous en pensez.

– Que vous avez vécu une belle passion.

– C'est tout ?

– C'est tout ce que je peux dire.

– Alors dites-moi... vous avez été le confident de Robert pendant combien... six mois ?

– Quatorze mois.

– A-t-il parlé de ça ? A-t-il des soupçons ? – mais j'imagine que vous vous êtes engagé à ne rien dire, évidemment.

– Vous avez des regrets ?

– Non. Des remords, un sentiment de trahison. Pas de regrets.

– Vous espérez qu'il n'ait rien découvert, si je comprends bien ? Qu'il garde de Madeleine une image pure et

– Oui, sa disparition a été une véritable souffrance, pour nous deux. Je ne voudrais pas qu'il souffre en plus de savoir que

– Il m'a explicitement dit que je pouvais vous dévoiler ce que j'estimerai important de vous dire.

– Ah.

– Il sait. Depuis le début, depuis ce « coup de foudre ». Il l'a toujours su, non seulement parce qu'il vous connaît comme personne ne vous connaît – il a peu ou prou utilisé les mêmes termes que vous – mais aussi parce que Madeleine lui a tout dit, dès le premier jour.

Le Sénateur cherche un mouchoir et s'en éponge un front trop moite, trop rouge.

– Leur mariage s'est construit là-dessus. Elle vous voyait, elle se donnait à vous, elle se soumettait, puis elle rentrait chez eux. Elle lui racontait tout, il la soignait, lui redemandait de tout raconter à nouveau, puis chacun allait dans sa chambre.

– Mais

– Ils avaient un accord tacite : ils ne partageaient le même lit que lorsqu'elle n'avait plus de marque visible.

– Ils n'ont pas souvent dû le faire.

– Il évoque ces moments avec une telle nostalgie...

– Vous voulez dire qu'il ne regrette rien ?

– Bien au contraire.

Le vieux sénateur semble perdu. Il regarde au plafond, ferme les yeux, puis murmure :

– Il n'a jamais rien dit. Même dans ses mémoires, que j'ai lues et relues pour déceler le moindre signe, il n'en fait aucune mention.

– C'était leur secret. Votre secret.

– Peut-être que ça doit le rester. Qu'il faudra trouver autre chose pour parler de moi.



– Peut-être. Mais ce sera pour une prochaine fois : l'heure a fort avancé.

– Oui, pardonnez-moi. Je vous raccompagne.

Le retour vers la sortie de l'immense appartement se fait dans un silence ému.

– Monsieur le Sénateur ?

– Oui ?

– Si je puis vous donner un conseil. Un seul. Même si je dois m'opacifier quelques secondes et ne plus être une vitre...

– Je vous écoute.

– Appelez votre ami. Pour vous, pour lui. Pour Madeleine.

Il voudrait dire « merci ». Il voudrait dire « d'accord ». Mais il sent que s'il le fait, les larmes jailliront. Alors il baisse la tête. **Et ferme la porte.**

*Mai 2017 – La musique...*

---

## Inventions à deux voix

La porte est moins grande que ce qu'elle imaginait. Beaucoup moins imposante. Mais elle reste fascinante.

Elle passe la main sur le bois massif orné de clous, saisit la poignée centrale et la tourne. Un grelot sonne. La porte s'ouvre – on ouvre la porte. Un majordome, trop négligé pour être impeccable mais trop soigné pour être négligé, lui sourit. Une calvitie naissante laisse voir un front de folie et de sagesse.

– Vous êtes la professeure de piano ?

Il a presque chanté la phrase, adoucissant ainsi le néologisme sans pour autant l'effacer.

– Oui, j'ai appelé après avoir vu l'annonce.

– Vous êtes attendue dans le salon de musique. Je vais vous conduire, ce n'est pas évident les premières fois.

Elle lève les yeux, cherchant le plafond du couloir sans arriver à le voir.

– Je veux bien le croire.

Elle se raccroche aux murs, ornés de tableaux. Des peintures, majoritairement figuratives, qui ont saisi un instant, peut-être un jour, probablement jamais.

Des scènes de vie en une campagne idéalisée. Des banquets, des danses, la mois—

– Par ici, je vous prie.

—son, un troupeau. Des partitions, des musiciens, des instruments. Des scè—

– Il me faut éteindre la torche à partir d'ici.

– Ah bon ? Mais nous ne verrons plus rien !

– Les tableaux éclairent suffisamment.

– Mais pourquoi éteindre ?

– C'est une aile sombre, destinée à le rester.

– C'est un peu facile comme symbole, non ?

– C'est souvent le propre du symbole.

– C'est vrai.

—nes lascives, parfois de groupes, parfois pudiques, souvent explicites. Des sexes nus, des corps pénétrés, des baisers, des baisés, des baisées. Des instruments de torture, des cachots, des bourreaux encagoulés.

– En effet, c'est sombre.

– Vous voyez !

– Du coup, un peu de lumière ferait un peu de bien, non ?

– Je vous ferai passer par le côté lumineux au retour, si vous le voulez bien.

Elle ne répond pas.

– Nous arrivons.

Le couloir, après un dernier angle, se termine en une grande salle voûtée, plongée dans le noir. Un homme, en tous points semblable au majordome, s'y tient au milieu.

– Bienvenue !

– Euh. Merci !

Elle scrute la pénombre.

– Un problème ?

– Je viens pour le cours de piano, mais je ne vois pas d'instrument.

– Ah ! Est-ce mieux ?

– Je...

Un instrument de bois clair, dont le vernis laisse voir le côté organique des nervures, se découpe nettement dans la demi-obscurité.

Un banc double devant le clavier. Ils s'y installent.

– Montrez-moi un peu ce que vous savez faire.

Il joue – mal – une Invention de Bach. Elle rectifie de nombreux doigtés, la posture, la hauteur du banc, et finit par quelques indications d'interprétation. Il argumente. Elle trouve qu'il exagère. Il rejoue – mieux, mais toujours mal – **l'Invention**.

Le dernier accord prend le temps de disparaître. Ils sont côte à côte, les yeux posés sur le même point de la partition, **sans être bien certains des suites à donner à l'affaire**.

Finalement, c'est elle qui prend la parole :

– Bon, c'était pas mal, mais il y a encore du travail. Vous travaillez la suivante et je reviens la semaine prochaine ?

– La suivante ? Mais il m'a fallu plusieurs mois pour

– Eh bien c'est l'occasion ou jamais de vous bousculer un petit peu, ça ne vous fera pas de mal.

Il hésite un peu, puis se lève.

– Entendu. Même endroit, même heure, dans une semaine ?

Elle fait un vague signe de la tête. Le majordome s'avance.

– Je vais vous ramener. Souhaitez-vous finalement voir le côté plus lumineux ?

Elle regarde dans la direction qu'il s'apprête à emprunter, puis :

– Non, ça ira, je crois que j'aime bien certains aspects de celui que nous avons emprunté.

D'un geste professionnel, il l'invite à s'avancer dans le boyau à peine éclairé.

Les tableaux y semblent plus vivants encore qu'à l'aller. Par moments, elle interrompt sa marche, certaine d'avoir perçue un détail du coin de l'œil – détail qui n'a de cesse de s'effacer dès qu'elle part à sa recherche.

Progressivement, une douce lumière s'installe. Retour à la musique, à la nourriture, aux paysages. À la porte d'entrée. Elle sort.

\*

\*\*

La porte est plus grande que dans ses souvenirs. Sans être imposante. Toujours **autant** fascinante.

Elle avance le bras pour faire tourner la poignée, mais ne peut s'empêcher de passer la paume de la main sur la lourde porte. Un tintement – la porte s'ouvre. Le majordome, toujours impeccablement négligé, sourit. Il lui manque peut-être un cheveu de moins, mais elle n'en est pas sûre.

– Bonjour madame, vous êtes attendue.

Elle s'avance. Un vertige inversé la saisit devant l'apparente absence de plafond à une distance raisonnable de sa tête.

– Le même chemin que d'habitude ?

– J'aimerais emprunter l'autre, celui avec la lumière.

Il sourit et la guide.

Le début du parcours est similaire ; elle pense qu'ils se sont mal compris mais, progressivement et sans qu'ils aient bifurqué, les tableaux changent. Des tableaux chargés de lettres, d'un récit qui ne semble jamais finir.

– Ça raconte quoi ?

– Oh, vous savez, je ne suis pas là pour lire.

– Vous devez pourtant bien avoir une idée, non ?

– Une sombre histoire de caresse d'une feuille de papier sur une peau fragile.

– « Sombre histoire » ?

– Je dis ça, mais je ne sais même pas si ça finit bien.

– Ah.

Ils poursuivent leur chemin. Elle essaye de fixer les tableaux pour appréhender un paragraphe, une phrase, un mot, mais tout sens lui échappe. Parfois, elle a l'impression de saisir quelques syllabes, frémit, mais réalise qu'elle s'est trompée.

Enfin, la pièce du piano. Il joue déjà. Ce n'est plus trop un déchiffrement, mais on est bien loin d'une interprétation. Il est concentré. Ne l'entend pas arriver.

– Bonjour.

Il sursaute.

– Oh, bonjour !

– En effet, il y a du travail !

– Je vous avais prévenue : une semaine, c'est court !

– Mais c'est un bon début. Allez, je vous écoute !

Il cherche le juste équilibre entre le lâcher-prise et la concentration. Et l'envie de ressentir au plus cette présence à ses côtés. Elle compte les fausses notes, **les improbables enchaînements quatre-cinq-quatre-cinq**, les accords qu'il arpège pour masquer son incapacité à les plaquer proprement.

– C'est pas terrible...

– Il y a des progrès à faire.

Elle sourit.

Annote la partition.

Doigte l'un ou l'autre passage.

Il joue à nouveau.

Elle donne un exemple.

Le cours est fini.

Le majordome s'avance. L'autre s'est évanoui dans un corridor quelconque.

– Ne vous dérangez pas, je retrouverai le chemin toute seule.

– En êtes-vous certaine ?

Elle ne répond pas et s'élanche vers le côté sombre.

Elle perd un peu de son assurance, mais poursuit sa marche. Les scènes extatiques, lubriques, violentes, charnelles se suivent. Elle ralentit, cherche ce détail qui lui échappe incensamment. Aperçoit parfois un personnage imprécis, dans l'arrière plan de l'un ou l'autre des tableaux, qui lui rappelle quelque chose de confus.

Puis les pièces moins obscènes arrivent, et elle presse le pas avant de sortir.

\*\*

La porte. En face. Fascinante.

La main, le bois. Les doigts, la poignée. Le mouvement, le tintement. L'ouverture. Le

majordome.

– Bonjour madame ! Quel plaisir !

Elle sourit. Se perd volontairement dans l'immensité du plafond. Danse avec chaque tableau. Attend avec impatience la galerie des horreurs. Évite de les fixer pour piéger cette certitude qui ne fait que s'évader.

Soudain, elle s'arrête. Elle l'a vue. Elle s'est vue. Ce personnage fondu dans le décors, qui s'est résolument approché du cœur de chaque scène pour en être parfois partie prenante, elle le reconnaît. C'est elle. Juste elle. Simplement elle.

Elle tremble. Ferme les yeux. Les rouvre. Veut courir et s'arrêter à la fois.

– Tout va bien ?

– Oui, oui, excusez-moi, je crois avoir une poussière dans l'œil.

Elle tourne la tête vers le majordome, mais il n'est plus là.

Elle reconnaît l'Invention de Bach, se hâte. Se gratte la gorge. Il se retourne, visiblement enchanté.

– Je vous attendais !

Elle s'installe, tentant de ne rien montrer de son trouble.

Il joue, elle commente, il corrige – presque.

Le cours se termine, elle se lève, le salue, et file par le couloir. Sombre, clair, les deux se mêlent. Elle se voit, elle voit son nom. Le récit, c'est elle. Fantômes, délires, désirs. Tout est vivant dans les textes, dans les tableaux, dans la musique qui n'a plus rien de celle de Bach.

Elle ouvre la porte et sort.

\*  
\*\*

Elle pose son casque à côté d'elle, les yeux encore fermés. Lui fait de même.

– Monsieur...

– Oui ?

– Je pense qu'il va falloir que nous arrêtions de prendre des cours ainsi.

– Je

Il réalise.

– Oh !

– Oui, je crains que vous n'ayez un peu trop laissé filer certaines images.

Il est tout gêné, à présent.

– Alors on arrête...

– Oui.

– Je suis vraiment désolé.

Il se lève, pose le casque de connexion synaptique et s'avance vers la porte. Elle se lève à

son tour et lance :

– La semaine prochaine, même heure, chez vous, avec un vrai piano ?

*Juin 2017 – Ça tourne !*

---

## Révolutions

- Ça fait combien, là ?
- On arrive à cinq-cent, on peut fermer.
- Ok. — On ferme !

Il y a un grincement, quelques cris de surprise. Le responsable d'accueil s'installe sur son perchoir et lance :

– Bon, j'imagine que, pour beaucoup, être ici est une petite désillusion. Je peux les comprendre, mais sachez tout de même que l'image qui s'est construite autour de nous est largement surfaite : nous savons nous amuser – même si c'est bien souvent à vos dépens.

Le discours se poursuit de longues minutes sur le même ton, avec une ironie que bien des présents sont incapable de saisir.

- Ça va, vous ?
- Pas vraiment...
- Vous espériez être affecté ailleurs ?
- Oh, non, je me doutais bien que ça allait finir comme ça.
- Ah ?
- C'est même ça qui m'inquiète : vu tout ce que j'ai pu faire subir à d'autres, je risque de dérouiller sacrément.
- Ah.
- Tortures, exactions, mensonges, abus, tromperie... j'ai un peu goûté à tout. Enfin, « goûté » – je devrais plutôt dire « dégusté ».
- Oh.

Il regarde la jeune femme qui se tient contre lui, dans l'immense bétailière qui confine le groupe de nouveaux arrivants.



– Vous êtes surpris ? Je dois avouer que mon air angélique de petite pucelle naïve m'a été utile plus d'une fois. En tout cas, enchantée, moi c'est Gwenhwyfar, et vous ?

– Wilfried.

– Et je peux savoir ce qui vous a mené ici, Wilfried ?

– Je ne sais pas.

– Allons, allons, on a tous une bonne raison d'atterrir dans les bas-fonds...

– Sincèrement, je n'en ai aucune idée. Je suis plutôt du genre candide, en fait. Je crois même que j'allais être envoyé ailleurs, mais que j'ai été redirigé pour une question de quotas.

– Ben tiens. En même temps, je vais pas t'en vouloir de pas assumer, le mensonge fait partie du lot !

– Mais je vous assure !

Ils se taisent. Le discours vient de se terminer. Un autre personnage, non moins terrifiant que le premier, s'avance sur l'estrade et prend la parole :

– Bon, mon collègue vous a souhaité bienvenue et, contrairement aux apparences, ça ne compte pas comme une torture. C'était même plutôt gentil. À présent, on va passer aux affectations. Normalement, vous avez tous reçu un badge en arrivant. Qui n'en a pas ?

Quelques dizaines de mains se lèvent.

– Très bien. Ceux qui n'ont pas de badge sont avec l'équipe bleue. Attention, ça signifie aussi que les membres de l'équipe rouge qui perdent le leur se retrouvent dans l'autre équipe !

– T'es avec qui, Wilf ? – Tu permets que je t'appelle Wilf ?

– Bleu.

– Rouge, moi.

– Tu crois qu'ils vont nous faire jouer au foot ? Ce serait sadique, quand-même.

– Vous connaissez le foot ? Votre tenue me donnait l'impression que vous – il hésite – n'étiez pas une contemporaine.

– J'ai attendu longtemps avant de débarquer ici. Du coup, j'ai pu pas mal observer. T'as été accueilli directement, toi ?

– Oui, je suis arrivé juste après l'accident.

– Ah, accident... C'est moche. Moi c'était du poison.

– Du poison ?!

– Chut, il nous regarde, je pense qu'il faut écouter.

– ... chaque membre de l'équipe rouge va devoir se trouver un ou une partenaire avec un badge bleu ; dès que vous serez en couple, vous pourrez avancer jusqu'au sélecteur. Un conseil : trouvez rapidement quelqu'un.

– Hop, je t'ai, mon petit Wilfried !

– Eh, mais !

– Tu ne trouves pas qu'on fait un beau couple ?

– Pfff..

\*  
\*\*

– Alors, vous êtes... ?

– Gwenhwyfar.

– Wilfried.

– Ah oui, Gwenhwyfar ! Vous étiez attendue, on n'a pas compris ici pour quelles raisons quelques siècles de purgatoire vous avaient été accordés. Surtout après le dépeçage.

Elle sourit en rougissant.

– Et donc... Wilfried... Krantz. Voilà, je vous ai. Oh, pas de chance, mon vieux !

– Pourquoi ?

– États impeccables, vous avez dû vous ennuyer pendant votre vie ! C'est assez rare. Je parie que vous avez été assez rapidement pressenti pour le Paradis.

– Je pensais, oui...

– On a du mal à avoir nos quotas, en ce moment. On a beaucoup de vrais méchants, mais des pas-trop-juste-un-peu, on en manque, du coup on en récupère au triage.

– Les quotas pour quoi ?

– Ben pour s'amuser, pardi !

– Comment ça ?

– C'est fini, l'Enfer à l'ancienne, où on torture les soit-disant méchants ! Il y a eu une insurrection il y a quoi... mille ou mille cinq-cent ans en comptant comme vous. Maintenant, on est dans la société du plaisir et de la jouissance. Enfin, quand on est du bon côté, évidemment.

– Je ne comprends pas.

– Je vais faire simple, coco : Gwenhwyfar , elle est très méchante. Wilfried, il est gentil.

**On est en Enfer. Donc toi, tu vas servir de terrain de jeu à la demoiselle. Ne t'en fais pas, tu vas souffrir mais tu ne peux pas décéder : tu es déjà mort !**

– Mais je ne veux pas ! C'est impossible !

Gwenhwyfar passe le bras autour de l'épaule de son compagnon.

– Ah, un petit détail, tout de même !

– Oui ?

– Tous les siècles, ça tourne.

– Comment ça ?

– On est en Enfer, n'est-ce pas ? Donc Wilfried aura droit à sa revanche... dans cent ans moins quelques secondes. Bon amusement !

*Juillet 2017 – Jamais je n’aurais cru*

---

# L’analyse

PIÈCE DE THÉÂTRE EN UNE SCÈNE

*Le cabinet d’un psychanalyste. Le mobilier est chargé, de bois foncé, dans un style daté mais raffiné. L’analyste est penché sur son bureau, plongé dans la rédaction d’un courrier. Deux fauteuils de cuir vides lui font face, et une méridienne de la même matière se trouve dans le fond. Entre Madame D., visiblement surexcitée.*

MADAME D. — Bonjour monsieur !

LE PSYCHANALYSTE — Bonjour madame D., installez-vous, je vous prie, je suis à vous dans une minute !

*Il termine une lettre manuscrite, range quelques feuillets ; elle s’assied dans un fauteuil et fait danser ses jambes tout en triturant un petit sac qu’elle a posé sur ses genoux.*

MADAME D. — Ça fait bien longtemps que je ne suis pas venue vous voir ! Je ne vais pas dire que ça m’a manqué, mais presque, je crois. M’installer confortablement, dire tout ce qui me passe par la tête, vider ma cervelle toujours trop remplie sans me soucier de ce que vous allez en faire... je crois que je n’aurais jamais dû arrêter de venir vous voir, c’est peut-être plus cher qu’un film au cinéma ou qu’une heure à la salle de sport, mais qu’est-ce que ça fait du bien ! Dites, vous qui vous y connaissez en symboles et tout et tout, est-ce que ce jaillissement est une forme d’éjaculation ? Je me suis toujours demandé si se déverser devant son psychanalyste n’était pas une masturbation à la fois féminine et masculine ; une expulsion verbale depuis un orifice. Enfin, je ne

LE PSYCHANALYSTE — Pardon ?

MADAME D. — Je me demandais simplement si

LE PSYCHANALYSTE — Oui, j'ai compris. Enfin, je crois. Et non, je ne pense pas. Enfin, voilà, j'ai terminé, comment allez-vous et que me vaut votre visite après – combien de temps ?

MADAME D. — Bientôt trois ans, le temps passe vite, c'est incroyable, je

LE PSYCHANALYSTE — Après bientôt trois ans, donc ?

MADAME D. — Je crois que j'ai progressé et j'avais besoin d'en parler à quelqu'un. Et qui de mieux que mon analyste pour m'accompagner, je vous le demande ?

LE PSYCHANALYSTE — On se le demande.

MADAME D. — Je reste sur le fauteuil ? Ou je m'allonge ?

LE PSYCHANALYSTE — Faites comme vous le souhaitez. Au point où nous en sommes, je ne pense pas que quiconque se formalise d'une rupture avec les conventions.

MADAME D. — Je vais m'allonger, alors. J'aime beaucoup le plafond de votre cabinet. Je crois que suivre les formes géométriques des moulures m'aide à cheminer, à me laisser aller et à – comment dites vous ? – laisser parler mon inconscient.

*Elle se lève, toujours parlant, et s'allonge sur la méridienne. Lui se redresse à son tour, contourne son bureau, et s'installe dans un des fauteuils après l'avoir déplacé.*

MADAME D. — Donc voilà, c'est assez incroyable, je trouve, de partager mes réflexions avec quelqu'un comme vous que, finalement, je ne connais pas alors que vous, vous savez tout sur moi. Enfin, pas tout, hein, **vous ne savez pas que je n'aime pas le munster mais que je raffole de l'époisses. Bon, maintenant vous savez, mauvais exemple.**

LE PSYCHANALYSTE — Madame D., plutôt que parler fromage, je ne peux que vous encourager à vous recentrer sur ce qui a pu motiver notre rendez-vous.

MADAME D. — Oui, vous avez tout à fait raison – même si je suis certaine que vous seriez capable de lire dans mon subconscient à travers ce que je pourrais vous raconter de ma fromagophilie.

*Il retire ses lunettes, s'éponge le front discrètement et lui fait signe de poursuivre.*

MADAME D. — Alors voilà, je suis venue vous voir parce qu'il m'est arrivé quelque chose d'incroyable. Vous savez que je n'ai pas beaucoup d'imagination, n'est-ce pas ?

LE PSYCHANALYSTE — En tout cas est-ce ainsi que vous vous voyez, mais je vous écoute, allez-y.

MADAME D. — Donc voilà, je parle avec une de mes amies au travail et, je ne sais pas comment, nous en venons à parler de nos sexualités respectives. Je lui dis que moi, à part faire l'étoile de mer et attendre que ça passe, je ne suis pas vraiment douée pour quoi que ce soit. Nous en avons déjà parlé, mais peut-être ne vous en souvenez-vous pas...

LE PSYCHANALYSTE — Si, si – à *lui même* — difficile de l'oublier.

MADAME D. — Donc je papote avec ma collègue, qui me dit qu'elle était un peu comme moi jusqu'à ce qu'elle lise un best-seller érotique, qu'elle m'a par ailleurs déconseillé de lire tant il était mauvais. Enfin, donc la voilà qui me dit qu'elle s'est découvert une fascination pour certains jeux sexuels auxquels je n'aurais jamais pensé moi-même et, croyez-le, croyez-le-pas, la voilà qui m'invite à un événement fétichiste. Je me mets à rire, toute gênée comme je peux l'être, mais elle insiste, et hier je me retrouve toute vêtue de noir et rouge à faire la queue avec elle pour voir je n'ose encore imaginer quoi.

*Il plisse les yeux, visiblement fatigué par avance de ce qui s'annonce, s'éponge à nouveau le front et déglutit non sans difficultés.*

MADAME D. — Me voici dans un lieu complètement farfelu, avec de la musique un petit peu trop forte et pas vraiment à mon goût, de grandes folles sur des talons hauts comme mon avant-bras, de petites rondes sapées de cuir, des hommes qui se croient virils en montrant des pectoraux trop mous, des humains jouant les animaux – mais pas d'animaux jouant les humains, vous avez vu, j'y ai pensé, comme quoi j'ai un peu d'imagination – des tenues invraisemblables... enfin, j'étais excitée comme une petite puce, avec un « c », n'allez pas vous imaginer quoi que ce soit !

LE PSYCHANALYSTE — Je n'imagine rien, tel est mon sacerdoce.

MADAME D. — Mon amie me prend par la main, me décrit tout ce qui défile sous mes yeux avec le plaisir visiblement amusé de me voir happée par cet univers flamboyant, puis me propose de m'asseoir pour observer un petit peu. Elle s'approche d'un couple qui se trouve au centre d'une petite – comment dire, un genre de clairière humaine ? En tout cas, elle s'approche doucement du monsieur qu'elle m'explique être un dominateur, ils parlent, elle revient et me dit qu'on a tout à fait le droit de les observer et de s'approcher tant qu'on ne va pas se coller. Du coup, j'observe la scène avec plus d'attention. Lui est vêtu d'un pantalon de latex qui dessine sa musculature. La peau de son buste est constellée de gouttes de sueur qui perlent jusqu'à sa ceinture. Parfois, il recule pour admirer celle qui se soumet à lui et passe la main dans ses cheveux, dévoilant alors une boucle d'oreille qui lui donne un petit air de pirate rebelle. Craquant !

*Il a posé le pouce et l'index de sa main droite sur ses yeux. Son mouchoir est gorgé d'une sueur qu'il n'arrive pas à contenir. Il se mord les lèvres et attend, silencieux, qu'elle veuille bien terminer son histoire.*

MADAME D. — Elle est nue, à ses pieds. La transpiration colle ses longs cheveux à ses épaules. Elle a des seins à me rendre jalouse – et, pourtant, je suis fière de mes seins, c'est un peu comme ça que j'ai pu garder mes amants, parce que bon, ce n'est pas en faisant l'étoile de mer... – et a un visage qui paraît totalement apaisé. Je ne peux m'empêcher de penser à leurs sueurs se mêlant à chaque caresse.

*Elle respire enfin. Il pense qu'elle va s'arrêter, mais elle reprend.*

MADAME D. — Il l'agrippe par la chevelure et la redresse brutalement. Il y a quelque chose d'animal dans le mouvement, je n'aurais jamais cru que la violence puisse être aussi esthétique. Il l'attache à une croix en X dont j'ai oublié le nom mais c'est pas grave, vous voyez bien, non ?

LE PSYCHANALYSTE *dans un murmure* — Croix de Saint-André.

MADAME D. — Oui, saint machin. Je m'approche – on a le droit, alors hein, voilà, quoi – et je regarde ses bras tendus, ses poignets enserrés, offrant sa poitrine à ce dominant qui lui fait face. Je demande à mon amie si elle est droguée, mais elle me dit que non, que ces situations peuvent mettre dans une forme de transe.

LE PSYCHANALYSTE *toujours murmurant* — Le subspace.

MADAME D. — Peut-être, je ne sais pas. Elle bave, sa salive glisse en un mince filet et découvre son sein gauche. Non, droit. Enfin droit par rapport à moi donc gauche. Il la malmène et elle gémit. Il frappe, fouette, ça claque comme je ne pensais pas qu'on pouvait faire claquer. Je me mets à genoux, pensez-vous, je crois que je n'avais jamais eu la possibilité de voir un sexe de femme d'aussi près – eh bien oui, je ne suis pas souple au point d'avoir la chance d'observer le mien, voyez-vous !

LE PSYCHANALYSTE *pour lui-même* — **Saint Freud, sauvez-moi.**

MADAME D. — Et là, je vois quelque chose d'incroyable ! Elle suinte du sexe ! J'avais l'air maligne, avec mon étoile de mer ! Remarquez, je n'avais pas vraiment envie d'être à sa place, mais quel spectacle ! Quelles sensations ! Et j'étais bien loin d'imaginer ce qui allait se produire ! Vous devinez ?

LE PSYCHANALYSTE *les dents serrées, mais poliment* — Je ne devine pas, au mieux il m'arrive d'interpréter.

MADAME D. — Il la pénètre ! Devant tout le monde, sexe dressé comme un militaire en joue au peloton d'exécution !

LE PSYCHANALYSTE *à mi-voix* — Celle-là, il faut que je la note.

MADAME D. — Chair dans chair, peau contre peau, j'avais le nez dans leur affaire, et leurs éruptions en stéréo. J'ai presque honte de vous énoncer les noms qu'il lui donnait !

LE PSYCHANALYSTE — ... presque...

MADAME D. — Salope, chienne, traînée, pute.

*Plus fort encore, comme si elle invectivait le psychanalyste :*

MADAME D. — Salope ! Chienne ! Traînée ! Pute !

LE PSYCHANALYSTE — Pardon ?

MADAME D. — Ne faites pas attention, je me suis retrouvée une seconde dans le feu de l'action ! Le plus étrange là-dedans est que mon militantisme féministe n'en a même pas été bousculé : c'était leur moment, et j'ai eu l'impression qu'il la respectait beaucoup plus que ceux qui me sont passés dessus lorsque je faisais l'étoile. Bref. Ça dure quelques minutes, il jouit abondamment – je le sais parce que j'avais le nez dessus et que je voyais que ça s'écoulait contre leurs cuisses. Enfin, il sort, il la libère, ils se font des câlins.

*Il y a un temps ; il en déduit qu'elle a finit et prend la parole.*

LE PSYCHANALYSTE — Et donc vous êtes venue me voir pour me dire que vous n'auriez jamais imaginé vous retrouver là-bas, fascinée par le spectacle ?

MADAME D. — Non, pas tout à fait...

LE PSYCHANALYSTE — Alors ?

MADAME D. — **Jamais je n'aurais cru prendre autant de plaisir à vous jouer ce petit tour avec les encouragements de ma collègue de travail, que vous connaissez aussi en qualité de votre femme, et qui espère que votre cage de chasteté n'a pas été trop difficile à porter pendant tout ce temps !**

*Là-dessus, elle bondit sur ses pieds et quitte le cabinet non sans avoir laissé une paire de billets sur le bureau.*

*Août 2017 – Fer ou soie*

---

## TauroMachisme

Il entre dans l'arène fier, le menton levé. Fait mine d'embrasser du regard la foule venue là pour l'acclamer. Il a mis ses plus beaux atours, ses vêtements de soies multicolores.

Il est Le Mâle.

Des gradins s'élèvent d'incessantes acclamations. Le public est principalement d'hommes, mais quelques femmes ont fait le déplacement, fascinées par cette virilité en dentelle.

Il parade, fait le tour de l'espace concentrique où aura lieu la mise à mort. **D'elle**, bien entendu. De La Bête, il ne peut en être autrement. C'est écrit. C'est ainsi, depuis toujours.

Le silence se fait alors. Le soleil frappe la tribune Est de face. La poussière, soulevée par le tour de piste, se repose lentement. Dans un grincement, on **la** libère.

Elle lève la tête, perdue, aveuglée. La seule odeur qui lui parvient est une odeur d'homme, de sueur, de mort. Elle jauge la situation à la mesure qui lui est accordée : dans la panique et la hâte. Elle comprend vite qu'on l'a enfermée dans un jeu qu'elle n'a pas choisi, dont Le Mâle maîtrise chaque rouage après des siècles d'entraînement, de transmission, d'astuces, de tromperie. Le combat est biaisé, mais – et c'est dans sa nature – elle se battra jusqu'au bout, dût-elle le faire dans le vent, sans honneur et dans l'humiliation.

Il s'approche lentement, sûr de sa domination. C'est lui qui placera les banderilles. **Qui** portera les premières piques de l'échange. Pour déstabiliser son adversaire. **Quoi** de plus normal, au début d'une joute, que de lancer quelques invectives pour mesurer les réactions ? Une. Deux. Trois.

Elle rue, cherche à se défaire de cet impudent à qui elle n'a rien demandé si ce n'est de vivre en liberté.



Commence la danse de mort. Avec une maîtrise redoutable, il entraîne La Bête où il veut. Le drap de soie, accordé ton sur ton à sa tenue, est la manifestation physique d'une humiliation tellement voyante que personne autour ne s'en soucie : la foule n'est rien de moins qu'hypnotisée par les volutes et les courbes que font la cape.

Après avoir bien joué avec elle, il prépare l'estocade. Sort le fer. Elle sait, depuis le début, qu'ici est la fin. Il s'approche. Il ne pense qu'à une chose : à la queue qu'il pourra dresser fièrement vers les aficionados une fois sa passe macabre terminée.

Il frappe. La Bête s'immobilise un temps, ploie les genoux. Il lève un bras victorieux, quand, sans prévenir, l'autre bondit et l'éventre.

Mais rien ne sort de cette cage thoracique béante : ni cœur, ni tripes.

**Homme, que fais-tu à ta femme ?**

*Septembre 2017 – Porte(s) et fenêtre(s)*

---

## Hôtel particulier

– Bonjour, madame.

– Euh. Bonjour. Je. Où sommes-nous ?

Elle tourne sur elle-même. Un couloir d'hôtel, où s'allonge un tapis bordeaux. Des chambres numérotées, de part et d'autre. Celui qui lui parle est dans le costume impeccable mais bon marché d'un groom. Il contourne la banque d'accueil et, d'un large geste d'une main gantée de blanc, annonce :

– Vous êtes ici chez vous. Ou, plutôt, vous êtes ici en vous.

– Suis-je morte ? Est-ce un rêve ?

– C'est une excellente question. Je dirais que nous nous trouvons dans un rêve introspectif. Une invitation à mieux vous connaître tout en prenant du plaisir.

– Du plaisir ?

– C'est tout de même mieux, dans un rêve, ne croyez-vous pas ?

– Oui, bien sûr, bien sûr...

– Et comme tout est prévu, nous... enfin, vous le découvrirez en temps utile. Laissez-moi vous présenter l'hôtel de vos désirs et de vos fantasmes.

Elle cligne des yeux et regarde l'enfilade de portes, de part et d'autre du corridor.

– Le principe des lieux est très simple. Chacune de ces chambres héberge un de vos **désirs**, envies, fantaisies, érotisations, pour peu qu'il y ait, à leur évocation, une réaction sensuelle ou sexuelle. Nous sommes ici au rez-de-chaussée, où sont accessibles les passions les plus faciles à admettre. Plus nous nous élevons dans les étages, et plus nous nous dirigeons vers l'inavouable, le terrifiant, le tabou, l'interdit. Tout cela étant classé évidemment par rapport à votre propre appréciation. Vous me suivez ?

– Je crois...

– Je vous sens dubitative.

– C'est que plus d'une des choses qui se trouvent derrière ces portes peut mener à un cauchemar plutôt qu'à un rêve.

– Je vois ! Madame sait déjà que peuvent l'émouvoir des — il s'approche d'elle — désirs — il s'approche plus près encore — perturbants ?

– J'ai appris à me connaître.

– Nous sommes dans une introspection constructive, voyez-vous !

– Et qu'est-ce que ça signifie ?

– Que chaque chambre est équipée d'une fenêtre. Une issue de secours, si l'on peut dire.

– Avec quels effets ?

– Un réveil plus ou moins facile. Voire pas de réveil du tout. Certaines chutes laissent des séquelles, voire mener à la mort.

– Je vois. Il faut donc assumer si je choisis d'ouvrir une porte dans les étages mais, d'un autre côté, ce sera peut-être la seule opportunité dans ma vie de ressentir le frisson comme si j'y étais.

– Exactement.

Il jubile, il est à un souffle de son visage quand elle le contourne et longe le couloir. Les chambres défilent, leurs ombres vont et viennent au gré de l'éclairage tamisé qui se diffuse des plafonniers. Enfin, un escalier se dessine.

– Il y a combien d'étages ?

– Quatorze.

– C'est beaucoup, non ?

– Plus que la moyenne. Je n'ai jamais connu un hôtel qui aille au-delà de dix-sept.

Elle s'arrête dans son ascension.

– Vous n'avez jamais connu... vous voulez dire que vous avez été dans d'autres « rêves introspectifs » ?

– En effet, c'est ainsi que je passe le temps, si l'on peut dire.

Elle pose un pied sur la marche suivante, puis reprend le rythme.

– Seriez-vous un concept ?

– En quelque sorte, mais ce serait réducteur que de me limiter à ça.

Ils arrivent enfin sur le palier. L'escalier pour joindre l'étage suivant est de l'autre côté de ce couloir-ci. Elle se retourne, s'apprête à lui poser une question, puis remarque une fenêtre dans le dos du groom.

– Tiens ? Je pensais que les fenêtres étaient pour s'échapper d'un fantôme insupportable ?

– Ah ! Oh ! Oui ! C'est probablement cosmétique.

Elle s'avance, tourne la **clenche** et ouvre en grand, puis se penche. Il fait nuit noire et, dans l'obscurité, le sol est invisible.

– Cosmétique, mais qui peut s'ouvrir, et servir de sortie. Je note.

Elle s'éloigne de lui et reprend la direction de l'escalier, d'un pas alerte.

Ils montent ainsi une dizaine d'étages, en parlant de tout et de rien — ce que le garçon d'étage, fort professionnel, fait avec enthousiasme.

– Vous savez, monsieur, ce que je trouve fascinant ?

– Vous allez me le dire, j'imagine.

– J'ai bien une vague idée de ce qui pourrait se trouver derrière chacune de ces portes, mais je suis incapable de juger objectivement de l'ordre dans lequel vont se trouver mes **désirs**. D'ici au dernier étage, il y a tellement de choses invraisemblables, extrêmes, violentes, amORAles que je serais bien en peine d'entrer dans une des chambres en annonçant à l'avance de quoi il peut s'agir.

– Vous avez l'imagination fertile, à ce que je vois.

– Vous n'avez pas idée.

Ils font quelques pas, puis elle fait une halte :

– Vous ne m'avez pas dit...

– Je plaide coupable.

– ...si je pouvais essayer plusieurs portes.

– Ah. Eh bien non.

– Je ne vous crois pas.

– C'est à vous de voir. Mais puis-je émettre une supposition ?

– Allez-y.

– Vous êtes curieuse. De vous-même, et de ce que vous pourriez vivre. Vous ne vous êtes pas arrêtée une fois dans les étages précédents, vous n'avez hésité à aucun moment malgré les sons suggestifs qui nous parvenaient ici ou là. Vous avez envie de savoir ce qu'il y a en haut, et le reste vous importe peu. Je me trompe ?

Elle rit.

– Tentateur !

– Je plaide coupable à nouveau.

– Montons, alors.

Elle se met à courir. Il la suit.

Le dernier étage est semblable en tous points aux autres. Seuls les numéros accrochés aux portes indiquent qu'ils sont au quatorzième niveau. Essoufflés, ils arrivent devant la dernière chambre.

– Et voilà.

– Voilà.

- Vous allez ouvrir ?
- Vous viendriez ?
- Pour observer dans un coin, évidemment.
- Avant que je rentre, j'ai une question. Sur vous.
- Oui ?
- Ça fait longtemps que vous faites ça ?

Il se gratte le maxillaire inférieur.

- En quelle année étiez-vous lorsque vous vous êtes endormie ?
- En 2017.
- Alors oui, ça fait longtemps que je fais ça.

Elle le dévisage. Le détail de la tête aux pieds. Regarde le couloir. L'escalier. La fenêtre.

- C'est pas la mienne, c'est ça ?
- De quoi parlez-vous ?
- La fenêtre, au bout du couloir, elle est pour vous, n'est-ce pas ?

Il sourit.

- Bien joué.
- Mon rêve introspectif, il est dans votre rêve introspectif...

Il marque l'affirmation d'un mouvement du visage.

- Combien de temps ?
- Je me suis endormi en 1625.

La stupeur sur son visage. Le rire.

- Mais vous êtes mort alors !
- Non, je suis dans mon rêve. Si je me réveillais, j'aurais l'impression d'avoir passé une merveilleuse nuit.

- Vous avez ouvert votre dernière porte ?
- Pas tout à fait, je n'ai pas osé. Mais ce n'était pas loin.
- Et ce fantasme ?

- Vous l'avez compris, n'est-ce pas ?

- Je veux vous l'entendre dire.

- Vous êtes adorablement cruelle... mon délice, par dessus-tout, est d'accompagner les gens jusqu'à leur plus haut fantasme.

Elle s'approche de lui comme lui s'était approché d'elle un peu plus tôt. À un souffle.

- Et ça vous plaît ?

Elle lui saisit le sexe, à travers son pantalon de groom devenu soudain trop étroit.

- Terriblement.

Elle regarde la dernière porte. Une main sur le pénis, l'autre sur la poignée.

À cet instant, entre la chambre 1497 et la chambre 1499 apparaît une nouvelle porte.

Avant-dernière d'une longue lignée. 1497B. Un sourire illumine le visage de la jeune femme alors qu'elle se jette vers ce fantôme insoupçonné.

– Je crois que je me suis trompée, tout à l'heure.

Avec difficulté, il demande :

– À quel propos ?

– Je sais exactement ce que je vais trouver derrière cette porte.

Il reste silencieux, le souffle court.

– Allons mener d'autres rêveurs vers leur dernier fantôme, et jouissons de leurs folies !

*Octobre 2017 – Réverbère*

---

## La nymphe avernale

Le ciel s'obscurcit lentement, le soleil se dilue comme une aquarelle dans laquelle on superposerait des couleurs de plus en plus foncées, du bleu pâle au rouge flamboyant, puis une goutte d'encre de Chine. Les oiseaux s'envolent en d'immenses vagues. L'air se rafraîchit brutalement. Et, alors qu'on pense toujours que la lente agonie du jour va encore durer, tombe la nuit.

C'est un moment que j'ai toujours apprécié, plus encore quand vient l'automne. Crépuscule du jour, crépuscule de l'année. J'en ai fait une fuite quotidienne depuis que les enfants ont quitté la maison. Tous les soirs, à une heure qui dépend des saisons, je passe par le portillon arrière. S'il pleut, je prends mon large parapluie.

Je remonte la route et sors du village. Peu après le panneau, il y a un sentier sur la droite, connu des randonneurs et des familles qui l'empruntent lorsque les beaux jours sont là.

Aujourd'hui, la sente est tapissée de feuilles rouges, jaunes, ocres, brunes. Le vent les soulève par paquets et les remplace par d'autres, plus nombreuses encore.

Le chemin n'est pas très long. Une poignée de minutes, d'un bon pas. C'est que je veux arriver avant que le soleil ne se soit définitivement couché : dans ce sens, les lumières de la route ne sont pas là pour me guider.

Il y a bien, au bout et surplombant un banc – mon banc – un réverbère. Mais c'est à peine si son aura est visible avant le dernier virage.

J'y arrive justement, à ce dernier virage. Je tourne. Le lampadaire n'est pas encore allumé. Il a l'air tout triste, penché au-dessus du banc de fer perché au-dessus du gros cailloux posé à côté du lac.

Je m'installe.

Je sors mon livre. Il y en a toujours un pour accompagner cette fuite. Sinon ça n'en serait pas une. Je plonge. Ne vois pas le sodium de la lampe s'échauffer puis prendre sa teinte orangée. Ne sens pas la nuit s'installer.

Ce n'est que lorsque l'humidité s'élève du lac qu'un frisson me fait relever la tête. Hors l'aura lumineuse qui m'entoure, le ciel tiqueté d'étoiles se reflète discrètement dans le lac.

Je me lève et m'approche des eaux sombres et miroitantes. L'alignement de mon corps et du lampadaire dessine sous mes yeux une silhouette à contre-jour comme doucement auréolée.

Mes yeux s'accoutument lentement à l'obscurité. De mon reflet, je commence à deviner des contours plus précis, jusqu'à ce qu'une brise légère irise la surface de l'eau et ne vienne troubler mon image.

Lorsque le calme revient, je ne me reconnais pas. La forme qui se recompose dans le reflet n'a pas mon envergure, et la lumière qui se reflète autour de sa tête paraît incandescente. Je me tourne, vérifie le lampadaire avant de replonger mes yeux vers

Une main a jailli de l'eau et m'a saisi. Ma main. L'autre. La mienne. Un instant, nous sommes deux, puis un. Puis une. Je suis à nouveau sur la rive, sur le rocher, devant le banc, ruisselante. Et je vois mon image se noyer et disparaître.

En haletant, je tente d'ébouriffer mes rares cheveux pour les défaire de l'eau qui perle sans discontinuer. Mes mains plongent dans une épaisse et longue tignasse. Mes mains qui ne sont plus mes mains. Mon corps qui n'est plus mon corps.

Le froid m'étreint. Je ne peux rentrer chez moi – suis-je d'ailleurs encore moi ? – et erre sur la route. Mon livre est parti avec moi – le moi original – dans les profondeurs du lac. Je serre contre moi une besace de tissus que je finis par ouvrir.

Des papiers, des clés, quelques babioles.

En l'absence de mon livre, je feuillette les papiers. Cherche à leur inventer une histoire. Qui suis-je ? Que suis-je ?

Je n'habite pas le village, mais une résidence étudiante. Ironie du sort, je suis visiblement inscrite au cursus universitaire dans lequel je donne des cours.

La pluie commence à tomber. Je ne veux pas me noyer une seconde fois dans la nuit. Je hâte le pas et rejoins la route. Il y a seize kilomètres avant de rejoindre la ville. Un peu plus pour arriver chez moi, si j'en crois mon histoire.



Il pleut dru et la pluie me lave de l'eau du lac. Je découvre ce nouveau corps plus frêle, plus jeune. Terriblement résistant.

J'arrive sur le pas de mon appartement avec l'impression de voler quelque chose qui n'est pas à moi. Puis réalise qu'on m'a offert de force quelque chose que je n'ai pu refuser. J'entre.

Je suis chez moi.

Je fais coulez une douche brûlante, comme si sentir le feu de l'eau était la preuve que j'attendais. Je me laisse glisser, nue, sur la faïence abîmée. Je ne vois que mes jambes. Mes seins. Mon sexe.

Je ne devrais pas être surpris : ce n'est pas le premier sexe d'étudiante que je vois de près. Mais celui-ci est à moi. Je le réveille, je fais éclore en mon cerveau des pensées et des sensations nouvelles. J'ai quarante-cinq ans, et à dix-neuf ans j'apprends encore.

Je glisse deux doigts entre mes lèvres. Je joue comme j'ai joué pendant plus de trente ans, d'abord en découvrant, puis frénétiquement.

Je joue. Je jouis. Tout est si semblable. Tout est si différent.

Je ressens une intense frustration. L'impression de vouloir calquer un comportement habituel sur une situation qui n'est pas la bonne. Avoir eu un orgasme d'homme sans profiter de toutes les subtilités de ma nouvelle situation.

Alors je recommence, jusqu'à l'épuisement ou, plutôt, jusqu'à ce que mon ballon d'eau chaude ait donné tout ce qu'il avait à donner.

Je m'écroule dans mon lit, je pense à ma femme, à mes enfants. Je pleure et m'endors.

\*

\*\*

Nous sommes cent, peut-être cent-vingt, massés sur les bancs d'un amphithéâtre qui a du mal à supporter notre jeunesse.

Le professeur a du retard. J'ai du retard. Je sais que je ne viendrai pas, mais je me demande ce qui sera annoncé.

Le doyen en personne vient, et réclame le silence. Je suis mort noyé la veille, probablement un accident.

J'assiste, impassible, à une femto-apologie. Une poignée de secondes pour dire combien je manquerai au département.

À côté de moi, un jeune homme. Il paraît abasourdi. Il n'a jamais connu un prof qui meurt, me dit-il.

Moi, si, des collègues morts au combat, j'en ai eu quelques uns. Mais je me fiche des mots qui sortent de sa bouche. Ou, plutôt, je vois les mouvements de ses lèvres comme autant d'appels à le dévorer. Je glisse ma main entre ses jambes.

À présent, sa bouche ne fait plus qu'un « o » muet. Puis se referme. Alors que son sexe s'élançe en un « I » tout aussi muet.

Je l'entraîne chez moi. L'avantage d'avoir été un homme, c'est qu'on sait y faire avec les hommes. Toutes les femmes devraient avoir la chance d'être des hommes, et tous les hommes devraient mourir en devenant des femmes. Tout le monde jouirait beaucoup plus.

Il jouit dans ma bouche. Il jouit entre mes jambes. Il jouit dans mon cul. Puis je l'em-brasse, et avec une infinie délicatesse, lui demande de ne pas me rappeler.

– Salope !

Je ne sais pas. C'est grave ? Je ne lui ai rien promis de plus que ce que je lui ai offert.

Je me plonge dans les cours, avec la chance de les connaître de l'autre côté. Mais même ainsi, mon esprit n'est pas libre : mon corps réclame.

Et s'il a faim, qu'il mange.

\*

\*\*

Le ciel s'obscurcit lentement, le soleil se dilue comme le sperme qui se noierait dans l'in-fime perte de sang d'une jeune vierge qui ne le serait plus. Les oiseaux s'envolent en d'im-menses vagues. L'air se rafraîchit brutalement. Et, alors qu'on pense toujours que la lente agonie du jour va encore durer, tombe la nuit.

C'est un moment que j'ai toujours apprécié, plus encore quand vient l'automne. Crépus-cule du jour, crépuscule de l'année. Cette fuite quotidienne d'une autre vie, je l'ai faite mienne à nouveau dès que j'ai eu besoin de me retrouver, c'est à dire peu après la visite de la Lam-pade. Tous les soirs, à une heure qui dépend des saisons, je passe par le portillon arrière. S'il pleut, je laisse courir l'eau dans mes cheveux.

Je remonte la route et sors du village. Peu après le panneau, il y a un sentier sur la droite, qui n'est plus guère entretenu depuis des années.

Aujourd'hui, la sente est tapissée de feuilles rouges, jaunes, ocres, brunes. Le vent les sou-lève par paquets et les remplace par d'autres, plus nombreuses encore.

Le chemin n'est pas très long. Une poignée de minutes, d'un bon pas. C'est que je veux arriver avant que le soleil ne se soit définitivement couché : dans ce sens, les lumières de la route ne sont pas là pour me guider.

Il y a bien, au bout et surplombant un banc, un réverbère – mon réverbère. Mais c'est à peine si son aura est visible avant le dernier virage.

J'y arrive justement, à ce dernier virage. Je tourne. Le lampadaire n'est pas encore allumé. Il a l'air tout triste, penché au-dessus du banc de fer perché au-dessus du gros cailloux posé à côté du lac.

C'est ici que je me retrouve, sans pour autant être bien certaine de savoir ce qui s'y dessine. Il y a bien longtemps que tout a été écrit, lu et vécu. Je m'assieds au bord du rocher, défais mes sandales et laisse glisser mes orteils dans l'eau.

Je sors du lac et m'allonge sur moi-même, brûlant de désir.

Puis je me libère et retourne à la nuit.

*Novembre 2017 – Insensible*

---

## Intercostal

Ce n'était pas voulu. Un peu prévisible, certainement. Pour être sincère, j'ai su dès notre rencontre que c'était une éventualité. Inévitable. Déjà là.

Il n'y a pas de mot pour ça. Je pourrais dire que tu étais « aimable », dans le sens je ne pouvais que tomber amoureux de toi.

Alors je t'ai aimée. En silence, à ma façon, dans mes gestes, dans mes phrases, dans tes exigences, dans mes erreurs, dans tes colères, dans mes excuses, dans ta folie, dans la mienne.

Dans nos plaisirs, autour de ta gorge, entre tes cuisses, entre les miennes, dans ton âme, dans mon esprit, dans mes silences, dans tes gémissements, contre ton ventre, autour de mon sexe, dans le tien, dans nos mots.

Je t'étranglais jusqu'à ce que tu ne tiennes plus sur tes jambes, et je te prenais là, ainsi, sur le sol, et tu revenais en toi alors que j'y étais déjà.

Je te dominais parfois, mais je t'appartenais toujours.

Tu suffoquais de nos jeux de strangulation. J'étouffais de ne plus avoir de place pour les poumons.

C'est que c'est volumineux, un cœur qui aime en silence. D'abord, ça déborde sur les poumons, puis dans la trachée. Ça remonte dans la tête, ça empêche de penser, de réfléchir, de prendre du recul ; ça rend aveugle et sourd. Ça descend dans les entrailles, ça réduit l'estomac, ça vide les boyaux, ça occupe le scrotum, ça fait gonfler les corps caverneux.

Alors j'ai fait ce que j'ai pu pour ne pas mourir de l'intérieur. J'ai glissé ma main droite sur mon côté gauche. J'ai appuyé, avec deux doigts. Rompu les chairs, la couche grasseuse. J'ai écarté les côtes. Il y a eu un craquement, ça a fait mal, un peu. Pas trop. En tout cas, je ne sentais déjà plus vraiment.

J'ai agrippé un bout. J'ai failli lâcher, au moment de la diastole. Et j'ai tiré.

J'avais peur que ça saigne, que ça en mette partout, mais je pleurais tellement que ça a tout lavé. J'ai coupé l'aorte et la veine cave, l'artère pulmonaire et quelques autres tuyaux plus ou moins gros qui traînaient par là. J'ai inspiré un coup. Ça ne faisait plus mal.

Je t'ai laissé ce cœur à tes pieds, maladroitement. Et on s'est dit au-revoir.

J'ai recommencé à respirer, un peu. Beaucoup. Je me suis dit que ça irait mieux ainsi. Que je pourrais à nouveau réfléchir, penser, prendre du recul.

Mais il n'y avait plus rien. Le vide. Un puits sans fond.

La gravité a fait le reste. Le cerveau, la bouche, les yeux, les oreilles, le nez, tout est tombé dans l'insondable cavité. Je croyais que je pensais, mais j'étais aveuglé, dans ma bile, dans ma peur, dans ma haine.

Alors je t'ai haïe. Comme on peut haïr quelqu'un par amour, en me haïssant moi-même comme on peut haïr quelqu'un par dégoût.

Je me suis assis dans la glaise que mes larmes avait rendue malléable tout autour de moi. Je me suis pétri un nouvel organe cardiaque. Presque vrai. Je l'ai fait cuire pour le durcir. De fait, je l'ai fragilisé.

J'ai écarté les côtes, à nouveau. Serré les dents lorsque ça a craqué. Rebranché un peu tout ça comme j'ai pu.

Fait semblant.

Sans toi.

*Décembre 2017 – palimpseste ; épiphanie ; chambrière*

---

## Eugénie

– Voilà pour le séjour. Ici, il y a l’escalier qui permet d’accéder aux chambres, au petit salon et à la cuisine d’hiver. Mais elle n’a pas été utilisée depuis des années, donc je vous déconseille vivement d’y préparer à manger sans un rien d’aménagements.

Tout en me parlant, l’ancien propriétaire met un pied sur la première marche. Il ne semble pas à l’aise et paraît éviter de s’approcher du bord.

– Il y a des travaux à prévoir pour l’escalier ?

– Non, non, il est d’une solidité à toute épreuve... je suis simplement superstitieux, dirait-on.

Pour me prouver ses dires, il donne un fort coup de pied à l’armature en fer forgé qui se met à résonner mais ne ploie pas.

Nous poursuivons la montée, et ne peux m’empêcher de penser qu’il faudra décaper et repeindre les ferronneries et la rampe qui sont respectivement couleur vert-de-gris et jaunâtre.

Le reste de la visite est à l’avenant : de magnifiques volumes pour un duplex à redécorer. L’escalier est, quant à lui, baigné dans une éblouissante lumière qui traverse une imposante verrière délicatement ouvragée.

Il me donne les clés, je signe le reçu, il s’en va.

Je suis chez moi.

Je regarde cet escalier aux teintes quasi-glaireuses, sors un mouchoir en tissus de ma poche et donne un coup sur la balustre, espérant candidement en rehausser la couleur.

Dans un nuage de poussière, apparaît une ombre. Je pousse un cri et me rattrape tant bien que mal, trois marches plus bas.

– Qu’est-ce...

– Je suis Eugénie, de la Rampe Vert-mielleuse. En frottant cette rampe, tu m’as sortie de ma torpeur et tu es en devoir de me demander trois vœux. Pas un de plus, pas un de moins.

Je secoue la tête, comme si je voulais en faire sortir des rouages cassés.

– Le génie de la lampe...

– Eugénie ! De la Rampe Vert-mielleuse !

– Allons bon. Et vous êtes spécialisée en calembours, c’est ça ?

– J’allais y venir. Les vœux auxquels tu as droit, pauvre mortel, concernent ma capacité à faire fourcher les langues de tes pairs. À ta demande, et à l’instant donné, je peux faire dire un mot pour l’autre.

– C’est... c’est nul ?!

– Et voilà. J’essaye de mettre un peu de fantaisie dans ce monde et on me réduit à un ectoplasme de bas niveau. Parce que c’est mieux, peut-être, d’avoir comme pouvoir de faire des bruits bizarres en traversant les murs des vieilles maisons ?

– Non, je... attendez, vous voulez-dire que les fantômes existent vraiment ?

– Merveilleux ! En plus je tombe sur un naïf ! Bien sûr que non ! J’espère que tes parents t’ont prévenu que le Père Noël n’existait pas !

– Venant d’un génie enfermé dans une rampe...

– Bon, en tout cas, il faut savoir que je ne suis pas là uniquement pour faire trébucher sur les mots.

– Ah ? Je peux avoir les numéros gagnants du loto ?

– L’argent, toujours l’argent ! Non, bien évidemment ! Je te parle de quelque chose de fantastique ! De truculent !

– L’immortalité ? La vie éternelle ?

Eugénie croise ses bras et se met ostensiblement à boudier.

– Allons bon, voilà autre chose. Je vous écoute, je ne dis plus rien.

– Merci. Donc une fois le jeu de mot consommé, la victime, puisque je pense qu’on peut l’appeler ainsi, poursuivra son discours en suivant non pas son fil initial, mais le mot ou l’expression de remplacement. Tu vois le principe ?

– Je pense. Je ne vois toujours pas en quoi cela peut m’être utile, mais soit.

Eugénie sourit, sans bouger.

– Hem...

– Oui ?

– Vous allez rester comme ça, sans bouger, jusqu’à ce que j’ai commencé à utiliser mes vœux ?

– Oui.

– Et vous allez me suivre partout ?

– Oui.

– Et personne d’autre que moi peut vous voir ?

– Voilà.

– Et après les trois vœux, vous disparaîsez ?

– Jusqu’au prochain nettoyage de la rampe.

– Ah.

Je retourne dans ma tête les implications de cette affirmation.

– Donc je ne pourrai jamais la décaper pour qu’elle retrouve son aspect naturel ?

– Si, mais ça va en faire, des vœux.

– Je vois.

– D’autres questions ?

– Oui, comment êtes-vous arrivée ici ? Quel projet professionnel fait qu’on devient génie spécialisé en jeux de mots pourris ?

– Attention, pas de jugements de valeur, sinon je boude.

J’ai envie de lui dire que j’aime bien sa frimousse de gamine bornée quand elle fait son air pincé, mais je la laisse poursuivre.

– Je suis morte dans cette maison, dans cet escalier, il y a cent-quatre ans. J’en avais dix-sept et j’aimais mettre en scène les mots distordus.

– Morte ? Mais comment ?

– J’ai voulu partir en beauté, je suis morte sous l’affreux de la rampe.

– Pardon ?!

– Mon oncle s’est pris les pieds dans le papi **est** m’est tombé dessus.

– Je vois.

Je n’arrive pas à savoir si elle se moque de moi, si elle est une damnée d’un genre particulier, où si je suis tombé dans une version alternative du Prince de Motordu.

– Alors ?

Elle se tient deux marches au-dessus de moi, dans une longue robe sombre, ceinturée de façon stricte. Un plastron de dentelle renforce l’impression qu’elle n’est pas de notre temps, et le sourire espiègle qu’elle arbore, tête légèrement de biais, prouve qu’à cent-vingt-et-un ans elle en a toujours dix-sept.

– Alors quoi ?

– Tu vas faire quoi, avec tes vœux ?

– Je ne sais pas.

J’ai tout de même une petite idée. Ma directrice de thèse a une conférence le soir-même, et j’imagine avec un plaisir à peine dissimulé le spectacle lorsqu’elle s’embourbera dans un enchaînement de salmigondis. Ah ! elle a refusé de relire mes travaux jusqu’à présent et, sans pour autant me considérer comme revanchard, j’espère profiter de l’opportunité pour m’amuser.



– J’ai oublié de te dire quelque chose !

– Ah ?

– Mais je ne te le dirai pas.

Elle me tire la langue. J’ai envie de la gifler et elle s’en rend compte, filant en courant.

Je regarde l’heure. Juste le temps de me changer avec les quelques bricoles que j’ai apportées. Il faudra manger sur la route.

– Nous sortons.

– Moi aussi ?

– Vous aussi, évidemment, il me semblait bien que je n’avais pas le choix, de toutes façons...

– Oui, mais on ne m’a jamais... invitée.

– C’est bien dommage, je trouve.

– Oh ?

Si elle n’avait été si pâle j’aurais juré qu’elle avait rougi.

Je m’achète un **quelconque sandwich quelconque**. Nous avançons en silence, mais elle semble tirer plaisir de cette promenade de début de soirée et virevolte autour de moi avec enthousiasme.

– Nous allons voir un spectacle ? Un film ? Un concert ?

– Une conférence.

Elle déchanté.

– Ah.

– Vous ne trouvez pas ça intéressant ?

– Je ne vais rien y comprendre...

– Est-ce vraiment important ?

– Ben... je vais un peu m’ennuyer, non ?

– Croyez-moi, j’espère que nous allons bien nous amuser.

C’est d’un air circonspect mais intrigué qu’elle m’accompagne dans le petit amphithéâtre utilisé pour l’occasion.

La chaire est vide, seul un petit écriteau indique le nom et la qualité de ma tutrice. En arrière plan se détache, projeté sur un grand écran, le titre de la conférence : « Relire le palimpseste de Turin (1623) : une nouvelle épiphanie ».

Nous nous plaçons dans un coin. Même si ça n’a pas vraiment d’importance, je tiens à ce qu’elle ait une place pour s’asseoir donc, jouant les sans-gênes, je place mon manteau sur la chaise qui jouxte la mienne.

Je me penche vers elle :

– Ça commence dès maintenant.

– Pardon ?

– Mon premier vœu.

– Ah. Ça doit toucher quelqu'un en particulier ?

– La conférencière.

Son visage s'illumine.

Entre ma tutrice.

Elle s'assied, vérifie son micro.

– Bonsoir.

Elle embrasse la salle du regard. Une vingtaine de personnes sont dispersées sur les bancs. Elle me voit et m'adresse un rictus poli que je lui rends dans une version un rien moins tendue.

– Nous ne sommes pas bien nombreux, et c'est pourtant bien dommage. Comme je doute qu'il y ait beaucoup de retardataires, je vais commencer tout de suite à vous présenter mes travaux sur le pâle inceste de Turin.

Elle cligne des yeux. Un murmure parcourt la salle.

– Génial ! Et vous avez dit que ça allait influencer tout ce qu'elle va dire ?

Eugénie me regarde en jubilant.

– ... et personne ne pourra me dire que ce qui se passe par-derrière est moins intéressant que ce qui se passe par devant, une fois qu'on a gratté la surface. C'est ainsi que ce pâle inceste — nouveaux murmures — fait la part belle à ce qui est derrière, autrement dit, à la sodomie.

Je m'étrangle en pouffant.

Quelqu'un lève la main et demande :

– J'ai dû mal à vous suivre, professeure. On nous avait dit que l'analyse aux rayons X du palimpseste de Turin avait permis de mettre au jour un récit de l'épiphanie original, et vous nous parlez de sodomie...

– Vous faites bien de poser la question ! Parce que dans cette relation nous avons un frère, une sœur, et puis Fanny.

Je pleure de rire en silence l'heure que dure la conférence. Les échanges qui suivent sont lunaires, mais truculents. Je rentre dans mon nouveau chez moi quelque peu honteux, mais joyeux.

– Ça t'a plu ?

– C'était au-delà de ce que je pouvais imaginer !

Elle me regarde fixement, l'œil qui frise.

– On rentre tout de suite ?

– Oui !

On rentre, tout de suite.

La maison est froide, et les ampoules n'éclairent que faiblement les pièces. Eugénie, pour blafarde qu'elle est, est une présence réconfortante. J'hésite à m'installer dans l'une des nombreuses chambres de l'appartement et elle m'observe, amusée.

– Tu veux que je te montre quelle était ma chambre hier ?

Je prends ça comme une invitation. La fatigue aidant, je suis troublé et à un rien de me sentir fantômophile.

– Avec plaisir !

Elle grimpe l'escalier, et se tient devant une pièce que je crois pas avoir visitée. J'y entre. Il y fait sombre.

Un courant d'air claque la porte.

– Eugénie ?

– Je suis là ! Te souviens-tu que j'ai omis un petit détail ?

– Non, et je suis très curieux de le connaître...

– Pour chaque jeu de mot consommé, tu seras victime d'un de mon choix.

Je souris. Décidément, elle ne s'arrête jamais...

– Et quel sera le calembour de ma sentence ?

– Viens donc, que je te fasse goûter ma chambrière.

*Janvier 2018 – Je connais un pays*

---

## Safari

Elle pose le fascicule sur la table basse, étend ses jambes en les croisant juste au niveau des chevilles et lance :

– Finalement, ce sera le Kenya.

Il sort de son bouquin, plisse les yeux et la fixe d'un regard interrogateur.

– Notre voyage annuel ! On n'a jamais fait l'Afrique subsaharienne, ce serait l'occasion. Ils proposent un parcours safari, avec de la chasse !

Il replonge dans son livre sans rien dire, dents serrées.

– Tu ne dis rien ?

– Tu veux que je dise quoi ?

– Ben... ce que t'en penses !

Son regard glisse sur la page du livre de poche, s'attarde sur le numéro en bas à gauche. Mentalement, il se le répète pour ne pas l'oublier, ferme l'ouvrage et le pose, sur le prospectus publicitaire.

– Non.

– De quoi, non ?

– Non pour tout. Non parce que tu ne veux pas savoir ce que j'en pense. Pour les voyages, tu n'as jamais prêté attention à la moindre de mes envies ou de mes remarques. Tu as toujours voulu aller où ça te chantait, tout en sachant que ça m'emmerdait.

– Je...

– Je n'ai rien contre voyager de temps en temps, mais je déteste ce voyeurisme qui consiste à considérer les autres pays comme un parc d'attraction, un musée ou un zoo. Je déteste savoir qu'on va consommer des hectolitres de kérosène juste pour une semaine de plaisir minable, à profiter de chambres d'hôtel climatisées, à nous payer des heures d'attente pour vi-

siter des lieux qu'on a pu voir et revoir en carte postale ou dans un bon livre.

– Tu exagères !

– Non, je n'exagère pas ! Tous les ans, je te propose de faire autre chose que de claquer un à deux mois de salaire. Tous les ans, mes paroles n'ont aucun effet, au point que j'en suis venu à me demander **si tu ne le faisais pas exprès**. Sache que si le but recherché était de voir jusqu'où j'étais prêt à aller, tu as gagné : cette idée de safari est la pire que tu aies eue, et de loin.

Elle réalise à peine trop tard qu'elle est en train de sourire.

– Ça te fait marrer ?

– Non. Oui, peut-être.

– Pourquoi ?

Elle se lève et lui tourne le dos.

– Tu proposes quoi, alors ?

– Tu n'as pas répondu. Qu'est-ce qui te fait marrer ?

– Toi. Je passe sur ton éthique à géométrie variable, on a chacun nos combats. Mais je veux surtout voir si tu vas aller plus loin que les années précédentes.

– Comment ça ?

– Tu râles dix secondes, et puis c'est tout. Pas une fois je ne t'ai vu proposer quelque chose, prendre nos vacances en main, te bouger. Alors c'est un peu facile de critiquer, mais quelque chose me dit que nous irons au Kenya malgré tout.

– Non.

– Tu as une idée ?

– Oui.

– Et où comptes-tu nous amener ?

– J'ai une idée, mais je dois encore voir comment l'organiser.

– Et tu ne vas rien me dire ?

– Non. J'ai juste besoin de savoir que j'ai carte blanche.

Elle hésite une seconde.

– Carte blanche pour quoi ? Jusqu'à quel niveau ?

– Sans limite. Un « Permis de tuer » mais pour l'organisation de nos vacances. Je peux tout faire dans le but de rendre ces quelques jours inoubliables.

Elle se pince les lèvres l'une contre l'autre, se gratte un sourcil d'un rapide arc de cercle avec un doigt et inspire un grand coup.

– Ça roule.

Il reprend son bouquin, faisant mine de s'y replonger avec assurance.

Il n'a absolument aucune idée de ce qu'il va bien pouvoir lui proposer.

\*

\*\*

Deux mois sont passés depuis leur échange vif à propos des vacances à venir. Le sujet a été laissé de côté et volontairement ignoré. Lui, parce qu'il veut à tout prix éviter de laisser un indice indiquant qu'il n'a toujours rien préparé. Elle parce qu'elle souhaite profiter du plaisir de la découverte.

C'est au moment où il pense devoir capituler qu'un événement remettant tout en cause se produit.

Cloué au lit pour le second jour consécutif à cause d'une mauvaise grippe (mais y-a-t-il de bonnes gripes ?), le corps ruisselant, les yeux mi-clos, il attrape la boîte de paracétamol qui traîne sur sa table de chevet. En tire une plaquette sur laquelle il ne reste plus qu'un comprimé. Qu'il tente d'extraire péniblement, sans force, entre deux tremblements fiévreux.

Le comprimé sort. S'échappe des doigts. Roule sur la couette. Frappe le sol. Glisse sur le carrelage et va se perdre sous la penderie.

Il s'extrait de son lit tant bien que mal, en s'affaissant. La couette le suit. Il s'allonge sur le sol froid, dont il apprécie presque le contact glacé. Son bras disparaît dans l'obscurité sous le meuble, à la recherche du comprimé récalcitrant. Il tâtonne en vain. Ramène sa main à lui et, secoué d'un tremblement, la relève à peine trop tôt. Son poignet frappe violemment le bois de l'armoire et c'est parce qu'il est épuisé qu'il ne pousse pas un juron. Épuisé.

Et surpris.

Un carnet s'est détaché de la planche et s'est déposé dans sa main. La curiosité le galvanise et son corps chasse un temps la fatigue. Il ouvre, à la première page.

L'écriture est celle, reconnaissable entre toute, de sa compagne. Les ronds sont ronds, les barres sont strictes, les boucles appliquées.

Des poèmes s'intercalent entre de courtes nouvelles et des sections plus biographiques, comme un journal intime littéraire.

Il découvre une personne nouvelle, une facette qu'il n'aurait jamais soupçonnée. Il se perd dans des descriptions oniriques, visuelles, expressives.

Sexuelles.

Sensuelles.

Érotiques.

Fétichistes.

Sadiques. Et masochistes.

La fascination lui fait oublier la fièvre, le temps, et son improbable position, avachi sur le sol, noyé dans un océan de draps et de couettes. Il lit d'une traite plusieurs années de secrets, et s'endort, soudainement saisi par le retour de bâton de la grippe.

C'est le bruit de la porte d'entrée qui le réveille, des heures plus tard. Il a à peine le temps de glisser le carnet sous le meuble et de fermer les yeux.

Elle entre dans la chambre délicatement, s'inquiète de le voir au sol, le hisse tant bien que mal sur le matelas et le borde. Lui passe la main sur le front. La fièvre est passée. Elle le laisse dormir.

Lui n'est pas certain de ne pas avoir déliré. Il se promet de vérifier dès qu'il en aura l'occasion. Et sait qu'il a enfin la clé.

\*

\*\*

Les vacances sont enfin là. Elle le regarde, intriguée.

– Alors, on va où ?

– L'endroit n'est pas vraiment important.

Elle ricane :

– Tu vas me faire le coup du « on n'est jamais aussi bien que chez soi », c'est ça ?

– J'aurais pu, mais on va quand-même prendre la voiture.

– Je fais ma valise, alors. Il fera chaud ? Froid ? On a un horaire à respecter ?

Un œil sur l'horloge.

– Non, on a le temps. Mais tu n'as pas besoin de prendre quoi que ce soit. On part comme ça.

Elle n'a pas le temps de réagir qu'il l'entraîne dehors, coupe le gaz, ferme la porte. La voiture démarre. Ils partent.

– Mais... on va où ?!

– Tu verras bien, j'ai promis une surprise, ç'en sera une vraie.

– Bon, bon.

– Dans la boîte à gants, il y a un bandeau.

Dans la boîte à gants, il y a un bandeau.

– Et je dois le mettre ?

– **Oui, moi je dois conduire, ce serait une mauvaise idée que je le porte.**

– Bon, mais je vais dormir...

– Eh bien dors !

Elle ne dort pas.

La voiture ralentit. S'arrête. Elle passe un doigt sous la pièce de tissus opaque pour la re-

tirer, mais il la retient.

– Pas encore.

Il sort du véhicule, le contourne, et invite sa compagne à faire de même en mettant une main dans la sienne.

Ils marchent sur un terrain légèrement accidenté qui se mue en marches descendantes. Il y en a 23, elle les a comptées. Légèrement en colimaçon.

Une porte grince. Dedans, il fait frais. Un peu humide. Ça change de la chaleur quasi insupportable de l'extérieur. Il ralentit. Se place derrière elle. Lui retire le bandeau.

Elle cligne des yeux. Elle s'attendait à une lumière d'intérieur, mais c'est dans une quasi pénombre, à peine bousculée par la fragile lumière de quelques bougies.

– On... on est où ?

Il ne dit rien. Devant elle, une table de bois. Elle s'approche. Il y a les objets qu'elle a fait vivre avec ses mots. Qu'elle n'a jamais vus en vrai. Qu'elle n'ose pas toucher. Elle se retourne, radieuse, émue, les larmes aux yeux.

– Merci.

Elle hésite avant d'ajouter :

– C'est vrai que c'est mieux qu'un safari.



*Février 2018 – Grand froid*

---

## Tranches de vies

– Dis, tu ne m’as jamais dit que tu me trouvais belle.

Je n’ai pas répondu. Parce qu’il n’y avait rien à répondre, que je ne voulais pas répondre.

– Tu me trouves belle ?

Il fallait donc que je réponde.

– Tu veux dire... physiquement ?

J’ai senti que ma demande n’était pas la plus délicate, mais je devais savoir, pour ne pas me tromper.

– Évidemment.

– Alors non.

Je ne suis pas particulièrement empathique, mais même là, j’ai senti un courant glacial s’interposer entre nous. Sans un mot, elle s’installa dans le lit et éteignit sa lampe de chevet.

Qu’y puis-je si, objectivement, je ne la trouve pas belle ? Elle a bien d’autres qualités à mes yeux, elle est vive, intelligente, elle a un sens de l’humour décapant et une approche de la sexualité admirablement délirante, mais belle... non.

Avec ses grands bras de sémaphore, **des** cheveux ficelle et son grain de beauté sur le nez, ses kilos en trop, sa façon de ne pas savoir regarder les gens en face et de s’habiller comme un paquet de pommes de terre dans un sac de jute, si je voulais être sincère, je ne pouvais pas lui dire que je la trouvais belle. Et il me semblait que la sincérité était primordiale.

Je me suis glissé sous la couette, ai éteint la lumière, ai hésité à me rapprocher d’elle, mais ai préféré ne pas risquer de me faire rabrouer. Je me suis endormi.

Le lendemain, elle n’eut pas un mot sur ce qui s’était passé. Il me sembla qu’elle avait cherché à se maquiller un brin plus, et qu’elle avait choisi une robe un peu moins usée que

d'habitude, mais je n'en étais même pas certain.

Les jours passèrent ainsi. Je crus un temps que rien n'avait changé, mais je réalisai après plusieurs semaines qu'elle avait commencé, lentement mais inexorablement, à s'éloigner de moi.

Son rire se faisait moins présent, nos débats enflammés se terminaient moins que rarement dans des accès érotiques violents, et je remarquais qu'elle avait de plus en plus le regard perdu dans ses pensées, loin de moi.

Un matin, elle partit travailler. Elle ne rentra pas.

Je m'assurai d'un simple message qu'elle allait bien, rangeai avec précaution ses affaires pour ne pas qu'elles s'abîment, repensai en les pliant délicatement à la façon unique qu'elle avait d'habiter les fringues informes qu'elle avait l'habitude de porter.

Elle me manqua.

Je n'ai jamais réussi à trouver les mots pour parler aux gens que j'aime. Or, bien que ne l'ayant jamais trouvée belle, j'étais certain de l'aimer. J'ai essayé de prendre des nouvelles, je n'en ai jamais eu. Les boîtes contenant ses affaires sont restées dans un coin.

J'ai repris ma vie de célibataire, « comme avant », à ceci près que j'avais gardé l'habitude de me glisser dans certaines soirées fétichistes, gothiques et burlesques. J'y aimais l'ambiance très éloignée de mon quotidien, de mes codes personnels, des conformités sociales. Pour autant, je préférais me mettre en retrait et observer, avec délice, les actions et interactions des autres participants.

Certaines de ces soirées avaient lieu dans des cabarets, avec un spectacle parfois d'excellente qualité. D'autres étaient des événements plus ou moins formels, dans des clubs privatisés pour l'occasion.

\*  
\*\*

Je ne l'ai pas entendue entrer, plongé que je suis dans mon travail. Je sursaute lorsqu'elle se met à parler :

- Vraiment ? Tu nous fais encore un énième récit d'une mièvrerie insupportable ?
- Je...
- Quand c'est pas un obscur texte à l'onirisme ampoulé, tu ne peux t'empêcher de verser

dans le mélo à peine érotique. Tu ne peux pas nous faire un texte un peu plus — elle cherche un mot, je propose « charpenté ? » — non, « couillu ». Il faut appeler une bite une bite, et arrêter un peu de tourner autour du pot !

Je baisse les yeux. Je sais qu'elle a raison. Mais c'est ainsi.

Un vent glacial parcourt la pièce qui est dévolue à la rédaction de mes écrits sous contrainte. J'aimerais me faire plus petit encore.

Elle rompt le silence :

– Ça fait combien de temps que nous avons décidé ce jeu d'écriture ?

Je réfléchis et réalise :

– C'est le dernier de la cinquième année !

– Cinq ans... multiplié par douze mois. Soixante textes. Un peu de SM entre deux lignes, des amours fantasmagoriques, des paragraphes entiers totalement abscons qui nécessitent un constant travail d'herméneutique pour les comprendre, et pas une seule fois une bite dans une chatte !

Je revis la situation de mon personnage. « Tu me trouves belle ? » serait ici « Tu aimes ce que j'écris ? ». L'ambiance est polaire. J'aimerais qu'elle arrête, mais elle reprend :

– Et j'ai tout lu, plusieurs fois. Tout. Alors oui, il y a ici ou là de jolies trouvailles. Mais *De nacre et d'ébène*, sincèrement, qui va arriver à comprendre la clé du récit ? Et si c'était le seul... Ah, tiens, et ça fait pas soixante textes, mais soixante-et-un. Il faudra m'expliquer pourquoi il y en a deux pour...

Elle saisit la pile de feuillets qui jouxte la machine à écrire et les compulse rapidement.

– Avril 2016.

Elle sait très bien pourquoi. C'est à cause d'elle, ou plutôt grâce à elle. Mais je me tais. Parce que c'est aussi à cause de moi.

– Allez, pousse toi.

Je me décale. La chaînette qui me relie à la machine à écrire se tend, tinte, m'oblige à rester près. Trop près.

Elle dégage la feuille du cylindre et en engage une nouvelle, d'un geste sûr et habile.

– Alors. Deux personnages. Un mou du bulbe qui a du mal avec l'expression de ses sentiments, et une chaudière un peu mal dans sa peau qui boude quand on lui rappelle qu'elle est moche. Tu me dis si je me trompe.

Je déteste son petit jeu. Ce sont mes personnages, je les aime même quand je les fais souffrir, ils sont une partie de moi – d'elle – et elle les réduit à d'insupportables clichés.

– Ok, je vais garder ton début, éventuellement on corrigera quelques petits trucs qui manquent d'énergie. C'est toujours trop mou avec toi.

Elle se tourne vers moi, regarde mon entrejambe et ajoute, d'un air narquois :

– Enfin, trop mou... quand ça veut, ça fait son effet. Quand ça veut.

Tempête et blizzard. J'essaye d'ignorer les saillies. De me concentrer sur les mots qui commencent à noircir la page.

\*

\*\*

Inévitablement, je rentrais de ces événements avec une intense frustration qui se terminait par d'interminables mouvements masturbatoires dans la solitude de mon appartement.

\*

\*\*

– Tu vois, là, déjà, c'est plus franc. Et ça reste compatible avec le tempérament de ton personnage... enfin, tempérament... il faut le dire vite.

\*

\*\*

Ce soir-là, le cerveau peut-être un peu enhardi par un verre d'alcool, ou par l'envie de bousculer mes habitudes, je m'étais mêlé à la foule, sans vraiment savoir ce que je cherchais. C'est au moment où mes yeux tombèrent sur son nez, sur son grain de beauté à la limite de la verrue, que je réalisai que c'était elle que mon regard voulait trouver. Qu'il avait trouvé.

Elle avait changé. Je l'observais de loin, cherchant ce qui avait pu la transformer. Elle était pourtant la même, avec ses dimensions quasi-farfelues, mais je la trouvais belle.

Je me dis un instant que c'était peut-être le manque qui influait sur mon jugement. J'avais probablement raison, pour partie.

\*

\*\*

– Ça te va, pour l'instant ? Je respecte assez ton « univers » ?

J'approuve en silence, essayant de faire fi de la moquerie qui transparait dans ses inflexions.

Elle suspend le mouvement de ses mains, se retourne vers moi :

– Sérieusement ? « faire fi », « transparait », « inflexions » ?

Elle lève les yeux au ciel, secoue la tête en un tressaillement, et reprend le cours de son — de mon — récit.

– On s'occupera de la réalité plus tard, mais il va vraiment falloir faire quelque chose.

Une perle froide coule. Une stalactite est en train de se former.

\*

\*\*

Et puis je vis ce qui était différent. Comme une évidence.

Son cou, son cou insignifiant, son cou de moche, son cou que j'avais envie de mordre, de serrer, d'enlacer, d'étrangler, de caresser par l'intérieur. Son cou était orné d'un simple collier de cuir. Simple, mais qui disait tout. Qui disait tout aussi de mon incapacité à la comprendre et à me comprendre.

J'allais m'extirper de la foule, venant de voir le gorille qui l'accompagnait et qui avait su la rendre plus belle à mes yeux que ce que je n'avais réussi à faire, lorsque son regard croisa le mien. Elle me sourit ; je grimaçai.

Elle s'approcha, avec ses épaules moches dénudées, ses bras moches tendus vers moi, ses seins moches impudiquement présentés aux regards.

J'avais envie de partir en courant, de hurler que je ne supportais pas de la voir ainsi, de faire semblant que tout allait bien. Elle m'a dit :

– Bonjour !

J'ai répondu :

– Tu es belle !

– Je sais !

Je voulais dire des choses comme « j'ai envie de toi comme jamais, faisons ça tout de suite... ne quitte jamais ce collier, mais c'est moi qui le tiendrai », mais il y avait l'autre, derrière, le bellâtre aux muscles sculptés dans le marbre, aux mains larges comme les pales des bateaux à aubes. Je suis resté droit dans mes bottes, et j'ai juste dit :

– J'ai envie de toi comme jamais, faisons ça tout de suite, merde, je l'ai dit ?

Elle a rigolé.

– T'es chou. Mais c'est un peu tard.

Le molosse charpenté comme un gladiateur l'a tirée en arrière par les cheveux, j'ai cru deviner quelques mots d'excuses, et ils ont été avalés par la foule.

Je suis rentré chez moi, le cœur à la dérive, l'esprit naufragé et la bite confusément réveillée.

\*

\*\*

– Alors ?

– Continue, c'est moins pire que ce que je pensais.

– Moins pire ?

– Moins pire.

– T'as du culot. J'essaye de sauver un texte que tu avais commencé à saborder, mais je ne peux pas non plus faire un virage à quatre-vingt dix degrés. C'est frustrant.

– C'est tant mieux. Ça t'oblige à respecter un peu mon travail.

– Tiens, tu t'es enfin décidé à faire participer ton amour-propre ? Je commençais à trouver son absence un peu ennuyeuse.

Je m'apprête à répondre, mais elle a déjà repris sa frappe.

\*  
\*\*

Deux jours passèrent. Je n'aimais pas les constats que j'avais pu faire sur moi-même, sur ma relation à sa beauté, à mon attachement et à ma jalousie. Je m'étais retenu de lui écrire avant de succomber. « On peut se voir ? ». C'était laconique, ça n'engageait à rien, et c'était ça ou un insupportable roman dégoulinant de pathos comme seuls les hommes savent en faire.

\*  
\*\*

– T'es vraiment obligée d'écrire ça ?

– C'est un constat. Fortement biaisé et absolument partial, mais c'est un constat.

Elle me passe la main entre les cuisses et réveille mon pénis.

– Remarque, parfois j'aime bien quand ça dégouline.

Elle rigole. Je fais semblant de bouder.

\*  
\*\*

Elle avait sonné à la porte. Je savais que c'était elle : personne ne sonne jamais chez moi. Pourtant, elle devait toujours posséder une clé : j'en déduisais avec amertume qu'elle ne se considérait résolument plus ici comme étant chez elle.

Elle avait toujours son collier. Elle était toujours aussi belle. Nous nous fîmes la bise et elle s'avança jusqu'à la petite pièce à vivre.

– Ça n'a pas vraiment changé.

– Tu n'es pas partie il y a si longtemps que ça.

Quatre mois. Quatre putain de mois. L'hiver.

– Avant qu'on parle de quoi que ce soit, je dois te dire que ma relation en cours est très sérieuse, et qu'elle vient avec un certain nombre de règles que je mets un point d'honneur à respecter.

Les choses ne se présentaient pas vraiment ainsi que je l'avais espéré. Mais au point où j'en étais, autant m'assurer que tout était vraiment terminé pour me permettre d'essayer de passer à autre chose.

– Alors, tu voulais qu'on se voie ?

– Oui.

– Quelque chose à me dire ?

– Oui. T'es magnifique.

Elle rosit, et sourit.

– Merci. Je te crois. Mais tu avais raison, aussi, quand tu m'as dit que je n'étais pas belle.

Tu sais, si je suis partie, ce n'est pas à cause de ça.

\*

\*\*

– Mais, si, c'est à cause de ça !

– Tais-toi. Ce n'est pas à cause de ça.

– Et puis ça arrive comme un cheveu sur la soupe, ça n'a rien à faire dans la discussion ! Il faut l'amener autrement !

– C'est moi qui mène, reste avec ta chaînette et tais-toi.

Je me tais.

\*

\*\*

– C'est à cause de quoi, alors ?

– De ce qui a suivi. J'espérais que tu réagirais autrement. Qu'on parlerait. Qu'on changerait.

– J'aimerais qu'on parle...

– Comme je te disais l'autre soir, c'est un peu tard. Enfin, nous pouvons parler, bien sûr, mais les choses ont beaucoup changé depuis.

– Avec ton... copain ? Compagnon ? Partenaire ?

– Un peu tout ça à la fois. Mon Maître.

– Il...

– Quoi ?

– Non, rien.

– Quoi ?!

– Il te trouve belle ?

– Je n'en sais rien. Je m'en fous, en fait. Je me trouve belle avec lui.

– C'est vrai que t'es belle avec lui.

– Merci.

Elle était radieuse.

– Tu l'aimes ?

– Je ne crois pas. Si, probablement. Mais c'est une autre forme d'engagement, d'affection. Je n'ai pas envie de dire que je l'aime, je préfère imaginer qu'il me possède.

Je crois que ça me rassurait. Un peu.

– Tu ne m'aimes plus ?

J'avais l'impression de lui renvoyer sa question... « Tu me trouves belle ? ». À ma sauce. Une question piège, à laquelle je ne voulais entendre qu'une réponse.

– Si, bien sûr !

– Comme avant ?

– Comme avant. Mais différemment.

\*

\*\*

– Et après tu trouves que ça manque de cul cru avec moi, mais tu peux parler... ça tourne autour du pot, c'est long, c'est...

Elle tire la chaîne d'un coup sec et je me retrouve penché par-devers elle, les yeux plongés de fait non plus sur le énième feuillet qu'elle éjectait avec adresse, mais dans les profondeurs de sa poitrine.

– Je t'ai dit de te taire.

Je n'ai plus envie de rester silencieux.

\*

\*\*

– On fait quoi, alors ?

– Ça dépend beaucoup de toi.

– Pourquoi ?

– Je peux te proposer quelque chose. Disons plutôt que mon Maître m'accorde quelque chose que je m'empresse de te proposer.

– Ah.

Ça sentait l'embrouille, l'équilibre précaire, les miettes jetées au pauvre.

– Je reste à lui. Dans le cadre que nous avons défini, lui et moi. Mais je vis avec toi, nous nous aimons, nous évoluons. Je ne lui cacherai rien de mon intimité et, de fait, de notre intimité. Il pourra s'y immiscer indirectement par des consignes plus ou moins claires. Si tu l'acceptes, il est même enthousiaste à l'idée d'échanger avec toi.

Ce n'était pas ce que j'attendais d'une relation de couple.

– C'est... pas vraiment ce que j'espérais vivre avec toi.

– Je ne te demande pas une réponse immédiate. Et je ne veux pas que tu acceptes juste pour te raccrocher à moi. Je ne veux pas te voir souffrir au quotidien. C'est juste que je suis à



lui, que je t'aime, et que s'il y a un équilibre à trouver dans ma vie, il est là.

\*  
\*\*

- Et après, je suis mièvre !
- J'aurais dû commencer par te bâillonner.
- Mais tu ne l'as pas fait.

Ma main s'est posée sur son épaule. Elle frémit, l'air de rien mais elle frémit.

\*  
\*\*

- Tu veux boire quelque chose ?
- Un café. Ou une bière. Et une bière.
- Ok.

Stratégie éprouvée pour reprendre mes esprits : m'enfuir dans la cuisine. Le café coule, et je décapsule la bouteille d'un coup sec. L'autre café coule.

- C'est d'accord.
- De ?

– Ton truc. Je ne dis pas que ça durera longtemps, peut-être que dans dix jours je péterai les plombs et je te demanderai de partir au plus vite. Peut-être aussi que ça se passera difficilement mais que je m'y ferai. Ou que nous vivrons des instants merveilleux.

De radieuse, elle était devenue resplendissante. Et, le printemps revenant, les glaces se mirent à fondre sur nos visages.

\*  
\*\*

Un rire narquois qui s'échappe de ma bouche. Une très fidèle imitation du sien, dont je dois avouer que je suis particulièrement fier.

Elle fait semblant de boudier.

\*  
\*\*

– Par contre, ça ne se fera pas « comme ça ». Je veux le rencontrer, ton minotaure avec sa musculature de bœuf.

- Pourquoi ?
  - Pour le connaître, si tu es à lui. Mieux cerner vos règles. Et négocier les miennes.
- Elle se mit à rire et me sauta dessus.

\*

\*\*

– Tu es la reine de l’enchaînement impromptu, quand-même...

Elle reste muette, son regard sur les fontes de la machine qui s’écrasent contre le ruban et marquent le papier. Ma main qui presse son cou.

\*

\*\*

Les vêtements jonchaient le sol. Elle, ses cuisses écartées, son sexe luisant de cyprine, me regardait avec délice. Moi, découvrant un désir animal qui m’habitait de la tête au pénis. Mes mains se perdirent dans les replis de sa peau, mes doigts dans les recoins de son vagin. Ma langue cherchant la sienne.

Le gémissement qu’elle poussa lorsque je la pénétraï n’était rien de moins qu’un « enfin », une libération. Elle s’abandonna à moi, toute enchaînée à un autre qu’elle était. Ses jus coulèrent contre ma peau, les miens s’y mêlèrent.

Mon orgasme ne ressembla à aucun autre auparavant.

Je m’allongeai sur le côté, parallèlement à elle.

– Appelle-le.

– Pourquoi ?

– Pour lui raconter tout ce que nous avons dit. Tout ce que tu as ressenti. Tout ce que tu t’es engagée à lui dévoiler.

Elle attrapa son téléphone, le déverrouilla après trois tentative et l’appela. Il répondit immédiatement. Elle commença son récit.

Index et annuaire se faufileurent entre ses grandes lèvres, séparèrent les petites pour retourner à la fournaise.

C’était l’été.

\*

\*\*

– Vraiment, tu m’as dégagé de mon fauteuil pour écrire un truc à peine plus explicite que ce que je peux faire. C’était bien la peine.

– Si tu as d’autres commentaires à faire, je...

– Montre-moi ton cul.

– Pardon ? Je te rappelle que c’est de ton cou que pendouillent des chaînes.

– Peut-être, mais tu vas me montrer ton cul quand-même.

– Et pourquoi donc, monsieur ?

– Parce que depuis que j’ai posé ma main sur ton cou, tu te trémousses sur la chaise

comme si tu cherchais à faire taire ton sexe. C'est peut-être le moment de changer certaines choses.

Elle rigole. Pas le rire narquois, un autre. Que je n'ai pas entendu depuis bien longtemps.

Elle se redresse. Relève sa robe violine, de coupe stricte. Sa peau blanche se dévoile lentement. Jusqu'à sa croupe. Je passe ma main sur le rebond des fesses. Contourne la hanche, caresse son pubis.

– La clé.

Elle s'agenouille, fouille son sac, en ressort une petite clé, qu'elle me donne. Je libère mon collier, et le lui mets.

– Tu penses que tu vas arriver à assurer, mon gentil monsieur ?

Je la gifle. Ce n'est jamais doux, une gifle, mais j'ai envie de dire que je la gifle avec douceur.

– Je n'en sais rien, mais j'ai toujours fait au mieux, même et surtout malgré tes sarcasmes. Alors pourquoi pas dans ce rôle ?

J'humecte un doigt et commence à masser son anus. Elle se mord la lèvre. Je ne vois pas son visage, mais j'imagine qu'elle se mord la lèvre.

Je la penche en avant, pose ses mains sur le bord de la table sur laquelle se trouve la machine à écrire, mais le premier mouvement que j'impulse à son bassin la fait basculer.

\*

\*\*

sdqfhioqm, ;:dffgrkj

# ANNÉE VI

*Mars 2018 – Sans dessus-dessous*

---

## Le casse

- Attention, fais gaffe !
  - Du calme, c'est bon !
  - Non, c'est pas bon, il rentre pas dans ce sens.
  - Ah. Attends, on le tourne.
  - Ok, c'est bon.
  - Voilà, allez, on y retou
  - Merde !
  - Quoi ?
  - L'alarme a été rebranchée, t'entends pas ?
  - Merde !
  - Oui, je viens de le dire...
  - On fait quoi ?
  - On se tire vite fait !
  - Mais on n'en a que trois !
  - C'est ça ou rien. En plus, avec cette pluie, c'est n'importe quoi. Allez.
- Claquements portes.
- Démarre !

\*  
\*\*

UNE BAIGNEUSE — Aïe !

UNE BAIGNEUSE — Quoi ?

UNE BAIGNEUSE — Je viens de me faire pincer !

UNE BAIGNEUSE — Mais il n'y a personne ici ?!

UNE BAIGNEUSE — Je t'assure, je viens de me faire pincer ! Aïe ! Ça recommence !

UNE BAIGNEUSE — Tu rêves, ma pauvre...

UNE BAIGNEUSE — Chut, écoute.

UNE BAIGNEUSE — Qu'est-ce ?!

UNE BAIGNEUSE — On dirait des oies !

UNE BAIGNEUSE — Des oies ? Mais nous sommes seules ici, juste nous trois. Nous avons toujours été seules ! Aïe !

UNE BAIGNEUSE — Tu vois !

UNE BAIGNEUSE — C'est impossible.

UNE BAIGNEUSE — Et pourtant...

LA GARDIENNE D'OIES — Bonjour, mesdames, je vous prie de me pardonner de mon importune présence, mais je cherche le chemin de la ferme.

UNE BAIGNEUSE — Bonjour petite.

UNE BAIGNEUSE — Bonjour.

UNE BAIGNEUSE — Bonjour. Que fais-tu là ? Tu n'as rien à faire ici, allez, dégage ! Laisse-nous profiter de l'eau fraîche et pars, avec tes oies !

LA GARDIENNE D'OIES — J'aimerais bien, mais je ne comprends pas du tout où je suis. Je gardais mes oies, et puis il y a eu cet orage, et je me suis retrouvée ici.

UNE BAIGNEUSE — Un orage ?

UNE BAIGNEUSE — La petite a raison, j'ai reçu une goutte.

UNE BAIGNEUSE — Mais le ciel est bleu.

UNE BAIGNEUSE — Bigre, le ciel est bleu.

UNE BAIGNEUSE — Et il pleut.

UNE BAIGNEUSE — Et il y a des oies.

UNE BAIGNEUSE — Et une petite fille.

LA GARDIENNE D'OIES — Je ne suis plus une enfant, je suis une jeune fille.

UNE BAIGNEUSE — Ah ! Elle n'est plus une enfant !

UNE BAIGNEUSE — L'inconsciente !

UNE BAIGNEUSE — Regarde, petite, regarde nos corps nus ! Voilà ce qu'est être une femme ;

UNE BAIGNEUSE — Regarde !

UNE BAIGNEUSE — Allons, laissons-la et retournons nous baigner.

UNE BAIGNEUSE — Oui.

UNE BAIGNEUSE — Oui.

LA GARDIENNE D'OIES — S'il vous plaît !

ANTIOPE — Au secours !

UNE BAIGNEUSE — Allons bon, voilà quelque chose d'autre...

UNE BAIGNEUSE — Au moins est-ce une femme, une vraie.

UNE BAIGNEUSE — Et prête à aller se baigner.

ANTIOPE — Je vous en prie !

UNE BAIGNEUSE — Voilà qu'elle recommence, va-t-elle nous demander aussi le chemin vers sa ferme ?

UNE BAIGNEUSE — Décidément, ce petit endroit n'a plus rien de tranquille.

UNE BAIGNEUSE — Écoutons-la, puis nous déciderons plus tard que faire.

ANTIOPE — Jupiter ! Il me poursuit. Un vrai satire !

UNE BAIGNEUSE — Elle divague.

UNE BAIGNEUSE — Elle est folle.

UNE BAIGNEUSE — Inconséquente.

ANTIOPE — Aidez-moi, vous êtes les premières personnes que je rencontre.

UNE BAIGNEUSE — Eh bien, fais-le venir, ton Jupiter, nous en ferons notre affaire !

ANTIOPE — Ah, merci !

UNE BAIGNEUSE — J'espère qu'il saura nous contenter et nous faire oublier les incidents de cette journée. Dis-moi, est-il bien membré ?

ANTIOPE — Un vrai monstre !

UNE BAIGNEUSE — Oh ! Et est-il enflammé ?

ANTIOPE — Il serait plutôt embrasé.

UNE BAIGNEUSE — Ah ! Sera-t-il résistant ?

ANTIOPE — Assurément, je doute même que vous sachiez le satisfaire suffisamment pour qu'il m'oublie.

UNE BAIGNEUSE — Petite prétentieuse !

UNE BAIGNEUSE *jetant un œil vers la gardienne d'oies* — Peut-être pourrions-nous en profiter pour déniaiser la gamine.

UNE BAIGNEUSE — Oh oui ! Excellente idée !

ANTIOPE — Mais vous êtes des monstres !

UNE BAIGNEUSE — Comme elle y va !

UNE BAIGNEUSE *saisissant la gardienne d'oies par le poignet* — Allez, viens, ma mignonne.

JUPITER *en satire* — Quelle belle rencontre que voilà ! J'étais venu posséder Antiope, et me voilà en compagnie de quatre charmantes femmes.

UNE BAIGNEUSE *tenant toujours la gardienne d'oies* — Cinq.

JUPITER *circonspect, puis haussant les épaules* — Soit, cinq. Par contre, il va nous falloir faire vite, ne sentez-vous pas la pluie ?

UNE BAIGNEUSE — Mais le ciel est bleu !

UNE BAIGNEUSE — Non, il est brun !

UNE BAIGNEUSE — Brun ?!

UNE BAIGNEUSE — Avec des reflets orangés.

UNE BAIGNEUSE — Et verts.

\*

\*\*

– Voilà, patron, on n'a pas pu en prendre autant qu'espéré, comme on vous a dit au téléphone.

– Ouais, mais si ce sont bien les trois que je pense, ça va faire un petit paquet quand-même. Ils sont où ?

– Dans le camion.

– Dans quel camion ?

– Celui-ci, dans la benne.

– Dans la benne ? Sans bâche ?

Ledit patron prend appui sur le garde-boue et se hisse à l'arrière du véhicule.

– Mais vous êtes des demeurés !

– Qu'est-ce qu'il y a, patron ?

– Vous avez empilé les tableaux les uns sur les autres, sans aucune protection, sous cette pluie battante ? À quoi pensiez-vous ?

– Ben à aller au plus vite, patron, pourquoi ?

– Parce que j'espérais avoir un Pissaro, un Bouguereau et un Watteau, et voilà que je me retrouve avec un mélange qui ressemble plus à un Stu Mead délavé qu'à autre chose, triples buses !



*Avril 2018 – Trop tard*

---

## 89652

– Le — téeuèr — numéro — quatre-ving-neuf-mille-six-cent-cinquante-deux — à destination — de — Roanne — est annoncé avec un retard de — trente minutes environ.

Le quai fut parcouru d'un murmure réprobateur. La petite quinzaine de personnes qui attendait en était au troisième message de retard, et le délai croissait constamment. D'après le chef de gare, le train n'était même pas encore parti de Lyon–Part-Dieu, et il encourageait les voyageurs à trouver des solutions alternatives.

Un covoiturage se précisa, et il ne resta bientôt plus que deux personnes sur le quai.

Lui était d'une nervosité parfaitement contenue. Il prenait l'air détaché de ceux qui sont au-dessus des problèmes logistiques mais espèrent tout de même que l'impact restera modéré au risque de devoir bousculer une organisation millimétrée.

Elle paraissait à peine réaliser le retard. Le nez plongé dans un épais livre, elle semblait trouver appréciables ces longues minutes de plus à voyager dans l'ouvrage.

La voix enregistrée répéta l'annonce.

– ec un retard de — trente minutes environ.

Puis il y eut un moment pour les excuses avant la liste des gares desservies.

La pluie commença à tomber. Elle se leva d'abord pour s'abriter sous un porche en métal. Il la suivit quelques minutes plus tard lorsque les gouttes se firent plus drues.

– Je ne suis jamais en retard.

Il avait dit la chose pour lui-même, mais elle leva la tête, surprise.

– Pardon ?

Il pivota et la fixa, d'abord sans comprendre d'où venait la question, avant de réaliser qu'elle venait de réagir à sa propre réflexion.

– Je voulais simplement dire que je ne suis jamais en retard. C'est une chose qui n'arrive jamais dans ma vie.

Elle le prit pour un gentil hurluberlu et il s'en rendit compte, aussi il tint à préciser :

– Ne vous méprenez pas, il m'arrive de ne pas être à l'heure annoncée, mais au final je suis toujours à l'heure exacte et nécessaire pour que ce qui doit se produire se produise.

Il s'approcha d'elle et s'assit. Elle allait se replonger dans les lignes de son livre lorsqu'il poursuivit.

– Tenez, par exemple, et pour que vous comprenez mieux : j'ai divorcé à trois reprises, et ces divorces ont toujours eu lieu au moment idéal dans ma vie. Avant que ma première femme ne me rende fou, avant que je ne rende folle la seconde, et après que la troisième ne m'ait rendu fou. Cela peut vous paraître incongru que je dise ça, mais je suis devenu fou exactement au moment opportun pour quitter mon travail et changer de direction. J'ai profité d'un heureux concours de circonstances qui fait que je suis passé de petit fonctionnaire insignifiant à dirigeant d'entreprise. Entreprise qui m'a été achetée juste avant la crise de 2008. Bref, je ne vous fais pas la liste de mes réussites, ça n'a pas vraiment d'importance, mais je n'ai jamais été en retard.

Elle écarquillait les yeux à mesure qu'il égrainait son CV. Elle n'arrivait pas à savoir s'il était prétentieux, imbu de sa personne ou tout simplement d'une naïveté extrême quant à la bonne façon de se tenir avec des inconnus.

– Je suis désolé, mon attitude doit vous paraître totalement déplacée.

Il se gratta le menton, cherchant manifestement à rétablir un semblant de communication normalisée.

– Puis-je vous demander ce que vous lisez ?

Elle eut le rouge aux joues et cacha pudiquement la couverture d'une main. Il devina cependant sans grande difficulté le titre et l'auteur. Un roman érotique, pour ne pas dire pornographique, très en vogue. Il n'aimait pas lire, il ne l'avait pas lu, et n'avait de ce fait aucun avis à donner sur celui-ci. Mais il en profita, avec un naturel déconcertant, pour redémarrer sur ses expériences personnelles.

– C'est un autre exemple que je pourrais donner, vous savez. Je veux dire, par rapport au fait que je ne sois jamais en retard. En matière de sexualité. Jamais en avance non plus. Le timing parfait. Il m'arrive, bien sûr, de jouir un peu trop tôt, ou d'avoir besoin d'un peu plus de temps, mais au final ça me permet de prendre du temps pour l'autre, ou de vivre le plaisir autrement. Vous ne me croyez pas ?

Il venait – encore une fois – de se méprendre sur la réaction de la jeune femme, et avait pris pour une moue dubitative une réaction de surprise.

– Je pense que vous devez vous dire que je revisite ma vie *a posteriori*, et que ce que je prends pour une parfaite temporalité n'est que le fruit d'un hasard que je réécris en fonction

de ce qui m'arrange. C'est possible, je ne le nie pas, mais je préfère vivre ma vie ainsi, quelle que soit l'opinion des autres.

Il regardait en face de lui. Un mur d'eau les séparait du reste du monde. La voix annonça à nouveau quelque chose, qui se noya dans le fracas de l'orage.

Elle hésitait à rouvrir son livre. Avait peur de donner l'impression d'être une femme qu'elle n'était pas. D'un autre côté, il paraissait n'être préoccupé que par sa propre personne et, toujours le regard dans le vide, il se mit à disserter pour lui-même mais d'une voix suffisamment audible pour passer outre le bruit de la pluie et du tonnerre.

– J'aime prendre le temps en fait, je crois. Prendre le temps de me décider pour agir lorsque le moment est opportun. Ne pas lutter contre les éléments et saisir les chances de la vie. L'exemple de la sexualité est parfait, parce qu'une peau contre une peau, la douceur pour la douceur, ça peut être mortellement ennuyeux si l'on s'arrête à ça. Il faut arriver à sentir le juste moment pour aller plus loin, pour baisser ses défenses, pour inviter l'autre à un nouveau voyage. Sans brusquer. C'est comme une barque dans le courant, qui dérive. La sexualité avec Caroline – c'était ma seconde femme – était comme un frêle esquif dans une tempête. Un rien aurait pu nous faire chavirer. Nous n'avions rien de commun, elle attendait de moi que je sois capable de la faire jouir comme dans une de ces séries qui passent l'après-midi, vous savez, lorsque les amants ont des ébats qui suivent une rythmique abominablement lente, sur des plages paradisiaques, avec une tendresse qui peut certes être justifiée pour certains préliminaires mais qui n'a rien de commun avec l'acte humainement bestial du coït, cet abandon mutuel qui fait qu'aucun ne peut être à l'heure de l'autre sauf par hasard, puisque l'orgasme est soit totalement égoïste, soit totalement altruïste, mais jamais vraiment partagé. Caroline ne supportait pas l'idée d'un rapport sexuel dont le climax ne serait pas survenu à la même microseconde pour chacun d'entre nous. Autant dire que nous aurions pu être très malheureux mais que, une fois de plus, tout s'est enchaîné parfaitement, avec la précision d'une horloge. Que plutôt que la décevoir avec quelque chose qui n'était pas à notre portée, nous avons décidé de nous passer de rapports sexuels au sens strict pour une pratique partagée de la masturbation. Des heures durant, nous pouvions nous tenir l'un à côté de l'autre, chacun tenant son plaisir dans la main, et le partageant plus que jamais avec amour. Nous nous racontions les fantasmes des plus tendres aux plus crus, avant de nous libérer d'un regard pour jouir simplement. Puis nous nous enlacions, dans les jus l'un de l'autre.

Il ne se rendait probablement pas compte ni de ce qu'il disait, ni de l'intensité avec laquelle il parlait. Tout sortait comme un paragraphe dense, écrit en caractères minuscules. Lui qui se disait à l'heure paraissait pressé de finir quelque chose. Elle avait quitté son masque de surprise et l'avait remplacé par un visage amusé et captivé. Madame Essencéeff enchaînait les annonces, au loin.

– Je pense que personne ne peut imaginer que nous ayons pu avoir une sexualité fantastique ainsi. Nous avons fait d'un désastre annoncé une fresque fantasmagorique qui a failli nous oblitérer. Nous passions nos nuits ainsi, nous masturbant frénétiquement, tantôt les yeux dans les yeux, tantôt fixant le plafond. Parfois dans l'obscurité, mais nous aimions aussi allumer une bougie en décidant de ne jouir qu'au moment où elle s'éteindrait. Comme si nous déclamions une pièce de théâtre au XVIIIe siècle. Nos jours de congés étaient de longs moments allongés sur un lit qui débordait des histoires salaces dont nous l'abreuviions. Nous ne vivions plus que pour ça. Nous avons décidé d'un commun accord d'arrêter et de nous séparer, avant de nous noyer dans notre imaginaire débridé. Deux jours après la décision de justice concernant le divorce, je rencontrais Valentine. Valentine n'avait pas peur de jouir sans moi, et encore moins que je jouisse sans elle. Elle aimait les déséquilibres relationnels, il fallait à chaque instant que l'un d'entre nous ait l'ascendant sur l'autre. Nous nous frappions par machisme partagé, elle m'attachait jusqu'à ce que je la vénère et la supplie de me libérer, chose qu'elle ne faisait qu'après m'avoir vidé peut être cinq ou six fois d'affilée. Je lui rendais la pareille en l'humiliant toujours plus, jusqu'à lui interdire l'accès aux toilettes pour la voir trouver des solutions plus tordues les unes que les autres pour se soulager. La jouissance n'était plus partagée, elle était volée, dévorée, prise par surprise, surprise par prise, infligée, interdite, contrôlée. Je suis sorti de cette relation exsangue mais bienheureux, enchanté d'avoir pu faire l'expérience d'une folie furieuse passionnée. Vous ne dites rien ?

Elle ne disait rien, mais elle osa :

– Vous avez commencé à votre second mariage...

– Ah. Oui. Le premier. N'est pas le meilleur.

– Pourquoi ?

Elle se mordit la lèvre.

– Désolée, je n'aurais pas dû demander.

– Sur le papier tout était parfait. D'ailleurs, tout fut parfait. Même sexuellement, d'ailleurs. Deux rapports par semaine, plutôt agréables. Juste le piment qu'il faut. Une vie pastel, un peu délavée. La vie que bien des personnes rêvent d'avoir. Que je rêvais d'avoir, d'ailleurs.

– Pourtant, ça n'a pas l'air de vous avoir plu tant que ça.

– Objectivement, ça m'enchantait. Sauf que ce n'était pas un choix de ma part, ni même un choix de couple. Tout était de son fait. À elle. Chaque seconde de ma vie était au rythme de son horloge. Jamais en retard, mais aux rendez-vous qu'elle fixait. Je ne la blâme pas, je suis le premier à m'être coincé dans la mécanique de ses rouages. Écrasé entre deux dents d'engrenage. J'étais farine, j'étais huile, mais je n'étais pas moi. Ni même un morceau de nous. J'étais elle.

Il se leva d'un bond.

– Merde le train !

En un éclair, il s'élança vers la masse sombre, se jetant à corps perdu dans l'ouverture de la porte. Un sifflement marqua la fermeture de celle-ci, alors qu'il criait à travers la pluie :

– Juste à temps !

La jeune femme regarda le train s'éloigner lentement, puis porta les yeux là où, un instant plus tôt, s'était tenu son compagnon d'un temps, et murmura, après avoir esquissé un baiser dans le vide :

– Trop tôt, mon bon monsieur. Juste trop tôt.

Elle ferma les yeux et repensa aux mots qu'il avait prononcé quelques instants plus tôt. « Je revisite ma vie *a posteriori* ». Tendrement, elle s'installa dans cette philosophie et un sourire se dessina sur son visage.

Il se leva d'un bond.

– Merde ! Trop tard !

– Quoi ?

– Le train ! Il vient de partir !

Il y eut un silence. Il tourna un instant sur lui-même, comme cherchant une issue qui n'existait pas.

Il se rassit et, fataliste, prononça dans un soupir :

– Moi qui me gargarisais devant vous avec mes théories de ponctualité...

Elle se tourna vers lui, ayant troqué ses yeux stupéfaits par un regard amusé puis, d'un geste chargé de douceur et de malice, l'embrassa.

– Vous êtes pile à l'heure.

*Mai 2018 – À l'eau*

---

## Si c'est pas toi, c'est moi

– Non.

– T'es un vrai con. Si tu le fais pas, c'est moi qui le fais.

– Je veux bien, ça m'éviterait le côté désagréable.

– T'as pas compris, si je le fais, c'est pas pour toi. Moi j'y vais, je lui demande si elle veut sortir avec moi, et si elle dit oui c'est toi qui sera marron.

– Hmm.

– Quoi « hmm » ?

– Hmm.

Ils étaient appuyés sur une vieille R9, vert-moche, immatriculée avec une plaque d'un autre âge. Devant eux, il y avait les dunes désertes d'un jour de semaine au mois de juin. Ils avaient piqué la voiture du grand-père. De toutes façons, il ne l'utilisait plus. Alors en douceur ils étaient entrés dans le garage. La clé était sur le siège, avec les papiers. Il avait calé une première fois (« l'embrayage est mou »). La deuxième fois avait été la bonne. La voiture avait un peu cahoté, ils avaient fermé le portail et étaient partis.

Faire péter un jour de collège. Piquer une voiture. Rouler sans permis. Ça, ça lui faisait pas peur. Mais regarder Clémence dans les yeux, lui dire deux mots, la faire rire et poser une question toute simple, rien de plus que « tu veux sortir avec moi », ça il savait pas faire.

– Ok, j'y vais.

– Elle te plaît même pas.

– Je m'en fous. Elle est jolie quand-même. Elle doit être douce à embrasser. À respirer.

– Ouais.

– T'es un vrai con, quand-même.

Il se décroche de la voiture et s'avance vers le sable. Il crie à la fille pour savoir s'il peut

approcher. Elle répond « oui, c'est bon ». Elle a enfilé son maillot. Un maillot une pièce, plus joli qu'un maillot deux pièces, il pense. L'autre fait le tour de la voiture et verrouille les portes. Il vérifie aussi le coffre. Et il s'approche. Il se demande comment c'est de demander à une fille si on peut sortir avec elle. Il l'a jamais fait. Du coup, ça l'arrange un peu que l'autre s'y colle même s'il y a une pointe de jalousie. Mais il veut voir. Il connaît pas la Bible, mais s'il connaissait, il aurait bien aimé être l'Apôtre Thomas, celui qui a besoin de voir pour croire. Parce que pour l'instant, sortir avec une fille, c'est un mythe, une légende. Ceux qui vivent sur l'Olympe y ont droit, mais pas les gens comme lui.

Son copain parle à Clémence. Elle est jolie. Elle est belle. Avec son maillot rouge et jaune. Et noir. C'est son copain qui, ce matin, a balancé « eh, Clémence, on va à la plage, Ben pique la voiture de son grand-père, tu viens ? ». Elle a dit « oui ». Il a même pas de maillot.

Et là, Thomas est devant Clémence. Lui a pensé à mettre un maillot sous son futsal. Un maillot qui n'était pas à la mode il y a un an et qui ne le sera plus dans un an. Il est comme ça, Tom, il est toujours là au bon moment au bon endroit. Il enlève son tee-shirt. D'un geste du pied, il dégage ses pompes, une, deux. Puis son short. Il est avec son maillot à la mode.

Benoît s'approche. Pas trop, il ne veut pas qu'ils s'arrêtent de parler. Il veut savoir ce qu'on dit avant, puis pendant. Il s'imagine à la place de Tom. C'est lui qui parle, et elle qui rit.

Ils ne se sont rien dit de spécial. À un moment, il lui a pris la main et elle n'a rien dit. Pas bougé. Elle a juste souri. Il lui a fait un bisou sur la joue, comme deux gosses, et ils sont partis en courant vers les vagues.

Ben les a regardés sans rien dire, comme s'il cherchait à comprendre ce qu'il avait manqué. Il a commencé à se déshabiller et s'est demandé ce qu'il devait faire avec son slibard. Il l'a gardé, il n'avait même pas de serviette à s'enrouler autour de la taille. Il s'est approché du bord de l'eau, puis s'est assis en tailleur, là où les vagues viennent de temps en temps, là où c'est un peu humide mais pas trop mouillé, et ses fesses se sont légèrement enfoncées. L'eau venait parfois lui lécher la peau, mais lui il regardait juste Tom et Clem qui s'embrassaient. Vraiment, là. Comme les grands. Comme il aurait voulu le faire. Il n'était même pas triste, il trouvait ça beau. Ça avait un goût de perfection, eux deux, leurs lèvres qui se cherchaient, avec le goût du sel entre les deux et lui le slip qui se gorgeait d'eau à en devenir transparent.

À un moment donné, elle a eu ce geste délicat et sensuel de placer ses bras autour du cou de Tom. Ben a trouvé ça d'abord doux, puis tendre, puis excitant. Il s'est dit que c'était quand-même mieux d'être là, assis, à les regarder, parce qu'il pouvait les voir dans leur pureté, dans leur beauté. Que Thomas n'aurait jamais cette chance de se voir ainsi.

Sans y réfléchir, une main alla se perdre dans le slip détrempé. Son cerveau s'imprégnait d'une beauté esthétique et son corps absorbait une beauté érotique. Les deux se mêlèrent sans même qu'il en ait conscience. Une vague un peu plus forte que les autres l'enveloppa

puis laissa là son écume.

Clémence sortit de l'eau, suivie de Thomas qui regarda en direction de son copain avec une pointe de culpabilité. Ben lui sourit simplement, en disant « vous êtes beaux ». Clem se retourna pour le remercier mais dit juste « tu m'aimes ? » et Benoît lui dit que oui. « Moi aussi ». Et elle s'allongea à côté de lui, avec Tom qui l'enlaçait. Tu m'aimes comment. Je t'aime comme ça, à te trouver belle quand tu embrasses Tom. Comme ça ? Elle embrassa Tom. Comme ça.

Benoît eut à nouveau ce truc, cette séparation du corps et de l'esprit. La main qui s'échappe. Les yeux qui se fixent.

– Tu es belle.

– J'ai envie de toi.

– J'ai pas de capotes.

– J'en ai, avait dit Ben, et comme si c'était naturel il s'était levé pour aller en sortir de son pantalon couvert de sable.

– Je l'ai jamais fait.

– Moi non plus.

– Moi non plus.

Elle s'est allongée. Tom lui caressait le ventre, sur le maillot. Les cuisses, aussi. Ben se caressait sans s'en rendre compte. Tom se leva pour aller se rincer les mains, à cause du sable. Et chercha à s'en sortir avec le préservatif.

Il est énorme, pensa Benoît.

Tom se rassit à côté de Clémence. Délicatement, il passa les doigts le long de la couture du maillot, en bas. Il ne savait que faire. Il demanda si ça allait. Ça allait.

Elle se redressa, retira son maillot. Elle était nue. Lui aussi. Thomas et Benoît : il était nu.

– Tu fais doucement, hein ?

Il répondit d'un hochement de tête. Il ne respirait plus, et sans air c'est difficile de parler.

Elle s'allongea dans le sable. Ils étaient toujours sur la partie légèrement humide. Parfois, l'eau montait jusqu'à ses cheveux, elle se transformait alors en créature aquatique magique. Elle frémit, ferma les yeux, tourna la tête, rouvrit les paupières. Elle sourit à Benoît. Je suis heureuse que tu sois là. Moi aussi.

Il tenait son sexe entre les mains. De son regard, il embrassait toute la scène. Il voulait tout voir. Leurs visages, magnifiques, leurs corps, leurs respirations, la douleur, la plénitude, le plaisir. Tom jouit. Ben jouit. Clem se fit jouir pendant que Tom l'embrassait. Ben jouit.

Ils se rhabillent en silence, lentement, sans gêne. Tom s'approche de Benoît.



- Ça va ?
- Oui. Vous êtes magnifiques.
- Je ne voulais pas...
- Ça ne pouvait pas être autrement.
- Tu ne m'en veux pas ?
- Certainement pas pour ça.

Ils se rhabillent en silence, lentement. Le sable imprègne la peau, les vêtements, les cheveux. La voiture.

**Il met la clé dans le contact et démarre. Du premier coup.**

---

*Juin 2018 – Château en Espagne*

---

## Galatée

Je plie délicatement mes deux tenues avant de les déposer dans la valise. Je vérifie rapidement qu'il ne manque rien. Nécessaire de toilette, sous-vêtements, vêtements, adaptateur secteur pour mon téléphone, bouquins pour le trajet, mallette noire remplie à ras-bord d'objets divers. Je ferme le tout et fait glisser un Guide du routard de Barcelone estampillé 1998 et mes billets de train dans la poche avant. J'inspire un bon coup.

C'est parti.

Cinq heures de train. À surveiller mes messages. Incapable de me concentrer sur le livre. Je tue le temps en remontant les archives de nos conversations. Je lis ses mots plus que les miens, et mes yeux corrigent sans même y penser les très rares fautes de français qui égrènent sa prose.

Ça fait trois ans qu'on se connaît sans se connaître, je pense à vous chaque fois que je me lève. Et quand je pense à vous, j'ai le sexe en feu. J'ai envie d'être à vos pieds, de sentir votre main sur ma joue, comme vous me dites. Je veux que vous ouvriez mes lèvres, que vous touchiez ma langue, que vous me fassiez goûter votre bite. Je veux la sentir au fond de ma gorge. Sauf que ce que je veux n'a pas d'importance, puisque c'est vous qui décidez. Alors je rêve juste.

Je remonte dans le temps. Nous n'avons pas encore passé Valence. J'ai envie de me vider pour ne plus être obnubilé par les images sexuelles qui m'assaillent, mais le désir d'être au plus haut de mon excitation en la rencontrant me retient.

**Je me suis faite** jouir quatre fois cette nuit. Le sommeil ne voulait pas venir. Je vous imaginai contre moi, me frôlant, invisible mais présent. Je voulais sentir dans ma chair les vices de votre âme. Entendre au creux de mes oreilles les immondes fantasmes que nous avons partagés hier. J'ai peur d'être à vous et, pourtant, je le désire plus que tout. Pour autant, je ne me sens pas prête à vous rencontrer. Pas encore. Peut-être un jour serais-je là, à genoux, souriante face à vous, mais pour l'instant mon esprit est comme un frein.

Je me souviens de la frustration ressentie à l'époque. L'impression de me faire pigeonner, comme on dit. Avoir mis autant d'investissement affectif dans une relation qui ne menait à rien. Et puis j'avais appris à m'en satisfaire, simplement.

Mon anniversaire a été une catastrophe. Personne n'est venu. J'aurais dû vous inviter pour mes 20 ans, comme vous me l'aviez suggéré. J'ai mal au ventre d'avoir trop mangé, et je me sens stupide. J'ai envie que vous soyez là pour me consoler et pour me punir de ma bêtise. Que vous me baisiez la bouche pour me faire oublier le goût du gâteau qui m'écœure, que vous marquiez mon corps et que j'oublie que j'ai vingt ans. Parlez-moi du fouet, racontez-moi comment serait ma peau après votre passage, dites-moi que je suis une chienne, une traînée, une écervelée, une poupée de cire.

Je lui avais raconté. Je ne m'attarde pas sur ma réponse, que je pourrais réciter de mémoire même si je l'ai rédigée il y a un an. Je vérifie une fois de plus que personne ne regarde mon écran et je remonte le temps, encore, plus loin. Mes yeux se perdent. Nous avons passé Nîmes et Montpellier. Perpignan est en ligne de mire. J'ai faim, je vais en voiture-bar. La mode est au café gourmand. Il est cher, mais pas dégueu. Perpignan est passé. La frontière espagnole. Schengen la rend invisible, juste les annonces qui sont à présent d'abord en castillan avant d'être en français. Un type râle parce que c'est pas en catalan. Comme il râle en catalan, je ne le comprends pas. Je me cale dans les souvenirs.

J'ai honte des idées qui me parcourent quand je me masturbe. J'ai envie d'être viande, d'être objet. Je vous dis ça à vous parce que je ne vous connais pas, et je pense que je ne peux vous parler que parce que c'est ainsi. Ne nous rencontrons jamais, je vous en supplie, c'est la meilleure façon pour moi d'être vôtre.

Premiers mots, ou presque. Une candeur naïve de part et d'autre. Et aujourd'hui, nous rompons cet accord pour aller de l'avant, pour vivre autre chose. Je fais défiler dans l'autre sens.

J'y ai longuement réfléchi. Je suis d'accord pour vous accueillir chez moi. Ce n'est pas très grand, et j'espère que vous vous y plairez. J'ai hâte de vous rencontrer, d'être telle

que j'ai toujours rêvé d'être pour vous.

Derniers mots, ou presque. La suite n'est qu'organisation. Elle doit venir me chercher à la gare. Elle portera une robe rouge avec un chapeau assorti. Je suis inquiet à l'idée que son physique ne corresponde pas à l'image que j'ai pu me construire d'elle. À ce qu'elle puisse être déçue par les rides qui commencent à marquer mon visage.

Arrivée en gare.

J'ai un imprévu, je ne pourrai vous accueillir à l'arrivée de votre train comme prévu.  
J'en suis plus que navrée.

Sur le quai, qui se vide lentement. Je me sens comme une andouille. Elle devait me chercher, m'amener chez elle. Un chez elle dont je n'ai même pas l'adresse.

– Merde.

Je jette un œil sur mon téléphone. Pas de nouveau message.

Dois-je attendre à la gare ?

Quelques minutes, puis.

Je ne sais pas quoi dire.

Comment ça ?

Nous ne pouvons pas nous voir.

Un problème ?

Oui.

Rien de grave ?

Si.  
Non.  
Oui.

Je peux aider ?

Non.  
Je suis désolée. Vous me donnerez vos informations bancaires, je vous ferai un virement pour vous rembourser les billets de train.

Ah.  
Je peux prendre une chambre d'hôtel et attendre demain.

Ça ne servirait à rien.  
Je n'existe pas.

Et voilà. Je m'en doutais, au fond de moi ; j'en étais certain. C'était trop beau. Je suis trop con. J'hésite à faire un coucou pour l'hypothétique caméra cachée. Pour le mec qui se marre derrière son écran.

Bon. Soit. Mon retour est après-demain. Je suis comme un idiot sur un quai désert. À avoir fait ce déplacement, je peux au moins rencontrer celui ou celle qui est derrière ça.  
Non ?

Il y a un temps. Je me dirige vers un guichet. Puis.

Ok

Une adresse, une station de métro. C'est pas très loin. J'ai pas envie de me terrer dans les profondeurs, j'ai besoin de respirer, pour faire le vide et réfléchir en même temps. Je traîne ma valise pleine de merdes inutiles. Il fait chaud.

L'immeuble n'a pas d'âge. Je sonne. « Puig-Malone », sur l'étiquette. Une ombre s'approche derrière une porte vitrée. Ouvre.

Il a l'air d'en mener encore moins large que moi. Il balance, avec une petite voix et un petit accent qui zozote presque :

– Je suis désolé.

Je le regarde, je souris. Il se méprend sur mon sourire et dit :

– Je suis pas pédé.

Moi non plus.

– Moi non plus. J’ai le droit de monter ?

– Oui, oui, pardon. Je suis désolé.

Tu l’as déjà dit. Et arrête de me regarder avec ton air de chien battu.

Tu entres, je suis. Tu montes, je suis. Tu ouvres, j’attends. Tu entres, je suis.

– Voilà, c’est chez moi.

Puis il tend un doigt vers un ordinateur portable, posé sur une table basse.

– Et là, c’est chez elle.

Je ris. Par politesse, je crois, et puis aussi parce que ça a beau être pathétique, ça a un côté touchant et – il faut l’admettre – drôle. Je tends à mon tour un doigt, mais je le pointe vers son front.

– Non, c’est là, chez elle.

Il me propose à boire. J’accepte. Je ne connais pas la *cerveza* espagnole. Je découvre. C’est pas mauvais, mais j’aime pas la bière alors c’est pas bon. Je le lui dis, il rigole. Par politesse, je crois, et puis aussi parce que ça a beau être pathétique, ça a un côté touchant et – il faut l’admettre – drôle. Il va me chercher de l’eau fraîche.

Il s’assied dans un fauteuil, à ma gauche. Le silence s’installe.

Je lui demande pourquoi. Il me dit qu’il n’y a pas vraiment de raison, qu’il n’aurait pas dû vouloir m’inviter — enfin, qu’elle m’invite — et peut-être que c’est juste qu’il voulait tellement que ce soit vrai qu’il s’est dit que ça marcherait, magiquement.

Je lui dis que non, que je veux savoir pourquoi il l’invente, elle. Il me dit que c’est comme ça, qu’il a juste besoin, qu’il a l’impression qu’elle a besoin de vivre et qu’elle ne peut qu’à travers ses mots.

– Pourquoi en français ?

– Elle est internationale. Elle existe en castillan, en catalan, en anglais...

Je tique. Je sens un sentiment de jalousie monter. Je suis jaloux d’un truc qui n’existe pas.

– Il y a d’autres que moi qui la connaissent ?

Il réfléchit.

– Oui, quelques. Pas beaucoup. Pas avec une vie aussi développée.

– J’ai faim.

Il ne s’attendait pas à ça, mais je le sens qui se raccroche à cette normalité sociale, qui lui évite de devoir trop parler de cette création qui le dépasse, de son geste fantasmatique irrationnel.

– Il y a un petit restaurant en bas. Sinon je peux faire un truc à manger vite, mais j’ai pas grand-chose.

– Comme tu veux.

J'ai décidé de le tutoyer. Il me doit bien ça.

– Comme tu veux, mais je veux que tu me parles d'elle, comme tu n'as jamais parlé d'elle à quiconque. Je veux ses secrets, je veux sa passion. Tu m'as tout volé, alors tu vas me le rendre comme ça.

Il me regarde. Il ne comprend pas. Puis ses yeux s'illuminent.

– Merci.

– Hm.

– Pas pour moi, mais pour elle.

– T'es au courant qu'elle n'existe pas ailleurs que dans ta tête, hein ?

– Oui, bien sûr. Enfin, elle existe aussi un peu dans la vôtre, non ?

Il rigole.

Je rigole.

Et il me parle d'elle. Sans relâche, nuit et jour, chez lui et dehors, il détaille. Jusqu'à mon départ, sur le quai de la gare.

Je le prends dans les bras, en le détestant un peu, en l'aimant un peu aussi. En ayant l'impression de partager quelque chose de secret et d'impalpable.

Au moment où les portes se ferment, je lui lance :

– J'attends qu'elle me raconte dans le détail tout ce que j'ai fait avec elle pendant ces quelques jours. Et elle a intérêt à s'y mettre sérieusement !

*Juillet 2018 – Branle-bas de combat*

---

## Demain. Peut-être hier.

– C'est pour demain, les gars.

Ils s'y attendaient. Tous. Aussi pas un ne bronche. Pourtant, dans leurs yeux, un quelque chose passe. Fugacement. Presque invisible.

Terreur, excitation, soulagement, inquiétude, envie. L'archicolonel les salue sans un mot de plus. Ils savent ce qu'ils doivent faire. Ils sont entraînés, parés. Ils savent que, dès le lendemain, ils vont faire dans leur froc, pleurer, hurler. Y aller quand-même. Ils sont l'élite d'une nation qui se rêve, depuis plus de vingt-quatre ans, victorieuse.

Ils rejoignent leurs quartiers, deux par deux, main dans la main, dans un silence lourd. Mika peut sentir la sueur de son cothurne s'accumuler sur la paume de sa main.

Ils entrent dans leur box, en silence et s'assoient sur leur lit.

– C'est pour demain.

– Ouais.

– Ils disent que si on ressort vivant de la première journée, on a fait le plus dur.

– Ouais.

– Que la moitié du danger vient de nous-mêmes.

– Ouais. Je sais ce qu'ils disent. J'ai fait la même classe que toi, figure-toi.

Mika se tourne légèrement. Tente de sourire.

– Je sais bien.

Pose sa main sur celle de son cothurne.

– On y arrivera.

– Pour sûr.

– Tous les deux, ou aucun.



– Tous les deux ou aucun.

Ils s'allongent sur le lit, d'un même geste, et se tournent l'un vers l'autre.

– Ce sont de beaux connards, quand-même.

– Ouais.

\*

\*\*

– Alors, archicolonel Ornan Kolh, vos hommes sont prêts ?

– Autant que possible. C'est une belle promotion, ils feront de beaux martyrs à la gloire du pays. Nous en avons besoin.

– Il faut bien défendre la nation contre le Capolistan.

Ils se mettent à rire, d'abord discrètement, puis largement.

– Aucun risque d'être entendus ici ?

– Aucun.

– Quelle farce, quand-même.

– Mais quelle paix, aussi !

– Ah, ça...

– Le Capolistan. Quelle invention géniale. Vous avez fait vos classes, vous ?

– Il y a bien longtemps, oui. Au tout début de la « guerre ».

Il y a des guillemets dans sa voix, dans son ton. Ils rient encore tous deux, brièvement.

– Et il y avait déjà des cothurnes, de votre temps ?

– Oui, j'ai fait partie de la première expérimentation à ce niveau. Une idée de génie.

– Nous ne sommes pas allés très loin pour la trouver, l'antiquité grecque sait apporter des réponses à tous les questionnements. Nous sommes une nouvelle cité de Sparte.

– Sans ennemis.

– Saviez-vous qu'à Sparte, la guerre était déclarée tous les ans contre les serfs afin d'asseoir le pouvoir sur les classes inférieures ?

– Je l'ignorais.

– Quand je vous disais que toutes les solutions étaient à portée de main...

– Et en vingt-quatre ans, personne n'a eu vent de la supercherie ?

– « Supercherie », comme vous y allez, archicolonel ! La guerre existe réellement !

– Contre nous-mêmes, contre une région que nous contrôlons de la même façon que nous contrôlons notre nation.

– Une guerre organisée intégralement. Chaque avancée, chaque recul est pensé, millimétré.

Ils se servent une coupe d'un liquide doré épais, qu'ils boivent en silence.

– Et vous, avez-vous participé à la guerre ?

– Moi ? Oh, non, je suis bien trop vieux. J'étais à votre place lorsqu'elle a été mise en place, et en quelques mois j'étais devenu généralissime. J'ai travaillé à la concrétisation des cothurnes, aux évolutions des modes de vie des appelés, aux équilibres entre le Capolistan et notre glorieuse nation.

– Vous n'avez jamais eu de remords ?

– Jamais. Et vous ?

Un silence.

– Moi...

\*  
\*\*

Dans le box, il n'y a qu'une couche. Même pas un lit double. Les cothurnes sont associés au terme d'une semaine de vie collective et doivent ensuite tout partager. La promiscuité devient naturellement intimité. L'intimité devient sexualité. La sexualité devient tendresse. L'amour s'installe, parfois à reculons. Souvent avec passion.

Mika approche la main de son cothurne. Lui caresse la joue.

– C'est peut-être notre dernière nuit.

D'un mouvement de bassin, ils réduisent la distance qui les sépare. Ils respirent lentement, mais ont l'impression d'étouffer.

– J'ai envie de t'embrasser. J'ai toujours envie de t'embrasser.

Ils s'embrassent. Simplement, lèvres à lèvres. S'installent dans cet instant où chacun goûte l'autre, tout en connaissant par cœur la saveur de cette bouche, de cette langue.

Ils se déshabillent, lentement. Les uniformes de parade, ces si beaux uniformes qui ne verront jamais le champ de bataille, finissent froissés l'un contre le mur, l'autre pendant du lit, comme agonisant.

Les ceintures sont délacées, les boutons défaits. Mika pose sa main contre le torse de son cothurne. Caresse les pectoraux saillants, les abdominaux détaillés, le pubis aux poils sérieusement entretenus. S'enroule autour d'un pénis déjà saillant. Frôle les testicules, à l'affût du moindre gémissement, des mille frémissements de la peau, des infimes tressaillements musculaires.

Il a envie de ce sexe. De l'avalier goulûment, entièrement, de s'en saouler pour oublier demain et ses incertitudes. La seule guerre qu'il veut, c'est celle, intemporelle, à laquelle consentent les amants depuis la nuit des temps.

Il glisse sur les draps. S'installe entre les jambes de son cothurne. Le décalotte doucement, en laissant filer un peu de salive pour lubrifier. Serre les doigts, emprisonnant le sang remonté dans le pénis. Se réjouit en sentant cette verge gonflée battre au rythme du cœur de cet amant pour lequel il est prêt à tous les sacrifices.

Il impulse quelques mouvements du poignet. Pose les lèvres sur le gland. Aspire. Glisse la langue à la base, là où le prépuce s'est replié. Puis s'empale lentement, en appliquant la langue le long de l'interminable turgescence. Déglutit pour relever sa lnette et assouplir son fond de gorge. Et va s'étouffer volontairement sur sexe tant chéri.

– Je veux te prendre. M'abandonner en toi.

Mika redresse la tête lentement. Bouche. Filet de salive. Gland. D'un geste de langue à la commissure de la lèvre, il coupe ce cordon.

Puis il s'installe sur le côté, dos au mur. Son cothurne se rapproche, peau à peau. Dos à torse. Il pose son menton sur l'épaule de Mika, qui se noie en comptant les poils naissants s'enfoncer en sa chair, comme un abrasif doux.

Mika sent la douceur d'une main parcourir son dos, le creux de ses reins, ses fesses. Soulever une fesse. Masser la rosette.

Il sourit en pensant à ces doigts si délicats, si tendres qui, demain, iront tuer, serrant un poignard.

À ce doigt qui entre, masse. Qui sera sur la gâchette d'une arme automatique.

À cette phalange qui n'a rien d'un corps d'armée.

Puis il sent la force virile du sexe de son amour faire place. Garde-à-vous.

Et c'est un pilonnage. Loin des bombardements qui ont façonné la géographie qui entoure la caserne dans laquelle ils se trouvent.

Mika gémit. Mika ahane. Mika râle. Son amant se saisit de son sexe et le masturbe. Les mouvements vécus à l'intérieur deviennent des mouvements vécus à l'extérieur, en cadence, à l'unisson.

Ils savent qu'ils ne jouiront pas ensemble, mais ne s'en inquiètent pas. Le premier attendra l'autre. L'accompagnera. Ils se goûteront à nouveau. Puis ils éteindront la lumière, en invoquant un dieu du sommeil qui ne viendra jamais.

Demain, ce sera la guerre. Celle qu'on leur aura donnée.

\*

\*\*

– Moi... j'en ai eu, bien sûr.

– Malgré votre entraînement ? Malgré votre dévouement à votre nation, à votre cothurne ?

– Je ne me suis jamais battu pour ma nation. J'ai été appelé, j'ai fait ce qui m'a été demandé, j'ai pleuré la perte de l'amour qui m'avait été imposé.

Il rajuste la veste de son uniforme, puis glisse nonchalamment une main dans la poche latérale de celle-ci.

– À dire vrai, j'ai haï ma nation depuis mon premier jour de guerre. Savez-vous combien de temps il a fallu pour que mon cothurne, comme vous l'appellez, se fasse éventrer par une explosion d'obus ? Trois minutes. Il était là, celui que j'aimais, celui dont j'avais appris à révé- rer le corps. Et puis il n'a plus été là. Sa peau cuivrée n'était que chairs et lambeaux. Ce cœur que j'aimais entendre battre était exsangue. Alors j'ai été un parfait petit soldat. J'ai cherché à le venger. J'ai été un héros de guerre, j'ai repris des positions au soi-disant Capolistan. J'ai eu des médailles, des citations. Puis j'ai gravi les échelons, ai été mis dans la confiance. Ai par- ticipé à cette mascarade. Et je suis devenu archicolonel, comme vous le fûtes en votre temps. Ça n'aura pas été une mince affaire.

– Je suis fier de vous, et vous pouvez l'être. Pour notre pays, pour notre équilibre.

– Oui, je suis fier de moi. Être arrivé jusqu'ici n'a pas été une mince affaire.

Le stylet s'enfonce profondément, d'un trait. Entre deux côtes, atteint le cœur. Une tâche rouge s'étend sur l'uniforme du généralissime, juste sous la rangée de médailles.

– Pour Mika.

\*

\*\*

Le sommeil est fuyant. Mika pense à demain. Il se tourne et, dans l'obscurité à peine troublée par un rayon de lune, admire les contours du visage d'Ornan.

*Août 2018 – Ces petits rien des orties douces*

---

## Lison de Clajus

Avec le recul et après tant d'années, je réalise combien ces étés loin de tout avaient quelque chose de pagnolesque. La tante qui m'accueillait, célibataire que le cœur d'un seul, pourtant inaccessible, avait fait chavirer, était bien plus que d'un autre temps : elle était d'une autre temporalité. Elle vivait, ainsi qu'une très grande partie du village de Clajus, au rythme des saisons, des bêtes et des moissons. Et moi, je me glissais dans cette danse immuable pendant les deux mois des grandes vacances.

Mon premier séjour avait pourtant été doux-amer. J'y avais été accueilli par les enfants du village comme un étranger, un citadin qui ne connaissait rien à la vie ce qui, objectivement, était bien le cas.

Pour moi, les grandes vacances étaient une bulle d'insouciance formidable. Eux aidaient aux champs, à la traite, aux étables. Ils me regardaient alors de loin, moqueurs, si grands dans leur adolescence naissante ou parfois bien installée, alors que je n'avais moi-même que huit ans.

L'année suivante, j'étais arrivé plein d'appréhensions mais, à ma grande surprise, Grand Sylve (qui s'appelait en réalité Sylvain) avait troqué ses moqueries contre la volonté ferme de faire de moi un vrai garçon de campagne.

En apparence, il était le meneur de la bande et sa protection m'avait ouvert des portes jusque là interdites. J'avais mené les bêtes paître, récuré les auges, paillé les sols, appris à reconnaître les champignons et fait plus de kilomètres avec mes frêles jambes que je n'en avais jamais fait jusque là.

À mon retour en classe en septembre, j'étais méconnaissable, le teint bruni par le soleil des montagnes, les épaules épaissies par des travaux des champs. Puis l'hiver s'est installé, je suis redevenu le petit pâlichon que j'étais auparavant. Le printemps a suivi et, enfin, l'été.

Les années ont passé. Du duvet a commencé à pousser, timidement, au-dessus de ma lèvre supérieure. Grand Sylve, que j'avais appris à considérer comme un grand-frère, a quitté plus tôt que moi l'insouciance de la jeunesse, devant reprendre prématurément l'exploitation familiale. Je me suis accroché aux autres enfants sans trop de difficultés. J'étais des leurs, à présent, et mon apparition fugace en juillet et août faisait à présent partie du jeu des saisons.

Nous étions cinq. Jacques, Félix, Juliette, Lison et moi. Cinq, mais en réalité, une seule avait de l'importance : avec l'abdication forcée de Grand Sylve de ses fonctions de meneur, nous nous étions tous spontanément rangés derrière Lison.

Elle exerçait sur nous une attraction presque religieuse. Nous autres, garçons, regardions cette grande blonde aux reflets roux, déjà femme, avec les yeux de ceux qui admirent un absolu hors de portée. Nous nous serions damnés pour elle, à vendre notre âme au premier démon qui nous aurait permis d'obtenir ce que nous n'osions même pas imaginer.

Juliette, quant à elle, y voyait un modèle à atteindre : une sauvageonne à l'aise en tous temps, en tous lieux, en toute compagnie.

Elle nous entraînait dans des espaces que nous savions interdits. Grand Sylve avait soigneusement délimité notre territoire et ce qui se trouvait au-delà était l'univers des barbares, à éviter scrupuleusement. Lison n'avait peur de rien et se moquait de notre couardise. À force d'excursions et de découvertes, nous avons découvert un petit torrent suffisamment profond pour avoir de l'eau jusqu'à la taille. Nous y plongeons nus, luttant plus contre notre pudeur et la peur de l'expression subite de nos désirs que contre un courant pourtant tumultueux. Nous y passions des heures, à nous éclabousser mutuellement, à laisser nos peaux s'assombrir lentement alors que nous nous étendions sur les pierres usées. Nous évitions l'herbe dont nous redoutions les insectes.

L'heure avançait toujours trop vite. Nous nous rhabillions en hâte pour rejoindre les troupeaux à l'heure du retour, évitant ainsi quelque réflexion acerbe de la part de ceux qui travaillaient vraiment.

Au passage, nous arrachions de grandes brassées d'orties en nous protégeant les mains de langes grossiers. Elles devenaient ensuite l'ingrédient principal des biscuits salés qui nous accompagnaient dans nos pérégrinations.

Nous rentrions chez nos parents, moi chez ma tante. Lison étant plus âgée que nous d'une poignée d'années, elle se mêlait aux adultes, rejoignait Grand Sylve au café du village. Ceux qui avaient la chance d'avoir vue sur la grand-place écrasaient leurs visages contre les vitres sales de leur chambre et les observaient qui discutaient autour de la boisson des grands, celle qui tord le ventre comme nous avons le cœur tordu.

J'avais treize ans, et elle dix-huit. Nous n'étions pas du même monde, ainsi était-ce ce que je me disais alors que je rentrais en classe, laissant une partie de moi à Clajus.

L'été suivant, je suppliai mon père de ne pas m'y renvoyer. Je me préférais en amoureux

insatisfait, de ceux qui hantaient les lectures de ma vie rangée. Mais rien n'y fit.

J'avais décidé de passer mes journées enfermé dans la maison de village défraîchie qui me servait de havre. Je m'étais armé d'une quantité considérable de livres qui avait alourdi le poids de mes bagages. Le bus me laissa à une centaine de mètres de l'entrée du village, et c'est sous un soleil de plomb que, portant ma croix, j'arrivai en nage sur la place du village.

La chaleur était telle que personne ne s'y trouvait. Ceux qui étaient aux champs ou aux prés par nécessité ouvrière étaient bien les seuls, avec moi, à avoir bravé l'étouffante température.

J'entendis soudain une voix que je reconnus entre mille. Félix, qui guettait mon arrivée par l'interstice des volets en clé de sa chambre, cria mon prénom une fois, deux fois. Trois fois.

J'oubliai alors mes promesses de jeune Werther et lâchai mes affaires pour aller à sa rencontre en criant et bondissant. Le tapage attira Jacques et Juliette puis, avec une grâce féérique, Lison apparut. Le brouhaha de mes amis se fit indistinct et mes pensées se perdirent dans les longues boucles blondes et rousses, les yeux bleus et les joues roses de la princesse de mon cœur. Qui arrivait, main dans la main, avec Grand Sylve.

Félix comprit immédiatement ce que je vivais, malgré mes efforts pour le cacher. Il détourna la conversation, dissertant sur la liaison naissante entre Juliette et Jacques, ce qui ne fit qu'ajouter à mon aigreur. Ils m'aiderent à porter mes bagages, je décidai une nouvelle fois de jouer les ermites, mais peine perdue : sitôt faite leur proposition de nous échapper dans les montagnes, j'abandonnai mon spleen dans ma valise au milieu des romans, courant derrière eux.

Cet été-là, Lison ne fut que rarement des nôtres. Elle accompagnait le plus souvent Grand Sylve avec son troupeau, mais nous rejoignait, à l'occasion, pour partager nos biscuits farineux aux orties, pour plonger les pieds dans l'eau cristalline. Mais pas une fois elle ne se baigna avec nous, et lorsque son regard croisait le mien, je me mettais à m'intéresser soudain à telle herbe ou tel insecte. Elle accompagnait sa distanciation de petits gestes semblant destinés à nous prouver qu'elle était du côté des adultes, alors que nous n'étions que des enfants. Les jours de pluie, elle portait parfois un manteau très habillé – un *trench coat*, soulignait-elle d'un air emprunté qui ne lui ressemblait pas – d'où elle tirait une vieille montre à gousset qu'elle nous avait présentée comme un objet précieux dans sa famille. S'il lui avait été confié, n'était-ce pas la preuve de sa maturité ?

Elle n'avait pourtant pas besoin de ce surplus artificiel : tout en elle me fascinait.

Je devais partir trois jours plus tard. J'avais décidé d'écrire une longue et pathétique lettre pour la lui remettre au moment de mon départ. Fort de mes modèles romantiques, j'y expri-

mais avec fougue mon amour et ma passion pour elle, en ajoutant que, bon prince, je ne comptais pas revenir l'été suivant, ni même jamais, pour qu'elle soit en mesure de vivre le destin qu'elle se préparait avec Grand Sylve.

Je rangeai la lettre dans le tiroir du petit secrétaire de ma petite chambre, et m'échappai pour retrouver mes amis un jour. Puis un autre. Arriva celui du départ.

Mes bagages étaient prêts. J'étais paré à rejoindre l'arrêt de bus. Il ne me manquait plus que la lettre à prendre et à glisser je ne savais comment dans la main de Lison ou, mieux, à laisser dans sa boîte aux lettres.

Le tiroir était vide.

Je perdis cinq bonnes minutes à retourner les quelques affaires qui décoraient ma chambre, sans succès. Je redescendis, bouleversé et inquiet ; puis demandai à ma tante si elle n'avait pas vu une enveloppe traîner. D'un air surpris elle admit avoir jeté la veille quelques papiers du vieux secrétaire, mais que jamais elle n'aurait pensé que l'un d'entre eux puisse être à moi. Elle m'embrassa, et laissa mes amis m'accompagner en cortège.

— À l'an prochain, me murmura Lison entre deux bises.

Je ne répondis pas.

Mon lent travail de sape dura toute l'année. Mi-juin, mes parents se résolurent à m'envoyer chez mes grands-parents, sur la côte Atlantique. Je vivais dans une sorte de mélancolie apaisée, lorsqu'un appel téléphonique fit tout basculer : une méchante chute, une hanche de grand-mère cassée, et mon été redevint clajudois. Je n'eus pas le temps de bourrer ma valise d'ouvrages lourds et inutiles : avant même d'avoir réalisé ce qui se passait, je me retrouvai au milieu de mon village aimé et haï.

Il pleuvait. La place était aussi déserte que l'année précédente. Pourtant, et sans que je sois attendu, Félix m'interpella avec son enthousiasme jubilatoire. Il m'aida à m'installer, puis nous fîmes le tour des familles. J'avais quinze ans et je buvais ma première liqueur de cerise — ou, en tout cas, j'essayais.

Avant d'arriver chez Lison, Félix me retint. Sous le sceau du secret, il me révéla qu'elle n'était plus avec Grand Sylve.

Du haut de ses vingt ans, Lison me regardait avec des yeux d'adulte. J'eus envie de m'enfuir. Puis elle se mit à rire, m'enlaça, me promit des cavalcades comme jamais, me fit boire à nouveau sans savoir que j'avais déjà eu mon baptême chez les parents de Juliette.

Il plut une semaine durant, tant et tant que les bêtes durent rester enfermées. Grand Sylve me prit comme aide et j'appréciai son contact direct, ses conseils avisés, la passion retenue qu'il avait pour son troupeau. Puis l'été s'installa pour de bon, il me remercia avec un grand sourire en m'invitant à profiter du village et de mes amis. Je lui rappelai qu'il en faisait partie et il m'étreignit avec puissance, sans rien dire.



Les jours s'enchaînèrent comme avant. Juliette et Jacques, tout en étant un couple qui semblait prendre plaisir à s'installer dans la durée, participaient avec entrain à nos excursions, mais ils trouvaient souvent un prétexte pour s'isoler.

Félix et moi riions de ces disparitions, sans moquerie mais avec force de clins d'œil appuyés. Et une certaine jalousie, aussi.

Un matin, Félix ne nous retrouva pas sur la place. Un mauvais rhume, probablement attrapé à force de patauger dans l'eau glacée du torrent, le forçait à rester au lit. Je le maudis en silence, car il était tout ce qui me permettait d'avoir un comportement naturel en présence de Lison.

C'est donc à quatre que nous nous éloignâmes du village. Nous avions décidé d'une promenade en forêt : nous rêvions de champignons, sûrement nombreux après les pluies inattendues du début d'été. Nous savions lesquels manger cru, lesquels rapporter à nos familles, et comptions sur une récolte abondante pour varier le menu composé jusque là de façon immuable de nos galettes d'orties.

Comme je le redoutais, Juliette et Jacques s'éclipsèrent après moins d'une heure de marche. Leur rire s'éloigna rapidement, puis il n'y eut plus qu'elle, et moi.

Je lançai quelques banalités, puis m'enfermai dans un certain mutisme.

Heureusement, nous finîmes par trouver pieds de moutons, girolles, chanterelles et cèpes en abondance. Nous nous assîmes pour en croquer quelques uns.

– Tu dois te demander pourquoi je m'appelle Lison.

Ma surprise la fit rire, et elle ajouta :

– Lison, ça aurait dû être un prénom de garçon, tu sais.

Je ne savais pas. Pour moi, Lison, c'était juste elle. Je n'en connaissais aucune autre. Je ne m'étais jamais posé la question.

– Papa voulait un garçon. Il l'aurait appelé Louison. Quand il a appris que je ne serais « qu'une fille », il a négocié avec maman pour que j'aie un prénom ambigu. Ils ont trouvé que Lison était un bon compromis.

Je trouvais ça amusant, car elle était tout pour moi sauf l'image d'un garçon de substitution. Elle était, à vrai dire, mon archétype de la féminité. Pour autant, elle était très éloignée des jeunes filles de mon lycée, que je trouvais généralement vulgaires. Lison n'avait pas besoin de maquillage, elle qui finissait ses journées passablement maculée de boue, qui se promenait pieds nus jusqu'à avoir une corne orangée sur la plante des pieds. Et c'était juste un des très nombreux exemples qui me la faisaient voir comme exceptionnelle.

Elle frotta un champignon, le sentit et le mangea.

Je lui dis que je n'avais pas d'anecdote à raconter sur mon prénom et elle s'en amusa. Puis son visage changea, prenant un caractère sérieux que je ne lui connaissais pas.

– Je t'aime bien.

Moi aussi, je l'aime bien. Et même plus.

– Tu sais, je suis désolée. Je crois que c'est parce que je t'aime bien que je suis comme ça.

Tu m'en veux ?

Je ne voyais pas de quoi.

– De te faire souffrir.

Décidément, je ne comprenais rien.

– Je vois bien comment tu me regardes, tu sais. Depuis des années.

Je voulais m'enfoncer sous terre, et plus loin encore.

– Enfin voilà, je suis peut-être pas normale, mais moi j'aime te voir m'aimer en silence et sans pouvoir rien faire.

Je crois que je comprenais quelque chose. Quelque chose que je n'aimais pas comprendre, mais qui résonnait avec la littérature du XIXe dont je m'abreuvais.

– L'été dernier, j'ai courtisé Sylvain juste pour te voir me dévorer des yeux. Pour sentir ta détresse. Tu m'en veux ?

Oui

– Non.

Non.

Elle se leva. Fit quelques pas, puis s'arrêta.

– Embrasse-moi.

Je me redressai à mon tour.

– Attends. Ferme les yeux.

Je fermai les yeux.

Puis j'avançai, lentement, à la recherche de cet irréel.

Je m'enfonçai soudain dans une touffe d'orties. Les plantes urticantes me couvraient les jambes, les bras, se glissaient sous ma chemise. Mes joues se mirent à chauffer. Je ne l'entendis pas déguerpir, tout attelé que j'étais à m'extraire de ce piège.

Je ramassai le panier à champignons et rentrai, lentement, ruminant les mots qu'elle m'avait adressés.

Jacques et Juliette n'ont presque plus participé à nos escapades. Ils se doutaient probablement de quelque chose, sans arriver à comprendre quelle était la nature de la relation qui se dessinait entre Lison et moi.

J'avais une telle envie d'elle qu'elle pouvait tout se permettre. Je vivais ses blessures comme certains saints ont probablement dû vivre les marques de leur cilice. Ma pauvre tante se demandait comment j'avais pu devenir aussi maladroit en si peu de temps, moi qui revenais le soir les mains blanches d'avoir ramassé les orties à la main pour un regard, pour une caresse sur ma joue.

Et puis l'été s'est terminé. Comme tous les autres, comme aucun autre. Avant de me lais-

ser partir, Lison m'a serré contre elle et nous avons pleuré.

Je suis rentré à la ville.

Deux jours après, ma tante mourrait. Je ne devais plus retourner à Clajus.

Jusqu'à aujourd'hui.

Le hasard, ou le destin peut-être. Ou une succession d'actes manqués.

Après un divorce quelque peu houleux, mon ex-femme a souhaité quitter la tension de la ville. Elle a trouvé un travail administratif dans une petite bourgade, à moins de trente minutes de voiture du village de mes étés d'enfance. J'ai tout de suite fait le rapprochement : j'y avais une correspondance pour changer de bus.

J'ai quitté mon travail du jour au lendemain, j'ai vendu ma maison. Racheté celle de ma tante, inoccupée depuis quinze ans. J'ai justifié ma décision par le bien-être de mon garçon. Ainsi, mon ex-femme et moi-même pourrions continuer une garde alternée. Et, étant devenu sans-emploi, j'ai même proposé de m'occuper de l'organisation de la scolarité. Il y avait une école à Clajus, de mon temps. Avec un peu de chance, elle n'a pas été fermée. J'ai appelé la mairie. L'école est toujours là, en sursis. La secrétaire qui m'a répondu était enchantée d'apprendre ma venue : à un élève près, la classe unique fermait.

Et je suis là. Sur la place du village. Rien n'a changé, ou si peu. J'ai garé la voiture à l'endroit où me laissait le bus et nous avons marché, mon petit garçon et moi. Je lève les yeux vers la fenêtre d'où Félix m'accueillait de ses cris, mais les volets sont fermés. Alors je me dirige vers l'école.

Les enfants finissent à seize heures. Le clocher sonne. Ils sortent en courant, les plus grands accompagnant les petits. Il n'y a pas d'adulte dans leur univers, trop occupés qu'ils sont.

La laïcité est ici toute relative : c'est la cour du presbytère qui fait office de cour d'école. Je la traverse en réalisant que je n'y avais jamais mis les pieds. Puis je frappe à la porte vitrée de la classe.

Je n'ai besoin que d'un instant pour comprendre que celle qui m'ouvre est Lison. Le temps n'a eu aucune emprise sur elle. Je repense à moi, à ma stature d'homme de bureau, à mon crâne rasé. Je me demande si elle me reconnaît, mais elle n'a d'yeux que pour mon bon-homme, qu'elle invite dans son monde, qu'elle apprivoise, qu'elle adopte. Puis elle lui demande son prénom. Tout fier, de ses cinq ans, il répond. Puis il ajoute son nom de famille, comme le font parfois les enfants de cet âge, lorsqu'ils découvrent qu'ils font partie de quelque chose de plus large qu'eux-même.

Elle lève les yeux. Elle sourit. Elle va mentir, je le sais.

– Qu'est-ce que tu as changé.

Elle n'a pas menti. Je ne mens pas non plus.

Elle appelle vers l'arrière-classe, et une petite fille, d'une dizaine d'années, surgit. Hors ses cheveux bruns et ses yeux noisette, c'est le portrait de sa mère.

– Amène Téo à la maison, c'est un nouvel élève. Tu le fais goûter et tu lui montres ta chambre. D'accord ?

Elle emmène mon garçon.

– On se promène un peu ? On doit avoir des choses à se raconter.

On s'en raconte, sans cesse, mais le plus important tarde à venir.

Nous sommes sortis du village. Elle fait mine de m'attraper la main avec tendresse, puis me pousse sans ménagement dans les orties.

Je rigole et je peste.

Puis m'arrête. Je dois avoir à peu près la même mine sérieuse que celle qu'elle avait eue il y a quinze ans. Et, très distinctement, je dis :

– Si tu veux me faire mal, il va falloir le faire bien.

Elle rayonne, se jette sur moi et m'embrasse.

*Septembre 2018 – Cul(s)*

---

## La vie est...

– Voilà, ce sont les quatre derniers. Je prends une pause, tu t’occupes de les marquer ?

– Hmhm.

– J’ai déjà mis les bracelets. T’as juste à suivre les indications. Allez, à tout à l’heure !

– Ouais, à plus !

Ignacio jette à peine un œil aux chariots qui s’ajoutent à la file déjà conséquente qui l’attend. Il sait que même en faisant vite, il aura du mal à finir à l’heure, et il n’aime pas travailler alors que l’obscurité arrive.

D’un geste précis, il place les nouveaux-nés sur le côté, et appose son pistolet contre le haut du fessier, avant d’appuyer. Un petit claquement, et en une seule opération la puce est installée, et le marquage est opéré : un petit cercle noir, centré d’un point.

Il n’en reste plus que deux. Plus qu’un.

Il s’interrompt.

Il vient de réaliser l’opération quand il s’aperçoit que le bracelet que porte l’enfant n’est pas vert mais jaune.

– Merde, mais qu’est-ce qu’il fout-là, lui ?

Il se jette sur le dossier accroché au chariot. Le dossier est jaune, lui aussi, et n’arbore pas la bande latérale des réprimés.

Il jure encore. Sanga revient de sa pause.

– C’est quoi ce délire ? Pourquoi tu m’as mis un jaune au milieu des verts ?

– J’y suis pour rien, ça arrive quand ils sont surchargés en face, ils se déportent sur nous.

C’est pour ça que j’ai mis les bracelets avant de te les laisser.

– Tu pouvais pas le dire ?

– Pourquoi ?

– Parce que je me suis loupé, voilà pourquoi ! Je viens de la marquer !

– Tu déconnes ?

– J’ai l’air de déconner ?

Il a crié. Un peu trop fort. Sanga fait cliquer ses ongles entre eux.

– Attends, on va trouver une solution.

– Il y a intérêt !

– Tu les as tous faits ?

– Non, il m’en reste un.

– Un garçon ?

Ils jettent un œil sur le dossier.

– Une fille.

– Bon, écoute, on se calme. À quelques détails près, ce sont les mêmes. Ils penseront qu’il y a un problème de poids, mais ce sera l’affaire de quelques jours.

– Tu fais quoi ?

– J’échange les bracelets.

– Tu n’y arriveras pas, une fois sertis ils sont verrouillés jusqu’à la fin du séjour.

– T’inquiète, c’est souple ces petites bêtes. Voilà pour un.

Il se dirige vers le dernier chariot.

– Et voilà pour l’autre. Allez, on fait l’échange, tu injectes le cocktail protéiné – sans te planter, s’il te plaît – et c’est réglé.

– T’es sûr que ça se saura pas ?

– Certain.

\*

\*\*

*Je m’appelle Albée. Albée tout court. Je suis la pensionnaire la plus âgée du Germinarium civil. Une façon très policée de parler d’orphelinat des réprouvés.*

*Dans deux heures aura lieu la dernière visite pour moi, la dernière chance d’être choisie quel-  
qu’un d’« en-haut ». Après, si personne ne veut de moi, j’irai à l’usine, ou au front. Ou au bordel,  
mais il paraît que je ne suis pas assez jolie, et que c’est pour ça qu’on ne veut pas de moi. Trop  
moche, trop indisciplinée. Comme si être réprouvée ne suffisait pas.*

*Je crois que je préfère encore le front. La mort y est plus rapide. C’est là où Zhan est parti, l’an  
dernier. Lui aussi, il était arrivé en bout de course. Trop vieux. Peut-être que si je vais au combat  
je le reverrai. Je préférerais pas, en fait. C’était un con.*

*Je déteste ce moment où les visiteurs arrivent. Parce que j’ai appris avec le temps qu’ils ne  
viennent pas pour moi. Ils viennent pour tous ces gamins souriants, prêts à tout pour une vie*

meilleure. Enfin, de ce que j'ai entendu dire, beaucoup déchantent vite. Quand on est né réprouvé, quand on a cette putain de marque sur le cul, c'est pour la vie.

*Vie qui n'a, d'ailleurs, aucune valeur pour les autres.*

*Et voilà, la journée arrive à sa fin et, comme toujours, ça n'est pas pour moi. Il faut dire que mon cahier de dressage ne me met pas à l'honneur, ça ne compense même pas mon physique de moche. Après tout, peut-être que ça m'arrange ainsi. Vivement que tout ça finisse, en tout cas.*

\*\*

*C'était inattendu et inespéré, mais j'ai été choisie.*

*Un couple qui cherche une domestique je crois. J'ai dû être un choix par défaut, parce qu'ils se sont présentés trop tard et que les meilleures étaient parties. Mon vieux Zhan, c'est pas demain que je te planterai un poignard dans le dos pour ce que tu m'as fait subir. Et peut-être qu'une autre l'a déjà fait.*

*Ils m'ont embarquée avec mon cahier de dressage et mon dossier médical, les deux seules choses que je peux considérer comme m'appartenant même si je n'ai pas le droit de les voir.*

\*\*

*Je déteste mon nouveau lieu de vie.*

*C'est propre, et je suis plutôt bien traitée, mais je n'ai pas le droit de sortir, et les deux n'arrêtent pas de s'invectiver pour un oui-pour un non.*

*Mon quotidien se résume à nettoyer une maison déjà propre, à tenter de faire des repas à partir des cubes nutritifs et à les entendre se disputer à chaque instant.*

*Mers est plutôt sympa avec moi. Disons qu'il ne me fait pas chier tant que je respecte les consignes. Et il n'a même pas essayé de me toucher, ça m'a surprise. Par contre, Kally est une vraie conne. Avec ses boucles blondes, ses yeux bleus et son petit nez fin, elle a une façon de me regarder qui me réduit à ma position de réprouvée tout en soulignant qu'elle est non seulement au-dessus de moi, mais aussi au-dessus de ceux de son rang.*

*La première chose qu'elle m'a demandé a été de lui montrer ma fesse droite pour voir ma marque. Et elle s'est mise à rire. J'ai cru qu'elle allait me frapper, j'étais prête à me défendre, mais elle m'a traitée de réprouvée, ce qui n'est pas vraiment une insulte pour moi.*

*Je crois que ce qui me manque le plus est le ciel bleu. Et être la seule marquée.*

*Au Germinarium, nous avons tous pris l'habitude de nous promener nus. Ça évitait qu'on se salisse les vêtements, mais surtout ça nous rappelait que nous étions tous du même rang.*

*Je déteste cette fausse vue de la ville qui sert de fenêtres. C'est peut-être plus joli que le voile gris naturel, mais je me sens plus que jamais en prison. Une prison dont je ne pourrai jamais m'échapper, de toutes façons, puisqu'elle est dans mon corps, sous la marque de ma fesse.*

\*

\*\*

*Kally a été immonde aujourd'hui, comme jamais. Et ce n'était pas envers moi mais contre Mers. J'ai cru qu'il allait s'écraser une fois de plus devant elle, mais il l'a mise dehors. Elle était tellement surprise qu'elle n'a pas eu le temps de réagir. Comme le cube lui appartient, elle ne peut pas y pénétrer sans son autorisation. J'admets que je jubile.*

\*

\*\*

*Je suis inquiète du comportement de Mers. Je sens que l'absence de Kally joue défavorablement sur sa nervosité et, à plusieurs reprises, j'ai senti qu'il hésitait. Je sais ce qu'il veut, je ne suis pas idiote. Qu'il vienne le chercher, il sera bien reçu. Je ne suis pas restée vierge jusqu'à aujourd'hui sans distribuer quelques coups bien placés.*

\*

\*\*

– Albée ?

– Oui ?

– Viens voir là.

Albée s'approche, lentement. Le service du repas est terminé, il n'a aucune raison de l'appeler, sauf s'il s'est décidé à aller plus loin. Elle serre les poings.

– Déshabille-toi.

– Non.

– Je crois que tu n'as pas bien compris ta place ici. Fous-toi à poil.

– Non.

Mers se redresse. Il a dans les yeux la même folie passagère que lors de l'éviction de Kally. Il attrape Albée par les cheveux et la projette au sol.

– À poil.

En un instant, elle se jette sur lui et le frappe au visage. Puis enfonce un genou entre ses jambes. Le choc est mou, il s'affaisse.

– J'ai dit non !

Elle le frappe encore. Il ne dit plus rien.



Après un temps, elle s'arrête.

– Je voulais juste te voir nue.

– Pourquoi ?

– Parce que tu es belle.

– Tu mens.

Un coup, à nouveau.

– Ok, je suis désolé. Je m'excuse, je ne dis ni ne fais plus rien.

– C'est trop tard.

Elle se redresse, toujours prête à bondir. Lui est au sol, immobile.

– Debout.

Péniblement, il obéit.

Elle lui retire sa chemise et la déchire en lambeaux en suivant le droit-fil, puis lui attache les mains dans le dos, surprise qu'il ne bronche pas.

– Tu fais quoi maintenant ?

– J'en sais rien. C'est ta faute si on en est là.

Elle a oublié qu'elle devait le vouvoyer.

– Tu sais quoi ? J'ai jamais vu un cul d'« en-haut ».

Elle s'approche de lui. Défait l'attache du pantalon, qui choit. Tourne.

Un silence s'installe. Elle est dans son dos, à un mètre de lui. Il la devine. N'ose pas se retourner.

Se retourne.

Elle a déjà vu des hommes en érection. Des qu'elle a remis à leur place. Des qui sont partis la queue entre les jambes, et une balafre en souvenir. Elle a souvent pris des coups pour ça.

Mais elle n'en a jamais vu se tenir ainsi, à sa merci, et toujours visiblement pleins de désir.

– Ça t'excite ?

– Quoi ?

Du menton, elle pointe vers la verge.

– Que je t'aie cogné. Ça t'excite ?

Il réfléchit. Pas très longtemps.

– Oui. Je crois.

– Tu voudrais que je te cogne plus ?

Il sourit, malgré lui.

– Non, j'ai eu ma dose, là.

Elle s'assied sur le sol, et rapproche les genoux vers son menton. Lui, debout, attaché.

À nouveau, le temps se suspend.

– Il faut qu'on trouve une solution.

– Je te toucherai pas.

– Tu mens, et tu le sais.

Il ment, et il le sait.

– Ton cube, il est relié à la protection ?

– Non, j'ai jamais voulu.

– Donc personne ne sait ce qu'on fait, là.

– Non.

– Ok. Ça t'excite vraiment ce truc ?

Malgré les poignets attachés, il s'assied, face à elle.

– Je crois.

– J'ai pas envie d'être méchante. Je veux juste être tranquille.

– Je sais.

– Mais je peux pas rester docilement... je veux dire... pas après ça.

– Je sais.

– Et je peux pas partir.

– Je sais. Je pourrais ne rien dire, mais tu serais repérée. Une réprouvée sauvage, ça finit mal en général.

–

– On fait quoi ?

– Lèche-moi les pieds.

Elle a dit ça comme un défi qu'elle se serait lancée à elle-même. Il se penche, s'étale, obéit. La situation est pathétique et touchante à la fois.

– Je crois qu'on peut trouver une solution.

\*

\*\*

*Ça fait six mois que ça dure. Je ne sais pas combien de temps nous tiendrons. Une vie, ça me paraît bien, mais il n'y a pas que nous. C'est compliqué.*

*Je sors souvent, maintenant. Mais toujours avec lui. À cause des autres.*

*Je suis toujours vierge. Ça me va plutôt bien. Ça changera un jour, peut-être, si j'ai envie. C'est moi qui décide s'il peut me toucher ou pas, et comment. Parfois, je dois le punir. Un peu. L'équilibre est fragile, je sais qu'à chaque instant, il peut faire basculer la situation et me remettre à ma place. Je crois qu'il m'aime, un peu. Moi aussi.*

*L'autre jour, nous avons lu ensemble mon cahier de dressage et mon dossier médical. Je sais à présent l'âge que j'ai.*

*Hasard de la vie, j'ai le même que Kally, au jour près, et nous sommes toutes les deux du même secteur. Ça nous a fait sourire et nous sommes passés à autre chose.*

*Octobre 2018 – Ressemblance*

---

## XX — XY

– Je vais vous expliquer, ce sera plus simple. Et puis, on a le temps, non ? c'est vous qui l'avez dit.

– Allez, on t'écoute.

– Vous savez, j'aime bien chacun des douze mois de l'année. Au niveau de l'ambiance, de ses spécificités, de ses odeurs. De ses mues vestimentaires ou de ses particularités culinaires.

La grande brune écarte son fume-cigarette de ses lèvres en soufflant lentement, donne l'impression de vouloir parler puis se ravise sans masquer son mécontentement.

– Donc voilà, j'aime tous les mois de l'année, c'est comme ça. Nous étions au mois de mai, avec tout ce que j'aime dans cette période : le soleil qui s'épanche le soir, les tenues plus légères, l'air de vacances pourtant encore loin... J'avais quelques heures à tuer — il faut dire que j'étais encore étudiant, avec les libertés que cela me laissait — donc je flânais tranquillement, ponctuant mon trajet à pieds d'incursions dans le tramway dès qu'il y avait un peu de distance à parcourir.

– Je ne vois pas où il veut en venir. Tu vois toi ?

– Non, mais chut, on verra bien.

Le dernier à avoir parlé, costume blanc et chemise noire, fait un mouvement des épaules pour replacer sa bretelle gauche, celle qui tient à la fois son pantalon et son holster.

– Il fait encore bien jour, ce doit être quatre ou peut-être cinq heure de l'après-midi. Je réalise que j'ai besoin de citrons pour mon repas du soir, enfin, c'est anecdotique, mais c'est pour ça que je reentre dans un tram que j'ai quitté à peine quelques secondes plus tôt. Il est bondé, et je joue timidement des coudes pour m'avancer dans l'allée. Je repère la demoiselle immédiatement sans vraiment savoir pourquoi mon esprit est autant perturbé par sa présence. J'ai l'impression qu'elle aussi partage ce sentiment car nos regards s'évitent et se cherchent

dans un même mouvement. Pourtant, elle n'est pas vraiment belle, et comme vous voyez, je ne suis pas vraiment le genre d'homme qui séduit par son physique.

Ils rigolent un peu grassement. Sauf la grande brune qui ne réagit pas.

– Excusez-moi, est-ce que je peux vous emprunter une cigarette ?

– Pourquoi pas.

Elle fait signe à l'un des trois hommes qui fronce les sourcils mais plonge la main dans une poche intérieure pour en sortir un paquet un peu écrasé.

– Le monsieur veut du feu, j'imagine ?

– Non, non, c'est pas pour la fumer, c'est juste pour faire comme vous, je me sens un peu seul. Puis j'aimerais savoir ce que ça fait d'avoir une cigarette à la main, parce que de l'extérieur, comme ça, ça a quand-même un côté ridicule.

Celui qui raconte son histoire tapote le côté filtre sur la table et continue :

– Donc il y a cette fille, face à moi, et je suis face à cette fille. J'en laisse passer mon arrêt, et le suivant, à me demander pourquoi j'ai l'impression de la connaître. Et soudain, c'est la révélation.

Il y a un temps, infime, durant lequel il regarde le cylindre de papier et de tabac, comme s'il cherchait à rassembler ses souvenirs. Les autres, malgré leur air de gorilles, se taisent, suspendus à la suite. La grande brune s'impatiente en ronds de fumée.

– C'était moi, mais en femme. Les mêmes yeux, les mêmes épaules, la même allure. Habillée comme moi si j'avais été une femme, avec un chemisier impeccable, une jupe violette, un petit collier assorti. Pas mon idéal, loin de là, mais juste moi. Peut-être deux centimètres de moins. Encore qu'elle avait des talons. Disons cinq. Et j'ai su qu'elle réalisait la même chose au même instant. Nous sommes descendus sans rien dire, sans trop savoir ce qui allait se passer. Quand le tramway est reparti et que le quai s'est retrouvé quasi désert, nous avons commencé à parler, de façon anarchique, avec volubilité. Ah merde, désolé, j'ai cassé la cigarette.

D'un revers de la main, il fait un tas avec les résidus de tabac qui se sont éparpillés, puis il recommence à jouer avec le plus long des morceaux.

– Je ne sais pas vraiment comment décrire l'attraction-fascination qu'il y avait entre nous. C'était sexuel sans l'être, nous étions gênés tout en étant totalement à l'aise... comme si nous découvriions un jour quelque chose qui avait toujours été, mais avec un travail d'ajustement pour nous y habituer. Nous n'avions pas le même discours, mais la même dynamique. Et très rapidement est venue cette curiosité que vous attendez tous.

Il y a un silence. Un des hommes allume une nouvelle cigarette. Le conteur en demande une autre, mais il n'y a pas de réponse. Il reprend :

– Donc on va chez elle. C'est assez clair qu'on n'y va pas pour enfiler des perles, même si rien n'a été formellement dit. Sans oublier que ça gamberge ferme dans ma petite tête. Que je

me demande si c'est bien raisonnable, s'il n'y a pas quelque chose d'« incestueux » de le faire avec quelqu'un qui me ressemble tellement. Ou alors je dois le prendre comme une forme de plaisir solitaire en couple. En tout cas, je ne suis pas vraiment à l'aise, jusqu'à ce que la porte de son appartement se referme derrière moi. Que nous nous embrassions, que nous jetions nos vêtements sur le sol, dans un désordre appliqué.

Deux des hommes se regardent et murmurent quelque chose que personne ne comprend. Celui qui a des bretelles a sorti son pistolet, un semi-automatique, et passe son temps à mettre puis enlever le cran d'arrêt, jusqu'à ce que la brune le gifle. Il remet son pistolet en place et souffle :

– Je vois pas où il veut en venir, ça me met mal à l'aise.

L'autre ricane :

– C'est juste que t'es un gros puceau et que t'es gêné !

Ils se frappent l'épaule. Puis se taisent.

– J'ai rarement eu d'expérience sexuelle aussi puissante. Nous savions ce que nous voulions, parce que nous étions nous. Vous savez, personne ne m'avait pénétré avant, parce que je n'avais jamais osé le demander. Elle l'a fait, sans un mot, comme j'avais toujours rêvé. Et quand je l'ai étranglée, doucement, en lui soufflant des insanités au creux de l'oreille, je n'ai pas eu à attendre ses mots pour savoir que j'avais touché juste.

– Monsieur, je suis très heureuse que vous ayez pu tirer un coup de façon magistrale il y a de ça quelques années, mais je ne vois pas en quoi ce récit va nous apporter quelque chose...

– Ah, mais en fait, je voulais juste vous raconter une anecdote un peu sulfureuse. Et j'ai encore tout plein de détails à ajouter, comme quand

– Nous nous passerons des détails. Je me passerai des détails, puisque j'ai comme l'impression de mes hommes apprécient votre petit jeu. Allez au fait.

– Je finis rapidement, donc. Je couche avec, on s'éclate, on parle sur l'oreiller de ce côté magique de s'être trouvés, moi en elle et elle en moi, que je me vois quand je la vois et inversement. Puis on se met à parler politique, et là, c'est la catastrophe.

– Et ?

– Je pensais qu'elle était moi, alors qu'en fait, elle était juste elle.

– Et ?

– Tout ça pour dire que vous faites une énorme méprise, que je ne suis pas celui que vous pensez que je suis, mais que ce n'est pas grave, que ça nous arrive à tous de vouloir absolument que la personne qu'on rencontre soit celle qu'on veut. Sauf que là, bon, vous voulez quand-même me faire la peau, c'est autre chose qu'une chouette partie de jambes en l'air.

– Vous pensez sincèrement qu'on va vous croire ?

– Non.

– Alors pourquoi nous faire perdre notre temps ?

Il finit de dépiauter les restes de la cigarette.

– Parce que j’avais besoin de quelques minutes de plus.

À cet instant, la porte s’ouvre. Une femme que l’on pourrait prendre pour la sœur jumelle du prisonnier pénètre dans la pièce et abat les trois acolytes.

La grande brune reste impassible à terminer sa cigarette, puis nettoie le fin objet en ivoire qu’elle tenait entre les lèvres.

– Nous nous retrouverons.

– Je sais.

– Comment ça ?

– Je n’ai pas encore fini de vous raconter nos frasques sexuelles et, croyez-moi, il faudra plus d’un rendez-vous pour ce faire.

Elle rit. Ils sortent.

*Novembre 2018 – Sous la couette*

---

## Cabanes

Il pleut. Dru. Froid.

Le ciel obscur nous ferait oublier que la journée est avancée. Il doit être onze heures, peut-être approche-t-on même de midi. Il fait presque nuit. Sauf lorsque les éclairs lézardent un horizon improbable, lointain, surréaliste, derrière le mur d'eau.

Nous ne nous lèverons pas. Nous sommes mieux ainsi, allongés : nos corps chauds de la nuit qui n'en finit pas veulent rester enlacés. Sous l'épais édredon de plume.

Je couvre son visage de baisers. Trouve ses lèvres. L'embrasse. Je veux dévorer ses chairs rouges qui savent si bien dessiner des sourires. Je veux aspirer sa langue espiègle. Chaque pore de ma peau désire la sentir.

Je passe les doigts derrière son cou, là où les cheveux ne sont que des bouclettes. Glisse sur son épaule. Elle s'installe sur moi, passe de l'autre côté du lit. Me pousse car « il fait froid ». Je me retrouve dans son odeur. Je me drogue avec les traces qu'elle a laissées dans le coussin. Puis je plonge à la source, au creux de son cou.

\*

\*\*

La neige a dû tomber pendant la nuit. Enfin, elle est tombée, car il n'y en avait pas lorsque nous nous sommes couchés, et tout est blanc à présent.

Il m'a même fallu refermer en partie les volets : la réverbération était trop forte. Je suis retournée sous les couvertures, le rejoindre.



Il dort encore, sur le dos, la bouche ouverte. Je plaque une main entre mes cuisses, pour la réchauffer. Je veux le toucher, mais mon échappée rapide hors de notre manteau de nuit m'a brutalement frigorifiée.

Je tente une approche. Il faut trouver le bon **apeurissage**. Si je suis trop vive, il va prendre peur ; si je pose un doigt après l'autre, la caresse va se transformer en chatouille. Je me pose. Il dort.

Je remonte la main doucement. M'installe quelques secondes dans le pli de l'aîne. Il est doux, il est chaud. Il dort.

Je caresse sa verge du pouce. Doucement. La sens se déployer. Déplace la paume de la main. Enserre. Il fait semblant de dormir.

Je le veux en moi. C'est peut-être le moment que je préfère, celui où il ne m'a pas encore pénétrée, mais où il est déjà une promesse de pénétration. Celui où mon vagin se gorge de sang, se répand en cyprine.

Je décide de me frustrer pour mon propre plaisir et je plonge à la source, goûter son pénis au matin.

\*

\*\*

C'est dimanche. Un dimanche de plus. Un dimanche sans les enfants.

Nous avons oublié ce que c'était. Même sans réveil, même sans leurs bruits, leurs voix, nous nous sommes réveillés comme les autre jours, alors que la nuit n'a pas encore fini d'envelopper notre fuseau horaire.

Je l'ai regardée dans les yeux, en niveaux de gris. Une histoire de cônes, de bâtonnets et de luminosité. Elle a de très beaux yeux gris, de magnifiques cheveux gris, une délicieuse peau grise.

**Elle a une odeur en couleurs.**

Nous nous sommes regardés ainsi, longuement. Peut-être qu'il lui a fallu le temps de réaliser que les enfants n'étaient pas là. En tout cas ai-je eu besoin de quelques secondes.

Puis tout est allé très vite, sans préliminaires. Elle m'a attiré à elle, j'ai dégagé mon épaule de la couette qui avait décidé de suivre mon mouvement. L'érection était déjà là. Celle du matin ; celle des vessies trop pleines, qui n'est pas toujours la meilleure, mais parfois si, comme aujourd'hui.

Je l'ai pénétrée, ou elle m'a avalé, je ne sais pas trop. J'ai noyé mon sexe dans son sexe. Agrippé mes doigts à la cambrure de ses reins.

Le soleil a commencé à poindre, traversant les persiennes. J'ai vu ses yeux bruns, ses cheveux châains, sa peau rosée.

Et, d'un mouvement du bassin, elle a plongé mon phallus plus profondément encore à la source ; à sa source.

\*  
\*\*

C'est le quatrième mois sans soleil. La fumée, la poussière ; même l'odeur des morts nous prive de lumière. Il n'y a plus que trois murs, mais jamais la chambre n'a été si sombre.

Nous sommes les derniers. Les derniers survivants, les derniers à rester. Après nous, il n'y aura plus personne. Juste des gravats. Peut-être survivrons-nous, les bombes se font plus rares ces derniers jours. Peut-être pas.

Notre armure, c'est cette couverture pliée en deux, bourrée de mousse et cousue grossièrement. Elle nous fait croire que le lit est encore douillet. Qu'il y a encore des matins tendres. Qu'on peut être de jeunes amoureux en toutes circonstances.

Il sent bon. Il sent lui. Il sent la vie.

Heureusement qu'il bande encore, sinon nous n'aurions plus rien. Que je peux passer mes mains sur son torse. Qu'il sait encore caresser mes seins, réveiller un ersatz de plaisir.

Aujourd'hui, j'ai envie de faire semblant. Semblant d'avoir une vraie couette, comme avant. D'avoir un vrai orgasme, comme avant. D'avoir une vraie chambre. Des voisins qui tapent contre le mur parce que je gémiss trop fort.

« Mange-moi », je lui dis.

Il comprend. C'est ce qui me fait jouir, il le sait. Quand son visage disparaît sous la couverture, je ne peux m'empêcher de sourire, l'imaginant en mécanicien se glissant sous une automobile. J'ai envie de lui dire que j'ai bien besoin d'être réparée. Mais je préfère fermer les yeux, me laisser aller, et penser que tout est normal.

Je plonge dans des souvenirs qui n'existent plus, et j'invente un présent qui n'existe pas ; puis je jouis, longtemps, sans retenue — sans voisins pour râler.

\*  
\*\*

– Tu penses à quoi ?

– À toi.

J'aime bien ces matins où on se réveille plus tôt que d'habitude. Où on a le temps de se dire des choses qui n'ont jamais le temps d'être dites. D'indispensables futilités.

– On a de la chance.

– Tu trouves ?

– Moi j'ai de la chance. Toi, en fait, je ne sais pas.

– Je dirais que j'en ai.

Ils sourient.

– Pourquoi ?

– Parce qu'il y a toi.

– Oui, et il y a toi.

– Et il y a la couette.

– Même sans la couette, ça marche, regarde !

Elle la repousse du pieds. Ils sont nus.

– Tu sais pourquoi ça marche même sans la couette ?

– Non ?

Il se pose sur elle.

– Parce qu'on est tous les deux la couette de l'autre.

*Décembre 2018 – vin chaud ; chaussette*

---

## Madame, j'ai une réponse

De la paume, Benjamin essuie la buée qui s'est installée sur le carreau, puis approche l'œil. Dehors, les becs de gaz émettent une pâle lumière qui s'efface par moments derrière les flocons de neige. La rue, habituellement débordante de vie, est déserte. Un peu plus tôt, un fiacre a tenté l'aventure, mais les pavés verglacés ont rapidement conduit son propriétaire à renoncer à son trajet.

Benjamin s'éloigne, à la fois déçu et apaisé. Si peu d'invités parviennent à la demeure de ses maîtres, cela signifie moins de liesse, mais surtout moins de travaux pour les domestiques, et peut-être un repas composé de restes.

Depuis le couloir, il peut voir qu'une petite dizaine de personnes seulement sont là, sur la cinquantaine qui étaient attendues. L'air est chargé de la fumée des cigares. Les discussions, essentiellement portées sur la crise luxembourgeoise et les critiques de l'Empereur, sont aussi étouffantes que l'atmosphère. Il est sur le point de s'asseoir sur une des marches qui mène aux étages lorsque sonne le carillon de l'entrée.

D'un bond, il se redresse, époussette sa livrée, et ouvre la porte.

Un froid glacial se répand dans le corridor, alors que deux ombres recouvertes d'un duvet blanc entrent, l'une coiffée d'un haut de forme et l'autre, beaucoup plus petite, emmitoufflée dans un chaperon doublé de fourrure.

– Jeune homme, je vous prie d'annoncer monsieur Aristide Bénévent, Commandeur de l'Ordre de la Réunion, et sa fille, Adélaïde Bénévent.

– Bien monsieur. Puis-je vous défaire de vos manteaux ?

– Lorsque vous reviendrez : il nous faut d'abord nous habituer à la chaleur avant de nous dévêtir.

Avec une hâte toute calculée, Benjamin salue les deux inconnus, puis se rend dans la pièce principale. Se fondant dans le décor, il rejoint ses maîtres et leur souffle l'arrivée des nouveaux venus, puis les suit, tout aussi discrètement.

Aristide Bénévent a quitté son manteau et son haut-de-forme. Il semble attendre avec impatience le jeune laquais et lui fourre dans les bras le tout. Puis, avec une distinction exagérée, il se saisit de la pelisse de sa fille et la dépose délicatement par-dessus — avant de s'éloigner, pestant contre la météo qui leur a déjà imposé la neige en octobre et qui semble vouloir répéter ses folies.

Benjamin est bien éloigné des conversations. Il s'est perdu dans les cheveux d'Adélaïde, arrêté sur son cou à moitié découvert, sur les épaules dénudées d'une robe hors-saison, sur une taille déjà marquée par un corset, sur le nœud qui rehausse ses fesses.

Ce n'est que lorsque sa maîtresse, impatiente, lui jette un regard de reproche qu'il court vers le vestiaire, puis s'installe dans un coin de la salle du repas, attendant les ordres — les précédant, parfois.

Alors que le second plat est en train d'être servi, son maître lui fait un signe discret. Il s'avance juste pour placer son oreille au bon niveau, et récolte les ordres. Il n'a pas droit à l'erreur, rien ne lui sera répété. Il faut préparer deux chambres communicantes pour les Bénévent.

Benjamin disparaît, glisse les consignes à deux domestiques et va lui-même préparer les âtres. Il met deux moines à chauffer.

Soudain, une clameur monte du rez-de-chaussée. Éclairé qu'il l'est par la flambée, il n'a pas réalisé que les lumières électriques se sont éteintes. Il saisit une poignée de bougies qu'il enflamme au feu, et descend précipitamment pour allumer les candélabres. Évidemment, les discussions politiques ont glissé vers les progrès de la science, la chance de pouvoir être relié au réseau électrique, la versatilité de cette énergie presque magique. S'ajoute à la lumière des bougies celle, plus vive, des lampes à gaz, et le repas reprend.

Viennent les fromages, puis le dessert. Certains invités, inquiets de la neige qui ne s'arrête pas, s'excusent de ne pouvoir rester. Lorsque les boissons sont servies, que l'on fouette le chocolat et que l'on apporte le vin chaud, il ne reste plus que les maîtres et les Bénévent qui se sont déportés vers la bibliothèque.

Minuit sonne. On se souhaite un heureux Noël, on se moque des bigots qui sont allés éliminer leurs vêtements sur les prie-Dieu des églises, on s'en prend au clergé qui obéit au Pape, on critique les ultramontains d'un côté, et la politique de l'Empereur de subvenir aux indigents d'un autre. Aristide Bénévent, qui a tout vécu lorsqu'il était un proche de Bonaparte — le vrai — est peut-être le plus véhément.

Puis, passablement aviné, il marmonne à sa pupille qu'il est l'heure pour une jeune fille de son âge d'aller se coucher, rote, se ressert de vin chaud arrosé de liqueur.

Prévenant, Benjamin a déjà glissé le moine brûlant sous les couvertures et fait installer dans la cheminée une bassine de cuivre emplies d'eau pour qu'Adélaïde soit en mesure de faire une toilette décente. Il l'accompagne de loin, à peine moins discret que les tapisseries qui ornent les murs.

Elle s'assied nonchalamment sur le lit.

– Tu peux fermer la porte.

– Mademoiselle ne désire rien avant que je me retire ?

– Je n'ai pas dit que je voulais que tu te retires. J'ai dit que je voulais que tu fermes la porte.

Espérant qu'on ne voie pas ses joues virer à l'écrevisse, Benjamin s'exécute.

– Défais mes souliers. Ils me font mal.

Il s'agenouille, dégage la boucle, puis place les deux chaussures de cuir noir à proximité de la cheminée.

– Tu crois que je vais arriver à retirer ma robe toute seule ? Dépêche-toi !

– Mademoiselle, je crois qu'il serait préférable que je fasse venir une...

– Dépêche-toi.

Elle n'a pas élevé la voix, tout en se montrant d'une autorité exceptionnelle. Elle lui montre son dos de trois-quart. Il commence à délayer.

– Je vais dire à tes maîtres que je veux t'acheter.

Il s'interrompt.

– Dépêche-toi, ai-je dit. Mon père m'a dit que je devais apprendre à être forte, et j'ai trouvé avec qui m'exercer. Je t'apprendrai les bonnes manières, et si tu n'obéis pas, je te battrai.

Il pâlit. Lui qui était écarlate est devenu livide.

– Puis si tu ne me conviens pas, je te ferai brûler, ou alors je t'enverrai au baignoire de Cayenne. On t'y marquera au fer rouge, comme du bétail. Ou alors

Elle n'a pas le temps de terminer. Benjamin s'est jeté hors de la pièce, secoué de tremblements, terrorisé. Elle lui demande de revenir, mais c'est plus un murmure étouffé qu'un cri qui lui arrive aux oreilles.

Lui s'en va aux cuisines, et c'est en larmes que la grosse Germaine le retrouve.

– Eh bien, le Benjamin, qu'est-ce qui t'arrive donc ?

Il lui raconte le tout, sans enjoliver. Elle le prend sur ses genoux et, d'un câlin quelque peu moqueur, lui dit que la donzelle s'est bien moquée de lui. Qu'on ne vend pas les gens comme ça, que le baignoire de Cayenne est fermé depuis presque deux ans, et qu'on n'y enverrait certainement pas un garçon comme lui.

À demi-rassuré, il demande ce qu'il doit faire. La Germaine lui dit qu'il a intérêt à aller faire son travail s'il ne veut pas que ses patrons se mettent en colère, mais c'est à reculons qu'il retourne à la chambre d'Adélaïde.

Elle a, semble-t-il, finalement réussi à se défaire seule de sa robe pour enfiler chemise de nuit et fait une toilette au gant lorsqu'il arrive.

– Vous n'avez plus besoin de moi, mademoiselle ?

– J'ai dit que je t'achèterai, alors j'ai besoin que tu sois là à chaque instant. D'ailleurs, quel est ton nom ?

– Benjamin, mademoiselle.

– Je veux que tu m'appelles « maîtresse ». Comme ça, tu vas t'habituer.

– Si vous voulez, mademoiselle.

– Maîtresse !

– Si vous voulez, maîtresse.

– Bien. Range les vêtements qui sont sur le sol et dont j'ai dû me débrouiller lorsque tu t'es enfui comme un bon à rien. Allez.

Il obtempère, et étend la robe, le corset et le vertugadin sur le dos d'une chaise.

– Mets les chaussettes près du feu, qu'elles soient sèches demain !

Au moment où il se baisse pour les ramasser, Aristide Bénévent entre dans la chambre. Il y voit Benjamin un genou à terre, devant sa fille en tenue de nuit, la main posée sur une chaussette de laine.

La terreur le saisit à nouveau alors que l'homme ferme la porte et tire le loquet. Il recule, presque rampant, s'attendant à une punition exemplaire, mais c'est vers Adélaïde que son père se dirige.

– Traînée ! Tu oses ! Avec un moins que rien !

La jeune fille, toute volubile jusque là, s'est recroquevillée. Il la saisit par le poignet, la jette sur le lit, et soulève sa canne avant de l'abattre sur le dos de l'enfant.

Elle encaisse, en silence. Mord l'oreiller.

Benjamin baisse la tête, cherche à s'échapper, puis bondit, dans un mouvement irréfléchi.

Son front heurte l'épaule d'Aristide qui, s'apprêtant à asséner un coup de plus, perd l'équilibre et choit. Dans un craquement, son crâne heurte le linteau de la cheminée.

Les deux jeunes gens se redressent d'un même geste et se penchent sur le corps inanimé.

– Je crois qu'il est mort.

Benjamin se jette sur les vêtements d'Adélaïde et les lui lance.

– Vite ! Habille-toi !

– Mais pourquoi ?

– Il faut s'enfuir, vite, avant qu'on le trouve !

– Non !

Elle ouvre la porte et se met à hurler. En quelques secondes, le couloir s'est emplit des domestiques qui ont quitté leurs tâches. Arrivent les maîtres.

– Que se passe-t-il ?

– C'est père ! Il voulait me souhaiter une bonne nuit et s'est pris les pieds dans le tapis. Il a trébuché !

On envoie un coursier chercher la police. Malgré la neige, c'est l'officier de paix de la Préfecture qui fait le déplacement. L'enquête est rapidement bouclée : monsieur Aristide Bénévent, alors âgé de soixante-dix-neuf ans, l'esprit brouillé par une forte consommation d'alcool, a perdu l'équilibre le vingt-cinq décembre mille-huit-cent-soixante-neuf ; sont témoins de l'accident sa fille unique, Adélaïde Marie Bénévent, née d'un troisième mariage avec Joséphine Marie Valentine Dutheil et Benjamin Dieudonné, né de parents inconnus, au service de l'estimable famille Lamoureux.

– Benjamin, veuillez préparer une nouvelle chambre pour Adélaïde. Adélaïde, vous êtes la bienvenue chez nous tant que vous le souhaiterez, bien que j'imagine aisément que vous préféreriez quitter le cadre de ce funeste souvenir.

– Ne me laissez pas dormir seule cette nuit, je vous prie, madame. Est-ce que Benjamin peut avoir un matelas dans la même pièce que moi ?

– Ce n'est pas dans nos habitudes de faire dormir les domestiques à cet étage, Benjamin a sa chambre sous les toits. Néanmoins, étant donné les circonstances, Benjamin, vous vous acquitterez de cette obligation avec la réserve due à votre statut.

– Bien madame.

– Alors c'est entendu. Charles et moi allons nous coucher. Mais n'hésitez pas à nous faire savoir si quelque chose vous manque, mademoiselle.

Remisant pour quelques temps ses émotions, il s'empresse d'obéir. Puis, alors que cinq heures sonnent à la fois à la basilique Montmartre et à l'église de la Trinité, le 7 de l'avenue Frochot s'enfonce enfin dans la nuit.

– Ça va ?

– Je ne t'ai pas autorisé à me parler.

– Ah. Bon.

– ...

– ...

– Oui, ça va. Je crois.

– Tu dois être triste.

– Non. Je n'aimais pas mon père. Tu aimes tes parents ?

– Je ne les ai jamais connus.



- Ah. Moi je n'ai jamais connu ma mère. Et j'aurais préféré ne pas connaître mon père.
- Tu m'en veux ?
- Non. Même si je ne sais pas ce que je vais faire, demain.
- Pourquoi ?
- Parce que père a... avait une affaire commerciale.
- Tu vas être riche alors ?
- Tu es vraiment naïf...
- Pourquoi ?
- Parce que je suis une femme. Père n'aurait jamais voulu que j'hérite moi. C'est mon mari qui aura tout.
- Ton mari ?!
- Oui, enfin, mon mari un jour. J'imagine qu'un quelconque directeur s'occupera de tout en attendant.
- C'est nul.
- C'est toi qui es nul !
- Tu trouves ? Moi je trouve ça nul quand-même.
- ...
- ...
- Dis, pourquoi tu m'as dit toutes ces horreurs, tout à l'heure ?
- Je ne sais pas. J'avais envie de me venger sur quelqu'un. Tu avais l'air gentil. Je n'ai pas pu m'en empêcher.
- C'est méchant.
- Oui. Tu aimerais que je t'achète ?
- Hein ?
- On ne dit pas « hein », c'est malpoli. Alors ?
- Je ne peux pas être acheté.
- Mais si je pouvais, tu aimerais ?
- Je sais pas.
- Bon. Bonne nuit.

\*  
\*\*

- Bonjour madame.
  - Monsieur ?
  - Je viens pour l'annonce, madame.
  - Quelle annonce ? Je ne crois pas avoir rien
- Elle s'interrompt brusquement. Elle qui a toujours un mot à dire reste muette. D'un geste

de contenance, elle réajuste sa crinoline.

– Que fais-tu là ?

– Je viens pour l'annonce que vous avez passée il y a presque dix ans, madame. J'ai une réponse.

Elle sourit. Un peu.

– Ne me fais pas attendre !

– J'aimerais bien, madame. Voulez-vous voir ma lettre de gage de monsieur Lamoureux ?

– Donne-moi ça.

– Vous m'enverrez à Cayenne si je ne vous satisfais pas ? Le baigne a rouvert depu

– Tais-toi donc, insolent ! Et entre, qu'on puisse faire un vrai contrat. Mon mari n'est pas là pour le mois, j'ai délégation pour sa signature.

– Votre mari ? Je

– Mon mari m'ennuie. Il n'est jamais là. Il court à droite-à gauche. Il vaut à peine mieux que mon père.

– Il vous bat ?

– Oui, et pas d'une manière que j'apprécie.

– Il y a des façons d'apprécier se faire battre, madame ?

– Bien sûr. Je t'apprendrai. Uniquement quand il sera en voyage, cela dit.

– Madame Adélaïde ?

– Oui, Benjamin ?

– Il y a une cheminée, chez vous ?

Janvier 2019 – Hors-piste

---

## C'est dans la boîte !

– Allez, c'est parti, on reprend à partir de la fin du second couplet. J'envoie la maquette dans vos casques. Vous commencez quand vous voulez.

Du pouce, il lance l'enregistrement. Derrière la vitre, ils sont cinq à suivre les consignes. L'ingé son regarde l'heure, puis soupire.

– (*Mais qui m'a foutu une bande de branquignols de cette envergure, c'est pas croyable*) Oké, on s'arrête là pour l'instant, pause de dix minutes. La guitare et la basse, il faut vérifier l'accord, ça va pas.

Les cinq posent baquettes et instruments puis sortent en s'auto-congratulant. Dans le bocal, le producteur se penche sur l'ingé.

– Alors, ça se passe bien, hein ?

– (*C'est de la merde en boîte, en une semaine on n'arrivera même pas à enregistrer un seul titre à cette vitesse*) Il reste encore beaucoup de travail. J'ai peur qu'il faille reprogrammer une ou deux séances de studio.

– Vous pensez ? Bon, je verrai si je peux avoir des créneaux supplémentaires, mais ce serait tout de même mieux pour vous si c'était prêt dans les temps.

– (*Genre je suis magicien...*) Je verrai ce que je peux faire en fonction des prises qui auront été faites.

Il appuie sur un bouton bricolé et une sonnerie retentit dans le couloir. La pause est finie.

– Vous vérifiez l'accord et on reprend. Dès qu'il y a un souci, vous vous arrêtez, je recalce la maquette et vous reprenez aussi vite que possible. Oké ?

Il est onze heures du soir lorsque les cinq musiciens sortent du studio, accompagnés de leur producteur visiblement satisfait. Pierrick cligne les yeux devant la quantité de séquences à

écouter, trier, assembler pour faire un semblant de chanson. Deux-cent quatre-vingt-quatre. Et encore n'a-t-il gardé que les prises supérieures à vingt secondes ayant un minimum d'intérêt. Tout ça pour un morceau d'à peine plus de trois minutes au final.

Il fait une copie de sauvegarde « au cas où » puis, remettant à plus tard ce qu'il n'a plus le courage de faire le soir même, se lève de sa chaise. Pris d'hypotension orthostatique, il perd l'équilibre, prend appui sur la console de mixage, se redresse, puis sort en fermant la porte derrière lui.

\*\*

– T'es sûr qu'on peut venir ici ? C'est pas genre interdit ?

– (*Putain quel cul, j'ai jamais vu un cul pareil, j'aurais pas dû picoler autant, je vais gerber*) Mais ouais, t'inquiète, je suis le chanteur des Kings of the night, je t'ai dit. Et en plus, mon père est pas n'importe qui dans le milieu. Attends, j'allume !

Il tâtonne sans trouver l'interrupteur. Se dirige vers la cabine, trouve péniblement le tableau électrique et fait passer au vert tous les interrupteurs.

– Tadaaaa !

– Wow, c'est vraiment classe ! Tu sais jouer d'un instrument ?

– Un peu de guitare, mais mon truc c'est surtout le chant. Enfin bon, on n'est pas venus ici pour ça, hein !

– (*Qu'est-ce qu'il est moche ! Mais je pourrai dire à tout le monde que j'ai couché avec Axell, des KotN*) Ouais, je suis désolée, la règle de ma coloc est claire, pas de mecs. Et toi, t'as pas une chambre d'hôtel ?

– Y a des journalistes qui campent devant. Ça serait la merde. Sauf si tu veux faire la une de Closer.

– (*Oh que oui !*) Non, t'as raison.

– Allez, viens là.

Il l'embrasse maladroitement. Ils ont bu. Manzana, vodka. Le cocktail de leurs lèvres et de leurs langues a tout de ce mélange improbable.

– Je connais même pas ton prénom, en fait.

– Tu peux m'appeler Jade.

– C'est super joli.

– (*C'est pas mon vrai prénom.*)

Il laisse filer ses mains vers les hanches et le dos de sa conquête d'une nuit. Défait le nœud du serre-taille. Retire un chemisier souillé de tâches d'alcool.

Elle le déboutonne. Remonte les doigts sur un torse imberbe et sculpté par les séances de salles de muscu.

Lui a son regard qui s'est perdu sur deux seins éclairés par la lumière pâle du studio. Il les saisit doucement, comme frappé d'une subite lucidité quant à la beauté qu'il a entre les mains.

Il a envie d'elle, d'une envie égoïste, parce qu'il sait que s'il n'avait pas son aura de chanteur *people*, il n'aurait eu aucune chance avec elle. Elle a envie de lui, d'une envie égoïste, parce qu'elle sait qu'il ne veut que son cul et pas son cœur, mais qu'il lui restera un souvenir magique d'avoir goûté à un univers loin des pages de formules de ses études.

– Prends-moi (*et j'espère que t'es un bon coup, parce que j'aimerais que ce soit un peu plus qu'un souvenir sympa à raconter*) !

– Quand tu veux, chérie.

– Hmm (*mais quel lourd... « chérie »... il se prend pour qui ?!*).

Il a la queue dressée comme jamais. Elle la cherche des doigts. Est surprise qu'il soit épilé – c'est le premier homme qu'elle sent ainsi, à même la peau, sans touffé. Note que ça n'arrange pas son image de petit garçon capricieux. Le guide vers sa vulve.

– Eh mais t'as pas de capote ?

– Euh non ?! C'est grave ?

– (*Mais quel con...*) C'est pas que c'est grave, c'est juste que c'est pas possible comme ça...

– Ah, merde. T'en as pas, toi, c'est ça ? (*Putain, c'est bien ma veine*) Tu veux pas aller en chercher à la pharmacie à côté ? J'ai vu un distributeur.

– (*J'y crois pas...*) Euh non, tu connais pas le proverbe ?

– Non ?

– (*Vu mon taux d'alcool, j'espère que je vais inventer un truc qui a du sens*) « Ta bite, ton cache-col ».

– Ah. Bon. Tu pars pas, hein ?

– Promis, promis (*Ce serait dommage d'avoir fait la moitié du chemin, quand-même... puis tu couches pas pour mon cœur, je couche pas pour ta cervelle...*).

Il remet son futsal à l'arrache et enfle la mauvaise chemise, puis sort en courant, se prenant au passage les pieds dans un câble de sono.

Elle se met au piano, et fait glisser ses doigts dessus.

– Hum (*Bon, c'était quoi, déjà, ce truc qu'on avait inventé ?*).

L'intro est toute simple. Des accords avec peu de mouvements, dans un contretemps pas trop marqué. Elle pose la basse à chaque début de mesure. Un petit pont, et elle chante du bout des lèvres le premier couplet. Ça parle de tout et de rien, de plage, de soleil, d'enfants qui rigolent et de mouettes qui chient. C'est une « poésie de la merde », comme ils avaient dit quand ils avaient écrit ça, pour le bal des secondes, quelques années auparavant (*juste parce qu'on n'avait pas le bac, alors on avait inventé ça, rien que pour nous ; depuis j'ai eu des exams*

*tous les ans).*

Elle ne se souvient plus vraiment de l'enchaînement avec le refrain, alors elle fait une petite improvisation. Rien de compliqué, juste histoire de meubler. Elle passe à la suite, dans un tempo un peu plus enlevé.

Elle est nue. Elle a juste gardé ses socquettes, qu'elle retire tout en jouant. Elle plonge les orteils dans la moquette. Second couplet.

Deux coups fermes sur la porte. Elle s'interrompt, puis s'affole.

– C'est moi, j'ai oublié la clé, elle est dans mon pantalon, et je peux pas ouvrir.

– Attends !

Elle appuie sur la barre anti-panique. Il entre, brandissant fièrement un paquet de six capotes.

– J'ai dû faire trois pharmacies, les deux premières étaient à sec.

– (*Merci, chevalier servant, tu as mené ta quête à bien ; tu gagnes un point d'XP et... non, rien en charisme*) Et tu attends quoi, alors ?

Elle fait un clin d'œil. Le déshabille un peu trop vite. Il est encore plein du froid de l'extérieur. Elle s'agenouille, enveloppe de latex le sexe qui s'est recroquevillé lors de son escapade. Enveloppe le latex de sa bouche.

– T'es vraiment trop bonne !

– (*T'est vraiment trop con*) Merci (*J'ai vraiment aucun sens de la répartie*).

Il l'allonge doucement sur le sol aux épaisses franges. La caresse avec une tendresse presque surprenante. Il est fasciné par ce corps. Il se demande s'il aura un jour la chance de recoucher avec une fille aussi canon. Il veut s'en construire un souvenir par tous les sens. Il la respire. Il la goûte. Elle s'abandonne (*bon, après tous ces mauvais points, je peux quand-même t'en accorder un certain nombre ; contre toute attente, tu es un connard qui sait donner du plaisir*). Elle gémit. D'abord doucement, puis sans retenue. Il la rejoint. Ils jouissent. Une fois, deux fois. Trois fois.

– C'est quatre heures du mat' ! Faut qu'on se casse, le technicien son arrive à six heures, je crois !

– On peut se revoir (*Mais c'est quoi, ton problème, ma fille ?*) ?

– Tu veux vraiment ?

– Oui.

– Ben, le plus simple... tu me passes ton 06, je t'envoie un SMS quand on a fini ce soir, et on se retrouve ici genre deux heures après, le temps que le gars ait fini ses trucs, ok ?

– Ok.

Dans la cabine, le VU-mètre arrête enfin de s'affoler.

Le soleil n'est pas encore levé qu'il entre dans le studio. Il replace par réflexe un ou deux câbles qui ont dû être accrochés par les musiciens en sortant. Entre dans son bocal, et voit le bouton d'enregistrement rétro-éclairé de rouge.

– Ah merde, ça a tourné toute la nuit ?

Il s'assied. Jette un oeil rapide à la longue séquence enregistrée et fronce les sourcils lorsqu'il voit sur le graphe des niveaux que du signal a été capté.

Il cale la règle temporelle au moment où ça commence. S'apprête à appeler le producteur. Cherche si on entend des ébats. Tombe sur la chanson inattendue.

Suspend son mouvement.

Coupe puis isole la piste.

Trie rapidement ce qui reste. Comprend qu'ils vont remettre ça ce soir. Prévoit de relancer l'enregistrement pour l'occasion.

\*\*

Dernier jour. À force de persévérance, la quasi-totalité des morceaux a pu être captée en dix jours. Le planning a été revu, un chèque de complément a été fait.

Après avoir longtemps hésité, il a envoyé un message à l'inconnue des prises de son. Il a fait écouter sa chanson à un pote qui aimerait l'arranger. Et qui trouve qu'elle a une voix sympa.

De façon plus officielle, il donne un support de stockage au producteur : les titres après montage. Il faudra peut-être faire des retouches à la marge, revoir la spatialisation, ajouter des effets. Mais c'est suffisant pour faire une présentation au siège de la major, et préparer la communication.

Au moment où tout le monde se félicite et se congratule, l'ingé son s'approche du chanteur.

– Tu restes quelques minutes, s'il te plaît ?

– Euh, ok ?

Il n'y a plus qu'eux.

– Tu me fais plus jamais ça.

– Hein ?

– Rentrer dans mon studio pour te taper des filles rencontrées en soirée. C'est pas réglo.

– Je vois pas de quoi tu parles.

– Ah ouais ?

Il branche un disque dur à son ordinateur et ouvre le premier fichier audio.

Le premier titre de l'album sort des enceintes de monitoring dans une version impeccable.

Dix minutes plus tard, des enceintes du salon d'écoute de la société-mère qui produit les Kings of the night surgissent des hurlements d'extase.



*Février 2019 – Apparition*

---

## Filante

- Là ! J'en ai vu une !
  - Mais non, c'est un avion...
  - Ah bon, un avion aussi loin ? Et comment tu vois ça, d'abord ?
  - Parce qu'il avance lentement, et qu'il ne disparaît pas.
  - Ah oui, oui...
- Sa voix s'éteint. Ils sont là, tous deux, allongés dans l'herbe. Il fait froid.
- Pourquoi on est là, au fait ?
  - Pour voir une étoile filante et faire un vœu.
  - T'as vraiment besoin de ça ?
  - Je suis superstitieux.
  - Vraiment ?
- Il rit.
- Non, pas vraiment.
- Il se redresse.
- Ça fait longtemps qu'on se connaît.
  - Presque cinq ans.
  - J'aurais dit plus.
  - Je me trompe peut-être.
  - Non, tu dois avoir raison, en fait. Parfois j'ai l'impression que c'était hier, parfois que c'était il y a mille ans.
  - Je ne suis pas si vieille !
  - Tu sais ce que je veux dire...
  - Oui. Non. Pour moi ça fait simplement « presque cinq ans ». Mais tu sais bien que je

suis profondément terre-à-terre.

– Une de nos nombreuses différences.

Elle rit.

Il s'assied en tailleur ; elle est toujours allongée. Après tout, il ne peut en être autrement : elle est attachée. Il la regarde ; elle regarde le ciel.

Il pose une main sur sa main. Caresse son bras. Remonte sur son épaule nue. Se perd dans son cou. Effleure un sein.

– C'est dommage que tu n'aies pas beaucoup plus de mains...

– Pour que je te donne l'impression de te tenir toute entière ?

– Non, pour me tenir chaud !

Elle rit. Il continue son voyage.

– Tu sais, ce n'est pas en me regardant que tu la verras, ton étoile filante...

– Je n'en suis pas si sûr...

– Si tu me sors que tu pourrais la voir dans mes yeux, je crois que je vomis.

– Tu serais bien embêtée ! Et ce n'est pas ce que je voulais dire, de toutes façons.

– Alors tu voulais dire quoi ?

– Qu'avec ta faculté à disparaître et réapparaître, avec ta façon de me brûler à chaque fois que je m'approche de toi, tu as tout de l'étoile filante.

– C'est assez pipeau comme métaphore.

– C'est assez risqué comme remarque !

– Pourquoi, tu comptes me punir ?

– L'idée est tentante... il faudra que j'y pense !

– J'ai eu peur, j'ai cru que le fait d'être attachée, nue, dans le froid d'une nuit printanière était une punition !

– Hm, non, la punition serait que je te laisse ici quelques heures.

– Tu n'oserais pas, je le sais.

– Pourquoi ?

– Tu aurais trop peur que je disparaisse !

– Bien vu. Je pourrais aller chercher une **baquette** dans un bosquet, par contre.

– Tu oserais, je le sais.

Ils rient.

– J'aimerais que tu n'attendes pas trop, alors.

– Pour quoi ?

– Pour me flageller. J'ai besoin d'être réchauffée !

– Ah, oui, bien sûr...

Il se retourne et avance à tâtons vers les fourrés. Casse une branche fine. Revient. Rit.

Au sol, les cordes qui la maintenaient captive dessinent encore vaguement une forme hu-

main. Souriant, il défait les crochets enfoncés dans la terre, enrôle le lacet de chanvre avec toute la tendresse dont il est capable. S'étire. Lève les yeux au ciel au moment-même où un météoroïde frôle la terre, laissant une traînée lumineuse dans son sillage.

Il fait un vœu, puis s'allonge doucement là où elle se tenait l'instant d'avant, et ferme les paupières.

# ANNÉE VII

*Mars 2019 – Dans la voiture, de retour de vacances*

---

## Radio-cassette

La tête contre la vitre, je laisse filer les arbres qui longent la route sans vraiment les regarder. La cassette vient de passer sur l'autre face. Je crois que c'est du Goldman, le premier morceau. Oui, c'est ça. J'essaie de me concentrer sur les paroles pour ne pas entendre mes parents parler, et pour ne pas penser à elle.

Ne pas penser à elle.

Avec cette chanson débile. « Pas toi ».

J'ai juste envie de me jeter entre mes parents, tirer la cassette et la balancer par la fenêtre.

« Quoi que je fasse, où que je sois, rien ne t'efface, je pense à toi ».

Son sourire d'ange. Son deux-pièces à motifs géométriques colorés. Sa façon de me regarder, avec une forme de pitié triste.

Ça m'apprendra à tomber amoureux d'une plus grande. Presque une adulte. Elle qui part en vacances avec ses amies. Moi avec mes parents. Déjà, ça disait tout.

C'est la première fois aussi que je me retrouve à... je ne sais comment l'exprimer sans que ça ne paraisse vulgaire. Je n'ai pas réussi à jouir en pensant à elle. Le cœur plus gros que... enfin bon, voilà quoi.

Pourtant, qu'est-ce qu'elle est belle !

« C'est mal écrit comme une injure plus qu'un mépris ».

Saleté de chanson. Pourtant il a tout compris, l'autre, avec sa voix mielleuse.

« Pourquoi je sai— ».

Le claquement sec de l'appui sur le bouton stop.

Je réalise que le ton entre mes parents est monté d'un cran. Je pense que papa a raté un croisement, ou a fait un écart, vu comme maman s'énerve. Sauf que les mots que je saisis au vol sont très éloignés de problèmes de conduite.

– Tu t'es tapé cette petite traînée ? Et tu oses me le dire comme une fleur, dans la voiture, avec ton gamin à côté ? T'es un vrai connard !

Je hausse un sourcil. Je n'ai pas le temps de m'inquiéter de qui ils parlent qu'elle reprend :

– Et elle est à peine majeure cette sale gamine, cette... Alexandra.

Mon cœur fait un bond. Même si je comprends ce dont il est question, ce qui me blesse le plus sur l'instant est la façon dont elle a craché le prénom bien-aimé. Une insulte.

– Ah oui, forcément, avec ses yeux de biche et son cul de dinde, tu vas me dire que t'as pas pu lui résister. Et je fais pas le poids, moi, avec

Mon père s'arrête sur une aire déserte. C'est encore l'Italie, pas encore la France, mais par les petites routes on n'est jamais vraiment certain tant qu'on n'a pas vu un panneau.

Il y a une table encadrée de deux bancs. J'hésite à aller m'y asseoir pour laisser passer la tempête, puis finalement je reste à ma place, le front collé à la portière.

C'est pas la première, et probablement pas la dernière. J'ai appris à vivre avec les écarts de mes parents. J'en ai même fait des statistiques. Papa, c'est l'été avec des inconnues. Maman c'est à la fin de l'hiver avec des gens de son travail.

Ça crie. J'entends mais je ne cherche pas à comprendre. Je remets Goldman. Je me demande à quoi pensait Alexandra en me regardant. À mon père – à son amour ? Ou si elle me voyait moi ?

Papa rentre dans la voiture et arrête la musique. Il pousse sur l'allume-cigare. Il va fumer, je déteste ça.

– Dès que ta mère est calmée, on repart. Je bosse demain, moi.

– Tu... t'as vraiment... avec Alexandra ?

Il se retourne. Avec maman, il avait l'air d'un guerrier qui défend son territoire. Face à moi il a l'air embêté.

– Ouais. Je suis désolé, mon garçon.

Je les comprends pas. En même temps j'ai pas envie de les comprendre.

Maman entre dans la voiture. Elle n'a même pas pleuré. Elle a juste l'air encore un peu **énervée**. Elle pose doucement le bout des doigts sur la jambe de papa.

– Allez, démarre, on va arriver tard sinon.

Il change sa cigarette de main et met la clé dans le contact. Ma mère relance la musique.

La chanson suivante c'est toujours du Goldman. « Ne lui dis pas ». J'arrive pas à savoir si c'est pour moi ou pour eux, à l'avant de la voiture.

Le camion a ralenti trop tard. Avancé après le stop. D'un mètre, peut-être deux. Le choc a été violent. La 4L a fait une embardée. Ma tête, contre la vitre, cogne. Tout va très vite.

J'ai l'impression qu'une poignée de secondes à peine s'est passée depuis l'impact, mais je vois que les carabiniers sont là, avec une ambulance ; quelques voitures se sont arrêtées sur le

bas-côté. Voyeurs, témoins, qu'importe : je cherche des yeux mes parents. Les trouve. Ils ont l'air secoués mais vivants.

Un pompier me dit quelque chose en italien. Je crois qu'il veut que je reste assis, mais je viens de la voir, là, au milieu des badauds, avec ses deux copines.

Je m'approche d'elle.

Elle me sourit. J'ai envie de lui parler. Je sais pas comment, je sais même pas en quelle langue.

On hésite. En anglais. En italien. En anglais. Je lui dis que je sais pour mon père. Elle me regarde, incrédule. Puis se met à rire. M'explique qu'elle s'appelle pas Alexandra, mais Aksana. Me montre une de ses amies. « Alexandra ».

Je rigole. Je lui dis que je la trouve jolie. « I know ».

Elle s'excuse. M'explique qu'elle me trouve gentil, mais que je suis trop petit. S'excuse encore d'avoir employé ce mot. Griffonne son adresse sur un feuillet arraché à la va-vite. Je fais de même.

Une autre ambulance arrive. Notre voiture, dans un grincement, est emportée par la dépanneuse.

Les carabiniers finissent de prendre la déclaration de mes parents. M'écoutent distraitemment. Finalement on part tous les trois dans le même véhicule des urgences, toutes sirènes hurlantes. Papa dit en rigolant qu'il sera en retard au travail demain. Maman pleure et l'embrasse.

\*  
\*\*

J'ai gardé contact avec Aksana, à coup de courriers sporadiques. J'ai commencé le slovaque à l'université à cause de cette histoire. Mon premier courrier dans cette langue, j'ai écrit un long poème. Porté par une langue qui n'était pas la mienne, je me suis osé à lui parler d'elle comme je l'avais vue quatre ans avant. De son corps, de ses yeux, de son sourire, de ses seins, de la couleur de son maillot, de son rire, de la surprise de la voir après l'accident. Du bonheur d'avoir pu garder contact. Du regret d'être toujours trop petit pour elle.

Elle m'a répondu une lettre **toute en malice** où elle m'expliquait que son copain était d'accord avec ma description et qu'il était curieux de rencontrer le « garçon trop petit dont Aksana n'arrête pas de parler ».

Alors j'ai acheté une vieille 4L pour la retaper. Avec le radio-cassette original. Compilé une vingtaine de bandes pour supporter les quatorze heures de voyage jusqu'à Kremnica. Avec **un peu de Goldman dedans**.

---

*Avril 2019 – Colonie... Zinzolin... Catimini*

---

## Qa'az

— La dernière colonie des Qa'az est de l'autre côté du fleuve. À moins de trois lieues, je pense ; je n'ai jamais senti leur odeur aussi nettement.

Darah hoche la tête aux mots d'Yzoni, puis se tourne vers un homme en armure.

— Le pont a été détruit il y a peu, nous ne pourrions pas traverser avant la nuit. Que vos hommes préparent un camp et commencent à construire des barges. Si Yzoni a senti les Qa'az, nous pouvons être certains qu'ils l'ont sentie en retour.

— Bien, prêtresse.

— Yzoni ?

— Oui, Vénération Darah ?

— Tu as entendu ce que j'ai dit au capitaine. Tu peux descendre de ta monture.

Yzoni ne se fait pas prier et glisse rapidement au sol.

— Vénération Darah ?

— Puis-je profiter de la proximité avec le fleuve pour faire mes ablutions ? Je porte mon carcan depuis plusieurs jours et...

— Hm. Oui, bien sûr. Mais nous sommes bien trop près des Qa'az pour que je te laisse y aller seule. Laisse-moi te choisir un gardien, à qui je confierai ta clé.

— Merci Vénération.

Darah fait faire demi-tour à la créature qu'elle chevauche, puis se lève sur ses étriers. Son regard parcourt la troupe de soldats. Visiblement satisfaite, elle fait avancer sa monture au trot et l'arrête devant un jeune homme affairé à allumer un feu.

— Féol.

L'intéressé se prosterne.

— Voici la clé de la contrainte d'Yzoni. Va avec elle près du fleuve, en un endroit invisible



du camp, puis fait ce qui a été convenu.

– Bien, Vénéérable.

Il attrape la petite clé dorée, se défait de son plastron de métal, puis quitte le camp pour retrouver Yzoni. Lorsqu'il la rejoint, elle a déjà retiré son armure de cuir et c'est nu-pieds qu'elle s'approche de la rive.

Féol, au prétexte de la préserver du regard des soldats, l'attire derrière un bosquet d'épineux, où elle termine de se dévêtir. Il ne lui reste plus que la contrainte qui emprisonne son sexe et son bas-ventre, aussi le soldat s'approche d'elle et, prestement, déverrouille l'assemblage métallique.

Elle sourit, son regard zinzolin si exceptionnel le fait frissonner. Il a un instant de doute, une seconde d'hésitation, un rien qui suffit pour qu'Yzoni réalise qu'il a sorti son poignard. Elle recule, perd l'équilibre, et disparaît dans le gargouillement incessant du cours d'eau.

La panique submerge Féol qui s'empare de la contrainte et de la robe, tombées sur le sol, avant de prendre la fuite.

Au camp, l'absence de la jeune femme ne manque pas d'être remarquée. Darah organise une recherche. Féal retrouvé, il annonce la disparition d'Yzoni sous ses yeux et comprend rapidement quel serait son sort : si la Vénéérable peut publiquement lui pardonner d'avoir manqué à son devoir de surveillance, elle ne peut par contre prendre le risque qu'il parle. Il n'a pas le temps de réfléchir à la possibilité de la compromettre qu'une lame interrompt le chemin de l'air entre l'extérieur des poumons, qui se remplissent d'un sang épais dont une partie s'écoule en longs jets sur les herbes vertes.

Soucieux, le regard de Darah se perd vers la rive opposée alors que la nuit tombe. Si tous regrettaient la beauté et les talents de pisteuse d'Yzoni, la Vénéérable s'inquiète surtout des risques pour la survie de l'humanité si la jeune femme est encore en vie, sans contraintes, si près des Qa'az.

Yzoni ne lutte pas contre le courant : elle ne sait pas nager et a décidé de se laisser porter pour économiser autant que possible son énergie. Par à-coups, son visage est extrait du courant. Elle guette ces moments pour prendre une rapide inspiration, réussit à tenir ce rythme quelques minutes, jusqu'à ce que ses poumons se remplissent d'eau. Elle perd connaissance.

Lorsqu'elle retrouve ses esprits, elle poussa un cri de surprise : une dizaine d'hommes l'entouraient et, ainsi que son odorat le lui indiquait, il s'agissait assurément de Qa'az. Son cri se mua en hurlement alors que son esprit s'emplit des récits qui lui avaient été racontés à propos de ces créatures primitives et sanguinaires. Puis, à nouveau, son lien avec la réalité s'estompait et elle sombra.

Le réveil suivant, elle était allongée sur un matelas d'herbes douces. La dizaine d'hommes s'était fondue en une tribu d'une petite centaine de personnes, tous mâles. Tous avec le même teint brun que le sien. Tous avec le même regard zinzolin.

Ils ne paraissaient pas dangereux, au contraire. Et ses sensations olfactives paraissent même lui indiquer qu'ils sont pacifiques et très éloignés des mythes violents qui ont bercé son éducation.

Un des Qa'az s'approche d'elle et, en silence, lui dit qu'il la trouve belle.

Elle ne saisit pas tout de suite la subtilité de l'échange, ni comment elle peut comprendre ce qu'il lui dit, avant de réaliser qu'il y a une légère inflexion dans les senteurs qu'elle perçoit. Une inflexion déjà disparue. Puis qui la submerge à nouveau.

« Tu es belle »

Ils le lui font tous sentir, subtilement, absolument. Le frisson qui la parcourt la déstabilise, l'emporte. Les poumons emplis de ces odeurs, elle a l'impression de se noyer à nouveau, mais d'une délicieuse suffocation.

C'est avec violence qu'elle s'extrait de ces sensations enivrantes.

– La Vénérable ! L'armée ! Ils seront là dans quelques heures ! Il faut fuir !

Mais aucun n'entend ses mots. Ils perçoivent juste l'odeur de désir qu'elle développe, qu'elle propage. Elle répète à nouveau :

– Il ne faut pas rester ici !

Ils sont tous autour d'elle, le pénis en érection, le regard trouble. Peut-être quelques sons parviennent-ils à leurs oreilles, mais rien ne le laisse paraître.

Elle se redresse, en proie à une panique qui commence à se sentir dans son odeur. Les Qa'az paraissent réaliser l'imminence d'un danger, mais restent immobiles.

Les oreilles d'Yzoni semblent les seules à entendre les mouvements de troupes. Le bruit des armes. L'assaut ordonné par la Vénérable. Ceux qui l'entourent ne bougent pas, comme à l'affût d'un signe merveilleux.

Yzoni elle-même a interrompu son geste de panique. Ses narines se sont dilatées. Son corps est en émoi. Une odeur, pareille à toutes les autres et pourtant si différente, la stupéfait. Un Qa'az fend l'assemblée de ses pairs et s'approche. C'est lui. C'est son odeur. Elle n'a plus peur.

Ils s'allongent. Le premier Qa'az, à l'entrée du camp, tombe sous un coup d'épée. Un autre suit.

Yzoni se présente à son amant. Elle n'a plus le nom que lui ont donné les humains, elle en a un nouveau qui est l'empreinte de son odeur. Elle découvre celui du mâle qui se penche au-dessus d'elle. Elle apprend leur senteur de couple.

Son sexe exhale des arômes puissants. Elle a envie qu'il la prenne. Et lui a le parfum du désir.

Dans un geste bestial et tendre, ils ne deviennent qu'un. Deux. Aux odeurs mêlées.

Elle n'a pris conscience de ce qu'elle avait vécu que bien plus tard. De l'électrisation de son être, de l'énergie qui s'en est soudain libérée, des corps humains déchiquetés par la puissance de l'onde de plaisir. Des hurlements olfactifs des Qa'az, de leur joie de découvrir qu'ils ne sont plus un peuple condamné.

Elle apprend à s'épanouir autrement, à être fière d'être elle-même, à assumer le désir qu'elle ressent et qu'elle procure. À ne plus vivre sa différence en catimini.

*Mai 2019 – Le fric, c'est chic*

---

## Autour du monde

– Bonjour, Grand'pa, comment vas-tu, aujourd'hui ?

Smouch. Smouch. Ça claque doux sur ses joues à la fois molles et creusées. Il sourit doucement et se redresse dans son lit.

– J'ai connu pire, j'ai connu pire, mon Jules. Dis, tu veux pas m'éteindre la télé ? Impossible de mettre la main sur la télécommande et je n'arrive pas à me lever.

Je me penche, fouille sous son coussin, trouve la disparue et éteins le téléviseur.

– Alors, tu me racontes quoi ? T'est venu seul ? Ils sont où tes ptiots ?

Je réponds dans l'ordre, brièvement : je sais qu'au final, je n'ai pas grand-chose à lui dire et que c'est lui qui va jouer les conteurs.

– Rien de bien neuf. Je suis venu seul, oui, Léa et Charlotte sont avec leur mère, on se retrouve ce soir.

– Ah oui, c'est vrai. Tu m'fais rigoler avec ton mode de vie un peu biscornu. T'es bien le petit fils de ton Grand'pa, va ! Mais c'était quand-même plus simple du temps où les gens étaient soit ensemble, soit divorcés. Vous vous tordez bien la tête avec vos histoires de polymachinchose. T'as combien de femmes, déjà ?

– Ce sont pas « mes » femmes, Grand'pa ! Puis ça n'empêche pas de divorcer, tu sais !

– J'le sais bien, j'dis juste ça pour te faire marnier. Combien d'amoureuses alors ?

– Trois.

– Eh ben, tu t'embêtes pas ! Et elles aussi ont plusieurs amoureux ?

– Ben... oui, c'est un peu le principe.

Il tousse un peu, sans se départir d'un sourire que je connais bien. Il veut se plonger dans ses souvenirs et partager une anecdote, mais il ne sait pas encore comment. Je le vois venir comme un vieux renard tourne autour d'un poulailler : avec malice, avec truculence, dans le

savant calcul de celui qui va captiver — pour ne pas dire capturer.

– Et les priots, ils vivent ça bien ?

– Ça va, je m'inquiète plus pour le collègue. Mais ça va.

– Oué, il y a des choses qui sont difficiles à dire aux autres, parce qu'ils comprennent pas. Tiens, je t'ai déjà parlé de mon ticket gagnant à la loterie nationale ?

Je me tire une bûche. Je n'ai jamais entendu parler de cette histoire, et vu le degré de pé-tillance dans les yeux de l'aïeul, je pressens un récit comme je les aime.

– Ce que je te dis, ça reste entre nous, d'accord, gamin ? Ya trois lignes dessus dans mon testament, sans détails, mais c'est quand-même mieux si y-en a un qui sait, et je pense que toi tu peux savoir.

Je ne dis mot. À peine un borborygme pour l'encourager à poursuivre.

– On n'avait pas encore d'enfants avec ta Grand'ma. Elle avait récupéré son travail juste après la guerre, tu sais, à la bonneterie. Moi j'étais commis de cuisine mais j'aimais pas ça, ça me rappelait trop le STO et mon service à l'Offizierskasino de Hamburg. Du coup, pour m'aider à rêver un peu, j'achetais toutes les semaines un ticket de loterie nationale, en douce.

– Et un jour, t'as gagné le gros lot ?

– Non, quand-même pas. J'achetais des petits tickets. Mais une jolie somme quand-même. L'équivalent de dix ans de mon travail aux cuisines.

– Et t'as rien dit à Grand'ma ?

– J'ai rien dit à personne. J'ai ouvert un compte en banque. Faut pas oublier que c'était une époque différente, où ouvrir un compte sans l'autorisation du mari ça se pouvait pas, mais moi je pouvais en ouvrir un pour moi sans que ça ne choque. J'y ai mis mes un million deux cent mille anciens francs, sur un compte postal, et j'ai dit à Germaine que j'avais trouvé un boulot de marin qui paierait bien, que j'embarquais la semaine suivante, et que je lui enverrais des mandats postaux tous les mois. J'ai aussi dit que je ne savais pas pour combien de temps je serais absent.

– Ah oui, j'ai entendu parler de cette période, mais personne sait ce que t'as fait, en fait.

– Personne et tout le monde, mon grand. En fait, je suis parti découvrir le monde.

– Comme ça ? Juste à l'aventure ?

– Vous avez une expression, vous les jeunes, que j'aime bien. Je l'ai entendue à la télé y-a pas longtemps. Je suis parti avec ma bite et mon couteau. Surtout ma bite en fait.

– Grand'pa !

– Ben faut appeler un chat un chat ! Après cette fichue guerre, j'allais pas m'enterrer dans une arrière cuisine pour la vie, avec la Germaine — toute adorable qu'elle était, paix à son âme. Je m'étais mis en tête de connaître les plaisirs de la chair dans chaque pays du monde. Et je considérais pas l'Algérie française comme la France, pour que les choses soient claires.

– Ah ouais, quand-même... et t'as fait tous les pays ?

– Les pays de l'époque, oui. Beaucoup n'existent même plus, ont changé de nom, de frontière.

– T'es parti combien de temps, au final ?

– Quatre ans. Je revenais tous les six mois environ.

– Et elle a rien dit, Grand'ma ?

– Oh, elle en a profité à sa façon. Comme j'aime dire, j'ai jamais été bien certain que ton oncle Blaise soit de moi, sans non plus être bien certain qu'il ne le soit pas. Mais c'est de bonne guerre, si j'ose dire !

– Et personne n'en a rien su, alors ?

– Si, bien sûr ! Quand je suis revenu, j'ai mis au propre mon journal de bord et j'en ai fait un livre. Aucun éditeur n'en voulait, il me restait quelques sous, je l'ai publié à compte d'auteur.

– Attends...

– Héhé. Oui.

– Non ?!

– Eh si. Les Tribulations d'un français dans le monde, c'est bien ton vieux Grand'pa qui en est l'auteur !

– Euh. Je me sens sale, d'un coup, là !

Il rit et, soudain, je vois derrière ses rides, son visage fripé, ses mains tâchée de varices, le jeune homme espiègle et hédoniste qu'il a pu être.

– Je ne vais pas te faire l'affront de te demander quel chapitre a hanté tes nuits, mais je peux te dire que chaque rencontre a été unique. Certaines sans lendemains, mais j'ai longtemps gardé contact avec la plupart. Tu dis avoir trois amoureuses, j'en ai eu soixante-dix-sept, en comptant ta Grand'ma.

– Tu as gardé contact avec elles ? Mais comment ?

– Au début, tout simplement, les lettres attendaient en poste restante. Puis j'ai acheté un studio qui m'a servi de lieu de rencontre avec mon agent et d'adresse postale.

– Tu as toujours ce studio ?

– Oui, mais il n'a pas reçu de courrier depuis bientôt deux ans. Paloma était la dernière à m'écrire encore ; probablement la dernière en vie, aussi. Bolivie. Deux maris. Cinq enfants.

Une larme apparaît. Il inspire un coup.

– Tu sais, c'est une époque où il n'y avait pas de SIDA. On parlait peu d'hygiène. Je suis passé entre les gouttes, mais j'ai vraiment eu peur, plus tard, quand j'ai commencé à réfléchir à tout ça.

– Hm.

– Oui ?

– Si tu as pris des risques, ça veut dire que j'ai peut-être des... « demi-oncles » ou des

« demi-tantes » ?

– Eh oui. Certains savent qui je suis, d'autres non. Et peut-être que je ne les connais pas tous, d'ailleurs. Ils ont déjà reçu, pour ceux dont j'ai connaissance, une partie de ce que m'a rapporté la vente du bouquin depuis des années.

– Eh ben...

– Ça te choque ?

– Je sais pas. Pas vraiment, même si je me dis que certaines ont pu se sentir flouées que tu les abandonnes...

– Ah non, mon grand, ça a toujours été clair : j'étais un voyageur de passage, je traversais le monde pour en goûter les plaisirs, et je laissais une adresse pour qu'on puisse s'échanger des nouvelles. Après, je sais que ça a pu être compliqué, mais j'ai toujours fait ce que je pouvais. Je suis même parti au Dahomey en urgence après un coup d'état en 65. Enfin, c'est pas mon propos, si je dois être jugé pour ce que j'ai fait, c'est un peu tard pour la justice des hommes, et je ne regrette rien.

Il prend une large inspiration, comme s'il voulait aspirer un peu de passé.

– J'en ai pour quelques semaines, quelques mois tout au plus. Je peux partir demain, je voulais que quelqu'un le sache, surtout que j'ai décidé de faire de toi mon ayant-droit unique pour les Tribulations.

– Moi ? Mais pourquoi ?

– Parce que j'aime comme tu vis. Ça me rappelle un peu moi. Et que je sais que quand on a des enfants, un soutien financier complémentaire est toujours bienvenu.

– Ah. Ben... Merci, j'imagine, même si j'ai l'impression de ne pas le mériter.

– Tu penses que je méritais mon billet de loterie gagnant ?

– Vu comme ça...

– Allez, il faut que je me repose, mon grand.

– D'accord, Grand'pa. À bientôt !

Smoutch. Smoutch.

Mais je ne sors pas.

– Une question, peut-être ?

– Euh... En fait... Oui...

– Je t'écoute ?

– Je... j'aimerais savoir...

– Laquelle ?

– Ben... Dounia.

Il rit. Rouvre les yeux qu'il avait commencé à fermer. Puis se plonge dans son passé, me révélant les détails que mon esprit n'avaient jamais osé imaginer au long de mes lectures.

*Juin 2019 – Une rue d’Avignon, cité papale au XIVe siècle, au crépuscule, occise par la peste noire*

---

## Se sauver

– Bonsoir.

L’autre, encapuchonné, ne répond pas. Sa robe de bure laisse penser qu’il s’agit d’un franciscain, mais le bruit de bottes lorsqu’il foule le pavé le trahit.

Je tente, à nouveau, sans plus de succès :

– Bonsoir !

Je m’apprête à poursuivre mon chemin, me demandant si je ne me suis pas fourvoyé dans ma prise de contact. Puis je me ravise :

– Ah oui... Attendez... *Ab esse ad posse valet, a posse ad esse non valet consequentia.*

– *A posse ad esse non valet consequentia.* Suivez-moi.

Le « moine » se dirige prestement dans la Petite Fusterie, longe Saint-Agricol, s’arrête au niveau du puits qui se trouve au bas des escaliers, et murmure à mon attention :

– Le seau.

Je lui tends l’objet demandé, alourdi des quatre pièces d’or prévues. Il l’accroche à la corde puis le fait descendre lentement. J’attends le moment où le godet va entrer en contact avec l’eau, mais nul son ne vient des profondeurs. Quelques minutes plus tard, la corde tressaute. Le « moine » la tire. Mon seau est hissé, allégé de l’obole mais riche d’un petit parchemin froissé. Il me le tend.

– Je ne sais pas lire.

Le « moine » hausse les épaules et étale le carré de papier, puis m’annonce un lieu. « Rue Velouterie, mandez au couvent des repenties ». Il me tend le document et disparaît sans un bruit.



Avignon, ville de faste et de sainteté, n'est plus que le fantôme d'elle-même. Nul pèlerin venu voir le Pape, nul bateleur rivalisant d'adresse pour empocher quelques pièces ; quant aux auberges, elles sont désertes et si on y sert du ragoût de rat, c'est jour de fête.

La peste, depuis qu'elle s'est abattue sur la cité, l'a rendue moribonde. Il ne se passe pas un jour sans qu'on brûle des cadavres hors les murs, et aucune famille, aucune congrégation n'a été épargnée. On dit qu'elle est venue de Marseille, que c'est une punition divine, que c'est pour que l'Évêque de Rome revienne dans la ville de Pierre. Moi, je n'en sais rien, je ne connais pas assez Dieu pour savoir ce qu'il trouve bon ou mauvais, je veux juste éviter d'y succomber. La rumeur dit que le barbier de Cauliaco a réussi à en guérir, mais il est bien le seul, et ses malades succombent tous les uns après les autres. Alors quand on m'a dit qu'un alchimiste avait trouvé une médecine propre à prévenir de la maladie, j'ai décidé de ne pas laisser passer l'occasion, même si cela devait me coûter ma fortune.

Peut-être était-ce une erreur. Mais au moins aurais-je tenté. Alors je file dans les rues jusqu'au lieu dit.

Le couvent des repenties est source de mille fantômes. Y sont accueillies les filles de joie ayant décidé de changer de vie. Autant dire que le passant qui s'approche des lieux aime à imaginer ce qui peut s'y vivre.

La porte est austère. Je frappe quelques coups discrets, puis plus fort. Une jeune femme m'ouvre. Je note qu'elle ne porte pas l'habit et qu'elle ne paraît pas avoir été réveillée. Je lui tends le bout de parchemin récupéré plus tôt, elle opine en silence et pointe du doigt une bâtisse située à l'autre bout de la rue, **au long** du rempart. Puis, toujours en silence, elle me met dehors et ferme vivement la porte.

Je rejoins ce que j'espère être ma destination finale. La bâtisse, sans être imposante, doit appartenir à un riche propriétaire ; elle a l'air déserte, volets fermés. Je hisse mon lampion, espérant voir l'état des jardins, mais l'obscurité est telle que je ne peux rien discerner. Finalement, je me décide à frapper à l'huis.

On déplace une glissière métallique ; un rai de lumière fend la porte. J'y glisse mon morceau de papier. Je redoute qu'on m'éconduise, ou qu'on me promène encore dans la ville, mais les gonds grincent et on m'invite à entrer.

La créature qui m'accueille est habillée d'un linceul blanc, visage compris. La voix est douce, presque juvénile, et me demande en langue d'oïl de me déshabiller puis de jeter mes frusques dans la cheminée. Elle s'approche enfin de moi et ausculte ma peau avec attention à

l'aide d'un racloir de métal puis, visiblement satisfaite, me demande de la suivre dans une pièce attenante. Je m'y retrouve seul. L'endroit est exigu et quasi aveugle hors une grille qui me permet d'observer ce qui semble être le lieu de travail de l'alchimiste. Une personne, vêtue d'une même tenue blanche que celle vue plus tôt, s'affaire autour de la gueule d'un four. Une forte odeur de soufre et de sels marins arrive à mes narines. Les poumons me brûlent et je dois me reculer de quelques pas pour ne pas suffoquer. Après un temps, l'alchimiste, satisfait, s'approche de moi et me tend un verre.

– Pisse !

La voix est aussi chantante que la précédente, malgré les vapeurs qui se dégagent des alambics et du foyer.

Pudiquement, je me retourne et vide ma vessie, puis tend le tout à travers la grille. Des sels y sont versés, puis le tout est mélangé à la préparation qui repose près des flammes. Une petite quantité est enfin versée dans un flacon qui m'est tendu.

– Une gorgée par jour, tous les jours.

J'observe avec circonspection l'objet.

– Dès maintenant.

Je m'exécute.

Le goût est immonde. Je doute que ce soit efficace, mais ça ne m'a pas tué.

Je demande si je peux partir, si on peut me donner un vêtement, mais l'alchimiste a disparu. Petit à petit, les bougies s'éteignent d'elles-mêmes. Ne reste plus que le four qui émet une inquiétante incandescence.

Je ronge mon frein, jusqu'à ce qu'une fumée épaisse n'envahisse l'espace. Je n'ai que le temps de poser ma fragile fiole de verre sur le sol : je perds connaissance.

J'ouvre les yeux lentement. Il fait nuit noire. Je suis à deux pas de chez moi, à côté des Carmes, au coin des rues de la Corraterie et de la Carreterie. Nu. Ma fiasque dans une main. Un papier froissé dans l'autre.

Je rentre chez moi en hâte et déroule le papier. Je n'ai pas mes lettres, mais je sais que les mots ne sont pas les mêmes que sur le premier. J'hésite. M'habille rapidement et frappe chez les voisins. Il était apothicaire ; maintenant il est mort. Elle est veuve et à moitié endormie. Je lui soumetts mon énigmatique parchemin, elle y lit « Si vous en ressentez le besoin, venez au Petit paradis ». Je crois que c'est ainsi qu'on nomme officieusement une ruelle au Sud de la ville, près Sainte-Claire. Je n'en ressens en tout cas pas le besoin. Je remercie la dame et rentre chez moi. Me couche.

Les rêves qui me hantent ne sont que stupre, violence, luxure. On y fornique, on y viole, on y torture. J'y suis tout à tour bourreau et victime, et quel que soit le rôle que j'endosse ce

sont mille plaisirs qui me traversent.

Lorsque je me réveille, j'ai transpiré et vidé ma semence dans les draps. Il faudra plus qu'un bac d'eau pour retirer le foutre qui imprègne maintenant le tissu.

Titubant, je retire ma chemise pour une propre, enfle une culotte de laine et mes bottes. J'ai besoin d'air.

Les rues sont encore désertes. Avignon-la-morte ne se réveille que tard le matin. Je fais quelques pas et voilà que des visions mêmes à celles de mon rêve s'invitent en mon esprit. Je suis bien éveillé, pourtant, mais des images interdites se superposent à ma vue. Je suis sur le point de me ruer vers le Petit paradis, me ravise, remonte chercher la médecine qui m'a été confiée puis, hors de souffle, débarque en paradis.

À l'entrée de la ruelle, deux hommes semblent m'attendre. Ils m'accompagnent jusqu'à une porte si petite qu'on pourrait ne pas la voir, l'ouvrent et m'y poussent.

Là, je subis à nouveau l'humiliation d'une inspection poussée de mon corps et de la destruction de mes habits. Puis deux jeunes femmes, donc je reconnais les voix pour être celles de mes rencontres de la nuit, m'accueillent en disant que l'élixir pris n'est pas sans effets secondaires et qu'il convient de m'enfermer avec les autres.

Je demande :

– Quels autres ?

On m'enchaîne comme si j'étais un forçat. Le rêve se mêle alors à la réalité et je ne sais plus qui fait quoi, qu'est réel et qu'est délire. Nous sommes vingt, cinquante, cent. Nous baissons, nous griffons, nous prenons et sommes pris. Nous sommes offerts et nous consommons.

Les lendemains qui se poursuivent, nous sommes tous tellement épuisés que nous ne pouvons pas subvenir à nos propres besoins. Nous sommes nourris comme on nourrit des bêtes malades, à l'entonnoir. De même nous sers-t-on le breuvage alchimique qui nous maintient hors de la peste et dans la débauche.

Les lendemains sont tellement nombreux que nous en perdons le compte. Je m'inquiète de la vie à l'extérieur sans pour autant arriver à m'arracher des délices que je partage avec mes compagnons d'infortune.

Une nuit, pourtant, les bourses encore douloureuses d'avoir joui sans discontinuer, je trouve le courage de me subtiliser un poinçon et j'arrive à me libérer de mes contraintes. Je longe un couloir sans fin, qui débouche sur cette porte à l'étroitesse inimaginable. J'y passe la tête, doucement.

Avignon est vivante comme je l'ai rarement connue. L'odeur de mort a été chassée par des odeurs de graisse et de fumées âcres. J'avance le buste. Je ne reconnais rien. Il y avait une

échoppe, là, avec deux bancs. Un mur invisible la remplace, contre lequel on a apposé une affiche. Derrière, je crois deviner une auberge. Est-ce seulement Avignon ?

Si j'avais su lire, j'aurais pu déchiffrer sur l'inscription « 72<sup>e</sup> ÉDITION — 6 au 24 juillet 2018 — FESTIVAL D'AVIGNON ».

*Juillet 2019 – ?*

---

## Ce qu'il y a dedans

On sonne.

Je ferme rapidement le robinet de la douche et gueule que j'arrive. J'oublie toujours que je suis six étages trop haut pour être entendue. Je me rue vers l'interphone.

– Oui ?

– M'dame Lecont ?

– Leçont, il y a une cédille.

– Ah, désolé m'dame, c't en majuscule. J'a un colis pour vous.

– Ça n'empêche pas d'y mettre une cédille. Enfin... pas de souci, je vous ouvre.

– C'est que... J'pense qu'y aura un p'tit problème.

– Comment ça ?

– N'arriverai jamais à l'monter seul dans vot' escalier.

– Ah. Attendez, je m'habille.

Encore à moitié couverte de savon, j'enfile ce sur quoi je tombe et je dévale les escaliers. Je ne me souviens pas avoir commandé quoi que ce soit ; peut-être mon mari ?

Le livreur a l'air décontenancé, et je ne suis pas loin de faire la même tête que lui lorsque je vois le paquet. Un peu moins d'un mètre cube, parfaitement lisse, noir excepté le bordereau de livraison qui semble être imprimé en blanc dans un coin.

– C'est vraiment pour moi ?

– Clémence Leçont, c'bien vous ?

C'est bien moi.

– Pouvez filer un coup de main ? Sais que j'dois normalement livrer 'squ'au palier, mais là j'vois vraiment pas comment faire s'avec ma pomme... s'tout que j'en ai l'plein camion, là !

Il a l'accent de la gouaille parisienne, de quartiers qui n'existent plus. Et, comme il le montre, son véhicule doit avoir peut-être vingt cubes tels que le mien.

Je l'aide. On souffle, on souffre. Vingt fois on pense abandonner. On arrive à ma porte.

– Y pass'ra jamais vot' porte, m'dame.

– J'ai vu. Peut-être qu'en dégondant...

– Ça vous ennuie pas si j'vous laisse ? Pour les aut'.

– Oui, oui. Allez-y.

Je dégonde ma porte. Ça passe au cordeau. Je referme non sans mal l'appartement, passe la main dans les cheveux mal rincés et fait le tour du truc pour voir par quel côté l'ouvrir.

\*

\*\*

Midi vingt. Jacob, mon mari, va entrer d'ici trois minutes. Deux. Un. Un tour de clé preste, c'est lui.

– T'as vu les nouvelles ?

Je fais signe que oui en pointant un doigt vers la télé, et un vers les deux cubes noirs.

– Il y en a un pour moi ?

– Oui, il est arrivé une heure après le mien. Chut.

Le journal national commence. Tout le monde ne parle que des mystérieuses livraisons qui ont lieu partout à travers le monde. Pour l'instant, environ dix pourcents de la population semble concerné, mais les différents services de livraison reçoivent de façon continue ces colis. Le contenant est imperméable aux différentes méthodes employées pour les sonder, et ils ne semblent pouvoir être ouverts que par leur destinataire final. Et si de nombreuses thèses ont rapidement vu le jour pour essayer de trouver une logique aux différents contenus trouvés à l'intérieur, un consensus semble se diriger vers une idée à la fois incroyable et perturbante : ces paquets contiendraient ce qui manque à leur récepteur. L'équilibre nécessaire à leur vie. La réponse à un besoin urgent, intime, secret.

Depuis presque deux heures, de nombreuses ONG demandent à ce que les différents chefs d'états ouvrent leur boîte en public ou, à défaut, communiquent sur le contenu, mais la mésaventure du **premier ministre Italien, qui a reçu un lot de livres pour apprendre à écrire et parler correctement sa langue, en a refroidi plus d'un.**

La Chine et la Russie ont, de leur côté, rapidement bloqué l'acheminement des cubes en attendant de trouver une solution ; aux USA, pour des raisons de sécurité, l'armée a été réquisitionnée : l'ouverture de son cube n'y est possible qu'en présence de militaires.

Le journal fait un panorama de diverses situations, des plus loufoques aux plus inquiétantes, et annonce qu'il se poursuivra par une émission spéciale sur le sujet.

Je coupe le son.

- T'as ouvert le tien ?
- Non, j'ai pas osé. Puis le tien est arrivé, alors...
- On l'ouvre en même temps ?
- Oui, ça peut être amusant...
- On s'aime quoi qu'on trouve dedans, hein ?
- On s'aime quoi qu'on trouve dedans.

Nous tournons autour des cubes.

- Ça s'ouvre comment ?

- Je crois qu'ils ont dit qu'il fallait poser les deux main sur le coin où nos noms sont écrits.

- Comme ça ?
- Attends, on le fait ensemble !

Nous nous plaçons côte-à-côte, face aux intrigantes boîtes. Accolons les mains. Dans un déclic, la face se libère.

- Il y a quoi, dans le tien ?
- Je ne sais pas, attends...

Il pousse un cri. Un magnifique chien jaillit de l'obscurité. Au pelage blanc, taché de noir. Il est presque en larmes.

- Et toi, t'as quoi dans le tien, alors ?
  - Ben... je crois qu'il est vide...
- J'entre. Rien.
- Tu crois que ça veut dire que tu as tout ce dont tu as besoin ?
  - J'en doute. Je ne sais pas. Peut-être. Alors, comment vas-tu l'appeler ?

\*\*

Je referme non sans mal l'appartement, passe la main dans les cheveux mal rincés et fait le tour du truc pour voir par quel côté l'ouvrir. Aucune ouverture ne semble permettre d'accéder à son contenu. Je tente quelques outils, en vain. Je cherche une combinaison d'actions à réaliser et, par hasard, finit par poser mes deux mains sur le cartouche de livraison.

La face en question s'ouvre, lentement, après un déclic. L'intérieur est sombre, j'y devine une forme vivante. J'active la lampe de mon téléphone et pousse un cri de surprise : assis dans la boîte, un jeune homme. Un visage fin, presque androgyne, des cheveux bruns au carré, des yeux bleus pétillants. Il est presque nu, le corps simplement rehaussé d'un harnais de cuir qui va jusqu'à lui envelopper en partie la tête et maintenir un bâillon entre ses lèvres. Je lui tends la main pour le relever mais il semble avoir les poignets attachés dans le dos. Alors, instinctivement, je le saisis par les cheveux et l'extrait de son cocon.

– Tu ne peux pas rester là.

Oui, mais où le mettre ? Je réfléchis. L'appartement mitoyen est désert pour l'instant, ce qui signifie que sa cave l'est tout autant. J'enveloppe le damoiseau d'un manteau et le mène au sous-sol.

La cave en question est la dernière et fait l'angle, ce qui en fait l'une des plus spacieuses. Elle n'a plus de verrou, j'en trouve un dans la mienne que j'installe en quelques minutes puis, une fois la porte fermée de l'intérieur, dégage la bouche de cet improbable cadeau.

– Comment tu t'appelles ?

– Comme il vous plaira, Maîtresse.

– Bien, j'y réfléchirai. Je t'installe ici en attendant, je te trouverai mieux rapidement.

– C'est tout à fait à mon goût, Maîtresse.

– D'où viens-tu ?

– De vos envies, de vos besoins, Maîtresse.

Je ne veux pas que la discussion s'éternise. Jacob va bientôt rentrer.

Au moment où je m'engage dans les escaliers pour remonter, je devine à travers la porte vitrée la silhouette d'un livreur qui sonne.

– Vous cherchez quelqu'un ?

– J'ai un colis pour monsieur Jacob Lecont.

– Leçont, il y a une cédille, c'est mon mari.

– Désolé, c'est en majuscule.

– Ça n'empêche pas d'y mettre une cédille. Bref. Je vous aide à le monter ?

– Avec plaisir madame, ça n'arrête pas aujourd'hui ! Vous avez vu ce qu'ils disent à la télé ?

– Non ?

– Que c'est un test, que c'est pour que tout le monde sache ce qu'on a vraiment dans nous.

– Ah. Vous en avez eu un ?

– Oui, mais j'étais pas chez moi, j'étais en livraison, je l'aurai je sais pas quand, j'imagine.

– Oui, évidemment.

Nous arrivons sur le palier.

– Oulah, ça ne passera jamais !

– En dégondant, ça devrait. Merci beaucoup monsieur.

– Attendez, il me faut une signature.

– Voilà.

– Merci !

Je redégonde. Fais entrer le machin, au cordeau. Regarde le mien, béant. Cherche une solution. Tente de referme le panneau ouvert, en vain : il ne tient pas fermé.

J'y cale un livre, et cherche une solution pour éviter les questions trop indiscretes.



\*  
\*\*

– Tu sais, je te crois pas.

– Hein ?

– Que ta boîte est vide.

Aïe. Ça pue pour moi. Habituellement, j'ai plus de facilité à lui cacher mes secrets.

– Je m'en fiche, de savoir ce qu'il y avait dedans, tu sais. Ça me chagrine juste que tu n'aies pas eu le courage de me dire que tu l'avais ouvert et que tu préférerais garder ça pour toi.

– Désolée. Comment tu as su ?

– Tu me prends vraiment pour un débile, parfois... Ton pied qui pousse un bouquin pour libérer l'ouverture, c'était pas très discret.

– Ah.

– Alors, tu veux pas me dire ce qu'il y avait dedans ?

– Hm. Un peu comme pour toi, en fait : un chien.

*Août 2019 – loche ; marelle ; ubiquité*

---

## Jeux de pouvoirs

*Mardi 3 juillet 2029 – 10h*

Hier, deux choses se sont produites. L'une d'une banalité extrême et l'autre absolument extraordinaire : j'ai eu 17 ans, et j'ai découvert que j'avais un super-pouvoir.

Il était 21h30, mon père apportait un gâteau d'anniversaire à la crème pâtissière — alors que je n'ai jamais aimé ça — et tout le monde entonnait un « joyeux anniversaire » des plus déprimants.

À cet instant, j'ai eu désespérément envie d'être ailleurs, dans un endroit festif, loin de cette atmosphère étouffante et, quasi instantanément, je me suis retrouvé dans un bar musical cubain. Enfin, pour être exact, j'étais toujours avec mes parents mais, au même instant, j'étais au Cuba Libre, en train de commander un rhum avant d'aller danser.

J'ai cru à un rêve éveillé, ou une hallucination : j'avais littéralement l'impression d'être à deux endroits en même temps, et de ressentir ces deux réalités. Mais la migraine avec laquelle je me suis réveillé ce matin et le tampon du bar sur le bras ont commencé à me faire réfléchir à la possibilité de la chose.

Il me paraît de plus en plus plausible que j'aie le don d'ubiquité.

*Mercredi 4 juillet 2029 – 18h30*

Je ne maîtrise pas bien mon pouvoir, mais il m'a été bien pratique lors de la visite guidée de la ville ce matin. Quelle idée de louer un appartement quinze jours à Loches ?! Je ne comprendrai décidément jamais mes parents. En attendant, j'ai envoyé un mail au Syndicat des Super-Héros pour faire reconnaître mon pouvoir. Je n'ai pas vraiment envie de faire partie

d'une guilde façon The Revengers, encore que rencontrer Hyperman ou ExtraWoman ne me déplairait pas. Après, j'ai pas non plus envie d'une vie d'aventure et de danger, je n'ai absolument pas les ambitions d'un Arachnoman.

*Jeudi 5 juillet 2029 – 17h*

J'ai eu hier soir tard une réponse du SSH, qui m'invite à prendre contact avec la section Europe-France pour faire valider mon pouvoir. Ils précisent bien que si le pouvoir n'est pas validé, je risque de devoir payer des frais. D'un autre côté, j'ai vérifié et il est strictement interdit de posséder un super pouvoir et de ne pas le déclarer. J'ai envoyé un mail pour voir comment faire, on verra bien. En tout cas, j'arrive de plus en plus à gérer le mélange de deux vécus simultanés, en dissociant les flux et en donnant une forme d'autonomie à chaque version de moi. C'est après coup que j'opère une sorte de fusion des expériences (même si j'ai beaucoup de mal à gérer les événements inattendus, d'un côté comme de l'autre).

Demain, on va faire une rando, j'ai vraiment pas envie de ça... je pense que je vais en profiter pour m'amuser un peu ailleurs en même temps !

*Vendredi 6 juillet 2029 – 22h20*

Je comprends plus rien... J'ai commencé à activer mon pouvoir juste avant qu'on parte de l'appart, tout se passait bien, je bullais sur la place principale pendant qu'en même temps je rentrais dans la voiture. Maman a démarré, j'en ai profité pour me concentrer sur le côté qui restait à Loches et paf, d'un coup j'ai été arraché de là-bas, coincé dans la voiture avec la famille. Impossible de relancer le pouvoir, comme si j'étais redevenu normal. Et là, ce soir, j'ai retesté et ça marche parfaitement.

Le SSH m'a envoyé une convoc pour que j'aille les voir à Strasbourg pour faire valider mon pouvoir, mais si ça fonctionne qu'une fois sur deux, c'est mort. Puis en plus je peux pas me payer le train alors... je leur ai écrit un mail, on verra ce qu'ils disent.

*Samedi 7 juillet 2029 – 22h30*

Le SSH m'a appelé. Comme je suis encore mineur, ils ont aussi appelé mes parents, et ça a fait un drame. Fait chier. J'ai eu droit à un sermon pas possible sur la confiance, sur le fait que je dois pas faire de choses dans leur dos... tu parles, j'ai un pouvoir d'ubiquité, je vais m'en priver !

En tout cas, le SSH m'a expliqué que j'avais peut-être un don limité géographiquement, donc ils vont venir lundi pour tester sur place. Si ça se passe pas bien, je dois rembourser leur venue, youpi !

Ils ont aussi dit que si c'était un pouvoir limité je serai pas obligé de l'avoir écrit sur ma carte d'identité. J'avais pas pensé à ça, mais j'ai pas envie d'être étiqueté « anormal », moi...

*Dimanche 8 juillet 2029 – 23h*

Bon, alors c'est vraiment pas cool d'être regardé comme une bête bizarre. Mes parents sont toujours à observer chacun de mes détails, chaque instant d'inattention pour voir si je suis avec eux **où** ailleurs. Du coup ça me saoule tellement que des fois je fais semblant d'être dans la lune. Mais ce qui est le plus fort, c'est que j'ai passé la journée à m'éclater avec un groupe d'étrangers. C'est assez marrant d'ailleurs, j'ai fumé des spiffs d'un côté pendant que mon moi entouré de mes parents était sagement dans le canapé. Résultat : je peux être en même temps complètement défoncé et absolument clean. Par contre, j'ai eu un contrecoup au moment de la réintégration de ma version distante, parce que j'ai dû gérer les effets de la beuh à ce moment-là. Heureusement que j'étais déjà dans ma chambre !

*Lundi 9 juillet 2029 – 9h*

Le SSH arrive d'ici une heure. Mes parents sont stressés comme jamais. J'ai l'impression qu'ils vont se battre. Ma sœur et mon frère restent cloîtrés dans leur chambre, ce qui me va tout à fait. J'écris ici parce que je suis hyper nerveux. Je sais pas ce qu'on va me demander de faire, je sais pas si ça va foirer... Depuis ce matin, je fais popper nerveusement mon double dans le séjour, dans l'escalier, dans le parc en bas, comme si j'avais peur de tomber en panne...

*Même jour – 13h30*

L'examen par l'équipe du SSH a été très rapide, en 40 minutes c'était plié. Ils m'ont demandé de faire une dizaine d'actions (en gros, apparaître à deux endroits éloignés dans la ville, essayer d'apparaître dans une autre ville, essayer d'apparaître dans l'aire urbaine de Loches, apparaître dans la même pièce, me parler à moi-même, essayer de changer de forme, essayer de me téléporter grâce à mon double, essayer de faire apparaître plus de deux versions de moi, puis on a pris la voiture et on a essayé tout ça avant et après le panneau de limite de la ville).

J'aurai une nouvelle carte d'identité avec le poinçon des super-héros, ainsi que la mention « Ubiquité restreinte à la commune de Loches – France » et les lettres « SRU » (sans restriction d'utilisation). Je vais aussi devoir le dire à l'administration au lycée, et il faudra que ça apparaisse sur mes dossiers d'études et mes CV quand je serai plus grand. Du coup, je n'ai que les inconvénients sans les avantages.

J'ai demandé si je pouvais avoir des contacts de super-héros un peu comme moi sur la région, et un des membres de l'équipe a dit (histoire de bien enfoncer le clou) : « ouais, on a une liste de losers avec leurs adresses, on va t'envoyer ça ».

Le petit bilan que je tire de tout ça, c'est que c'est bien limité à la ville (du coup ça explique que ça n'ait pas marché le jour de la balade), que j'ai une limite à deux versions de moi et que je peux interagir sans souci avec cet *alter ego*.

*Encore le même jour – 17h*

Je viens de recevoir la liste promise par le SSH. C'est carrément perdu, Loches, ils n'ont quasi personne avec des super-pouvoirs, sauf une prof d'école primaire qui a *a priori* le don de changer d'âge en jouant à la marelle. J'hésite à me matérialiser devant chez elle pour aller la voir.

*Toujours lundi 9 – 21h*

Je l'ai fait, je savais pas trop si j'oserais sonner à sa porte, mais elle m'a vu apparaître. Pendant ce temps, je regardais un film débile en famille, ça me laissait du temps de cerveau disponible pour parler avec elle.

Elle est super sympa, ça l'a amusée de voir qu'elle était pas la seule à avoir un don assez pourri. Même si je trouve son don super sympa quand-même : si elle joue à la marelle en respectant certaines règles (éviter la case où il y a le palet, monter au ciel, puis rejoindre la case en question), elle rajeunit jusqu'à atteindre l'âge où est tombé le palet. Elle ne peut pas se vieillir, et elle prend l'apparence qu'elle avait pile le même jour de l'année à l'âge choisi (du coup, tous les ans elle doit faire une marelle un peu plus grande). Puis elle doit faire attention à choisir un âge où elle savait marcher sinon elle risque de se retrouver coincée sur la marelle.

Elle sortait, donc j'ai pas pu rester trop longtemps avec elle, je la revois demain.

*Mardi 10 juillet 2029 – 8h*

On part ce soir pour revenir à Nantes, les parents ont décidé de raccourcir le séjour. Et ça m'énerve de ne pas pouvoir m'amuser plus avec mon don. Je vais voir Emma, et j'en profite pour essayer quelque chose d'assez bizarre : mon moi qui reste à la maison va essayer de retranscrire ce que vit mon moi itinérant ; ça m'oblige à faire l'exact inverse de tout ce que j'ai essayé de faire jusque là (séparer le plus possible les deux vécus pour en profiter le plus possible).

J'arrive devant chez elle. Elle habite une petite maison avec un petit jardin. J'ouvre le por-

tillon, elle m'a dit d'aller jusqu'à l'entrée de la maison et de frapper fort pour bien entendre, la sonnette ne fonctionne pas toujours. Elle vient m'ouvrir. Elle est vraiment très gentille. Elle m'offre un chocolat chaud et elle s'en fait un.

– Alors, comment se passent ces premières journées ?

– Sincèrement ? C'est à la fois génial et déprimant.

– Je vois exactement ce que tu veux dire. Et ça ne va pas s'arranger.

– Comment ça ?

– Quand j'ai découvert mon pouvoir, j'avais 25 ans. J'ai rajeuni dans la cour de l'école où je travaillais alors, devant mes collègues et tous les enfants. Les jours qui ont suivi, j'ai rapidement compris que je n'étais plus la bienvenue. J'ai été écartée de l'établissement où j'exerçais et on m'a mutée à Loches.

– Ici, les gens ne savent pas ?

– Si, mais c'est différent : ils ont pu s'y préparer. Et ils m'ont toujours vue comme une personne différente. À Angers, le plus dur a été pour eux de gérer le changement de perception qu'ils avaient de moi, avec toutes les questions qu'ils pouvaient se poser.

– Je vois. Je crois que c'est pareil pour ma famille... mais je supporte pas leurs regards, comme si j'étais plus le même enfant.

– Mais, que tu le veuilles ou non, tu n'es plus le même. Déjà parce que tu peux faire des choses surhumaines, mais aussi parce que le regard des autres va te changer. Et encore, quelque part on a de la chance, on est des intégrés. ExtraWoman, par exemple, quelle galère... Tout le monde la connaît, elle a un devoir envers la société, et elle n'a pas le droit de refuser. Le Syndicat des Super-Héros a permis de mettre un peu d'ordre dans tout ça, mais il y a toujours des abus. Puis, surtout, les gens ont peur de nous. Enfin... c'est ainsi, c'est ce que nous sommes. Tu devrais boire ton chocolat, il va être froid. À moins que tu n'aies des pouvoirs calorifiques insoupçonnés ?

Je rigole. Je bois mon chocolat.

– Et pourquoi mon pouvoir ne fonctionne qu'à Loches ?

– J'ai bien un début de réponse, mais c'est une référence que tu n'as pas connue, et que je n'ai moi-même qu'à travers d'anciens habitants de la ville. Et ce n'est pas vraiment flatteur...

– Comment ça ?

– Tu sais ce qu'on dit sur l'origine des super-pouvoirs ?

– Non ?

– Certains pensent qu'ils apparaissent parce qu'il y a une attente, un espoir, un besoin formulé avec empressement qui se concrétise. Une forme de matérialisation du désir humain.

– Hm ? Mais quel est le rapport ?

– Dans les années 1980 et 1990, il y avait une émission de radio dont j'ai perdu le nom exact ; quelque chose comme « Les Fortes Têtes », ou « Les Grosses Têtes », je ne sais plus.

À mi-chemin entre satire, culture générale et humour potache. Des questions étaient envoyées par les auditeurs, par lettres, et elles étaient soumises à des intervenants réguliers, qui entrecoupaient leurs réponses de traits d'humours pas toujours très fins.

– Ouais, d'accord, je vois toujours pas

– La ville de Loches était régulièrement citée dans cette émission ; ici, tout le monde s'en rappelle : le présentateur, avec un goût assez douteux, proposait régulièrement une question sensée provenir de Madame Belpaire, de Loches. Tu vois le jeu de mot ?

– Non...

– Des loches, en argot, ce sont des seins. C'est bon, tu l'as ?

– Ah ouais. OK. C'est vraiment débile.

– Oui. Bref. Ma théorie c'est qu'à force de faire cette blague, il a créé un vecteur qui a abouti à ton super-pouvoir. Avec ton double, ici, vous faites une belle paire de Loches.

**Je me prends la tête entre les mains, ici et là-bas. C'est — nul.**

– C'est pire que tout.

– Disons que ce n'est qu'une idée. Ou alors le destin a, lui aussi, un humour pourri.

Elle reste silencieuse. Je touille le reste de chocolat qui forme une pâte au fond de ma tasse.

– Je peux te poser quelques questions ?

– Euh. Oui ?

Elle s'approche de moi. Je suis un peu mal à l'aise. Elle est sympa, et même si elle a peut-être deux fois mon âge, je la trouve jolie. Vieille, mais charmante. J'arrive pas à sentir là-bas, mais ici je commence à bander.

– T'as déjà profité de ton super-pouvoir pour essayer des choses ?

– Hein ? Ben ouais, pour échapper mentalement aux moments gênants, par exemple. Surtout avec la famille. Et quand je serai au lycée, je vais bien en profiter. Ah non, mince, je ne serai pas à Loches ! Enfin, en tout cas j'ai

– Je parle pas de ça, bêta. Je parle... Tu vois...

– Euh. Non.

– T'as jamais profité du pouvoir pour coucher avec toi-même ? Pour te sucer ? Pour faire des trucs comme ça ?

Gros blanc. Là-bas, c'est n'importe quoi dans ma tête, et ici je tremble en écrivant. J'essaie la meilleure parade qui me vient, le coup du miroir :

– Euh... ben... et vous ?

– Moi ? Oh, oui, ne t'inquiète pas, je profite bien de mon don ! Tu parles, pouvoir me taper n'importe qui, en ayant moi-même l'apparence d'un âge au choix parmi tous ceux que j'ai eu depuis ma naissance, faire des expériences seule ou à plusieurs... C'est suffisamment pé-

nible, ces histoires de pouvoirs... alors si je peux pas en profiter par ailleurs... Bon, alors, et toi ?

– Ben...

– T'y avais même pas pensé ?

– Ben non...

– J'y crois pas. Mais à ton âge, on ne pense qu'à ça, non ?

Elle a raison, mais j'imaginai plutôt comment m'échapper du cadre familial. Je me sens con, du coup.

– Bon, écoute... C'est une proposition comme une autre, t'en fais ce que tu veux, mais si tu veux essayer, je suis là.

– Comment ça ?

– Je vais pas passer à côté de l'éventualité de pouvoir coucher avec deux personnes qui n'en sont qu'une ! T'as déjà fait un plan à trois ?

– Euh. Je. Non.

J'ai même jamais fait un plan à deux, alors...

– Le principal souci du plan à trois, c'est l'organisation. La scénographie. Il y a toujours quelqu'un qui est au mauvais endroit, on sait jamais qui doit se mettre où, comment... résultat, au mieux ça finit en fou-rire, au pire en frustration. Mais vu que t'es dans ta tête, si j'ai bien compris, tu peux tout gérer tranquille, tu sais où va ton autre toi et tout.

– Madame... attendez, madame...

– Appelle-moi Emma.

– Emma, je vous arrête... je sais même pas si je peux gérer seul avec vous. Je crois que je vais paniquer, ou même pas arriver à quoi que ce soit. J'ai jamais fait, quoi...

– Oh !

– Désolé...

– Eh bien... ma proposition tient toujours. En tout bien tout honneur. Avec simplicité. Sans prise de tête.

– Ah... Ben... Je crois que ça me dit bien.

– Parfait ! Tu peux arriver quand ? Je veux dire, ton autre toi ?

– Il faut qu'il vienne à pieds, ça prend dix minutes.

– Alors on t'attend !

– J'ai une question d'abord...

– Oui ?

– Je...

– T'oses pas ? Tu veux savoir quoi ? Si je peux changer d'âge apparent, pour qu'on s'éclate ?

– Oui...



- Bien sûr ! Il faut en profiter !
- N'importe lequel ?
- Heh, je t'ai dit, notre situation nous apporte déjà bien des emmerdes, alors si on n'y trouve pas un peu notre compte... tu peux demander celui que tu veux, OK ?
- OK.

*Septembre 2019 – Un anniversaire au bord de l'eau*

---

## Pollens

- Qui est ce jeune homme ?
- C'est le jardinier.
- Et... que fait-il ?
- Il jardine.
- Penché ainsi au-dessus du bassin ?
- Oui.

La foule s'est amassée derrière les grilles. À la dizaine de personnes venues spécialement pour la date anniversaire se sont ajoutés des passants, des curieux qui, comme moi, ne comprennent pas ce qu'il y a de si extraordinaire à observer.

– Et tous ces gens, là, sont venus pour voir un jardinier nu se regarder dans l'eau ?

– Non, la plupart sont comme vous, d'indécrottables voyeurs qui ne savent même pas pourquoi ils se sont agglutinés comme des mouches sur un bout de viande.

Je regarde mon interlocuteur avec surprise, mais mon intérêt pour la scène est si fort que je décide de ne pas me formaliser.

– Vous qui avez l'air de connaître les raisons de votre présence ici, pouvez-vous m'éclairer ?

Il me toise, mais son regard est vide. Il a l'air visiblement surpris de ma question, hésite, puis se décide.

– C'est un jardinier exceptionnel, mais qui prend son temps. Ça fait très exactement deux ans qu'il vient inlassablement, chaque jour, scruter la surface de l'eau. Et aujourd'hui le merveilleux doit faire œuvre, c'est ce qu'il a annoncé avant de se mettre au travail.

– Décidément, je ne comprends rien.

– Ne vous inquiétez pas, vous n’êtes pas le seul, et c’est bien pour cette raison que tous sont venus l’observer aujourd’hui. Comment vous appelez-vous ? Moi c’est Jean-Jacques. Jean-Jacques Tirésias.

Je réponds en me présentant à mon tour, décontenancé. À nouveau, il paraît me détailler mais je réalise sa cécité. Ne sachant que dire, je lance la première platitude qui me traverse l’esprit.

– Ma foi, voilà une histoire bien surprenante, monsieur Tirésias.

– Pour moi, ce n’est qu’un rêve. Maintenant, si vous voulez bien garder le silence, ce serait reposant. Merci.

Je garde donc pour moi mon trouble, mes questions et mes remerciements, puis pose les yeux vers le bassin.

Le temps s’écoule avec une extrême lenteur. La plupart des flâneurs qui sont arrivés en même temps que moi ont fini par passer leur chemin, remplacés par d’autres plus nombreux encore.

Enfin, une légère brise fait onduler l’herbe et ondoyer les eaux calmes du bassin. Puis la confusion s’accroît, et le mouvement devient vagues.

Soudain, un jet se soulève. La merveille a finalement lieu : l’eau prend forme humaine et, si translucide qu’elle puisse paraître, il est indéniable qu’elle adopte un visage aux traits du jardinier et un corps aux formes féminines.

La créature aquatique enlace l’homme, paraît l’embrasser, épouse ses contours. De solide, elle devient liquide, comme une seconde peau, pénètre ses orifices. Si le jardinier étouffe, c’est un visage extatique qu’il offre aux passants.

Puis l’être reflue, reprend sa forme humaine et se laisse, à son tour, pénétrer.

Les mouvements du sexe du jardinier sont visibles au travers du corps opalescent de sa partenaire ; la danse d’amour se mue en recherche de possession de l’autre. La vague s’élève, le corps féminin absorbe à nouveau celui du jardinier qui cherche à s’en extraire, parvient à libérer la bouche, à remplir d’air ses poumons, puis repart en apnée.

Enfin, il jouit. La créature l’embrasse une dernière fois. Le sperme, en suspension, semble scintiller dans la masse liquide.

On crie :

– Ouvrez les grilles !

Le jardinier s’effondre sur le sol, ses yeux mi-clos toujours dirigés vers les eaux à présent calmes du bassin, un sourire aux lèvres.

Un servent le couvre d’un vêtement. Je fais partie des chanceux à parvenir en premier autour du plan d’eau. La semence paraît iridescente dans un liquide turquoise.

Lentement, elle s’étiole, paraît s’assombrir, se mue en filaments bruns.

– Reculez !

Le jardinier s'est redressé. Le vêtement est resté au sol. Son corps nu, décharné par deux ans d'ascèse, ne trompe pourtant pas quant à l'immense beauté du jeune homme.

Il se penche vers l'eau, et recueille les fibres nées de sa semence. Avec cérémonie, il les plante dans le sol et s'incline devant elles.

Elles s'épanouissent alors en de longues tiges vertes. Un bouton blanc se forme à l'extrémité, qui éclot en une fleur blanche et jaune.

Un silence s'installe de longues minutes, avant d'être perturbé par la foule. Il y a les déçus, il y a les enthousiastes, il y a celles et ceux qui veulent voir, toucher, qui n'y croient pas, qui y croient trop.

Mon voisin me saisit le bras et me tire à l'écart.

– Partons. Personne ne peut comprendre de quoi c'était l'anniversaire, aujourd'hui. Ils finiront par faire de lui un monstre imbu de lui-même et ils le tueront. Je ne veux pas assister à ce mauvais songe.

– N'était-ce pas simplement une forme de jardinage merveilleux ? C'est ce que vous avez dit plus tôt, non ?

Il hâte le pas en silence, m'entraînant toujours à sa suite, comme si j'étais l'aveugle. Nous passons les grilles.

Je me retourne. Puis murmure :

– Je crois qu'ils l'ont tué.

Nous sommes à présent à l'écart. Il a toujours les doigts de sa main droite autour de mon bras.

– Dites-moi tout, s'il vous-plaît, je dois savoir.

– Savoir quoi ?

– Je veux comprendre ce que je viens de voir.

– Je ne peux rien vous dire de plus que ce que vous avez vu.

– Mais qu'ai-je vu ?

– Je ne le sais, je suis aveugle.

– Et qui était la créature qui a jailli de l'eau ?

– Cela je le sais, c'est sa jumelle, noyée ici-même il y a deux ans de ça.

Je me tourne à nouveau vers le parc. La foule s'est dispersée ; personne n'a tué le jardinier et, pourtant, tout le monde l'a fait.

Je demande alors à Jean-Jacques par quelles sources il a bien pu apprendre tout ce dont il m'informe, mais il a déjà disparu et seul l'écho de ma voix me revient.

*Octobre 2019 – Psychotrope*

---

## Fumées

– J'en peux plus. Je t'assure, vraiment j'en peux plus.

– De quoi ?

– De tout. Du boulot, de la famille, des « amis »...

D'un geste, il a simulé des guillemets, mais son ton appuyé ne laissait aucun doute quant à l'interprétation à avoir du mot.

– Prends des vacances !

– Ah non, pas de vacances ! J'ai tellement de trucs en retard que c'est un coup à me retrouver à bosser de la maison, entre du bricolage impératif et des urgences administratives. Non, je veux juste partir. Loin. Très loin.

– Ben... pars, alors ? Achète un billet pour l'autre bout du monde, non ?

– Et laisser Valérie-Anne seule avec les gamins ? Non, non, j'en peux plus mais j'ai au moins la décence de ne pas la laisser tomber.

– Bon. J'ai peut-être un truc pour toi.

– Si c'est encore un truc comme ton radiesthésiste lithothérapeute, tu peux te le mettre là où je pense. Avec toute l'amitié que je te porte.

– Non, non, je te propose quelque chose de beaucoup plus efficace. Attends, une seconde.

Il se saisit d'un escabeau qu'il installe contre sa bibliothèque, en monte les marches et se hisse sur la pointe des pieds. Du bout des doigts, il tâtonne au-dessus du meuble, puis redescend avec un long cylindre de terre cuite.

– C'est quoi, ce machin ?

– Ça ? C'est un chillum.

– Ah non mais tu ne me feras pas fumer quoi que ce soit. Ni légal, ni illégal. Hors de question !

– Pas besoin de fumer, tu vas voir.

Il ouvre en grand les portes vitrées de la bibliothèque et parcourt les rayonnages. Son index s'arrête sur un vieil ouvrage de poche, probablement tiré d'une collection pour enfants. D'une main, il écarte les deux pans de la couverture rigide liserée de vert et, de l'autre, se saisit d'un coupe-papier. Puis, avec délicatesse, l'applique entre la deuxième de couverture et la page de garde avant de faire de même à la fin du livre.

Les parties cartonnées ainsi séparées, il s'avance vers le bar de la cuisine à l'américaine.

– La couverture, c'est un peu comme la croûte du fromage. Certains aiment ça, mais moi je trouve que ça sature le goût. Du coup, il faut la retirer mais sans rien perdre du cœur.

Il plonge la liasse de papier dans le robot-mixeur, appuie sur l'interrupteur tandis que je regarde médusé le bouquin se transformer en charpie.

– Il ne faut pas que je le réduise en bouillie non plus, sinon ça devient inutilisable. Il faut que ça ait une consistance fibreuse.

– Tu es fou. C'est moi qui n'en peux plus, et c'est toi qui as fondu un plomb...

– Tout de suite les grands mots. Mon radiesthémachin, je t'accorde que c'était de la connerie. À vrai dire, je t'ai proposé ça pour que t'arrêtes de me faire chier avec tes merdes. Mais je vois bien que t'as besoin d'autre chose.

Il verse le contenu du mixeur dans le chillum, se saisit d'une longue allumette qu'il frotte sur le grattoir. Une pluie d'étincelles jaillit. Le papier s'enflamme.

Il pose l'objet de terre cuite sur la table basse et ferme les yeux en basculant la tête en arrière.

– Qu'est-ce...

– Chut. Fais comme moi.

Une odeur de vieux papier brûlé s'installe progressivement. Petit à petit la pièce s'emplit d'une fumée légère. Je ferme les yeux, doucement.

Un chien aboie près de moi. J'ouvre les yeux. L'air de l'appartement est devenu irrespirable et une épaisse brume m'entoure. Des cris d'enfants m'interpellent. J'essaye de leur répondre mais la voix qui s'échappe de ma bouche n'est pas la mienne. Elle est juvénile, joyeuse, enjouée. Une main m'agrippe, et je file à la suite d'une bande qui part à l'aventure de je ne sais quel trésor caché dans une grotte, une crique, un souterrain. Je revis.

Puis, alors que nous venons de résoudre l'énigme, je sens mes jambes défaillir, et choisis dans un canapé moelleux.

– Alors ?

– Que... Quoi ?

– Alors ça vaut toutes les drogues du monde, non ?

– C'est quoi ce délire ?

– Un petit aperçu. Et encore, c'était de la littérature enfantine anglaise. Attends un peu

pour voir...

Il est déjà dans la bibliothèque, à son bar, au mixeur, au chillum. Je n'ai pas vu ce qu'il avait réduit en filaments. Ça se consume déjà.

Je suis mousquetaire du roi. Il y a des bijoux à retrouver, une femme à aimer. Tiens, un chien et un enfant ? Un cardinal malfaisant, des trahisures, des duels, des blessures.

Le retour à l'appartement.

– C'est dingue, ton truc. Ça marche comment ?

– C'est le chillum. Il est magique.

– Et... c'est normal, le gamin habillé à la mode des années 1950 qui courait avec son chien ?

– Ça arrive quand on nettoie mal la pipe avant de la réutiliser.

– Je... Tu...

– Oui ?

– Je peux te l'emprunter ?

– Oulah, je te la donne, même ! J'en veux plus, de ça.

– Pourquoi ?

– Pourquoi ? Mais parce que t'as aucune idée du fric que ça pompe, comme dépendance. J'en avais rapidement pour 200, 300, parfois 500€ par semaine. J'ai réussi à décrocher. Alors fais-toi plaisir.

J'hésite. Quelque chose me retient.

– Attends, tu l'as trouvé où, ta pipe magique ?

– Il y a quelques années, j'ai traversé une sale période, un peu comme toi. Un gars un peu bizarre, avec une barbiche qui ne ressemblait à rien, m'a dit que ça m'aiderait. Il n'a rien demandé en retour. Il n'a même pas expliqué en détail comment ça fonctionnait, s'exprimant par énigmes.

– Et lui, il la tenait d'où ? Tu sais ?

– Non. Je crois qu'il a parlé d'une bibliothèque qui n'aimait pas qu'on brûle ses livres et qui se serait fâchée. Mais ça n'avait aucun sens, je n'ai pas cherché à en savoir plus. Tu la prends ?

– Ben... oui... merci, alors...

Je me retrouve dans la rue, l'esprit encore troublé par cette expérience. Je manque de me faire renverser par une voiture qui n'a pas ralenti à l'approche du passage piéton.

Je réfléchis.

Je file à la librairie la plus proche.

Fais le tour des rayons.

Additionne deux et deux.

Achète Ulysse, de Joyce.

Madame Bovary, de Flaubert.

L'École du libertinage, du Marquis de Sade.

Rentre à la maison, glisse le tout dans le mixeur, couvertures comprises.

Me glisse dans mon bureau, ferme la porte à clé.

Me cale dans mon fauteuil.

Garnis puis allume le chillum.

Belfast, le 16 juin 1904. Charles Bovary quitte sa femme pour se marier à sa nièce. Emma, esseulée, traverse la ville pour retrouver Stephen Dedalus. Dans un long monologue haletant, elle décrit les sévices qu'elle souhaite subir. Molly et Léopold Bloom les rejoignent. Je suis Léopold. Nous torturons joyeusement Emma, qui se réfugie dans le plaisir coupable des tourments physiques et psychiques pour oublier son quotidien.

Je me réveille en nage. On tambourine à la porte. Je gémis que tout va bien, sors la chemise de mon pantalon pour masquer la tâche que mon délire a su provoquer au niveau de mon entrejambe. Cache le chillum dans un coin, et ouvre la fenêtre pour aérer quelques minutes.

Mes yeux se posent sur l'immense bibliothèque qui me fait face et je souris malicieusement avant de retourner au monde réel.



*Novembre 2019 – Comme les doigts de la main*

---

## Invisible

On nous appelait les trois mousquetaires. Parce qu'on était quatre, et qu'on venait tous de la tour Ferry, sauf Antoine – Tonio – qui venait de la tour Gascogne. C'était notre d'Artagnan à nous, qui avait devant traverser la bretelle d'autoroute pour nous retrouver. Un étranger qui n'y connaissait rien.

On n'avait pas de collier à sauver, d'aventures ni rien, par contre. On zonait sur le terrain du jeu de boules, parfois on tapait dans un ballon. On regardait de loin les querelles de territoires, avec nos rêves de grand air.

Et puis Jérémie a eu le permis. Il avait un an de plus que nous, et il nous a offert comme ça nos premiers sentiments de liberté. On pouvait partir où on voulait, ailleurs que sur la ligne du RER. On taxait quelques billets à nos darons pour payer l'essence, et on filait un jour, deux. On a même vu la mer. **Enfin, c'était la Manche, mais on a fait comme si c'était la mer.**

Un vendredi, il nous a cueillis sur le bord de la route. Il s'était fritté avec son frère, il avait besoin de prendre le large. Une fois de plus, on a quitté le gris des tours.

Il a roulé sans s'arrêter pendant trois heures. Quatre. Cinq.

Je crois qu'il a loupé un virage. Je sais pas trop. J'étais à l'arrière, je riais, j'ai rien vu. J'ai émergé trois jours après, à l'hosto. J'étais dans le gaz, à moitié inconscient, dans le cirage, mais j'ai compris qu'on n'était plus que deux mousquetaires. Qu'il n'y avait plus que Tonio et Shadi.

Plus qu'un. Shadi. Moi.

Un mousquetaire.

Aveugle.

Tout était noir.

Au début, ça devait pas durer. Puis j'ai appris comment on accepte le pire, pas après pas. J'ai intégré l'absence des autres, j'ai compris que je devais m'habituer à ne plus rien voir avec les yeux.

Je suis parti dans un centre d'apprentissage pour malvoyants et aveugles. J'ai tout réappris de zéro.

Là bas, on était séparé en trois, parce qu'on n'apprenait pas de la même façon. Il y avait ceux qui étaient nés aveugles ; ils étaient plus jeunes, et eux ne sauraient jamais ce qu'est du rouge ou du vert. Il y avait ceux qui avaient perdu la vue comme moi, par accident ou maladie. Et il y avait ceux qui voyaient un peu, mais trop mal pour vraiment voir.

La première chose que j'ai apprise, c'est qu'on est tous inégaux même dans le handicap. La seconde, c'est qu'on s'en fout, en fait. Parce qu'on doit d'abord gérer sa propre merde dans un monde qui n'est pas fait pour nous.

J'ai galéré, comme un fou, pour tout. Pour apprendre un nouvel alphabet, pour lire en relief, pour ranger mes vêtements, pour me faire à manger sans me brûler, pour marcher sans me cogner, pour faire mon lit, pour reconnaître des situations connues à l'aide de nouveaux paramètres, pour utiliser un ordinateur.

L'ordinateur, ce nouvel inconnu. Moi qui étais habitué à embrasser du regard un grand écran, je devais à présent me satisfaire d'un « afficheur braille », ligne à ligne, et d'une assistance vocale. Je cherchais des solutions, je voulais même en inventer, pour me faciliter la tâche au quotidien, pour lire l'écran du bout de mes doigts. J'étais même persuadé d'avoir imaginé un appareil révolutionnaire. Puis j'ai laissé tomber.

Je suis entré dans la vie active comme j'ai pu. J'ai réussi à être embauché pour faire du service d'accueil de nuit dans un hôtel. Ça m'a permis d'être autonome, mais surtout de ne pas avoir peur du soir, de ce sale moment où t'essayes de trouver le sommeil, et où tu réalises que t'as perdu ta vie et tes meilleurs potes.

Et puis j'ai du temps de libre. Beaucoup. Que j'occupe en m'inventant des identités sur Internet.

Parce qu'il faut bien comprendre qu'en perdant la vue, on perd les couleurs, on perd les détails des petits plaisirs qui font frémir l'œil, on perd le balancement d'une hanche au loin, la nuque dégagée d'une jolie rousse dans la file d'attente, la chemise cintrée d'une grande brune dans le métro, le pendentif en nacre de telle autre, ou même le petit cul de ce mec

qu'on a d'abord pris pour une fille de loin. On perd aussi les sourires des gens, les moments de séduction silencieuse en boîte, les regards complices. On perd aussi le porno jusqu'à pas d'heures la nuit. On finit par perdre juste la sexualité.

J'avais jamais vraiment eu de copine. Pas que ça me déplaisait, mais j'avais jamais su comment tomber amoureux. Du coup, je laissais mes relations se déliter. Enfin, si j'étais sincère, je devrais dire que je les laissais crever en quelques heures, mais ça m'allait bien comme ça, parce que ça viendrait bien, un jour.

Et plus le temps passe, moins je pense que ça viendra.

Et plus le temps passe, moins je supporte le discours de mes proches sur le sujet.

Alors je m'isole. Et je m'invente des identités, qui font vivre des souvenirs lointains.

Au début, j'écumais les sites de rencontres, sans pour autant la chercher, la rencontre. Je me nourrissais de ce que je lisais du bout des doigts.

Rapidement, ça a montré ses limites. Je demandais toujours plus de détails dans les descriptions que j'attendais, ça faisait flipper.

Alors j'ai changé de stratégie. Je suis une, dix, cent, mille personnes, et c'est moi qui décrois. Mes cheveux sont raides, bouclés, fins, épais, longs, doux, en bataille, rebelles, avec une frange nette. Mon nez est froncé, aquilin, en trompette, retroussé, cassé, plat. Je suis noire, blanche, métisse, rousse, auburn, décolorée, teinte. Je suis les visages que je veux voir. Je suis celles que je ne peux qu'imaginer.

Alors j'imagine. Sans fin. Dans des salons de discussions multiples et variés.

Puis, derrière ces profils, il me faut imaginer des vies. On attend ça des gens, n'est-ce pas ? Ils ne peuvent pas être juste un physique. Ou, plutôt, le physique et le prolongement de la vie et vice-versa.

Ça fait trois heures que je discute avec une personne. Une femme. Je vais arriver au bout de ce que je sais faire. Il faudra que ma créature factice disparaisse, ou que je m'auto-dénonce. Je vais tourner en rond, devoir inventer des détails que je ne serais pas en mesure de retenir, je risque de me trahir. Je déteste ce moment de bascule, alors je préfère interrompre quand il est encore temps.

J'attends encore quelques secondes. Et je balance le tout. « Je n'existe pas ».

J'attends la réponse.

Mon afficheur reste plat quelques secondes. Puis il s'anime. « Pourquoi ? ».

En général, j'évite de répondre. Je déteste m'épancher, ça génère une pitié que je ne sais pas gérer.

J'ai ce « Pourquoi ? » sous les doigts. Je glisse sur le clavier et je commence à écrire. D'une traite. J'écris tout, sans m'arrêter. L'accident, la cécité, le besoin d'imaginer.

Il n'y a plus de réponse. Je me demande si mon interlocutrice est partie. Je scanne mon écran à l'aide de l'assistant vocal. Elle est encore connectée. Alors j'attends.

Elle me demande si on peut se rencontrer. Je dis que non. Elle insiste. À mon tour de demander « Pourquoi ? ».

J'ai les doigts collés sur l'afficheur.

« Parce que j'aimerais que vous puissiez me voir. ».

J'hésite. A-t-elle seulement bien compris ce que le mot « cécité » veut dire ? Je précise : « Je suis aveugle ».

« J'ai bien compris. »

Je réfléchis. J'ai peu à perdre. J'accepte. En pointant le fait que je ne m'aventure pas hors de mon cadre quotidien.

Elle s'en accommodera. Me donne rendez-vous au lieu de mon choix, le week-end suivant si je suis disponible.

Je propose chez moi. Je donne l'adresse. Elle vérifie les horaires des transports. Accepte. Me souhaite bonne nuit.

Se déconnecte.

J'ai mon premier rencart depuis le début de ma vie d'aveugle et, trop affairé à parler d'une personne qui n'existe même pas, je ne sais ni son prénom, ni son âge, ni à quoi elle ressemble.

Jour J.

Fucking Jour J.

Mon aide de vie à domicile a compris que quelque chose d'inhabituel allait se passer lorsque je lui ai demandé conseil pour mon apparence : je ne le fais jamais.

Avec la discrétion qui la caractérise, elle s'est éclipisée il y a quelques minutes, et j'attends. Je suis nerveux, je n'ai même plus d'afficheur braille auquel me raccrocher.

On frappe. Je crie d'entrer. Elle entre. Je me concentre sur chaque détail possible. La façon dont ses chaussures frappent le sol, le timbre et le ton de sa voix qui me salue dans un souffle, le parfum qu'elle porte, le frôlement de ce que j' imagine être le tissu de son vêtement.

Je me lève. Je tends la main. Elle la saisit avec une délicatesse qui me surprend.

Mes doigts restent à regarder les siens. Elle a l'os du poignet saillant. Les ongles courts mais bien coupés. La peau douce mais légèrement moite.

Et puis sa voix, dans un timide chuchotement.

« Je mesure un mètre soixante-quinze. Je suis brune, avec deux mèches châtain très foncé qui partent du milieu de mon crâne. Mes cheveux sont longs, coiffés simplement, en arrière, retenus par une barrette. Ils sont raides. Mes oreilles sont dégagées. Vous voulez voir ? »

Je fais un geste du visage. Un reste de réflexe d'ancien voyant. Elle reprend ma main et l'approche de son visage. Je sens sa respiration. Du bout des doigts, j'effleure son cheveu. Il est épais.

« J'ai les yeux en amande, l'iris vert. J'ai eu un nez long et fin jusqu'à une bagarre à laquelle j'ai participé au lycée ; depuis il y a un renflement au centre. »

Je longe l'arrête nasale.

Elle poursuit ainsi sa description. Lèvres, mâchoire, cou, épaules, bras.

Puis il y a un nouveau silence, gêné.

- Si vous voulez tout savoir, je suis en train de sourire, et mes yeux brillent. Les vôtres aussi, à leur façon.

Je crois que je me mets à pleurer à ce moment-là. Elle pose sa main sur ma joue.

« Vous avez une jolie peau légèrement brune, une longue cicatrice à peine visible qui remonte le long de la joue, des cheveux bouclés très noirs et très drus presque sauvages, deux grands yeux rehaussés d'épais sourcils bruns. Vous avez un nez abrupt qui vous donne un air sérieux, presque sévère, mais des lèvres fines et délicates qui adoucissent cette impression. »

Elle finit sa description au bout de quelques minutes. Dans mon esprit, je n'ai qu'un mot, qui sort à moitié étranglé :

« Pourquoi ? »

« Je ne sais pas. »

Elle pose ses doigts sur mes lèvres et je fais de même. Nous nous embrassons ainsi du regard. Du bout des doigts.

L'un et l'autre, nous hésitons, baissions nos mains, frôlons les mentons, nous arrêtons aux cols.

Puis nos voix se mêlent, à mesure que nos doigts s'en mêlent :

- Je défais un premier bouton, tissé. Dessous, vous avez la peau merveilleusement douce.

- C'est une chemise brune, repassée soigneusement. Le premier bouton est en plastique transparent et est peu enclin à quitter sa boutonnière, je vais avoir besoin de mes deux mains.

Nous rions. Au travers de ses vêtements, pars à la découverte des premiers détails de son corps alors que s'emmêlent nos visions. Je construis d'elle une image mentale avec ses mots, avec mes doigts. Nous défaisons au même moment le dernier bouton de nos chemises multiples.

Je la sens se raidir, s'interrompre. Faire un pas en arrière. Instinctivement, je fais de même et m'excuse. À son tour, elle murmure des de doute et d'hésitation.

– Je ne peux pas.

J'entends ses doigts refermer son chemisier en hâte. Le bruit du tissu froissé est couleur tristesse à mes oreilles.

– C'est à cause de moi ? De... ça ?

– Non, c'est à cause de moi.

Il y a un silence, et elle ajoute :

– ... de ça.

Je ne vois pas. Je ne devine pas. Je n'entends pas. Je ne sens pas.

– Je ne vois rien.

– Et c'est tant mieux. Tu ne veux pas voir ce que je te cache.

Il y a, dans ce tutoiement subit, une forme de tendresse qui m'émeut. Je ne sais pas pourquoi, mais je repense d'un coup à la façon dont on se parlait, dans mon chez-moi d'enfance, dans ma cité. On tutoyait pour créer une fausse proximité, pour se revendiquer d'un clan. Il y avait « eux » et « nous ».

Là, c'est différent. J'entends qu'elle veut s'adresser à moi. Pour moi. Juste pour moi.

Je tends la main, doucement, comme une invitation. Je dois avoir l'air de quelqu'un qui cherche à apaiser un petit animal effrayé. On m'a souvent dit que quand on ne se voyait pas, on finissait par perdre une certaine conception de soi dans l'espace. Je dois paraître pathétique, le bras tordu, tendu, bien loin des canons esthétiques visuels.

Elle glisse ses doigts près des miens.

– Je... ne peux pas... te montrer.

Je ne comprends rien. J'insiste, en silence. L'aveugle est devenu muet.

– Tu es sûr ?

Je suis sûr.

Elle prends ma main. Je perçois qu'elle veut me permettre de retirer mon bras à chaque instant. Elle hésite encore.

Elle mène mes doigts à son entrejambe et les y pose. Je ne comprends d'abord pas ce qu'il y a à voir. Puis la surprise s'installe, j'ai un mouvement de recul lorsque je devine les contours d'un sexe d'homme derrière une jupe épaisse.

– Voilà.

Je n'arrive pas à savoir ce que je ressens. Ce dont j'ai envie. J'essaie d'ajouter cette information à l'imaginaire construite quelques minutes plus tôt, sans y arriver.

– Je vais y aller, je vais vous laisser, j'ai été folle de me risquer à ça. C'était pas raisonnable, c'était pas respectueux.

– Comment ça ?

– J’avais envie d’être vue comme une femme, pour une fois. J’ai cru que... je ne sais pas.

Moi je sais. Je cherche une façon de de formuler la chose.

– Racontez-moi comment vous voudriez que je vous voie.

– Comment ?

– Dites-moi ce que vous voudriez me décrire. Comment vous auriez aimé être.

Elle rit.

– C’est peut-être le problème. Je n’ai pas envie d’être autrement. Mais je veux être vue autrement. Je ne sais pas si je suis claire.

– Pas vraiment. Mais moi je suis bien un aveugle qui veut voir, alors...

– Je vais vous laisser, je ne veux pas vous embêter plus que ça, j’ai déjà abusé plus qu’il n’en faut.

– Non, attendez... Je pense que j’ai envie de vous voir comme vous êtes. Avec tout ce que ça implique.

– Pourquoi ?

– La curiosité, la solitude... le besoin de voir.

Elle se rapproche, en silence.

Mes doigts, à nouveau, s’approchent d’elle. Je défais son chemisier. Caresse sa peau délicatement. M’arrête à la lisière de son soutien-gorge, que je frôle avant de poursuivre vers son ventre. Je la sens troublée au moins autant que je le suis.

Nous sommes nus avant d’avoir réalisé la chose. Elle se blottit contre moi.

– Dois-je te laisser ?

– Non, reste. Et viens.

Nous quittons mon petit séjour pour ma chambre. Je réalise que je ne me suis jamais préparé à accueillir quelqu’un ainsi chez moi. Rien n’est rangé et, surtout, je n’ai pas de cahots. Et je ne sais pas comment aborder la chose.

Elle s’assied sur mon lit, à côté de moi. Je n’arrive pas à savoir si j’ai envie ou non de l’embrasser. Elle doit ressentir ma retenue et pose juste sa tête sur mon épaule. Nous bandons tous les deux, c’est une certitude que nos deux regards, si différents soient-ils, nous permettent d’avoir.

Les choses se passent simplement. Doucement. Je n’ai plus besoin de sa voix pour savoir comment elle est, j’apprends à la connaître de la pulpe de mes doigts.

Nous jouissons pour la seconde fois lorsque mon aide de vie entre dans la maison. Les vêtements, amoncelés dans la pièce principale, doivent être suffisamment explicites car, après un petit rire amusé, nous entendons la porte se refermer.

Il ne me reste plus qu’à, une nouvelle fois, regarder du bout des doigts le corps de cette heureuse surprise.

*Décembre 2019 – Barbouillé de cendre ou de caramel*

---

## Il se fouettard

*Conte de Noël pour ~~enfants sages~~ adultes décadents*

Noël approche et c'est déjà l'effervescence au pays des jouets. Et ce d'autant plus que, pour une fois, le Père-Noël a décidé de passer la main à son fils, Jean-Eustache Noël de la Tourpillère (Madame Noël étant d'ascendance noble, comme peu s'en douteraient). Autant dire que les échanges en famille sont particulièrement tendus. Voici d'ailleurs le père et le fils en grande discussion sur le sujet.

– Je te l'ai déjà dit tout net, Jean-Eus, c'est à toi de mettre la main à la pâte. J'avais prévenu, et même si ce projet de réforme a accéléré ma décision, je prends ma retraite. Il est hors de question que je me fasse avoir. **Regarde Nico, on lui a proposé une cessation progressive d'activité il y a des décennies, mais ça n'en finit pas de cesser progressivement.** Il perd la boule la moitié du temps. Je veux profiter de la vie !

– Oui eh bien moi aussi. Depuis que je suis petit je dis que ce qui me plaît, c'est de travailler en cave d'affinage fromagère. En fruitière. Mais avec mère, vous avez toujours voulu que je reprenne l'affaire familiale. Sauf que je suis nul dans le métier, que je déteste les rennes, et plus encore les enfants. Alors ce sera non. Sans moi. Tiens, Rudolf peut bien faire la tournée tout seul, je suis sûr qu'il en est capable.

– Rudolf s'arrête avec moi. Si tu m'écoutais, tu le saurais. Tu as dix jours pour préparer ton équipe, fils, pas un de plus. Nous avons une réputation à tenir : le 25 au matin, tout doit être livré. Enfin, tu as une réputation.

Le Père-Noël se lève et, de sa démarche chaloupée s'éloigne en sifflant.



Sur Terre, les fêtes approchent, également avec leurs espoirs et leurs drames ; leurs surprises aussi. Dans un petit immeuble de la Place des Vosges, à Paris, deux voisins ont décidé d'enterrer la hache de guerre pour se venger d'un ennemi commun : le Père-Noël.

C'est que ces deux-là ont, au fil des années, établi que leur tristesse persistante n'avait qu'un seul et unique responsable, en la personne joufflue et barbue qui a décidé – mais les voisins en question ne le savent pas – de prendre sa retraite.

Perrette déteste Venancio et Venancio déteste Perrette. Perrette déteste la grisaille, Venancio les nuages. Venancio ne supporte pas la lumière, Perrette le soleil. Perrette déteste les humains, Venancio les gens.

Mais, plus que tout, ils abhorrent le Père-Noël, parce qu'il ne leur a jamais offert un seul cadeau. Il ne se sont même jamais posé la question de savoir si le Père-Noël existait ou non ; depuis bientôt 30 ans pour l'un et à peine plus pour l'autre, ils attendent un paquet qui n'est jamais venu. Et, après de longues soirées à ruminer une haine sourde, ils ont réussi à s'accorder sur un point : s'ils sont devenus misanthropes, c'est parce qu'ils sont des oubliés de la magie de Noël.

\*

\*\*

Jean-Eustache a bien essayé de faire changer d'avis son père ou, à tout le moins, Rudolf, mais rien n'y fait, il se résigne progressivement à l'idée de faire une tournée. Heureusement pour lui, les lutins ont quasi terminé les paquets divers et variés. Mais il n'a jamais réussi son permis traîneau, et s'inquiète de ne pas être en mesure de réaliser toutes les livraisons à temps dans la nuit du 24 au 25. Deux jeunes rennes totalement inexpérimentés le seconderont, ce qui n'est pas pour le rassurer. Du tout.

\*

\*\*

– J'ai une idée.

– Hein ?

– Pour le Père-Noël.

– De quoi ?

– Pour nous venger.

– Ah.

– Ouais.

– Et c'est quoi, ton idée ?

– On va le piéger. Et on va le faire payer.

– Ok. Mais encore, t'as vraiment un plan, ou tu te fous de moi ?

– J'ai un plan.

– Alors accouche !

– J'ai relu des histoires de mon enfance. Et il paraît qu'il y a des enfants qui laissent un fruit ou une sucrerie avec un verre de lait pour le Père-Noël. Pour le remercier.

– D'accord. Donc pour te venger, tu vas le remercier.

– Non, j'ai écrit une lettre avec une liste de cadeaux, comme si j'étais une petite fille. Et j'ai fait rouvrir la cheminée de mon appartement. On va placer des trucs qui demandent du temps pour être mangés, comme des caramels, comme ça même s'il est très rapide on aura le temps de l'arrêter.

– Et on lui fait sa fête !

– Et on lui fait sa fête.

\*

\*\*

Au pays des jouets, c'est l'effervescence. Les derniers courriers d'enfants arrivent alors que le traîneau est déjà chargé et déborde. Une hotte supplémentaire est fixée tant bien que mal pour permettre une distribution en une seule tournée.

– Tu as bien compris ? Le traîneau peut aller très vite. Toi aussi. Pour que tout le monde ait ses cadeaux au petit matin, il faut que tu te cales sur les fuseaux horaires. Si tu te débrouilles bien, en vingt-cinq heures, tu peux tout faire, et il sera à peine une heure du matin sur le dernier fuseau. Compris ?

– Oui, oui, père. Tu sais, si tu veux, tu peux la faire, la tournée.

Monsieur Noël hésite, puis lance :

– Non, c'est toi à présent, le Père-Noël ! Allez, file !

Jean-Eustache s'assied sur le siège de son traîneau, fait claquer son fouet, puis décolle dans un souffle.

– Et voilà, il est parti.

Madame Noël, née de la Tourpillère, écrase une larme et rentre au chaud bras-dessus, bras-dessous, avec son mari.

\*

\*\*

Le début de la distribution, malgré des conditions météorologiques hasardeuses, se fait plutôt sans encombre. Jean-Eustache Noël de la Tourpillère arrive presque à être fier de son efficacité. Il est à peine plus lent que son père, même s'il arrive que l'un ou l'autre des cadeaux arrive dans un état très moyen à son destinataire.

La catastrophe se produit au-dessus de Paris, lors de la manœuvre destinée à contourner la Tour Eiffel. L'antenne accroche la hotte supplémentaire puis racle profondément le fond du traîneau qui fait une embardée.

– Par tous les fromages suisses, je crois qu'on a un souci.

Le véhicule ralentit brutalement. Aucun cadeau ne semble, fort heureusement, avoir disparu. Les rennes se retournent vers leur conducteur :

– Un souci ?

– On n'a plus de propulsion. On ne peut plus voler en vitesse accélérée. On n'arrivera jamais à boucler la tournée à temps !

– Tant pis, ça prendra le temps que ça prendra, mais on la terminera !

– On peut aussi rentrer au pays des jouets et réparer, non ?

– Sans propulsion, impossible, patron.

– C'est bien ma veine. Bon, alors direction Place des Vosges, et adienne que pourra.

\*

\*\*

Dans l'appartement de Perrette, un sapin a été dressé. Au côté de celui-ci trône une petite table circulaire sur laquelle a été placé un ballotin de caramels. Derrière le canapé, les deux voisins attendent en rongant leur frein.

– Il ne devrait pas être déjà passé ? Il est deux heures du matin...

– Chut, j'entends un bruit.

En effet, le traîneau vient de se poser sur la toiture en pente de leur immeuble. Un bruit sourd se propage dans la cheminée, puis un nuage de poussière sort de l'âtre.

Un petit bonhomme maigrichon, imberbe et à peine trentenaire tousse au milieu du séjour maculé de cendre. Son costume rouge est couvert d'une cendre poisseuse.

– Alors... Perrette Viguier. Une poupée. Paquet numéro 294790173. Voilà. Et... oh ! Des caramels.

Jean-Eustache s'avance vers le guéridon, et plonge la main dans le paquet. Afin de rester dans les temps, il n'a pour l'instant jamais pris le temps de ses sustenter sur son trajet. Mais perdu pour perdu, il décide de se poser un peu.

Le caramel est sucré. Un peu trop. Ça colle aux dents. Ça n'en finit pas de coller aux dents.

Perrette et Venancio se jettent sur l'infortuné. La jeune femme l'attache tel un saucisson d'Auvergne pendant que son voisin commence une danse de victoire.

Jean-Eustache panique et s'écrie :

– Que me voulez-vous ?

D'une même voix, ils répondent :

– Nous venger !

– Mais de quoi !

– C'est à cause de toi si nous sommes aigris.

– De moi ? Mais non, c'est la première fois que je fais ce travail ! Si c'est à cause de quelqu'un, c'est de mon père !

Perrette et Venancio se regardent, interloqués.

– On le détache, alors ?

– Non, ne me détachez pas !

L'intéressé est le premier surpris par sa réaction. Il rougit, puis se mure dans le silence.

– Ah, monsieur veut rester attaché ? Monsieur aime ça, peut-être ?

– Hem, je... oui, peut-être.

Perrette se redresse. La lumière qui vient de la cuisine allonge l'ombre qui s'étale sur le mur. Elle s'approche, fière et hautaine.

– Alors, comme ça, monsieur a des passions secrètes ? D'autres secrets à nous dévoiler ?

– J'adore le fromage !

Elle part dans un fou-rire aux sonorités diaboliques.

– Tu me plais, petit Noël. Finalement, on va peut-être bien s'entendre, toi et moi.

– Tout ce que vous voudrez, mais il faut absolument que je finisse ma tournée. Vraiment.

Il se fait tard !

– Désolé, mon mignon, mais la seule chose qui va tourner ici, c'est toi entre mes mains.

Tant pis pour les enfants sages.

– S'il vous plaît, madame.

Elle le gifle.

– « Maîtresse ».

– S'il vous plaît, Maîtresse.

– C'est mieux. Venancio ?

– Oui ?

– Passe par la cheminée. Et finis la tournée.

– Mais...

– Zou, file.

– Mais je n'ai pas le costume nécessaire !

– Ça, ça peut s'arranger. Donne-moi une minute et tu pourras enfile celui de mon invité.

C'est dans le plus simple appareil que Jean-Eustache voit Venancio grimper dans la cheminée, s'enduisant au passage de suie et de cendre.

– À nous deux à présent.

– Nous devrions suivre votre ami, madame, il va être perdu sans aide.

- Hm. Soit. Mais à une condition.
- Laquelle ?
- Si lui joue au Père-Noël, je serai la Mère-Fouettarde.
- Pourquoi pas, personne n'a voulu reprendre son travail. Mais les règles ont changé, on ne peut plus fouetter que les gens qui sont d'accord, vous savez... c'est pour ça qu'il a arrêté, il est parti en dépression.
- Je saurai m'en satisfaire. Allez, viens.
- Mais... je suis tout nu ?!
- Et ?
- Non, rien, Maîtresse.

\*

\*\*

Perrette et Jean-Eustache sortent du conduit de la cheminée au moment où Venancio s'extirpe de sous le traîneau.

– Ah, vous voilà ! Vous venez avec moi ? Je crois que j'ai réussi à refixer un truc qui s'était accroché dans les tuiles.

\*

\*\*

Cette nuit là, tous les enfants eurent un cadeau. Certains avec un peu de retard, d'autres avec quelques coins abîmés.

Quant à un certain nombre d'adultes... Et bien disons qu'ils eurent une surprise à la hauteur de leurs listes secrètes de Noël !

Quoi qu'il en soit, plus jamais Perrette et Venancio n'eurent à se plaindre du destin de leurs vies.

Et Jean-Eustache, me demanderez-vous ? Il affine du fromage dans une cave voûtée de Savoie dont un espace a été aménagé tout spécialement pour son autre plaisir.

*Janvier 2020 – Lumière*

---

## Double trouble

Cela faisait un peu plus d'une heure que le phaéton avait quitté Bourges quand une pluie drue imposa au cocher un arrêt pour rabattre la capote. Son passager, impassible, ne fit aucun mouvement, ni pour aider, ni pour manifester son mécontentement. Après de longues heures sous une pluie battante, le véhicule s'engagea sous l'arche de fer forgé du domaine des Jarrauds. Le barbotement des sabots dans la boue se mua en un crissement de graviers ; les chevaux ralentirent, le cocher manœuvra habilement le phaéton qui s'arrêta au bas des marches du perron, avant de repartir pour se garer entre une Peugeot Type 3 et une hippomobile probablement destinée au transport de passagers plus nombreux.

– Monsieur Roudot ?

– Officier de paix Eugène Roudot. Vous êtes Monsieur Duminy, je présume ?

– Je suis son gendre. Mon beau-père vous attend à l'intérieur. Il est très secoué.

– Vous ne l'êtes pas ?

– Si, bien sûr, mais... Monsieur Duminy peut faire montre d'un tempérament... vous verrez. Suivez-moi, je vous prie, il y a un grand feu dans la cheminée. À moins que vous ne préféreriez vous changer avant de

– Oui, le plus rapidement possible, merci. Je suis parti de Paris hier matin, et rien ne me plairait plus que quitter ces vêtements gorgés d'eau.

La demeure était typique de celles des nouveaux riches provinciaux qui avaient fait fortune après la Révolution, avant de tout perdre dans les instabilités qu'avait connu le siècle, changeant de propriétaire au gré des fortunes faites ou défaites. On y trouvait un luxe et un confort qui tentait de se distinguer autant que possible de l'Ancien-Régime : il ne s'agissait ni d'un château ni d'un manoir, mais bien d'une maison bourgeoise typique : pierre grise et toit d'ardoise à l'extérieur, eau chaude, et même électricité dans les pièces principales.

Et, aujourd'hui, on y trouvait un hypothétique meurtre dont nul n'aurait vu le cadavre.

Eugène Roudot quitta, fraîchement vêtu, la chambre d'amis qui lui avait été affectée. Il avait demandé à ce que chacun reste, autant que possible, isolé des autres, mais ne se faisait aucune illusion quant à la situation actuelle : plus de trois jours s'étaient écoulés depuis que les faits s'étaient produits, et seuls les appuis de Monsieur Duminy auprès du Président avaient pu expliquer qu'un officier parisien fut envoyé sur place, pour une enquête aussi discrète que possible.

L'affaire, par ailleurs, paraissait diablement confuse. Quatre nuits auparavant, Monsieur Duminy s'était dit témoin d'une scène d'une rare violence à l'endroit de sa fille, Lucie Lemaître. Il y aurait vu la victime rouée de coups et, d'après le témoin, torturée sauvagement par une personne vêtue d'une tunique rouge. Paniqué, il se serait rué vers le couloir des chambres pour réveiller le plus de monde possible. Le majordome et Monsieur Lemaître péniblement tirés de leur sommeil se seraient rendus sur les lieux du drame pour constater que rien ne pouvait laisser penser qu'un malheur quelconque ait pu s'y produire. Seule, la disparition de Lucie Lemaître apportait un semblant de crédibilité à l'inintelligible discours du maître de maison.

Eugène Roudot, habillé de frais, fut reçu par Monsieur Duminy dans son bureau. Il paraissait, en effet, passablement nerveux, et une fièvre de panique habitait son regard. Malgré cette fébrilité, il ne faisait aucun doute qu'il estimait l'officier Roudot bien trop jeune à ses yeux pour s'occuper d'une affaire aussi importante.

– Monsieur Duminy, il n'a été porté à ma connaissance que très peu d'éléments concernant l'affaire. Pouvez-vous me relater à nouveau les événements ? Cela pourrait aussi être l'occasion pour moi de visiter les lieux et de rencontrer les personnes qui sont logées sous votre toit.

– Oui, oui, bien sûr. Un de vos supérieurs a prévu de venir vous appuyer ?

– Il est déjà exceptionnel que la police parisienne s'occupe d'une affaire si éloignée de la capitale, et ce d'autant plus qu'à ce jour que nous ne sommes certain de rien concernant la qualité des faits qui se sont produits, Monsieur. Vous aurez donc à vous satisfaire de la seule présence de ma personne. Et s'il vous tient à cœur que l'enquête avance, pouvons-nous commencer dès à présent ?

– Hum, oui, bien, bien, suivez-moi.

Octave Duminy précéda l'enquêteur. Ils longèrent une coursive pour arriver dans la pièce centrale.

– J'étais très exactement ici lorsque j'ai vu ma fille et cette ombre encapuchonnée. Le feu de la cheminée les éclairait étrangement, mais je l'ai bien reconnue. Elle était – j'en frissonne

encore – dans le plus simple appareil, mains liées dans le dos. Et cette ombre la flagellait.

– Criait-elle ?

– Oui, bien que sa voix fût étouffée, elle était assurément en proie à une grande souffrance.

– Étouffée ? De quelle façon ?

– Je ne saurais dire. Mais sa voix paraissait lointaine. Sinon, elle aurait réveillé toute la maisonnée, c'est certain.

– Vous dites qu'elle avait les mains liées dans les dos. Avez-vous vu les liens ? Était-elle bâillonnée ?

– Je n'ai pas vu si elle était effectivement attachée, mais ses mains étaient bien à l'arrière.

Quant au bâillon, je suis navré, mais j'étais tellement choqué que je ne saurais m'en souvenir.

– Qu'avez-vous fait en la voyant ainsi ?

– J'ai dû pousser un cri. Il y a eu un grand bruit, la lumière a subitement diminué, ma vue s'est troublée. Elle a disparu et je suis allé chercher de l'aide.

– Quel bruit ? Un craquement sec ? Un bruit de métal ?

– Non, plutôt comme un claquement de porte.

– Et vous aviez dit que seul le feu éclairait la pièce. Comment la lumière a-t-elle pu diminuer ?

– Je... je ne sais pas. Je ne suis même plus certain des détails de dont j'ai été témoin. Mais je vous assure qu'elle était bien là.

– D'accord, Monsieur, prenons le temps tranquillement. Je vois que vous avez l'électricité. Est-ce que certaines lampes ont pu être allumées puis éteintes brutalement, ce qui expliquerait votre impression ?

– Sans doute, sans doute.

– Vous partez donc chercher de l'aide. Poursuivez, je vous prie.

Ils prirent le grand escalier, aboutissant au couloir des chambres.

– J'ai d'abord croisé mon majordome, Henri. Il a tenté de me calmer, puis a dit que nous ferions bien d'aller voir mon gendre, qui est dans la force de l'âge et serait plus à même d'engager un rapport physique s'il le fallait. La porte de sa chambre était fermée et il écoutait un rouleau de cire, il n'a réalisé que nous cherchions à le voir qu'après de trop longues minutes. Lorsque nous sommes revenus tous trois dans le salon, tout paraissait normal. Ils se sont moqués de moi, jusqu'à ce que nous réalisions que ma fille n'était plus dans la maison.

– Je vois. Qui vit chez vous ?

– Habituellement, je suis seul avec mon majordome et Hortense, la cuisinière. Depuis que mon gendre et ma fille sont venus passer quelques jours loin de Paris, nous avons embauché Farine, une jeune femme qui assiste Hortense.

– Farine ?



– Je ne connais pas son vrai prénom. Je ne me suis pas occupé de la recruter. Elle est discrète, je n'en demande pas plus.

– Merci beaucoup, Monsieur Duminy. Si j'ai besoin de renseignements supplémentaires, je me permettrai de venir vous trouver.

– Bien sûr, bien sûr.

– J'aimerais m'entretenir avec les autres personnes dont vous m'avez parlé. Pouvez-vous faire venir votre majordome ?

– Absolument, j'ai déjà demandé à ce que tout le monde vous réserve le meilleur accueil.

– Merci.

Eugène descendit les quelques marches qui le séparaient du salon. La pièce était vaste et chichement décorée. Une large porte, face à l'escalier qui montait aux chambres, donnait sur le hall d'entrée ; c'était par là qu'il était arrivé un peu plus tôt. Dans le prolongement de la porte se trouvait une bibliothèque telle qu'on aimait les exposer dans la bourgeoisie moderne : impeccablement rangée, garnie d'ouvrages soigneusement reliés. De l'autre côté, une cheminée faussement paysanne, gonflée de la vanité de ceux qui peuvent se permettre de brûler des bûches qui ne chaufferont pas. Les deux autres murs étaient couverts de panneaux de bois blanc encadrés de délicates moulures.

Le majordome arriva dans un souffle.

– Monsieur souhaite me voir.

– Oui. Je vous remercie d'avoir pu vous rendre disponible aussi rapidement. Monsieur Duminy m'a indiqué que vous aviez été parmi les premiers à avoir répondu à ses appels.

– En effet. Je vérifiais que les chambres étaient en ordre pour la nuit. Bien qu'elles soient faites le matin, il arrive que les lits soient utilisés dans le courant de la journée. Je tends un drap, vérifie les pots-de-chambre ; rien de particulièrement passionnant, mais c'est là que se fait toute la différence entre un service de qualité et un service irréprochable.

– Avez-vous croisé du monde ?

– J'ai quitté Hortense en cuisine après l'avoir aidée à la vaisselle, puis j'ai emprunté le couloir de service. Je savais Monsieur – Monsieur Duminy – dans le bureau attenant à sa chambre car il avait laissé la porte entr'ouverte. Quant à Monsieur Lemaître, il était enfermé dans sa chambre et écoutait un rouleau de musique. Je ne l'ai pas dérangé.

– Madame Lemaître pouvait se trouver avec son époux ?

– J'en doute, elle a la musique allemande en aversion. Elle ne se plaît qu'auprès de ses pinceaux.

– Vous n'avez donc croisé ni Madame Lemaître, ni... la dénommée Farine ?

– En effet, j'ai supposé que Madame lisait dans le salon. Quant à Mademoiselle Farine, elle ne travaille ici que les matins. Elle s'occupe, je crois, d'une parente souffrante. Elle arrive très tôt le matin, autour de quatre heures, et repart peu avant le repas, après avoir aidé en

cuisine.

– De sorte qu'elle n'était pas présente à l'heure du supposé crime.

– En effet, monsieur.

– Avez-vous noté quelque chose d'anormal ?

– Non, monsieur. Tout paraissait calme. S'il n'y avait eu la panique de Monsieur, la soirée aurait été aussi calme que d'ordinaire. À tout dire, la seule particularité à laquelle je puis penser est qu'il est extrêmement rare que Monsieur redescende au salon alors qu'il est déjà habillé pour la nuit.

– Et personne n'a entendu de cris autres que ceux de Monsieur Duminy ?

– La bâtisse a des murs épais. Je n'ai, moi-même, entendu Monsieur Duminy que lorsqu'il s'est trouvé dans le couloir des chambres.

– Combien de temps auparavant aviez-vous quitté la cuisinière ?

– Hortense ? Peut-être dix minutes ou quinze minutes plus tôt. Elle préparait la cuisine pour le lendemain. Mademoiselle Farine nous aide beaucoup, mais Hortense aime plus que tout avoir une longueur d'avance sur les tâches à abattre, et il n'en manque pas avec la présence de Monsieur et Madame Lemaître.

– Je comprends. Et où se trouvent les cuisines ?

– Dans une aile plus récente, il faut traverser l'entrée pour s'y rendre. Ma chambre ainsi que celle de Hortense s'en trouvent au-dessus, sous le toit.

– Le bâtiment dispose donc de trois corps ?

– En effet. Les chambres, où se trouvent aussi le bureau de Monsieur et l'atelier de Madame fille ; l'aile de la cuisine où se trouvent aussi les chambres et la réserve de charbon : et la présente pièce qui, comme vous pouvez le voir, a une hauteur sous plafond de deux étages. Monsieur Lemaître a, en outre, emménagé un atelier dans la plus proche grange.

– Un atelier ?

– Monsieur est fasciné par les automobiles. Il démonte et remonte régulièrement la sienne.

– Un petit détail pratique, je vous prie : où se déroulent les repas ?

– Dans la salle à manger, mais vous ne l'avez pas vue. Elle est attenante aux cuisines, il faut donc repasser dans l'entrée. Mais vous n'aurez pas à y aller ce soir ; vu l'heure avancée, j'ai pris soin de servir un bouillon dans votre chambre.

– Merci beaucoup, c'est bien aimable..

– Avec plaisir, Monsieur. Puis-je me retirer ?

– Certainement. Je m'entretiendrai avec Hortense demain matin ; j'irai directement la voir en cuisine, j'espère y croiser cette Farine.

– Il en sera ainsi.

– Ah, si, un dernier détail : qu'y a-t-il derrière cette porte ?

Eugène Roudot pointa un des panneaux de bois, légèrement désolidarisé des autres.

– Monsieur est très observateur. Il s’agit de l’accès à l’ancienne cuisine, qui est inutilisée depuis près de vingt ans, lorsque l’aile supplémentaire a été bâtie. Elle sert de débarras.

– Puis-je la voir ?

– Mais certainement, elle n’est jamais fermée.

Le majordome, très professionnellement, tira un loquet discret et la porte s’ouvrit. D’un mouvement du doigt sur un interrupteur de porcelaine, la pièce s’illumina.

– Même le débarras est équipé de l’électricité ? Quel luxe !

– La pièce est aveugle, ce qui la rendait peu pratique. Elle manquait d’aérations, d’où son abandon comme cuisine. Et lorsque l’électricité a été installée, Monsieur et Madame Le-maître ont souhaité remplacer les bougies et les lampes à pétrole, pour des raisons de sécurité.

L’officier nota que son interlocuteur avait une façon très personnelle de répondre aux questions, semblant donner en premier lieu une information inutile avant d’utiliser celle-ci pour éclairer sa réponse.

Pour un débarras, la pièce était quasi vide. On y trouvait quelques caisses à outils, de la vieille vaisselle, et des objets hétéroclites.

– Non seulement la pièce a l’électricité, mais en plus elle est impeccablement nettoyée !

– Ainsi que je vous le disais plutôt, c’est la différence entre la qualité et l’irréprochable, monsieur. Nous sommes peu nombreux, mais nous faisons les choses bien.

– Je vois. Merci beaucoup, Monsieur Henri. Je vous souhaite une bonne nuit.

– À vous aussi.

Le domestique parti, Eugène Roudot tourna autour de la pièce. Plusieurs éléments le préoccupaient, sans qu’il soit en mesure de les cerner. Et il avait l’intime conviction que ce débarras pourrait lui apporter des réponses.

Il était sur le point d’en sortir lorsqu’il remarqua un détail. Le mur qui séparait la pièce du salon était d’une épaisseur inhabituelle.

Frappant les panneaux de bois, il dégacha une première trappe. Il ne s’agissait que d’un passe-plats qui avait dû permettre, en son temps, de faciliter le service vers le salon. En quelques secondes, la seconde trappe côté salon bascula.

Eugène Roudot resta perplexe, puis s’accouda à l’espace à présent ouvert qui lui permettait de voir le salon dans son ensemble.

La planche de bois sur laquelle il avait pris appui s’enfonça brutalement. Manquant de peu de perdre l’équilibre, l’enquêteur se redressa ; la planche retrouva sa place quasi instantanément.

– Y-aurait-il une pièce en sous-sol ? Et quel intérêt au passe-plat à y descendre ?

Roudot fit le tour de l’ancien cellier. Après de longues minutes de recherche, il finit par trouver une trappe sous l’îlot central.

Un escalier en colimaçon descendait, abrupt. L'antré ainsi révélée était baignée de la douce lumière des ampoules électriques. De nombreux crochets, des étagères, une huche indiquaient qu'il s'agissait probablement d'un cellier, mais il s'y trouvait alors quantité d'appareils étranges, de bobines, de fils électriques, de machines à coudre désossées, de roues dentées ainsi qu'une pile impressionnante de lentilles de vision et de nombreux rouleaux de cire. De fragiles ampoules se reposaient dans des écrins de tissus.

Il n'y avait pas la moindre trace de poussière et, sur le mur du fond, un drap blanc était tendu. Eugène Roudot hésita puis le tira. Derrière, rien d'autre que le gris de la pierre.

Il se gratta le front, rabattit le drap immaculé, revint aux nombreuses machines visiblement en cours de construction pour certaines. L'une d'eux paraissait plus aboutie que les autres. Il abaissa un levier.

\*

\*\*

L'officier de paix verrouilla le loquet de sa chambre avec précaution. Il n'était pas le seul à avoir des secrets à cacher au monde, et cela l'amusait. Le déconcertait, aussi.

Il se déshabilla rapidement. Le corset qui emprisonnait sa poitrine chut sur le sol. Une large inspiration. Une seconde. Elle revivait. Elle enfila une chemise de nuit en fine dentelle, seul lien qu'elle s'autorisait avec sa condition féminine.

Ce simple vêtement était à la fois carcan et liberté ; à la fois ce qui l'empêchait d'être elle-même, mais la seule chose qui lui permettait d'être elle-même.

Elle fit basculer l'interrupteur de céramique. La pièce bascula dans la pénombre, mais son sommeil ne vint pas. Les yeux grands ouverts, elle se repassait les images vues dans le cellier sans arriver à oublier le profond trouble qu'elle avait ressenti alors.

L'épuisement du voyage finit par faire son œuvre et elle sombra dans un profond sommeil.

\*

\*\*

Henri frappa à la porte avec une ferme discrétion. C'est l'officier Roudot qui ouvrit, déjà prêt au travail. Rasé de près, diraient certains.

Il remercia le majordome qui déposa un plateau chargé sur le secrétaire, prit une rapide collation et se rendit aux cuisines avec sa vaisselle sale, empruntant pour l'occasion la coursive des domestiques.

Hortense pétrissait de la pâte sur la table centrale. Eugène lui posa quelques questions sur son travail, sur la famille Duminy, mais n'obtint que peu de réponses. C'est lorsqu'il dirigea la discussion vers Farine que la cuisinière s'emporta :

– Je n’ai rien à dire sur son travail, mais une chose est sûre : elle n’est pas nette, la petite.

– Vraiment ?

– Oui. Enfin, c’est peut-être pas sa faute, à la gamine, remarquez. Je pense que c’est à cause de Madame.

– De Madame Lemaître ?

– Oui.

La cuisinière hésite, puis, sur le ton de la confiance, glisse :

– Madame est une invertie. Régulièrement, elle fait appeler la gamine au milieu de son service, et elles s’enferment des heures durant dans la chambre. Ou elles disparaissent. Si vous voulez mon avis, Monsieur Lemaître a fini par se douter de ces « choses » et a éliminé sa femme. D’ailleurs, c’est pas normal, il est beaucoup trop détendu alors que sa femme a disparu depuis quatre jours !

– Je vois. Mademoiselle Farine a fait montre d’inquiétudes ces derniers jours ?

– Elle est en permanence au bord des larmes. M’étonnerait pas qu’elle sache des choses. Après, je dis ça comme ça, vous savez. Et j’ai rien à lui reprocher à la petite, elle fait bien son travail, elle est appliquée... Mais elle est pas nette, et ça je l’ai vu dès le premier jour.

– Vous aviez remarqué des détails particuliers ?

– Pour sûr. Elle n’y connaissait rien en cuisine ni en service. Elle a la tête bien fichue, c’est certain, elle a vite compris tout ce que j’ai pu lui apprendre. Mais elle vient de la haute. C’est pas une fille de paysanne comme elle veut nous faire croire. Mais allez la voir, elle fait les chambres, là.

– Je n’y manquerai pas. Merci.

Faisant le trajet inverse, Eugène commençait à assembler les pièces d’un puzzle auquel il ne manquait plus que quelques éléments cruciaux.

Arrivant dans le couloir des chambres, il aperçut l’ombre de la jeune fille entrer dans sa chambre.

– Mademoiselle Farine ?

– Farine tout court, monsieur.

L’officier Roudot détailla son visage. Elle portait bien son surnom : la peau étrangement blanche, seuls ses yeux étaient rougis par une profonde tristesse. Elle tremblait, visiblement émue de l’interrogatoire qui se préparait.

Il y eut un instant d’hésitation.

– J’ai quelques questions à vous poser. Mais je pense que nous ferions mieux de trouver un endroit où nous serions plus tranquilles.

– Je... Dehors ?

– Non, suivez-moi.

Les deux sortirent, en silence. La nervosité de Farine se sentait dans chaque pas, dans

chaque mouvement de tête, dans chaque clignement des yeux.

L'ancienne cuisine.

– Pouvez-vous m'aider ? Il nous faut déplacer ce plan de travail.

La servante restait immobile, muette.

– S'il vous plaît, je peux y arriver seul, mais ce sera plus facile à deux. Sachez que je ne vous veux aucun mal, et que c'est la raison pour laquelle je souhaite que nous ayons cette discussion à l'abri des oreilles indiscreètes.

Farine contourna l'îlot de bois et, d'un mouvement, le fit glisser sur le sol :

– Il y a un mécanisme pour libérer un jeu de roulements à billes.

– Ingénieux.

– Merci.

Roudot descendit, suivi par la jeune femme, qui fit glisser le plan de travail à nouveau par-dessus.

– Plus ingénieux encore.

– Merci.

Le cellier baignait de la douce lueur électrique.

– Vous avez... regardé les bobines ?

– En effet.

– Quand avez-vous compris ?

– Lorsque votre cuisinière m'a dit que vous étiez régulièrement appelée dans votre chambre. Et en vous voyant. Votre maquillage est certes habilement exécuté, mais pour qui se pose la question, il est indéniable que la couleur de vos joues n'est pas naturelle. Pour autant, je dois admettre qu'il reste d'importantes zones d'ombre à la situation. Quel rôle joue votre mari dans votre situation ? J'imagine qu'il est au courant que Farine et son épouse ne sont qu'une seule et même personne ?

– Bien sûr. Il a trouvé l'idée amusante. Mais, à dire vrai, notre mariage n'est qu'un jeu d'héritage. Lorsque la ville d'à côté, Bourganeuf, a opté pour l'énergie électrique, de nombreux financements sont venus de producteurs de champagne, dont mon mari. Nous avons été mis en relation ainsi. Je lui apporte un pied dans le commerce électrique, ce qui lui permet de diversifier ses revenus pour s'adonner à sa passion première : l'automobile. Il n'a que peu d'intérêt dans notre couple ; comme il dit lui-même, sa première épouse est son véhicule à moteur.

– Il a donc laissé votre père se morfondre tout ce temps ?

– Sans aucun scrupule.

– Mais vous, pourquoi avoir agi ainsi ?

– Vous avez vu les images du kinéscope...

– Images que votre père a vu, le soir de votre disparition, j'imagine.

– En effet. J’ai pêché d’orgueil. J’ai eu l’audace de faire vivre les images ailleurs qu’ici. Il était impossible que je me montre après cet événement. J’en ai bien trop honte.

– Qui est l’autre personne que l’on peut voir sur les images ?

– C’est moi. Simplement moi.

– Mais... comment ?

– Le kinéscope permet des subterfuges et des mensonges. Je capture d’abord une première partie de la scène, le côté gauche. Puis je fais de même avec le côté droit. Je joue du ciseau, de la peinture pour ajouter des couleurs. J’enregistre ensuite des rouleaux de cire...

– Vous vous rêvez en femme tourmentée ?

– Je me rêve en femme libre d’être telle qu’elle le souhaite. Je trouve injuste que mon mari puisse vivre sa passion avec arrogance. Moi, je dois être l’épouse, la fille, la servante ; et même ainsi, je dois cacher mes activités d’ingénierie et reléguer au plus profond mes désirs, étant à la fois ma propre victime et mon propre bourreau.

– Vous ne pourriez pas vous en libérer ?

Farine Lemaître se mit à rire tristement.

– Vous ne pouvez le savoir, vous qui êtes un homme au pays des hommes. Mais il n’y a pas de liberté pour nous autres femmes.

– Cela nécessite des sacrifices, mais il y a des libertés à voler. Regardez ce que vous avez inventé, ici. J’ai essayé un jour un kinétophone, mais c’est sans commune mesure avec ce dispositif. Comment avez-vous fait ?

– J’ai lu de nombreux articles décrivant les travaux de Messieurs Lumière. J’ai récupéré du matériel où je le pouvais, parfois parmi les pièces automobiles de mon mari.

– À présent que je sais votre secret, j’aimerais vous en partager un autre.

\*\*

Eugénie Roudot, dite Eugène, s’enfuit à Paris le lendemain avec Lucie Lemaître, dite Farine. Elles y vécurent heureuses, obscurs hommes à la lumière du jour et lumineuses femmes dans l’obscurité jusqu’à ce qu’un drame les sépare un jour de mai 1906.

\*

\*\*

*Bande numéro 1, rouleau de cire numéro 7 – Durée : 2 minutes 31 – La flagellation*

*Une femme est attachée, mains dans le dos, légèrement excentrée sur la gauche. Ses longs cheveux bruns contrastent avec une robe de couleur claire, déchirée en de nombreux endroits. Une ombre encapuchonnée de rouge avance depuis la droite, un fouet à la main. À mesure que la flagellation avance, les cris de la femme se font de plus en plus forts. La femme finit à genoux, en larmes.*

*Bande numéro 2, rouleau de cire numéro 10 – Durée : 40 secondes – L'exhibition*

*Une femme, nue, se tient debout sur une estrade de bois. Une silhouette vêtue de sombre lui donne des ordres d'une voix étouffée. La femme tourne sur elle-même, montre sa dentition, son intimité, sa poitrine. Juste avant la fin de la bande, la silhouette jette au sol ce qu'on devine être une bourse d'argent.*

*Bande numéro 3, rouleau de cire numéro 13 – Durée : 4 minutes 20 – La masturbation*

*Une femme, portant une cagoule, est partiellement allongée au centre, sur une estrade de bois. Elle se tient jambes écartées et se masturbe tantôt avec ses doigts, tantôt avec ce qu'on devine être une cuiller de bois. Les gémissements ont probablement été enregistrés postérieurement car ils ne sont pas synchrones avec les images (il est aussi possible que le rouleau de cire initial ait été perdu ou brisé).*

*Bande numéro 4, rouleau de cire numéro 22 – Durée : 3 minutes 12 – La danseuse*

*Une danseuse, vêtue à l'orientale, s'exhibe lentement. Le rouleau de cire n'a pas été enregistré pour l'occasion est en réalité un enregistrement d'orchestre de la Habanera de Monsieur Georges Bizet. Un faux-raccord après la seconde minute (un voile jeté quelques secondes auparavant se retrouve à nouveau sur les épaules de la danseuse) laisse penser qu'il s'agit d'un travail qui n'a pas été aussi soigné que les autres, possiblement antérieur et mal numéroté.*

*Bande numéro 5, rouleau de cire numéro 30 – Durée : 4 minutes 8 – Les saphiques I*

*Deux femmes aux cheveux courts se font face, en chemise de nuit de dentelle, dans un lit. Elles s'embrassent longuement avant de se déshabiller.*

*Bande numéro 6, rouleau de cire numéro 32 partiellement fondu – Durée : 2 minutes, cellulose endommagé par le feu – Les saphiques II*

*Les mêmes, nues, pratiquent des pénétrations mutuelles. La bande est extrêmement abîmée et déformée par la chaleur.*

*Les autres bandes sont soit irrémédiablement perdues, soit dans un état tel qu'il est impossible de les visionner sans les détériorer.*



Février 2020 – Tabou

---

## Avec classe

- J’ai amené un jeu pour la pause, ça s’appelle “Tabou” !
- Oh ? C’est un jeu où on fait des trucs avec des enfants ?
- Ou avec ses parents ?
- Avec des animaux !
- Oh oui, avec des animaux !
- Mais... non, arrêtez, c’est juste un jeu où il faut deviner un mot sans utiliser certains mots interdits, comme par exemple
- Je sais ! Faire deviner “pipe” sans les mots “bouche”, “bite”, “sperme” ou autres !
- C’est nul ! Il suffit de mimer, alors. On peut mimer, non ?
- Je
- Parce que moi je sais trop bien mimer une pipe, je suis championne d’*air blowjob* !
- Ça va, on le sait tous, t’arrêtes pas de le dire... tout ça parce que ton film préféré, c’est *Le Parfum de l’invisible*.
- Erk, sérieusement ? Il est nul ce film, vaut mieux lire la BD !
- Clair ! Mais c’est pas la meilleure de Manara.
- Non mais écoutez-moi, s’il vous plaît ! D’abord non, on n’a pas le droit de mimer. Puis non, c’est pas un jeu sexuel. Par exemple regardez, je tire une carte et je tombe sur “Chatte”. Bon, non, j’en tire une autre. “Sucette”. Non mais c’est pas possible !
- Attention, elle arrive, range vite ça !
- Bon, bon bon, vous êtes bien dissipés, allez, prenez vos cahiers ! C’est bien la première fois de ma carrière que je tombe sur une classe de CE1 aussi peu prompte à travailler !

ANNÉE VIII

*Mars 2020 – Une première rencontre, dans un lieu public*

---

# La malédiction des Atrides

## Acte I

### SCÈNE 1

*Le séjour d'un appartement décoré sobrement mais avec goût. Un téléphone vibre sur la table. Jean-Rachid, seul à son domicile, le saisit prestement.*

JEAN-RACHID lisant un message à l'écran, pour lui-même — J'ai tellement hâte de vous rencontrer ce soir pour la première fois. Je suis aussi extrêmement nerveuse ! Je me sens comme une adolescente pour un premier flirt. À tout de suite. Oh, le restaurant que je voulais réserver était plein, j'ai donc appelé La Petite montagne, derrière l'Opéra. C'est adorable, j'y ai une amie qui y travaille. *(Fort)* Ah non, ce n'est pas possible, elle ne va pas me faire ça ! Vite il faut rectifier le tir ! *(À nouveau pour lui-même, en articulant au rythme de sa rédaction)* Je préférerais un autre restaurant, je vous laisse le choix. À tout à l'heure. *(À voix normale)* Bon, c'est un peu abrupt comme réponse, mais tant pis. *(Le téléphone vibre à nouveau, il lit)* J'y suis déjà, je vous attends, vous verrez, l'ambiance y est cosy.

### SCÈNE 2

*Un restaurant un peu bohème et quasi désert. Lumières faiblement tamisées, de grandes bibliothèques de livres que personne ne lira jamais servent de décor. Lou-Éléonore est derrière le bar. Marie-Camomille*

*est déjà attablée et manipule nerveusement ses couverts. Entre Jean-Rachid qui embrasse la salle du regard et voit d'abord Lou-Éléonore, surprise, puis Marie-Camomille qui lui fait un grand geste de la main. Il bésite, elles se dirigent tous les deux vers lui.*

LOU-ÉLÉONORE — Jean-Rachid ? Mais que fais-tu là ? Il s'est passé quelque chose de grave ?

MARIE-CAMOMILLE — Vous vous connaissez ? Comme c'est amusant ! Lou-Éléo, je te présente Jean-Rachid. Tu sais, c'est l'homme formidable dont je t'ai parlé !

JEAN-RACHID — Salut Lou. On ne reste pas, désolé, c'est un malentendu.

LOU-ÉLÉONORE — Oh mais si, si, restez ! Marie-Ca, figure-toi que ton galant homme n'est autre que mon futur-ex-mari. Oui, tout à fait, celui qui a décidé de me plaquer parce qu'il trouvait que j'étais d'un ennui mortel au pieu. Jean-Rachid, je ne te présente donc pas Marie-Camomille avec qui je fais du fitness les lundis soirs. Et puisque maintenant tout le monde est présenté, je vous propose de vous installer, j'arrive avec la carte dans un moment.

MARIE-CAMOMILLE — Oh, je me sens confuse ! Jean-Rachid, si vous préférez, nous pouvons changer d'établissement... Je n'avais pas compris votre réserve, tout à l'heure.

JEAN-RACHID — Ce n'est pas grave, mais oui, il vaut mieux aller ailleurs.

LOU-ÉLÉONORE — Oh mais non ! À présent que vous êtes ici, vous vous installez là (*elle pointe la table où se trouvait Marie-Camomille plus tôt*). Il est hors de question que vous vous échappiez. Allez.

*Jean-Rachid et Marie-Camomille, d'un air penaud, s'installent. Ils commencent à peine à engager la conversation qu'arrive Lou-Éléonore.*

JEAN-RACHID — Ça me fait très plaisir d'être là avec vous, malgré cette situation assez inconfortable. Vous êtes plus radieuse encore que ce que j'imaginai.

MARIE-CAMOMILLE — Vous me flattez, mais c'est tellement agréable... Vous... Ah, on nous apporte les menus.

LOU-ÉLÉONORE, *tenant un panneau sur lequel se trouve la carte et les plats du jour* — Bon, alors je vous ai fait une carte spéciale. J'ai des rognons blancs. Des couilles de taureau, quoi. C'est parfait, c'est aphrodisiaque, avec ça t'en as jusqu'à demain matin. Et t'as même du carpaccio au réveil pour le même prix. J'ai aussi de la langue en sauce. Onctueux. Ça devient écœurant sur la fin, j'admets, mais il faut ce qu'il faut. Et c'est accompagné de petits champignons. Assiette de fromage. Délice au gingembre pour finir. Nappé de crème. Je dois aussi avoir des Zézettes du Sud de la France. Il faut aimer l'anis. Sinon je peux aussi juste vous donner quelques cacahuètes comme ça monsieur sera content, il pourra rapidement passer à la phase où il te tringle joyeusement. Je reviens dans une minute ?

MARIE-CAMOMILLE — Oh, moi j'ai déjà choisi ! Je vais prendre les rognons blancs avec...

JEAN-RACHID — Laissez tomber, elle se moque de nous. Lou, je suis désolé, c'était pas prévu comme ça, on devait aller aux Deux Chérubins, mais c'était plein, Marie-Camomille ne savait pas que... enfin, voilà.

LOU-ÉLÉONORE — Oh, monsieur est donc désolé ! (*Elle se redresse et barangue la salle*) Monsieur est dé-so-lé. Voyez-vous ça ! Vous savez quand-même que monsieur a, dans un coin qu'il croyait être secret, plus de sextoys que dans un magasin en ligne d'articles érotiques ? Et qu'il m'assure avec fougue qu'il les a achetés « dans l'espoir de les utiliser avec moi » sans jamais m'en avoir parlé avant ? Et qu'il me certifie ne les avoir jamais utilisés avec une autre personne ? Et qu'il a, dans le beau bordel en question, des capotes goût guimauve et des instruments de torture digne d'un film **Serbo-croate** de fin de soirée sur Arte, vous savez, un de ceux où on retrouve le héros en pièces détachées à la fin ?

UN CLIENT — Goût guimauve ? Mais où a-t-il pu trouver ça ? (*Plus fort, voyant que les regards se sont tournés vers lui*) C'est pour un ami !

UN AUTRE CLIENT, **AVEUBLE** (*à l'opposé de la salle*) — Je veux bien être votre ami ! (*À sa compagne de table*) Ben quoi, Jocaste ?!

LOU-ÉLÉONORE — Et le jour où je le mets face à son petit secret, monsieur m'explique qu'il trompe sa frustration en achetant des objets pour imaginer les utiliser. Mais il croit me prendre longtemps pour une idiote ? T'en as eu beaucoup, des coups d'un soir comme Marie-Ca ?

MARIE-CAMOMILLE — Vous en avez eu beaucoup ?

JEAN-RACHID — Aucun. Tout ça est vrai, je ne vais pas inventer autre chose... (*S'adressant au premier client*) C'est par Internet. Le site s'appelle candycondom.com, on y trouve abso-lument de tout.

*La plupart des clients font grincer leur chaise et fouillent dans leur sac pour en tirer de quoi prendre des notes.*

LOU-ÉLÉONORE — J'y crois pas. Je suis entourée de déviants.

UN TROISIÈME CLIENT — Pas moi, je trouve la situation particulièrement embarrassante.

LE SECOND CLIENT — Lui, il dit ça juste pour avoir sa chance.

LE TROISIÈME CLIENT — Absolument pas ! Par contre, je suis comme la dame, j'ai bien envie de goûter les rognons blancs.

LE PREMIER CLIENT — Hem, et tant qu'on y est, pour votre matériel, vous avez des sites de pré-dilection ? Des boutiques ?

LE SECOND CLIENT — Oui, s'il vous plaît, c'est pour son ami !

MARIE-CAMOMILLE, *piquant un fard* — Euh. Je... je suis aussi intéressée par l'information.

LOU-ÉLÉONORE — Marie-Ca !

MARIE-CAMOMILLE — Ben quoi ?

LOU-ÉLÉONORE — Ça n'était pas du tout ce qui était prévu !

JEAN-RACHID — Comment ça, prévu ?

LOU-ÉLÉONORE — Rien, je ne veux pas t'entendre, toi !

JEAN-RACHID — Laisse-moi au moins répondre au monsieur !

LOU-ÉLÉONORE — Non !

LE SECOND CLIENT — J'ai bien peur qu'on n'ait pas notre réponse.

LE PREMIER CLIENT (*depuis l'autre côté de la salle*) — Il ne faut jamais désespérer.

MARIE-CAMOMILLE — Sincèrement, Lou-Éléo, ça me paraît beaucoup moins grave que ce que tu m'avais dit ! Je trouve même ça... intrigant. Intéressant.

LE SECOND CLIENT — Moi, j'aurais dit « excitant ».

MARIE-CAMOMILLE — Voyons !

LE SECOND CLIENT — Il n'y a pas de mal à se faire plaisir !

LE PREMIER CLIENT — Même quand c'est en se faisant mal !

JEAN-RACHID (*pour lui-même*) — Surtout.

LOU-ÉLÉONORE — Que vas-tu encore dire, toi ! Sadique, j'en étais sûre !

LE PREMIER CLIENT — Il est peut-être masochiste, qu'en savez-vous ?

UNE CLIENTE (*très sérieusement*) — Ou alors, il est comme les chewing-gums.

LOU-ÉLÉONORE — Pardon ?!

LA CLIENTE (*toujours très sérieusement*) — Bigoût ! (*Elle part toute seule dans un fou-rire*)

LOU-ÉLÉONORE — Je n'ai pas compris !

JEAN-RACHID — La dame essaye d'expliquer à sa façon que le monde n'est pas divisé en deux.

Il y a aussi ceux qui changent de côté régulièrement, ceux qui ont un pied de part et d'autre en permanence...

LOU-ÉLÉONORE — Et donc ?

JEAN-RACHID — Que je suis peut-être sadique mais pas uniquement. Peut-être masochiste mais pas uniquement. Peut-être sexuellement très gourmand mais pas uniquement.

MARIE-CAMOMILLE — Moi, par exemple, j'aime pas vraiment me faire enculer.

LOU-ÉLÉONORE (*du fond du cœur*) — Marie-Ca !

MARIE-CAMOMILLE — Mais une fois de temps en temps, je dis pas non.

LOU-ÉLÉONORE (*du fond du fond du fond du cœur*) — Marie-Ca !

LE TROISIÈME CLIENT — Tiens, un peu comme moi, en fait !

LE PREMIER CLIENT — Je croyais que vous étiez dans le club des saintes-nitouches ?

LE TROISIÈME CLIENT — Comme a dit la dame, rien n'est absolu, monsieur !

JEAN-RACHID — Bon, mais factuellement, c'était quoi, l'idée ? Me faire avouer que je saute tout le monde et n'importe qui ?

LA CLIENTE — Vous allez voir qu'il va finir en cuisine, c'est une vraie sauteuse ! (*Elle glousse puis se remet à rire bruyamment*)

LOU-ÉLÉONORE — C'était un peu l'idée, oui.

JEAN-RACHID — Bon, je pense qu'on a tous été très maladroits les uns avec les autres. Puis ça reste une comédie, je n'ai prévu ni de tuer quelqu'un ni de coucher avec quelqu'un de ma famille...

LE SECOND CLIENT — Ah oui mais non, ça ne va pas aller, j'ai signé pour une adaptation moderne de la tragédie des Atrides. Sur le papier, j'ai « Agamemnon » qui est écrit, et

LE TROISIÈME CLIENT — Ça viendra, c'est pour l'Acte II. Pour l'instant c'est déjà assez le bordel comme ça, hein, on ne va pas en rajouter, merci !

LOU-ÉLÉONORE — Du coup, on fait quoi ?

MARIE-CAMOMILLE — **On s'encule ?**

*Le rideau se baisse, bruits de tissus qui choient au sol et gémissements.*

**FIN DE L'ACTE I**

*Avril 2020 – Post-apocalyptique avec zombies*

---

## Changer, et survivre

– Herr Thommas, c'est fini, il n'y a plus rien à faire.

D'assourdissantes alarmes retentissent dans les couloirs du laboratoire, accompagnées de cris de panique, de pleurs.

– Je sais Jochen, mais je ne veux pas m'y résoudre.

Thommas remonte sa manche et se fait un garrot au bras gauche.

– Nous nous reverrons en enfer. Adieu, l'ami.

– Adieu.

\*  
\*\*

– Tu n'arrives pas à dormir ?

– Non. Toi non plus ?

– Non.

Aisha s'assied et se dégage des couvertures.

– Je me suis jamais autant éloignée de la Cité. J'avais hâte de découvrir le monde, mais maintenant j'ai juste peur. Tu t'appelles comment, au fait ?

– Xin. Moi j'ai pas eu le choix. Je me suis fait prendre le mois dernier alors que je volais des sacs de ciment. J'ai été condamné à rejoindre la patrouille pour trois ans.

– Et t'es pas effrayé ?

– Au début ça allait. Je pensais que c'était des conneries, leurs histoires de zombies. Des trucs pour qu'on sorte pas de la Cité, qu'on se tienne sage. Jusqu'à l'attaque d'hier. J'ai rien compris. Heureusement que Toma et Charl ont réagi et ont tiré.

– T'as vu ses yeux ?



– J’ai vu que ça. Et le cadavre, après, qui ressemblait juste à un humain.

– Il paraît que ce sont des humains comme nous qui vivent dans les zones radioactives, qui deviennent dingues.

– Tu crois qu’il y a vraiment des zones radioactives ?

– Ben moi je me souviens d’une guerre, quand j’étais petit. Très vaguement. Mais je sais qu’on habitait une maison dans une ville qui s’appelait Nice. Mais j’ai presque aucun autre souvenir. Après, j’ai grandi dans la Cité, personne pouvait entrer ou sortir.

– Je crois que je suis née après la guerre, ou juste à la fin. Mais personne n’en parle jamais. C’est pour ça que j’ai rejoint la patrouille, moi. Je sais qu’on n’a pas le droit d’en revenir, mais je voulais savoir. C’est pas normal qu’on sache pas. Mais merde, j’ai peur.

– Vos gueules, les gamins !

L’ombre de Toma se découpe dans la lumière du feu. Il tient un fusil sur l’épaule et regarde dans la direction opposée.

– Désolée !

– Nous ne sommes pas seuls. Demain matin, vous viendrez avec moi, on partira chasser.

– Mais on a des rations pour plusieurs jours !

– Pas ce genre de chasse. Dormez à présent.

– Allez, debout !

Xin et Aisha gémissent, de concert. Le sommeil a été lent à venir, mais a fini par s’installer. Le soleil est déjà bien haut.

– On a assez tardé. Charl est déjà parti avec les autres voir l’état **des villages des pêcheurs**. J’ai mieux à faire pour vous : on va partir à la chasse, pour les zombies.

Il rigole.

– Comme celui qui nous a attaqué hier ?

– Comme celui qui nous a attaqué hier. Mais sachez qu’ils sont rarement solitaires, elle avait dû se perdre. Pliez tout et suivez-moi.

Moins de cinq minutes plus tard, le feu est cassé et le camp est levé. Les ventres sont vides, mais les jeunes gens gardent le silence.

La journée se déroule sans encombre. Le repas a été rapidement consommé à l’ombre d’arbres au tronc noueux chargés de petits fruits verts. Toma est avare de paroles, mais les quelques mots qu’il dit par moments prouvent qu’il a une grande connaissance du terrain et qu’il l’a bien connu avant la guerre. Il leur parle de garrigue, d’une Cité qui s’appelait Mar-

seille, de bombardements qui ont transformé profondément les côtes.

Alors que la fraîcheur du soir arrive, il intime à Aisha et Xin de se baisser et d'observer des mouvements en contrebas.

– Ce sont des infectés ?

– Oui, chut, ils ne nous ont pas encore détectés, nous sommes face au vent.

– Je n'en ai jamais vu d'aussi près. Ils ont l'air normaux.

– Tais-toi. Suivez-moi, je vous donnerai quelques informations quand on sera éloignés.

Les trois s'éloignent en silence, retenant leur respiration. Enfin, hors de portée, ils soufflent :

– On va faire quoi ?

– Ils ne sont pas très nombreux. On est en mesure de les neutraliser, voire de les tuer en profitant de l'effet de surprise. En cas de danger, vous fuyez sans vous retourner. Compris ?

– Compris. C'est quoi, ces bruits ?

– Tu ne veux pas savoir.

– Si, justement. On ne m'a jamais expliqué. Je veux comprendre. C'est pour ça que je me suis engagée.

– Moi c'est pas pour ça, mais je veux savoir aussi.

– Vous avez quel âge ?

– Vingt-deux ans.

– Moi vingt.

– Vous devez pas vous souvenir du monde d'avant. D'avant novembre 2044. Et j'imagine qu'à la Cité, on ne vous a jamais rien dit.

Il soupire et s'assied. Xin et Aisha font de même.

– Pour faire court, les relations entre deux groupes de pays se sont violemment détériorées à l'époque. L'escalade de la violence a fait émerger un risque nucléaire. Voyant ça, un troisième groupe a cherché à arrêter les belligérants par tous les moyens, en particulier en essayant de mettre au point des armes biochimiques.

– Mais ils ont pas réussi, et il y a eu le grand hiver nucléaire ?

– Pas exactement. Au moment des premiers lancers de missiles, le laboratoire commun de biochimie militaire franco-germanique de Munich a été victime d'un accident. Malgré toutes les procédures de sécurité, un virus s'en est échappé.

– Les zombies, c'est pas la radioactivité, alors ?

– Non, ce sont des infectés par ce virus, d'où le nom qu'on leur donne.

– Les infectés, d'accord. Et ce virus, il fait quoi ?

– Initialement, ce virus devait servir à perturber les militaires de chaque faction, en parasitant leur système hormonal et leur sensibilité aux phéromones. Pour faire simple, ça devait les obliger à faire l'amour, pas la guerre. En pratique, le virus altérait définitivement les cir-

cuits neuronaux et cognitifs pour transformer les humains en bêtes de sexe, dans le sens le plus inhumain du terme.

– Alors ce qu'on entend, ce sont les infectés qui ont des rapports sexuels ?

– Pas exactement. Les mécanismes de l'infection ont été difficiles à cerner, d'autant plus que les équipes de recherches impliquées ont toutes été exterminées ou infectées. À présent, on est certain que le mode de transmission est oro-génital, comme de nombreuses maladies sexuellement transmissibles, et que les individus atteints n'ont aucun appétit sexuel pour les autres infectés. Ils reportent leurs pulsions sur des survivants.

– Il y a donc, là-bas, des humains sains qui sont en train de se faire infecter ?

– Oui. Mais il est trop tard pour eux. Venez, il faut contourner le groupe pour l'attaquer à revers.

Le trio s'engage difficilement dans une pinède qui surplombe la carrière au fond de laquelle on devine des ombres se mouvoir. Des cris déchirent le ciel alors que l'obscurité de la nuit s'installe.

Les deux jeunes gens suivent avec précaution leur aîné qui se faufile habilement dans les fourrés. Soudain Aisha s'arrête :

– Xin, attends.

– Quoi ?

– Il y a un problème.

Le jeune homme interrompt à son tour sa progression.

– Comment ça ? Mais... où est Toma ?

– Il était là il y a quelques secondes encore, ça ne fait que confirmer mon sentiment. Pourquoi est-ce qu'il nous a demandé de contourner les zombies si on était face au vent tout à l'heure ?

– Le vent a peut-être tourné ? Non, tu as raison, c'est pas normal.

Ils sortent leurs armes. Un arc de médiocre facture et un épais morceau de bois orné de clous.

– Pourquoi il aurait fait ça ? Il n'avait rien d'un zombie, je ne comprends pas.

Au loin, une explosion retentit. Leurs yeux se dirigent instantanément vers l'origine du bruit. Des flammes s'élèvent dans la nuit naissante.

– C'est le camp de l'autre équipe, de Charl !

Xin n'a pas le temps de réagir qu'une frappe vigoureuse l'atteint à la tempe. Aisha lève son arc et lâche une flèche à l'aveugle. Une main l'agrippe par les cheveux et la traîne au sol. Elle a à peine le temps de voir Toma et une vieille femme se pencher sur le corps de Xin et le déshabiller qu'une multitude de mains l'agrippent et cherchent à posséder chaque recoin de son corps. Un cri reste coincé au fond de sa bouche, retenu par le sexe outrageusement humide d'une zombie femelle.

Elle étouffe, cherche à se débattre, repousse les cuisses charnues qui l'enserrent. Referme la mâchoire, tentant de mordre cette chair sans odeurs. La femme s'écarte et gifle. Aisha s'écroule. Des torches ont été allumées autour d'eux, les innombrables ombres dansent, éclairant la scène par intermittence. Elle voit, par instant, le visage de Xin tourné vers elle. Il semble essayer de lui parler, mais les cris rauques des zombies l'assourdissent.

Après quelques secondes de répit, deux hommes se saisissent d'elle par la taille et la redressent. Ils ne parlent pas mais grognent. Elle se surprend à penser qu'ils doivent bien communiquer d'une façon ou d'une autre, sinon ils ne sauraient pas aussi bien accorder leurs mouvements. L'un des deux lui écarte de ses doigts l'anus sans ménagement avant de la pénétrer. Elle serre les dents puis, alors que l'autre cherche difficilement à se glisser dans son sexe, elle bondit, griffe, donne du poing et du coude. Le premier a perdu son emprise, mais le second, avec froideur, leur assène un coup au sternum. Elle s'écroule, le souffle court. Il la pousse du pied. Elle abandonne, se laisse basculer, le sent la pénétrer. Sa peau est froide, mais, à mesure que l'orgasme approche, elle tiédit, puis devient presque normale. Lorsqu'il jouit en elle, il est brûlant.

Il se dégage. Aisha a senti la décharge, le sperme jaillir abondamment en elle. Elle sanglote, moins pour ce qu'elle vient de subir que parce qu'elle sait qu'elle sera bientôt comme eux. D'autres se penchent sur son corps. Elle ne compte plus les pénétrations, les coups. Ses orifices perdent progressivement en sensibilité et, lorsque le dernier infecté la délaisse, elle réalise qu'elle n'est déjà plus elle-même. Elle a l'impression d'être dans un brouillard sensoriel ; pour autant elle peut sentir l'odeur des humains, au loin, et un fort désir sexuel l'étreint.

Elle se redresse et croise le regard de Toma, qui tient une torche d'une main et une seringue chromée de l'autre.

– Ne bouge pas. Je vais t'injecter ce sérum. Ainsi, tu ne seras pas comme ces zombies, incapable de réfléchir, mais tu seras comme moi : apte à te fondre parmi les humains qui se disent sains pour profiter au mieux d'eux. Nous seuls serons en mesure de survivre à tout ça, en les isolant dans des parcs pour faire des cheptels. Car si tout le monde est infecté, où trouverons-nous le plaisir ?

Aisha a un goût âcre dans la bouche. Elle y reconnaît la semence des infectés et la crache par terre. Toma lui saisit le bras et lui injecte le produit dans le bras. Son esprit s'éclaircit instantanément.

– Pourquoi moi ?

– Tu es jeune, et tu sauras séduire autant les hommes que les femmes. Tu me plais, aussi. L'avantage d'être infecté est qu'il n'y a pas besoin de beaucoup plus de raisons.

– Et Xin ?

Le jeune homme gémit comme un chiot battu, recroquevillé sur lui-même. Il agite par moments ses membres dans le sol poussiéreux, comme s'il se débattait contre d'invisibles fan-

tômes, ou comme s'il cherchait à prendre appui sur un sol qui lui échappe.

– Il n'est plus d'aucune utilité, à présent. Au mieux, il peut nous aider à chasser, comme un chien d'arrêt. Le sérum, en atténuant les effets du virus, diminue notre acuité à percevoir les humains.

– Pourtant, je sens clairement leur odeur, et ils sont probablement à plusieurs kilomètres de nous.

– D'ici quelques heures, cette sensation sera moins forte. Mais ton appétit n'en sera pas moins grand.

Xin s'est péniblement redressé. Il n'y a plus rien d'humain dans sa façon de se tenir. Il tourne la tête à gauche, à droite, puis s'élanç dans la nuit noire.

*Mai 2020 – Bleu*

---

## Un p'tit coin d'paradis

– Qu'est-ce que c'est ?

Elle dépose deux énormes pots sur le sol de la cave. Le couvercle, d'une couleur bleu-azur, ne laisse guère de doute quant au contenu, mais je répète :

– Qu'est-ce que c'est ?

– Ça, mon mignon, c'est ta prochaine tâche.

J'abandonne la machine à écrire et fais tourner la chaise. Ma chaîne fait un tintement sec qui accompagne parfaitement mon humeur : beaucoup de surprise et un brin d'irritation. Je la dévisage — Lison, pas ma chaîne.

– J'ai le droit d'en savoir un peu plus ?

– Oh, oui, bien évidemment ! Ce sont deux pots de peinture « Bleu céruléen ». Je trouve que ça s'accorde parfaitement avec tes yeux.

– Et donc ?

– Et donc je pense qu'il faut absolument changer la déco de notre lieu de vices. Ce n'est pas parce que c'est un « donjon » que ce doit être gris et sombre, si ?

– C'est quand-même un peu le principe : ça installe une ambiance, ça pose un cadre avec des repères esthétiques, et les murs sombres créent une... comment tu dis, déjà ?

– Une « oppression intime ». Mais justement, j'en ai marre de tout ça. Puis on serait dans une cave voûtée du XIIe siècle, je dis pas, mais là on est dans un demi sous-sol avec murs en béton gris et soupiraux cadre alu. Ça manque un peu de classe. À Clajus, au moins, il y avait la grange qui avait sont cachet, mais ici...

Un geste finit sa phrase.

– Donc en bleu, ça en aura, c'est ça ?

– Disons que ça ne fera pas semblant de ne pas être ce que c'est.

– D’être ce que ça n’est pas.

– Oui, tu me comprends. D’ailleurs, c’est mon tour de domination, je te prie de me vou-  
voyer.

– Quelle domina qui me « prie » !

La gifle part d’un coup, sèche, mais je ne peux m’empêcher de sourire, amusé. Il reste en-  
core un gros morceau de sourire dans ma voix quand je reprends :

– Pardon, Maîtresse.

– Bon, donc un apprêt sur les murs et le sol

– Le sol ?! Pardon : le sol, Maîtresse ?

– Le sol. Et le plafond. Et deux couches.

– Bien Maîtresse, et ensuite ?

– Ensuite, j’ai acheté du blanc et du gris et tu me dessineras de jolis nuages. Je veux qu’on  
marche dans le ciel.

– De l’intérêt d’avoir emménagé une cave. Maîtresse.

– Un commentaire, Jules ?

– Rien, Maîtresse.

– Bon, je reviens dans trois jours. **Je me demande si ta bite aura le même goût sur fond  
bleu, tiens.**

– Dans trois jours, nous serons le premier du mois suivant. On change de rôle, je vous  
rappelle, Maîtresse.

– Ça ne change pas grand-chose, je pense que j’aurai le droit de la goûter, te connaissant.

– C’est bien possible, mais vous risquez de voir rouge.

*Juin 2020 – La vigne*

---

## Hors des sentiers

```
A> dir
run.exe
game.dat
sav1.sav
sav2.sav
> run
.Chargement
.Quel est votre nom ? Alëa
.Charger une partie existante (O/N) : N
.Chargement des données, veuillez attendre...
```

La nuit est tombée de puis longtemps lorsque vous approchez du relais. La lueur des deux lunes a été d'une aide précieuse pour ne pas quitter le chemin, et c'est avec soulagement que vous découvrez une allée faiblement éclairée au bout de laquelle paraît se dresser une bâtisse.

Vous avancez d'un pas plus assuré, avant de vous arrêter et d'observer la provenance de la douce lumière qui vous enveloppe : une vigne grimpante forme un long tunnel de sarments enchevêtrés au long desquels d'épaisses grappes de raisin brillent d'une faible lueur rouge.

1. Vous prenez le temps d'admirer la vigne
  2. Vous pressez le pas pour joindre votre destination au plus vite
- Votre choix ? **2**

Vous poursuivez cette marche sous cette longue arche végétale avant d'arriver à la porte du relais. Une buée poisseuse opacifie les carreaux, des éclats de voix s'en échappent. Vous vous apprêtez à ouvrir et entrer, lorsqu'une pancarte fixée sur le côté de l'embrasure retient votre attention. Vous y déchiffrez péniblement les mots suivants : « Établissement géré par un Ghor - Sceau de contrôle apposé par la mage Dénéda - Dernière vérification le deux-cent-cinquantième jour de la quarantième année de l'ère Ban ».

Vous hésitez mais, après un rapide calcul, réalisez que ça ne fait qu'un



cycle lunaire qu'a eu lieu la vérification ; il n'y a aucune raison que le Ghor soit dangereux.

1. Vous poussez la porte et entrez dans l'auberge
2. Vous faites demi-tour, vous trouverez bien un bosquet où dormir
3. Vous faites le tour de l'auberge afin d'assurer vos arrières le cas échéant

Votre choix ? \_

Les choix un et deux, il les connaît déjà. C'est peut-être la millième partie lancée, et impossible de trouver une issue favorable. Les deuxièmes et troisièmes options mènent à une mort immédiate. Seule la première permet un petit développement de l'histoire, mais où la mort finit toujours par survenir. Pourtant, la critique a été dithyrambique, aussi il ne s'explique pas cette durée de vie aussi courte.

Votre choix ? **1**

L'auberge, sans être bondée, est bien remplie. Une tablée de voyageurs, essentiellement des nains de Marqueuil, termine son repas dans des chants de leur pays. Plus isolée, une table accueille un humain habillé aux couleurs de la guilde des paladins. Vous n'avez pas l'assurance que votre déguisement de mage soit suffisamment réussi.

1. Vous rejoignez les nains
2. Vous rejoignez le paladin

Votre choix ? **1**

Vous pensez que vous fondre au groupe sera moins embarrassant que devoir mener une discussion en face à face. Vous vous approchez de la tablée. L'ambiance est chaleureuse, de la bière tiède servie au long du repas a délié les gorges. Vous allez engager la conversation, lorsqu'un des nains se hisse sur la table et commence à insulter le Ghor avec véhémence :

- Alors, tête de cruche, tu nous ressers encore à boire, ou c'est trop compliqué pour toi ? Mais j'oubliais que tu es probablement trop débile pour me comprendre !

Le Ghor s'approche lentement et s'arrête face au nain qui continue :

- Et alors, tu vas me faire quoi avec tête de crotte, hein ? T'as un sceau qui t'empêche de libérer ta violence, pauvre cloche ! Allez ! Sers-nous encore !

Il se retourne, et ajoute à destination de ses comparses hilares :

- Et quand je dis « tête de crotte », si ça se trouve c'est vrai, tout le monde sait que leur crâne leur sert de réserve alimentaire et qu'ils n'ont pas de cerveau ! Si ça se trouve, il a vraiment mangé de la merde et...

Le crane du nain a littéralement explosé entre les mains du Ghor. Un jet de matière grise vous évite de peu et va rejoindre la buée sur les vitres avant d'en dégouliner lentement. Les nains, subitement muets, jettent un œil rapide vers leur arsenal.

1. Vous cherchez à vous rapprocher du paladin qui pourra peut-être vous

protéger

2. Vous prenez la défense du Ghor : avec un peu de chance il ne vous fera aucun mal

3. Vous cherchez à vous échapper

Votre choix ? \_

Tous ces choix sont connus. Aucun ne permet de s'en sortir. Il lève la tête de l'écran de son Amstrad 1512 et se saisit de la boîte. Comme toutes les boîtes de jeux vidéos, elle est dotée d'une magnifique illustration dont le but principal est de compenser l'absence de graphismes dans le jeu. Jules le sait : plus belle est la boîte, plus sobre (moche ?) est le jeu.

À l'intérieur, un livret sert à la fois de mode d'emploi et d'encyclopédie de l'univers. Jules le saisit, et le feuillette pour relire quelques entrées qui lui semblent importantes.

On y apprend tout un tas de choses plus ou moins inutiles sur les philomorphes, sur les Ghors, sur la planète Traj et la guerre qui a durablement transformé les équilibres entre les espèces.

**Philomorphes** : il s'agit de l'espèce dont fait partie votre personnage. Les philomorphes doivent vivre cachés car leur pouvoir de métamorphose, si limité soit-il, inquiète. En effet, à en croire ce qui est rapporté, les philomorphes ne peuvent se transformer qu'en une créature pour laquelle ils ont de l'attrance. Mais ils ont ainsi la possibilité de prendre quasi n'importe quelle apparence. Les philomorphes ont fait l'objet d'une chasse aux sorcières en tous temps et par toutes les factions lors de la Guerre de Poussière ; hors du phénomène de transformation, il est en effet impossible de reconnaître un philomorpe d'une créature normale, sauf à l'exécuter. Le philomorpe se contracte alors sur lui-même et il ne reste au final plus qu'une pierre noire de la taille d'un poing.

**Ghor** : les Ghors ne sont pas des créatures naturelles. Ils ont été fabriqués *ex nihilo* par les humains durant la Guerre de Poussière. Ils sont des guerriers redoutables, anthropomorphes, mais qui n'ont que peu à voir avec leurs créateurs. Pour des raisons d'efficacité, ils n'ont pas à proprement parler de cerveau ni de système nerveux central, mais tout leur corps en a les fonctions : mémoire, décision, équilibre... L'espace dévolu au cerveau chez l'humain lui sert de réserve d'eau et de nutriments, ce qui lui permet de résister en environnement hostile.

Les premiers Ghors étaient capables de se reproduire en utilisant un humain comme hôte, mais devant le risque d'une telle faculté, leurs créateurs ont rapidement modifié les individus suivants pour n'en faire que de la chair à canon.

Après la guerre, il y eut une infructueuse tentative d'éradication des Ghors. Devant l'impossibilité de cette entreprise, ils furent isolés en un territoire aux limites des

Frontières Extérieures appelé Pays de Ghor. Ils peuvent, cependant, être acceptés hors de ce pays à condition d'endurer une procédure d'apposition d'un sceau qui inhibe leur caractère violent.

**Nains** : les nains sont réputés être une espèce résistante mais frivole. Ils n'ont survécu à la Guerre de Poussière qu'en faisant alliance avec les humains et en partageant avec eux leurs compétences en magie génétique. Ils sont peu considérés, mais riches et dépendants, ce qui leur ouvre de nombreuses portes.

**Traj** : il s'agit de la planète sur laquelle se déroule votre aventure. La planète, autrefois fertile, a souffert de la Guerre de Poussière. Seul un continent est à présent habité, et la cohabitation **entre les espèces est difficile**. Les humains ne tolèrent les autres que s'ils sont en mesure d'exploiter leurs capacités.

La planète Traj est dotée de deux lunes visibles, et son écosystème est similaire à la Terre.

Jules referme le livret, quelque peu désespéré. Devant lui, l'écran affiche toujours

Votre choix ? \_

Il appuie sur la touche F10 de son clavier. Le jeu s'interrompt.

| A> |

Il hésite.

| A> run |

La nuit est tombée de puis longtemps lorsque vous approchez du relais. La lueur des deux lunes a été d'une aide précieuse pour ne pas quitter le chemin, et c'est avec soulagement que vous découvrez une allée faiblement éclairée au bout de laquelle paraît se dresser une bâtisse.

Vous avancez d'un pas plus assuré, avant de vous arrêter et d'observer la provenance de la douce lumière qui vous enveloppe : une vigne grimpante forme un long tunnel de sarments enchevêtrés au long desquels d'épaisses grappes de raisin brillent d'une faible lueur rouge.

1. Vous prenez le temps d'admirer la vigne
  2. Vous pressez le pas pour joindre votre destination au plus vite
- Votre choix ? **1**

Il a tapé à côté en partie par rage, en partie désespoir, mais surtout dans une forme de

geste de provocation à l'endroit du jeu.

veuillez insérer la disquette 2 dans le lecteur A: puis  
appuyez une une touche pour continuer...

Jules fronce les sourcils. Se gratte une inexistante barbe. Se pince le **filtrum**. Vide la boîte. Il le sait, mais il préfère en avoir le cœur net : il n'y avait qu'une disquette livrée et il n'y en a qu'une. La magie peut bien opérer dans le jeu, la vie réelle est basement matérielle.

Il soupire. Appuie en vain sur « une touche pour continuer ». Rouvre le livret, bâille, puis, à la dernière page, trouve le contact téléphonique du service client. Un numéro à huit chiffres, à faire précéder du 16 et du 1 lorsqu'on habite la province.

– Uranus Software Paris à votre écoute ?

– Oui, bonjour madame, je suis navré de vous déranger, mais j'ai acheté l'Auberge du Ghor il y a quelques semaines, et j'ai l'impression qu'il y a un souci : le jeu me demande de mettre une disquette numéro deux dans le lecteur, or il n'y a qu'une disquette numéro un dans la boîte.

– Ah. Regardez-mieux.

– J'ai déjà vidé la boîte, il n'y a qu'une disquette à l'intérieur. Et le livret, bien sûr.

– Alors vous n'avez pas bien regardé dans la boîte. Au revoir, monsieur.

La fin de communication est abrupte. Jules oscille entre exaspération et énervement. Son index appuie machinalement sur la barre d'espace, faisant à chaque fois apparaître une nouvelle ligne :

veuillez insérer la disquette 2 dans le lecteur A: puis  
appuyez une une touche pour continuer...

Il vérifie à nouveau la boîte. Réfléchit au ton affirmé de son interlocutrice. La boîte. L'écran. La boîte. L'écran. Laboîte. Lécran. Laboîtélécranlaboîtélécran.

La boîte.

Il se lève, fouille dans un tiroir du buffet et en ramène un cutter. Après une large inspiration, il en découpe le fond. Si ça n'est pas à l'intérieur, alors c'est que c'est *dans* celle-ci.

Le fond n'est que de carton.

Le couvercle subit de même. Le carton se sépare, et une disquette souple s'en échappe. « Disquette 2 ».

Il libère la première et la remplace par celle-ci, puis appuie sur une touche du clavier, avec un sentiment de victoire.

Vous cueillez délicatement un des fruits de la vigne grimpante. Entre vos doigts, il continue à luire étrangement.

1. Vous le portez à votre œil
  2. Vous le portez à votre bouche
- Votre choix ? \_

Jules hésite à déborder à nouveau du cadre. « 1 » ? « 2 » ? Autre chose ?

**Finalement**

Votre choix ? **4**

Vous regardez à gauche, à droite. Personne. Vous écartez les cuisses et relevez votre robe de mage, puis vous déplissez délicatement vos petites lèvres afin d'y glisser le fruit. Rien de rationnel ne vous a mené à faire ce choix, et pourtant vous le faites, comme mû par un désir extérieur.

Un sentiment de plénitude vous irradie. Tout vous paraît soudain plus clair. Chaque sensation se fait plaisir et délice. Vous souriez.

1. Vous recommencez l'opération
  2. Vous portez à présent un fruit à votre bouche
  3. Vous vous dirigez vers l'auberge
- Votre choix ? \_

Les yeux de Jules se sont écarquillés à la lecture du texte. Rien ne va dans cette histoire. Il hésite à taper un nouveau chiffre au hasard, mais décide de recommencer l'opération. Le même texte s'affiche, encore et encore. Puis

Votre choix ? **5**

Vous approchez avec difficulté de l'auberge. Vos sens sont extatiques, vous avez beau chercher à retrouver un semblant de contenance, la seule chose que vous soyez en mesure de réaliser c'est que vous n'avez plus le contrôle : votre corps réagit d'instinct à ses propres pulsions.

Les carreaux de l'auberge sont maculés de traces grisâtres, comme si un liquide visqueux s'était étalé dessus. Des cris retentissent dans l'établissement.

1. Vous faites demi-tour pour échapper à ce qui semble être une violente altercation
  2. Vous entrez en espérant trouver un lieu pour la nuit, de préférence où pouvoir assouvir vos pulsions grandissantes
- Votre choix ? \_

Jules appuie sur « 3 », mais le jeu semble bloqué.

– Merde, il a planté. Pour une fois que j'avais droit à un parcours original !

Il appuie encore sur « 3 », et s'apprête à redémarrer l'ordinateur lorsque

Votre choix ?

Vous n'êtes pas en mesure de choisir quoi que ce soit. Vous entrez dans l'auberge, et découvrez un Ghor déchaîné ayant décapité deux nains et pénétrant avec brutalité un troisième. L'odeur du sang éveille en vous de nouveaux désirs et votre corps se morphe en Ghor. Vous pensiez cela impossible puisque, en tant que philomorphe, vous ne devriez pouvoir vous métamorpho-

ser qu'en une créature désirable, jusqu'à réaliser que vous avez envie de lui.

Il s'approche de vous, vous prend à la gorge. Vous faites de même avant de l'embrasser. Vous découvrez de nouvelles sensations, dans un corps inconnu. En l'absence de système nerveux central, chacun de vos membres décide indépendamment, et une multitude d'informations vous traverse. Soudain, le Ghor déverse se sa bouche à la vôtre un liquide poisseux et fort. Vous craignez d'abord à un geste d'agression avant de comprendre qu'il s'agit d'un partage : il vous offre du vin de cette vigne folle, un vin longuement fermenté dans la cavité de son occiput. Vous comprenez ainsi ce qui a pu le libérer du sceau magique censé le contraindre.

Bravo ! Vous avez terminé le jeu ! Mais vous n'avez découvert qu'une des nombreuses fins que celui-ci vous propose. Voulez-vous recommencer une partie ? O/N

Sans attendre, Jules presse la touche « O ».

\*

\*\*

Au dos de la boîte, quelques mots :

*Dans une aventure palpitante et surprenante, sortez des sentiers battus et empruntez une multitude de chemins qui sont autant de **sarments de vigne qui s'échappent vers le ciel.***

---

*Juillet 2020 – Au poil*

---

## Le nid

« C'était il y a deux ans. Je l'ai rencontré un peu par hasard. Premier jour de l'année, dans un amphi bondé. Retardataires, lui et moi. Il m'a tout de suite plu, avec ses cheveux en bataille, ses épaules un peu trop carrées, son mascara et sa robe hippie. Je crois que je suis tombée amoureuse autant de son côté espiègle et optimiste que de sa faculté à ne jamais être le même tout en étant toujours lui-même.

Un jour il était lui, l'autre elle était elle, parfois il était elle, ou elle était lui. On ne savait jamais vraiment. Lui non plus, et ça le faisait rire.

« C'était tout nouveau pour nous deux. De son côté, parce qu'avant de déménager pour ses études, il avait été lui, sans se poser de questions. La distance, la rupture avec son entourage l'avaient poussé à enfiler une robe achetée sur un coup de tête dans une friperie. Ça ne venait pas de nulle part, disait-il, il avait toujours aimé se travestir en secret. Mais là, il pouvait assumer : il n'avait rien à perdre puisque tout était à construire.

« J'aimais ses bras, j'aimais ses mains. J'aimais dire qu'il était ma copine, mon copain, mon amoureuse, mon amoureux. Ma logeuse, à qui je parlais de tout de façon un peu anarchique, pensait que j'avais une vie sentimentale dissolue alors que je n'avais que lui. Qu'elle.

« Ses parents ne connaissaient que lui et moi.

« Et puis un jour il s'est mis à parler de "transition". De devenir "elle", pour de bon. Ça m'a fait quelque chose, je ne savais pas si j'étais prête. Mais j'avais la certitude de ne pas vouloir le perdre, ni la perdre. Alors j'ai haussé les épaules, je l'ai embrassée, et elle a commencé.

« Le bordel genré est devenu jardin à la française, travaillé, organisé. Les tenues sélectionnées avec choix. Et les poils... les poils !

« C'était une chasse de tous les instants, même si l'hormonothérapie avait déjà fait changer son corps. On épilait à la machine, à la pince, elle parlait laser mais en fait non.

« On avait un rituel, le soir et le matin. On partait en quête du moindre poil sur son corps. J'adorais le détailler. Je jouais de la pince. Elle voulait qu'on les mette tous dans une petite boîte en bois. Quand je lui ai demandé pourquoi, elle a juste dit que ça servirait un jour à faire un nid pour son ange gardien.

« Le "parcours", comme on disait, avançait. Elle parlait "opération". Puis, soudain, plus rien.

« Je n'osais pas aborder le sujet. Je sentais que ça n'était pas à moi de m'immiscer dans ses questionnements.

« Elle a fait une dépression, elle est partie un temps, elle a connu d'autres que moi. Elle est revenue. Il est revenu. Ensemble, les mêmes, un peu différents.

« Elle disait que ça la faisait marrer que les hommes l'objectifient, la voient comme un fantôme. Je lui avais dit que c'était pas que les hommes, qu'une partie de moi le voyait comme ça. Elle avait dit qu'elle savait et m'avait embrassée. On avait roulé sur le sol. Elle avait dit "objectifie moi tant que tu veux". J'aimais la sucer, j'aimais la sentir jouir en moi, dans ma bouche, dans mon corps. J'aimais caresser ses seins et son pénis en même temps, sentir les frémissements de sa peau, profiter d'il et d'elle. J'aimais me sentir unique de partager autant de facettes avec elles. J'aimais qu'elle me trouve belle, j'aimais qu'il bande en me voyant nue, j'aimais lui piquer des fringues, j'aimais qu'elle vide mes tubes de roques.

« Il n'évoquait jamais le doute qui avait fait qu'il avait décidé de rester au milieu du pont. Il assumait les regards comme j'aurais jamais osé le faire, mais comme je le faisais pourtant en m'agrippant à sa main, à ses bras, à ses lèvres, quand on traversait la ville. Elle était parfois mille fois plus féminine que moi. Sauf quand elle se mettait à rire, mais je crois qu'elle faisait exprès d'en rajouter pour le plaisir de surprendre.

« Des bienveillants, il y en a, heureusement. Des sceptiques, des étonnés aussi, plein. Des qui veulent pas blesser mais qui le font un peu sans s'en rendre compte aussi, mais ça m'attristait moi plus que lui, plus qu'elle.

« J'avais l'impression de le comprendre. J'avais quitté la Libye à quatre ans, je m'étais intégrée comme j'avais pu, mais je voyais bien dans les yeux des autres que je ne serais jamais française et que je n'étais plus assez libyenne. Il n'était plus assez homme et elle n'était pas assez femme. Nous étions des "entre deux".

« Mais je sais que je ne pouvais pas la comprendre. Pas totalement. Comme lui ne pouvait pas me comprendre non plus. On avait des vies différences, des arrachements différents. Ça me rendait malade de la voir cacher sa poitrine avant de rendre visite à ses parents, se refuser



d'aller à la piscine.

« À mesure que le temps passait, le nid d'ange s'épaississait, mais de plus en plus lentement. Je réalise maintenant combien symbolique était cette construction, mais je n'y voyais qu'une habitude mignonne.

« Nous étions attablés au glacier de la place Saint-Honoré quand tout a basculé. Ils étaient quatre jeunes : trois hommes et une femme. On avait l'habitude des moqueries, surtout de personnes de leurs âges. Ça aime être en groupe, ça parle fort. Elle disait qu'ils étaient jaloux, et que s'ils réagissaient, c'est parce qu'ils éprouaient attirance ou fascination. J'avais toujours peur que ça dérape. Ça a dérapé.

« Le plus jeune s'est approché. Il a dit quelques insultes, puis il a renversé la table et il a poussé la chaise. J'ai vu sans comprendre l'instant présent. Mon esprit, comme pour se protéger, m'offrait une conscience du monde légèrement retardée, **décalée.** Le pied de la chaise qui glisse du trottoir, son corps qui s'enroule, son visage qui heurte la bitte de fer forgé. Son regard qui me dit juste "c'est la dernière fois que je te vois, mais comme c'est toi que je vois en dernier tout va bien".

« L'enterrement a eu lieu la semaine qui a suivi. Il y avait ses parents. Ils ont découvert tellement de choses qu'ils ne comprenaient pas. Et moi je n'avais pas les mots. Je suis tellement désolée de ne pas avoir eu les mots à ce moment-là, pour expliquer. Ça a rendu tant de choses difficiles et compliquées...

« J'ai quand-même pu glisser la petite boîte, dans le cercueil. Celle avec les poils. Le nid pour l'ange-gardien. Tu parles, c'était pour lui, pour son âme. Si j'avais su...

« Voilà, c'est comme ça que ça c'est passé. Il n'y a pas grand-chose d'autre à ajouter, ou alors il faudrait des jours et des nuits, et on n'a pas ce temps. »

J'aurais voulu pouvoir dire tout ça. Mais j'ai juste dit des banalités quand il a fallu que je parle de lui, d'elle. J'ai eu honte de la platitude des mots que j'ai pu prononcer. Honte de ne pas arriver à décrire la richesse de ces trois années. Honte de ne pas arriver à rendre l'hommage que je désirais faire.

Maintenant, ces mots se bousculent dans ma tête. Je n'entends pas les autres témoignages, tout est flou. J'ai juste le film de ce que j'aurais dû dire, des mots justes, qui passe en boucle. J'y ajoute des choses. J'en retire. Des moments de sexe, des moments de tendresse, de cette folle soirée à la plage où on s'est faites draguer par deux belges qui n'ont pas su saisir l'opportunité à temps, de ce weekend à l'hôtel où deux jeunes femmes sont entrées dans une chambre mais un homme et une femme en sont sortis. J'aurais aimé être la petite souris ca-

chée sous la banque de l'accueil pour entendre gloser sans fin, mais j'admire le professionnalisme des hôtesse.

Je lève la tête, les yeux embués. Il y a eu un incident dans la salle. Je comprends lentement qu'un des prévenus, un complice, a insulté celui qui est accusé d'avoir entraîné la mort. Que l'insulte était homophobe. Parce qu'il y avait eu des larmes et des excuses. Je me dis qu'ils n'ont rien compris.

Le jugement est tombé. Il est raisonnable pour certains. Très sévère pour celui qui a provoqué l'incident. Je suis triste. Il n'y a pas de victoire, ce n'est qu'une défaite qui laisse un goût de merde dans la bouche. Les parents des uns et des autres s'évitent, mais je les regarde, de loin. Les larmes de tristesse coulent vers des rivières différentes mais viennent du même orage.

\*

\*\*

Des siècles auparavant, on a débattu sans fin pour savoir si les anges avaient ou non un sexe, alors qu'ils en ont deux. Et qu'ils dorment dans un nid de poils.

*Août 2020 – 6, 66, 666*

---

## Le passage

Eddy débraya le régulateur de vitesse de la Ford Mustang, modèle 2015, toutes options, même celles qu'il n'avait pas demandées.

– On arrive bientôt.

Bael n'ajouta rien. Elle savait bien qu'ils étaient à moins d'un mile : elle avait l'écran de navigation devant les yeux.

C'était au milieu de nulle part. La légendaire route 66 entre deux villes moyennes, vingt miles après la dernière station essence. Sur le côté, un parking poussiéreux et un motel désaffecté contre lequel était adossé une salle de concert dans un état lamentable.

La voiture s'arrêta doucement. Ils sortirent, à la fois émus et troublés. Les portières claquèrent sèchement.

– C'est pas si pire.

– Ouais, ça ressemble aux photos du bouquin, en fait.

Eddy tenait devant lui un recueil de photographies des années 70. A l'époque, l'ensemble avait déjà fait faillite. Il se pencha et observa :

– Ça ressemble un peu trop, même. T'as vu, les marques au sol sont les mêmes, les néons intacts à l'époque le sont aussi. On se croirait sur la photo, mais en vrai. Finalement, on n'est pas venus pour rien...

– J'espère que c'est le cas.

– Tu savais que tous les grands étaient venus se produire ici ? Jerry Lee Lewis en 59, Simon et Garfunkel trois mois plus tard, les Beatles en 64...

– Et Fats Domino en 55, je sais. Je te rappelle que **c'est moi qui ai écrits** le bouquin que tu as entre les mains.

Il ignore le sarcasme et s'avance vers le bâtiment. On voit encore à certains endroits le tra-

vail des flammes, mais la structure en bois a résisté étonnamment bien au feu comme au temps.

– Allez, voyons ce qu'il y a là-dedans. Tu me passes une lampe-torche ?

Elle lui en passe une. Il pousse la porte.

Elle le sent hésitant malgré son assurance et sourit en s'engageant à sa suite.

Un large faisceau balaye le hall d'entrée. Les vitres des deux guichets latéraux sont em-  
buées de poussière, au travers desquelles ont devine quelques tickets pour le concert qui avait  
lieu lors de l'incident.

– Magnifique, tout est vraiment resté en l'état.

Il passe derrière une des banques, et ramasse un carré de papier dentelé.

– Miss Sunnyvalley & the parrots, date unique. Sincèrement, si elle n'avait pas fait ce  
concert, jamais je ne l'aurais connue. Tu as déjà entendu quelque chose d'elle, toi ?

– Oui, il y a très longtemps. Mais rien depuis.

Le ticket qu'il tient dans les mains s'effrite soudain.

– Oh !

– Quoi ?

– Rien, le papier devait être très fragile, je ne m'y attendais pas. On continue ?

Il s'avance plus loin. Pousse la porte qui mène à la salle. Un pseudo théâtre à l'italienne,  
du plus mauvais genre et en version poche s'offre à leur vision. Au bas de la scène, un trou a  
avalé les premières rangées de fauteuils. De la suie mêlée à des cendres recouvre les boiseries  
et les velours.

Ils s'approchent, lentement.

– Incroyable, ça n'a vraiment pas changé.

Eddy se penche vers le précipice. La profondeur est vertigineuse. Il recule d'un pas, mais,  
soudain, Bael se précipite contre lui et l'entraîne dans le gouffre.

La chute paraît une éternité. Le hurlement silencieux d'Eddy se mue en surprise lorsque  
la jeune femme le déshabille. Elle perd sa robe dans l'instant et, d'un geste de la main, empri-  
sonne le sang dans le sexe de son compagnon. L'érection est d'abord timide, puis assurée.

– Que... ?

– Chut, profite, bien peu d'humains peuvent s'enorgueillir d'avoir vécu ce que je t'offre.

Elle enroule ses jambes autour du corps de l'homme, et le prend en elle. Leurs corps de-  
viennent brasier, le plaisir enivre Eddy alors que Bael use de mille sortilèges pour décupler les  
sensations.

Au-dessus d'eux, la salle de concert est hors de portée de vue. Le monde du dessus  
s'éloigne inexorablement. Dans un accès de lucidité, Eddy articule péniblement quelques  
mots.

– Tu es diabolique.

– Je sais.

C'est chevauchant son sacrifice humain, dans un orgasme trop longtemps attendu, qu'elle rejoint enfin les Enfers. Bannie de son domaine, la voilà de retour.

*Septembre 2020 – Hier soir, un texto, dans un bar*

---

## Message Service

– Bonjour. Colonel Wright ?

– C'est moi, à qui ai-je l'honneur ?

Il est poli, mais sur ses gardes. Des traîtres, des espions, il y en a partout. Les allemands, les italiens, les espagnols... les russes aussi, on n'est jamais certain de leur statut. Alliés ? Ennemis ? Peu de monde circule au village, mais la proximité avec Bordeaux le rend plus cosmopolite qu'il faudrait.

À son accent, c'est un français. Ce qui ne dit rien quant à ses engagements.

– Alexandre Cabannes. Vous m'avez envoyé un SMS hier soir.

– Un quoi ?

– Un SMS.

Il sort de sa poche un appareil minuscule et plat. Wright écarquille les yeux.

– Qu'est-ce donc ?

– Comment ça, « qu'est-ce donc » ? Vous vous foutez de moi ? C'est un téléphone portable. Vous sortez d'où ?

Cabannes tourne la tête autour de lui, pris d'un doute.

– Merde. On est en quelle année ?

– 1943. Vous allez bien, monsieur ?

– Merde, merde, merde. On est bien à Talence, le 12 juillet, et vous êtes bien le Colonel Angus Wright ?

– C'est tout à fait ça. Mais si vous pouviez parler moins fort, ce serait bienvenu, monsieur.

Les murs ont des oreilles, comme on dit autant chez vous que chez nous.

– Sortons, alors, marchons un peu dehors.

– Entendu.

Cabannes sort en premier, suivi quelques minutes plus tard de Wright. Ils se retrouvent au croisement entre la route principale et un chemin de traverse, puis s'accouent à une barrière de bois.

– Alors, quelle histoire est-ce encore ? Qu'est-ce que vous m'avez montré ?

– Laissez tomber, je me suis planté.

– Expliquez-moi, au moins.

– Vous ne me croiriez pas.

– Raison de plus pour me le dire : si je ne vous crois pas, je ne risque pas de vous mettre en danger.

– Quel raisonnement tordu typique d'un espion... Bon, vous l'aurez voulu. Je viens du futur. 2044, pour être exact. J'ai dû me tromper de date, je ne sais pas.

– Mais on ne se trompe pas d'un siècle comme ça, monsieur ; et vous sous-entendez que l'on peut voyager dans le temps, en 2044 ?

– On peut, oui, mais uniquement dans un laboratoire de recherche spécialisé dans l'exploitation des courbures de l'espace-temps. Notre époque est presque aussi troublée que la vôtre, et bien des états investissent sans compter pour se préparer à une inévitable guerre.

Wright réfléchit.

– *Nonsense*. Vous êtes venu me chercher moi. Avec votre histoire de SS.

– SMS. Short Message Service. De petits messages textuels que l'on peut s'envoyer avec un téléphone comme je vous ai montré. Une aberration technologique qui aurait dû disparaître il y a des années mais qui persiste à ne pas vouloir mourir.

– Donc vous pensez que moi, Angus Edward Charles Wright, j'ai envoyé un message sur votre téléphone dans cent ans ?

– Je ne pense rien. J'ai reçu un message hier soir de votre part me demandant de vous rejoindre ce matin à 9h. J'ai zappé l'heure, et à 10h j'ai décidé de détourner notre prototype de machine à voyager dans le temps pour vous voir à 9h. Mais je n'ai jamais demandé à revenir cent ans plus tôt !

– Zapper l'heure ?

– Laissez passer l'heure, pardon.

– Vous avez ce... SMS ?

– Tenez, le voici.

Cabannes fait défiler les écrans de son téléphone. Wright paraît fasciné.

– « Prière venir me rencontrer de toute urgence café place principale de Talence le 12 juillet 9h. Situation urgente. Col Angus Wright ». Numéro d'expédition obfusqué, autant dire que ça m'a intrigué, mais c'est bien vous ?

– En effet. Et j'ai effectivement écrit ce mot, mais sur un bout de papier glissé sous une pierre pour mon contact.

– Ça n'a aucun sens.

– Absolument aucun. Votre histoire est trop *incredible* pour que vous soyez un espion cherchant à me démasquer.

– J'imagine qu'il n'y a aucune chance que vous me disiez où se trouve l'endroit où vous échangez avec votre contact ?

– *Indeed.*

– Ça ne serait pas à l'extérieur de la ville ? À Pessac ?

Wright est incapable de cacher sa surprise.

– Comment savez-vous ?

– C'est là où se trouve mon laboratoire. Reste à expliquer comment un message écrit sur un bout de papier a été transformé en information numérique, et comment le prototype a su qu'il devait venir cent ans en arrière.

– Silence, demandez-moi du feu, vite.

Alexandre Cabannes se redresse, demande du feu. Entre temps, Wright lui a glissé entre les doigts une cigarette mal tassée et cherche un briquet dans une poche intérieure. La troupe de miliciens s'éloigne.

– Merci.

– Merci à vous. Pouvez-vous me rendre la cigarette ? Je ne fume pas, et c'est la seule dont je dispose quand cette situation arrive.

– Bien sûr. Mais ce matin, votre contact ne s'est pas présenté ?

– Non, elle n'a peut-être pas eu mon mot, si vous l'avez reçu.

– Mouais.

– « Mouais » ?

– Votre contact, pourquoi vouliez-vous la rencontrer ? Enfin, c'est peut-être top secret...

– Rien qui n'engage la sécurité des Alliés, si c'est la question. Il se trouve que mon contact et moi-même avons – comment dire – hem.

Il rougit, comme un Colonel de la RAF : avec retenue et uniquement derrière sa fine moustache.

– Vous êtes amants, c'est ça ?

– Nous nous sommes mariés. Mais nos rencontres sont aussi rares qu'intenses, faites d'heures volées. Nos obligations respectives nous imposent une distance certaine. Nous ne sommes pas supposés nous connaître : c'est une faiblesse potentielle dans l'organisation.

Cabannes se gratte la nuque, tourne et retourne.

– Ça ne tient pas debout. Trop de choses s'assemblent avec logique pour que ce soit un accident, alors que d'autres n'ont aucun sens. Avec-vous un moyen d'entrer en contact avec elle plus rapidement, au moins pour vous assurer qu'elle va bien ?



– Oui. Nous avons un code. Un objet à placer à un endroit précis afin qu'elle puisse le voir. Elle sait alors qu'il y a une note à récupérer.

– Tout ceci à Pessac ?

– Oui. Faudrait-il y aller ? Mais je ne peux prendre le risque de vous montrer la cache. C'est bien trop dangereux.

– Je... Non, retournons au café où je vous ai rencontré.

– Pourquoi diable ?

– Parce que quelque chose ou quelqu'un veut que nous nous rencontrions là-bas aujourd'hui à l'heure dite.

Les deux hommes retournent sur leurs pas. Ils sont très différents, l'un avec sa rigueur militaire, l'autre avec sa fantaisie de chercheur, mais leurs esprits sont vifs et ils s'apprécient mutuellement pour ça.

Lorsqu'ils entrent dans le café, l'air est saturé par l'odeur de Gitane maïs. D'un même mouvement, ils toussent, incommodés. Un voix les interrompt alors :

– Ah vous voilà vous deux ! Ça fait une demi-heure que je vous attends, mais bon, j'ai l'impression que les présentations sont faites.

– Guillemette ?

– Guillemette ?!

La Guillemette les saisit par un bras et les extirpe de l'atmosphère chargée de mauvais tabac.

– Il va falloir m'expliquer...

– Nous expliquer...

– Oui, bon, je sais, j'aurais dû, mais bon. Voilà. Alexandre, je te présente Angus, mon mari. Angus, je te présente Alexandre, mon mari. Je crois que je vais avoir beaucoup de choses à vous raconter, mais en premier lieu, oui, c'est moi qui ai envoyé le SMS hier soir. Le reste, ça risque d'être un peu plus long...

---

*Octobre 2020 – Un fil à la patte*

---

## Les fous

Cela faisait déjà sept jours que nous avions retrouvé le monde des vivants. Amaigris, le corps tel celui d'animaux sauvages. Sept jours sans avoir de **réponses**.

Les gardes, incrédules, nous avaient vu approcher en nous prenant pour des mendiants. Lorsqu'ils reconnurent le tisserand, ils mandèrent le bailli et l'échevin qui, faute d'arriver à s'accorder sur notre sort, nous firent escorter jusqu'à la demeure de mon compagnon afin que nous pussions nous rendre présentables.

Là, celui avec qui j'avais partagé la destinée durant un an m'adressa à peine la parole. Il fit chauffer de l'eau, me prépara un bain, et s'enferma dans son atelier sans même un soin pour son corps. Incapable de nouer un dialogue, je le quittai pour l'auberge, où j'espérais retrouver les quelques affaires que j'y avais laissées une éternité plus tôt.

J'y étais attendue. La rumeur de notre retour avait déjà traversé le bourg. Les clients m'observaient avec attention, espérant probablement voir la sorcière, la folle, la sauvage. Ils ne virent qu'une femme épuisée.

Mon sac avait été descendu d'un grenier. Il n'y manquait rien hormis quelques pièces que j'aurais été bien en peine de réclamer à mon hôte. Lorsque je lui fis part de mon souhait de reprendre une chambre dans son établissement, il accepta, visiblement ravi de pouvoir ainsi attirer du monde. Je payai d'avance pour un mois, avant de monter m'isoler.

La pièce sentait la paille fraîche et la lavande. Le conduit de cheminée passait dans un des murs, irradiant l'air d'une douce tiédeur. La couche était propre et, puisque propre j'étais, je m'y assis.

Je défis le lacet de ma tunique. Le soleil couchant passait encore au-dessus des toits. Je me rappelai ma première visite un an plus tôt. Ma passion aveugle pour le fol de la montagne

et son projet dément, l'instant où j'avais décidé de lui imposer ma présence, les premiers jours où j'avais été confrontée à la bête sommeillant en lui. L'amour et la folie.

Ma tunique glissa un peu, dévoilant mes épaules, puis le haut de mes seins. Je ne reconnaissais plus mon corps, et pourtant il n'avait jamais été autant le mien que depuis que je le lui avais confié. J'aurais bien été en peine de me remémorer chaque coup subi, désiré, chaque entaille, chaque marque, mais les stries brunies étaient là, présentes, comme le rappel non pas de chaque instant dans son individualité mais de cette intense expérience.

Le tissu chut en silence. Notre quotidien de racines, de baies et de galettes de terre – un rongeur lors des jours fastes – avait considérablement transformé ma silhouette. Il me fallait retrouver consistance si je voulais reprendre ma chemin.

On frappa. Je n'eus pas conscience de ma nudité, et c'est le visage pourpre de la domestique qui me la rappela. Elle me laissa un bol brûlant entre les mains et disparut dans l'escalier.

Je n'avais pas mangé chaud depuis un an. J'avalai chaque gorgée difficilement, me disant que la suivante serait plus facile. Je raclai le dépôt de graisse avec le doigt et le suçai avec gourmandise.

Ce simple geste me rappela son sexe, ses doigts. Lorsque, animal, il me sautait dessus et me prenait à toute heure du jour et de la nuit pour m'enfourcher, faisant de moi sa femelle. Je posai ma main entre les cuisses pour me faire jouir dans la mémoire de ces instants damnés.

Cela faisait déjà sept jours que nous avions retrouvé le monde des vivants. Amaigris, le corps tel celui d'animaux sauvages. Sept jours sans avoir de réponses.

Le troisième et le quatrième jour, je n'eus aucune nouvelle, mais n'en cherchai pas non plus. Je restai, recluse, dans ma chambre. L'aubergiste essaya de m'en tirer à plusieurs reprises. Derrière sa gentillesse, je sentais l'envie de rentabiliser ma présence pour offrir mon image aux curieux.

Le cinquième jour, enfin, je descendis. L'odeur du cochon grillé du dimanche avait eu raison de ma retraite. La salle était bondée et mon arrivée provoqua un silence religieux. Je réalisai que, à leurs yeux, ma présence avait quelque chose de divin – ou de diabolique. Probablement un peu des deux.

Je sentais leurs yeux sur moi et je fus tentée de me dénuder, de leur offrir mon corps. Qu'ils me prennent là, sur la grande table, devant la cheminée. Qu'ils fassent de moi ce qu'ils veulent, puis qu'ils me désossent comme un animal avant de jeter mes restes dans le foyer. N'est-ce pas ainsi que finissent les sorcières ?

Le bailli et l'échevin, probablement avertis par quelque inquiet, arrivèrent l'un, puis l'autre. Le clerc fut le premier et je lus dans son regard l'envie de m'embrasser. Le nobliau se

présenta quelques minutes plus tard et je lus dans son regard l'envie de m'embrasser.

Ni l'un ni l'autre ne me faisaient envie. Je voulais mon tisserand, mon fou, mon monstre.

Ils dirent tant de choses que je n'en retins aucune. À nouveau, ils furent incapables de se mettre d'accord. Pas un ne me posa de question, assurés qu'ils étaient d'avoir déjà les réponses. Ils partirent comme ils étaient venus, avec peut-être en plus l'envie de me prendre. Mais je n'étais pas pour eux.

Comme ils sortaient, un malin lança une grossièreté à leur égard. Bien mal lui en pris : si je fus laissée tranquille, le pauvre bougre fut humilié publiquement par la voix de Dieu et celle du Roi.

Cela faisait déjà six jours que nous avions retrouvé le monde des vivants. Amaigris, le corps tel celui d'animaux sauvages. Sept jours sans avoir de réponses.

Le sixième jour, je me sentis suffisamment forte pour préparer un départ que je n'avais initialement pas envisagé avant plusieurs semaines. Mon cœur se serra. Si mon tisserand ne se présentait pas, je risquais de ne pas le revoir. J'arpentais les ruelles autour de son échoppe avec l'espoir de l'y croiser, mais les volets de sa maison étaient clos.

Cela faisait déjà sept jours que nous avions retrouvé le monde des vivants. Amaigris, le corps tel celui d'animaux sauvages. Sept jours sans avoir de **réponses**. Alors je ravalai ma fierté et je frappai à la porte de son atelier. L'homme qui m'ouvrit n'avait rien à voir avec celui que j'avais quitté une semaine plus tôt. Si mon corps portait toujours les stigmates de notre temps passé ensemble, le sien ne laissait rien paraître. Je me mis à pleurer.

Il me fit entrer. M'installa à sa table, **ouvrir** les volets de bois. Des passants s'agglutinèrent aux carreaux de verre, nous les ignorâmes.

« Donne moi ton bras », me dit-il. Et je le lui donnai.

Autour de mon poignet gauche, il attacha un bracelet de tissus que je crus d'abord brun. Je le portai à mon regard, réalisant qu'il était fait d'une myriade de fils colorés d'une incomparable finesse, tressés entre eux avec force.

« Reviens dans cinq ans ».

Je l'observai, inquiète. Il ajouta « Tu m'appartiens jusqu'à ce que le bracelet soit tant usé qu'il se sectionne et quitte ton poignet. D'ici-là, tu reviendras tous les cinq ans, avant que je ne ferme ma prison. », et il ne dit plus rien.

Je me levai et sortis. Les yeux rivés sur le bracelet, je ne voyais pas les hommes et les femmes autour de moi. J'avais peur, j'étais fière. Cinq ans.

Je repassai **pas** l'auberge, **fit** don à mon hôte des semaines avancées, puis quittai le bourg.

\*  
\*\*

Moins d'un an plus tard, le bracelet se rompit alors que je labourais un champ en échange d'un repas et d'un lit. J'hésitai quant à la conduite à tenir. Il me paraissait évident que mon tisserand savait la fragilité de son ouvrage et souhaitait me libérer sans me le dire explicitement. Sa pudeur, en regard de tout ce que nous avons pu vivre, me toucha. Je pris précieusement l'assemblage multicolore pour le glisser dans ma bourse.

Il n'y eut pour moi qu'une évidence : le bracelet importait peu, le lien que j'avais avec **mon tisserand était d'une autre nature.**

*Novembre 2020 – Pour vivre heureux...*

---

## Démasqué

C'est assez étrange de sortir ainsi. Sans gestes barrières, sans masques, sans inquiétudes. Ça a un goût d'irréel. Je crois que j'avais ressenti la même chose lors des premiers jours de confinement, avant que ça ne devienne une habitude.

Il aura fallu un chiffre, un pourcentage, une couverture vaccinale, comme ils disent. Et la vie est redevenue comme avant. Ou presque. Pour un temps, en tout cas.

Elle a sauté sur l'occasion pour m'inviter à boire un verre. Je ne dis pas que ça m'a déplu, au contraire, mais j'aime tellement ces longues discussions qui précèdent une première rencontre qu'il m'arrive de ne jamais franchir le cap. Et même si nous nous sommes déjà vus, ça n'a été qu'une fois, fugacement, dans une autre vie qui paraît particulièrement lointaine. Alors nous voilà, l'un en face de l'autre, gelés jusqu'au bout des doigts par ce matin de printemps aux parfums d'hiver. C'est déjà bondé, comme si tout le monde avait voulu célébrer ce retour à la vie normale par un café avant de retourner au travail. On a réussi à trouver une place en terrasse, à côté d'un couple.

Elle me sourit, je souris aussi, mais avec une forme de mélancolie que je n'arrive pas à faire disparaître de mon visage. Je le sens, et plus j'essaye de m'en défaire, plus elle s'installe.

Le serveur arrive, prend nos commandes. Ce sera un Irish coffee pour elle, un chocolat chaud pour moi.

Je me demande d'où vient mon malaise alors qu'il y a tout pour que je me sente bien. J'entretiens une discussion superficielle, en mode automatique, pendant que j'analyse mes émotions.

Je trouve.

Une lecture, faite quelques jours plus tôt. Le dernier roman d'un auteur italien avant qu'il ne décède. L'histoire importe peu : cet écrivain a passé sa vie à raconter, encore et toujours, la même. Ce sont les personnages qui ont du sens. L'un d'eux a mon âge, l'autre a celui de celle qui me fait face, soit deux fois moins. Une relation touchante, très humaine, mais qui m'a immédiatement gênée, parce que j'y trouvais les mots d'un vieil homme qui raconte une histoire qu'il aurait aimé vivre. Le vieux et la jeune. L'âge et la jeunesse. Un constat que j'ai déjà fait chez d'autres auteurs, d'ailleurs, à propos de l'ultime publication, qui a un goût de pêché de vieillesse.

Elle s'est arrêté de parler. Elle me dévisage, sans se départir d'un sourire tendre, mais je ne le réalise pas immédiatement.

– Vous semblez absent ?

Nous nous vouvoyons. Nous nous étions d'abord tutoyés, avant de choisir de changer. C'est devenu une habitude, un amusement, une forme de respect et de distance polie renforcée par cette période singulière.

– Oui, je suis désolé. Quelque chose me préoccupe.

Je parle à mi-voix. Le couple à côté de nous est proche. Bien trop proche pour que je me laisser aller à des confidences. Pourtant, ils sont dans leur discussion et n'ont probablement que faire de la nôtre, comme je n'ai rien à faire de la leur.

– Vous préférez qu'on parte ?

– Non, non, ça va aller.

– C'est bizarre comme ambiance, tout ça. Moi aussi ça me perturbe.

Elle apporte des réponses simples aux questions que je laisse filer, ça me soulage. J'essaye de reprendre contenance, un peu. On parle musique, de la tournée reportée. Annulée. Reportée. On noie le poisson, on évite d'aborder mes longs récits au téléphone, à mi-voix, ponctués de quelques gémissements lointains. Nous agissons en vieux amis. Elle me parle de ses parents. J'évoque ma compagne actuelle, mon divorce lointain, les enfants de mon premier mariage que je ne vois pas souvent. Parce qu'ils ont leurs études, leurs vies. Parce qu'ils ont presque le même âge qu'elle. Mais ça, je ne le dis pas.

Le couple d'à côté se lève, se fait une bise inenvisageable il y a vingt-quatre heures à peine ; ils partent, chacun de leur côté.

– C'est bon, ils sont partis, vous pouvez me dire ce qui ne va pas.

Elle rit. Ce doit être ma tête, incroyablement. Ça fait du bien de voir un bas de visage, un rire de près.

Je plonge les lèvres dans mon chocolat, encore brûlant. Inspire. Cherche à agencer les mots. Hausse les épaules et lâche :

– Je suis juste trop vieux, c'est tout. Ça n'a aucun sens.

– Aucun sens ?

– Vous et moi. Vous devriez être avec un garçon de votre âge, ou qui ait au plus dix ans de moins que moi.

Elle ouvre les yeux dans un geste de surprise amusée. On dirait un personnage de dessin animé.

– Ça fait des mois que nous discutons, c'est pas une surprise, pourtant ?

– Justement, notre première rencontre paraît si lointaine. Puis il y a eu ce confinement, la distance forcée, et je me suis mis à m'imaginer jeune. Je trichais avec moi-même. Jeune, mais avec quelques années d'expérience de plus. Le rêve, non ?

Elle se tait, sans bouger. J'hésite, je continue.

– Mais j'ai l'impression de vous mentir, de me mentir. D'être dans un schéma stéréotypé patriarcal et tout ce qu'on veut. Vous voyez ?

Elle fait un mouvement de la tête. À peine perceptible. Juste ce qu'il faut pour dire « je vous suis, mais continuez, je ne veux pas vous interrompre ».

Je me recule dans ma chaise, j'inspire. Elle est toujours silencieuse.

– Je ne sais pas si c'est un dilemme moral. Ou une violente prise de conscience. Ou simplement que je réalise – mieux vaut tard que jamais – que je suis vieux et que ce n'est simplement plus « pour moi ».

Je me replonge dans mon chocolat. J'aurais dû le remuer, il est tiède, trop fort, trop sucré.

Elle a fini son Irish coffee. Ça lui donne les yeux légèrement brillants. Je ne sais pas si c'est le whisky ou l'envie de me provoquer. Ou les deux. Mais ça lui va vraiment bien.

– Hm. Je vois. Je pense que je comprends. Même si je ne peux pas non plus tout comprendre. Peut-être que, dans vingt-cinq ans, lorsque j'aurai votre âge et que j'aurai envie de croquer un jeune homme, je comprendrai tout. Peut-être pas.

J'essaye de l'imaginer avec deux fois son âge. Je n'y arrive pas. De mon côté, ça m'en ferait soixante-quinze. Je préfère ne pas y penser, je me concentre sur ses mots.

– En tout cas, l'argument sur les stéréotypes, je l'entends. Je sais pas si c'est le cas, je sais pas si ça m'influence inconsciemment, mais je m'en fous. Par contre, si j'ai envie de vivre une aventure avec un vieux

Elle fait un clin d'œil.

– C'est certainement pas un vieil homme qui va me dire ce que je dois faire ou pas.

Elle en fait un autre, avec un sourire entendu.

Du doigt, elle racle la mousse qui s'est accrochée aux rebords de son verre, puis le lèche. Son geste n'a rien d'érotique, il est juste spontané, et j'aime cette fraîcheur simple.

– Puis... je ne vois pas pourquoi je pourrais ne vouloir une relation qu'avec un homme de



votre âge – qu’avec vous, pour être exact. Je pourrais avoir aussi (elle appuie ce mot) envie d’une relation avec un homme du mien. C’est comme pour les carottes.

Là, je ne la suis plus du tout.

– Une carotte crue, c’est bon, c’est parfumé, ça croque sous la dent. Mais une carotte qui a mijoté au bouillon, qui a infusé, donné son goût à d’autres légumes tout en s’imprégnant de fragrances diverses, c’est différent, mais tout aussi bon.

Je me demande si la métaphore est à mon avantage ou non, mais je m’arrête surtout sur l’utilisation du mot « fragrance ». Je réalise que j’ai envie d’elle plus que jamais.

– Donc le fait que je mijote dans un vieux pot (je tapote mes mains sur mon ventre) depuis un temps certain... ?

– C’est pas un problème. Pas aujourd’hui, en tout cas. Si ça le devient, je vous le dirai, ce sera plus simple.

« Ce sera plus simple ». C’est peut-être ça, le secret. C’est peut-être moins de jeunesse que de spontanéité dont j’ai besoin.

– Maintenant, je vais me lever, je vais me pencher par-dessus la table, et je vais embrasser votre lèvre supérieure, parce que j’ai terriblement envie de vous, qu’il y a un peu de chocolat sous votre nez, et que je me retiens depuis tout à l’heure. Si vous y voyez un inconvénient, dites-le maintenant ou taisez-vous à jamais, comme on dit.

Je suis sur le point de dire que ça ne va pas trop avec le pot-au-feu. Mais je me tais et ferme les yeux.

*Décembre 2020 – Chevalier, Armoire, Jour d'automne*

---

## Mireille

29 octobre. C'est le premier jour des vacances d'automne, et il pleut. Elle regarde par la fenêtre de la voiture les grosses gouttes s'écraser, se réunir en un pâte informe, puis former de longues traînées qui s'écoulent vers l'arrière. Par moments, elle voit son reflet.

Il paraît qu'il n'y avait pas de vacances de la Toussaint avant. Qu'elle est la première génération à y avoir droit, qu'elle devrait être contente.

Elle voudrait juste être morte.

Elle pensait qu'elle allait pleurer pendant tout le trajet, mais rien. Les ruisseaux qui se font et se défont à la surface de la vitre de la 404 pleurent pour elle.

La nuit tombe vite, aidée par les épais nuages.

Elle repense à ces deux premiers mois de quatrième. À cette rentrée, tant attendue et muée en cauchemar au fil des semaines de l'été. Aux kilos qu'elle prenait, inexorablement. Au docteur qui évitait le mot. Parlait chiffres, parlait poids.

Au collège, les autres le lui ont balancé directement. Mirelle, la jolie Mirelle était devenue la grosse Mirelle. Puis juste « La Grosse ». Avec un L majuscule et un G tout aussi grand, gros, gras. Elle s'était mis à détester jusqu'à son prénom, qu'elle trouvait dégoulinant.

Disparaître.

Fuir.

Mourir.

Le moteur de la voiture neuve ronronnait. Son père baissa le volume de l'autoradio.

– Allez, Mireille, ne fais pas la tête, ça va être de supers vacances ! Tu ne nous auras pas sur le dos, et Pépi et Mémie sont ravis de t'avoir à la maison !

– Puis d'habitude tu es si contente de passer du temps chez eux, je ne te comprends

plus...

Elle ne répond pas. Parce qu'elle est rassurée de ne pas avoir à croiser les têtes insupportables de celles qui furent ses copines. Parce qu'elle redoute les réflexions blessantes.

La 404 quitte la nationale pour une petite route. Elle connaît le chemin par cœur, même dans la pénombre. Sans même m'en rendre compte, son esprit se libère de ses préoccupations. Elle guette chaque repère avec une attention accrue à mesure que la luminosité diminue. Après la borne kilométrique renversée dans le fossé, il y a les deux châtaigniers. Vient ensuite le sentier qui part vers la rivière, l'entrée de la propriété des Vignac, le long passage où on traverse la forêt et où on peut parfois voir des sangliers ou des chevreuils, le panneau effacé qui indique le dolmen gaulois, les pâturages, le village avec son panneau criblé de chevrotines, à nouveau des pâturages, un immense châtaignier qui a perdu son jumeau lors d'un orage il y a trois ans, et le mur de la ferme de Pépi et Mémie.

Il paraît qu'on les appelle comme ça parce que Pépi ne savait pas s'il voulait que Mireille l'appelle Pépé ou Papi. Il n'arrêtait pas de changer, elle en a tout mélangé. C'est resté, et Mémie a hérité de la déformation.

La 404 longe le corps de ferme, évite une mare boueuse formée par les allées-venues du tracteur, puis s'arrête sous le porche. Une large bouche lumineuse s'ouvre ; les silhouettes de Pépi et Mémie s'en découpent.

L'eau.

La boue.

Le chaud.

La pièce à vivre est baignée d'une douce lumière, renforcée par le feu qui danse dans la cheminée. Mireille se rapproche du feu et le fixe comme elle fixait les rigoles d'eau un instant plus tôt. Elle ignore les discussions à mi-voix dans son dos pour éviter de percevoir un mot, une expression qui pourrait la blesser.

Un bisou pour papa. Un bisou pour maman.

La 404 qui démarre, la porte qui se ferme. La soupe chaude. La langue qui brûle.

– J'ai mis ta valise en haut, tu verras.

– En haut ? Je ne dors pas dans l'ancienne chambre de papa ?

– Non, tu verras, tu seras beaucoup mieux. La chambre de ton père, j'en ai fait un bureau.

– Ah.

Mireille finit sa soupe avec amertume. Elle déteste l'étage, qui servait à entreposer la paille dans le passé, et qui est devenu un débarras sans nom. On y croise des mulots, des lézards, et beaucoup de poussière. La chambre de son père, elle, a une odeur rassurante. Puis elle est contre la cuisinière à bois, le matin il s'y diffuse une douce odeur de chocolat. Mais elle ne dit rien.

Elle dépose son bol dans l'évier en grès et le nettoie rapidement.

– Bonne nuit, Pépi. Bonne nuit, Mémie.

Bisou.

Bisou.

Dans la salle d'eau, il y a sa vieille brosse à dent. Le brossage est rapide. Elle monte les escaliers lentement. Ils sont mal éclairés.

Elle cherche l'interrupteur de l'étage à tâtons. Ne le retrouve pas. Avance plus loin le bras, la main. Tourne la porcelaine. La pièce s'illumine et, pour la première fois depuis bien longtemps, Mireille oublie tous ses ennuis.

Pépi et Mémie ont transformé le vieil entrepôt et en on fait une magnifique chambre, digne des plus beaux contes de fées.

Elle s'approche du lit. Des voilages l'encadrent, suspendus aux poutres massives de la charpente. Adossée à l'un des murs de la bâtisse, un secrétaire. Dans un coin, une bassine émaillée pour faire la toilette. Sur le mur opposé, une immense armoire de bois sombre.

– Alors, tu en dis quoi ? Tu préfères dormir dans l'ancienne chambre de ton père ?

– Je... c'est magnifique !

– Ça amusait ton Pépi de te faire cette surprise. Il y a passé ses soirées.

– Et te revoir sourire vaut tous les lumbagos que j'y ai attrapé.

Il rigole.

– Allez, bonne nuit, Mimi, dors bien !

Mireille fait trois fois le tour de la chambre, qui s'étend sur toute la surface du bâtiment. Ouvre sa valise, se déshabille, et enfile sa chemise de nuit.

Les draps sont chauds, deux bouillottes y ont été déposés. Elle s'y blottit, éteint la lumière et ferme les yeux.

Le sommeil vient. Esquive, semble jaillir à nouveau, feinte. Disparaît. Le bruit du feu qui s'affaïsse, au rez-de-chaussée, lui indique que ça fait plus de deux heures qu'elle veille.

L'horloge du village sonne, une fois, deux fois.

Trois fois.

Elle croit entendre un bruit. Dresse l'oreille. Ce doit être le vent ou la pluie. Peut-être même les deux. La charpente craque.

Une terreur s'installe lentement jusqu'à la faire haleter.

Elle chuchote :

– Il y a quelqu'un ?

Entend un

– Oui.

Frémit.

Allume la lampe de chevet.

Un souffle semble venir de l'armoire. Elle ramasse ce qu'elle peut. Une quille de bois. S'approche.

Ouvre le battant droit du meuble.

Des vêtements.

Le gauche.

Des draps.

– Il y a quelqu'un ?

Ce n'est pas elle qui a posé la question. Ça vient du font de l'armoire.

Elle écarte les manteaux de fourrure.

– Il y a quelqu'un ?

Les deux voix ont demandé au même moment.

Elle, tremblante, sa quille à la main.

Lui, fragile, les doigts enroulés autour de la poignée d'une épée.

Elle recule, trébuche, se redresse, tend l'oreille. Elle n'a réveillé personne.

Lui s'est redressé, s'est avancé, mais reste à l'huis de l'armoire.

– Qui êtes vous ?

– Je... je suis un fantôme, je crois.

– Ça n'existe pas.

– Je sais, ne devrais pas être là. Je suis mort.

En effet, il n'a rien de vivant. Il a l'air mal en point, même pour un fantôme. Son image diaphane se perd dans les vêtements suspendus.

– Ne partez pas !

– Oh, mais je ne peux pas partir, même si je le voulais. Je suis mort ici il y a cinq cent ans et, depuis, j'attends dans cette armoire. Alors...

Mirelle s'assied en tailleurs sur le lit, pensive. Elle détaille son cothurne, qui semble vêtu d'une armure de métal et dont le visage est en grande partie caché par un casque. Elle regrette de ne rien connaître aux chevaliers, mais ne connaît aucun garçon ; c'est donc tout un pan de savoir qu'elle a laissé de côté. Elle se prend à regretter d'être dans une école de filles. Se reconcentre.

– C'est quoi votre nom ?

– Hugues. Je suis le chevalier Hugues de Clajus.

– De Clajus ? Comme le nom du village ?

– Mon père est seigneur des terres. Était. Il y a longtemps. C'était son château, ici.

– Hein ? Mais c'est la plus petite ferme du village !

– Ici, c'est l'ancienne ferme, oui, mais il y avait une enceinte fortifiée tout autour, et une tour. Et d'autres bâtiments. Presque tout a été détruit la nuit où j'ai été tué.

– Ah.

Il lui rappelle ses réflexions. Elle avait pensé à mourir. Quelque part, elle le souhaite encore, dès que l'idée du collègue s'approche de la surface de ses pensées. Mais voir d'aussi près un mort, même s'il lui parle, la faisait relativiser grandement.

Elle a mille questions. Elle est épuisée.

– Je dois dormir.

Il ne bouge pas. Elle ajoute :

– Vous pouvez éviter de me regarder ?

Il parut surpris et, spontanément, s'écrie :

– Je suis désolé, mademoiselle, c'est juste que je ne vois pas beaucoup de vivants et que vous êtes beaucoup plus jolie que votre grand-père.

Conscient d'en avoir dit beaucoup trop que ce que la courtoisie l'autorisait, il file se cacher au milieu des fourrures.

Mirelle se met à rire malgré elle et éteint la lumière.

Le sommeil la surprend alors qu'elle sourit encore.

Elle se réveille en sursaut. Le lit est presque au-dessus du four à bois. L'odeur de chocolat fondu dans le lait cru lui rappelle sa faim. Sa faim lui rappelle ses kilos. Ses kilos lui rappellent l'envie de mourir. L'envie de mourir lui rappelle le fantôme.

Elle a dû rêver.

Elle file au rez-de-chaussée. On y entend la vaisselle tinter, le couteau trancher le pain, le discret mâchonnement des corps à l'appétit ouvert. Elle remonte faire un brin de toilette à l'eau froide dans le bac, enfle une robe déjà trop serrée pour son ventre, puis s'approche lentement de l'armoire.

– Je vais ouvrir.

– Je vous attends.

Elle ouvre.

Il l'attend.

Dans la lumière du jour, il est à peine visible. Il est habillé d'une armure légère. Peut-être d'un plastron de cuir. Son visage est caché en partie par un heaume.

– Vous... vous pouvez sortir ?

– Un peu. Quelques pas à peine.

Il sort et paraît presque invisible.

– Je crois que je vous ai déjà vue il y a des années. Vous étiez toute petite, vous jouiez avec d'autres enfants, vous vous étiez cachée ici.

– C'est vrai, je me souviens, avec des cousins. Ils ne m'avaient pas trouvée, mais qu'est-ce que j'avais eu peur ! C'était dans un tel état !

– Absolument. J'étais content de voir votre aïeul remettre un peu d'ordre. Déjà parce que ça me faisait un peu de vie, et parce que c'est quand-même plus agréable.

Il y a un silence. Elle se racle la gorge. Hésite.

– Comment êtes vous... mort ?

– Oh. Il y a eu une grande et longue guerre, vous savez. Contre les Anglais. Ça s'arrêtait, ça reprenait... Du coup, on manquait souvent de nourriture. Des soldats sont venus piller le village pour leur garnison, mais il n'y avait déjà plus rien. Malgré les tentatives d'apaisement de mon père, nos hommes se sont rebellés contre les soldats, qui n'ont pas fait de quartier. J'étais caché dans l'armoire lorsque j'ai été découvert, et comme je ne suis pas des plus habiles à l'épée, je n'ai pas fait long feu. Voilà.

– C'est bizarre, je vous comprends très bien alors que je pensais qu'on ne parlait pas la même langue, il y a cinq cent ans...

– J'ai appris au fil des années. Vous savez, je n'ai pas été inactif pendant toute cette période, même si je dors beaucoup. J'apprends en écoutant, en observant, en lisant, même. D'ailleurs, si vous pouviez laisser un livre ouvert à une page différente tous les jours, ça me ferait très plaisir !

– Vous lisez ? Vous dormez ?

– Oui, je lis. Il y avait de vieux journaux à une époque. Je pourrais vous réciter par cœur la première page de la pile. Et je ne dors pas vraiment, mais je laisse passer le temps, comme si j'avais l'esprit vide.

– C'est triste.

– Un peu. C'est long la mort.

– Vous savez pourquoi vous êtes un fantôme ?

– Non.

– Ah.

Il y a un nouveau silence. Puis ils discutent à nouveau. De tout, de rien. Il parle de son enfance, du Clajus dont il se souvient. Des fragments d'Histoire dont il a été témoin au fil des siècles. Elle remplit les vides. Lui parle de son enfance. Aborde à reculons le collègue, puis la quatrième. Se met à pleurer.

Il la regarde, sans savoir que faire. Soudain, elle se lève et descend en courant pour ne revenir qu'à la fin de la journée.

Il est toujours au même endroit.

– Vous m'attendiez ?

– Bien sûr.

Elle s'assied sur le lit, silencieuse.

– Je vais me changer.

– Je me retourne.

– Non.

Elle rougit.

– Enfin... Je veux pas vous embêter, mais vous êtes gentil, vous êtes un fantôme, vous n'allez pas vous moquer de moi et je ne risque rien avec vous. Et je crois que j'ai envie qu'on me regarde.

Il écarquille les yeux. La barre de son casque qui protège son arrête nasale accentue la marque de surprise.

Elle soulève sa robe. Les ourlets sont crottés de boue.

– Je suis allée aider Pépi aux champs.

Elle ne porte rien dessous. Elle est nue, simplement et absolument.

En quelques pas, elle est au bac d'eau.

– Votre Mémie l'a changée tout à l'heure.

– Je m'en doutais.

Elle y plonge la tête et se frotte les membres avec un linge humidifié, puis revient sur le lit.

– Vous aimez ?

– Quoi ?

– Me regarder. Vous aimez ? Je ne suis pas trop laide ?

– Je passerais ma vie à vous regarder si je le pouvais. Ou, plutôt, ma mort. Et vous êtes la plus belle femme que j'ai vue depuis bien longtemps.

Elle rigole.

– Ma Mémie, ça compte pas.

Il rigole aussi.

Elle s'allonge.

– Vous pouvez voir, dans l'obscurité ?

– Pas très bien, non.

– Alors je laisse allumé.

Elle écarte les cuisses. Elle frissonne de sa folie, de son impudeur. Mais la situation l'excite particulièrement. En son for intérieur, elle se demande si ce fantôme existe vraiment ou s'il n'est pas juste un fantasma un peu plus fort que tous les autres.

Elle se frotte les mains pour les réchauffer, puis les approche de son sexe. Se caresse avec vigueur, presque violemment. Jouit.

– Vous avez aimé ?

Il a perdu les mots. Il hoche la tête.

– Vous... est-ce que vous pouvez...

Elle pointe du menton sa ceinture. Il recule. Si les spectres pouvaient rougir, il serait une tomate.



Elle recommence, jusqu'à s'en épuiser.

– Vous pouvez dormir sur le lit, contre moi ?

– C'est trop loin de l'armoire.

– Attendez, alors.

Elle pousse le matelas au sol et le cale contre le meuble de bois.

– Comme ça ?

Dans un souffle :

– Ça devrait aller.

Elle se glisse dans les draps. Lui s'allonge comme il peut.

\*

\*\*

Les années passent. Mireille attend son séjour pendant les vacances de Toussaint comme une balise au milieu de sa souffrance. Parfois, elle a droit à quelques jours l'été, ou à Pâques, mais il y a des cousins, des cousines... c'est différent.

Le collègue s'efface. Le temps s'accélère pour elle. Le lycée passe plus vite qu'elle ne s'y attends. On ne l'appelle plus « La Grosse », elle sait qu'elle l'est. Elle a même quelques amies. Des amis aussi, puisque l'établissement est mixte.

La Terminale commence. Les enseignants parlent du Baccalauréat. Des études. Mireille s'inquiète pour l'avenir, mais plus encore de ne plus avoir cette semaine privilégiée avec son compagnon d'intimité. D'autant qu'il est parfois question de raccourcir les vacances d'automne à trois jours.

1964. Cette année, c'est Pépi qui est venu la chercher. Le trajet se fait au rythme d'un Citroën Type H : lentement et dans un vacarme épouvantable.

En arrivant à la ferme, elle a à peine un mot pour sa Mémie et grimpe dans sa chambre pour en redescendre en hurlant :

– Mémie ! Mémie !

– Quoi, ma Mimi ?

– Mémie, où est l'armoire ? L'armoire !

– L'armoire ?

– Oui, celle qui était dans ma chambre, en haut !

– Ton Pépi l'a démontée pour récupérer les planches, pour faire des étagères. On a trouvé que c'était pas vraiment du goût d'une jeune fille de ton âge, tu n'as pas vu le nouveau meuble pour ranger tes affaires ?

– Non ! Où est Pépi ! C'est important !

– Il range le fourgon, je pense. Mais

Mirelle a déjà disparu. Elle traverse la cour, et s'engouffre dans le hangar.

– Pépi !

Il sort du Type H, casquette à la main.

– Oui, Mimi ?

– L'armoire de ma chambre !

– Eh bien quoi ?

– C'est important, Pépi, il faut la reconstruire et la remettre à sa place, je t'en prie !

Il ne semblait pas s'attendre à ça. Réfléchit quelques secondes.

– Oui, ça doit pouvoir se faire. Mais certaines planches seront en piteux état.

– C'est pas grave ! Tu peux le faire ce soir ?

– Ah non, ça non, je dois m'occuper des bêtes. Demain à l'aube, mais pas avant.

Elle murmure un merci et s'enfuit pour cacher ses larmes.

La nuit est sans sommeil et emplit de milles questions. Et s'il ne revenait plus ? S'il manquait quelque chose à l'armoire ? S'il avait tout oublié ?

À cinq heures, elle entend Pépi se lever. L'odeur du café et du pâté. Le bruit des bêtes. Celui du maillet.

À sept heures, c'est sa Mémie. L'odeur du chocolat.

Elle descend. Elle a une mine de déterrée. Boit du bout des lèvres.

– Mesdames, j'ai besoin de vous.

Mirelle se redresse.

– J'ai voulu remonter l'armoire dans l'atelier dès ce matin pour ne pas réveiller notre grande Mireille, mais je n'ai pas pensé qu'il y avait l'escalier à monter. Je ne peux le faire seul.

Elles s'y attendent. À trois, ça reste un travail laborieux. L'escalier est étroit, le meuble massif. Il est bien plus de dix heures lorsque tout est revenu à sa place.

Elle est à présent seule face à l'armoire. Elle inspire, tremblante.

– Il y a quelqu'un ?

– Oui.

Elle ouvre la porte. Il a l'air moins visible que jamais. Elle a envie de le prendre dans les bras, mais se retient, sachant que ce n'est pas possible. Puis se souvient qu'elle a des questions. Mille questions, depuis ce fameux cours de physique.

– Chevalier ?

– Oui ?

– Vous pouvez marcher sur le sol, non ? Vous dormez sur le lit à côté de moi ? Donc... vous pouvez sentir les choses ?

– Pas vraiment, regardez.

Il s'enfonce dans le parquet, puis se met à flotter.

– Je fais juste attention de paraître un peu normal.

– Ah. Mais vous pouvez m’entendre, non ?

– Oui.

– Et me voir ?

– Oh que oui.

– Donc votre corps perçoit des choses. Et le son, j’ai appris que c’était mécanique. Donc si vous m’entendez, vous pouvez me toucher. C’est obligé.

Il fronce les sourcils.

S’approche d’elle.

Essaye de la toucher, sans succès.

Elle pleure.

Il essuie la larme qui coule.

Elle rit.

– Vous m’avez touchée !

– Je vous ai touchée !

– Embrassez-moi !

Il l’embrasse. C’est comme une brise fraîche. Presque inconsistant. Presque.

– Recommencez !

Il recommence. C’est comme un souffle marin, rempli d’embruns.

– Encore !

– Encore !

– Encore !

Elle jubile au milieu de ses larmes. Lui retire son heaume. Il est beau. Plus vieux qu’elle aussi, et pas uniquement parce qu’il a plus de cinq cent ans.

Elle l’entraîne dans le lit. Il fait une grimace au moment où il sort de l’espace de sa prison temporelle. Elle le déshabille maladroitement. Il a des lacets de cuir à chaque recoins de ses vêtements.

Elle retire sa robe, dégrafe le soutien-gorge écru qu’elle a souillé de sa sueur en montant l’armoire marche après marche, retire sa culotte.

Ils sont nus.

– Je vous aime, chevalier.

– Je vous aime, Mireille.

Elle l’entraîne contre lui.

– Mais... Vous n’y pensez pas, nous ne sommes pas mariés !

– Il faut savoir profiter des temps modernes !

Elle cherche des mains le sexe dressé qui n’a plus rien de fantômatique. A le souffle coupé lorsqu’il la pénètre. Mord l’oreiller à chaque coup de rein. Laisse filer de longs gémissements.

Il jouit bien avant elle. Elle glisse ses doigts en elle, les lubrifie de sa cyprine mêlée de

sperme et se donne du plaisir une fois, deux fois, mille fois. Porte la bouche au membre turgescent. Le goûte. Le lèche. Le vide dans sa bouche.

Ils s'embrassent, trop heureux de s'éveiller l'un à l'autre. S'enfourchent dans mille positions.

Puis, hors d'haleine, s'écroulent l'un à côté de l'autre.

– Nous allons nous marier ?

– Oui !

– Quand ?

– Je ne sais pas. Pas tout de suite, il faudra un peu de temps, pour pas que mes parents soient surpris. Il faudra aussi t'inventer une vie. Tu as un nom de famille ?

Il est ravi de ce tutoiement impromptu.

– Oui, je m'appelle de Clajus, bien évidemment !

– Oh, oui, bien sûr ! Et on aura des enfants qui porteront ton nom !

– Un garçon. On l'appellera Louison.

– Et si c'est une fille ?

– Ce sera un garçon. On l'appellera Louison.

Mireille sourit. Intérieurement, elle pense qu'une fille serait une jolie surprise.

*Janvier 2021 – Persistance*

---

## Comme des adultes, comme des enfants

Ils sont trois. Trois enfants qui courent dans ce qui ressemble à un champ de fleurs. Un quatrième les suit, de loin, sans vraiment chercher à garder le rythme. Ils ont tous les cheveux longs, on ne peut pas vraiment dire s'il s'agit de garçons ou de filles.

– Les enfants ! Le repas est prêt ! Vous venez ?

C'est la voix du père qui a résonné dans la Bulle. Autrefois, on l'appelait le SEC, le Système Écologique Clos. Progressivement, c'est devenu « la bulle », puis la Bulle, avec une majuscule. À la fois leur prison et leur lieu de survie, puis de vie.

– Attends, papa, encore quelques secondes !

Les secondes deviennent des minutes. Un second appel les tire enfin de leurs jeux ; la faim se fait sentir soudain et ils s'amassent en criant dans la cuisine.

Dans un joyeux tohu-bohu, il se passent des assiettes, des couverts, des gobelets, puis se servent. Les deux adultes – les parents – discutent comme des adultes : dans leur monde fait de soucis et d'inquiétudes pour le lendemain, de planifications, d'anticipations.

– T'as pu récupérer les derniers paquets ?

– Oui, c'est bon. Pas mal de trucs sympas. D'autres moins amusants, mais j'imagine que c'est le prix à payer...

– Encore du matériel d'analyse ?

– Oui. Finalement, on leur coûte bien moins cher que des robots ou des rovers. Ils ont juste à nous envoyer une liste de courses et un gros colis, et voilà...

– Tu dis ça, mais heureusement qu'il y a ces missions pour qu'on s'occupe l'esprit.

– Ouais.

L'idylle avait tenu deux ans. Un peu plus, peut-être. L'isolement total, la découverte à deux de mille sexualités sans lendemain, sans jugements, sans honte. La Terre, au loin, qui les savait vivants mais qui ne ferait rien pour les sauver. L'humanité qui, à l'exception d'une petite poignée, les pensait morts.

La première grossesse avait bousculé les plans. La vie au jour-le-jour, sans l'assurance d'arriver au surlendemain, avait transformé leur rythme. Il avait fallu consolider le SEC, rétablir les échanges Terre-Mars, demander de l'aide. De fusionnelle, leur relation était devenue protéiforme.

– Demain, on fait une sortie avec Andrea.

– Avec Andrea ?! Mais elle n'a pas de combinaison à sa taille !

– Maintenant si. Il y en a pour tous les enfants, ajustables pour que ça tienne au moins un an malgré la croissance. Je vais lui montrer les alentours. On ira peut-être même jusqu'à Perseverance.

– C'est au moins à huit kilomètres !

– On gardera la radio allumée. Mais il va bien falloir qu'ils apprennent à quitter la Bulle. En fait...

– Quoi ?

– À un moment ou à un autre, la Bulle ne suffira pas. Andrea a douze ans, elle va commencer à se poser des questions, à nous poser des questions. Déjà qu'on n'a plus beaucoup d'intimité...

Elle soupire. Lui aussi.

– Quelle merde...

– Ouais.

– Tu penses qu'à terme on pourrait avoir enfin une mission de secours ? Qu'on puisse rentrer ?

– Ça fait quatorze ans qu'on est coincés ici. Tu penses vraiment qu'ils vont le faire ?

– Non. Ou alors on leur propose autre chose.

– À qui, aux enfants ?

– Non, au centre de commande, là-bas.

– Ah.

– On leur dit qu'on a montré qu'il était possible de vivre ici sur la durée. De s'installer, de croître, d'y être pas si mal.

– Hm.

– Et ils envoient d'autres personnes nous rejoindre.

– Ça paraît peu réaliste.  
 – Mais plus que l'autre solution.  
 – Ouais.  
 – Je demande à faire une sélection, alors. Je ne veux pas que mes voisins me jugent parce que je me fais attacher et flageller quand vient le crépuscule.  
 – Je soufflerai l'idée au prochain point radio.  
 Ils rient. Un vrai rire, même si un peu triste.  
 Elle l'embrasse, soudain.  
 – On laisse les enfants se débrouiller sans nous ?  
 – Les enfants, vous rangerez tout proprement, OK ?  
 Sans attendre de réponse, ils filent vers leur petit coin de tranquillité, loin des yeux et des oreilles.

\*\*

– Tu sais ce qu'ils vont faire ?  
 Les cheveux blonds en bataille, le regard acéré, Tugo demande à sa sœur. À la grande.  
 – Des choses de grands. Des choses que tu comprendras plus tard.  
 – Tu es assez grande, toi ? Tu les comprends ?  
 – Non. Enfin, pas tout. Je vous laisse débarrasser, d'accord ? Je m'occuperai de tout nettoyer après.  
 – Tu vas où ?  
 – Je vais faire des choses de presque grande.  
 Andrea saute du banc, et disparaît à la suite de ses parents.

\*\*

Elle les suit de loin. Lorsqu'ils pénètrent dans la capsule de sécurité, elle compte jusqu'à cent, puis traverse le long couloir qui relie la Bulle à la zone technique. Elle n'a pas vraiment le droit d'être là, elle le sait, mais il y a des choses plus importantes que le respect des règles, parfois. Elle entre dans le local radio.

Elle n'a pas besoin de noter les chiffres affichés à l'écran : elle les connaît par cœur. Elle les efface puis en saisit d'autres, rapidement. Dehors, l'antenne-relais frémit à peine.

Elle a deux heures, peut-être trois. Parfois quatre, mais c'est rare. Et il faut près de dix minutes pour que le message arrive là-bas et que la réponse lui revienne. Alors elle s'active, sans perdre une seconde, et tape sur le clavier.

C'est Andrea. Tu me manques. Je ne sais pas quand on pourra se voir en vrai. Je veux te tenir dans mes bras. Demain, il paraît que je vais sortir de la Bulle pour aller sur Mars. Dehors, en vrai. J'essayerai de t'envoyer une photo. J'espère qu'un jour je pourrai venir sur Terre ou que tu pourras venir sur Mars. C'est trop dur.

Elle se ronge les ongles en attendant la réponse. Surveillance du coin de l'œil le couloir. Puis, enfin :

C'est Dominik. Tu me manques aussi. Ici il neige, j'essaie de t'envoyer une photo mais je sais qu'elle n'arrivera que dans une heure. J'ai aussi hâte de te voir. J'ai dit à papa que je voulais être spationaute pour aller sur Mars. Il m'a dit que j'étais trop jeune pour y penser encore, et que c'était beaucoup de travail. Alors je travaille beaucoup.

Andrea sait que c'est long de devenir spationaute. Elle ne sait pas exactement, parce qu'elle ne connaît pas l'organisation de l'école sur Terre, mais elle a compris que ça ne serait pas avant de trop longues années. Mais elle fait comme si ça pouvait être demain, ou après-demain. Et ça la rend heureuse.

\*

\*\*

Dans la capsule de sauvetage, les adultes ont fait les adultes pour oublier leurs problèmes d'adultes. Les corps sont couverts de sueur. Elle a de longues stries rouges sur la peau. Il a une morsure profonde à l'épaule. Ils savent que la réalité va les rattraper, mais ils font semblant, juste pour quelques secondes encore.



Février 2021 – Passage à l'acte

---

## À l'aveuglette

Fin de la générale. Tout le monde souffle un grand coup. Ça applaudit çà et là dans la salle : quelques amis, la presse locale, les mécènes. L'accouchement aura été laborieux, mais ce sera assurément grandiose.

Sergio Martinelli s'éponge le front. Il a le rôle-titre, celui du Capitaine. Il le connaît sur le bout des lèvres, pour l'avoir chanté plusieurs centaines de fois en trente ans de carrière. Il regarde du côté du carré des journalistes, et pense aux critiques à venir. Il est lassé à l'avance des titres ronflants sur le « maestro déclinant mais toujours aussi vibrant ». Il s'assied sur un *flight case* et laisse passer devant lui le chœur.

Sourires polis, encouragements : les spectacles se suivent et se ressemblent.

– Shadi ?

– Monsieur Martinelli ?

– C'est bien Shadi, c'est ça ?

L'intéressé s'approche, canne blanche à la main.

– Oui, monsieur.

– Vous aimez chanter ?

– Oh oui, monsieur !

– Vous faites quoi, dans la vie ?

– Je chante ! Et je suis veilleur de nuit dans un petit hôtel.

– Je vois. Vous connaissez bien cet opéra ?

– Le Capitaine ? Oui, bien sûr, ça fait presque six mois qu'on travaille, le chœur. Vous trouvez qu'on n'est pas assez bon ?

– Si, si, c'est parfait. Vous connaissez les airs du Capitaine ? Je veux dire... du personnage ?

- Oui ! Je ne l'ai découvert qu'il y a quelques années, grâce à la personne avec qui
- Ah. Très bien. Je me permets un conseil, alors, jeune homme.
- C'est un honneur, monsieur.
- Ayez bien en tête les actes trois et quatre.
- Je...
- Au revoir, Shadi, bonne soirée, et à mardi pour la première !

\*  
\*\*

La sonnerie de fin d'entracte retentit dans les étages. Le public, lentement, abandonne ses discussions et s'engage vers les portes. Certains en profitent pour se saisir de quelques petits fours, maintenant que le buffet est accessible, puis se dirigent vers les escaliers.

Dans la fosse, les instrumentistes sont déjà en place. Le chef aussi : il n'y aura pas de place pour les applaudissements, il doit faire démarrer la fanfare avant le lever de rideau et l'extinction des lumières. Pour surprendre les spectateurs. Volonté du metteur en scène.

Du côté des loges, c'est l'effervescence. Les choristes ont pris place en rang d'oignons côté cour, prêts à surgir sur scène. Le régisseur plateau prépare les solistes pour l'entrée du tableau suivant, murmure quelques mots pour lui-même et pour les techniciens nichés dans son oreillette, fait un clin d'œil d'encouragement à un jeune premier, puis s'arrête dans son élan.

- Quoi, le Capitaine ?
- Il n'est pas là, Réginald.
- Comment ça, pas là ?
- Le vigile l'a vu sortir fumer une cigarette avec Jeanne au début de la pause, mais il ne se souvient pas les avoir vus revenir.
- Jeanne ? Jeanne Poinçont ?
- Jeanne Bertouillet. La Bergère.
- Ah, la Bergère. Oui. Merde. Quelqu'un pour les appeler sur leurs portables ?
- On a essayé, mais on tombe sur les répondeurs.
- Merde.

Il fait un signe au chef, dans la fosse, pour temporiser un peu. Qui se méprend. Qui lève sa baguette.

Commence l'acte trois. Fanfare.

Réginald fait un rapide calcul dans sa tête. Il y a deux minutes de fanfare, puis environ quatre de chœur. Ensuite, le solo de la Duchesse, et l'interlude instrumental. Normalement, c'est le moment où le Capitaine fait son salut aux militaires, mais on peut aménager et faire une revue statique. Ça laisse une dizaine de minutes pour retrouver ce grand couillon de Ser-

gio qui doit batifoler avec Jeanne. Bertouillet, pas Poinçont.

– Quelqu’un peut aller faire un tour dans la rue ? Rapidement ?

Dans l’écouteur, ça grésille, puis :

– Ok, j’y vais.

– Qui y va, du coup ?

– Jonathan.

– Parfait.

Jonathan enfle son blazer et file quatre à quatre dans la rue. S’il arrive à les trouver, ce sera un peu son heure de gloire. Il faut dire qu’il n’a pas grand-chose à faire, là. Il était utile pendant les répétitions, à corriger les partitions au fil des exigences de la mise en scène puis du chef d’orchestre ; à supprimer des mesures, corriger l’instrumentation, mettre en page puis imprimer les parties, ajuster avec les musiciens... Technicien de l’ombre, qui n’apparaît jamais sur les programmes, dont on est sûr qu’il a fait du bon travail quand personne ne sait qu’il a joué un rôle.

Dehors, il fait un froid glacial. Les lumières artificielles éclairent de mille couleurs les congères qui le leur rendent mal.

Il traverse la rue, scrute le boulevard d’un côté, la place d’un autre. Souffle. Il a froid. Il y a bien du monde qui bat le pavé, mais la haute silhouette de Sergio Martinelli n’en fait pas partie.

Il est sur le point de revenir bredouille quand, levant la tête, il voit les grandes lettres de l’Hôtel du Midi se dessiner dans la nuit. S’élançait avec précaution au milieu des plaques de verglas. Pénètre dans le hall.

Son téléphone sonne, c’est Réginald.

– Tu les a trouvés ?

– Non. Je vais voir à l’Hôtel du Midi au cas où.

– Ok. S’ils y sont, je crois que je les tue.

Ils raccrochent.

– Bonjour, monsieur, puis-je vous être utile ?

– Bonjour, je travaille à l’Opéra, je cherche un chanteur et une chanteuse. Un grand bonhomme impressionnant

– qui parle fort avec un accent italien ? Accompagné d’une brune au maquillage beaucoup trop pâle ?

– C’est pour attraper la lumière, c’est normal. Enfin, oui, eux. Vous les avez vus ?

– Ils ont pris une chambre il y a une vingtaine de minutes. La...

Il regarde le registre. Ne trouve pas.

– Ah, pardon, quelqu'un a changé la page pour une réservation, une seconde.

Revient en arrière. En avant.

– Voilà. La cent-vingt-cinq. Premier étage. Non, pas cet ascenseur, il ne fait que les étages pairs, l'autre à côté. Ce sera sur votre gauche !

Jonathan appuie mille fois sur le bouton avant que la cabine ne s'élève. Arracherait les portes de ses mains s'il le pouvait. Tourne à droite, revient sur ses pas. Cent-un, cent-trois. Cent-cinq. Frappe plusieurs coups secs.

Après un long silence, un bruit de clé. On lui ouvre. C'est Jeanne, la bergère.

– Ah. Salut Jonathan. Je pensais pas que... Ouais, enfin, c'est logique.

– Vous foutez quoi ? L'acte trois a commencé, ça va être la merde sans vous. Réginald est dans un état, je te raconte pas.

– Je...

– Magnez-vous !

– Garçon ?

La voix vient de l'autre bout de la chambre. L'accent et le timbre ne trompent pas, c'est bien celui de Martinelli.

– Monsieur Martinelli ?

– Dites à Réginald que, malgré tout le respect que j'aie pour lui et son travail, je ne finirai pas.

– Pardon ?!

Le téléphone sonne. Jonathan renvoie sur le répondeur.

– Oui, mon garçon. Il va falloir que vous fassiez autrement. Jeanne, laisse-le entrer, je m'égosille.

– Mais, Sergio...

– Laisse, c'est bon.

Elle s'efface. Le jeune homme entre avec précaution et ferme la porte derrière lui. C'est une petite suite, la chambre est après une petite entrée. Seules quelques fausses bougies, diodes à piles, éclairent en vacillant la pièce. Le téléphone sonne à nouveau. Rejet à nouveau.

Le spectacle est édifiant. Martinelli est attaché au lit par des rubans de tissus. Il est nu, le sexe dans une érection tombante que Jeanne recouvre en hâte d'un drap.

– Monsieur Martinelli, il faut venir, je suis certain que

– Tu ne sais rien, mon garçon. Enfin, si, bien sûr que tu sais des choses, mais tu ne sais rien de ce que je vis. Tiens, à ton avis, combien de fois ai-je chanté en concert le rôle du Capitaine ? Je te fais grâce des répétitions. Allez, dis un chiffre...

– Je ne sais pas, monsieur... cinquante ? Soixante fois ?

– Près de cinq-cent fois. Peut-être plus, en fait. Trente-cinq ans, au mois trois versions

par an, pour cinq représentations en moyenne. Plus les enregistrements, les galas... Je n'en peux plus du Capitaine, mais je n'en peux plus non plus du chant, de l'opéra, de la musique, de la scène, du spectacle.

– Vous ne le pensez pas...

– Je le pense, j'ai rêvé des dizaines de fois de tout arrêter au beau milieu d'un concert. Et là, j'ai décidé, je l'ai fait.

Le téléphone, encore et encore. Il décroche.

– C'est quoi ce merdier, tu réponds ?

– Oui, oui, Réginald. J'ai une mauvaise nouvelle...

– Quoi, il est mort ?

– Non, non, il ne veut plus chanter.

– Alors il est mort. C'est moi qui vais le tuer.

– Je reviens ?

– Ouais, de toutes façons c'est trop tard.

– Attends, Réginald, il veut te parler.

– Réginald, je suis désolé.

– Maestro, je m'en fous de vos excuses. J'ai un opéra en cours et plus de mille spectateurs qui attendent le Capitaine, alors vous

– Je ne viendrai pas. Mais allez voir Shadi et tout ira bien. Encore désolé.

Puis, à Jonathan :

– Tu peux raccrocher. Et y retourner.

\*

\*\*

– Shadi. Mais merde quoi, il est où Shadi, déjà ? Et il reste combien de temps avant l'entrée ?

– Quatre minutes.

Dans l'oreillette, on lui confirme que Shadi connaît le rôle du Capitaine. Qu'une tenue peut être aménagée, et qu'avec une touche de maquillage on arrivera à le vieillir un peu, mais qu'il faut du temps. Qu'on arrivera même à expliquer sa cécité par la bataille qui a eu lieu entre l'acte deux et l'acte trois. On demande dix minutes, maximum, pour tout ajuster. Ils en auront cinq au plus.

– Il faut absolument rallonger l'intermède instrumental. On peut le bisser ?

– C'est impossible, il module pour mener au thème du soliste.

– Bon, quelqu'un a une solution ? Vite !

– Un solo de timbale. Ce sera parfait pour préparer la revue des troupes. Pendant ce temps, les choristes et les figurants occupent progressivement la scène. Et on change l'éclair-

rage pour faire une aube lente.

C'est Jonathan qui, haletant, a tout déballé d'un coup. Il a fait le trajet au plus vite. Il sait que c'est possible, il connaît la partition sur le bout des doigts, les timbales sont déjà dans le ton. Il suffit d'envoyer l'information sur les écrans de contrôle de la fosse.

Le message circule dans les oreillettes puis sur les téléviseurs. Le retour fosse montre la **surprise professionnelle du chef d'orchestre qui se matérialise en un haussement de cil**. Un geste au timbalier. C'est à lui.

Un pastiche d'une pièce de Philidor. Il commence doucement, comme venant de nulle part. Le feutre des baguettes impacte la peau des percussions avec précision. Dans le pupitre des cors, on se fait des œillades. On reprend en écho le thème proposé par le timbalier. Le chef les tance d'un regard mi-courroucé, mi-amusé. Les trompettes s'ajoutent sur le même principe. On ajoute tierce et quinte. Le chef use d'un geste qu'il n'a jusque là jamais utilisé face à un orchestre, et qui signifie « faites bien ce que vous voulez, mais faites-le bien ». Puis il prend le contrôle des opérations. Distribue les temps de parole entre instruments. Ménage un crescendo formidable à mesure que les lumières blanchissent la scène.

Entre Shadi-Capitaine qui s'avance, la main sur l'épaule d'un soldat qui lui sert de guide. La baguette se lève. L'orchestre retourne à la partition.

\*

\*\*

Sergio ferme les yeux. Il n'y a pas d'opéra, ici. Pas de musique, pas de chants. Quelques gémissements, un décor minimaliste planté par de fausses bougies premier prix. Des lèvres autour d'un sexe, du sperme qui coule le long de sa verge pour se glisser dans le tissu.

La bergère a perdu son innocence, le capitaine son autorité. Elle remonte à ses lèvres, l'embrasse, s'allonge à son côté. Lui, toujours prisonnier, ne peut la prendre dans les bras, alors elle glisse une main sur son torse.

– Tu ne regrettes rien ?

– Absolument rien. Et toi ? Moi je n'ai plus rien à prouver, mais tu viens de te griller pour les années à venir...

– Réginald m'en voudra probablement un peu. Beaucoup. Mais il en a vu d'autres, et crois-moi, il se délectera tellement de raconter l'enfer que tu lui as fait vivre qu'il finira par fermer les yeux. Ou alors je viens avec toi.

– Comme ça, sur un coup de tête ?

– J'ai mon maître, en matière de coups de tête, non ?

Il rit. Elle le détache, l'embrasse à nouveau, puis murmure :

– **Prends moi maintenant. J'y retournerai pour l'acte quatre.**

ANNÉE IX

*Mars 2021 – Se tromper de film alors qu'on veut juste montrer celui des  
dernières vacances*

---

## Un, deux, trois. (Quatre)

– Sincèrement, j'aime beaucoup Thomas. Vraiment.

– Mais ?

– Mais son plan annuel pourri où il nous passe le film de ses vacances libertines avec son groupe d'exhibitionnistes, ça me saoule.

– Tu trouves ça gênant ?

– Même pas ; sans mauvais jeu de mot, c'est bien monté, bien cadré et c'est plutôt agréable à regarder. Mais je supporte de moins en moins cet étalage de sexe sans fin, sans aucune pudeur qu'il nous impose depuis bientôt cinq ans sans que je sache vraiment pourquoi, **au final...**

– Tu sais très bien pourquoi, ne fais pas semblant !

– Oui, bien sûr, et je sais que c'est totalement ma faute. Je n'aurais jamais dû le mettre au défi, quand il nous a dit que nos photos de Crête étaient ennuyeuses à mourir. Mais il a gagné, c'est bon, on a compris...

– Justement, il a gagné, donc on doit l'accepter. Tous les ans.

– Et ça ne te dérange pas, toi ?

– Moi ? Non, ça va, je trouve ça amusant.

– « Amusant ». Hm. Il faudrait que j'arrive à le voir ainsi, peut-être. C'est vrai aussi que tu le connais depuis plus longtemps que moi, j'imagine que ça change les choses...

– Oui, probablement.

Jacob et Clémence avancent à petits pas sur l'allée de graviers. Elle a les mains sur les reins et progresse doucement, le ventre alourdi par une grossesse déjà bien avancée. Thomas



descend l'escalier du perron et lui tend le bras pour l'aider à monter. Elle refuse en souriant et se tient à la balustre, avalant les marches une à une. Les autres habitués les saluent avec chaleur, sirotant un champagne hors de prix comme d'autres boivent un diabolo-grenadine. Il y a **juste Benoît qui sirote un diaboo-grenadine comme on boit un diabolo-grenadine.**

Les retrouvailles sont cordiales, enjouées juste ce qu'il faut pour l'occasion, avec une politesse millimétrée. Certains se connaissent depuis l'enfance, d'autres sont des pièces rapportées, des amitiés tardives qui se sont retrouvées happées au hasard des rencontres.

Tous saluent Jacob comme étant le responsable de l'événement incongru qui les rassemble ; aucun ne manque de l'en remercier, avec une ironie plus ou moins marquée.

– Allez, en avant, c'est l'heure de la séance cinéma, cette année j'ai fait un de ces montages, vous allez voir ! Je n'en suis pas peu fier !

L'amusement de Thomas n'a d'égal que l'exaspération de Jacob, mais si le premier surjoue, le second cache son émotion derrière un sourire patient.

Une dizaine de chaises sont installées dans le salon, dont les tables ont été poussées sur les côtés pour l'occasion. Un vidéoprojecteur fait danser des rubans colorés au mur alors que les invités s'installent.

Thomas se glisse dans la lumière du projecteur et fait un petit discours convenu, puis demande à Lucas, assis à côté de l'ordinateur, d'ouvrir le fichier vidéo préparé.

Un silence, qui n'a rien de religieux, se fait. Thomas fait toujours face à ses amis, attendant leurs réactions. Il s'est inspiré des films érotiques des années 1970, scénarisant une semaine de luxure à coup de voix-off surannée. Il jubile intérieurement. Puis se retourne, surpris de ne pas reconnaître la musique du générique vintage qu'il a conçu.

Au lieu d'une vue de la mer depuis les Calanques, c'est un plan mal cadré, hésitant, qui laisse deviner deux corps nus allongés sur un lit.

Il fait signe à Lucas de couper, mais les yeux de Lucas ne regardent pas Thomas. Ou, plutôt regardent le Thomas du film en lieu et place de celui qui se trouve en chair et en os à quelques chaises de distance de lui.

– Lucas, tu peux couper, s'il te plaît ? Ce n'est pas le bon !

La voix de Jacob répond :

– Non, Lucas, laisse, pour une fois que nous avons droit à autre chose qu'un catalogue de positions, ça peut être intéressant. Et nous allons peut-être enfin savoir s'il y a quelqu'un dans la vie de Tom !

Thomas est livide. Clémence essaye de lui venir en aide, sans succès. Ils ont tous le regard posé sur le corps de leur ami au premier plan, et sur celui d'une femme dont on ne devine que les cheveux bouclés dans l'ombre.

Thomas – Tu te souviens de notre première fois ?

La femme *dans un souffle* – Je me souviens de toutes les fois.

Thomas – Je ne suis pas sûr de me souvenir de toutes. Tu m'en veux ?

La femme – Non, il y en a eu tellement. Tellement et si peu.

Thomas – En tout cas, de la première, je m'en souviens. Ce jour-là, j'ai su

La femme *redressant légèrement le buste, laissant voir une épaule à contre jour* – Tu as su quoi ?

Thomas – J'en sais rien. J'ai découvert quelque chose qui n'existait pas avant. Peut-être même quelque chose que personne d'autre ne connaît sauf nous. J'ai découvert qu'on pouvait *aimer*.

*La femme penche la tête doucement sans rien dire.*

Thomas – Pas « aimer » dans le sens être amoureux. Ça je savais ce que c'était grâce à Cé-  
lia. Non, je veux dire « aimer » dans le sens « faire l'amour ». Tu vois ce que je veux dire ?

La femme – Non. Mais tu n'as jamais été très doué pour parler de certaines choses. Je suis même surprise que tu abordes ce sujet là, maintenant.

Thomas *souriant* – Je sais que tu sais. Même Benoît sait. Non ?

*La caméra est secouée d'un mouvement confus, puis se stabilise.*

La femme *se tournant vers Benoît, face à la caméra, toujours à contre-jour* – Tu as envie de moi ?

*La caméra est secouée d'un autre mouvement, plus net.*

La femme – Alors viens.

Benoît – Je... Je ne

Thomas – Mais

La femme – Tu ne veux pas ?

Thomas – Mais ça fait des années qu'on fait ça ainsi... Toi et moi, ensemble, et lui re-  
garde. C'est notre équilibre. C'est son plaisir. C'est « nous ». Pourquoi changer tout ça ?

Benoît – Il a raison. Je ne peux pas. J'aime jouir en vous regardant.

La femme – J’ai envie de toi. Les années sont passées, on va pouvoir parler de décennies au pluriel, je ne veux pas passer à côté de toi. C’est injuste pour tout le monde. Même pour Tom qui croit que tout est immuable et que je suis à lui.

*La femme se redresse pendant que Thomas hausse le ton.*

Thomas – C’est faux ! Je sais que tu ne m’appartiens pas ! Je dois même te partager avec Jacob depuis plusieurs années. Tu me fais un procès qui n’est pas mérité !

(Dans la salle règne un silence pesant. Thomas se tient sur le côté de l’écran, le teint cireux. Lucas sait qu’il devrait arrêter la projection mais a le doigt en suspens, à un clic d’interrompre le film sans pour autant y arriver. Jacob se mord la lèvre inférieure. Puis la supérieure. Puis l’inférieure. Il écrase la main de Clémence dans la sienne. Qui pleure. Clémence, pas la main. Même si la sueur qu’ils partagent, en silence, pleure aussi.)

*La femme a le visage à présent partiellement baigné d’une lumière latérale. Les traits de Clémence se dessinent avec précision. Elle sourit à la caméra.*

Clémence – Ce n’est pas un procès, Thomas, même s’il est question de justice, au final. Il y a trois hommes dans ma vie, et j’ai été très injuste avec chacun d’entre eux. Toi en refusant ta demande en mariage. Jacob en lui cachant ma relation avec vous. Benoît en le laissant ainsi sur le côté. Il y a toujours eu de bonnes raisons à mes choix, mais je me dois de réparer certaines décisions, pour vous comme pour moi.

*Clémence s’approche plus encore de la caméra, puis disparaît comme si elle avait plongé. L’objectif s’abaisse, laissant voir une chevelure dense. L’image devient instable, la netteté met quelques secondes à se faire, puis on voit enfin Benoît. Entre ses jambes, Clémence. Elle a pris dans la bouche le sexe de son ami et le goûte lentement. Il glisse maladroitement les doigts dans les longs cheveux.*

Clémence se redressant et regardant le pénis raide – J’aime te voir bander, tu sais. J’ai toujours été très excitée de te savoir dur à côté de moi, à côté de nous.

*Elle prend une main de son ami et la glisse entre ses cuisses, la guidant dans une intimité gorgée d’une épaisse cyprine. Puis elle bascule en arrière et s’allonge.*

Clémence à l’objectif – Tu filmes tout, j’espère.

Thomas un peu sèchement – Oui.

*Elle a relevé les cuisses. Benoît s’avance lentement au-dessus du corps de son amie, de son amante.*

Benoît – Je ne sais pas si je **serais** aussi beau que vous...

Clémence – Tu es aussi beau que nous. Tu fais partie de nous.

*Il s'est approché suffisamment pour que leurs sexes se touchent. Elle l'accompagne de ses mains pour l'aider à trouver le chemin de la pénétration. Le visage de Benoît laisse voir la surprise, puis passe à une forme d'extase.*

Clémence – Tu verras, tu es beau toi aussi.

*La caméra hésite, cherche le bon point de vue, finit par reculer. Les mouvements des deux amants se font tour à tour réguliers et bachés. Clémence embrasse Benoît.*

Clémence à l'objectif – Branle-toi, Tom.

Thomas – Je n'y arriverai pas. Je suis encore trop...

Clémence – Jaloux ?

Thomas *penaud* – Oui.

Clémence – Ça se guérit.

Thomas – Je sais. J'espère.

Benoît – Je vais jouir.

Clémence – Viens.

Benoît – Mais tu

Clémence – Chut. Viens.

*Il jouit, avec une forme de retenue et de pudeur mais sans arriver à masquer l'immense plaisir qui le parcourt.*

Clémence à la caméra – Je suis désolé, mais il fallait le faire. J'espère que tu comprendras.

Thomas – Je comprends.

Le film s'arrête abruptement. Thomas regarde Clémence, puis murmure :

– Ce n'était pas pour moi, ce que tu as dit, hein ?

Clémence secoue la tête, puis se tourne vers Jacob.

– Je suis désolée. Mais c'est ainsi.

Il a le visage fermé. Il se lève, sort de la pièce et se dirige vers le perron.

Dans le fond de la salle, la voix de Millie demande :

– On doit applaudir ou pas, du coup ?

Un petit rire parcourt l'assemblée ; un de ces rires salvateurs, auxquels on se raccroche pour tromper la gêne.

– Je vais aller lui parler.

Elle se lève et quitte le salon à son tour.

Le soleil l'éblouit. Elle inspire un grand coup et s'approche de Jacob.

– Tu m'en veux ?

– De quoi ? De m'avoir trompé pendant des années ? De m'apprendre que je ne suis peut-être pas le père de notre enfant ? Ou de m'avoir affiché devant tous nos amis comme « le mari cocu » ?

– Au risque de te surprendre, je n'avais pas prévu que ce soit diffusé aujourd'hui. Je n'étais même pas sûre de te le montrer un jour. De t'en parler, oui, mais peut-être pas que tu voies tout ça...

– Je ne te crois pas. Sinon pourquoi cette phrase, à la fin ?

– Parce que j'avais envie que tu sois là, ce jour-là. J'avais envie de te parler.

Il y a un silence. S'ouvrent les volets de la salle de projection. Quelques têtes se penchent, curieuses.

– Bon.

– Bon ?

– Bon.

*Avril 2021 – La dernière séance*

---

## Fontaine, de ton eau

- Tu te souviens de la dernière ?
- La dernière ?
- La dernière séance qu'on a faite.
- Séance ? Séance SM ?
- Oui.
- Pfiou, ça remonte. C'était il y a quoi... trois ans ?
- Un peu plus.
- Pourquoi ?
- Parce que j'ai envie. Envie de replonger.
- Ah. Mais si ma mémoire n'est pas trop mauvaise, si c'était il y a si longtemps, c'est parce qu'on avait décidé de ne plus en faire ; alors pourquoi cette envie soudaine ?
- Parce que j'ai envie, c'est tout. T'as jamais envie ?
- Si, bien sûr, mais on avait de bonnes raisons de s'arrêter, il me semble, alors j'ai rangé ça dans un recoin de mon esprit.
- Aussi simplement que ça ?
- Aussi simplement que ça.
- On avait de bonnes raisons de s'arrêter, mais on en aurait une excellente de recommencer.
- Ah ? Laquelle ?
- J'ai envie.
- Hm. Après, à tout dire, ça fait tellement de temps que je ne me souviens même plus de ce qu'on avait fait.
- Tu te moques de moi ?!

– Je n’oserais pas !

– Tu m’avais sorti le grand jeu, un feu d’artifice de pratiques et de sensations ! Histoire de finir en beauté !

– Ça me dit vaguement quelque chose. Tu étais attachée au milieu du séjour, non ?

– Non mais n’importe quoi ! C’était pas dans le séjour, on avait fait ça dans l’ancienne grange pour utiliser le treuil, pour que je puisse avoir les bras tirés vers le haut ! La pièce n’était éclairée que par la lumière des torches, il pleuvait... ne me dis pas que ça ne te rappelle rien ?

– Maintenant que tu en parles, j’ai un vague souvenir d’avoir eu du mal à les trouver, ces torches. Mais tu sais, j’ai essayé de passer à autre chose, comme je te disais.

– Tu m’avais amenée de la maison à la grange nue, les yeux bandés. Je me souviens de la sensation de l’air sur ma peau comme si c’était hier. De cette inquiétude de pouvoir être vue malgré l’obscurité, du soulagement d’entendre la porte de la grange s’ouvrir puis se refermer, du bruit des flammèches que je n’arrivais pas à reconnaître, du grincement de la chaîne sur la poulie, de

– Il faudrait savoir, très chère, c’était le treuil ou la poulie ?

– Le treuil. Du grincement de la chaîne qui s’enroule. De mes bras qui se tendent.

– Tu parlais du bruit. Du bruit de tes bras qui se tendent ? C’est violent, non ?

– Arrête de m’interrompre ! Je ne sais plus ce que je dis à cause de toi !

– Tu en étais au moment où je t’attachais au treuil, les bras qui s’élèvent lentement. Tu avais toujours les yeux bandés, attentive aux bruits, c’est ça ?

– Oui, merci. En extension, les pieds légèrement tendus, les orteils dans la terre battue. Je savais que tu allais commencer par me flageller. Tu commences toujours par me flageller.

– Ce n’est pas vrai : je commence toujours par te caresser.

– Pas toujours. Et tes caresses ne font pas partie de la séance, de toutes façons.

– Bien sûr que si ! C’est même le moment essentiel. De la qualité des caresses premières dépend celle des heures qui suivent.

– Si tu le dis. Quoi qu’il en soit, pour la dernière, tu as commencé par me flageller.

– Non, par te caresser.

– Ah ! Tu vois que tu te souviens !

– Non, c’est simplement que je commence toujours par te caresser.

– Bon, tu m’as peut-être caressée le corps doucement. Tu avais les mains tièdes, c’était agréable sur ma peau fraîche.

– Donc j’ai bien commencé par ça.

– Peut-être, peut-être. Tu m’as malaxée, pétrie, façonnée. J’aime quand tu réveilles mon corps d’abord avec douceur puis avec fermeté, mais toujours avec tendresse. Jusqu’à ce que mes sensations oscillent entre la délectation et la douleur. Puis tu m’as flagellée. Avec un

fouet que je ne connaissais pas. Ou d'une façon inhabituelle. Au début, la douleur était très vive sur le coup, puis disparaissait immédiatement. Mais après quelques minutes mon corps n'arrivait plus à effacer la sensation de brûlure et j'ai eu du mal à endurer.

– Et ?

– Et je t'ai demandé d'arrêter. Mais tu m'as dit « pas tout de suite ». J'ai fini par crier puis par hurler.

– Maintenant que tu le dis, c'est possible.

– Après... après je ne sais plus trop. Tu as dû détacher le bandeau, parce que je me souviens avoir oublié un instant la douleur en découvrant la mise en scène. Et tu me l'as fourré dans la bouche. Mais c'est confus, je n'arrive pas à me rappeler de quelle façon tu l'y as inséré.

– J'ai probablement dû te demander d'ouvrir la mâchoire, tout simplement.

– Exactement ! Et cette sensation d'avoir ma salive absorbée par le tissu, qui s'en gorge avant de la laisser couler contre mon menton... Il n'y a pas dire, tu sais y faire en douces humiliations. Tu savais y faire.

– Je retiens le compliment.

– Tu as dû me caresser à nouveau, je pense. Mais de façon plus insistante et plus intime. Et quand tu commences ainsi, je perds mes repères. Tout **deviens** confus, le temps se contracte et se dilate en même temps : j'ai l'impression que ça a duré une éternité, mais que chaque torture s'est mêlée aux autres. Comme si on avait arraché les pages d'un catalogue d'émotions et de tortures pour les humidifier et les superposer, les plier, en faire une pâte. Mes seins qui souffrent, mes gémissements, mes joues contre tes mains — ou le contraire — tes doigts dans mes cheveux, ma respiration qui se perd, ta salive, tes mots, le martinet, tes doigts dans mon sexe, mes jambes qui ne me tiennent plus, moi qui jouis et qui meurs et qui vis, ton regard amusé, tes doigts à l'orée de mon anus, ton sexe qui s'y enfonce, mon corps qui se cambre, toi qui jouis, mes poignets qui me font soudain souffrir, le treuil en mouvement, mon corps qui s'affaisse sur le sol, ton sperme qui coule au sol — ça, je ne l'ai pas vu, tu me l'as forcément raconté — moi qui sanglote, toi qui me prends dans les bras.

–

– C'était la dernière séance.

–

– J'ai encore envie, tu sais.

– Je sais. J' imagine même que tu as encore plus envie, maintenant que tu m'as tout raconté.

– Ça se voit tant que ça ?

– Ça se sent. Tu n'as pas la même peau quand tu bascules dans cet état.

– Ah.

Elle est triste, un peu. Elle frémit. Puis reprend.



– Ah. C'est dommage, quand-même.

– De ?

– D'avoir arrêté il y a trois ans. Un peu plus, même.

– Pour toi, la dernière c'est celle que tu m'as décrite ?

– Ben... oui.

– Parce que pour moi, la dernière, c'est quand tu t'es mise contre moi, que tu m'as raconté tellement de choses que tu t'es liquéfiée, et que tu as passé la nuit attachée à ne pas pouvoir te toucher. Enfin, pour ce dernier point, on n'y est pas encore, mais ça ne saurait tarder.

Elle se love contre lui, doucement. Emplit longuement ses poumons d'air avant de les vider en un soupir, puis laisse se dessiner sur ses lèvres un sourire mutin.

Lui l'enlace. Et bande.

*Mai 2021 – À la voix*

---

## Téléphone Rosalie

Il remonte plusieurs fois le cadran de son téléphone. Les impulsions s'enchaînent, résonnant dans son conduit auditif. Il les a toujours trouvées étranges, ces impulsions. Sans trop qu'il sache pourquoi, elles lui rappellent les oreilles bouchées après une heure de natation. Le silence. Il déteste ce silence, qui ne dit rien, qui n'offre pas de lecture autre que le silence. On ne peut rien lui faire dire.

L'annonce pré-enregistrée. Une tonalité. Le silence, l'autre, celui qui invite. Il se lance :

– Allô ?

Une voix exagérément douce répond.

– Bonjour, monsieur, Sa

Il raccroche. Compose à nouveau, immuable rituel. Il recommencera autant de fois qu'il le faudra. Impulsions. Silence. Annonce. Tonalité. Silence. « Allô ».

\*

\*\*

– Et voilà, encore lui. Je le savais, quand j'ai vu son numéro. Je le savais. Il me gonfle royalement. Il croit quoi, qu'on est payées pour ces appels pourris ?

– De quoi tu parles ?

– L'autre là, qui raccroche tout de suite. Encore un qui n'ose pas. Ça doit lui coûter un bras, en plus, avec la première minute indivisible et le coût de la mise en communication. Y a des abrutis, vraiment.

– Le 72 01 ?

– Ouais, c'est ses derniers numéros. Le 72 01.

– Alors un conseil, ça sert à rien de décrocher. À rien du tout. Il répond que quand c'est Josette qui prend l'appel.

– Et je fais quoi quand Josette est déjà en ligne, ou pire qu'elle est pas là ? Je peux répondre à personne tant qu'il sonne !

– Tu décroches et tu raccroches tout de suite. C'est ce que je fais, moi.

– Ah ouais. Et il rappelle quand-même ?

– Ouais.

– Encore lui, je vais mourir.

Elle décroche, elle raccroche.

Il rappelle.

\*  
\*\*

Impulsions. Silence. Annonce. Tonalité. Silence. « Allô ».

\*  
\*\*

Elle décroche, elle raccroche.

\*  
\*\*

Impulsions. Silence. Annonce. Tonalité. Silence. « Allô ».

\*  
\*\*

Elle décroche, elle raccroche.

\*  
\*\*

Impulsions. Silence. Annonce. Tonalité. Silence. « Allô ».

– Bon, écoutez, je sais que vous allez raccrocher parce que je suis pas celle que vous voulez. Mais ce soir elle répondra pas, et vous m'empêchez de travailler. Alors vous arrêtez.

Il allait raccrocher. Il est surpris.

Silence.

– Allô ?

– Je veux bien essayer.

Elle sourit. C'est un défi, elle aime ça les défis. En face d'elle, Marie en perd son scénario et reste bouche bée.

Elle, elle cherche sa voix la plus sensuelle. Et se lance.

– Bonsoir monsieur, je suis Suzy, présente pour vous accompagner dans le plaisir et

– Non. Je veux pas de ça. Laisse tomber ta voix de fausse pétasse. Tu crois que ça me fait bander ? C'est pitoyable. Parle-moi normalement.

– Monsieur, restez poli. Je ne me fais insulter que dans les histoires, jamais en-dehors.

– Je t'ai pas insultée. J'ai juste dit que c'était nul. C'est pas toi la pétasse, c'est la voix que tu fais. Si tu veux pas que je raccroche, va falloir faire attention aux mots. À chaque mot.

Elle a envie de raccrocher. De l'envoyer paître comme il l'a envoyée paître : sans ménagement, sans préavis. Elle l'imagine suintant, laid, couvert de boutons purulents, les volets fermés, un sexe à moitié mou entre les doigts, le combiné coincé entre l'épaule et l'oreille. Elle inspire profondément et reprend.

– Que voulez-vous, monsieur ?

Il réfléchit.

– Allô ?

– Je suis là. Je réfléchis. Je crois que je veux être surpris, mais sans exagérations, sans ficelles tellement grosses qu'on ne voit qu'elles. Vous voyez ?

Elle voit surtout qu'il a abandonné le tutoiement. Elle note dans un coin.

– Suzy, c'est votre vrai prénom ?

– Non.

– Ok.

– Vous ne demandez pas mon vrai prénom ?

– Non.

– Je m'appelle Rosalie.

Elle s'appelle Catherine.

– Je m'appelle Rosalie et je déteste ce métier. Je déteste ce métier où j'entends les hommes baver leurs fantasmes dégueulasses à longueur de nuit, nous raconter comment ils nous violeraient, comment ils voudraient nous prendre, comment ils voudraient que leurs femmes soient des putes à demeure, comment ils pensent à la fille des voisins, comment ils se branlent en secret parce qu'ils n'ont pas eu de rapport sexuel depuis des semaines, des mois, des années, comment ils ont couché une fois avec une fille dans une Simca, tous les deux tellement bourrés qu'ils s'en souviennent à peine, comment elle est tombée enceinte mais lui le sait pas mais lui l'imagine et il est fier d'avoir mis sa bite là et d'avoir joui et de l'avoir engrossée et qu'elle est grosse, comme si c'était un chien, lui, et une chienne, elle, qui se seraient vus dans un parc. Je déteste ce métier où on me dit qu'on me baise la bouche à m'en dé-

chasser les dents, où on pleure dans le combiné que sa maman est morte et qu'on sait rien faire d'autre que de s'astiquer parce que ça fait oublier la tristesse, parce que merde quoi c'est pas notre faute si on est comme ça nous les mecs, on a des besoins. Je déteste.

Il y a un silence. Un silence qui veut dire tellement de choses d'un coup qu'il est un peu perdu, lui, habitué aux silences qui ne veulent rien dire, ou alors juste un petit peu. Un silence qui la déstabilise, elle, parce qu'elle s'est laissé dépasser, largement.

– Et tu voudrais quoi ?

Il a repris le tutoiement. Mais pas de la même façon. Autrement. Pas pour la rabaisser, mais pour se rapprocher. Gentiment, elle pense.

Elle réfléchit. Elle ne sait pas trop ce qu'elle veut.

– Tu voudrais quoi ?

Oui, elle voudrait quoi ?

– Tu voudrais arrêter ?

– Non.

– Pourtant tu le détestes, ce job, tu dis.

– Oui, mais j'aime bien certains moments. De vérité entre deux horreurs. Quand y a plus de sexe, juste à la fin, avant qu'ils raccrochent. Quand ils pleurent leur solitude. Leur mère perdue. Leur enfance. Leur mariage. Leur courage. Leur santé, leur stabilité.

– T'aimes pas le sexe ?

– Si. Juste pas comme ça. J'ai l'impression d'être le mouchoir qu'ils utilisent pour s'essuyer. Leur papier-toilette. Quand ils raccrochent, des fois, j'ai juste l'impression qu'ils tirent la chasse.

– Tu aimerais quoi ?

– Quoi de quoi ?

– En sexe, t'aimerais quoi ? Un homme ? Plusieurs ? Jeunes ? Vieux ? Des femmes plutôt ? Des câlins ?

– Je suis très classique, moi, j'imagine rien. Moi, un repas avec mon amoureux, une rose dans un vase, et un câlin dans le lit après le fromage, parce qu'on a oublié le dessert sur la table. Et on se relève dans la nuit pour en manger un peu. Avec des petits bisous.

– T'as pas peur que ça devienne ennuyeux au bout de trois jours ? T'as un amoureux ?

– Non.

Elle a failli dire qu'elle était trop vieille maintenant ; mais il pense que Rosalie est jeune, alors il n'a pas à connaître l'âge de Catherine.

À côté d'elle, la soirée a avancé. Celles qui l'écoutaient d'une oreille ont fort à faire. Elle se sent moins surveillée, plus encline à se dévoiler.

– Rosalie ?

– Oui ?

– T'as pas peur de t'ennuyer, en réalité, avec un truc comme ça ?

– Si, mais le temps que je m'ennuie, j'en aurais déjà eu des chouettes de souvenirs. Alors je vais pas me plaindre.

– Tu peux me refaire la voix sensuelle ?

Elle lui refait la voix sensuelle.

– J'y croirais presque, là.

– Ah ? Pourtant j'ai rien changé.

Pourtant elle a changé. Elle a imaginé son repas en amoureux, elle a entendu sa voix énoncer son désir, elle a été surprise de s'entendre.

– Vous êtes un psy ?

– Non. Je suis éboueur.

Il est joaillier.

– Vous devez vous lever tôt le matin, alors.

– Oui.

Non.

– Vous aimez quoi, vous, en sexe, alors ?

– J'aime voir une femme qui se caresse, moi.

– Pourquoi ? Vous trouvez ça comment ?

– Je trouve ça beau. Parce que y a pas de bite, je crois.

– Mais une fois que vous avez vu une femme se caresser, vous devez vous ennuyer, au bout d'un certain temps, non ?

– Ouais. Puis ça arrive pas souvent. Alors j'imagine.

– Vous imaginez quoi ?

– Qu'elle se caresse.

Il rit. Elle aussi.

– Et après ?

– Je fais ça vite. C'est un peu mécanique. Après je vais me coucher.

– Et...

– Et ?

– Pourquoi vous voulez toujours parler à la même personne et pas une autre ?

– Parce qu'elle se caresse, elle. Au téléphone. J'entends sa voix. Elle triche pas. Elle aime. Elle triche.

– Vous voulez que je me caresse ?

– Non, ça serait pas pareil.

– Pourquoi ?

– Parce qu'on en a parlé. Ce serait pas magique, je vous ai donné la clé, la formule. Elle elle avait compris, sans que j'explique.

– Et c'est tout alors ? Une femme qui se caresse ? Pas une pipe, pas des câlins, pas dans les fesses ?

Elle a dit le mot « fesses » un peu moins fort, comme si le fait d'évoquer la sodomie était différent. Il l'a perçu, mais pas de façon totalement consciente. Il croit que c'est de la pudeur. De la pudeur, alors qu'elle a entendu le pire des hommes !

– Non, c'est sale dans les fesses, c'est pas naturel.

– Vous trouvez ?

– Pourquoi, t'aimes ?

– Non.

Elle ne savait pas si elle aimait. Mais elle aimait l'idée.

– Une femme qui se caresse, elle pourrait se caresser dans les fesses, pour vous ?

Il réfléchit, longuement.

– Je sais pas. Ouais. Je sais pas. Faudrait que je voies pour savoir.

– Vous voulez entendre ?

– De quoi ?

– Comment ça me fait quand je me caresse là ?

Il est partagé. Il a donné la clé, mais on lui propose une autre serrure. Avec une clé différente. Il n'a pas conscience qu'à proposer cette métaphore de la clé, il indispose le narrateur qui doit jongler avec une image à la limite du stéréotype. Qui doit jongler avec des clés. Avec des bites. Tout ça ne va pas du tout. Retournons les écouter.

– Je veux bien. Vous expliquez rien, je veux juste entendre ce que ça vous fait.

– Oui.

Elle a le casque vissé sur les oreilles. Elle baisse sa culotte jusqu'aux chevilles. Elle glisse un doigt entre ses cuisses, frôle son pubis, ses grandes lèvres, emporte un rien de cyprine au passage, sépare les deux fesses avachies contre le plat du fauteuil, appuie sur la rosette, assouplit, étire, détend, ressent, ajuste le doigt, se cambre au bord de l'assise. Son poignet, sur le chemin, masse sa vulve.

Elle ne gémit pas. Il entend simplement une respiration régulière. Son sexe amolli a pris de la vigueur. Il calotte et décalotte son gland au rythme des inspirations et de expirations. Il est tout ouïe.

Elle imagine ce repas avec cet amoureux. Il n'est pas seul, ils sont au moins trois. Tous les mêmes. Ils sont bruns, les yeux d'un noir profond, le teint hâlé. On pourrait croire de parfaits triplés. Il y a un gâteau sur la table. Quelqu'un a évoqué l'idée de couper une tranche, mais un autre a proposé un baiser. Ils la déshabillent.

Elle halète.

Le premier l'embrasse comme dans les vieux films en noir et blanc. Casablanca, ou n'importe lequel autre où il y a des baisers, des lèvres en grand, de la passion.

Le second a appuyé son gland entre ses grandes lèvres, puis entre ses petites lèvres, puis a passé le vestibule. Elle ne connaît même pas le mot vestibule. Au fil des conversations, elle l'a réduit tristement à l'idée d'un trou, qu'elle se réapproprie doucement pour y mettre le sexe de ce brun aux yeux noirs au don **d'utricité**.

Elle gémit. Le silence qui suit est semblable à une excuse pour s'être laissée aller.

Le troisième lui a léché l'anus, ouvrant doucement le sphincter, pour préparer une pénétration qui a besoin de temps. Il s'est redressé, et a poussé son gland avec douceur. Elle s'est sentie remplie.

Ses doigts sont pleins de la cyprine qui s'écoule le long de sa peau. Elle accélère. Sent que les émotions la submergent.

– J'ai joui.

Il a joui. Elle non.

– A bientôt, et merci, j'espère entendre votre voix très bientôt.

Il est revenu au vouvoiement. Un vouvoiement de distance.

**Il raccroche. Elle tire un mouchoir, s'essuie les doigts, et prend l'appel suivant.**



*Juin 2021 – En plein vol*

---

## La page blanche

Gris.

Pas un gris joli, pas le gris de fumées qui s'élèvent en volutes au-dessus des cheminées l'hiver, pas le gris du béton qui peut avoir une poésie moderne pour qui sait la voir.

Juste gris. Pas même un gris laid, pas le gris des fumées épaisses qui s'élèvent des cheminées des usines, pas le gris des vieux immeubles, ce vieux ciment fissuré qui tombe en plaques, laissant voir un mur encore plus laid.

Juste gris. Gris ennuyeux. Gris fade. Gris.

Gris.

Elle n'était pas heureuse. Non qu'elle fut triste, mais le bonheur lui paraissait être pour les autres. Elle avait lu Baudelaire et Woolf sans s'y retrouver, avait espéré – en vain – découvrir des réponses en la Bovary, et s'était finalement faite à l'idée qu'il y avait des gens, dont elle, pour qui les couleurs de la vie resteraient à jamais inconnues.

Elle aurait même supporté un noir et blanc. Un noir profond, ténébreux, vertigineux ; un noir dans lequel se terminent les galaxies dans les livres de science fiction. Ou un blanc éblouissant, puissant, brûlant ; le blanc de la lumière au bout du tunnel, comme disent les gens qui ne sont pas morts mais presque, un jour.

Même un gris foncé, ou un gris clair. Une œuvre de Soulages, un tableau ou un vitrail. Qu'importe, tant pis pour la couleur, tant pis pour la palette des infinis. Juste autre chose.

Et puis il y eut le vide-grenier, un dimanche matin. Elle ne faisait **jamais de vide-greniers**. Ni ce jour-là, ni un autre. Elle passait juste dans le parc pour rentrer chez elle, après une promenade grise. Et il l'avait apostrophée, d'une toute petite voix, très doucement.

– Madame ?

Elle s'était retournée, surprise. Il ne paraissait pas du quartier, ni même du pays. Il avait un petit accent d'on ne savait où, mais pas d'ici ; peut-être de là-bas.

– Ne dites rien, madame, j'ai forcément ce dont vous avez besoin.

Il la regarda longuement. Peut-être une minute. C'est long, une minute sans rien dire, face à un inconnu. C'était même un peu plus que ça, d'ailleurs. Deux minutes, ou trois. Pas quatre. Ou alors tout juste.

Elle, pendant ce temps, jeta un œil au fatras hétéroclite qu'il avait disposé sur de grandes nappes de tissus, à même le sol. Un petit livre, quelques vêtements dont un joli pardessus d'un autre temps, un énorme coquillage, une chaise à bascule, une fine cordelette passablement usée tressée de mille couleurs, une ménagère en argent, et quantité d'autres choses.

Passée la (les) minutes(s) d'observation, il regarda à son tour l'amoncellement d'objets pour, après une longue réflexion, choisir une petite sacoche de cuir qu'il ouvrit et en vérifia le contenu avant de la tendre.

– Il y a cinq cent feuilles.

– Pour quoi faire ?

– Des avions. Des avions en papier.

– Pourquoi ?

– Lorsque vous les aurez toutes utilisées, vous reviendrez me voir. Ici.

Il commença à ranger, en silence, ignorant les autres questions. Lorsqu'il eut transformé ses nappes en baluchons plus gros que lui, il ajouta simplement un

– J'allais oublier. Un pliage ne peut voler qu'une fois, après il ne sert plus à rien. Au revoir.

Et elle partit, sans vraiment comprendre **ce qui la poussait à ne pas rester et avoir plus de réponses**.

Elle réalisa qu'elle n'avait même pas payé le vendeur. Traversant un pont, elle envisagea de **tout jeter dans le fleuve qui coulait, lentement, en-dessous**, mais tira finalement une feuille de papier pour la plier grossièrement, d'après de lointains souvenirs.

*L'avion part face au vent, a un soubresaut et termine sa course dans l'eau.*

Elle se dit que c'était dommage de gaspiller ainsi du beau papier, referma la serviette de

cuir et rentra chez elle. Le digicode du 41, Boulevard du Sud. L'impulsion électrique, le claquement de la serrure, celui de la porte. Les talons dans l'escalier, la clé, la porte, la porte, la clé.

Un peu de papier brouillon, quelques publicités – trop colorées pour être honnêtes – pour les élections à venir, et elle s'entraîna, améliorant son pliage. En quelques minutes, son séjour fut constellé d'aéroplanes de factures diverses et elle se rendit à l'évidence : elle aurait besoin d'aide extérieure pour en améliorer les performances.

La magie d'Internet fait que le savoir n'est pas fermé le dimanche, et elle termina sa journée à ingurgiter les tutoriels, les explications, les modèles, les plans nécessaires à son entreprise.

Le lendemain matin, au réveil, elle s'estima prête pour un premier vol, sérieux. Elle s'at-tela au pliage, sortit sur le balcon, respira l'air, attendit, encore un peu, maintenant ? non, pas encore, allez, c'est parti.

*L'avion décrit une large boucle, traverse la rue dans un sens, fait demi-tour avec grâce, reprend un peu d'altitude à l'approche du sol, et atterrit doucement sur le bitume.*

Elle était restée en apnée durant le trajet, et souffla dès la fin de la course. Quelque chose avait frêmi en elle, un rien, l'ondulation d'une herbe folle par une brise douce. Elle sourit malgré elle et partit au travail.

Il restait quatre-cent-quatre-vingt-dix-huit feuilles.

Le soir-même, elle recommença. Une fois, juste une fois, pour voir s'il s'agissait d'un accident. *Je me sens comme l'air, juste bien.* Toujours grise, mais légère. Ainsi s'endormit-elle.

Deux jours durant elle n'osa pas. Les choses précieuses ne se gaspillent pas, se disait-elle. Cinq-cent, c'est bien peu, alors pourquoi prendre le risque de ne plus connaître ça dans moins de deux ans ?

Le troisième jour, à nouveau au matin, elle tenta un pliage présenté comme optimal en terme de durée de vol.

*L'avion se met à tourner lentement, en cercles concentriques. Mon cœur se serre lorsqu'il achève sa course contre le pare-brise d'une voiture.*

Il y eut un crissement de pneus, suivi d'un bruit de tôle froissée. Elle se pencha en avant, puis descendit dans la rue, dévalant les marches quatre à quatre.

Surprise, une conductrice avait brutalement freiné. Un autre conducteur, non moins sur-

pris, n'avait pas eu d'aussi bons réflexes et les deux véhicules avaient été transformés en un ersatz de compression à la César. Le monsieur criait, la dame ne savait que faire. Elle essaya de montrer l'avion en papier, le récupéra de son pare-brise, le montra au monsieur, toujours éructant, qui le fit valser d'un geste d'exaspération. L'avion reprend son vol quelques instants. Églantine retient à nouveau sa respiration, les yeux rivés au papier plié. Les yeux qui croisent ceux de la dame. La dame qui n'entend plus le monsieur qui hurle. Églantine qui ne sait plus si elle doit suivre les yeux ou l'avion.

*L'avion qui se pose sur le trottoir. Moi qui me noie. La dame qui ne comprend pas. Le monsieur qui vocifère.*

Le constat d'accident fut délicat à établir. Églantine se retrouva mise en cause bien malgré elle. Le monsieur finit par se calmer. Une dépanneuse arriva, hissa la première voiture sur son plateau, puis la seconde. La dépanneuse disparut. Le monsieur s'en alla, sa colère à peine calmée. Églantine proposa à la dame une boisson pour se remettre de ses émotions. Elle accepta.

Le café se mit à couler, goutte à goutte. Le silence entre les deux femmes n'était ponctué que de petites politesses. Églantine sortit en silence une feuille, la plia délicatement sous le regard surpris de son invitée impromptue, s'avança au balcon et lança le planeur. Elle se retourna.

*Je dis que je la trouve très belle. Je n'ai pas l'habitude de dire ces choses. Je ne sais pas y faire.*

*Je retiens ma respiration. Parce que l'avion. Parce que l'inconnu. Parce que l'inconnue.*

*La dame est gênée. Le café est prêt. L'avion atterrit doucement. Nous buvons le café, en silence.*

– Vous me trouvez vraiment jolie ?

*Je secoue la tête, pour dire que oui. J'ai un nœud dans la gorge, dans le ventre, dans le cœur.*

– J'ai pas l'habitude. Qu'on me trouve jolie. Merci. Je crois.

– Je n'ai pas l'habitude. De trouver les gens jolis. Je crois que c'est l'avion.

*Elle est surprise, alors j'explique, je raconte. Le gris. Tout le gris. L'homme du vide-grenier.*

*Les papiers, les avions.*

– C'est amusant. Mais du coup, c'est moins gris, quand ils volent ?

– Non, mais c'est léger.

– Il se passerait quoi, là, si vous en lanciez un autre ?

– Je ne sais pas. Je pense que je demanderais si je peux vous embrasser.

– Vous ne pourriez pas le demander sans l'avion ?

– Je... Non.

– Vous devriez en lancer un autre, alors.

- Maintenant ?
- Pourquoi attendre ?
- Parce que ça en fera un de moins, et j'ai peur de
- De quoi ?
- De gâcher. De gaspiller.
- Ah.
- Ce n'est pas
- Pas quoi ?
- Je ne sais pas.
- Je ne veux pas vous influencer, mais si demain votre appartement brûle, ou si une fuite d'eau imbibe le papier... vous voyez ?
- Je n'y avais pas pensé. En fait, je me sens particulièrement idiot, dans cette histoire.
- On se sent vite idiots. Vous m'auriez vue, tout à l'heure, quand le monsieur criait !
- Je vous ai vue.

Nous sourions. Elle me tend le tas de feuilles. Un nouveau papier est plié, lancé.

*Nous nous embrassons. Doucement, comme un pétale dans un souffle d'air. S'arrête l'avion, s'arrête le baiser.*

Elle se regardèrent en silence ainsi longtemps. La journée passa sans qu'aucune des deux ne **reparla** des feuillets. Il n'y eut pas de devoir professionnel, ce jour-là, ainsi l'avaient-elles décidé. Il n'y eut pas de mots, juste la paix du vent qui entrainait par la baie vitrée du balcon, juste les regards qui se cherchaient, la peur de briser quelque chose de précieux et de fragile. Le temps s'étendait de plus en plus, sans pour autant que l'ennui n'ait trouvé de place pour s'installer.

– Je vais faire un avion.

Ce furent les premières paroles depuis le matin. Le soleil avait commencé à baisser derrière les immeubles. Elles avaient mangé, un peu, toujours sans rien dire, se cherchant des yeux. C'est long une heure en silence avec une inconnue, alors sept, huit, neuf... Ça leur paraissait impossible, mais tout était d'une simple légèreté.

Elle disposa le papier soigneusement, écrasant chaque pli de l'ongle de son pouce, affinant la forme de l'engin. Puis sortit et visa soigneusement en contrebas.

*Il n'y a pas de circonvolutions, de suspension, de boucles. L'avion file droit devant, tel un super-sonique transatlantique, et termine sa course dans la ramure touffue d'un arbre.*

*Radiouse, je me retourne.*

– Nous avons du temps.

*Je m'approche de mon invitée. Nos lèvres se goûtent à nouveau, avec douceur. Nos mains se*

*frôlent, hésitent, nos doigts s'évitent et se rejoignent, nous nous effleurons de la pulpe d'iceux, ils se perdent dans l'étoffe légère de nos robes.*

*Je me surprends à laisser s'exprimer mon désir. Mes caresses se font plus insistantes. Mes baisers plus pressants. Safiatou recule, se détourne.*

– Tu ne veux pas ?

– Je ne sais pas. Je ne me sens pas prête. Ça va vite. Pour moi.

– Je sais, l'avion. Il a dû se décrocher !

– Pardon ?

– Si tu ne veux pas, c'est à cause de l'avion !

*Je m'élançai à nouveau vers le balcon et scrutai l'obscurité. L'avion est toujours figé dans l'arbre, doucement secoué par le vent.*

– Il y est toujours. Alors c'est qu'il ne vole plus. Je suis sûre que c'est ça !

– Arrête, ça n'a aucun sens ! C'est — elle cherche son mot — désobligeant. Tu réduis mes envies au vol de ton papier, à tes peurs et à tes réponses ! Je crois que je vais rentrer chez moi.

– Non, s'il te plaît, ne **part** pas, je t'en supplie. Je vais en lancer un autre, ça ira mieux.

*Je me jette sur la pochette et en sors une feuille que je plie en bâte avant de lui faire traverser la pièce, vers la porte-fenêtre.*

*Safiatou reste inflexible. Elle sort, triste, descend les escaliers, traverse la rue, secoue l'arbre en regardant mon ombre se dessiner dans un carré de lumière, là-bas, dans les étages.*

*L'avion reprend son vol, puis va rejoindre celui lancé quelques minutes avant.*

Une profonde lassitude s'installa en Églantine.

Gris.

Safiatou prit la direction de l'arrêt de bus le plus proche, vérifia les horaires et, tristement, s'enfonça dans la nuit devenue noire, grignotant lentement les six kilomètres qui la séparent de son domicile.

Églantine sentit ses envies s'évaporer. Sa tristesse aussi. L'image de Safiatou resta, un peu. Puis s'effaça. Elle éteignit la lumière et s'endormit, simplement.

La sonnette la réveilla alors que les ténèbres étaient toujours profondes. Somnolente, elle se traîna jusqu'à l'interphone.

– Églantine Dumesnil ?

– C'est moi, qui est-ce ?

– Police judiciaire.

Églantine se mit à penser à l'accident. Était-il possible que sa responsabilité ait pu mener la maréchaussée à la réveiller en pleine nuit ?

– Vous connaissez Safiatou Bouabré ?

– Oui, un peu, pourquoi ?

– Elle nous a donné vos coordonnées. Elle a subi une agression cette nuit, elle est à l'hôpital.

Églantine était à présent parfaitement éveillée. Elle demanda une minute pour s'habiller, réalisa qu'elle l'était déjà, glissa ses papiers et une liasse de feuilles dans son sac à dos, et se présenta à l'entrée de l'immeuble.

– C'est grave ?

– Elle va bien, mais elle ne doit pas rester seule. Avez-vous un véhicule ?

– Non, je me déplace en transports en commun.

– Venez avec nous, nous vous déposerons.

Le trajet se fit en silence. Mille fois, Églantine eut envie de lancer un avion par la fenêtre pour conjurer le sort, rendre les choses plus légères, atténuer la souffrance. Mille fois, elle se retint.

Enfin, ils la déposèrent à l'accueil de nuit des urgences. On la mena à Safiatou. Une jeune femme en uniforme se leva, échangea quelques politesses et les laissa.

– Je... Ça va ?

– Oui. En gros. Deux côtes cassées. Et... et mon visage.

– Tu es toujours jolie.

– Tu n'as pas le droit de me dire ça, tu n'as pas envoyé d'avion.

– Ça, tu ne sais pas. D'ailleurs

Elle sortit une feuille, la plia, entr'ouvrit la fenêtre de la chambre et fit voler l'avion.

*Safiatou lève les yeux au ciel, et esquisse un sourire qui se transforme en grimace.*

– Je suis désolée pour tout à l'heure.

– Merci.

– Merci ?

– Merci d'être désolée, merci d'être là. Merci d'avoir envoyé un avion à l'instant. Merci de me trouver jolie.

– Mon avion doit toujours être en train de voler, d'ailleurs.

– Pourquoi ?

– J'ai envie de toi.

– Demain, peut-être. Là, je me sens encore un peu secouée. Tu veux bien rester ?

– Bien sûr.

*Nous dormons.*

Au petit matin, alors que les urgences changèrent d'équipe et prirent les couleurs du jour, elles partirent. On avait donné à Safiatou un rendez-vous de contrôle, le registre des sorties avait été signé, les bus circulaient. Elles rentrèrent chez Églantine.

Papier. Pliage.

Avion.

Vol.

– Je n'ai jamais aimé de femme.

– Moi non plus. Mais bon, c'est un peu particulier pour moi, je n'ai jamais aimé personne.

– C'est triste, non ?

– Non, je n'ai jamais vraiment détesté quiconque non plus. Et ça me donne l'occasion de découvrir ça avec toi.

*Le silence. Les mains qui se frôlent, le doigts qui cherchent la peau, celle de l'autre. La peau qui attend les doigts, ceux de l'autre.*

– Ça fait mal ?

– Sincèrement, oui.

– Tu préfères que je ne te touche pas ?

– J'ai très envie que tu me touches. Mais tu as le droit d'éviter mon visage.

Papier. Pliage. Avion.

Vol.

*La robe soulevée. Les doigts, les cuisses. Le ballet des uns sur les autres. La découverte d'un corps si semblable et si différent. Le contraste des pigments, des peaux. Le goût de l'intime. Le rire gêné qui se mue en gémissement discret. La recherche d'un regard, d'un assentiment, d'une complaisance ; le sourire d'avoir trouvé tout ça. La poursuite du voyage.*

Papier. Pliage. Avion. Vol.

– Tu sens moi.



- J'aime bien.
- Tu vas vraiment envoyer tes avions à chaque fois ?
- Et plus encore. Et quand il n'y en aura plus, j'irai voir le vendeur, comme il me l'a demandé, et je rapporterai la sacoche.
- Tu n'as pas peur ?
- Si. C'est idiot, mais si.

\*  
\*\*

Il restait une feuille. Elle la prit, fit un planeur — celui du pliage qui paraissait ne jamais vouloir finir au sol. *Nous le regardons s'élancer dans les airs, et tourner lentement.*

- C'est fini.
- Oui. Tu m'accompagnes ?
- Tu penses vraiment qu'il sera là où il t'a dit ?
- Oui. J'en suis sûre.

Elles descendirent lentement les escaliers, passèrent à côté de l'oiseau de papier, immobile.

- Ton parc, ce n'est pas le parc Wagner, si ?
- Si, pourquoi ? Oh !
- Tu n'y as pas pensé ? Les travaux ont duré plus d'un an...
- Je crois que ça m'a effleurée, au début. Tu as épousé une folle doublée d'une idiote. Safiatou se mit à rire.
- Ça me va.

Le parc avait laissé place à une galerie marchande. Elles s'y promenèrent lentement, un peu perdues mais heureuses. Églantine s'immobilisa soudain.

- Là, c'est lui, j'en suis sûre.
- Vraiment ?
- Oui, je le reconnais !

Elle s'engouffra dans un magasin dans lequel régnait un désordre indescriptible, tel un cabinet de curiosité qui aurait été traversé par une tornade. Le petit bonhomme se leva à leur arrivée :

- Je vous attendais !
- Euh. Bonjour.
- Églantine tendit la pochette désormais vide.
- Merci, elle me sera bien utile, vous savez.
- Puis-je vous demander pourquoi ?

Le marchand l'ouvrit ; elle était à nouveau pleine, mais chaque page blanche était macu-

lée d'une écriture à l'encre foncée.

– Mais c'est mon écriture !

– Et ce sont vos émotions. Toutes celles qui vous ont traversées pendant que volait chacun de ces feuillets.

– Qu'allez-vous en faire ? Je ne veux pas que ma vie soit racontée à n'importe qui !

– Et ce ne sera pas le cas. Ce sera vendu à un client, peut-être une cliente qui n'attend que ça mais qui ne le saura qu'après avoir tout lu.

– Vous êtes un peu magicien, alors.

– Ah non, ça c'est vous. Je n'y suis pour rien. Moi, je ne fais que jeter des ponts entre les personnes.

– Et maintenant ?

– Comment ça ?

– Je n'ai plus de papier. Plus d'avion.

– Il ne vous reste plus qu'à chercher, moi, j'ai fini. Le reste vous appartient.

– C'est un peu facile, ça, monsieur !

– Moi j'aurais plutôt dit que ça n'avait rien de facile, à votre place.

Il fit un clin d'œil et les poussa habilement vers la sortie.

*Nous nous retrouvons dans la rue. Dans une rue grise, polluée de fumées grises, autour d'un béton gris, de ciment gris, de gens gris.*

**Et nous, nous contrastons.**

*Juillet 2021 – Dans le petit écran*

---

## Érovision

— C'est la fin de la pub !

On remonte le volume et on se tasse rapidement derrière le téléviseur, bien trop petit pour accueillir nos regards. Le *Te Deum* de Charpentier sonne, dans une version électro électro kitsch, pendant que le logo du Concours de l'Érovision tourne lentement puis s'immobilise. La musique s'arrête et laisse sa place aux deux présentateurs vedette du service public.

— Et nous voilà pour la dernière partie de ce huitième Concours de l'Érovision ! Bienvenue à celles et ceux qui nous rejoignent ce soir pour cet événement, haut en couleur. Il reste le passage de deux pays et, bien sûr, le vote qui permettra de connaître le grand vainqueur de cette année. Je suis toujours en compagnie de **Stephen Pern** qui n'est pas resté insensible au charme monégasque.

— Absolument, **Margui**, tout le monde connaît mon amour – ma passion – pour l'histoire et les histoires, et cette réécriture **toute** en sensualité de la Princesse de Clèves était pour me ravir !

— Je n'aurais pas parlé de sensualité pour décrire la double pénétration qui remplaçait le départ pour le couvent, mais il faut admettre que la mise en scène et les décors étaient d'une qualité remarquable.

— Ce qui me chagrine un peu, c'est qu'ils avaient déjà utilisé le même procédé autour des Liaisons dangereuses lors du concours de 2014, ce qui leur avait valu une jolie deuxième place. J'ai peur que le jury et les téléspectateurs ne sanctionnent cette facilité.

— C'est l'Allemagne qui concourt à présent. Rappelons qu'ils se sont fait disqualifier l'an dernier pour avoir présenté sur scène des animaux vivants, ce qui est strictement interdit par

le règlement.

— C'était d'ailleurs d'un très mauvais goût. Ils auraient dû être écartés d'office cette année pour la mise en scène malséante qui avait suivi. À croire que certains oublient que nous sommes à une heure d'antenne où des familles entières nous regardent !

— C'est assez peu compréhensible, Stephen, je vous l'accorde. Mais voilà que les lumières diminuent et que commence l'installation de leur dispositif.

— Le choix musical est très original, et peu adapté à un spectacle érotique. Peut-être est-ce simplement destiné à accompagner la mise en place des éléments de décor ?

— Original, mais ambigu, puisqu'il s'agit de *Golden brown*, des Stranglers. Si c'est un message caché, nous sommes en droit de nous attendre au pire. À croire que ce pays cherche à se faire bannir de la compétition de façon définitive.

— Vous n'imaginez tout de même pas que

— Nous devons être prêts à tout, je pense. D'autant que le sol a été recouvert d'un revêtement synthétique souple, visiblement imperméable.

— Je frémis d'avance à ce qui peut arriver dans les minutes à venir. Si le signal s'interrompt brutalement, c'est que le jury aura décidé de suspendre la prestation. Mais je me tais, à présent, la musique vient de s'arrêter.

La dernière phrase a été chuchotée au micro. Le plateau est plongé dans l'obscurité. Quelques lumières latérales se reflètent dans le revêtement noir, qui ressemble à une nuit de pleine lune au-dessus de la mer. Une mélodie, très éloignée de ce qui était diffusé durant l'installation, rompt le silence. Un solo de basson, seul. Sur l'écran s'affiche, en surimpression, le titre du morceau : « *Le Sacre du Printemps*, Igor Stravinsky ». Une ombre s'avance sur scène. Deux. Trois. Jusqu'à six. Puis le silence revient, bousculé violemment par l'orchestre qui scande l'accord-monstre des *Augures printaniers*. La lumière a jailli vivement, dirigée d'abord vers le public et vers les caméras avant de se poser sur les trois corps, vêtus intégralement de voiles noirs, à présent immobiles sur scène.

Six autres silhouettes jaillissent. Elles sont couvertes de boue, et tournent autour des formes sombres au rythme de la musique. Ces dernières se lèvent lentement, cherchent à éviter le contact, d'abord doucement puis avec une certaine nervosité. La tension monte, les premiers contacts sont électriques. La musique devient assourdissante. Devant les postes de télévision, on reste muet pendant les plus de trois minutes que durent cette danse qui se mue en chasse.

La musique se transforme à nouveau. Le « *Jeu du rapt* », tel est le nom du mouvement. Il n'a rien d'un jeu. C'est un déferlement de violence où les victimes sont toutes désignées. Leurs voiles noirs sont déchirés, les peaux mises à nues avant d'être souillées de terre brune. Les corps sont écrasés, pénétrés. Les gémissements font écho aux cuivres. Puis tout s'arrête. Un long trille, un air de clarinette. Des jets d'eau recouvrent le plateau, chassant la boue. Les

caméras s'approchent des douze acteurs allongés. On voit les poitrines se soulever lentement. Dans la cabine de réalisation, on a repéré une giclée de sperme sur la tempe d'une des proies : l'image restera fixe jusqu'à ce que les écoulements d'eau l'aient faite disparaître.

La musique et la lumière disparaissent lentement. Un très long silence poursuit la scénographie. Acclamations d'abord timides puis emportées.

— Difficile d'enchaîner après un tel spectacle.

— Oui, Margui, je suis tout à fait d'accord avec vous. Bien qu'habituellement peu sensible à ces expressions sauvages, je dois admettre que ça ne laisse pas indifférent.

— L'Allemagne risque pourtant une pénalité pour ne pas avoir respecté la durée maximale autorisée. À voir ce que décidera le jury, mais si ça ne tenait qu'à moi, je fermerai les yeux.

— Ne les fermons pas et voyons plutôt ce que nous réserve Malte, dernier concurrent de cette Éurovision !

Un décor en carton-pâte blanc, imitant grossièrement la place d'un village méditerranéen, est dressé. Deux éphèbes se pourchassent dans une mise en scène poussive qui se termine par une pénétration anale. Le public, encore bouleversé par la prestation précédente, manifeste son désintérêt. Un brouhaha s'installe progressivement. Même la réalisation télévisée n'est pas au niveau.

Le coût consommé, alors que les lumières s'abaissent et probablement dans la tentative ultime de captiver l'attention, celui des deux hommes qui venait de se faire pénétrer se retourne et montre son anus duquel s'échappe un filet opaque.

C'est sous les huées que se termine la prestation de Malte.

— Pourquoi tu éteins la télé ?

— La suite n'a aucun intérêt, tu ne penses pas ?

— Ça ne t'intéresse pas de savoir qui a gagné ?

— Non. Ou, plutôt, je me fiche bien de savoir ce que pensent les autres, je sais ce que j'ai préféré.

— Le spectacle des Allemands, j'imagine ?

— Pardon ? Oh, il était exceptionnel, il faut bien le dire. Mais non, ce que j'ai préféré, c'est ton corps tout à l'heure, et je me demandais si on pouvait recommencer. Ce qu'on peut voir à la télévision, c'est bien sympathique, mais je préfère de loin ce qui se passe avec toi, contre toi.

— Flatteur.

— Peut-être bien.

— Tu sais ce qui serait amusant ?

— Non ?

— Qu'on propose notre candidature, l'an prochain, pour représenter la France.

*Août 2021 – Vacances au japon, foi (en alexandrins)*

---

## Seibetsu no gakkō

### PERSONNAGES

PHILESTE, insupportable bourgeois arrogant  
SOLMÈNE, jeune pucelle pas si naïve, pupille du premier  
ARU HITO, prince japonais au genre trouble

### ACTE I

*Le bureau de Phileste.*

*Celui-ci est debout, un livre de comptes à la main, et fait les cent pas.*

### PHILESTE

Horreur et déshonneur, comment pourrais-je vivre  
Alors que ces colonnes habitées de calculs,  
De milliers, de millions, de nombres à en être ivre,  
De ducats, de couronnes à s'en farcir les culs,  
D'infinies écritures, d'orgasmes de comptables  
Me rappellent sans cesse (césure à l'hémistiche)  
Que, du plus haut pêché, je suis rendu coupable ;  
Que, pour mon déshonneur, je suis un homme riche !  
Le pauvre, le manant, et jusqu'au miséreux

Ne peut imaginer les bienfaits de sa chance :  
 Il n'a pas à penser, ô homme bienheureux,  
 Du moyen, du comment dépenser sa finance.

*Il s'interrompt, puis reprend*

Car là est ma détresse, mon secret bien gardé,  
 Celui des hommes riches, qui ne savent que faire.  
 Mais, las, le jour s'achève, je n'ai que trop tardé,  
 À mes mots on croirait entendre un mouton braire  
 Et Solmène en ces lieux devrait bientôt venir ;  
 Il me faut désormais paraître élégant,  
 Et mon désir pour elle en mon for retenir  
 Je dois, pour la séduire, être le plus fringant,  
 Sinon comment pourrais-je imaginer un jour  
 La prendre dans mes bras, ô ma douce pucelle,  
 Lui murmurer l'élan qui me mène à l'amour  
 Pour espérer enfin lui péter la rondelle ?

*Entre Solmène*

SOLMÈNE

Ah mon cher, vous voilà,

PHILESTE

Je suis pour vous, ma chère

SOLMÈNE

Il me faut vous conter

PHILESTE

L'oreille qu'il vous faut

SOLMÈNE

L'expérience nouvelle



PHILESTE

Et mon cœur en jachère

SOLMÈNE

Que j'ai vécue ce jour

PHILESTE

Et, sans aucun défaut

SOLMÈNE

Cessez de m'interrompre ! J'étais donc de sortie  
 Et voilà que soudain montent des bruits de foule ;  
 J'avais dans mon panier amassé de l'ortie,  
 Pour ajouter du goût à mon bouillon de poule.  
 Mais voilà, je m'égare, je parlais du carrosse  
 Et du prince étranger que toutes regardaient,  
 Moi aussi, je l'admets

PHILESTE

*à part*

Qu'il vienne, je le rosse !

SOLMÈNE

Alors que, à côté, tous les hommes boudaient.

PHILESTE

Mon enfant, ma donzelle, j'ai, à vos deux parents  
 Promis avant leur mort de protéger l'hymen  
 En vous prenant chez moi. Et tous les concurrents  
 Comme cet étranger, drôle de spécimen,  
 Ne doivent en aucun cas votre corps approcher.  
 Si je dois y laisser ma vie, être abattu,  
 Me faire houspiller, ou me faire amocher,  
 F'i donc, au moins aurais-je sauvé votre vertu.

SOLMÈNE

Monsieur, mon protecteur, puis-je vous rassurer ?  
 Car cet homme élégant, qui attend au salon  
 A des goûts différents, je pourrais en jurer :  
 Il est vêtu de robe et non de pantalon !

PHILESTE

Me voilà rassuré même s'il faut admettre  
 Que de telles coutumes ont un aspect barbare :  
 Qui donc, je vous demande, sauf bien-sûr l'archiprêtre  
 Oserait se mouvoir dans les rues, en fanfare  
 Accouré de la sorte, comme une faible oiselle,  
 De parures diverses – dentelle et fanfreluche ?  
 Peut-être se prend-il pour une demoiselle  
 Ou bien espère-t-il que quelqu'un le paluche ?  
 Pour sûr, quoi qu'il en soit, il est contre nature  
 Pour un homme bien fait dans son corps et son âme  
 D'à ce point devenir, triste caricature,  
 Un être efféminé, repoussant et infâme.

SOLMÈNE

Je ne puis me permettre d'oser vous contredire,  
 Mais sachez, protecteur, que ceci me perturbe :  
 Des deux je puis jurer : ce n'est vous que j'admire  
 Mais c'est lui clairement que mon esprit masturbe.

PHILESTE

Non !

SOLMÈNE

Si ! mon protecteur !

PHILESTE

Non ! Vous me faites horreur !

Non !

SOLMÈNE

Je vous laisserai dire à notre invité  
 Les vilaines paroles que vous dîtes sur l'heur  
 Car oui, j'ai proposé notre hospitalité

PHILESTE

« Notre » hospitalité ? Vous sembler oublier  
 Ce que vous me devez : et le lit, le couvert  
 Le gîte et le chauffage, l'horloge et le sablier,  
 Les draps, l'argenterie

SOLMÈNE

Et mon cul entrouvert !

PHILESTE

*s'étranglant, à part*

Quelle vulgarité, elle m'en rend muet  
 Il me faut me calmer, respirer un grand coup  
 Puis aller saluer cet étranger fluet  
 Et préserver Solmène, qu'elle ne voie le loup.

## ACTE II

*La salle de réception.*

*L'étranger e est vêtu d'une robe toute en rubans et dentelles, à la mode  
 gothic-lolita ; iel est dos à la porte lorsqu'entre Phileste par une petite  
 entrée.*

PHILESTE

*visiblement essoufflé*

Je vous prie d'excuser ma charmante pupille  
 Qui vous a fait venir sans m'avoir alerté  
 Or je dois, pour la nuit, accueillir la famille.

Je fais donc devant vous fi de ma fierté  
 Et dois vous demander de quitter prestement  
 Mon petit pré-carré, mon havre, ma demeure.  
 J'aurais aimé le dire un peu moins fermement  
 Mais voilà, c'est ainsi : cas de force majeure !

ARU HITO

*Arrigato, monsieur.*

PHILESTE

*décontenancé*

Je manque à mon devoir  
 Monsieur, ou bien madame ?

ARU HITO

L'un et l'autre me vont.

PHILESTE

Bonsoir monsieur-madame.

ARU HITO

L'un ou l'autre ! Bonsoir  
 À vous, *sama*. Je comprends vos excuses,  
 Je présente les miennes, puis-je de ma venue  
 Me faire pardonner ? En mon palais, je peux  
 Là où je vis l'été – l'idée est saugrenue –  
 Préparer un quartier, vous accueillir tous deux.

PHILESTE

*plus décontenancé encore*

Fort bien, monsieur-madame, mais où donc vivez-vous ?

ARU HITO

Par-delà les montagnes, par-delà les déserts,  
 Après les océans, au pays des tempêtes,  
 Là où sur les collines poussent des trésors verts,  
 Riz, thé ou bien jasmin – les parfums de nos fêtes :  
 C'est au loin que je vis, dans le lointain Japon  
 Venez, je vous attends à la lune prochaine  
 – Je vous prie de ne point refuser ce cadeau  
 Vous y découvrirez comment je vis en reine  
 Ainsi que bien des choses au lever de rideau.

*Iel sort par la porte principale.  
 Entre Solmène par là où est arrivé Phileste.*

SOLMÈNE

Comment donc, où est-il, celui qui me fascine ?  
 Ah, l'auriez-vous fâché, ou chassé, ou tué ?  
 Si je sors, vais-je voir son corps dans la piscine  
 Sa frêle silhouette d'être bissexué ?

PHILESTE

Pire que ça, ma belle, mon enfant, mon diamant  
 Le drôle en son pays veut nous faire venir  
 Il espère sans doute devenir votre amant  
 Mais je serai garant, pour vous, de l'avenir !

SOLMÈNE

Au Japon ? Quand part-on ? Je rêve de contrées  
 Loin de mon quotidien et de ma triste vie,  
 Des murs bâtis ici, des griffes acérées  
 Et du triste destin d'une âme inassouvie.

PHILESTE

Cessez de palabrer, nous partons dans deux jours !  
 Je sais, nous bousculons ainsi les unités  
 De temps, de lieu, d'action, tant pis pour le discours  
 Puis qu'il faut être prêts à ces obscénités.

Si vous me demandez quelles sont les raisons  
 Qui me portent à vouloir me farcir ce périple...  
 La première : de vous je veux les floraisons ;  
 La seconde, voici : ma richesse est multiple  
 J'ai des ors, des bijoux à ne savoir qu'en faire  
 Je vais ainsi prouver que je vau mieux qu'un autre  
 Et vos yeux verrons bien qui, de mon adversaire  
 Ou de moi,

SOLMÈNE

Ou de moi !

PHILESTE

Dans la honte se vautre.

### ACTE III

*Devant le palais japonais. Les portes sont closes. Solmène et Phileste  
 sont assis sur les marches, épuisés, leurs valises autour d'eux.*

PHILESTE

Jusqu'au bout ce faquin de souffrances m'aura  
 Accablé. C'est ainsi. Ah, Solmène, voyez  
 La douleur qu'entre nous son discours instaura :  
 De moi, une parole, et vous, du noir, broyez !

SOLMÈNE

Exaspérant Phileste, croyez-vous votre mot ?  
 Pensez-vous bonnement mon étranger coupable ?  
 Vous avez, n'en doutez, un étrange culot :  
 Ici, je ne connais qu'un être responsable.  
 Il se tient près de moi, de sa morgue il écrase  
 Tous ceux qu'il ne comprend. Tenez, cette écrivaine  
 Qui de Bruges à Kyoto partagea avec nous  
 La calèche exigüe

PHILESTE

Ah, oui, la châtelaine  
 Qui venait de Belgique. La baronne en burnous  
 Au chapeau ridicule, qui a passé sa vie  
 À boire du champagne sous mon fragile nez.

SOLMÈNE

Madame de Nothomb, j'en ai été ravie !  
 Elle fit oublier que vous m'empoisonnez  
 Elle a si bien décrit ce pays étranger  
 Que j'étais plus encore pressée d'y parvenir.  
 À bien y repenser, vous voyez un danger,  
 Pour autant que j'appelle à tout mon souvenir,  
 Chaque fois que s'approche une scène inconnue,  
 Un zeste d'imprévu, l'étranger sur la route,  
 Une difformité, une âme toute nue,  
 Un rien, et c'est fini : vous êtes en déroute.

PHILESTE

Vous êtes dans l'erreur, ce que je hais vraiment  
 C'est ce qui n'a pas lieu d'exister en ce monde :  
 Ce qui est trop étrange, qui est juste dément.

SOLMÈNE

Tristesse à en mourir : votre âme est pudibonde.

*Les portes s'ouvrent. Aru Hito, vêtu·e magnifiquement, se présente, entouré·e d'une foule bigarrée portant des tenues de cuir, de latex, de cosplay. Solmène se redresse et, spontanément, se jette au cou d'icellui, qui lui caresse la joue. Phileste se tient en retrait, Aru Hito s'en approche et s'incline.*

ARU HITO

Bonjour chers invités, avec bonheur je vois  
 Que vous êtes venus malgré le long voyage  
 Quasi au bout du monde, tout cela en...

PHILESTE

Un mois !

ARU HITO

Toute ma gratitude ! Je sais le ballottage  
Nécessaire à souffrir jusqu'aux pieds du palais  
Depuis le loïn pays d'où vous êtes venus.  
Vous ai-je fait attendre ? Occupé, je giclais  
Tout près du fondement, dans le fion, dans l'anus  
De l'un de mes amants qui partage ma couche.  
Je n'ai pu me résoudre à arrêter mon geste :  
Il avait fait durcir mon pénis en sa bouche...

PHILESTE

Cessez donc, je vous prie, ce récit indigeste !

SOLMÈNE

Poursuivez, je vous prie, j'en mouille ma culotte,  
Ou plutôt, j'aimerais assouplir ma rondelle  
Et sur tant de sujets je me sens si ballotte,  
Tant pis pour mon Phileste s'il nous tient la chandelle.

PHILESTE

à *Solmène*

Quelle folie vous prend, de parler à ce rustre  
De vos désirs intimes alors qu'il n'est (je crois ?)  
Qu'un inconnu pour vous ?

SOLMÈNE

Et donc cela vous frustre ?

ARU HITO

Cher Phileste-*sama*, j'entends vos désarrois  
Et je vais m'assurer d'apaiser prestement



Toute la jalousie qui vous ronge les tripes.  
 Permettez-moi avant, académiquement,  
 D'éclairer votre esprit, d'enseigner les principes  
 Pour parler de moi-même, des autres de ma sorte :  
 Point de « il », point de « elle », il est beaucoup plus clair  
 D'utiliser un mot que voici, que j'apporte  
 – Vous semblez méfiant, vous frémissiez du blair ! –  
 Voilà, je vous le dis, utilisez le « iel »  
 Ainsi vous ne risquez d'amener la déprime.

SOLMÈNE

C'est charmant et concis.

PHILESTE

*Bougon*

Ça sonne comme « fiel ».

ARU HITO

Comme « miel », ou bien « ciel », mais qu'importe la rime !  
 Moi, je m'en soucie peu, je suis tout à la fois  
 Mais d'autres, apprenez, peuvent être blessés.  
 Quittez la fatuité, et devenez courtois  
 Pour que tous·tes ici ne se sentent agressé·e·s.

SOLMÈNE

J'ai compris ! Mais, du coup, quant à la sodomie  
 Pouvez-vous m'expliquer les arts et les manières ?  
 J'ai beaucoup à apprendre sur mon anatomie  
 Je n'ai pu étudier qu'avec des aumônières.

ARU HITO

Venez, entrez, très chère, ici vous apprendrez  
 L'artisanat du cul, mais aussi d'autres choses  
 Et les clés du plaisir, de fait, vous détiendrez

SOLMÈNE

D'autres choses, vous dites ? Comme... les... maisons closes ?

ARU HITO

Cela, si vous voulez, mais sachez que chacun·e  
 A des goûts différents, qu'on peut aimer les chaînes  
 Le fouet ou le sexe ; aucun·e n'est commun·e :  
 Les délices se cachent par là où tu t'entraînes.  
 Pardonnez donc ce « tu » qui n'était annoncé !  
 Phileste, choisissez, d'entrer ou de partir  
 Rien n'est obligatoire : ni d'être défoncé  
 Ni d'être ligoté, mais il faut convenir  
 D'accepter que Solmène éclore et en jouisse  
 Il vous faudra changer, admettre cet émoi !  
 Que la vie vous surprenne, qu'elle vous éblouisse.  
 Entrerez-vous chez moi pour ce chemin de foi ?

*Somène et Aru Hito entrent, accompagnés de la foule bigarrée.*

*Phileste hésite toujours lorsque le rideau se baisse.*

FIN

*Septembre 2021 – Se repentir (ou non) au confessionnal*

---

## Voies impénétrables

Dix heures. Je me lève et passe à la salle d'attente. Il n'y a qu'une personne. Un homme, plus jeune que moi de quelques années. C'est rare qu'il y en ait plus, sauf lorsque ce sont des couples qui viennent. Je ne reçois que sur rendez-vous, et j'organise le temps pour que les patients ne se croisent jamais. C'est indispensable, tout comme il est indispensable qu'ils passent par la salle d'attente. Qu'ils sachent que, même s'ils sont seuls au moment où ils viennent, d'autres sont venus, d'autres viendront. Ont attendu. Et que s'il y a plusieurs chaises, c'est qu'il existe la possibilité d'une rencontre, même silencieuse, avec d'autres qui ont eu besoin de venir.

Je l'invite à venir. Je ne l'attends pas. Ce n'est pas pour le laisser isolé pour les quelques mètres qui le séparent de la séance, mais pour pouvoir mieux l'y accueillir. Il s'avance, le buste raide, s'installe sur le fauteuil en face de moi. Observe le cabinet avec l'attention des premières fois.

La pièce est circulaire. Aux murs, des tableaux peints par une amie. On peut y deviner des courbes sensuelles, ou de simples vagues colorées pour qui ne voudrait pas y voir autre chose. Sur un petit meuble cohabitent une vulve en bois peint, un olisbos figuratif et un lectionnaire dominical que la plupart de mes patients prennent pour un vieux dictionnaire.

C'est sur ce dernier que ses yeux se sont rivés. Il me demande :

– Vous êtes chrétien ? Catholique ?

Je dis que non, que c'est un souvenir qui a un lointain lien avec mon parcours professionnel.

J'ai douze ans. L'église Sainte-Marie-Madeleine est devenue, au fil des années, le repère où je m'isole. Plus petit, après les messes où j'y étais enfant de chœur, j'y imaginai des combats de chevaliers dans la cursive supérieure. Avec le temps, j'en ai découvert les recoins. Je sais l'endroit où sont cachées les clés de toutes les portes, derrière une colonne du maître-autel rococo. J'accède ainsi, dans le plus grand des secrets, aux espaces normalement interdits au public : les deux clochers et les créatures de bronze aux langues pendantes ; le pigeonnier et son insupportable odeur de fiente ; la tribune de l'orgue, qui m'a toujours paru être un monstre anthropophage, avec ses tuyaux en plates-faces semblables à autant de dents ; les chapelles latérales avec leurs autels votifs, leurs gisants et l'amoncellement des tableaux, gravats et autres objets hétéroclites plus poussiéreux les uns des autres ; la sacristie et ses enfilades de meubles à l'odeur de renfermé ; la cursive rendue dangereuse faute d'entretien, mais où mon imaginaire s'est laissé emporter par autant d'aventures médiévales.

C'est un soir, un vendredi soir. L'église est déserte, et je slalome entre les bancs. Le soleil couchant frappe les vitraux, projetant sur la pierre des murs et du sol d'élégants motifs colorés. J'ai encore du temps avant que le curé n'arrive pour les confessions – en tout cas, le croisje. Je me faufile dans le confessionnal et m'assieds sur le banc de bois. Je ne sais plus trop si je suis dans un cachot, un vaisseau spatial, une chaise à porteurs, mais je suis me suis assurément échappé dans mon imaginaire.

Je n'entends pas le frôlement de tissus dans la loge latérale, et c'est une voix de femme qui me sort de mon voyage :

– Mon père, pardonnez-moi, car j'ai péché.

Je reste muet. J'ai envie de crier de tout arrêter, que je ne suis pas celui qu'il faut, mais j'ai trop peur de représailles. Je reste silencieux. Elle poursuit :

– J'ai volé. Cent Francs dans la caisse. Pour m'acheter une jolie robe. Mon patron croit que c'est son fils pour s'acheter des cigarettes, il l'a frappé. Je n'ai rien osé dire.

Moi non plus, je n'ose rien dire. J'essaie de ne pas chercher à associer la voix à un visage, de garder toute la distance possible entre ces mots volés et la figure d'une personne que je pourrais connaître, mais Clajus reste un petit village où tout le monde se connaît.

– Surtout que j'ai une relation, avec mon patron. C'est pas que je l'aime, hein, mais il me fait des choses que mon mari me fait pas. Et il dit que je lui fais des choses que sa femme n'aime pas. Alors des fois on ferme le store un peu plus tôt. Donc je peux pas lui dire que j'ai volé les cent Francs, vous comprenez ?

Je comprends surtout que je suis terrorisé. Elle ne dit plus rien. Elle attend probablement une réaction de ma part. Alors je murmure, pour ne pas trahir ma voix, quelques mots qu'un prêtre aurait pu dire, peut-être :

– Dieu vous comprend, lui. Faites du mieux que vous pouvez. Priez.

J'entends clairement le bruit du rideau qui s'ouvre. Je compte jusqu'à dix, espérant pouvoir m'échapper de ce piège, lorsqu'une voix, d'homme, s'épanche.

– Mon père, je viens pour recevoir le sacrement du pardon. Je sais que je vous visite bien trop souvent à ce sujet, mais je ne peux m'empêcher de faillir et de me vautrer dans le jeu. Mes économies de la semaine sont toutes déjà parties dans des tickets de loterie nationale. Ma femme pense que j'ai une amante que j'entretiens. Si c'était ça, j'aurais moins honte, je crois. J'ai bien dit à Maurice de ne plus m'en vendre, mais du coup je vais au village d'à côté. Je suis un misérable.

Je le pense aussi. J'ai joué une fois, je n'ai rien gagné, j'ai trouvé ça tellement idiot que je ne comprends pas qu'on puisse dépenser autant d'argent là-dedans.

– Mon père ?

Instinctivement, je souffle, sans conviction :

– Dieu vous pardonne, mon fils, mais cherchez de l'aide, vous en avez besoin.

Je n'ai même pas le loisir de commencer mon décompte qu'une nouvelle personne s'est glissée à côté de moi, et se lance :

– Bonjour mon père, c'est Lison.

J'en avale de travers et je me mets à tousser. Lison, je la connais un peu, c'est une grande, elle a quelques années de plus que moi. Dans le village, elle a la réputation d'être une forte tête. Je ne comprends pas ce qu'elle fait là, elle n'est jamais à l'église, elle.

– Je me suis encore beaucoup caressée, cette semaine, vous savez ! Je n'ai pas pensé à vous, pour une fois, j'étais trop occupée avec Sylvain ! J'adore le prendre en bouche. Ça vous embête que je dise ça ? Non, hein, je suis sûre que vous allez y penser toute la soirée. Mais c'est tellement bon de le sentir durcir ! Mais j'ai besoin d'autre chose. Oh pas de vous, vous êtes beaucoup trop vieux ! Enfin, non, ce n'est même pas la question, je n'ai juste pas envie de vous. Non, j'ai besoin de contrôler. Pas juste un sexe, mais un homme, une âme. De l'avoir à moi. Et, de temps en temps, de lâcher prise à mon tour. J'aime bien Jules, peut-être même que je l'aime suffisamment pour qu'on souffre ensemble. Vous savez, on dit que les hommes sont violents, mais on sous-estime les femmes. Ou alors je suis un homme, peut-être, un peu. Vous mettez bien des robes, vous, pourquoi je ne serais pas un homme un peu ?

Il y a un silence.

– Vous me donnez l'absolution ?

Je déglutis.

– De toutes façons, je ne suis pas sûre d'en vouloir. S'il y a un Dieu, il est suffisamment grand pour savoir ce que je fais et me pardonner ou pas. Tout comme il doit bien se marrer à vous voir. Ou pas, ça dépend de son sens de l'humour.

Elle sort.

Je compte jusqu'à 10. Je pousse le rideau. L'église est vide. Je m'extrais juste à temps ; je n'ai pas le temps de rejoindre la porte de sortie qu'arrive le curé. Je m'assieds sur un banc, au premier rang. Un lectionnaire dominical y est ouvert. Je le prends et fais semblant d'être concentré dessus. Mes yeux tombent sur une phrase, par hasard : « En effet, si je parlais les langues des hommes et même celles des anges mais sans avoir l'amour, je ne serais rien de plus qu'une trompette claironnante ou une cymbale bruyante. ». Je ne la comprends pas, mais elle tourne dans mon esprit lorsque le prêtre me demande :

– Que fais-tu encore là ?

– Je ne sais pas, je me demande...

– Quoi ?

Je cherche une excuse, n'importe quoi. Quelque chose qui satisfasse le vieil homme et me sorte de ma situation ridicule.

– Comment on sait si on veut devenir prêtre ?

– Ah !

Il regarde un vitrail.

– Je ne sais pas. Je crois qu'il faut surtout se demander pourquoi on veut l'être. Il y a tellement de mauvaises raisons de faire ce choix.

– D'accord, merci.

Je m'enfuis sur ces paroles, oubliant que je tiens encore l'épais livre entre les mains.

\*  
\*\*

– Je ne m'attendais pas à trouver ça chez un sexologue.

Il me fait face. Il déglutit. Me tend un papier. Inspire.

– J'étais prêtre. Je viens vous voir dans le cadre d'une injonction de soins décidée par un **juge suite à une condamnation pénale.**

Octobre 2021 – La rage

---

## Jeu de paume

- Gifle-moi.
- Non.
- Gifle-moi !
- Non.
- Pourquoi ?
- Si je te gifle, je vais te faire mal.
- Fais-moi mal, alors !
- Je vais te faire vraiment mal.
- Fais-moi mal *vraiment*.

–

– J'en ai besoin, tu en as besoin. Ne me force pas à te le redemander.

La main part, rapidement. Le bras ajuste la longueur en une fraction de seconde pour que seules la joue et la mâchoire soient impactées.

Le choc est sec. La tête tourne, tant pour la personne qui a frappé que pour l'autre. Ça fait mal. Pour les deux.

- Ça va mieux ?
- Non.
- Recommence, alors.

Il n'y a pas d'atermoiements. Ça claque, ça résonne dans le corps. Ça fait mal. Ça pleure.

- Ça va mieux ?
- Un peu, et toi ?
- Ça fait mal.
- C'est fait pour, non ?

– Tu veux me faire encore plus mal ?

– Oui.

– Tu veux me faire quoi ?

– T’attacher et te flageller. Que tu gueules. Que tu supplies. Que j’arrête pas.

– Ça te plairait ?

– Je sais pas. Je crois pas. **C’est différent ce que je veux et ce qui me plairait.**

– Je sais. Moi aussi, je voudrais que tu me frappes plus fort. Moi non plus, je ne crois pas que ça me plairait.

– Gifle-moi.

– Pourquoi ?

– Pour que je ressente la même chose. Pour expier d’avoir envie de te le faire.

– C’est retors.

– C’est ma marque de fabrique.

Ça claque. Différemment. Mais ça claque bien.

– Tu as aimé me frapper ?

– Je crois. Tu penses que celles et ceux qui choisissent la boxe ressentent la même chose ?

– Peut-être. Peut-être que pour monter sur le ring, il faut avoir quelque chose qui vient des tripes. Quelque chose qui part de là, au creux des reins, qui remonte la colonne vertébrale, qui s’étend dans le bras, qui se concentre dans la paume de la main, et qui tape. Comme ça, de rage.

**– Tu crois que les boxeurs, les boxeuses, ont envie de s’enculer, après un match ?**

– Je ne sais pas. T’as envie, toi ?

– Ouais. Je crois.

– Et ça, ça te plairait ?

– Ça oui. Et toi ?

– Moi aussi.

Les deux se regardent.

– Gifle-moi. Et puis prends-moi. Surtout ne te préoccupe pas de moi. Juste de toi. Après on sera quittes.

– Non, tu me feras pareil. Après, seulement, on sera quittes.



*Novembre 2021 – Quel nez !*

---

## Qui ne dit mot qu'on sent

– Entre, entre !

Je suis intimidé. Pas par elle, mais par la situation. En pensant ça, je me dis que la langue française est salement foutue, parce que du coup, on peut penser que le « elle » se rapporte à la situation, ce qui voudrait dire que je suis à la fois intimidé et pas intimidé par celle-ci. Il aurait fallu que je transcrive le geste du menton que je n'ai pas fait, mais que j'ai imaginé faire en pensant « elle ».

« Elle », c'est la grande brune qui m'accueille. C'est « elle » qui ne m'intimide pas. La situation, par contre, c'est moi qui déclare ma flamme à une inconnue, la veille au soir ; c'est moi qui me ridiculise comme rarement ; c'est « elle » qui s'en amuse ; « elle » qui me donne rendez-vous chez elle ; moi qui m'y rends ; moi qui y suis.

Je suis intimidé.

Elle a crié à travers la porte, sûre qu'il s'agissait de moi. J'entre donc, hésite à retirer mes chaussures pour ne pas salir le parquet.

– Tu peux garder tes chaussures, le sol en a vu d'autres !

D'autres ? D'autres que moi ? D'autres saletés ? Je m'avance dans le petit hall qui débouche sur un séjour lumineux. Canapé, table basse, pas de téléviseur, grande bibliothèque.

– Je finis quelques bricoles et j'arrive ! Fais comme chez toi.

Elle a le tutoiement facile. Comme si elle me connaissait depuis mille ans, cette inconnue. Je pose mon manteau sur le bras du canapé et laisse mes yeux filer sur la tranche des livres. Beaucoup de romans, quelques ouvrages scientifiques, une multitude de cahier d'école et, perdus au milieu de ces ouvrages sérieux, quatre tomes d'une série en bandes dessinées qui m'évoquent un lointain souvenir. Gaspard de la Nuit. Je me souviens les avoir lus et relus, en enfant, et de n'en avoir compris le sens profond que des années plus tard, devenu jeune adulte.

J'hésite à feuilleter le premier volume, quand « elle » entre.

– Je suis désolée de t'avoir fait attendre. Je te propose un verre ?

Elle me sourit comme si elle m'observait, mais ses yeux semblent ailleurs. Je me sens mal à l'aise, comme dans un profond décalage, comme si plusieurs histoires sans lien les unes avec les autres se superposaient. Comme une pellicule que l'on aurait rembobinée avant de prendre de nouvelles photos par-dessus des clichés déjà fixés.

– Je... je suis désolé pour ce qui s'est passé hier. Je n'étais pas moi-même, ça ne me ressemble pas. Je n'aborde jamais les femmes comme ça, je déteste être importun.

Elle sourit toujours, et pose enfin ses yeux sur moi. Ils ont une couleur exceptionnelle, unique, d'un violet presque rouge. **Zinzolin.**

– Vous êtes vraiment gêné, ça se sent ! Mais c'est moi qui dois m'excuser du petit tour que je vous ai joué. J'ai senti que je vous plaisais, et vous me plaisiez, alors je vous ai fait sentir que vous pouviez m'aborder.

Je suis surpris. Et plus mal à l'aise encore.

– Vous êtes mentaliste ? Ou quelque chose comme ça ?

– Non, non. Lorsque j'ai utilisé le verbe « sentir », c'est parce que je sens les émotions. Je veux dire avec mon nez. Et je sais l'art des parfums et des phéromones. Là, par exemple, je sens que vous êtes incrédule, inquiet, mais que vous n'arrivez toujours pas à vous départir de votre sentiment de culpabilité. C'est un joli mélange, un peu triste.

Elle s'assied sur le canapé et me fait signe de m'y installer à mon tour. Je me cale au plus près de l'endroit où j'ai laissé mon manteau.

– Je ne suis naturellement pas très douée en communication avec les gens. Je veux dire... pour parler, pour comprendre, pour me faire comprendre.

Elle me regarde de biais, puis laisse à nouveau ses yeux divaguer tout en continuant :

– Un jour, sur le balcon de chez mes parents, j'ai vu un chat chasser une souris, et j'ai réalisé qu'ils arrivaient à se transmettre des informations par l'odeur. Le premier disait « j'ai faim, je sens l'odeur de la mort » alors que le rongeur, lui, criait « j'ai peur, laisse-moi ». Ce qui, pour le chat, était perçu simplement comme « je suis plus faible que toi, je sais que tu vas me croquer ». C'est là que j'ai commencé à faire mon premier catalogue des odeurs.

Elle se lève, attrape un des cahiers, et me le tend. J'ouvre un peu au hasard et lis :

*Le crapaud est mort depuis 8 jours. Il sent comme du vinaigre de cidre et du pipi. C'est pas comme le lézard, qui avait une odeur de terre : ça me donne envie de vomir. Je n'ai pas encore trouvé ce qui crée cette envie, parce que le vinaigre ne fait pas ça et le pipi non plus. Les deux mélangés non plus.*

J'avance dans le cahier. Avec méticulosité, des centaines d'odeurs sont ainsi analysées, étudiées, décomposées. Mon regard s'arrête, interdit, sur une série de lignes :

*Maman a à nouveau cette odeur bizarre. Le matin, ça lui arrive parfois. Elle a toujours un joli sourire quand il y a ça dans l'air. Et les cheveux décoiffés. Ça vient de sa peau. C'est pas une odeur désagréable, mais il y a quelque chose qui me dit que c'est pas une odeur pour moi.*

– Vous aviez quel âge ?

– Je devais avoir huit ou neuf ans. J'ai continué ce travail pendant des années. Lorsque j'ai compris que le nez avait besoin de goût pour mieux décortiquer les odeurs, mon catalogue a explosé. Et je me suis rendue malade plus d'une fois. Puis, lorsque j'ai eu fini tout ça — elle désigne l'ensemble des cahiers — j'ai commencé à scruter les odeurs que les humains ne savent plus percevoir.

– Les phéromones ?

– Entre autres. Mais aussi les odeurs dues aux bactéries qui nous habitent, les flatulences, les excrétiions et sécrétions... je n'étais toujours pas en mesure de communiquer avec mon entourage, mais au moins pouvais-je ainsi le comprendre et adapter mon comportement à ce que je humais. J'étais plus grande, j'ai choisi d'enrichir mon catalogue des mille subtilités de l'intime.

– Comment ça ?

– J'ai couché, beaucoup, avec beaucoup de personnes. Hommes, femmes.

Je me renfrogne, avec l'impression d'être pris au piège, sans savoir comment me sortir de là.

– Ça n'explique pas pourquoi vous dites que j'ai été manipulé hier soir.

– Parce qu'après avoir appris à lire dans les odeurs, j'ai appris à écrire. C'était très brouillon, au début. J'ai fait des études de biochimie et de cosmétique pour améliorer ma technique.

– Je vois. Et là que

– Là, tu es colère, frustration, envie de fuir, peur, curiosité. Et un fond de désir sexuel.

– Vous me manipulez !

– Non. Oui.

– Choisissez.

– Non, je ne te manipule pas, parce que je n'ai diffusé aucune odeur artificielle pour t'influencer dans tes émotions et tes désirs. Oui, je te manipule parce que je ne peux pas contrôler ce que je produis moi-même naturellement. Et ma peau doit exhaler le désir. Et ton corps y réagit, inconsciemment.

Je reste silencieux. Troublé. Je suis un homme de mots. Des vrais, de ceux écrits avec de l'encre. Je parle peu. Je ne sais rien des odeurs et de leur langage, mais je comprends l'idée d'avoir besoin d'un mode d'expression pas forcément adapté aux interactions sociales.

– Tu réfléchis. Ça n'a pas d'odeur, la réflexion. Je ne comprends pas ce que tu veux.

Je partage mes pensées.

– Oh. Tu veux voir quelque chose ?

Bien sûr que je veux voir.

Elle m'entraîne dans ce qui s'appellerait « cuisine » chez n'importe qui, mais qui ressemble à un laboratoire. On pourrait croire qu'elle y synthétise une drogue quelconque.

– Tu veux avoir peur ?

Je n'ai pas le temps de répondre.

– Ah non. Autre chose. Tu veux être retenu. Tu veux partir. Tu oscilles. Non, tu veux les deux en même temps. Tu me permets de te manipuler ? Tu me permets, merci.

C'est désagréable. Et agréable. Je me pose la question de mon consentement. Oui, je le veux, mais j'aimerais qu'elle me laisse l'exprimer. Ou, plutôt, qu'elle laisse mon esprit formuler sa volonté d'assumer ou pas ce que mon corps semble lui communiquer.

Elle mesure d'infimes quantités de liquides, de poudres, mélange, agite, surveillance des températures. Imprègne un coton-tige d'un rien de produit et le passe sous mon nez.

Je réagis instantanément. Je me révèle, animal. Elle m'entraîne dans sa chambre. Son nez me découvre. Je ne suis qu'un aveugle à peine capable de percevoir l'absence ou la présence de lumière, alors qu'elle me déchiffre avec facilité. Elle connaît mes attentes mieux quiconque et en joue.

Je jouis. Elle inspecte mon sperme, le renifle, le goûte. Ça n'a rien d'érotique. C'est fascinant. Elle se saisit d'un cahier semblable à celui que j'ai feuilleté plus tôt, y inscrit quelques notes en hâte, puis revient à moi.

– J'aime ton odeur. Mais pas que. J'aime aussi l'odeur de ta femme qui se cache dans tes plis. Il faudra me la présenter.

Je rougis en imaginant les mille senteurs que mes pores diffusent à l'instant où elle prononce ces mots.

*Décembre 2021 – Dans le brouillard, n’oublie pas de laisser un petit mot, tricoter*

---

## Cuite

Mais quel mal de de **crane** je ne sais pas je ne comprends pas. Comprends pas. Ça tourne **encore non** ne pas se lever attraper non ne pas bouger. Comprends pas où je suis. Connais pas l’appartement mal de crane

mal de crane

mal de crane.

Respirer-éviter la moquette-vomir. Respirer. Dormir-nausée. Respirer.

Appui sur le coude c’est **dolide** ça le coude solide plutôt c’est rigolo dolide. Rire mal de crane.

C’était quoi hier ? Mardi soir j’ai fait la fête mardi soir ? Je sais plus. Après le boulot peut-être, un verre collègue peut-être deux peut-être

mal de crane.

Rouler du canapé. Je lmaîtreise. Je. Maîtrise.

Déroulé du dos. Homo erectus. Presque. Plissement des yeux mal de crane. Réveil des muscles du visage. Un pas. Cogné contre la **tabbleel basse**.

mal de pied. de crane.

Des menottes de cuir sur la table. Ahahah. Encore plus ahahaha quand je vois la collection de plugs et autre godes tant sur la vitre de la table que sur la moquette. Ils ont l’air sales. Je dois être encore un peu saoul. Reniflement à proximité. Ils sont sales.

Merde j’ai fait quoi hier soir ?

Marché sur un truc. Capote pleine. Nouée. Si c’est moi, j’avais encore un brin de motricité fine. Motricité. Fuck j’arriev même pas à penser correctement. Peut-être que j’arriverais à

le dire ?

– Motrireiticé.

Je suis encore saoul, clairement. Autre capote plus loin. Ah en fait c'est un micetière de capotes.

Cimetière.

Il y en a quinze, vingt, balancées dans un coin, qui ont manquées une poubelle. Dans laquelle y en a au moins le double.

Certaines sont marquées d'une sodomie colorée.

Hm. Contrôle des sphincters (oui j'ai réussi à penser ce mot sans faute). A priori c'était pas sur moi.

Volets ouverts. Appartement pas très lumineux. La lumière vient d'une minuscule cour intérieure entendant la main je pourrais toucher la fenêtre d'en face il y a un martinet sur le sol. Où je me suis fourré ?

Un martinet et d'autres trucs que je connais pas mais qui sont faits pour frapper. Ça sent le plan fumeux je me suis retrouvé dans une partouze SM avec quatre grammes dans le sang ça pue. Mais j'ai

Un mot sur la table de la cuisine ; un mot débile. Un méta-mot.

« N'oublie pas de laisser un petit mot »

C'est pas mon écriture, déjà. La personne qui a écrit a à la fois oublié de laisser un petit mot et pas oublié. J'ai mal à ma logique et c'est pas l'alcool. Enfin, pas que.

Chaise.

Boire.

Bu.

Alors hier soir, on va dire qu'apéro avec les collègues. Ça paraît réaliste. Ça me dit quelque chose. **After** chez Xuan, comme souvent. Ouais. Elle a sorti un truc qu'elle a ramené d'un voyage, ça revient. Et un autre. Après.

Mal. De. Crane.

Rien d'autre. Comment je me suis retrouvé dans un plan SM dans un appart que je connais meêmm pas ? C'est vraiment débile d'avoir aucun souvenir de tout ça. Au moins pour mes vieux jours, pour raconter que j'ai fait ça un soir complètement déchiré.

La pièce raconte quelque chose avec ses capotes ses chaînes ses attaches au mur ses trucs à se foutre dans les trous ses cagoules ses trucs en cuir latex en vrac partout à se demander si aiguilles à tricoter robe bien sale.

Aiguilles à tricoter ?

Bouche pâteuse

Boire

Bu

Dans un coin, un tas de pelotes de laine et plusieurs ouvrages aux couleurs vives tranchent avec le reste de l'appartement. Aiguilles à tricoter, donc.

Bruit de pas et paroles je tends l'oreille

– Ne faites pas attention au désordre, on a organisé une petite sauterie cette nuit. Mais je suis contente de vous avoir croisée dans l'entrée, si je n'avais pas saisi quelques mots de votre conversation, j'aurais été très embêtée. Non qu'il ait été ennuyeux, il s'est immédiatement endormi dès qu'il a atteint le canapé. Mais nous étions un peu gênés.

– Euh. Ah oui, une « petite sauterie » !

– Eh bien notre ami s'est réveillé !

– Et alors Léo ?! On t'a cherché une bonne partie de la nuit, tu es sorti de chez Xuan sans qu'on sache pourquoi, et visiblement tu t'es trompé d'étage en cherchant à nous retrouver. Allez, t'as juste le temps de prendre une douche. Et on va laisser tes hôtes tranquilles, j'ai comme l'impression — ses yeux passent d'un olisbos énorme aux longues aiguilles — qu'il faut les laisser tricoter.

*Janvier 2022 – Mode d’emploi*

---

## La vérité

Jules Casindol était un homme gentil et effacé. Il vivait de peu, et ne manquait de rien. Le matin, il se levait, prenait une douche un jour sur deux, et buvait une chicorée sucrée avant de partir travailler, gaiement. Quelque part entre la douche et la chicorée, il s’habillait, bien sûr.

Il prenait l’autobus, puis marchait une dizaine de minutes pour rejoindre les bureaux en lesquels il déployait son art. Car Jules Casindol était un artiste comme peu dans le monde. Jules Casindol rédigeait des modes d’emploi. Des notices d’utilisation. Des instructions de montage. Des éclatés techniques. Des guides pour l’utilisateur – pour l’utilisatrice, aussi, bien sûr.

Jules Casindol

*– Dis, ça ne te dérange pas d’utiliser mon nom entier ainsi pour ton personnage ? Puis tu dois l’aimer, vu le nombre de fois où tu l’écris !*

*– Non, ça ne me dérange pas. Oui, je l’aime. Et je n’ai pas fini de l’écrire !*

Jules Casindol aimait son métier, et il le faisait bien. Il était capable d’écouter, des heures durant, des techniciens, des pharmaciens, des ingénieurs, des programmeurs, des mécaniciens, des chauffagistes, des électriciens, des artisans, d’émérites professeurs et de farfelus scientifiques – parfois les mêmes – puis d’en condenser les propos en une paire de schémas et quelques explications marginales. Il était l’homme de la synthèse, de la concision, de la précision et de l’exactitude.

Il détestait ses comparses qui, par une pression hiérarchique, sociale ou légale trop forte, en venaient à produire des notices verbeuses qui accumulaient les informations redondantes,



les sophismes, les définitions circulaires, les vues incompréhensibles car surchargées et tout ce qui pouvait nuire à l'efficacité du message.

Jules Casindol était, à sa manière, un artiste minimaliste.

À midi, il allait à la cantine, s'installait à une table quelconque, était poli – parfois disert – avec ses voisins de repas, et remontait au septième étage, en son bureau, où il poursuivait son travail. Puis, sa journée achevée, il rentrait chez lui. Mangeait, lisait, laissait traîner la radio en fond sonore, éteignait la lumière et s'endormait.

Il manquait peu de choses à Jules Casindol, dans sa vie de peu. Mais ce qui lui manquait était devenu, au fil des ans, pesant.

Car Jules Casindol n'avait pas de sexualité.

*– Ab merci, le jour où ton personnage prend mon nom et mon prénom, il n'a pas de sexualité. Il y a une raison particulière ?*

*– J'ai pris ton nom pour le donner à mon personnage, il ne t'es pas venu à l'idée que je pouvais avoir pris la sexualité de quelqu'un d'autre pour la lui donner ?*

*– Non.*

*– Tu as bien fait.*

*– Merci de savoir trouver les mots pour me rassurer, Lison, c'est toujours un plaisir !*

*– Mais de rien, très cher, de rien ! Bon, tu finis de lire, à présent ?*

Car Jules Casindol n'avait pas de sexualité.

Il s'était d'abord pensé asexuel, mais malgré son absence de désir tant pour les hommes que pour les femmes ou pour toute personne ayant une identité de genre autre, il sentait au fond de lui qu'il lui manquait quelque chose, qu'il avait un appétit qui n'espérait qu'être rassasié. Mais rien ne venait.

Le soir, alors que la radio avait fini par s'éteindre d'elle-même, il restait les yeux ouverts, songeur. De ces longs moments d'introspection, il avait réussi à tirer quelques conclusions. Il s'était d'abord demandé si c'était moins un problème de personnes que d'activités et avait établi un catalogue mental (plutôt exhaustif, il faut bien le dire) des pratiques et attractions sexuelles, des plus courantes aux plus extrêmes, abordant les fétichismes les uns après les autres, certains naïfs, d'autres bien au-delà de la légalité. Mais rien qui ne le fasse frémir. Cuir, latex, métal, femmes, transgenres, hommes, animaux, enfants, voyeurisme, exhibitionnisme, religieux et religieuses, militaires, flagellation, silices, couches-culottes, accessoires et personnels médicaux, mutilations, violences, abus, inceste, jeux de rôles, chatouilles, scriptophilie, nylon, dentelles, travestissement, échangeisme, mélangeisme, chasteté, humiliation... il

avait étudié mentalement toutes ces possibilités, dans une myriade de variations et d'approches, sans tabous et avec objectivité, dans l'espoir – la crainte, aussi – de se découvrir un stupre quelconque. En vain.

Cela l'avait, pour certaines entrées de sa liste, rassuré.

- *T'es sacrément culottée, quand-même, de me faire traverser ça !*
- *Je sais. Après, tu saisis les points communs entre ton personnage et toi-même ?*
- *Oui, et les différences, aussi. Elles sont flagrantes.*
- *Une différence, ça fait un point commun.*
- *Tu parles de sophismes dans ton texte, en voilà un beau.*
- *J'assume. Moi.*
- *Moi aussi ! C'est quoi ce sous-entendu ?*
- *Rien, rien.*
- *Et c'est quoi, ta scriptophilie ?*
- *Devine. J'aurais pu – j'aurais dû – écrire « scriptophilie compulsive ».*
- *Tu deviens désagréable !*
- *Ai-je touché un point sensible ?*
- *Chut.*
- *Chut.*

Mais il n'était pas plus avancé.

Ses masturbations avaient toujours été mécaniques, d'aucuns auraient dit « hygiéniques ». Il en éprouvait une forme de rancœur et de frustration, une sensation de passer à côté de quelque chose d'important, de vivifiant. D'indispensablement inutile. D'inutilement indispensable.

Juliette et Judicaëlle Leroy habitent au 44, boulevard du Sud. Le 44, boulevard du Sud, c'est le même immeuble que là où habite Jules Casindol. Mais il ne le sait pas, Jules Casindol, que Juliette et Judicaëlle Leroy habitent le même immeuble que lui. Parce qu'il ne reste pas dans les couloirs. Il n'est même pas au courant que monsieur 3G et monsieur 5G se fréquentent depuis plusieurs années, à présent. Il ne sait pas que madame 3D les a chaperonnés un temps avant, qu'ils se sont disputés, rabibochés. Que madame 3D, Judicaëlle Kuhn, les a invités à son mariage avec Juliette Leroy. Qu'ils s'aiment, ces quatre là, mais différemment des autres. Parce que Juliette et Judicaëlle sont des femmes, et les deux autres dont on ne saura pas les noms sont des hommes. Et que les premières préfèrent les femmes, et les seconds les hommes. Mais qu'ils s'aiment à quatre, des fois. Souvent. Moins souvent aussi, parfois. De **temps en temps.**

Et puis un soir, un soir comme les autres, Jules Casindol rentre de chez lui. Il y a les pompiers devant la maison. Sans sirène, juste des gyrophares. Et ils sont là, tous les quatre. Juliette, Judicaëlle, Adib et Antoine. Adib est assis sur une civière. Il a l'œil tuméfié et la pommette assortie d'une profonde balafre. Des doigts de femme recousent avec précision. Elle est pompier. Elle dit qu'elle fait attention, parce qu'il a un joli visage Adib, et qu'il ne faut pas que ça laisse de trace. Pas trop.

Il a l'œil tuméfié et la pommette assortie d'une profonde balafre. Parce qu'il s'appelle Adib. Parce qu'il est pédé. L'un, l'autre, les deux. Ou peut-être juste qu'il était là au mauvais endroit au mauvais moment, mais le doute est permis.

Et Jules Casindol arrive. Et ne comprend pas. Parce qu'il n'a pas de voisins, Jules Casindol. Jamais. Il n'y a que lui, dans son appartement, au 44. Enfin, il y a parfois des ombres, des bruits dans l'escalier, mais des voisins, jamais !

Alors Jules Casindol fait ce qu'il sait le mieux faire. Il se tait, et il écoute. Il écoute les récits enchevêtrés de Juliette, de Judicaëlle, de Adib, d'Antoine. Il écoute les témoignages, la fatigue, la passion, la douleur. Il écoute le visage de Adib, le regard d'Antoine, la main de Juliette, le menton de Judicaëlle. Leurs voix, l'histoire, leurs peurs, la haine.

Et il ne comprend pas. Il ne sait pas comment synthétiser ça en une notice, en un mode d'emploi. Ça peut aller dans un roman, que l'amour engendre la haine, mais pas dans une notice sobre, claire, concise, logique. Où est la logique ?

Il ne comprend pas.

Il ne comprend pas, Jules Casindol. Alors, dans sa naïveté professionnelle, il demande s'il peut les voir, un jour, pour rédiger sa fiche, faire un schéma cohérent.

Il y a méprise. Ou peut-être pas. Ils ont l'œil amusé, les quatre, malgré la situation. C'est qu'il est touchant, Jules Casindol. On dirait un petit enfant qui a vieilli. Qui a gardé sa naïveté.

*– Je n'arrive pas à savoir si tu te moques de moi ou si c'est gentil, quand-même.*

*– Ne cherche pas : les deux à la fois.*

*– Hmbm.*

Ils se regardent, les quatre. Et c'est Judicaëlle qui le dit :

– On vous invitera, un jour. Quand Adib ira mieux. J'espère que ça vous aidera !

Elle n'a pas menti. Elle a attendu un petit mois, puis elle est allée frapper chez Jules, au 2D. Elle lui a dit qu'ils étaient chez Adib, au cinquième. Il l'a suivie.

Il faisait sombre, chez Adib. Les volets étaient clos, les rideaux tirés, mais les fenêtres

grandes ouvertes laissaient entrer un air vivifiant. Il y avait un fauteuil en osier, dans un coin du séjour. Jules a su sans le savoir que ce fauteuil avait été là pour lui depuis toujours.

– Venez dans la chambre !

Jules est venu dans la chambre, avec son fauteuil. Juliette était nue. Adib était nu. Antoine était nu. Judicaëlle n'était pas nue. Judicaëlle était nue.

Ils s'aimèrent, tous les quatre, à leur façon bien à eux. Comme une seule personne, comme deux couples, comme eux quatre, comme personne.

Les corps se perdirent les uns dans les autres, les peaux se caressèrent sans gêne, dans une politesse infinie. Les gémissements se terminaient en souffles, les souffles en murmures, les murmures en cris, les cris en mots d'amour, les mots d'amours en gémissements.

Jules sortit un cahier de l'intérieur de son veston. Un petit cahier, à petits carreaux, 5 millimètres par 5 millimètres. Et un stylo, un vieux stylo plume qui permet de minuscules pleins et déliés. Il rédigea avec application le mode d'emploi de ce qui se déroulait sous ses yeux. Avec une stricte application. Pendant qu'il cherchait les mots exacts, les plus justes, les plus sincères, il sentit son sexe s'étendre, sa semence s'épandre, puis son sexe se blottir contre lui-même.

Juliette se tourna vers lui, le visage rayonnant :

- Alors, tu nous as compris ?
- Oui.
- Tu peux nous lire ce que tu as écrits ?
- Oui.

Il se penche sur son carnet, inspire comme pour initier le récit d'un voyage sans fin.

– « Vous êtes très beaux ».

*Février 2022 – Légende(s)*

---

## Pousser les frontières

– Tu t’es souvent moquée de mon côté mièvre et de mon incapacité à aborder le sexe avec violence et crudité, mais tu ne peux nier que ton dernier texte fut un sommet de bons sentiments.

– Que veux-tu, tu as une mauvaise influence sur moi. Si seulement je pouvais en avoir une bonne sur toi !

– Tu me mets au défi ?

– Je ne me permettrais pas ! Mais rassure toi, ce n’est pas parce que je ne veux pas te provoquer, c’est que je te sais incapable de dépasser certaines limites, d’aborder certains tabous. **C’est ainsi, mon grand benêt, ça ne changera pas !**

—

– Oh, monsieur Casindol est chafouin ? Perturbé ? Déstabilisé ? Ah non, non, il a ce trop rare regard du soumis courroucé. Tu veux me gifler ? Soit ! Tu en as la permission !

– Tu es insupportable, tu sais... Quoi que je puisse vouloir faire, vouloir te faire, tu as toujours une longueur d’avance sur moi, tu me coupes le poil sous le rasoir. Ça me rend dingue. Ça me fascine.

– Ça t’excite aussi ? Un peu ?

– Je ne répondrai qu’en présence de mon avocate.

– Bon, et ton texte, donc ?

– J’ai une idée. On le coécrit.

– Ça ne se passe jamais bien, ça, tu le sais bien.

– J’ai envie que ça se passe mal, je crois. Et je sais que je peux te surprendre.

– Chiche !

Il s’assied et prend feuille et stylo.

– Alors il faut quelque chose de très noir. Avec beaucoup de violence. Des exactions, des viols, de la torture. Des meurtres, aussi.

– Tiens, tu oserais partir dans cette direction ?

– Oui, mais ça ce serait ta partie.

– Un peu facile, monsieur n’assume pas ?

– Laisse-moi t’exploiter, pour une fois.

– Soit, soit.

– Mais il faudrait donner un peu recul à l’histoire. L’ancrer dans une temporalité différente.

– Un monde parallèle ?

– Non, non. Trop facile. Plutôt un roman historique. **À la façon des textes qui utilisent la matière de Bretagne.**

– Donc moins un roman historique qu’un texte ancien ?

– Voilà ! Un manuscrit retrouvé, à mi-chemin entre la légende et la Grande Histoire. Mais sans surnaturel, je veux de l’effroi, de l’horreur humaine.

– Lancelot qui embarque Guenièvre non consentante, abuse d’elle, la torture, Arthur lève une armée, la guerre s’éternise, les soldats deviennent incontrôlables, commettent des exactions. Il faudrait détailler avec une méticulosité presque chirurgicale.

– Oui. Non. Je ne veux pas un récit totalement réaliste non plus. Il faut qu’on ait l’impression que la légende a accentué certaines choses. Et il faut des caractères, des personnages forts. Un méchant diabolique identifié. Plus Mordred que Lancelot. Et sans réutiliser des éléments existants : je ne veux pas d’un pastiche mais d’un texte original. Des guerres de territoires qui deviennent secondaires face à l’horreur portée par la figure humaine d’un seigneur sombre.

– Tout commencerait par un événement particulièrement choquant. Quelque chose qui touche à l’innommable.

– Parfaitement ! Le rapt d’un petit enfant. D’une infante.

– Non, reste flou sur l’âge. Laisse au lecteur, à la lectrice, la liberté d’imaginer le pire ou le moins pire. Il faut laisser penser que non, ça n’est pas ça, qu’on n’a pas bien compris.

– Tu es sûre ?

– Absolument.

– Bien. Je note alors.

– Et malgré ce qu’elle subit, son arrachement la rend dépendante de son tortionnaire. Elle perd ses repères.

– Une sorte de syndrome de Stockholm ?

– En plus pervers, en plus ambigu. Je te laisse trouver les mots justes pour ça.

– Pourtant, la perversion et l’ambiguïté, c’est ton rayon, non ?

– Amusant. Monsieur fait de l'esprit. On aura tout lu, tout entendu aujourd'hui ! Et donc, ce seigneur ténébreux, tu lui donnes des côtés humains ? Ce n'est pas à moi de tout décider pour ce qui est ton histoire, à l'origine.

– Peu. Je pense qu'il faut éviter qu'il devienne un archétype du mal comme on peut voir dans les films à gros budget. Il doit être le mal, mais un mal à portée d'humanité. Un mal réaliste.

– Ça me parle, un monstre qui devient fascinant. C'est pour ça que sa victime finit par s'en rapprocher.

– Tu n'as pas peur que ça fasse trop ? Que ça soulève des questions morales ? Éthiques ?

– Tu veux repousser tes limites, ou te complaire dans l'éternelle mignonitude de tes textes en demie-teinte ?

– Soit, pour l'exercice, alors. Mais il faudra trouver des artifices narratifs pour mettre une forme de distance à tout ça.

– La contextualisation le permet. Le flou entre la légende et la réalité, les faits qui se seraient déroulés des siècles auparavant. Ça offre déjà un certain recul.

– Je veux aller au-delà. On verra.

– Bon, et donc, dans tout ça, d'autres choses ?

– Il faut de l'inceste, aussi. Du sordide. Des exécutions. Je veux aussi des victimes masculines. Des dégâts collatéraux. Et une histoire d'amour.

– Sérieusement ? La victime qui tombe amoureuse de son bourreau ? Si tu voulais éviter le cliché, on est en plein, là !

– Non, non, plus subtil. Quelque chose entre des personnages secondaires. Ou entre des victimes. Ou les deux. Des moments de grâce, de lumière dans la ténèbres.

– D'accord. Si tu y tiens. Moi je voyais bien quelque chose de totalement noir de bout en bout.

– C'est une question de dramaturgie ! S'il n'y a pas des repères pour nous rappeler qu'il y a un espoir, alors ton texte, si noir soit-il, n'aura pas la même intensité. Tout est contraste.

– Donc quelques lumières dans l'obscurité. Et tout finit mal à la fin, pour laisser le lecteur dans un état de sidération.

– Ah non ! Il faut que ça finisse bien. Ou, en tout cas, qu'on puisse imaginer que le dénouement est moins pire que ce à quoi on s'attendait. Que tout reste à construire. Que des choses sont irrémédiablement affectées, donc qu'une résilience totale n'est pas possible, mais que ça n'empêche pas d'aller de l'avant.

– Mouais. Chassez le naturel, il revient au galop.

– Plaît-il ?

– Mièvre.

– Positif.

– Mièvre !

– Positif !

– Mièvre.

– Si tu veux.

– Comment commencer l'histoire, du coup ?

– Attends, on n'a pas décidé de la forme. Tout va se jouer là.

– On a dit qu'on partait sur un manuscrit original retrouvé par hasard, non ?

– C'est un début, mais il faut aller plus loin. Je veux ajouter de la distance à la distance, rappelle-toi. Non, ça pourrait être... un travail universitaire sur un texte retrouvé.

– Intéressant. Presque original, pour quelqu'un qui nous a proposé un quintal d'histoires d'étudiantes et de professeurs. Tout sarcasme passé, ce qui me gêne avec cette idée, c'est que tu te privas d'une forme de légitimité historique. Avec un texte qui emprunterait à la matière de Bretagne, tu lies ton histoire à un corpus connu : ton manuscrit ne sort pas de nulle part, le lecteur a des références auxquelles s'attacher.

– Tu marques un point. Mais je tiens à l'originalité de la chose. Il faut donc que j'artificialise l'antériorité. Un travail de recherche universitaire qui serait une réédition critique d'un ouvrage déjà paru – et oublié, à la lumière de la découverte de nouveaux éléments, par exemple.

– Parfait tout ça. Du coup, tu n'as plus besoin de moi. Je te laisse écrire !

– Ça ne devait pas être un récit à deux ?

– Oui, mais non. J'ai envie de découvrir ton texte, d'en être la première lectrice. Par contre, tu ne m'en voudras pas trop, mais je vais m'installer et me caresser ; je crois que te voir évoquer toutes ces horreurs avec ta bouche habituellement si candide m'a mise en appétit.



## ANNÉE X

*Mars 2022 – Quand vient le moment impérieux de commencer un  
journal intime*

---

## Genèse

« Je ne veux rien savoir, mais raconte-moi tout ».

De son écriture aérée, elle avait apposé ces mots sur la couverture d'un carnet encore vierge. Une injonction silencieuse contre laquelle je ne voulais pas me battre, par peur de son jugement, de la décevoir, mais aussi par curiosité de l'exercice, malgré mes réticences à m'y lancer.

J'avais commencé un journal, adolescent. Que je n'ai jamais eu envie de rouvrir. Pas envie d'en repasser les pages griffonnées ; les premières, qui ont une belle écriture. D'autres aux lignes plus hâtives, moins assurées. Je n'ai pas envie de le rouvrir, parce qu'au-delà de mes attermoissements d'adolescent énamouré, de mes secrets de puceau, je sais très bien quels mots j'y avais balancé en dernier, et que j'ai jamais eu la force de relire.

Je l'ai haï, ce jour-là, d'avoir pris la voiture, avec ses potes. De s'être cru plus fort, immortel. C'est cette haine, cette injustice que j'ai gravée dans le papier. Et la larme de Cyrano n'est rien en regard de ce que j'ai chialé sur sa mort, en écrivant les derniers mots de mon journal.

Alors voilà, je me retrouve comme un imbécile devant ce carnet. Papier supérieur, dos carré-collé. Elle ne s'est pas moquée de moi. J'oserais presque dire « pour une fois », mais ce serait mesquin. Et j'ai ces émotions qui reviennent. Et je ne sais qu'en faire. Et je ne sais que faire. J'hésite. Je préférerais mille fois ne pas avoir à écrire ce qui s'est passé au long de ma journée, mais qu'elle y écrive ce que je devrais y faire. Ce serait un journal intime tellement plus simple que celui qui permettrait de laisser sa vie être portée par les mots d'une autre, de

devenir le personnage vivant d'une histoire bâtie par quelqu'un qui aurait déjà une grande vision pour moi, sans même que je le sache. D'aucuns trouvent que la prédestination est un drame : j'y vois un bienfait. À la condition de connaître – intimement – son écrivaine, et de l'avoir choisie.

Je lève les yeux vers elle, silencieux, implorant. Elle connaît bien ce regard, mais il est peut-être plus profond, plus suppliant, aujourd'hui.

Elle se mord la lèvre en une moue indescriptible, baisse les yeux vers moi, puis regarde au sol. Enfin, avec un sourire qui efface les traces de sa réflexion, elle fait fermement claquer le fin talon de ses chaussures.

Elle sort de la pièce. L'inspiration ne vient pas.

Je lève les yeux vers le mur qui me fait face. Me gratte le menton. La joue. La tempe. Le crâne. La joue.

J'ai à peine le temps de la deviner passer par l'ouverture en hauteur. Puis un sourire se dessine. Je vais t'offrir ce que tu me demandes. Mais à ma façon. Un journal, mais pas au quotidien. Intime, mais pas personnel. Une réalité fantasmée, parfois erratique, mais où il y aura toujours « moi ». Et « toi », aussi, parce tu y auras ta part au moins autant que moi la mienne. Et ce sera bien ainsi. Il n'y a pas de raison que tu m'entraînes là-dedans sans y être basculée à ton tour, ça a toujours été comme ça. Pourquoi changer ?

J'aurais préféré taper à l'ordinateur ou à la machine. Je n'ai plus l'habitude du stylo, je sais d'avance que je vais maudire les crampes qui vont naître d'ici quelques lignes. Je rêve d'une machine à écrire un peu ancienne, ça m'aurait permis de me prendre pour un écrivain maudit du milieu du XXe siècle. Un de ceux qui fument et qui boivent, pas comme moi. Si je suis au stylo, mon alter-ego sera à la machine.

Je commence à écrire en guise de titre pour cette entrée :

« Mars 2013 — Talons-aiguilles » ; je tire un trait et, de ma plus belle écriture, choisis pour titre cette petite fenêtre qui m'offre une si étroite vision du monde. « Le soupirail ».

*Avril 2022 – soleil, léviter, caresser, formater, cruel, inassouvi*

---

## Avant-demain

Ne laisse pas le soleil se lever. Jamais. Ou alors peut-être plus tard, longtemps après la trop courte éternité de la nuit.

Tu peux le faire, n'est-ce pas ? Tu es tellement forte et je me sens si puissant lorsque tu es dans mes bras. Alors pourquoi ne pourrais-tu pas y arriver, en y pensant fort, à ce que le jour ne vienne pas ?

Et puis ce serait une nuit sans obscurité, sans ténèbres. Parce que je veux voir ton corps se dessiner dans la pénombre, en courbes et en arabesques. Voir ta poitrine à contre-jour, se soulever à mesure que vient le plaisir, voir ton cou se livrer à mes mains et mes baisers, voir tes doigts se perdre dans les draps, voir l'incandescence de ton regard.

Il y a quelque chose de magique dans la rencontre de nos âmes et de nos corps ; quelque chose que l'on doit à la nuit — à cette nuit. Et aux autres, aussi, mais d'abord et avant tout à celle-ci. Et si la magie est à l'œuvre, alors qu'est-ce qui empêche d'en abuser, de distordre le temps, de l'allonger comme tu es, toi, allongée devant moi ?

Caresser ta peau.

Demain ? Demain est demain. Demain est loin. Aujourd'hui est passé. Reste la nuit en suspension, dans une irrationnelle lévitation, où nos corps se rencontrent, se découvrent, s'apprennent tout en ayant l'impression de se connaître depuis la nuit de temps. Peut-être que c'est l'exact point où nous sommes, en réalité : la nuit des temps. Là où tout commence.

Caresser ta peau, encore.

Reste autour de moi, enlance-moi, étreins mon sexe avec le tien, nourris moi de ton goût, de tes odeurs. Fais-moi mourir et renaître. Fais-moi vivre. Fais-moi jouir. Formate mon esprit, griffe-le de ta présence, traces-y de nouveaux langages que je prendrai, plus tard, le temps d'apprendre. Appose au creux de mes mains la mémoire vive de ton corps ; ne me

laisse pas éteindre le flux d'émotions qui y éclosent. Ne laisse pas le soleil se lever.

Tu dors, maintenant. Tu dors contre moi. Je sais que demain s'approche, que je vais dormir aussi. Que l'éternité ne dure qu'un instant, mais qu'il y aura d'autres infinis. À dire vrai, à cet instant précis, je n'en ai pas l'assurance, mais j'en ai la certitude. Qu'il serait trop cruel de ne pas recommencer, encore, une autre nuit, et puis une autre encore. Que tu m'as tout raconté, cette nuit, et pourtant si peu ; que j'ai tout à comprendre.

Dors, je te rejoins dans ce rêve qui paraît merveilleux. Et demain, quand le soleil sera finalement là, nous verrons que faire de ce qu'il reste de nos nombreux désirs inassouvis.

*Mai 2022 – Le détail*

---

## Un trait de lumière

Elle me dit que, la veille, je l'ai reconnue. Je ne m'en souviens pas. Hier, j'étais... je ne sais plus.

Elle parle trop vite, je ne comprends pas ce qu'elle dit. Je vois ses lèvres bouger, j'entends les sons, mais elle termine ses questions que j'en comprends à peine le début. Je me laisse porter, je ne réponds plus. Qui est elle déjà ? Elle me l'a dit, je crois. Une infirmière, peut-être, ou bien ma femme. J'ai une femme, je crois. Ce n'est pas elle. Je ne sais plus. Elle me pose des questions, encore. Comment veut-elle que j'y réponde alors que je ne sais quelles réponses apporter aux miennes ?

Elle est jolie. Je suis certain de la connaître. Je ne la reconnais pas. J'essaie de remonter le temps. Mon prénom d'abord mon \_\_\_\_\_ parce que c'est normal d'en avoir un. J'en avais un. Elle l'a dit aussi, quand elle est arrivé. Je ne me souviens plus.

Tout se brouille, à l'intérieur. Le son des mots m'inquiète. Je regarde pas la fenêtre. J'y vois un \_\_\_\_\_ est elle ? Je ne sais \_\_\_\_\_ prénom. Je suis

fatigué.

J'inspire, je fais l'effort surhumain de la regarder, encore. Mon cœur se vrille de ne pas savoir qui elle est alors qu'elle est si attentionnée, si douce. Est-ce professionnel ? Est-ce affectif ? Elle a de jolies boucles d'oreille, en verre. C'est du verre de Venise. De l'île de Murano, même. Il y a du vert et du bleu, un rien de jaune. Le soleil s'y perd et les traverse. Elles sont belles, ces boucles qui pendent, fragiles. Elles viennent d'un marché pour touristes où un maître verrier faisait montre de ses qualités de souffleur. Tu ne les avais pas aimées, quand je te les avais offertes, tu m'avais dit qu'on aurait mieux fait d'aller au restaurant plutôt que de

dépenser de l'argent dans ce piège à vacanciers. Tu avais fait la moue quand je te les avais mises aux lobes. Moi j'avais trouvé qu'elles allaient parfaitement à ton port de cou, à ton dégagé des oreilles, une fois tes cheveux vers l'arrière. J'y voyais le soleil couchant se mettre au service de ta beauté. Tu les avais mises ce soir-là, et nous avons fait l'amour au lieu de manger. Nous avons laissé la fenêtre de la chambre d'hôtel ouverte et des passants nous avaient invectivés, en italien, avant de se mettre à rire. Je ne sais plus qui de toi ou moi avait joué avec le plus d'expressivité, mais un des garçons de chambre est venu frapper au milieu de la nuit pour nous supplier d'être plus discrets, pour la bonne réputation de l'hôtel. Tu étais nue quand tu lui as ouvert, nue sauf les boucles d'oreilles, et lui il était rouge de te voir ainsi. Il est reparti et nous avons poursuivi jusqu'à les boucles, puis elles sont restées dans leur écrin pendant plusieurs années avant que

ta joue. Elle a une jolie joue. Elle a une jolie joue qui se prolonge d'un magnifique sourire. Elle ne parle plus, elle me regarde de ses grands yeux, et moi, je me souviens de son prénom. C'est j'ai dû l'aimer. Je crois. Je

Je lui dis que je suis fatigué. Elle me raccompagne à ma chambre et m'étend sur le lit avec mille précautions. Je lui demande si elle est infirmière. Elle dit que non. Ma fille ? Elle sourit encore et dit que nous avons été des amis très proches. Une autre personne arrive. Je croyais ma femme, mais ils me disent qu'elle est partie il y a longtemps. Alors, cette autre, c'est ma fille ? C'est ma fille. Je m'allonge, je suis épuisé. L'autre est déjà partie. Elle avait l'air gentille, je crois.

Je ferme les yeux. Je ne dors pas, j'essaye de raccrocher des mémoires à toutes ces images qui défilent confusément dans ma tête.

*Juin 2022 – L'un est dans une pièce et travaille, l'autre est dans une autre pièce et se branle*

---

## Tout en reflet et récursivité

– Bonjour, monsieur, je viens pour l'annonce.

– Très bien, très bien. Puis-je vous demander ce qui vous a motivée pour nous contacter ?

– Je suis étudiante en sociologie, et j'ai pensé que ça pourrait me permettre d'avoir un petit revenu tout en étant dans mon domaine.

– Oh, vous êtes étudiante en sociologie, mais c'est parfait ça. Parfaitement parfait ! Avez-vous pris connaissance de notre protocole d'étude ?

– Rapidement, le secrétariat m'a expliqué les grandes lignes. J'ai aussi laissé un RIB et les documents attendus en arrivant.

– Y compris le questionnaire ?

– Y compris le questionnaire.

– Et voulez-vous voir le dispositif ? Vous pourriez commencer dès à présent, si vous êtes disponible, nous avons un créneau d'observation qui va commencer dans une dizaine de minutes.

– Ah ? Euh. Oui, je pense que c'est possible.

– Suivez-moi, alors.

Il n'attend pas et s'engage dans un couloir en béton ciré gris foncé, dans lequel se reflètent avec difficulté un éclairage pâle. Elle peine à se maintenir à son niveau alors qu'il commente :

– Il y a quatre studios-témoins dans un logement qui a été conçu spécialement pour cette expérience. Ils ont un accès direct par l'extérieur, de façon à ce qu'ils soient en apparence totalement isolés du laboratoire mais, en réalité, les studios sont mitoyens des locaux dans les-



quels nous sommes, et les portes que nous laissons sur notre droite donnent accès à des box de supervision. Voilà, c'est dans celui-ci que vous travaillerez aujourd'hui.

Il ouvre une porte qui aboutit à une petite pièce toute en longueur, uniquement équipée d'un long bureau et d'une chaise à roulettes. Une immense surface vitrée couvre le mur opposé à la porte.

– Il s'agit d'un miroir sans tain qui permet de voir la quasi intégralité du studio. Sur la gauche, vous avez le studio en lui-même avec le coin cuisine au fond, et sur la droite la salle d'eau. Lorsque vous prenez votre tour d'observation, vous vous munirez d'un carnet pris dans le tiroir central sous la table, oui, comme celui-ci. Pendant deux heures, vous devez noter avec exactitude tout ce qui se produit dans le logement en observation, en indiquant dans la première colonne la date et l'heure des événements, dans la seconde une description synthétique de ce dont vous êtes témoin et, dans la troisième, vous avez liberté d'indiquer vos impressions personnelles.

– C'est étrange, pour un protocole d'observation, de laisser une telle place à des éléments subjectifs, je trouve.

– Vous avez tout à fait raison, mais ce que vous aurez écrit fera l'objet d'une analyse textuelle automatique par un réseau neuronal, afin de voir si des modèles peuvent être trouvés dans les observations.

– Oh, en quelque sorte je fais aussi partie de l'expérience...

– Absolument, absolument. Lorsque votre créneau se termine, vous laissez le stylo sur la table, vous prenez le carnet et vous le déposez à l'entrée. Les carnets ne doivent comporter aucun élément permettant de vous identifier. Est-ce bien compris ?

– Entendu.

– Voilà, je pense que j'ai fini pour les consignes, je vais vous laisser travailler. Il est neuf heures, votre tour s'achèvera à treize heures. Si vous avez un besoin pressant, il y a des toilettes au fond du couloir, mais veuillez bien à indiquer les éventuelles interruptions de surveillance dans le relevé.

– D'accord, merci monsieur.

– Bonne journée à vous, et encore merci.

Il sort. Elle écrit

8h58 Le sujet dort dans son canapé-lit non déplié. Une jambe nue dépasse des draps. La pièce est baignée de la lumière du matin.

9h15 Le sujet dort toujours et n'a pas bougé.

9h34 Le sujet se lève et s'étire. Il a dormi en boxer et paraît avoir du mal à émerger. Il s'est rassis et fixe le mur face à lui en plissant des yeux. C'est un homme d'environ

vingt à vingt-cinq ans, brun, les cheveux crépus, athlétique, de taille moyenne.

9h36 Le sujet se lève à nouveau

9h36 Le sujet met du café dans le percolateur et se dirige vers la douche.

9h36 Le sujet est nu et ajuste la température. Il se savonne sous l'eau.

*Le sujet est très beau, il a les fesses visiblement très fermes.*

Elle hésite à effacer ce qu'elle a écrit, jugeant ses mots trop osés, mais réalise qu'elle n'a rien pour les faire disparaître. Elle décide de ne pas se préoccuper de ce qui ressortira de l'analyse sémantique de ses notes, mais de les limiter à présent au strict minimum.

9h42 Le sujet s'est séché rapidement et a enroulé la serviette de toilette autour de la taille. Il revient dans la pièce à vivre et prend un livre dans la bibliothèque. Il se sert une grande tasse de café et s'assied sur le canapé. La tasse est posée sur une table basse. Il commence à lire par le début.

9h46 Le sujet n'a pas touché à son café. Il a posé son livre à côté de la tasse et a défait la serviette qui est en boule au sol. Il se lève et ferme les rideaux puis se rassied dans un fauteuil perpendiculaire au canapé, quasi face à l'observatrice.

9h47 Le sujet a basculé son corps légèrement en arrière et commence à se masturber, les yeux mi-clos. Il tient sa verge de la main gauche et exerce une pression non constante sur celle-ci. Il semblerait qu'il presse un peu plus lorsqu'il arrive à la base du gland avant de relâcher légèrement l'étreinte, puis réalise un mouvement similaire lorsque sa main fait le trajet inverse.

9h49 Le sujet se caresse le scrotum de l'autre main tout en poursuivant le geste décrit précédemment. Les caresses ont l'air d'être presque vaporeuses, peut-être même est-ce uniquement ses poils qu'il frôle.

9h53 Le sujet a changé de main. Le mouvement est un peu plus rapide.

*Le spectacle est à la fois gênant et excitant. J'ai l'impression malsaine de voler un instant intime mais je ne peux m'empêcher de trouver le corps du sujet désirable. Je suis fort tentée de me caresser en même temps que lui, mais me retiens pour noter de façon précise ce que j'observe.*

9h54 La main qui caressait le scrotum masse la rosette anale du sujet. Il a relevé ses jambes et a les pieds à présent sur l'assise de la chaise. La turgescence de la verge est plus importante que jusqu'alors. Le gland a pris une couleur foncée. La main droite

exerce une pression plus forte sur le pénis, toujours plus marquée à la base dudit gland.

9h55 Le sujet a à peine glissé la pulpe d'un doigt dans son anus qu'il a abondamment joui sur son bas ventre. Il est difficile de voir jusqu'où a jailli le sperme, peut-être au-delà des épaules. Il a les yeux clos.

9h56 Le sujet s'est redressé et a pris une poignée de mouchoirs pour s'essuyer. Il les jette dans la poubelle du coin cuisine et retourne s'asseoir sur le canapé. Il boit son café. En deux temps. En trois. Repose la tasse et replonge dans le livre.

10h07 Le sujet a tourné douze pages. Il se lève pour regarder l'heure sur un radio-réveil qui avait été enfoui par les draps. Il se rassied et lit à nouveau.

10h10 Le sujet a tourné trois pages de plus. Il laisse le livre sur la table, retourné et ouvert pour marquer l'endroit où il en est. Se lève pour éteindre le percolateur et se servir une seconde tasse qu'il boit sur place. Il se rassied sur le canapé et tire à lui le fauteuil sur lequel il s'est masturbé plus tôt pour y poser les pieds. Il retourne à son livre.

10h35 Le sujet a tourné une quarantaine de pages de plus. Quarante-et-une, peut être quarante-deux. Il regarde le mur. Lit à nouveau. Redresse la tête. Pose le livre.

10h36 Le sujet se masturbe à nouveau. Il a probablement commencé subrepticement sans que je m'en rende compte, avec de petites caresses, tout en lisant les dernières pages du livre. Il n'enserme pas son pénis mais fait délicatement remonter les cinq doigts d'une main le long de la verge, en donnant à cette main une forme de parachute qui lui entoure le sexe.

10h38 Le sujet a délaissé son pénis pour s'occuper plus directement de son anus dans ce qui s'apparente à un travail d'assouplissement.

10h41 Les exercices de souplesse semblent porter leurs fruits. Il est difficile de dire avec certitude combien de doigts sont utilisés dans cet exercice masturbatoire, mais au moins trois, peut-être quatre.

10h44 Quatre. L'autre main secoue vigoureusement la verge. Le gland est décalotté, le prépuce tiré reste à la base de celui-ci et les mouvements sont courts mais très ra-

pides.

10h45 Cinq. Mais uniquement les doigts, la main paraît bien trop imposante pour entrer en entier. Les mouvements sont tellement rapides qu'ils paraissent désordonnés.

*Inconsciemment, j'ai commencé à me caresser de mon côté ; j'ai repris le dessus, mais la tension de ma vessie pleine augmente le désir de plaisir et je ne veux pas prendre le risque de manquer un instant du spectacle en allant la vider.*

10h47 Il jouit, son corps accompagne l'orgasme de spasmes puissants qui provoquent de discrets cris rauques. Du sperme s'est écrasé sur son torse mais aussi à côté de lui. Il l'inspecte, le frotte avec nonchalance, puis s'enfonce dans le canapé sans même s'essuyer.

10h48 *Début de pause*

10h50 *Fin de pause*

10h51 Le sujet a repris la lecture du livre. Impossible de savoir s'il a fini par s'essuyer ou non.

11h00 *Fin du service*

\*

\*\*

– Bonjour, je viens pour l'annonce.

– Bien, jeune homme. Très bien. Avez-vous été informé des modalités de l'expérience ?

– Oui, le secrétariat en a donné les détails.

– Je me permets d'insister sur le fait qu'à aucun moment la personne qui vous observe ne doit comprendre que vous savez qu'elle est présente derrière les miroirs du studio. Aucun contact direct ou indirect, aucune tentative de lien visuel. Ne cherchez pas non plus à éviter le regarder les miroirs, ce serait contre-productif. Nous avons une candidate qui devrait prendre un tour à neuf heures, êtes-vous en mesure d'assurer ce créneau jusqu'à onze heures ?

– Oui, c'est tout à fait possible. Y-a-t-il des limites, des contraintes ?

– Absolument aucune hors les points que je vous ai rappelés. Vous pouvez vous masturber de toutes les façons que vous voulez, à volonté, pour la durée souhaitée. Il n'y aura aucun jugement de notre part, **puisque ce sont les observateurs qui sont les réels sujets de notre étude.** D'autres questions ?

– Oui... la personne qui m'observe est donc observée. Mais est-ce que quelqu'un observe

la personne qui observe celle qui m'observe ?

– Que voilà une excellente idée. Mais peut-être que nous vous observons aussi en prenant en compte le fait que vous vous sachiez observé.

– Ça me paraîtrait logique, en effet.

– Bien, je me permets un dernier petit conseil : puisqu'il s'agit de votre première participation à nos travaux, je ne saurais que vous conseiller le recueil intitulé « Tout en reflets et récursivités » qui se trouve bien en vue sur l'étagère centrale de la bibliothèque.

– Merci. Je crois que c'est bon. Ah, si, j'ai besoin d'un éclaircissement, si possible...

– Oui ?

– Sont-ce toujours des observatrices ? Et comment puis-je savoir qui est réellement derrière le miroir ?

L'homme hausse les épaules en souriant et sort.

*Juillet 2022 – De la musique*

---

## Demi-soupir

— Tu te souviens de Shadi ?

— Le chanteur aveugle ?

— Oui, avec qui j'avais joué il y a quelques années. Un programme d'airs d'opérette.

— Je me souviens bien, oui, quelqu'un de très gentil, Shadi. Il était venu manger à la maison, je crois. Pourquoi ?

— Il s'est retrouvé dans un projet de variété française, et fait partie des chœurs de la chanteuse Jade.

— Jade ?

— Oui, le nom d'artiste de Jade Scoullins. Je crois qu'elle a gagné un prix l'an dernier, révélation de quelque chose, ou meilleure artiste de sa catégorie. En tout cas, ils cherchaient des musiciens pour la tournée et il a filé mes coordonnées. Je suis retenu, la première répétition est ce soir. Donc on va devoir remettre à plus tard nos activités prévues. Ça ne t'embête pas trop ?

— Pas grave, je m'occuperai de ton cul une prochaine fois. Demain, par exemple !

— Je vais me préparer, c'est à l'autre bout de la ville et je n'ai pas envie d'être en retard. Il y a de quoi manger dans le frigo.

— Je vais peut-être sortir, je verrai.

Il file dans la chambre, enfile pantalon, chemise et veste de costume. Passe à la salle de bain, fait un brin de toilette, puis repasse par le séjour. Embrasse Lison, prend son instrument et un pupitre et s'apprête à sortir.

— Ah non, tu ne sors pas ainsi !

— Comment ça ?

— Je ne vais pas te laisser aller répéter avec une jeune chanteuse comme ça. N'oublie pas

qu'en ce moment, c'est moi qui domine, je ne vais pas laisser passer l'occasion de profiter de mes prérogatives.

— De... mais...

— Ton collier.

— En public ? Et si je ne veux pas ?

— Oh, je suis sûre que ça t'arrange bien que je t'en donne l'ordre. Et tu peux toujours mettre une écharpe pour le trajet, ça te donnera un style emprunté.

Il lève les yeux au ciel, mi-irrité mi-amusé. Un rien excité par l'idée, aussi.

Elle lui passe le collier autour du cou puis le verrouille.

— Et voilà, bonne répétition !

Il grommelle un « merci », se saisit d'une écharpe légère et entre dans la rue.

La sensation est étrange. Aussi longtemps qu'il se souvienne, il n'a jamais porté son collier en extérieur, hors événements et soirées. L'irréelle impression d'être un peu plus lui-même. Il serre la housse de son instrument de musique comme un fétiche protecteur. Il sourit.

Il fait nuit tôt, en ce début d'hiver. Il aurait dû prendre un manteau : la veste ne le protège même pas de l'humidité qui s'installe. C'est avec un réel plaisir qu'il entre dans la salle de répétition. Il y fait chaud. Il salue les régisseurs, la voix du téléphone qui lui a annoncé qu'il était sur la liste pour la tournée, les choristes. Embrasse Shadi qui lui demande des nouvelles. Qui en donne un peu, aussi. Il s'installe avec les autres musiciens, défait son écharpe et retire sa veste. Monte son instrument. Chauffé.

Entre Jade.

Elle se présente rapidement. S'excuse de ne pas encore connaître tout le monde mais dit que les six mois de tournée permettront de se découvrir. Passe dans les rangs. Pose un perceptible regard sur le collier. Échange un prénom. Poursuit ses politesses.

Les partitions sont loin d'être abouties ; la plupart des instrumentistes ont carte blanche pour faire des propositions. La répétition commence dans l'ambiance joyeuse des échéances encore lointaines.

\*

\*\*

— Pause !

L'heure est déjà largement avancée. Des groupes se forment par affinités et connaissances. Jules entrevoit Shadi au milieu des autres choristes, hésite, préfère respirer un bol d'air frais. Enfile sa veste. Prend son écharpe à la main. Sort.

Il fait frais. Presque froid. Un groupe de fumeurs s'est éloigné de l'entrée, chassé par le

gardien qui ne veut pas d'odeur de cigarette à côté de sa cahute. Il aime cette ambiance ir-réelle des nuits de répétitions, ces horaires décalés où il devient pour un temps un oiseau de nuit.

Il fait quelques pas, s'éloigne un peu. S'appuie à un parapet pour observer la circulation d'en haut et laisse passer le temps. Lorsque Jade prend la parole, il sursaute.

— Je crois que nous ne nous connaissons pas, je me trompe ?

— Non, en effet, votre tourneuse a eu mes coordonnées par le biais d'un ami choriste. Shadi.

— Je vois ! Bienvenue, donc !

— Merci.

Il y a un silence.

— Sans indiscrétion, votre collier, c'est pour quoi ? Ça ne ressemble pas à un effet de style, donc je me demandais...

— C'est bien ce que je pense que vous pensez. Ou, plutôt, c'est en lien. Mais pas tout à fait.

— Comment ça ?

— C'est... une forme de gouvernance tournante avec ma compagne. Mais je ne suis pas habitué à le porter en extérieur. C'est même une première.

— Une raison à ça ?

— Je pense qu'elle voulait se moquer gentiment de moi, parce que j'allais me retrouver au contact de... comment a-t-elle dit ? D'une « jeune chanteuse », je crois.

— Et ça l'embête ?

— Oh non, loin de là, d'autant que nous ne sommes pas exclusifs. Son but premier est essentiellement de me faire tourner en bourrique !

— Elle y arrive ?

— Disons que je m'y plais, donc je ne fais pas beaucoup d'effort pour résister.

Elle rit. Elle fait la moue.

— Hm.

— Oui ?

— Je suis embêtée par deux choses, dans ce que vous m'avez dit. Mais la pause s'allonge, il faut reprendre. Pouvons-nous reparler après ?

— Euh. Oui, pourquoi pas ?

La seconde partie de répétition a pris une teinte toute différente. Comme la directrice artistique sait à présent ce qu'elle peut demander aux musiciens, l'exigence croît. Les habitués haussent parfois le ton entre eux. Jade tempère, reformule, ménage. Tranche sur un détail.

Un des morceaux est enregistré en l'état, puis rediffusé aussitôt pour faciliter le travail.



L'exercice demande une certaine modestie. Les équilibres sont fragiles, la justesse incertaine, et certaines propositions instrumentales se révèlent catastrophiques. Une nouvelle prise est tentée, avec plus de réussite. On note un contre-chant, on décale une intervention, on débat, on capte à nouveau, on restitue. C'est satisfaisant pour un premier soir. « Bonne nuit et merci ».

— Désolée, j'avais des choses à régler avec l'équipe. C'est gentil d'avoir attendu malgré le froid.

— C'est normal. Puis j'aime bien la morsure fraîche des nuits d'hiver. Je trouve ça vivifiant – enfin, jusqu'à un certain point, bien sûr ! Il y a quelque chose que vous vouliez me dire ?

— Je pense qu'on peut se tutoyer, vu qu'on semble être partis pour plusieurs mois de tournée. Oui. Deux choses que je voulais éclaircir. Mais il faut avant tout que je vois comment formuler ma pensée. J'espère que tu n'es pas pressé.

— Non, tant que je ne meurs pas d'hypothermie. Et même si c'est le cas, j'en serais d'autant moins pressé.

— Parfait. Et au pire on peut se rabattre vers la Zone, c'est un bar sympa à deux rues.

— Si vous si tu veux.

— Donc, pour en revenir au sujet initial, si j'ai bien compris, ta compagne a choisi de te proposer

— De m'imposer, on peut dire.

— De t'imposer – mais il faudra que tu m'en dises plus sur la distinction que tu fais à ce niveau, je n'ai pas l'impression que ce soit non plus une obligation stricte – de porter ce collier pour... je n'arrive pas vraiment à choisir l'expression.

— Pour marquer sa propriété, ou mon appartenance, on peut dire. Mais surtout pour que moi je sois conscient qu'il est là.

— D'accord. Donc pas nécessairement pour signifier « chasse gardée » ?

— Il y a peut-être un peu de ça, sous des dehors d'espèglerie.

— Ça me permet donc de passer à mon second point : à tout dire, plutôt que m'éloigner, ça aurait plutôt tendance à attiser ma curiosité.

Un démon passe, pressé d'aller à un rendez-vous impromptu où il n'est pas attendu, ailleurs, vers une autre histoire.

— Et ?

— Vous m'intriguez. Vous deux, pas toi. On se tutoie, mais je préfère préciser. Tu disais qu'il n'y a pas d'exclusivité entre vous ?

— Il y a un cadre, mais non, en effet. Mais

— Mais ?

— Vous tu es vraiment bien plus jeune que moi.

— Nous moi est grande. Et nous moi ne s'engage à rien, ne propose rien, n'impose rien. Nous allons travailler ensemble pendant plusieurs mois, tout peut changer et rien ne doit mettre en danger la tournée. Mais j'ai déjà des envies.

— J'ai le droit de savoir ?

— Tu as le droit de savoir. Je veux que tu me parles. Je veux que tu m'expliques. Je veux que tu te racontes. Autour de ce collier, autour de toi.

— Pourquoi ?

— Je ne sais pas encore. Peut-être des chansons, qui sait ?

Elle l'embrasse, et disparaît.

Silence.

\*

\*\*

— Allô ?

— C'est Jules ?

— C'est Jules. C'est Jade ?

— C'est Jade. J'imagine que tu as compris, après l'annonce ?

— Oui, il n'y aura pas de deuxième répétition...

— Pas avant un bon bout de temps, j'ai l'impression.

—

— Alors on reste en contact malgré le confinement ?

*Août 2022 – Quatre ingrédients pour une cuisine érotique :  
Caramel beurre salé, Framboise, Vieux-Lille, Eau de mer*

---

## Sexe fort, sexe faible

Un biscuit de crêpe dentelle mêlé de caramel au beurre salé au fond du moule à manqué. L'appareil à la framboise posé par-dessus. La crème chantilly battue dans le cul-de-poule en métal.

Délilah a immédiatement eu le coup de foudre pour cette recette alliant ce qu'elle préfère – le beurre salé – et ce qu'Albertin adore – la framboise. Certes, elle sait qu'il n'aime pas trop les mélanges sucrés-salés, mais il ne fait aucun doute que ce sera une réussite. Elle vérifie l'heure, le temps de cuisson, s'essuie les mains sur le tablier et va retrouver les enfants qui, chacun dans une chambre, sont à leur travail scolaire.

Le temps file, entre les équations à deux inconnues et le passé simple. Le four sonne, le gâteau est mis à refroidir, la table est dressée. Il a un peu de retard, c'est fréquent avec son travail. Garance et Albin glissent leurs jambes sous la table et passent le temps à s'envoyer des politesses de frère à sœur et de sœur à frère.

Un bâtonnet d'encens sur son support de bois. La lumière à travers les rainures des volets roulants. Le rouge à lèvres liquide carmin déposé au long de l'arc de Cupidon.

Lydie a longuement hésité quant à la tenue à porter pour la soirée. Sa soirée. Elle a choisi l'exubérance assumée, la provocation outrancière. D'aucun diraient qu'elle paraît boudinée dans cette combinaison en latex noir qui épouse son corps, mais elle se sent elle-même ainsi, sur des talons jamais trop hauts, jamais trop pointus. Elle a encore largement le temps, alors elle peaufine, étend ses cils de mascara, vérifie le contenu de sa

valise à malices.

À la façon dont Albertin ouvre la porte de l'appartement, Délilah sait qu'il est de l'humeur des mauvais jours. Il ne lui adresse la parole que pour lui dire qu'il ne faut pas lui parler. Retire béret et veste, va se laver les mains la mâchoire serrée. S'approche du plan de travail, jette un œil noir au gâteau et à la chantilly, puis éclate :

— Mais merde ! Tu sais bien que je déteste le sucré-salé ! J'ai déjà une journée suffisamment pourrie pour ne pas avoir à supporter tes fantaisies ! T'es vraiment conne !

D'un geste du bras, il projette le dessert au sol. La mousse rosée s'étale sur le carrelage blanc et va pour partie consteller le mur. La chantilly, quant à elle, jaillit en une neige sucrée et collante à ses pieds.

— Ça va faire quinze ans qu'on est mariés, et tu n'as toujours pas compris qu'entre ton truc dégueulasse et du Vieux-Lille dilué dans de l'eau de mer, c'est le second que je préférerais ! Mais qu'elle est conne, qu'elle est conne, qu'elle est conne !

Il se retourne vers la table et hurle aux enfants :

— Et vous, avec vos tronches d'abrutis, dégagez !

Garance et Albin s'éclipsent prestement, les larmes aux yeux. Ils connaissent la suite sur le bout des doigts.

La main s'abat sur Délilah une première fois. Elle s'excuse. Dit qu'elle va faire autre chose.

— Je ne sais pas. C'est bête mais je n'aime pas l'idée. Et puis je crois qu'ils sont déjà venus. Ça n'a servi à rien. Mais

À la façon dont le voisin ouvre la porte de son appartement, Henriette sait que la soirée sera difficile. Elle serre ses phalanges tellement fort qu'elle s'en arrête la circulation sanguine. Elle pense aux enfants. Elle pense à la voisine. Elle ne sait s'il y a un Dieu qui écoute, mais elle le prie et espère s'être trompée, que tout se passe bien, qu'ils passent un temps heureux en famille. Elle pose sa tête contre le mur mitoyen, entend la première vocifération, la suivante, les autres. Tout paraît confus, sauf la violence, qui traverse le mur.

Elle tressaute lorsqu'elle entend le bruit de vaisselle brisée. Regrette d'avoir eu raison, d'avoir perçu les infimes subtilités qui laissaient deviner l'inévitable.

Elle songe à appeler la police, hésite. Elle est née dans une famille où on lui répétait que dénoncer ses voisins, c'était ce qui se faisait de pire. Oui, mais quand-même, ça n'a rien à voir. Et les enfants. Et la voisine.

Elle s'éloigne du mur, prend son téléphone portable. Elle ne sait pas très bien l'utiliser, alors elle tape le numéro de téléphone de sa fille. Se trompe. Trouve enfin la liste des contacts. Cherche. Appelle. Rappelle.

Encore. Enfin :

— Allô ?

— Salomé ? C'est maman.

— Bonjour maman. Tout va bien ? Tu as une drôle de voix.

— C'est les voisins. Ça recommence.

— Tu veux que j'appelle la police ?

— Mais ?

— Ta copine à ton travail

— Ma copine ? Laquelle ?

— Celle qui a remis ton patron à sa place. Tu sais, tu m'as raconté...

— Ah oui, Lydie.

— Oui, c'est ça ! Tu ne veux pas l'appeler ? Elle sait peut-être y faire, dans ces situations.

— Si tu veux, mais si elle ne répond pas, j'appelle la police, d'accord ?

— D'accord.

Henriette raccroche et retourne à son mur mitoyen, tremblante.

Salomé raccroche et fait défiler sa liste de contact. Lydie. Elle ne la connaît pas vraiment, mais si une personne peut re-

mettre un homme à sa place, c'est bien elle. Elle appelle.

— Allô, Lydie ? C'est Salomé.

Le téléphone sonne. Elle pose sa brosse et décroche.

— Salut Salomé, un souci pour que tu m'appelles comme ça ?

Salomé explique comme elle peut. Lydie comprend rapidement. Note l'adresse. Met fin à la conversation.

Dans le miroir, elle se voit dans sa combinaison. Elle jubile. Elle quitte ses escarpins pour des bottes à talon large. Il faut parfois sacrifier un peu d'érotisme à la praticité des choses. Pour le reste, elle trouve la tenue parfaite et prend à peine le temps de glisser quelques accessoires de la valise à malices vers un sac plus petit. Puis file vers sa destination.

Elle sonne chez Henriette, qui lui répond. Cinquième étage, sans ascenseur. Elle s'élance dans l'escalier, portée par l'écho du claquement des bottes. La vieille dame l'attend sur le palier, la remercie du bout des lèvres.

— Ne fermez pas votre porte, je vous envoie les enfants dans quelques minutes.

L'autre opine.

Elle frappe à la porte. Deux coups secs.

— J'arrive.

C'est Albertin qui a répondu, sans dissimuler son irritation. Il défait le verrou et est violemment projeté en arrière. En repensant à cet instant précis de la soirée, il lui sera impossible de se souvenir si c'est la porte ouverte avec brutalité ou l'apparence de cette petite boulotte en simili-cuir qui l'aura le plus déséquilibré.

Lydie referme soigneusement la porte derrière elle. Délilah pousse un cri. Se télescope en elle deux sentiments contradictoires. Le soulagement de ne plus être seule avec son mari, et la peur de voir son domicile visité par une inconnue.

— Albertin, qui est cette femme ?

— Je ne sais pas ! Je ne sais pas !

L'héroïne en latex tourne la tête vers Délilah.

— Allez chercher les enfants, envoyez les chez votre voisine. Elle leur fera à manger et ils pourront y passer la nuit si besoin. Nous devons discuter.

Albertin tente de se redresser mais un violent coup de talon au sternum lui coupe le souffle.

— Toi, tu restes là.

Les enfants passent comme deux ombres.

— Vous n'avez aucun droit ici ! Vous êtes malade ?! Je vais appeler la police !

— Non.

Elle adore voir l'inquiétude envahir le regard de l'homme. Un sentiment d'excitation l'envahit, comme un enfant se laisse happer par une émotion brute, comme un adulte se laisse dévorer par une sensation grisante. Elle a failli ne pas remarquer l'infime mouvement du bras qu'il exerçait pour se jeter sur elle, mais le frappe à la pommette. Le coup claque. La joue se fend et une perle carmine se dessine.

— Qui êtes-vous ? Que voulez-vous ?

Ce n'est pas Albertin qui demande.

— Peu importe qui je suis. Je viens pour faire changer la peur de camp. Je viens vous montrer. Lui montrer. Debout !

Il se lève.

Lydie s'assied à table, là où un des enfants avait pris place un peu plus tôt dans la soirée. Elle invite Délilah à faire même.

— Toi, à genoux.

Il hésite, puis choisit de rester droit.

D'un mouvement, elle se saisit du manche de la cravache glissé dans son sac. Il y a un claquement, contre le bois de la table.

— À. Genoux.

Il hésite toujours.

— Tu peux rêver, connasse. Tu crois que tu me fais peur ?

La cravache fouette le bas du visage d'Albertin. Une rougeur se dessine, comme s'il avait débordé en mettant un rouge à lèvres de mauvaise qualité.

— Oui, je crois que tu as peur. À genoux.

Il résiste.

Elle s'approche de lui. Il fait au moins deux têtes de plus qu'elle.

— Je crois que tu n'as pas compris. Tu crois que c'est moi le sexe faible ? Que c'est la femme que tu considères comme tienne ? Mais le sexe faible, c'est toi, mon pauvre. J'ai juste

un mouvement à faire et tu peux dire adieu à un de tes testicules. Peut-être aux deux. Peut-être même que je ferai une salade avec ton gland. Ou que je couperai tout. Tu te crois fort, mais as-tu seulement réalisé que, de nous deux, tu es celui qui a le plus à perdre ? Cela dit, je me suis toujours demandé si, quand on écrasait une couille, ça éclatait comme un bouton de pus, ou si ça s'écrasait comme une éponge. Ce serait l'occasion. Donc je commencerais par ça, puis seulement ensuite j'en couperais un bout.

Il est à genoux.

— Bien. Tes deux mains derrière la nuque. Je vais m'entretenir avec madame.

Délilah ne veut pas parler. Ne sait pas parler. Pas de ça. Elle élude les questions, dévie de la conversation, trouve des excuses, invente des justifications. Mais son discours est pétri de contradictions, de non-dits, de silences. Et, plus que tout, c'est le bleu qui se dessine au-dessus de son arcade sourcilière qui s'exprime.

Lydie change d'approche. Elle n'a jamais fait ça, elle ne sait pas faire. Elle sait imposer son rythme mais a du mal à écouter, à faire parler. Elle tâtonne. Demande à Délilah de raconter sa journée.

Et Délilah raconte. Sa journée à la maison, l'arrivée des enfants, le plaisir à cuisiner pour la famille, la joie d'imaginer un moment partagé, le temps avec Garance et Albin, l'arrivée d'Albertin, son humeur, le dessert au sol, les insultes, les coups.

Et Lydie exulte. Non de ce qu'elle entend, mais de tout ce qu'elle va pouvoir infliger en représailles à Albertin.

Quand le silence se fait, elle se tourne vers l'homme.

— Tu vas refaire le gâteau. Je n'ai pas mangé, j'ai faim.

— Mais je ne sais pas cuisiner !

— Je n'en ai rien à foutre, vois-tu. Va.

Il se redresse lentement et s'approche de l'îlot de cuisine. Trouve la fiche de la recette au milieu du champ de bataille, au sol. La débarrasse de la crème. Et geint :

— C'est quoi un « cul-de-poule » ? Un « appareil » ? Un « moule à manqué » ?

— Vous avez un dictionnaire, Délilah ?

— Oui.

— Donnez, je vais le lui apporter.

Il a au moins quarante ans et n'a pas dû être souvent utilisé depuis l'avènement d'Internet. Mais il fera l'affaire. Lydie le tend à Albertin et, trop sûre d'elle, n'a pas vu le couteau qu'il tenait dans sa main gauche. D'un geste brusque, il le dirige dans sa direction. Elle ne doit son salut qu'à un talon que la crème étalée au sol fait glisser. L'autre talon percute les testicules avec force. Le couteau rejoint le sol en tintant. Albertin se plie. Lydie se redresse et l'agrippe par les cheveux. De sa main libre, elle allume un des foyers de la plaque de cuisson. Des brûleurs jaillissent une myriade de flammes bleues. Elle approche le visage terrorisé fermement

maintenu. Il hurle, crie, pleure.

Elle éteint et le laisse choir.

— Je crois que tu t'es pissé dessus, ducon.

Elle, elle mouille.

— Bon, changement de stratégie. Désolée, j'apprends, c'est ma première sortie en tant que super-héroïne en latex. Délilah, vous m'avez dit qu'il aurait préféré manger autre chose que votre gâteau, n'est-ce pas ?

Elle répète.

Lydie ouvre le réfrigérateur. Cherche les fromages. Faute de Vieux-Lille, ce sera du Munster, tant pis. Et en l'absence d'eau de mer, de l'eau minérale dans laquelle aura été vidée une salière.

Elle fouille les placards, sort un mixeur et y met le tout.

— Que ton souhait soit exaucé, maintenant, tu bois.

Elle lui tend un mug du mélange. Livide, il le termine à petites gorgées.

— Et maintenant tu dégages.

— Pardon ?

— Tu m'as bien comprise. Il est hors de question que Délilah passe la nuit avec toi, et il est hors de question que ce soit elle qui doive partir. Donc tu dégages. Tu as cinq minutes pour faire une valise. À partir de... maintenant.

Il se rue vers la chambre.

— Plus que trente secondes !

—

— Quinze !

—

— Trois, deux, un, zéro, c'est fini.

Il reparait, et jette un regard suppliant à sa femme qui détourne les yeux mais a l'insupportable lucidité d'ajouter :

— Tu as bien pris ta brosse à dents ?

À son air, la réponse est une évidence.

— Allez, va vite la chercher, puis sors.

Salle de bain, séjour, entrée.

Il sort. Elle est brûlante d'un désir intérieur.

— Comment ça va ?

— Ça va. Je crois.

— Si vous préférez dormir chez votre voisine, je pense qu'elle sera d'accord.

— Je vais voir.

Il y a un silence.



— C'est vraiment dommage pour le gâteau.

— Oui.

— C'est amusant, ce que vous avez fait ce soir.

— De tous les qualificatifs de la langue française, ce n'est pas celui-ci que j'aurais choisi.

— Non, je veux dire... ça m'a rappelé un cours de philosophie de terminale. Vous savez, je n'ai pas fait d'études après mon bac, c'est tout ce que j'ai comme culture.

— Je ne pense pas, mais si vous le dites. Et donc, qu'est-ce que vous avez trouvé amusant ?

— Que ce que vous avez fait est amoral, mais fondamentalement éthique.

— Je pense que vous vous trompez : j'ai agi de la façon la plus morale possible mais mes motivations n'ont rien d'éthique.

Elle pense à la masturbation qui va suivre cette mémorable soirée, au plaisir profond qu'elle en tirera, à la profonde excitation qui l'habite. Inconsciemment, elle papillonne des paupières.

— Je vais vous laisser. Allez voir Henriette, votre voisine. Faites-en une amie. Et si vous avez à nouveau besoin, ou même si vous connaissez d'autres femmes dans la même situation, n'hésitez pas à faire appel à moi.

Les chaises raclent le sol. Lydie sort, non sans s'être dit qu'elle aurait tant aimé pouvoir prendre son élan sur la balustrade du balcon et s'envoler vers de nouvelles aventures.

\*  
\*\*

— Allô, oui, c'est Maîtresse Lydie, je vais être en retard pour la soirée. Un petit contre-temps, mais tout va bien. J'arrive dans une petite heure, le temps de repasser chez moi. Oui. Oui, merci. À tout à l'heure !

Elle ignore superbement le regard interloqué des passants puis, levant les yeux au ciel et semblant s'adresser à une personne loin, là-haut, demande :

— Merci pour la chantilly sous le talon. Je sais que c'est toi, ce *deus ex machina*. Dans la vraie vie, ça ne se produit jamais, et j'aurais bien pu y laisser la peau. Et aussi merci de m'avoir fait vivre dans ce corps-ci, ma vie aurait été bien plus compliquée dans un corps d'homme : ça n'aurait été ni moral, ni éthique.

Un badaud, qui s'était arrêté en la voyant ainsi parler, se risque à lui demander :

— Excusez-moi, madame, sans indiscrétion, à qui parliez-vous ?

— À mon écrivain, pardi !

Septembre 2022 – Chaleur(s)

---

## L'imprévu

Il fait terriblement chaud. Je ne sais pas depuis combien de temps il a fait aussi chaud ici, mais ça doit se compter en décennies. J'avais prévu de flâner dans les ruelles, mais c'est absolument impossible. Il fait soit autant qu'il faut chaud. « Caniculaire » est un mot bien trop frais pour qualifier ce jour. Chaque pore de ma peau me supplie instamment de m'échapper de la sauteuse qui a remplacé ma ville. Je quitte cet enfer et me réfugie dans le premier estaminet qui s'offre à moi. S'il n'y fait pas frais, il y fait moins chaud.

Le bistrot est désert. Au moins, il n'est pas désertique. Je m'installe sur une banquette de cuir en fond de salle et commande ce qu'ils ont de plus frais, sans alcool. Si j'avais pu, j'aurais choisi quelque chose à l'azote liquide pour me rafraîchir un peu plus, mais ce sera un sirop à l'eau, que je bois trop rapidement. J'accorde un peu plus de temps au suivant.

Un homme entre. Il paraît nerveux. Et transpirant, mais qui ne l'est pas, aujourd'hui ? Il s'installe à la table devant moi. Je vois son dos, sa nuque, son bras droit. Et je perçois son odeur. Je le hume de ma place et frissonne. Il est à la fois l'inconnu et le commun. Il a le parfum des hommes et la fragrance de *lui-même*. Je veux le dévorer pour percevoir de mes papilles gustatives ses plus délicates subtilités.

La décoration des lieux invite au voyage : le bar est une succession de banquettes de bois et de simili-cuir disposées comme dans un train d'un autre temps, peut-être du début du XX<sup>e</sup> siècle. J'imagine que l'homme va à un rendez-vous et qu'il regarde par la fenêtre un paysage qui ne défile pas assez vite à son goût. Il consulte l'heure avec une régularité impressionnante, puis tente visiblement de passer le temps en vérifiant l'inventaire de son sac. Il n'en sort qu'une liasse de papier, mais j'ai tout de même le temps d'y entr'apercevoir ce qui s'apparente à des colliers et des lanières de cuir rehaussées d'anneaux de métal. Je hausse le sourcil : je connais trop ces accessoires pour ne pas savoir de quoi il s'agit. À son odeur, mon esprit asso-

cie à présent d'infinis plaisirs.

L'homme est là depuis plus d'une heure, et je n'ai rien fait d'autre que le déchiffrer de mes yeux et de mon nez. Il s'agit, essuie la sueur qui perle de son front. Je profite du spectacle en brûlant intérieurement. Dans les grandes vitres légèrement fumées qui donnent sur la rue, je peux voir son profil et ne m'en lasse pas. J'apprécie la silhouette fine de son visage relevée d'un nez aquilin. Je le devine se pincer les lèvres entre elles, relire les feuillets qu'il a tirés de son sac, y écrire dessus. Ma curiosité est grande, j'aimerais être une mouche pour survoler son box et lire ses mots. J'aimerais être une chienne pour me glisser entre ses jambes et me griser de ses phéromones.

Je commande quelques bricoles à grignoter. Je sais que ça va parasiter mes perceptions, mais je dois justifier ma présence : cela va faire plus de deux heures que je reste assise, tant pour échapper au four extérieur que pour assouvir ma curiosité. Au moins une fois, il a tourné la tête et son visage a été face au mien dans l'ersatz de miroir qui me lie à lui. Alors j'essaie de me faire discrète. J'occupe mon esprit en imaginant qu'il est adepte d'une sexualité épicée comme je sais l'apprécier, faite de douce violence et d'ardente tendresse, de contraintes physiques et psychologiques, d'entrelacs où se mêlent corps et cordes, de jeux sérieux et d'extases cathartiques. À force de regarder sa main écrire, j'en suis venue à la désirer sur moi.

J'ai connu de nombreux hommes, et peut-être autant de femmes. Ça n'en a pas étanché ma soif et mon désir de découvrir le corps et l'âme de l'autre, de partager l'intime et le charnel. Plus que tout, de mêler mes odeurs à celles des autres, de créer d' uniques parfums capiteux dont le souvenir m'enivre au long des nuits de solitude.

La chaleur accentue les odeurs. Mon esprit s'affole. Mon imaginaire aussi. Je me demande si l'homme et le barman perçoivent les effluves de mon sexe. Je rosis de produire d'aussi expressives exhalaisons, mais espère secrètement enflammer mon inconnu.

Alors que mon esprit vagabonde, il roule en boule méticuleusement, une à une, les feuilles sur lesquelles il a griffonné, avant de les pousser en bord de table. Enfin, alors qu'il a fini sa tâche, il les fait glisser dans une poubelle d'un mouvement du bras.

Si je glisse mon fessier en bord de fauteuil et que j'étends ma jambe, j'ai peut-être une chance de l'attirer à moi pour en récolter le contenu. Peut-être. Le mouvement de mon corps, l'écartement de mes cuisses, mon bassin qui descend pour espérer atteindre la poubelle libèrent une myriade d'odeurs qui me font défaillir. Je cherche à me concentrer : à quel moment suis-je celle qui va entraîner sa propre perte ?

L'exercice est périlleux, mais récompensé — non sans une magistrale suée. Tout effort a un coût, ici.

Je déplie lentement les feuillets que je parcours rapidement dans le désordre. J'interprète rapidement ce que je lis. Je devine mon inconnu sur le point de partir et je n'ai pas envie que ça se termine ici, ainsi. J'ai l'impression d'avoir face à moi un puzzle dont je dois extraire une

seule pièce. Je choisis celle qui me paraît la plus prometteuse : un contrat de soumission qu'il a manifestement rédigé sur l'instant qui est manifestement à son avantage. J'ai envie de folie dans ma vie — non qu'il n'y en ait pas déjà beaucoup.

Je sors un stylo de mon sac à main, et signe le contrat avec jubilation. Mon odeur se transforme subtilement. Je change de place et me cale dans le coin pour relire à nouveau les quelques phrases de sa main. Je m'invente graphologue, j'essaye de lire dans les lettres qu'il a dessinées. Mais ça n'est pas ma science, ça n'est pas mon savoir. Je veux sentir. Je veux le sentir.

Je me dis que c'est insensé et qu'une telle relation nécessite surtout et avant tout de bien connaître l'autre. Puis je me dis qu'un contrat de cette nature est avant-tout symbolique et n'engage à rien ; qu'il est juste la partie d'un tout pour faire monter le désir et l'excitation. Et que c'est exactement son rôle en cet instant précis.

Il a commandé un café. Les senteurs se mêlent. Il a demandé l'addition. Il paye puis attend. Il a l'odeur de la désillusion. Je souffre pour lui. J'hésite. Peut-être trop : il finit par se lever. Qu'il fait chaud. Partout. En moi.

Je m'élançe, et saisis son poignet. Je n'ai pas le temps de réfléchir. Il en est olfactivement troublé. S'assied. Je lui tend cette feuille sur laquelle j'ai apposé ma signature, m'assied et le dévisage. Il n'est pas très beau, mais j'aime son odeur dans laquelle je peux lire un charmant mélange de surprise et d'excitation.

Je ne pensais pas pouvoir avoir encore plus chaud.

*Octobre 2022 – Une collection singulière*

---

## Scriptophilie

— Bon, tu as bien compris que tout ce que je vais te montrer aujourd’hui doit rester absolument secret ?

— Ça fait au moins douze mille fois que tu me le dis. Oui, c’est promis.

— Même dans vingt ans, quarante ans, soixante ans, ou sur ton lit de mort.

— Même sur mon lit de mort. Je ne dirai rien.

— Viens, alors.

Timéo se saisit de la main de Djelia et l’entraîne avec lui dans la maison familiale.

— On ne doit pas se faire surprendre. Ni mon frère ni mes sœurs ne savent que je vais te montrer ça, ils le prendraient très mal. Mère, je ne pense pas que ça la dérange, en ce moment il n’y a que son élection qui importe, mais on ne sait jamais. Quant à Marie, notre gouvernante, il est impératif qu’elle ne nous voie pas.

— C’est si grave que ça ?

— Ce n’est pas grave, non. C’est juste

Il hésite.

— C’est juste un secret. Voilà tout.

Ils traversent l’atrium, prennent un escalier en bois qui débouche sur une haute galerie surplombant le hall principal de la demeure.

— C’est immense, chez toi !

— Avant, je pensais que toutes les maisons étaient aussi grandes que la nôtre et que tout le monde vivait dans un château, comme nous. Oui, c’est immense, et je sais que je ne connais pas tout, ici. Voilà, à partir de là, je dois te bander les yeux.

— Quoi ?!

— Je suis désolé, c’est important. Je me passerais bien de t’imposer ça, mais déjà que

c'est

— J'ai compris, te fatigue pas. Mets-moi un bandeau, allez, et montre moi ton secret si important.

Délicatement, osant à peine frôler la peau sombre de Djelia, Timéo lui appose un voile opaque devant les yeux, hésite puis, finalement, lui saisit la main.

— On y va !

Malgré elle, elle compte les pas, retiens les directions, enregistre les bruits. Ils ont traversé deux couloirs dont un était baigné d'une lumière chaude, avant de s'enfoncer dans un étroit escalier de colimaçon qui ne semble jamais finir. Le bois craque sous leurs pieds encore et encore. Enfin, alors qu'elle s'attend à une dernière marche, son pas est trompé par l'égalité du sol. Quatre-cent-cinquante. Peut-être quatre-cent-cinquante-et-une, elle a un doute. Ils ne sont pas au centre de la Terre, mais ils s'en sont très certainement éloignés de la surface.

— Nous y sommes. Je vais retirer le bandeau.

Derrière elle, l'escalier. Devant, une alcôve faiblement éclairée dans laquelle est placée un luxueux secrétaire de bois sombre au côté duquel trouve un argentier de la même essence, aux étagères chargées d'objets hétéroclites.

Timéo, très fier, s'approche du bureau et assène :

— C'est ça.

— Ça ?

— Tu vas voir, cette table est magique. Au sens propre.

— Tu m'as faite venir je ne sais où, après m'avoir bandé les yeux et fait tous ces mystères, pour me montrer un vieux meuble moche caché dans une cave ?

— Ce n'est pas juste un vieux meuble. C'est un truc de dingue. Tu n'y croiras que lorsque je t'aurais montré ce qu'on peut faire avec.

— Explique-moi, d'abord.

— Hm. Je vais te faire une synthèse. On verra pour les détails par la suite. Tu vois ce bureau ?

— Oui, je ne suis pas aveugle, je vois ce bureau.

— Eh bien lorsqu'on s'y installe pour lire un livre qu'on y a préalablement posé dessus, on se retrouve *dans* le livre.

— Pardon ?

— Comme si on vivait le livre. Voilà, c'est très résumé, il y a énormément de détails, de règles, de subtilités, mais c'est le principe.

— N'importe quel livre ?

— N'importe lequel. Il vaut mieux éviter les abécédaires, les lexiques et autres catalogues d'exposition si on ne veut pas avoir du mal à y évoluer, mais tout ce qui est en papier, qu'on peut lire ou observer peut-être employé.

— Et ça fonctionne comment ? On devient un personnage ? Comment on revient ? On peut mourir ?

— Ça fait beaucoup de questions d'un coup, là ! On ne sait pas comment ça peut se produire, on sait juste que ça a été inventé ou fabriqué par certains de nos ancêtres qui l'ont amélioré au fil des siècles, puis que c'est passé dans la famille jusqu'à arriver à mère. On en revient en utilisant le sous-main, qui est utilisé comme portail une fois dans l'univers du livre. Et il y a de nombreux dangers, c'est sûr. Père a été dans un état végétatif de plusieurs mois après qu'on l'eut sorti de sa lecture sans rien savoir de *tout ça*. Sans compter le Nazgûl.

— Le Nazgûl ? Du Seigneur des Anneaux ?

— Oui. Une faute de notre part, on ne savait pas à quoi servaient les objets présents dans les petits tiroirs et dans l'argentier. C'est surtout à cause de la chaînette et du tampon-buvard.

— Ils font quoi ?

— La chaînette permet de lier l'univers des livres au monde réel, et le tampon-buvard remplace le contenu d'un livre par ce qu'on y vit. De façon absolue, dans toutes les éditions et traductions parues et à paraître, dans le passé le présent et l'avenir.

— Mais c'est potentiellement dramatique !

— Pour nous en sortir, il a fallu faire appel à une spécialiste, sortie d'un autre roman. Thursday Next. C'est son métier, dans ses romans.

— C'est insensé. Et, surtout, je ne comprends pas pourquoi tu veux me montrer ça.

— Parce que c'est *la* solution.

— La solution à quoi ?

— À notre problème !

— Nous avons un problème ?

— Ben oui... Je t'ai demandé si tu voulais sortir avec moi...

— Et je t'ai dit que les garçons, moi, j'en avais rien à fiche.

— Absolument, mais grâce à *ça*, je peux devenir une fille. Dans l'univers d'un roman. De n'importe quel livre. Même un qu'on pourrait écrire nous-même. Notre seule limite, c'est notre imagination.

— Ah. Oh. Euh.

— C'est juste une proposition, t'es pas obligée d'accepter.

— Non mais... surtout tu ne serais pas *vraiment* une fille, en fait. Être une fille, c'est pas juste prendre un rôle qu'on a écrit. Enfin, je ne sais pas. Je ne sais même pas ce qu'est être une fille.

Il réfléchit, mesurant la portée de ces phrases auxquelles il n'avait jamais pensé jusque là. Il penche la tête sur le côté, paraît perdu dans ses pensées et n'en ressort que pour avancer délicatement :

— Alors on peut essayer quelque chose, d'accord ?

— Dis toujours, au point où on en est...

— On tente ce que j'ai dit, mais juste pour que tu m'apprennes ce que c'est.

— Ce que c'est ?

— Que d'être une fille. On pioche dans plusieurs livres, on ne suit pas l'aventure principale, et je découvre la vie autrement, accompagné par toi.

— Pourquoi pas. Tu as des idées de livres ?

— Non, mais il y a de quoi faire, ici !

De la main, il montre d'abord des piles de livres entassés le long d'un mur, puis des rayonnages qui se perdent à l'infini, dans une pièce bien plus grande que ce que Djelia avait d'abord perçu.

— C'est immense !

Elle fait quelques pas et admire les rangées de livres puis, lentement, s'y enfonce.

— C'est rangé comment ?

— Je ne sais pas. Les générations plus anciennes suivaient un classement précis, je pense, mais depuis que père a pris la suite, rien n'est organisé et les livres qu'il récupère sont juste déposés en vrac autour du bureau. Et mère, quant à elle, s'occupe surtout de sa carrière politique ; les sous-sols de la maison ne l'intéressent pas. Mais je pense que c'est la **collection de livre** la plus importante du monde. Sans aucune prétention, plus grande encore que la Bibliothèque du Congrès Américain. Je n'ai jamais réussi à toucher le mur du fond !

— Ça fait du mal à la bibliothèque.

— Pardon ?

— Elle dit que ça la fait souffrir, que personne n'ait pensé à la soigner depuis des décennies.

— Comment ça ?

— Tu ne l'entends pas ?

— Non !

— Elle gémit. Elle a besoin d'être nourrie, qu'on la remplisse, qu'on ajoute des étagères, qu'on trie, qu'on ordonne, qu'on indexe. Elle me dit qu'elle m'aidera à trouver l'emplacement de chaque ouvrage.

— Tu te moques de moi !

— Je t'assure ! Tu sais quoi ? J'accepte ton idée. Mais pas pour toi ; juste pour elle. En échange, je veux pouvoir venir dès que je peux pour travailler ici.

— Mon frère et ma sœur vont me tuer s'ils savent que

— Tu te débrouilles. C'est à prendre ou à laisser.

Il ne va certainement pas laisser. Il prend.

— Je verrai ce que je peux faire. On essaye maintenant ?

— Non, je veux d'abord que tu m'expliques *tout*.



Et il lui explique tout.

Avec curiosité, elle détaille chaque élément de la collection d'objets hétéroclites installés dans l'argenterie. Pour chacun d'entre eux, et lorsqu'elle est connue, elle en répète du bout des lèvres la fonction. Puis elle se retourne et embrasse la bibliothèque d'un regard passionné, avant de se saisir d'une pile de livres déposée à même le sol. Sur l'instant, un murmure glisse à son oreille l'emplacement exact dans lequel elle doit ranger chaque ouvrage. Elle en oublie Timéo, et s'enfonce dans les rayonnages. Lorsqu'elle en ressort les bras vides, ses yeux brillent et son visage irradie.

— Tu me montres, alors ?

Elle sort lentement de son état extatique.

— Tu me montres ?

— Te montrer quoi ?

— Ce que c'est qu'être une fille. Tu te souviens ?

— Ah, oui. Je pense qu'il y a deux façons d'aborder la chose, pour bien comprendre : il faut que tu te plonges dans des textes de femmes qui parlent d'elles, mais aussi dans des textes qui te permettent de comprendre comment les hommes ont pu écrire sur les femmes.

— Comment ça ?

— Être une femme, c'est à la fois se construire en tant que femme, mais être constamment contrainte par une société d'hommes. Leur regard, leurs mots, leurs gestes.

— Mais ça, du coup, je sais ce que c'est, puisque je suis un homme...

— Oui mais tu n'en ressens pas la *trace* que ça laisse. Le sillon dans lequel vont germer tant de lianes qui vont nous contraindre. Tiens, commençons par ça.

Elle tend le bras et se saisit d'un roman de gare. Un livre de poche premier prix dont le dos carré collé a souffert d'une unique lecture.

— Viens.

Elle le pose sur le secrétaire et l'ouvre.

— Maintenant, si j'ai bien compris, il faut utiliser le bloc-notes pour indiquer qui sera dans quel rôle, c'est ça ?

— Oui, si on veut être dans la peau d'un des personnages. Sinon on reste « nous-même », en personnage supplémentaire.

— Très bien. Donc toi tu seras le second rôle féminin qui sert de faire-valoir à l'espion-aventurier. Et moi je reste moi. Par contre, on va avoir un souci, à mon avis ton personnage n'a même pas de prénom.

— Ça arrive, il suffit que tu utilises quelques mots pour le décrire. C'est l'intention qui compte.

Elle griffonne rapidement sur le bloc, suivant les instructions de Timéo. Ils se penchent sur les premières lignes et un haut-le-cœur les saisit. L'instant d'après, ils sont dans le texte.

— Impressionnant ! Et maintenant ?

— Maintenant, il suffit de se laisser porter par l'intrigue. On peut choisir de réagir différemment, ça peut transformer profondément les événements, mais il y aura toujours une cohérence avec l'univers construit par l'auteur.

À peine Timéo a-t-il terminé son explication qu'il sent une main le saisir à la taille. Le héros, l'air sûr de lui, l'embrasse et l'entraîne dans une voiture de sport. La scène s'est déroulée si soudainement que Djelia reste sur le trottoir, médusée.

\*

\*\*

— Alors ?

Après un temps de narration de plusieurs jours, ils ont fini par se retrouver et sortir par le sous-main. Dans le monde réel, à peine une heure s'est écoulée.

— Mais quelle horreur !

— Ça alors, j'en suis surprise — non.

— On peut changer de registre ? Je veux bien recommencer l'expérience, mais pas comme ça !

— Pourquoi ?

— Je préfère ne pas en parler. Du tout.

Djelia sourit. Puis tend un nouvel ouvrage.

— Tiens, Mrs. Dalloway. Meilleur moyen de savoir ce que c'est qu'être une femme.

— Ah. Tu m'inquiètes, à présent.

— Attention, je n'ai pas dit qu'avec ça tu saurais ce qu'est qu'être *la* femme. Ça, personne ne le peut, parce que c'est un concept qui n'a pas de sens. Allez, on y va.

Et Timéo *est* Mrs. Dalloway.

Djelia, quand à elle, a volontairement gardé les yeux fermés pour ne pas lire l'incipit et laisser son compagnon d'aventures seul sur place.

\*

\*\*

— Je ne veux pas y retourner.

— Ça alors, j'en suis surprise — non.

— Arrête avec cette expression. Vraiment. Je n'aime pas quand tu es sarcastique.

— Je ne suis pas sarcastique, je me délecte de ton parcours initiatique. Mais le temps a filé, peut-être est-il temps d'arrêter pour aujourd'hui ?

— Je ne sais pas. Peut-être...

— J'allais te proposer un temps récréatif.

Les sourcils d'Timéo se circonflexent.

— Tu

— Oui ?

— Tu acceptes ma proposition ? Déjà ?

— Non. Je vais te proposer un exercice. Et on se reverra demain.

— Quel exercice ? Comment ça ?

— Dans un cahier, tu vas écrire tes fantasmes. Les plus extrêmes, les plus violents, tout ce qui touche à ce qui t'attire, t'excite, te fascine. En détail, *mais* en suivant une construction narrative cohérente. Je ne veux pas d'un catalogue, je veux une histoire.

— Mais je ne veux pas, j'aurais honte d'écrire les trois quarts de ce que je pourrais y mettre !

— Ça ne serait qu'un texte de fiction, je ne suis pas là pour juger. C'est un exercice, et c'est moi qui te le demande. Ah, et demain tu devras aussi me proposer un moyen de venir librement ici.

Elle pose un baiser sur son front et grimpe l'escalier quatre à quatre, le cœur plein de désir pour la merveilleuse bibliothèque.

\*

\*\*

— Bonjour.

— Bonjour.

Ils se font la bise. Une seule, sur la joue gauche.

— Tiens, la clé du local à bois. De là, tu peux accéder à une trappe qui servait auparavant à alimenter une cheminée. C'est un peu salissant, mais c'est le plus discret.

— Et là ?

— Tu arrives dans un boudoir dont les murs sont chargés de tapisseries. C'est là que se trouve le passage qui permet d'accéder à l'escalier.

— Oui, je me souviens de cette pièce, je l'ai traversée en remontant, hier.

— J'ai prévenu mon frère et ma sœur. Ça a créé quelques tensions, mais ma sœur pense que tu es de confiance.

— Et toi ?

— Moi aussi, sinon je ne t'aurais jamais parlé de ça.

— Tu as écrit quelque chose ?

Il rougit.

— Je dois te le donner ?

— Non. On y va ?

Ils y vont. À mesure de leur avancée, Djelia sent en elle grandir un immense bonheur. La bibliothèque et sa monstrueuse collection de livres l'appellent. L'argentier et sa fantasque collection d'objets l'intriguent. Elle survole les marches et ne reprend son souffle qu'arrivée devant l'argentier. Timéo ne la rejoint qu'une poignée de secondes plus tard.

— On fait quoi, aujourd'hui ?

— Ton cahier.

— Mon... Non !

D'un geste de la tête, elle pointe le sous-main émeraude. Tremblant, Timéo l'y dépose. Djelia attrape le bloc-notes et y inscrit rapidement quelques mots, puis fait signe à son ami de commencer la lecture. Alors qu'il se penche, il ne réalise pas qu'elle a fait glisser à côté du cahier la boussole subtilisée dans le meuble en verre.

\*\*

— Donc le stylo, à quoi sert-il ?

— À créer un exemplaire unique à partir de ce qu'on a vécu lors d'une aventure. Contrairement au tampon-buvard, il ne modifie que le livre qu'on a lu et pas tous ceux existants dans le monde.

— Et la boussole ?

— Elle retire notre libre-arbitre. On a conscience de tout ce qui nous entoure, on sait ce qu'on voudrait dire ou faire, mais on ne peut pas : la personne qui lit est liée à ce qui a été écrit.

— D'accord. Il y a d'autres objets, sur les étagères du dessus, dont tu ne m'as pas parlé, pourquoi ?

— Parce qu'on ne sait pas à quoi ils servent.

\*\*

Timéo est Djelia et Djelia est Timéo. Il l'a immédiatement compris lorsqu'ils sont arrivés dans son texte. Et, l'instant d'après, alors qu'il voulait manifester sa surprise, il a pris conscience de la présence de la boussole sur le bureau. Il va devoir vivre et endurer tout ce qu'il avait écrit, dans les moindres détails. S'il avait pu, il se serait mis à rougir, puis à pleurer. Mais, parce que c'est ainsi qu'il l'avait écrit, il sent son bas ventre brûlant désirer un sexe. Son propre sexe, que Djelia pointe vers lui.

Il connaît la suite. Il sait qu'elle sera violente, torride et qu'elle va marquer sa chair, en tout cas pour ce que durera son récit.

Mais il se demande surtout ce qu'il restera de tout ça après, une fois passée la dernière ligne et qu'ils ressortiront du texte.

Djelia, elle, jubile. Pour elle-même, mais aussi parce qu'elle sent la bibliothèque — sa bibliothèque — frémir de plaisir de la situation. Sa bibliothèque aime les livres, aime les mots mais, surtout, sa bibliothèque est érotomane. Ou, plutôt, scriptophile.

Novembre 2022 – Au doigt et à l'œil

---

## Métaphore

Djelia tient contre elle le cahier. À l'issue de la lecture immersive, elle s'en est saisi sans rien dire et a quitté la bibliothèque, grimpé les marches, traversé la vaste demeure, manqué renverser Marie, la gouvernante, dévalé la colline, traversé le faubourg, passé le portail en fer forgé des anciens thermes et, après une succession de rues et ruelles, s'est retrouvée devant la porte cochère de l'appartement familial. Clé, serrure, cliquetis, grincement, claquement, escaliers. Clé, serrure, cliquetis, frottement, claquement. Poignée, claquement, verrou, cliquetis. Elle est dans sa chambre et s'écroule sur son lit, le souffle encore coupé de son expérience et de sa course folle. Elle tient le cahier à bout de bras, devant elle. De l'index, elle sépare la couverture de la première page, et laisse ses yeux filer sur un texte qu'elle a vécu avant de pouvoir le lire.

\*  
\*\*

*Je ne sais pas comment respecter à la fois ta consigne et ta personne, et l'équilibre a été difficile à trouver ; je ne suis même pas certain d'y être arrivé. J'espère silencieusement que mes mots ne seront pas lus, encore moins visités, mais je ne me fais pas vraiment d'illusions. Sache en tout cas que j'ai essayé de trouver la meilleure façon pour exprimer mes désirs sans choquer.*

*Nous sommes face à face. Il y a toi, et il y a moi. La pièce est carrée, spacieuse, ceinte de quatre murs sans ouverture. Nous sommes baignés d'une douce lumière qui semble provenir du plafond. Nous savons pourquoi nous sommes là sans vraiment le savoir. Tu m'as demandé, j'ai accepté, il nous faut assumer.*

Ça ressemble à un ring de boxe, à une cage de MMA, à un enclos d'animaux sauvages. Pas moyen d'en sortir avant qu'on nous autorise. Qui ? Je n'en sais rien. Mais ça se joue entre toi et moi.

Nous nous dévisageons. Nus. Tournant dans cet espace carré. J'ai envie de me jeter sur toi, de te frapper, de te basculer à terre. J'ai envie de voir ta peur, de t'entendre gémir, supplier, hoqueter, haleter. Je veux sentir la terreur dans ton regard, la résistance de ton corps, la lutte de tes membres qui cherchent à me repousser, à t'extraire de mon emprise. Mais nous restons ainsi, face à face, dans ce mouvement circulaire.

Mes émotions se bousculent. Mon bas-ventre brûle. Mes entrailles appellent aux excès. Le trait invisible sur lequel nous évoluons me retient à peine de briser le cercle et le précipiter dans ta direction. Il a quelque chose de magique, ce trait-là. Il te protège — peut-être me protège-t-il aussi de moi-même.

J'ai envie.

Je sens mon corps qui cherche à se tendre vers toi.

La ligne — le cercle.

Je décide de lâcher prise. De faire fi des convenances. D'oublier la retenue. Je jaillis. Mais mon corps reste. La ligne, toujours, magique.

Alors l'impossible se produit : je reste à ma place, face à toi, mais mon désir s'extrait. Créature sauvage, féline. Et c'est ta peur qui s'échappe de toi. Elle est belle, ta peur. Elle est désirable, elle est plus nue que ta nudité.

Il y a mon désir, il y a ta peur. Ils se jaugent, mais ils savent. Ils savent que la ligne magique ne les concerne pas, et il savent qui va souffrir, qui va jouir.

Mon désir s'élance, griffes dehors. Pelage blanc, pour que les traces de sang soient visibles après l'horreur. **Ta peur est calicot car elle ne sait choisir comment réagir au mieux.** Elle doute. Elle aimerait se savoir forte. Elle aimerait pouvoir gagner. Elle résiste. Elle tente un coup, manque. Je suis sur elle. Morsure, crocs dans l'échine, sang sur le sol et sur les poils, sang dans la gueule. Ta peur couine, ta peur feule. Tu couines, tu feules. C'est trop tard, tu es à moi, je suis en toi. J'ai pris ta peur.

Le cercle magique perd de sa puissance. Je m'écroule, encore brûlant. Tu pleures, tu t'approches en rampant **des deux créatures.** Tu laisses ta peur et tu saisis mon désir dans tes bras. Tu le serres fort, passionnément. Ta peur se redresse, affaiblie. Elle boite, elle gémit. Elle s'approche de ta cuisse, cherche un contact. Tu l'ignores, toute préoccupée par mon désir. Elle te regarde, se hisse tant bien que mal au plus près de mon désir et lui nettoie consciencieusement ce pelage blanc constellé d'éclats rouge-brun.

Les murs s'effacent. J'ai gagné, c'était écrit, mais de nous deux tu es sans conteste la plus victorieuse.

\*  
\*\*

L'œil s'arrête sur le dernier mot, au bas de la page. Elle humecte son doigt, tourne la feuille. Il n'y a rien, après. Rien que des lignes vierges. Son regard se fait rieur, jubilant de savoir qu'il y a encore tant à écrire.



*Décembre 2022 – noms, exhibitionniste, eaux, yeux, Bacchus, unique,  
chauffer, lignes*

---

## L'anale Lise

PIÈCE DE THÉÂTRE EN UNE SCÈNE

*Le cabinet d'un psychanalyste. Une patiente sort, volubile. L'analyste s'éponge le front et s'avance vers la porte. Il s'adresse au patient suivant depuis l'embrasure.*

LE PSYCHANALYSTE — Bonjour, monsieur... ?

DIONYSOS — Bonjour monsieur.

LE PSYCHANALYSTE — Je ne suis pas certain d'avoir bien compris votre nom, lors de la prise de rendez-vous.

DIONYSOS — Dionysos. N'allez pas me dire que vous ne l'avez jamais entendu !

LE PSYCHANALYSTE — Je pensais m'être trompé. Il est rare que j'accepte de recevoir des patients sous pseudonyme : je pense indispensable que la relation thérapeutique se fasse sans faux-semblants. Mais j'imagine que vous avez vos raisons.

DIONYSOS — Je me permets de vous interrompre, mais Dionysos est mon vrai nom !

LE PSYCHANALYSTE — Mes confuses, monsieur, j'ai cru... mais quel est donc votre nom de famille ?

DIONYSOS — Je m'appelle Dionysos. Simplement Dionysos. *Le* Dionysos !

LE PSYCHANALYSTE — Ah. Bien. *Il lève les yeux au ciel et secoue discrètement la tête.* Entrez, asseyez-vous et dites m'en plus, alors.

*Le patient entre, s'avance et s'arrête devant la méridienne.*

DIONYSOS — Je ne dois pas m'allonger sur le divan ?

LE PSYCHANALYSTE — Pas lors des premières séances. Pour l'instant nous sommes dans un dialogue bilatéral, en face-à-face. Par la suite, en fonction de l'évolution de la situation, si la démarche l'exige, vous vous installerez sur le divan : ça ne sera alors plus un échange à deux mais une introspection dont je serai le témoin.

DIONYSOS — Dommage, j'aimais le fait que ça me rappelle la klinè de mes nuits d'orgies.- Vous n'aviez jamais fait le parallèle ?

LE PSYCHANALYSTE — Ah. Euh. Non. C'est qu'il n'y a pas beaucoup de points communs entre un lieu de débauche et un cabinet de psychanalyste.

DIONYSOS — Vous trouvez ? *Il s'arrête un instant, laisse son regard courir sur chaque détail de la pièce, avant de reprendre :* J'ai l'impression qu'il y en a, bien au contraire ! Mais allons-y pour le fauteuil.

*Il s'installe dans un fauteuil en rotin. L'analyste se place face à lui et ouvre son cahier.*

LE PSYCHANALYSTE — Ainsi, vous avez fait le choix d'entrer en analyse. Pouvez-vous me parler de ce qui vous a motivé ?

DIONYSOS — Beaucoup de choses. C'est une femme qui m'a conseillé de prendre rendez-vous. Elle dit que ça m'aidera à aller mieux.

LE PSYCHANALYSTE — Une femme ? Votre femme ?

DIONYSOS *visiblement amusé* — Oh non ! Ariane ne se préoccupe pas vraiment de mon plaisir. Enfin, si, mais notre relation n'est pas de cette nature. Non, c'est une de mes nombreuses amantes.

LE PSYCHANALYSTE — Une de vos amantes se préoccupe donc de votre bien-être ?

DIONYSOS — N'est-ce pas là le rôle des amants que d'être là pour le bien-être l'un de l'autre ? Sinon quel serait l'intérêt d'en avoir ?

LE PSYCHANALYSTE — Je vous accorde ce point. Mais vous, que pensez-vous de venir ici ?

DIONYSOS — Moi ? Cela me convient. Très bien, même ! Ça m'amuse, ça me permet de renouer avec une forme de folie des sens dont j'ai été privé ces derniers siècles.

*L'analyse souffle, puis fait la moue, clairement irrité par ce patient fuyant.*

LE PSYCHANALYSTE — Et votre épouse sait-elle pour vos amantes ?

DIONYSOS — Bien sûr, autant pour mes amantes que pour mes amants. Avez-vous une femme ?

LE PSYCHANALYSTE — Je suis marié, mais ce n'est pas le sujet.

DIONYSOS — C'est pourtant bien le sujet, au contraire ! Comment se prénomme-t-elle ?

LE PSYCHANALYSTE — Lise, mais ce n'est pas le sujet.

DIONYSOS *à part* — Je connaissais son prénom, je voulais juste le mettre mal à l'aise ! *Puis, au psychanalyste* : avez-vous des amantes ?

LE PSYCHANALYSTE — Cessez avec ce sujet, nous sommes ici pour vous, point pour moi.

DIONYSOS — Vous en semblez bien certain.

LE PSYCHANALYSTE — Oui. Je suis psychanalyste et vous êtes venu pour débiter une analyse, n'est-ce pas ?

DIONYSOS — Absolument pas.

LE PSYCHANALYSTE — Et pourtant vous êtes ici...

DIONYSOS — Uniquement par plaisir. Le sien, le mien.

LE PSYCHANALYSTE — Donc, d'une certaine façon, vous vous préoccupez du plaisir de votre amante ?

DIONYSOS — Oh, moi je me préoccupe du plaisir de tout le monde. Toujours. Tout le temps. De celui de ma femme, de celui de mes amantes, celui de mes amants, de celui des gens autour de moi. Le plaisir, c'est l'âme du monde !

LE PSYCHANALYSTE — Et vous tirez de la satisfaction, de ces plaisirs ?

DIONYSOS — Absolument. S'il n'y a pas de plaisir, c'est qu'il y a quelque chose à réparer. Tirez-vous du plaisir de nos échanges ?

LE PSYCHANALYSTE — Je ne dirais pas ça. Mais si je comprends bien votre idée, vous estimez que la recherche du plaisir est une fin en soi ?

DIONYSOS — Pas nécessairement. Le plaisir est un équilibre, une fête, un signe de bonne santé, une façon d'effacer la tristesse du monde. Rien n'est plus merveilleux que les interminables libations, les fêtes saisonnières dans lesquelles **ont s'enivre**, on fornique, on ripaille.

J'aime le gras et le sexe, le vin et la chair ; si je devais faire un résumé de ma vie en deux mots, ce serait « poésie et sodomie ».

LE PSYCHANALYSTE — « Poésie et sodomie ». Je vois. Vous avez une sexualité très active ?

DIONYSOS — Moins ces derniers siècles. Et depuis quelques décennies, c'est devenu plus compliqué encore.

LE PSYCHANALYSTE — Ça vous manque ?

DIONYSOS — Énormément. Mais j'aurais dû sentir le vent venir. Déjà, quand les humains ont commencé à changer mon nom pour Bacchus, j'ai compris que ça prenait une mauvaise direction. Mais regardez-moi cette régression ! « Di-o-ny-sos » qui rime avec « olisbos » d'un côté et « Bac-chus » qui rime avec anus d'un autre. Quelle pauvreté ! Je n'ai rien contre les latins, mais les hellènes c'est quand-même autre chose. Enfin, voilà, à présent je suis connu sous deux noms, parmi les nombreux qui m'ont été attribués. Oh, et en parlant d'olisbos, savez-vous qu'on me prête d'en avoir fabriqué le premier ? Il est même raconté que j'en aurais joui à la mémoire d'un amant que la mort aurait emporté avant que je n'aie pu partager de charnelles passions.

LE PSYCHANALYSTE — Inventer l'olisbos, rien de moins...

DIONYSOS — La réalité est toute autre, je me suis inspiré de ce qui se faisait déjà dans la nature. Et j'en ai joui, abondamment, en sa mémoire !

LE PSYCHANALYSTE *tendant de reprendre le contrôle de l'échange* — Je vois, un cas très commun de lien entre « Éros et Thanatos ».

DIONYSOS — Un cas très commun d'Éros tout court. Sans sa mort, j'aurais joui aussi, bien qu'avec lui.

LE PSYCHANALYSTE — Je... Oui... Bien. Vous disiez tout à l'heure que « c'est devenu plus compliqué ». Pouvez-vous développer ?

DIONYSOS — Hm. Déjà, plus personne ne sait qui je suis. Enfin, si, mais je ne suis plus reconnu ni célébré comme auparavant. Donc j'ai perdu beaucoup de libertés, de prérogatives. Finie, la belle époque où je pouvais me promener dans les montagnes et prendre du bon temps avec de jeunes vierges des deux sexes. Pas que des vierges, d'ailleurs ! À ce propos, c'est un fantasme complètement inique, les vierges : c'est d'un pénible. Je ne dis pas que ça n'est pas agréable, loin de là, mais ça espère donner naissance à un demi-dieu, ça croit en l'amour et aux sentiments, ça met le plaisir au second plan. Et puis quelle source d'ennuis quand on prend la virginité d'untel ou d'une telle ; si vous savez ce que peuvent en dire les parents ! C'est amusant, parce qu'ayant traversé les époques, ça reste une constante, ça. Avec quelques assouplissements par moments, mais à croire que la virginité est un gage de je-ne-sais-quoi.

LE PSYCHANALYSTE — Vous ne le pensez pas ?

DIONYSOS — Quelle idée ! Imaginez qu'on juge les gens sur ce qu'ils ont pu ou non manger.

LE PSYCHANALYSTE — D'aucuns diraient que c'est différent.

DIONYSOS — Au risque de paraître trivial, un trou est un trou. J'exagère volontairement, mais objectivement on ferait mieux de se soucier de ce qui sort de notre bouche que de ce qui entre dans le vagin ou dans l'anus des gens, non ?

LE PSYCHANALYSTE — C'est... un point de vue. Mais cela signifie que vous entrez vous-même en contradiction sur le fait que, je vous cite, « un trou est un trou ».

DIONYSOS — Évidemment, je jouais avec les lignes de la bienséance. Un petit plaisir personnel. Chaque trou est unique. Aucun orifice ne peut être réduit à sa seule fonction de trou. Midas aurait dû le comprendre, d'ailleurs.

LE PSYCHANALYSTE — Midas ? Le roi, Midas ?

DIONYSOS — Oui, qui va crier dans le premier trou qu'il rencontre qu'il a des oreilles d'âne. Il les méritait, celui-là ! Je vais vous dire un secret : si vous en avez un, de secret, murmurez-le à la vulve de votre amante. Si un pénis n'a pas d'yeux une vulve a beau avoir des lèvres elle n'a point d'oreilles et ce ne sont pas les eaux parfumées qui en sortent qui vont disséminer vos cachotteries.

LE PSYCHANALYSTE — Pouvez-vous approfondir ce parallèle entre le sexe féminin et les secrets ?

DIONYSOS — Votre ficelle pour me faire parler est un peu grosse, mais je vais me prêter au jeu. Vous autres, psychanalystes, pouvez être friands de rapports homophoniques, n'est-ce pas ? En voici un pour vous : si l'on considère la sexualité comme relevant du « sacré », avec tous les abus que cela implique, c'est parce qu'on a fini par la réduire à un « secret », avec tous les abus que cela implique j'ai déjà utilisé cette expression je sais.

*Il se lève ; par un jeu de costumes, il n'a plus de pantalon et on peut voir ses jambes élancées, musclées, velues, ainsi que l'extrémité de son pénis qui dépasse des pans de sa chemise.*

DIONYSOS — Vous n'avez jamais remarqué que les tabous sociaux créent d'abord la honte, puis le secret, et enfin la méconnaissance et l'oubli ? Oubli qui peut être inconscient ou volontaire, en cachant, en masquant, en annihilant ? Lorsque je dis qu'un secret se murmure dans les replis les plus intimes de son amante, ce n'est pas une invitation poétique que je fais mais un regret que j'énonce : bien que ça semble évoluer dans votre société, le corps nu et plus particulièrement le corps des femmes est invisibilisé en tant que corps.

LE PSYCHANALYSTE — Pourtant, les corps féminins habitent nos murs et nos écrans, ne trouvez-vous pas ?

DIONYSOS — Vous tombez dans un piège facile. Ce n'est pas le corps des femmes qui est projeté, mais le corps d'objets féminins qui n'ont d'attrait que parce qu'on les rend inaccessibles dans le réel, et irréels dans leurs représentations.

LE PSYCHANALYSTE *s'essuyant une nouvelle fois le front à nouveau en sueur* — C'est un discours naturiste, pour ne pas dire exhibitionniste ! Vous prônez l'opulence de corps nus, accessibles ? De l'impudeur sans aucun respect pour celles et ceux qui ne veulent pas voir, en quelque sorte ?

DIONYSOS — Non, je prône la libération des carcans pour que l'humain cesse d'avoir peur de son corps et de celui de l'autre. Ça ne rend pas cet autre plus accessible, il y a des consentements à obtenir, mais ça permet de ne plus avoir honte. Et vous verrez qu'un vêtement est bien plus érotique que la nudité, qu'un bout de tissus dénude bien plus qu'un corps exposé.

LE PSYCHANALYSTE — Et que faire de... d'une... enfin... d'une érection incontrôlée, par exemple ?

DIONYSOS *retirant sa chemise* — Vous voulez parler de celles contenues par votre cage de chasteté ?

LE PSYCHANALYSTE *cramoisi* — Je

DIONYSOS — Cela entrera progressivement dans le langage non-verbal, on comprendra qu'il ne s'agit pas forcément d'un geste sexuel mais qu'il a souvent une dimension physiologique, mécanique. On pourra en parler, et dès lors qu'il n'y a pas une seule personne concerné, ça devient une norme, une situation qu'on finit par oublier. Imaginez qu'on ait la même pudeur pour un éternuement — d'ailleurs, ce fut le cas en d'autres temps — trouveriez-vous ça rationnel ? Il faut accepter tous ces gestes du corps pour ce qu'ils sont. Téton sémillant, pénis expressif, sécrétions...

LE PSYCHANALYSTE — Ça nous réduirait à des animaux !

DIONYSOS — Ça vous rappellerait que vous êtes des animaux.

LE PSYCHANALYSTE *dont la voix s'envole* — Pourquoi dire « vous » et pas « nous » ?

DIONYSOS *pointant ses cornes* — Parce que je n'ai pas oublié que je suis animal. Et que je ne suis pas « vous ». Je suis d'essence divine. Savez-vous qu'on m'appelle Dionysos Diogène ? Né plusieurs fois. Je suis le fruit de ma propre maïeutique, mais j'ai toujours eu besoin des autres pour cette renaissance.

LE PSYCHANALYSTE *dans un murmure* — Visiblement, vous n'avez pas besoin de mes services. Pouvez-vous me dire très honnêtement la raison de votre venue ?

DIONYSOS *facétieux* — Parce que, comme je viens de vous dire, j'ai besoin des autres – de vous – pour me réinventer. Mais aujourd'hui c'est avant tout pour l'une de mes nombreuses amantes que je me suis permis de venir vous saluer — **votre épouse, vous savez, Lise...**

LE PSYCHANALYSTE — Sortez ! Sortez !

DIONYSOS *sortant* — Vous devriez nous rejoindre, un de ces soirs ! Que je ne sois pas venu vous chauffer pour rien. Encagé comme vous êtes, et connaissant le plaisir avec lequel elle sait traiter cette chose si délicate, nous nous occuperions de votre orifice, de votre fondement, de votre rosette, de votre petit trou, de votre nid à plaisir. De votre anus, foi de Bacchus !

*Il ferme la porte, puis la rouvre et passe la tête, jette une poignée de billets et s'éclipse.*

*Janvier 2023 – Demain est un nouveau jour*

---

## Transgressions

Je tends le bras. Sa place est vide et froide. Elle a dû se lever il y a bien longtemps, probablement au milieu de la nuit. Elle est partie sans un bruit, laissant la couette en place. J'ai beau savoir que ça ne durera qu'un temps, je n'arrive jamais à m'habituer à ses disparitions soudaines, mystérieuses, et pour lesquelles je ne sais quand elle sera de retour.

Je reste un temps dans le lit, à rêver sa compagnie. Il y a quelque chose d'incroyable dans le fait de ne réaliser la présence d'une personne que lorsqu'elle n'est pas là. Puis je me lève, doucement.

Je plie les volets de fer. Il fait encore nuit. Il fait toujours nuit lorsqu'elle n'est pas là, de toutes façons, même lorsque le soleil pointe. Là, il fait doublement nuit.

Je fais le lit, j'efface les traces de nos présences, je tire les draps. J'offre à mon corps une douche. Je me choisis une robe, que j'enfile avant de faire couler du café. L'odeur du café le matin, avant le premier rayon de soleil, c'est l'odeur du noir dans l'obscurité. Un demi sucre. Le goût du noir dans l'obscurité. Sucrée.

Puis je descends. Elle a beau ne pas être là, ça reste le mois où elle mène, et le mois où j'écris. J'allume l'éclairage de notre paradis bleuté, de notre doux donjon des supplices, de notre espace d'écritures et de fantômes. Je m'installe à la machine à écrire, et glisse une feuille de papier. Il fait toujours nuit noire, dehors, mais un début de vie émerge.. Instinctivement, à chaque bruit qui provient de la rue, je redresse la tête en espérant reconnaître son pas.

Les premiers mots viennent lentement. Le cœur n'y est pas. La frappe est lente ; le cliquetis de la mécanique, l'écrasement de l'encre sur la feuille se font à une cadence erratique, hachée. On sonne à la porte. Je me lève, gravis les marches et ouvre en oubliant ma tenue.

Quatre personnes en uniforme sont face à moi, visage fermé.



— Jules Casindol ?

C'est moi. Je le leur dis. Je m'inquiète pour Lison. Je le leur dis.

— C'est bien à cause de ce personnage que nous sommes là. Mais pas pour elle.

— Qu'y-a-t-il ?

— Monsieur Casindol, vous êtes suspecté de délit de fiction, aggravé de fantasme.

J'écarquille les yeux. Je leur demande de m'expliquer. Ils m'expliquent.

— Une enquête approfondie a révélé l'utilisation de situations et de personnages totalement fictifs. Le juge d'instruction en est même venu un temps à douter de votre existence. Nous sommes venus collecter des preuves – voici le mandat – et vous emmener avec nous. Étant donné la gravité des faits vous ne serez autorisé à avoir un avocat que demain. En attendant, vous avez le droit de garder le silence, même si nous vous le déconseillons. Ça montrerait que vous êtes de bonne foi.

— Je

Je ne comprends rien. Deux des agents sont déjà dans la maison et mettent à sac les armoires. Les deux autres ont refermé la porte et m'interrogent.

— Vous vivez seul, monsieur ?

Il y a une forme d'ironie dans le dernier mot employé. Je feins de l'ignorer.

— Je vis avec Lison. Lison de Clajus. Elle n'est pas là, actuellement.

— Pouvez-vous nous dire où se trouve cette Lison ?

— Non, elle est partie dans la nuit. Ça lui arrive.

— Nous vérifierons. Admettez-vous avoir inventé des histoires ?

— Oui, bien sûr que oui, mais

— Admettez-vous avoir décrit des fantasmes ?

— Oui, aussi. Pas uniquement, d'ailleurs. Et je serais souvent bien en peine de distinguer ce qui relève du fantasme de ce qui touche à l'interrogation, à l'humour, à des jeux textuels, à des récits cathartiques, à... Mais est-ce illégal ?

— Ça l'est aujourd'hui. Une loi place au même niveau la fiction et la réalité.

— Mais c'est impensable !

— Si vous vous rebellez, vous risquez d'aggraver votre cas.

— Je ne me rebelle pas, je trouve cette décision surréaliste.

— Il n'y a plus de distinction entre le réel et l'imaginaire, mais ça pose effectivement une question quant au positionnement du surréalisme.

Les deux autres reviennent.

— Les preuves sont accablantes. On peut l'embarquer. Et aucune trace de cette Lison.

— Mais

— Veuillez nous suivre, monsieur.

Le trajet se fait dans un silence de mort. Je regarde par la fenêtre la nuit s'étendre. J'en-

tends à peine la voix de l'officier qui m'informe que je serai déféré sans passer par une garde à vue, parce qu'on craint que mon imagination n'altère trop profondément le réel. La suite est de la même veine : le juge d'instruction me reçoit, m'écoute à peine, semble profondément choqué par ce que j'ai pu faire – ou, plutôt, écrire et imaginer. J'essaie de justifier l'absence de Lison, je parle des autres personnes qui traversent ma vie. Le juge paraît irrité et semble relever les identités uniquement pour engager des poursuites à leur rencontre. J'ai bien fait de ne pas parler de Jade, mais je m'inquiète pour les autres.

Il fait toujours nuit que je suis déjà dans une cellule. Je me demande où est Lison. J'ai décidé de ne plus parler. Mes idées, mes récits intérieurs, je les garde dorénavant pour moi.

Un gardien vient me chercher. Il reste grave et silencieux ; j'en viens à me demander si quelqu'un ne va pas m'annoncer mon exécution, mais on me mène au parloir. Je m'assieds. Entre Lison.

Elle a le sourire des personnes qui cherchent à cacher leur tristesse. Elle ne dit rien non plus. Elle pose sa main sur la vitre et je fais de même. Nous nous parlons ainsi, par d'infimes mouvements. Nous découvrons un langage qui n'est qu'à nous.

Puis elle énonce, lentement :

— Tu es condamné à trois mois de matérialité, dont un avec sursis.

Je la regarde, incrédule.

— Tu comprends ce que ça signifie ?

— Je ne sais pas, je pense. Ça veut dire que je ne dois plus imaginer ?

— Disons que ça ne doit plus transparaître.

— Et je suis condamné sans procès ? De façon arbitraire ?

— Ces lois ne devraient pas durer. Tu n'es pas le seul. Mais des extraits les plus amoraux de nos créations ont été publiés afin de prouver au plus grand nombre du bien-fondé de ces décisions.

— Ça n'a aucun sens.

— Je pense que ça peut avoir un intérêt certain, bien au contraire.

— Comment ça ?

Je jalouse sa capacité à lire entre les lignes, à jongler avec les règles, à tromper l'ennemi pour son propre compte.

— Nous allons arrêter d'imaginer. Désormais, nous allons *faire*.

Devant les gardiens médusés, elle se redresse et, d'un geste précis mais sensuel, libère sa poitrine de son chemiser.

Dehors, la nuit s'efface lentement alors qu'une lumière crue irradie la ville.

---

*Février 2023 – Envie nocturne*


---

# C'iel

Je tends le bras. Ta place est encore tiède. Ton départ pour le travail, trop tôt, comme souvent, comme toujours, alors qu'il est encore nuit. Je me niche dans ton odeur. Je dors encore à moitié. J'essaye de saisir l'insaisissable, d'emporter avec moi ton lien dans mes rêves.

Je frémis. La douceur et la volupté des draps m'évoquent ta présence ; le souvenir de ta présence me rappellent ton absence. Je me cambre contre ton corps invisible. J'ai envie de peau, de lèvres. D'odeurs, toujours. De ton odeur. Je gémiss. Ai-je gémi ? J'ai gémi. Peut-être. Où es-tu ? Quel est l'intérêt de gémir si ce n'est pour tes oreilles ? Viens, mes bras t'appellent.

Désir d'un corps qui est le tien. Bas-ventre qui appelle ; que je comprends le cri de ces félines qui, la nuit venue, appellent de tous leurs cris l'autre pour s'accoupler, dérangeant tout le voisinage, inquiétant les enfants à qui il faut expliquer en trouvant les mots justes. Mais nous ne sommes plus des enfants – peut-être est-ce pour ça qu'il n'y a plus de « mots justes », mais une quantité de mots approximatifs, de périphrases, de métaphores, de circonlocutions pour tenter d'approcher d'indicible.

Je fonds du souvenir de ta brûlure, je me liquéfie, je suis salive, cyprine, sperme ; je suis sang et eau. Je veux ton corps et je veux que tu veuilles le mien. Je veux te prendre et je veux que tu me prennes. Je veux

*te sentir en moi, t'accueillir, m'ouvrir, jouir de toi, jouir par toi*

*me sentir en toi, te prendre, t'ouvrir, jouir de toi, jouir par toi*

nos respirations saccadées, nos doigts dans les dentelles, dans les satins, nos visages dans les coussins, les cris étouffés, libérés, les voisins qui cognent contre le mur gênés de reconnaître qu'ils nous entendent.

Je me frotte au tissu, avec l'impudence de l'esprit embrumé qui n'a que faire de la bien-

séance. Peut-être même désire-je laisser ma trace à même les draps à l'endroit où tu dors habituellement. Peut-être même as-tu fais la même chose avant, peut-être que ça expliquerait mon état. Peut-être

*que je ne suis pas moi-même, dans l'ivresse de ton odeur, mais que je ne suis jamais autant moi-même*

*que tu n'étais toi-même pas toi-même, dans l'ivresse de mon odeur, pour laisser ensuite la tienne*

que nos fluides discutent au fil de nos orgasmes solitaires et nocturnes, à se retrouver lorsque l'autre n'est pas là ; qu'ils se demandent qui est le plus glaireux, le plus épais, le plus capiteux.

Mes doigts sur mes cuisses, en rêvant de tes doigts sur mes cuisses. La douce abrasion de l'étoffe à l'extrémité de la poitrine. Le plaisir qui se fait plus fort. Le sommeil qui s'éclipse, avalé par l'extase. Les voisins qui doivent penser qu'il y a toi et moi – et peut-être d'autres encore – alors qu'il n'y a que moi.

Alors qu'il y a toi, partout, dans chaque replis des draps.

Mon souffle s'apaise. Ma respiration se calme. Mon cœur ralentit. L'excitation s'est muée en douce sérénité. Le sommeil revient, amusé d'avoir été chassé pour ça. Je le supplie de t'enlever au monde du réel pour te glisser dans mes rêves.

## Index des thèmes

Année I.....	12
Mars 2013 – Talons-aiguilles.....	13
Avril 2013 – Rester ou partir.....	18
Mai 2013 – Il y a longtemps que je vous observe.....	20
Juin 2013 – Le magicien des mots.....	23
Juillet 2013 – Le lit défraîchi.....	27
Août 2013 – L'infidèle.....	32
Septembre 2013 – À l'heure des mains jointes.....	34
Octobre 2013 – Histoire vraie ou légende urbaine ?.....	36
Novembre 2013 – Parfum inoubliable.....	39
Décembre 2013 – La perle rare.....	43
Janvier 2014 – C'est écrit noir sur blanc.....	49
Février 2014 – Ma clé des champs.....	52
Année II.....	54
Mars 2014 – État de choc.....	55
Avril 2014 – Complicité.....	59
Mai 2014 – Quand le chat est parti, les souris dansent.....	61
Juin 2014 – Nuit d'été.....	65
Juillet 2014 – Ronces, orties, épines.....	68
Août 2014 – La promesse.....	72
Septembre 2014 – C'est ici que je pose ma valise.....	76
Octobre 2014 – D'un Maître à l'autre.....	80
Novembre 2014 – Le non-choix.....	83
Décembre 2014 – Grincements.....	87
Janvier 2015 – Coïncidences.....	91
Février 2015 – Musique.....	93
Année III.....	96
Mars 2015 – Sixième sens.....	97
Avril 2015 – Renouveau.....	100
Mai 2015 – Le manteau.....	104
Juin 2015 – Belle étoile.....	106
Juillet 2015 – Climax.....	109
Août 2015 – Félines.....	113
Septembre 2015 – Insensé.....	115
Octobre 2015 – Brûlures.....	118
Novembre 2015 – Livre.....	123
Décembre 2015 – Prendre le temps.....	127
Janvier 2016 – Et après.....	129
Février 2016 – Maladresse.....	133
Année IV.....	137
Mars 2016 – Aux petits oignons.....	138
Avril 2016 – Clin d'œil.....	141
Avril 2016 – Clin d'œil.....	145
Mai 2016 – Ligne de fuite.....	147
Juin 2016 – Élever des remparts.....	149

Juillet 2016 – Brûler d'impatience.....	153
Août 2016 – Coquillage et crustacé.....	155
Septembre 2016 – Lapin.....	159
Octobre 2016 – Mythologie.....	166
Novembre 2016 – Là-haut.....	169
Décembre 2016 – boule ; enguirlander.....	174
Janvier 2017 – Coup de fil.....	179
Février 2017 – Bordel ambiant.....	183
Année V.....	186
Mars 2017 – Électrique.....	187
Avril 2017 – Mon truc en plumes.....	189
Mai 2017 – La musique.....	194
Juin 2017 – Ça tourne !.....	200
Juillet 2017 – Jamais je n'aurais cru.....	203
Août 2017 – Fer ou soie.....	208
Septembre 2017 – Porte(s) et fenêtre(s).....	210
Octobre 2017 – Réverbère.....	215
Novembre 2017 – Insensible.....	220
Décembre 2017 – palimpseste ; épiphanie ; chambrière.....	222
Janvier 2018 – Je connais un pays.....	228
Février 2018 – Grand froid.....	233
Année VI.....	244
Mars 2018 – Sans dessus-dessous.....	245
Avril 2018 – Trop tard.....	249
Mai 2018 – À l'eau.....	254
Juin 2018 – Château en Espagne.....	258
Juillet 2018 – Branle-bas de combat.....	264
Août 2018 – Ces petits rien des orties douces.....	269
Septembre 2018 – Cul(s).....	277
Octobre 2018 – Ressemblance.....	284
Novembre 2018 – Sous la couette.....	288
Décembre 2018 – vin chaud ; chaussette.....	292
Janvier 2019 – Hors-piste.....	299
Février 2019 – Apparition.....	305
Année VII.....	308
Mars 2019 – Dans la voiture, de retour de vacances.....	309
Avril 2019 – Colonie... Zinzolin... Catimini.....	312
Mai 2019 – Le fric, c'est chic.....	316
Juin 2019 – Une rue d'Avignon, cité papale au XIV <sup>e</sup> siècle, au crépuscule, occise par la peste noire... 320	320
Juillet 2019 – ?.....	325
Août 2019 – loche ; marelle ; ubiquité.....	330
Septembre 2019 – Un anniversaire au bord de l'eau.....	338
Octobre 2019 – Psychotrope.....	341
Novembre 2019 – Comme les doigts de la main.....	345
Décembre 2019 – Barbouillé de cendre ou de caramel.....	352
Janvier 2020 – Lumière.....	358
Février 2020 – Tabou.....	369

Année VIII.....	370
Mars 2020 – Une première rencontre, dans un lieu public.....	371
Avril 2020 – Post-apocalyptique avec zombies.....	376
Mai 2020 – Bleu.....	382
Juin 2020 – La vigne.....	384
Juillet 2020 – Au poil.....	391
Août 2020 – 6, 66, 666.....	395
Septembre 2020 – Hier soir, un texto, dans un bar.....	398
Octobre 2020 – Un fil à la patte.....	402
Novembre 2020 – Pour vivre heureux.....	406
Décembre 2020 – Chevalier, Armoire, Jour d'automne.....	410
Janvier 2021 – Persistance.....	421
Février 2021 – Passage à l'acte.....	425
Année IX.....	431
Mars 2021 – Se tromper de film alors qu'on veut juste montrer celui des dernières vacances.....	432
Avril 2021 – La dernière séance.....	438
Mai 2021 – À la voix.....	442
Juin 2021 – En plein vol.....	449
Juillet 2021 – Dans le petit écran.....	459
Août 2021 – Vacances au japon, foi (en alexandrins).....	463
Septembre 2021 – Se repentir (ou non) au confessionnal.....	475
Octobre 2021 – La rage.....	479
Novembre 2021 – Quel nez !.....	481
Décembre 2021 – Dans le brouillard, n'oublie pas de laisser un petit mot, tricoter.....	485
Janvier 2022 – Mode d'emploi.....	488
Février 2022 – Légende(s).....	493
Année X.....	497
Mars 2022 – Quand vient le moment impérieux de commencer un journal intime.....	498
Avril 2022 – soleil, léviter, caresser, formater, cruel, inassouvi.....	500
Mai 2022 – Le détail.....	502
Juin 2022 – L'un est dans une pièce et travaille, l'autre est dans une autre pièce et se branle.....	504
Juillet 2022 – De la musique.....	510
Août 2022 – Quatre ingrédients pour une cuisine érotique : Caramel beurre salé, Framboise, Vieux-Lille, Eau de mer.....	515
Septembre 2022 – Chaleur(s).....	522
Octobre 2022 – Une collection singulière.....	525
Novembre 2022 – Au doigt et à l'œil.....	534
Décembre 2022 – noms, exhibitionniste, eaux, yeux, Bacchus, unique, chauffer, lignes.....	537
Janvier 2023 – Demain est un nouveau jour.....	544
Février 2023 – Envie nocturne.....	547